

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.





DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

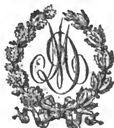
ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME VINGT-UNIÈME.







A PARIS,
CHEZ MENARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1822.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.



ORIENT (Joseph), peintre paysagiste, né à Buebach, sur la fin du 17e siècle, étudia son art sous Faistenberger. Les orages et les coups de vent étaient les sujets qu'il traitait le plus volontiers. Il mourut à Vienne le 17 mars, 1747. On trouve dans cette ville un grand nombre de ses ouvrages. Il imita les plus fameux maîtres de son temps; mais ses imitations avaient toujours quelque chose d'original.

ORIENTIUS (St.-Orient ou), écrivain ecclésiastique, était gaulois, et florissait vers le milieu du 5e siècle. On croit qu'il fut évêque d'Auch, et qu'il mourut vers 450. Les villes d'Auch et de Toulouse le regardent comme leur patron. On a sous son nom un poëme intitulé *Commonitorium*, divisé en deux livres, dont le premier publié par le P. Delrio, Anvers, 1599 ou 1600, a été plusieurs fois réimprimé. Dom Martenne l'a aussi donné dans son *Thesaurus anecdotorum*. *Voyez* l'*Histoire littéraire de France*, tom. 2, pag. 251-256.

ORIFICUS. *Voy.* Aurificus.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise, né à Alexandrie, l'an 185 de Jésus-Christ, surnommé *Adamantinus*, à cause de son assiduité infatigable au travail, fut élevé avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences par son père Léonide, qui lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture Sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien, et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouraient en foule à son école. La calomnie pouvait l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette folie par un passage de l'Evangile. Après la mort de Septime Sévère, un des plus ardens persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons à la prière de Démétrius, qui en était évêque. Une émeute qui survint

dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa à la jalousie et au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, à expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent « que c'était une coutume ancienne et générale de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient du talent et de la piété; et que c'était une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avait accordé le don de la parole. » Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant livrée à diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par les évêques qui s'y rencontrèrent. Ce fut là le commencement des persécutions qui empoisonnèrent sa vie, et celui des troubles de l'Égypte et des disputes qui déchirèrent si long-temps l'Eglise. St. Alexandre defendit Origène, qui vint reprendre à Alexandrie ses exercices ordinaires; mais Démétrius, dont la réconciliation n'était que feinte, ayant assemblé deux conciles, le déposa du sacerdoce, lui défendit d'enseigner dans Alexandrie, l'obligea d'en sortir, et l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, ainsi que par presque tous les autres évêques; mais les églises de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie et de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec Origène. Cependant Démétrius écrivait de tous côtés pour le rendre odieux. Ce fut sur la peinture qu'en fit cet évêque que l'Eglise romaine le condamna. Origène s'en plaignit à ses amis, désavoua les erreurs qu'on lui imputait, et se retira à Césarée en Palestine. Théoctiste, qui en était évêque, l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Écritures. Son persécuteur étant mort l'an 231, Origène jouit du repos et de la gloire qu'il méritait. Grégoire, surnommé *Thaumaturge*, et Athénodore son frère, se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien l'an 237; Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et, après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la prière des évêques de cette province. Leur motif était de faire changer d'opinion à l'évêque de Bostres, nommé Bérylle, qui niait que « J.-C. eût eu aucune existence avant l'Incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. » Origène mania cette affaire avec une dextérité singulière. Il parla si éloquemment à Bérylle, que celui-ci se rétracta, et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelèrent en-

suite à un concile qu'ils tenaient contre certains hérétiques, qui assuraient « que la mort était commune au corps et à l'ame. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena à son sentiment tous ceux qui s'en étaient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. Dèce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène, regardé comme la principale colonne de l'Eglise, fut mis en prison. On le chargea de chaines, on lui mit au cou un carcan de fer, et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, et on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute. Origène, épuisé par les tourmens et les austérités, mourut à Tyr peu de temps après, l'an 254, dans sa 69e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui, peu d'hommes ont été autant admirés et aussi estimés qu'il le fut pendant long-temps. Personne n'a été plus vivement attaqué ni poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On peut dire qu'Origène mérita en partie ces divers traitemens. Qui n'aurait admiré un homme qui, dès sa plus tendre jeunesse, compta au nombre de ses disciples tout ce qu'il y avait de savans parmi les chrétiens, et de philosophes parmi les païens; qui, à peine sorti de l'enfance, fut jugé capable d'être mis à la tête de l'école célèbre d'Alexandrie, école qui, sous lui, devint celle du martyre ? Un tel homme méritait sans doute l'estime que tant d'illustres personnages concurent pour lui. Mais les chrétiens le blâmèrent d'avoir voulu accommoder les vérités de la religion avec les idées des platoniciens. C'est surtout dans son livre des *Principes* contre les hérétiques, qu'il expose un système fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est que « toutes les peines sont médicinales. » Cependant il ne proposait ses opinions qu'en doutant, et d'ailleurs, comme il s'en plaint lui-même, les hérétiques de son temps avaient falsifié ses ouvrages. On lui a reproché sans raison qu'il était favorable au matérialisme. Il réfute expressément ceux qui croyaient que Dieu était corporel. On ne s'est pas contenté de calomnier sa doctrine, on a aussi calomnié sa conduite; on a prétendu que, pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; et ce fait a été rapporté trop légèrement par Saint Epiphane.... Les ouvrages d'Origène sont: I. Une *Exhortation au martyre*, composée pour animer ceux qui étaient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture Sainte*. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entière. Les explications d'Origène étaient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles; des *Commentaires* étendus, où il donnait l'essor à son génie; et des *Homélies* au peuple, où il se bornait aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origène; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. Il tra-

vailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes, qu'il intitula *Hexaples*, dont le célèbre Montfaucon a donné une édition grecque et latine, en 2 vol. in-fol., Paris, 1713, et dont Ch.-Fr. Bahrdt a donné une autre édition, Leipsick, 1769, 2 vol. in-8°. La première contenait le texte hébreu, en lettres hébraïques; la seconde, le même texte, en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermait la version d'Aquila; la quatrième colonne, celle de Symmaque; la cinquième, celle des Septante; la sixième, celle de Théodotion. Il regardait la version des Septante comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devaient être corrigées. Les *Octaples* contenaient de plus deux versions grecques, qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition des Septante suffisante pour ceux qui n'étaient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. III. On avait recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçait sur-le-champ; et des notaires écrivaient pendant qu'il parlait, par l'art des abréviations, qui s'est retrouvé. Il avait ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictait. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendait y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui devaient servir d'introduction à la théologie. C'est, de tous les ouvrages d'Origène, celui où il suit davantage la philosophie de Platon. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qui lui paraissait contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes hétérodoxes. V. Le *Taité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avait publié contre elle son Discours de vérités, qui était rempli de calomnies. Origène n'a fait paraître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est bi au, vif et pressant; les raisonnemens bien suivis, et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeaient, et qu'il n'en voulait laisser aucune sans les combattre. Origène entreprit cette réponse à la sollicitation de son ami Ambroise. Il la commence en disant « qu'il aurait peut-être été plus à propos d'imiter Jésus-Christ, qui ne répondait aux calomnies de ses ennemis que par la sainteté de sa vie et la grandeur de ses miracles. » A peine Origène avait-il été enlevé à l'Eglise, qu'il s'éleva des disputes sur son orthodoxie. Dans le 4° siècle, les ariens se servirent de son autorité pour prouver la vérité de leurs systèmes. Saint Athanase, Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostes, Dydyme d'Alexandrie, Saint Ambroise, Eusèbe de Ver-

ceil et Saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire et Césaire, ne lui furent pas favorables; et Saint Basile dit expressément (*De Spiritu-Sancto*, chap. 20) « qu'il n'a pas pensé sainement sur la divinité du Saint-Esprit. » Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem et Rufin firent son apologie, et Saint Chrysostôme se joignit à eux. Saint Épiphane et Saint Jérôme au contraire l'attaquèrent vivement. Théophile d'Alexandrie persécuta les moines de Nitrie, qu'il accusa d'origénisme, et qu'il condamna dans un concile d'Alexandrie. Son jugement fut approuvé par le pape Anastase Ier, et par la plupart des évêques d'Occident; mais Origène eut quantité de défenseurs en Orient. Dans le 6e siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, et dont les actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. Justinien, dans son édit, expose les erreurs imputées à Origène, et les rapporte à six chefs. On peut consulter sur les erreurs attribuées à Origène, dont on a dit, *Ubi benè, nil meliùs; ubi malè, nemo pejus*, 1° les Vies de Tertullien et d'Origène, par de La Mothe (c'est-à-dire par Thomas du Fossé), imprimées à Paris en 1675; 2° Dupin, dans sa bibliothèque des auteurs ecclésiastiques; 3° dom Cellier, Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques, tomes 2 et 3, article Pamphile; 4° Doucin, jésuite, Histoire de l'origénisme. Le savant Huet a publié ce qui reste des *Commentaires* d'Origène sur le Nouveau Testament, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., avec la Vie d'Origène et des notes estimées. Cet ouvrage, imprimé à Rouen en 1668, a été réimprimé une seconde fois à Paris, en 1679, et une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des *Œuvres* d'Origène, en 4 v. in-fol. Cette édition commencée en 1733, par le P. Charles de La Rue, bénédictin, mort en 1739, a été continuée par dom Charles de La Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume, à Paris en 1759. *Voyez* Masius.

ORIGÈNE, dit l'*Impur*, né en Égypte, enseigna, vers l'an 290, que le *Mariage était de l'invention du démon;* qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer, afin qu'on empêchât la génération par telle voie qu'on pourrait inventer, même par les plus vils moyens. Origène eut des sectateurs rejetés par toutes les Églises, et qui se perpétuèrent cependant jusqu'au 5e siècle.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *Panégyrique* de l'empereur Gallien : nous ne l'avons plus.

ORIGNY. *Voy.* Dorigny.

ORIGNY (Jean d'), jésuite, né à Reims, vers la fin du 17e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages historiques : I. *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12 de

438 pag. II. la *Vie du P. Antoine Possevin*, ibid., 1712, in-12. III. *Vie de Saint Remi*, Châlons, Paris, 1714, in-12. IV. *Vie du P. Edmond Auger*, Lyon, 1716, in-12, etc.

ORIGNY (Pierre-Adam d'), né en 1697, mort le 9 septembre 1774, à Reims, sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissembourg en Allemagne le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, et produisit l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses et importantes; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. Le savant Paw l'a quelquefois très-bien réfuté dans ses recherches sur les Egyptiens. D'Origny s'occupait, quand il est mort, d'une *Histoire générale d'Egypte*, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine entière.

ORIGNY (Pierre), écuyer, sieur de Sainte-Marie, vivait sous François Ier. Il dédia à ce prince un poëme intitulé : *Le temple de Mars tout-puissant*, et ensuite au roi Henri III un autre ouvrage qui a pour titre : *Le héros de la noblesse française*, tous deux imprimés à Reims; l'un en 1559 et l'autre en 1578. — Origny (Antoine-Jean-Baptiste-Abraham d'), né à Reims, en 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, et cultiva les lettres par délassement. On a de lui : I. *Dictionnaire des origines*, ou *époques des inventions utiles*, Paris, 1776-78, 6 vol. in-8°. II. *Abrégé de l'histoire du théâtre Français*, depuis le mois de septembre 1780, jusqu'au 1er janvier 1783, tome 4, 1783, in-8°. III. *Annales du théâtre Italien*, 1788, 3 vol. in-8°.

ORIOL (Pierre), en latin *Aureolus*, fameux théologien, cordelier, natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé le *Docteur éloquent*. Oriol, provincial dans son ordre, puis archevêque d'Aix, en 1321, vivait encore en 1345, selon l'abbé Dulems; cependant, suivant les auteurs de la *Gallia Christiana*, il mourut le 27 avril 1722. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut cardinal. On a de lui des *Commentaires* fort subtils sur le Maître des Sentences, Rome, 1595 et 1605, 2 vol. in-fol.; et un Abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8°.

ORIOL. *Voyez* Auriol.

ORIOLLE (Pierre d'), chancelier de France, et seigneur de Loiré en Aunis, fils du maire de La Rochelle, s'éleva par son mérite, et fut employé dans les affaires les plus importantes depuis 1472 jusqu'en 1483. Il mourut en 1485, regardé comme un homme intègre et intelligent. Louis XI, quelque temps avant sa mort, destitua d'Oriolle, et le fit premier président de la chambre des comptes, place bien inférieure à celle de chancelier.

ORKAN GHAZY, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône, en 1326, après s'être défait de ses frères aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son

père avait fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Son règne fut long et cruel. Il commença par un fratricide, établit sa puissance par la destruction du prince de Caramani, dont il épousa la fille, et par la mort de son beau-frère, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main, et lui-même fut tué dans une bataille contre les Tartares, ou, selon quelques-uns, mourut du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné. Il eut pour successeur Mourad, son second fils.

ORLAND-LASSUS. *Voy.* LASSUS.

ORLANDI (PELLEGRINO-ANTONIO), bibliographe italien, né à Bologne en 1660, mort dans sa patrie le 8 novembre 1727, a publié : I. Une *Notice de l'origine et des progrès de l'imprimerie depuis l'an 1457 jusqu'en* 1500, en italien, Bologne, 1722, in-4°. II. Une *Histoire* des écrivains de Bologne, avec le jugement de leurs ouvrages, Bologne, 1714, in-4°. III. *Abecedario pittorico*, Venise, 1753, in-4°. C'est un abrégé de la Vie des anciens peintres, sculpteurs et architectes.

ORLANDI (CÉSAR), de Sienne, fit long-temps les fonctions de procureur à Rome, qu'il abandonna ensuite pour se livrer à l'étude des belles-lettres et à la connaissance des antiques, qui le réduisit bientôt à mourir de misère vers le milieu du 16e siècle. Il a écrit un ouvrage intitulé : *De urbis Senæ ejusque episcopatûs antiquitate,* qui se trouve dans le huitième volume du Trésor des antiquités et de l'Histoire d'Italie, et qui n'est point estimé.

ORLANDI (JÉRÔME), de Palerme, imprimeur et libraire, florissait dans le 17e siècle ; on lui doit des corrections et des augmentations à l'*Instruction sur l'artillerie,* d'Aniello, chef de l'école royale de Palerme. — ORLANDI (Clément), habile architecte, né à Rome, en 1694, mort dans la même ville en 1775, présida à la construction de plusieurs palais et de plusieurs églises.

ORLANDINI (NICOLAS), jésuite, premier historien de cet institut, né à Florence, en 1554, recteur du collége de Nole, et mort à Rome, en 1606, a composé en latin l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à la Rochelle, en 1620, en 2 volumes in-folio. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre celui d'*Imago primi sæculi,* Anvers, 1640, in-f°; les quatre volumes de Sacchini, et le volume du P. Jouvency, 1710, in-fol., et le vol. du P. Cordova, 1750, in-folio, en tout 7 parties formant 6 vol. in-folio. Le latin d'Orlandini est pur, élégant ; son style nombreux et d'une cadence agréable. L'auteur, homme attaché à son ordre, a travaillé sur des mémoires fournis par ses supérieurs. Les ennemis des jésuites ont reproché à l'historien le récit des visions, des prédictions, etc. L'auteur n'oublie jamais qu'il est de cette société. On a encore de lui les *Annuæ litteræ societatis*, de 1583 à 1585, et la *Vie de Pierre Favre*, l'un des dix compagnons de Saint Ignace. Lyon, 1617, in-8°.

ORLANDINO (PIERRE-ANTOINE), Napolitain, célèbre humaniste du 17e siècle, enseigna les

belles-lettres dans l'université de Naples. On a de lui un discours intitulé : *De instauratione studiorum.*

ORLANDO (MATTHIEU), Sicilien, de l'ordre de Sainte-Marie du mont Carmel, général de son ordre, employé par la cour de Rome dans des négociations importantes, et mort en 1695, a donné *Cursus theologicus, in 3 part. D. Thomæ ad methodum scholast. ordinat.*

ORLÉANS (LA PUCELLE D'). *Voy.* JEANNE D'ARC.

ORLÉANS (LOUIS Ier DE FRANCE, duc D'), comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1371, la même année que Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, dont la rivalité devait lui être si fatale, eut beaucoup de part au gouvernement pendant le règne de Charles VI, son frère. Jean, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner dans la rue Barbette, au Marais, à Paris, le 23 novembre 1407. (*Voyez* JEAN-SANS-PEUR). Il fut d'abord entouré par 18 assassins qui crièrent *à mort, à mort*. Le chef de ces assassins, nommé Raoul d'Ocquetonville, gentilhomme normand, lui décharge d'abord un grand coup de sabre qui lui abat le poignet. Le prince crie qu'il est le duc d'Orléans. On lui répond que c'est à lui-même qu'on en veut; la troupe des meurtriers fond sur lui, et le perce de plusieurs coups, avec un de ses écuyers, qui avait tâché de couvrir de son corps celui de son maître. Ainsi finit, à l'âge de 37 ans, un prince qui passait pour le plus bel homme du royaume, le plus éloquent, le plus affable. Sa taille était majestueuse, son air noble et prévenant. Il avait le talent de la parole, l'esprit vif, aisé, aimait la littérature et les gens de lettres. Il abusa un peu de ces heureuses dispositions. Il se livra aux plaisirs; il écouta son ambition, et fut la victime de l'ambition d'un autre. Le meurtre du duc d'Orléans fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. On peut trouver des détails intéressans dans les *Vies des hommes illustres* de Thevet.

ORLEANS (CHARLES D'), comte d'Angoulême. *Voy.* CHARLES D'ORLEANS.

ORLÉANS (GASTON JEAN-BAPTISTE DE FRANCE, duc D'), 3e fils de Henri IV, frère de Louis XIII, né à Fontainebleau le 25 avril 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorency, gouverneur de Languedoc, à se soulever. Il traversa la France, pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorency fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. Il fut encore impliqué dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars; il s'en retira en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il la ternit bientôt encore en

cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut le 2 février 1660, regardé comme un prince pusillanime. Chavigni écrivait au cardinal de Richelieu, « que la peur était un excellent orateur pour lui persuader tout ce qu'on voulait » ; mais cette crainte n'avait pour objet que sa personne. Il traîna presque tous ses amis à la prison ou à l'échafaud, sans les plaindre. Mêlé dans toutes les affaires, il en sortit toujours en sacrifiant ceux qui l'y avaient fait entrer. Considéré comme particulier, il avait des qualités agréables, de l'esprit et de l'enjouement, l'humeur facile et même trop faible pour son rang. Il s'avilissait par la fréquentation d'hommes obscurs ou de femmes perdues. D'ignobles amusemens le récréaient, tandis que les plus dignes d'un prince ne lui causaient que du dégoût. Ce prince n'était point fait pour le rang où il était élevé. On répète encore aujourd'hui qu'il se plaisait à voler des manteaux sur le Pont-Neuf. Comme Henri IV, il avait la repartie prompte, et l'on rapporte des bons mots de lui qui valent ceux de ce prince. Soubise étant allé à La Rochelle faire une visite à sa mère le jour du combat sanglant livré aux Anglais à leur descente dans l'île de Ré, Gaston dit : « Soubise vivra long-temps, il observe le précepte du Décalogue : *Honora patrem et matrem.* » La reine Anne d'Autriche ayant fait une neuvaine pour avoir des enfans, Gaston lui dit en raillant : « Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je consens que vous gagniez le procès, si le roi a assez de crédit pour cela. » Lorsqu'il apprit la nouvelle de la détention des princes de Condé, de Conti, et du duc de Longueville : « Voilà, dit-il, un beau coup de filet : on vient de prendre un lion, un singe et un renard. » Parmi les nombreux pamphlets qui dans la guerre de la Fronde furent publiés contre ce prince, on se contentera de citer celui qui est intitulé : *La France parlant à M. le duc d'Orléans endormi.* Il est terminé par ces vers :

Je naquis en dormant ; j'y veux passer ma vie,
Jamais de m'éveiller il ne me prit envie.
Toi, ma femme et ma fille, y perdez vos efforts ;
Je dors.

« Gaston, dit le père d'Avrigny, était né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur, si elles avaient été mieux cultivées. Il avait l'esprit vif et pénétrant ; il aimait les tableaux, les médailles, les antiques, les bijoux, les manuscrits, et en avait une ample collection. Il se connaissait aux simples ; il en savait tous les noms et toutes les vertus. Il était honnête, généreux, bienfaisant, en un mot peu de princes ont donné de plus grandes espérances, et il les aurait apparemment remplies, si la chute de Concini n'avait pas entraîné celle du sieur de Brèves son gouverneur, et créature du maréchal. Le comte du Lude, qu'on mit auprès de lui, aimant trop ses plaisirs pour veiller à l'éducation de ce prince, se déchargea de ce soin sur Contade, qu'il lui avait donné pour sous-gouverneur. Cet homme, de peu de naissance pour cet emploi, rustique et grossier, effaça bientôt les bonnes impressions qu'on avait données à son maître. Ceux qui succédèrent à du Lude, mort en 1619, auraient pu réparer une partie du mal, si l'envie de

pousser leur fortune particulière ne leur eût pas fait chercher dans une indulgence excessive, le moyen de se concilier les bonnes graces du prince. Son tempérament robuste fut long-temps un sujet de jalousie pour Louis XIII, qui n'avait point encore d'enfans, et à qui les ministres firent appréhender que, si son frère venait à en avoir l'inclination, les vœux des Français ne se tournassent de son côté. De là les obstacles qu'on apporta à son mariage. Ses confidens ne contribuèrent pas peu aussi, après la mort de sa première femme, à le dégoûter de prendre un nouvel engagement, pour faire acheter leurs services à la cour, quand la raison d'état ferait penser le roi à le marier. Cependant il n'était pas fait pour garder la continence, et il se jeta dans un désordre, dont la reine sa mère, qui l'aimait tendrement, appréhendait fort les suites. Jamais prince ne sut moins se passer de favori, ni n'en dépendit davantage, et jamais homme ne sut moins ce que c'était qu'aimer constamment. Le maréchal d'Ornano, Puylaurens, Le Coigneux, l'abbé de La Rivière, le cardinal de Retz, le gouvernèrent tour à tour, et chacun d'eux lui inspirant ses passions, il commit autant de fautes qu'ils trouvèrent bon qu'il en fît. » On lui attribue des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des ***Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous Henri III, Henri IV, et Louis XIII.*** » Gaston épousa Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, de laquelle il eut une fille unique, Mademoiselle, si connue sous le nom de Montpensier. Sa femme mourut trois jours après la naissance de cette princesse. Plus tard il épousa secrètement Marguerite de Lorraine, et ce second mariage, qui avait extrêmement déplu au roi et au cardinal de Richelieu, fut célébré de nouveau à Paris par le cardinal de Gondi, douze jours avant la mort de Louis XIII. (*Voy.* Montpensier.) Il laissa aussi un fils naturel, le comte de Charni, qui s'établit en Espagne. *Voy.* aussi les articles Fontrailles, Plessis, et Ornano.

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'), fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV, né à Saint-Germain-en-Laye, le 21 septembre 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1651, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il l'aurait pu, s'il avait eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre, princesse accomplie, et en qui les charmes de l'esprit étaient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux. (*Voyez* Henriette d'Angleterre.) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la dit empoisonnée; et le public fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'était déjà fait connaître par son courage. Il avait suivi le roi à ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celles de Hollande, en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siége devant Saint-Omer, pendant que le roi était occupé à celui de Cambrai.

Les maréchaux de Luxembourg et d'Humières commandaient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange était à la tête des ennemis: une faute de ce général et un mouvement habile de Luxembourg, décidèrent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel, qui lui donna son nom. Monsieur chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendait pas d'un homme efféminé. Ce prince, qui s'habillait souvent en femme, et qui en avait les inclinations, agit en capitaine et en soldat. C'est dans le même endroit que le roi Philippe de Valois avait défait les Flamands en 1328. La méchanceté prétendit que Louis XIV avait été jaloux de sa gloire. Ce monarque donna quelquefois des avis à son frère; mais il lui marqua toujours beaucoup de bonté. Un jour Monsieur lui parlant du chevalier de Lorraine, qu'il aimait beaucoup et qui avait été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. «Je veux, lui dit le roi que vous l'aimiez pour l'amour de moi. Il y a deux jours que j'ai fait partir un courrier pour le rappeler. Je fais plus, car je le fais maréchal-de-camp.» A l'instant Monsieur se jette aux pieds du roi, et lui embrasse les genoux. Louis XIV lui dit: «Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser;» et après l'avoir relevé, il l'embrassa tendrement..... La victoire de Cassel fut suivie d'un autre avantage. Monsieur entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud le 1er juin 1701. Il cultivait les lettres. L'abbé le Vayer, fils de la Mothe-le-Vayer, précepteur de Philippe, fit imprimer en 1670, in-12, la traduction que ce prince avait faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avait épousé Charlotte-Elisabeth de Bavière, dont il eut le régent. Cette princesse, fille de l'électeur palatin, était respectable par son courage et sa fermeté pour la justice, dit l'abbé de Saint-Pierre. Hautaine seulement avec les grands, elle se fit aimer de tous les autres qui l'approchaient, par son caractère doux, affable, compatissant et libéral. Elle gémit sur les excès de son fils et de sa petite-fille la duchesse de Berri. A sa mort, arrivée le 8 décembre 1722, les mécontens, dit Duclos, lui firent une épitaphe très-injurieuse au régent et fort peu contredite alors: «*Ci gît l'Oisiveté.*» (On sait que l'oisiveté est la mère de tous les vices.) On a publié sous son nom deux volumes de *Lettres*.

ORLÉANS (Philippe, duc d'), petit-fils de France, régent du royaume et fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière, sa seconde femme, né à St.-Cloud, le 2 août 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il marqua un génie supérieur et universel; il s'informait de tout et saisissait tout. La littérature, les arts et la guerre l'occupèrent tour à tour. (*Voyez* Arnaud; Bernier; Charpentier; Longus.) Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être signalé au siége de Mons sous Louis XIV, son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps

de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693 il se signala à la bataille de Nerwinde où il pensa être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. Le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver toutes les sciences et tous les arts : géométrie, chimie, peinture, sculpture, musique, poésie, tout était de son ressort. Il se trouvait au milieu des artistes et des philosophes, lorsque Louis XIV l'envoya en 1706 commander l'armée en Piémont; elle était alors devant Turin dont elle formait le siége. Le prince Eugène le suivit de près. Il y avait deux partis à prendre : celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action; et cet avis, contraire à celui du duc d'Orléans, fut malheureusement suivi. Les lignes étant trop étendues pour être bien gardées, il y eut un quartier forcé. Le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu et obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasiona une déroute générale. Les lignes et les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le serait moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza. Il profita en grand capitaine d'une victoire à laquelle il aurait bien voulu avoir part. Il soumit presque en les parcourant les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa, et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux citoyens; mais ils furent punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa, prise d'assaut, fut brûlée et détruite jusqu'aux fondemens. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines (le grand Condé et le comte d'Harcourt). Cependant la fortune, favorable à Philippe V en Catalogne, l'abandonnait dans les autres contrées. Le bruit courait que ce monarque allait abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc d'Orléans songeait à l'obtenir pour lui. Il est certain que le trône d'Espagne lui appartenait au défaut des enfans du dauphin. Déjà il avait pris des mesures pour disputer à l'Archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperait à Philippe, lorsque la princesse des Ursins les pénétra et les présenta à Philippe V et à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agens du prince, appelés Flotte et Renaut, furent arrêtés; trois seigneurs espagnols essuyèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême le desir ambitieux de parvenir à un trône dont il était digne. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fît le procès à celui qu'on regardait comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valait mieux ensevelir ce projet informe dans

un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV à sa mort, arrivée le 2 septembre 1715, pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles, le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevait en semblant la lui conserver. La face des affaires changea totalement. Le duc d'Orléans s'unit avec l'Angleterre, et rompit avec l'Espagne. Le cardinal Alberoni, premier ministre de Philippe V, excita des séditions en France, pour donner à son maître la régence d'un pays où il ne pouvait régner. La conspiration était près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisane. Le duc d'Orléans pardonna à tous les conjurés avec une clémence digne d'un petit-fils de Henri IV. Ses ministres furent moins indulgens. Plusieurs personnes furent mises à la Bastille. Le comte de Laval était de ce nombre; il prenait deux lavemens par jour pour avoir plus souvent son apothicaire, qui lui servait de confident. Le cardinal Dubois voulut le priver de cette consolation; le duc d'Orléans s'y opposa, en disant à ce ministre impitoyable : « Puisqu'il ne lui reste que ce plaisir, il faut le lui laisser. » Les beaux-esprits satiriques ou soupçonnés de l'être, furent enfermés; mais le duc d'Orléans adoucit leur prison autant qu'il put. Par une suite de cette indulgence, il souffrait les plaisanteries de ses maîtresses et de ses favoris. La comtesse de Sabran lui dit un jour en plein souper, que « Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue dont il forma l'ame des princes et des laquais; » et il rit parce que ce mot lui parut plaisant. (*Voyez* GRANGE CHANCEL (la) et VOLTAIRE.) Un des premiers soins du régent fut de gagner les jansénistes et de pacifier les querelles de l'Eglise; il y réussit en partie. Il fallait engager le cardinal de Noailles à rétracter son appel; il le promit. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand-conseil avec les princes et les pairs, faire enregistrer un édit qui ordonnait l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Ces querelles, si importantes pour tant d'esprits, ne furent, pour le duc d'Orléans et son ministre Dubois, qu'un sujet risible. Ce mépris, joint à la fureur du jeu des actions qui venait de saisir les Français, éteignit presque cette guerre de controverse. Toute l'attention du public était portée de ce côté-là. Law avait rédigé depuis long-temps le plan d'une compagnie qui payerait en billets les dettes de l'Etat, et qui se rembourserait par les profits. (*Voy.* LAW.) Après la ruine de son système, il fallut réformer l'Etat; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721. (*Voyez* BLANC et BOURVALAIS.) Cinq cent onze mille hommes, la plupart pères de famille, portèrent leurs fortunes à ce tribunal. Tous les rentiers de l'Etat furent remboursés en papier, et deux milliards de dettes éteintes. Le duc d'Orléans perdit le 10 août 1723 le cardinal Dubois, son favori et ministre principal, qui par ses conseils perfides, avait privé la nation de ce qu'elle devait attendre des excellentes qualités de ce prince. Obligé de se charger du fardeau du gouvernement dont il se soulageait sur lui,

il fut revêtu du même titre de ministre principal le lendemain de la mort de Dubois. Il succomba bientôt à l'excès du travail et du plaisir, et mourut le 2 décembre 1723. Ainsi périt ce prince qui, né pour tous les emplois, avait tous les talens, dit Voltaire :

Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître,

et qui pourtant ne tint les rênes de l'Etat, que pour le malheur de la France. Il n'emporta les regrets de personne, parce que ses vices, insultant à l'honnêteté publique, soulevèrent contre lui tous les gens de bien, et excitèrent le mépris même de ceux qui ne le sont pas; parce que jamais il ne parut animé d'un véritable amour du bien public; parce qu'enfin il n'appartient qu'à la vertu de laisser dans le cœur des hommes ces souvenirs que rien ne peut effacer. A la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, on avait formé les soupçons les plus étranges et les plus téméraires. Des bruits non moins extraordinaires et non moins faux s'élevèrent à la mort de ce prince. Elle fut très-naturelle. Il y avait quelques jours qu'on s'apercevait qu'il était mal; on lui dit : « qu'il était menacé d'apoplexie ou d'hydropisie; qu'il fallait qu'il fît des remèdes. Il n'en voulut faire aucun, et ne cessa de travailler malgré ces avertissemens : ce travail hâta sa mort. Ce prince aurait pu être l'idole de la France par la bonté de son caractère (*Voyez* Noailles; Ormesson); mais les dangereuses nouveautés qu'il introduisit, altérèrent l'amour que les peuples avaient pour lui. Il donnait tout le jour aux affaires et une partie de la nuit aux plaisirs, dans le sein desquels son ame semblait reprendre une nouvelle vigueur pour les travaux et les débauches du lendemain. Il était peu laborieux, mais actif; brave quoique livré à la mollesse et aux voluptés; aimant tout et ne se passionnant pour rien; permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir de religion, il pensait qu'elle était le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendaient du soin des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disant : « Je serai déshonoré, si vous ne me faites évêque.— J'aime mieux, lui répondit-il, que vous le soyez que moi.» Réponse semblable à celle que fit le père d'Alexandre à un courtisan. Ses débauches l'écartèrent longtemps du commandement sous Louis XIV. Il aimait les femmes avec passion; et, dans ses orgies nocturnes avec elles, il se livra à toutes les folies licencieuses reprochées à Marc-Antoine et à Héliogabale. La décence dans les plaisirs était à ses yeux un reste des mœurs austères qui l'avaient tant gêné dans la cour de Louis XIV. Il faut avouer pourtant que ses maîtresses ne le gouvernèrent pas, et que les caresses de l'amour ne lui arrachèrent jamais les secrets de l'Etat. Il avait une pénétration vive, un esprit étendu, le goût de tous les arts. Sa physionomie réunissait l'enjouement et la bonté à la majesté et à la noblesse. Né avec un cœur sensible, compatissant, droit, vrai, généreux, il fut comparé par ses courtisans à Henri IV, et il lui ressemblait à plusieurs égards. On

peut soupçonner même qu'il aurait été le père de l'Etat, s'il n'avait pas trouvé des dettes à éteindre et des plaies à fermer. Voici le portrait que M. Lacretelle trace de ce prince : « Le duc d'Orléans s'éleva souvent au-dessus du vulgaire des princes, et mérita souvent d'être confondu avec les plus abjects d'entre eux. Aucun des descendans de Henri IV ne retraça davantage son ardeur dans les combats, son esprit fin, étendu, son adroite familiarité, ses réparties piquantes, enfin cet ensemble des dons qui gagne les cœurs et soumet les volontés. Henri commit l'imprudence de céder trop souvent et trop long-temps à l'amour. Philippe fut sans frein, sans pudeur et sans délicatesse dans ses honteuses voluptés. Ce trait de différence dans leur caractère en établit une telle dans leur conduite, qu'un parallèle serait une profanation. Son cœur était inaccessible à la haine ; mais son amitié n'avait que la chaleur du moment. Elle manquait de consistance ; parce que rarement elle avait été cimentée par l'estime. Dans l'habitude d'une vie tantôt molle et tantôt effrénée, ses qualités les plus brillantes dormaient souvent : on était étonné de les retrouver toutes dans une grande occasion. Regent, il a secondé la puissance maritime de l'Angleterre. Son impiété, son athéisme, ne ressemblaient point à l'erreur d'un système ; c'était une excuse pour ses vices, un assaisonnement pour ses débauches. Il se dirigea vers la tolérance, sans l'établir par des lois ; mais il propagea l'incrédulité par son exemple. Ses ennemis l'accusèrent des forfaits les plus odieux ; une preuve qu'il ne les avait pas commis, c'est qu'il laissa vivre en paix ses calomniateurs. C'est ce penchant à la clémence qui défend le mieux la mémoire du duc d'Orléans. Comme il fut calomnié sans mesure, on est porté à l'excuser au-delà de toute justice. Il eut un don particulier qui répandit de la grace sur son administration, et qui en assura le calme : ce fut celui de bien connaître les Français. » Il aimait la liberté publique, et vantait la constitution de l'Angleterre, où tout citoyen est soumis à la loi et n'est jugé que par elle. Il rappelait avec complaisance l'anecdote du prieur de Vendôme, qui enleva deux maîtresses à Charles II, sans que le monarque anglais eût d'autres moyens de se venger qu'en priant Louis XIV de rappeler en France ce dangereux rival. On dit que le duc d'Orléans desira long-temps l'assemblée des Etats-généraux, et qu'ils auraient été vraisemblablement convoqués sous sa régence, sans Dubois qui le détourna prudemment de ce dessein. Enfin ce qui le caractérise encore mieux, c'est qu'il prit plus d'une fois le parti du peuple contre ses ministres. Un tumulte populaire s'étant élevé, lorsque Law menaçait l'Etat d'une banqueroute, il rejeta le conseil violent de réprimer les murmures par la force militaire. « Le peuple a raison s'il se soulève, dit le prince ; il est bien bon de souffrir tant de choses. » La mère de Philippe le caractérisa ainsi elle-même : « Les fées, dit-elle, furent conviées à mes couches, et chacune donnant mon fils d'un talent, il les eut tous. Malheureusement on avait oublié une vieille fée, qui, arrivant après les autres, dit : Il aura tous les talens, excepté celui d'en faire un bon usage. »

Le duc d'Orléans avait épousé, le 18 février 1692, Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de Montespan; elle eut la beauté de sa mère avec un caractère plus heureux. Fière de sa naissance, elle ne faisait pas la moindre attention à la marquise sa mère. On la comparait à Minerve, qui ne se reconnaissant point de mère, se glorifiait d'être fille de Jupiter. D'ailleurs sa modération, sa sagesse, un cœur excellent, une piété sincère, l'amour de tous ses devoirs et un attachement inviolable pour son époux et ses enfans, en firent le modèle des femmes. Philippe en eut un fils, Louis, duc d'Orléans, mort en 1752, dont l'article suit, et des filles. La seconde, Marie-Louise-Elisabeth, née en 1695, mariée en 1710, à Charles de France, duc de Berri, et morte en 1719, fut celle qui ressembla le plus à son père (*V.* Berri); et la troisième, Louise-Adélaïde, abbesse de Chelles, en 1719, eut la piété de sa mère. La duchesse d'Orléans mourut en 1749. Le duc d'Orléans eut trois enfans naturels de Marie-Madeleine le Bele-de-Seri, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, et depuis comtesse d'Argentan : Jean-Philippe, appelé le chevalier d'Orléans, général des galères; Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai; Philippe-Angélique de Froissy, mariée au comte de Ségur. On a imprimé *la Vie du duc d'Orléans*, Londres (Amsterdam), 1737, en 2 volumes in-12, livre fort imparfait, et les *Mémoires de sa régence*, dont nous avons parlé à l'article de l'abbé Lenglet. *Voyez* aussi les Mémoires de Saint-Simon et de Duclos, et l'*Histoire de la Régence*, par Marmontel.

ORLÉANS (Louis, duc d'), premier prince du sang, né à Versailles, le 4 août 1703, de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, et montra beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il eut pour précepteur l'abbé Mongault, connu par son excellente traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus.* Sa jeunesse fut assez dissipée; mais, après la mort de son père et celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, et à l'étude de la religion et des sciences. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et s'y établit totalement en 1742. Il ne sortait de sa retraite que pour aller visiter des hôpitaux et des églises, marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colléges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens : voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752. La reine dit en apprenant cette nouvelle : « C'est un bienheureux qui laisse après lui beaucoup de malheureux. » Le duc d'Orléans cultiva toutes les sciences; il possédait l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec, l'Histoire Sainte, les Pères de l'Église, l'Histoire Universelle, la Géographie, la Botanique, la Chimie, l'Histoire Naturelle, la Physique, la Peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont : I. Des Traduc-

tions littérales, des Paraphases et des Commentaires sur une partie de l'*Ancien Testament*. II. Une Traduction littérale des *Psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce prince. Il y travaillait encore pendant la maladie qui l'enleva, et il y mit la dernière main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes et ingénieuses, et une critique saine et exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses, et remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les notes grecques sur les Psaumes, qui se trouvent dans la *Chaîne* du P. Cordier et qui portent le nom de Théodore d'Héraclée, sont de Théodore de Mopsueste », découverte due à ce prince. III. Plusieurs Dissertations contre les juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu, intitulé *Bouclier de la foi*. Le duc d'Orléans n'étant point satisfait de la réfutation de ce livre par Gousset, entreprit lui-même de le réfuter; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation, qui est beaucoup meilleure que celle de Gousset, et répond mieux aux difficultés des juifs, qu'il a examinées. IV. Une Traduction littérale des *Épîtres de Saint Paul*, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes littérales et des réflexions de piété. V. Un Traité contre les spectacles. VI. Une réfutation solide du gros ouvrage français, intitulé *Les Hexaples*. VII. Plusieurs autres *Traités* et *Dissertations* curieuses sur différens sujets. Il ne voulut jamais par modestie faire imprimer aucun de ses écrits. Ses bonnes actions, surtout dans les derniers temps de sa vie, rachetèrent les faiblesses de ses premières années. Un particulier qui avait sa confiance visitait, à sa prière, les prisons, pénétrait dans les tristes réduits de la misère, payait les dettes des pères de famille détenus dans les liens, faisait des pensions à des veuves, assurait la subsistance des orphelins, secourait de vieux soldats ou d'anciens officiers. Le secret cachait tant de bienfaits.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du précédent, né à Paris, le 12 mai 1725, fit ses premières armes sous le maréchal de Noailles, en 1742. Il se distingua par une brillante valeur à la bataille de Dettingen, et devint successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général. Ce fut en cette dernière qualité qu'il assista aux siéges de plusieurs villes de Flandre, et aux batailles de Fontenoi, de Rocoux et de Laufeld. Il obtint le gouvernement du Dauphiné, vers 1748, en survivance de son père; et celui-ci étant mort, il prit le titre de duc d'Orléans. Il avait épousé Louise-Henriette de Bourbon-Conti, mais cette union ne fut pas heureuse. Devenu veuf, en 1759, il fit construire un théâtre dans sa campagne de Bagnolet, et y joua lui-même la comédie, avec les personnes qu'il avait admises dans son intimité. Ce fut sur son théâtre que fut jouée, pour la première fois, en 1766, la *Partie de Chasse d'Henri IV*, par Collé. On trouvera des détails fort curieux dans la Correspondance de Grimm, sur les parties de comédie qui eurent lieu chez le duc d'Orléans. (*Voyez* aussi l'article Montesson.) Il demeura fidèle-

ment attaché au monarque pendant la querelle du parlement, et épousa, en 1773, Mme de Montesson, avec le consentement du roi. Il mourut le 18 novembre 1785, emportant les regrets universels. Ce prince protégeait les lettres, et secourait les malheureux; il leur donnait chaque année au moins 24,000 fr.; à ces belles qualités, il joignait encore une modestie admirable. L'abbé Maury, l'abbé Bourlet de Vauxelles, et l'abbé Fauchet prononcèrent son Oraison funèbre.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph), fils du précédent et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, naquit à Saint-Cloud, près Paris, le 13 avril 1747. Le comte de Pont-Saint-Maurice donna tous les soins possibles à son éducation, et il sut en profiter; mais bientôt le goût de l'anglomanie et de tout ce qui était extraordinaire, le jeta dans des prodigalités dangereuses. Avec de l'aptitude à tout, il ne put s'appliquer à rien. Nommé duc de Chartres dans sa jeunesse, il épousa, le 5 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre, âgée de 16 ans; mais son éducation et ses vertus étaient incompatibles avec le goût déréglé de son mari pour le plaisir, qui l'entraîna dans les plus grands excès en le lançant au milieu d'hommes pervers, dont les conseils lui devinrent funestes. Son père lui donna en apanage le Palais-Royal; il en fit, par la suite, le foyer des agioteurs et de tous les genres de corruption; ce prince devait naturellement succéder à la place de grand-amiral que possédait son beau-père. Il voulut faire une campagne navale avant que de la demander. En 1778, au combat d'Ouessant, il monta le *Saint-Esprit*, vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, et commanda l'arrière-garde; par une manœuvre subite, cette division se trouvant en face de l'ennemi, le comte d'Orvilliers, amiral, lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Le signal fut mal compris, ou, les commandans pour perdre d'Orvilliers, feignirent de ne pas l'entendre, et l'arrière-garde anglaise fut sauvée; on se plut à répandre alors que le duc de Chartres s'était caché à fond de cale, ce qui n'était pas probable, puisque le vaisseau où il se trouvait ne fut jamais en péril, ni à la portée du canon. Cependant la cour adopta ce bruit injurieux, et lorsqu'il y parut, on l'accabla d'épigrammes, et, au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, on lui donna celle de colonel des hussards; récompense singulière et dérisoire pour un service de mer; aussi date-t-on de cette époque sa haine pour Louis XVI, et son inimitié pour la reine, qui l'avait presque forcé de lui céder le château de Saint-Cloud. On le vit chercher aussitôt toutes les occasions de se populariser. A la mort de son père, en 1785, il alla même jusqu'à monter dans un ballon, et se faire nommer grand-maître de la franc-maçonnerie; ce qui lui fit un parti formidable à l'époque de la révolution. Il prit le titre de duc d'Orléans, en 1787. Il assistait à toutes les séances du parlement, relativement aux impôts du timbre et territorial, qui furent enregistrés de force, et *par exprès commandement de Sa Majesté*. Le parlement fit une protestation et des remontrances. Remarquons, en passant, que la révolution

française, comme celle de l'Amérique, eut pour cause première, un droit de timbre. Un édit du roi, promulgué le 19 octobre 1787, révoqua l'enregistrement forcé, et une séance royale fut indiquée pour le 19 novembre; tous les princes et les pairs s'y trouvèrent. Le roi, de sa pleine autorité, fit enregistrer un nouvel édit, portant l'établissement d'emprunts graduels pour les années 1788 et les suivantes. Le duc d'Orléans déclara qu'il regardait l'enregistrement d'un tel édit comme illégal; il exposa qu'il serait nécessaire, pour la décharge des personnes qui pouvaient être censées y avoir délibéré, d'y ajouter ces mots : *Par exprès commandement du roi.* Ce coup de vigueur inattendu indigna le roi. Le lendemain, d'Orléans fut exilé dans son château de Rinci. Ce châtiment disposa l'esprit du peuple en faveur du parlement, menacé de la même punition. L'insurrection du faubourg Saint-Antoine, les 27 et 28 avril 1789, et l'incendie de la fabrique de papiers peints de Réveillon, où trente-six individus périrent, furent attribués au duc d'Orléans; la police reconnut parmi les instigateurs mêlés au peuple, plusieurs paysans de la paroisse de Villers-Cotterets où le duc d'Orléans avait une belle propriété; ceux-ci n'étaient pas les moins actifs. Une circonstance est à remarquer : la famille d'Orléans allant au château de Villers-Cotterets, vint à passer pendant l'émeute; elle fut *extrêmement* fêtée : on fit arrêter la *gondole* où se trouvait la duchesse pour l'applaudir. La princesse elle-même fut étonnée de cet accueil; car elle n'était rien moins qu'initiée aux projets ambitieux et sinistres de son mari. Rapprochons ici un fait qui ne laisse plus de doute sur la faction d'Orléans, qui date même avant la révolution. En 1787, lors de la première résistance du parlement à l'occasion du ministre de Brienne, des jeunes gens de la basoche mêlés avec le peuple, obligeaient les passans sur le Pont-Neuf, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou au pied de la statue de Henri IV. On vit très-distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer au moins dix fois et repasser sur ce même pont. On ne le faisait pas descendre lui; mais mettant la tête à la portière, vis-à-vis de la grille, il chantait chaque fois la chanson si connue, *vive Henri quatre! vive ce roi vaillant!* On le laissait à peine achever; plusieurs voix enrouées, à force de crier, répétaient à tue-tête : *vive d'Orléans! vive le successeur de Henri IV!* Il se fit nommer aux États-généraux de 1789, comme député de la noblesse du bailliage de Crépy en Valois. Dès les premières séances, il quitta sa chambre pour se réunir au tiers-état. Dans les premiers jours de juillet 1789, d'Orléans semblait toucher le but; l'enceinte de son palais et de ses jardins retentissait de son nom, et devenait le foyer de l'intrigue et du patriotisme. Le fauteuil de la présidence lui avait été offert à l'Assemblée nationale; mais il refusa de remplir cette place. Le renvoi des ministres exalta toutes les têtes. Les théâtres sont fermés, pour faire place à un autre spectacle : on va prendre chez le sculpteur Curtius les bustes de d'Orléans et de Necker. « Chapeaux bas! crie-t-on de-

vant les deux images voilées d'un crêpe noir, la patrie est en deuil, en voici les restaurateurs. » C'est ce qu'indiquait le cortége qui parcourut les principales rues de Paris. « *Vive d'Orléans !* criez-donc *vive d'Orléans !* criait-on aux spectateurs étonnés. » Quelques-uns demandaient ce que cela voulait dire. On leur répondait : « Eh ! ne voyez-vous pas que c'est monseigneur le duc d'Orléans qu'on va proclamer roi, et M. Necker son premier ministre ? Allons, répétez avec nous, *vive d'Orléans !* » C'est au Palais-Royal, le 14 juillet, qu'on a crié aux armes pour faire le siége de la Bastille. D'Orléans fut accusé d'avoir eu le projet de faire interdire Louis XVI, de mettre en jugement la reine, et de se faire nommer lieutenant-général du royaume ; d'avoir fomenté l'invasion de Versailles, le 6 octobre 1789. Il fut poursuivi par le Châtelet, mais acquitté par l'Assemblée nationale. M. Malouet assura, dans sa déposition au Châtelet, l'avoir vu à Versailles dans la nuit du 5 au 6 octobre. Forcé par le monarque de se retirer en Angleterre, il y resta huit mois : à son retour, il fut reçu avec transport dans la société des jacobins ; et il se rendit de suite à l'Assemblée nationale, où il prêta le serment de fidélité à la nation, à la loi et au roi. Ceux qui voulaient agiter le gouvernement, recommencèrent à se servir de son nom et de sa fortune pour amener la disette des grains, favoriser les insurrections, et amener l'anarchie. Philippe n'avait ni l'habileté d'un chef de parti, ni assez d'énergie et de talent pour s'élever par lui-même au trône ; mais son âme, livrée aux factions, se laissait bercer d'espérances chimériques ; et bientôt, après avoir été leur jouet, il fut leur victime. Au mois d'août 1791, il s'opposa à ce que les princes fussent privés des droits de citoyen, et déclara que, si cette proposition était adoptée, il était décidé à renoncer aux prérogatives de membre de la dynastie régnante, pour s'en tenir aux droits de citoyen français. Lors de la fuite de Louis XVI, en juin 1791, il déclara, par une lettre publique, qu'il renonçait à la régence dans le cas où on viendrait à la lui déférer. Au commencement de la législature, M. Thévenard, avant de quitter le ministère de la marine, fit nommer ce prince amiral de France, afin d'assurer à Louis XVI plus de popularité auprès de la nouvelle assemblée ; le nouveau ministre de la marine, Bertrand Moleville, conseilla à Philippe de se réconcilier avec le roi, qui accorda au nouvel amiral un long entretien. Louis XVI témoigna au ministre qu'il en était très-satisfait ; il dit même qu'il croyait le prince revenu de bonne foi, et disposé à réparer ses torts et le mal qu'il avait fait, « auquel même, ajoute le roi, il est possible qu'il n'ait pas autant de part que nous l'avons cru. » Les choses étant en cet état, mais ignorées des courtisans, le duc d'Orléans se présenta le dimanche suivant, en janvier 1792, pour faire sa cour au lever du roi ; les courtisans, qui étaient en grand nombre au château, lui prodiguèrent les insultes les plus humiliantes : descendu de l'appartement de la reine, où le couvert était déjà mis, on cria : « Messieurs, prenez garde aux plats ; » comme s'il eût voulu les empoisonner.

Des outrages aussi publics, auxquels il ne put jamais se persuader que le roi et la reine fussent étrangers, allumèrent dans son cœur une nouvelle haine. Le 13 septembre 1792, les jacobins le firent nommer électeur; Danton dit à Manuel, procureur de la commune, nous avons besoin de lui à la Convention, mais sa qualité de prince du sang porte ombrage aux partisans de l'égalité. Pour leur tendre un piége, qu'il change son nom en celui de Philippe *Égalité*. Manuel observa au duc d'Orléans qu'il n'y avait que ce moyen pour le sauver. Ce nouveau nom fut donc enregistré à la commune; ce qui fut considéré comme un dévouement patriotique. Philippe consulta Danton, Manuel et Fabre d'Églantine sur la conduite qu'il devait tenir dans le procès du roi; tous furent d'avis qu'il devait opiner pour la mort, que sa tête en répondait. Beaucoup de ses partisans furent révoltés de sa lâcheté et de son atrocité en votant la mort de son parent. Bientôt il fut abandonné par les principaux membres de la Convention qui, après avoir épuisé ses trésors, jurèrent sa perte; Robespierre le fit rayer des jacobins, quoiqu'il eût juré à la Convention «que si son fils, le duc de Chartres, qui venait de fuir avec Dumouriez était coupable, l'image de Brutus qui se trouvait sous ses yeux, lui rappellerait son devoir;» Philippe Égalité fut dénoncé plusieurs fois, le décret d'arrestation fut enfin lancé contre lui le 4 mars 1793, et il fut bientôt, avec tous les autres membres de sa famille et le prince de Conti, transféré dans les prisons de Marseille. Quoique acquitté par le tribunal criminel de cette ville, le comité de salut public défendit de l'élargir; et après six mois de détention, on le transféra à Paris pour être jugé par le tribunal révolutionnaire. Il répondit avec calme à ses interrogatoires, entendit de sang-froid son arrêt de mort, et mourut de même avec fermeté; par ironie des principes d'égalité, il fut conduit au supplice avec un garçon serrurier, son compagnon d'infortune. Avant de partir de la prison, ils burent ensemble une bouteille du meilleur vin que le concierge fit payer 12 fr. à Philippe. La fatale charrette s'arrêta un instant devant le Palais-Royal qu'on lui laissa contempler. Il leva les épaules lorsqu'il entendit le peuple le huer et le maudire, et s'écria : Ils m'applaudirent. Telle fut la fin de ce prince élevé dans la mollesse, le jeu et les viles spéculations. Il fut néanmoins affable et bon pour ses serviteurs; il se jeta à l'eau pour sauver l'un d'eux près de périr; il ne manquait ni de facilité à s'énoncer, ni d'esprit naturel. Des historiens mal instruits ont voulu le considérer comme l'unique auteur de tous les crimes commis dans la révolution; mais ces crimes eurent différens mobiles; sans elle, le duc d'Orléans n'eût été qu'un prince faible et licencieux : elle en fit le complice de ses excès, mais non un conspirateur énergique. Il eut de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, morte en 1821, dont l'article suit, quatre enfans, trois fils et une fille.

ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), femme du précédent, naquit le 3 mars 1753, du duc de Penthièvre, dont l'immense for-

tune lui fut assurée par la mort prématurée du jeune prince de Lamballe, son frère. Quand son époux se fut brouillé avec la cour, elle cessa d'y paraître, et se consola de cette disgrace, en donnant tous ses soins à l'éducation de ses enfans. Pendant tout le cours de la révolution, cette vertueuse princesse fut abreuvée de dégoûts et d'infortunes de toute espèce. Après la journée du 10 août, elle suivit son père au château de Vernon. Les révolutionnaires la laissèrent tranquille pendant quelque temps; mais ensuite, ayant envoyé des gendarmes pour l'arrêter, les habitans de Vernon, s'assemblèrent spontanément, et se montrèrent décidés à défendre la princesse. Le comité de salut public envoya des forces plus considérables à Vernon; on voulait encore défendre la duchesse, mais elle s'y opposa, et se laissa conduire dans la prison du Luxembourg, à Paris. Elle demeura dans cette ville jusqu'au 18 fructidor (5 septembre 1797). Alors parut un décret qui confisquait de nouveau tous ses biens, et qui la forçait de partir pour l'Espagne, avec une pension de cent mille fr. La duchesse se retira à Figuères, d'où l'invasion des Français, en 1808, l'obligea de s'éloigner. Elle se rendit à Mahon, où elle fit sa résidence ordinaire, jusqu'à la restauration, époque à laquelle elle revint en France, et rentra dans les biens de ses pères. Elle est morte à Ivry, près Paris, le 22 juin 1821, regrettée des pauvres dont elle était la bienfaitrice. M. l'abbé Feutrier a fait et prononcé son oraison funèbre.

ORLÉANS (autres princes et princesses de la maison D'). *Voy.* ANTOINETTE, DUNOIS, VALENTINE.

ORLÉANS (LOUIS D'), avocat. *Voyez* DORLÉANS. *Voyez* aussi CHÉRUBIN, ÉLISABETH, CHARLOTTE, MONTPENSIER, ROTHELIN.

ORLERS (JEAN), neveu de Jean Van Kout, secrétaire de la ville de Leyde, et qui s'distingua par son patriotisme pendant le mémorable siége de 1574, a laissé en hollandais une *Description* curieuse et savante de la ville de Leyde, dont il était magistrat; la première édition est de 1614, la deuxième de 1641, Leyde, 2 vol. in-4°. Orlers devait à son oncle le premier jet de cet ouvrage, pour lequel aussi Dousa et Scriverius lui avaient fourni des matériaux précieux. On a encore de lui une *Généalogie des comtes de Nassau*, dont la traduction française parut à Leyde, en 1615, in-folio, et une *Description historique des victoires de terre et de mer remportées par Maurice de Nassau*, en hollandais, Leyde, 1610, in-fol. — Son oncle, Jean Van Kout, est auteur lui-même d'un petit ouvrage peu commun, intitulé *Livre de service* (Dienstbock) de la ville de Leyde, imprimé en 1602, in-fol.

ORLETON. *Voy.* ADAM.

ORLEY (BERNARD VAN), peintre, natif de Bruxelles, en 1490, mort en 1550, eut pour maître le célèbre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux, qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries; et c'était lui que le pape et plusieurs autres souverains chargeaient du soin des tapisseries qui s'exécutaient sur les dessins de Raphaël et d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avait quelque tableau important, il couchait des feuilles d'or sur l'im-

pression de la toile et peignait dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches et à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat. Il a surtout excellé à représenter des chasses.

ORLEY (Richard Van), parent du précédent, né à Bruxelles, en 1651, mort dans la même ville, le 26 juin 1732, se fit une grande réputation comme peintre en miniature. Il gravait aussi à l'eau forte. On cite parmi ses ouvrages : *Le mariage de la Vierge*, d'après Lucas Giordano; *La chute des réprouvés*, d'après Rubens; *Bacchus ivre*, d'après le même; *Les amours de Vertumne et Pomone*, d'après ses propres dessins. — Orley (Jean van), frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. On voit de lui plusieurs tableaux estimés dans les églises de Bruxelles.

ORLOW (Grégoire), seigneur russe, célèbre favori de Catherine II. Sa faveur fut longue et brillante, et son histoire est si liée à celle de cette impératrice, qu'il semble partager avec elle le trône où il l'avait placée. On sait qu'il fut l'ame de la révolution de 1762. Sa beauté l'avait fait remarquer de Catherine, alors grande-duchesse, lorsque lui-même, n'étant qu'aide-de-camp, supplanta le grand-maître d'artillerie, amant de la princesse Kourakin. Cette audace lui valut l'exil en Sibérie, dont une main invisible le tira. Par reconnaissance, il dirigea la conspiration où Pierre perdit la vie, et qui mit le sceptre aux mains de Catherine. Il réunit la plupart des pouvoirs et des honneurs dont on a vu depuis décorer Potemkin, et surcharger Subow; il avait beaucoup de la hauteur et du caractère que déploya le premier. Catherine eut de lui un fils avoué, Basile Bobrinsky. C'est pour ce célèbre favori qu'elle fit construire le palais de marbre, où elle fit sculpter cette inscription : *Par l'amitié reconnaissante*. Elle fit aussi frapper en son honneur une grande médaille à l'occasion du voyage qu'il fit à Moscou, pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste. Douze ans de jouissance et les hauteurs de cet amant lassèrent enfin sa souveraine affermie sur le trône; et, après une longue lutte, Potemkin l'emporta. Le triomphe de son rival et l'inconstance de Catherine qu'il nommait hautement ingrate, firent un tel effet sur lui, qu'il en perdit la santé et la raison. L'orgueilleux, le puissant, le brillant Orlow mourut dans une horrible démence, se barbouillant le visage de ses excrémens, dont il se nourrissait. Plusieurs prétendent que Potemkin l'avait empoisonné avec une herbe, dont la vertu est de rendre fou; mais cela est peu probable, et c'eût été alors un crime inutile.

ORLOW (Alexis), frère du précédent, contribua puissamment à la révolution de 1762, qui plaça Catherine sur le trône, et fut, avec Pesseck et Baratinsky, l'un des meurtriers de Pierre III. Orlow, d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath, fut associé dans les fonctions particulières de son frère auprès de Catherine, alors dans toute la vigueur de l'âge. Il se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et surtout par la bataille de Tchesmé, dont il reçut le surnom de *Tchesminsky*. La vengeance que Paul Ier tira

du meurtrier de son père, dont il réhabilita la mémoire, eut quelque chose de sublime. Alexis Orlow, le vainqueur de Tchesmé, jadis si puissant, remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre III, et de tenir un des bouts de la draperie du cercueil : il attirait tous les regards. Cette corvée, juste et cruelle, dut réveiller en lui des remords que 35 ans de prospérités avaient sans doute assoupis. Baratinsky, autre assassin de Pierre, tint aussi le drap funéraire. Alexis Orlow fut ensuite exilé; il voyagea en Allemagne, et chercha en vain par son luxe et ses dépenses à s'acquérir de la considération. Il retourna mourir à Pétersbourg en 1808.

ORME (Robert), historien anglais, fils d'un chirurgien, né en 1728, à Andjingha, ville de l'Indostan, mort en 1781, passa aux Indes en qualité de secrétaire de la compagnie anglaise. Il y retourna en qualité de capitaine, avec le lord Clive, auprès de qui il a passé presque toute sa vie. En 1755, Orme alla à Madras, où il fut nommé quatrième membre du conseil, et commissaire général. En 1759, ayant fait fortune, il retourna en Angleterre, où il s'occupa de son *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Indostan, de 1745 à 1763*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1763, et le second en 1776. La cour des directeurs le nomma historiographe de la compagnie, et Orme donna le troisième volume qui complète son ouvrage. Cet auteur a aussi publié les *Fragmens historiques de l'empire du Mogol sous le règne d'Aurengzeb*, Londres, 1782, ibid., 1805, qui sont d'excellens matériaux pour une histoire de cet empire.

ORME (de l'). *Voy.* Delorme.

ORMÉA (Charles-François-Vincent, marquis d'), ministre piémontais, d'une famille peu relevée de Mondovi, s'étant attaché à la jurisprudence, et y ayant réussi, fut fait intendant de Suze, et ensuite général des finances du roi de Sardaigne Victor-Amédée. Envoyé ensuite à Rome, il termina les anciennes contestations du Saint-Siége avec la cour de Turin. La place de secrétaire des affaires intérieures fut la récompense de ce service important. Lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne, Charles-Emanuel l'honora de l'ordre de l'Annonciade, lui confia le ministère des affaires étrangères, et le fit, en 1742, chancelier de robe et d'épée. Le marquis d'Orméa, ministre infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant et d'une prudence consommée, mérita toutes les dignités dont il fut revêtu. Il mourut en 1745, après avoir provoqué la levée du siége de Coni par l'introduction d'un convoi et de renforts dans cette place.

ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), né en 1525, d'une ancienne famille, fut appelé par le chancelier de l'Hôpital, au conseil de Charles IX, et devint dans la suite intendant et contrôleur-général des finances. Sa femme Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde-des-sceaux, était petite nièce de Saint François de Paule. D'Ormesson se démit de l'administration des finances en 1577, et devint président de la chambre des comptes. Il mou-

rut le 26 mai 1600. Henri IV l'aimait et l'honorait de son estime.

ORMESSON (André d'), 2e fils du précédent, magistrat recommandable par ses lumières et son intégrité, fut conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'État. Il mourut le 2 mai 1665, âgé de 89 ans, étant doyen de sa compagnie.

ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), fils du précédent, fut digne de son père par ses talens et sa probité, et fut regardé comme le magistrat le plus intègre de la cour de Louis XIV. « Il résista avec fermeté, dit le président Hénault, aux ministres, qui voulaient faire périr le surintendant Fouquet, dont il était chargé de rapporter le procès. » (*Voyez* Fouquet.) Ni les menaces, ni les promesses de la place de chancelier, ne purent lui faire suivre d'autres avis que celui que la vérité lui dictait. Louis XIV n'oublia jamais cette belle action, et quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit : « Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Fouquet. » Il mourut le 4 novembre 1686.

ORMESSON (André Lefèvre d'), fils du précédent et de Marie de Fourcy, né en 1644, fut formé aux belles-lettres par le célèbre abbé Fleury. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au grand-conseil, et maître des requêtes. La place de contrôleur-général lui fut offerte; il la refusa, et n'accepta que l'intendance de Lyon. D'Ormesson visita sa province avec soin, séjourna dans les plus petites villes et dans les villages. Il pénétra même dans des lieux où depuis 50 ans on n'avait point vu d'intendant, uniquement pour y recevoir les plaintes des pauvres, qui n'auraient pu l'aller trouver à Lyon. Il mourut en 1684. Sa fille épousa depuis le chancelier d'Aguesseau.

ORMESSON (Henri-François de Paule Lefèvre d'), fils du précédent et d'Éléonore Le Maître, naquit en 1681. Le duc d'Orléans, régent, le fit entrer dans le conseil de régence, et, bientôt après, il le nomma plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il fut successivement conseiller d'État, intendant des finances, et conseiller au conseil souverain des finances. Lorsque l'illustre d'Aguesseau fut exilé sous la régence, il se retira dans sa terre de Fresnes; d'Ormesson, son beau-frère, allait souvent partager sa solitude. Le régent, qui conservait toujours à d'Aguesseau son estime et même son amitié, dit un jour en présence d'une partie de la cour, « qu'il voulait avoir l'avis du chancelier sur une affaire importante. » Tout le monde garda le silence, et trembla d'avoir aucune liaison avec un homme disgracié. D'Ormesson prit la parole, et offrit au régent « de se charger de sa commission, parce qu'il partait pour Fresnes en sortant du conseil..... » Les courtisans se regardaient les uns les autres, et murmuraient de cette imprudence. Le régent s'en aperçut, et après avoir dit à d'Ormesson qu'il lui donnerait volontiers ses dépêches, il se retourna et dit : « Messieurs, j'aime bien mieux cette noble franchise que votre fausse prudence et votre dissimulation. » Ce magistrat mourut le 20 mars 1756.

ORMESSON (Louis-François de Paule Lefèvre d'), fils du

précédent, né le 7 mars 1718, eut pour présider à ses études le chancelier d'Aguesseau, son oncle. D'Ormesson fut successivement avocat-général du roi au Châtelet, en 1739; avocat-général au grand-conseil, en 1741; avocat-général du Parlement, à la fin de la même année; président à mortier, le 10 mai 1755; doyen des présidens, en 1780; et enfin, premier président, le 12 novembre 1788. Il ne jouit pas longtemps de cette place, et il mourut le 26 janvier 1789. Ce magistrat, aussi intègre que laborieux et éclairé, fut, plus d'une fois, le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avait la plus grande estime pour d'Ormesson; il lui écrivit pour lui recommander l'affaire d'un seigneur de sa cour. Une prompte audience est accordée à une recommandation aussi puissante. L'affaire est appelée, plaidée, jugée, et perdue. Quelque temps après, le roi a occasion de voir d'Ormesson. « Monsieur, lui dit-il, vous avez donc fait perdre la cause à mon protégé?— Sire, elle était insoutenable sous tous les rapports. » — « Je m'en étais bien douté, dit le roi, on ne m'eût pas tant pressé si l'affaire eût été bonne. Vous n'avez pas répondu à ma sollicitation, mais vous avez répondu à mon attente, et je vous en estime davantage. » En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, ce magistrat s'attendait à être relégué fort loin. On en parla même au roi, qui dit: « Je ne veux pas que mon voisin soit envoyé loin de moi. » D'Ormesson resta donc à Orly, près Choisi-le-Roi. Quoique sa fortune fût bornée, les pauvres ne s'aperçurent jamais que souvent il leur donnait plutôt de son nécessaire que de son superflu. Il avait été bon fils, il fut bon père et bon époux. D'Ormesson était membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et son éloge fut prononcé par M. Dacier dans cette assemblée, sur la fin de 1789.

ORMESSON DE NOYSEAU (Anne-Louis-François de Paule Lefèvre d'), né le 26 février 1753, fut reçu conseiller au Parlement, le 6 septembre 1770, et en survivance de la charge de président à mortier de son père, le 15 mars 1779: il était en exercice, en 1788, lorsque son père fut nommé premier président; le mérite de celui-ci ayant fait déroger à la loi qui ne permet pas que le père et le fils soient présidens tous deux à la fois. Dans le même temps, Noyseau fut nommé bibliothécaire du roi; et, en le nommant, l'unique but du prince n'était pas de donner une place très-lucrative alors à une famille qui n'était riche qu'en vertus. Reçu conseiller avant l'âge requis pour être juge, il crut que, sans négliger l'étude des lois, il pouvait satisfaire son goût particulier pour les livres. Avant cette époque, un parent très-éloigné lui laissa une succession immense, qu'il devait partager avec d'Ormesson; son cousin, dont l'article suit, depuis contrôleur-général. Ils ne s'y attendaient ni l'un ni l'autre; mais leur délibération ne fut pas longue. Ils portèrent ce qu'on appelle le grand deuil, et laissèrent la succession entière aux héritiers légitimes. Cette action fut admirée, mais elle n'étonna point le père du président de Noyseau; il ne crut pas même qu'elle leur donnât

droit à aucun éloge : « Ce n'est, disait-il, qu'une action de justice. » Le premier président avait laissé des gratifications à tous ses domestiques par un testament qui ne fut trouvé que huit à dix jours après sa mort. Le fils, incertain de l'existence de ce testament, y avait déjà suppléé par des arrangemens qui, à très-peu de chose près, se trouvèrent entièrement conformes aux volontés du testateur. De Noyseau fut nommé député aux États-généraux en 1789; il y montra l'esprit de la modération. Le 20 avril 1794, de Noyseau partagea le sort de son chef, le vertueux Bochart de Saron, et d'autres présidens et conseillers du Parlement. La famille des d'Ormesson fut alliée à celle de Saint François de Paule, le modeste fondateur des minimes, par le mariage d'Olivier Lefèbvre, d'abord conseiller du roi, ensuite contrôleur-général des finances, puis président en la chambre des comptes, mort le 26 mai 1600, âgé de soixante-quatorze ans. Il avait épousé, le 18 juillet 1559, Anne d'Alesso, morte le 8 novembre 1590, nièce de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, garde-des-sceaux de France, et petite-nièce de Saint François de Paule. D'après cette origine, les Lefèvre protégèrent l'ordre des minimes, et n'eurent pour livrée que des habits bruns. *Voyez* OLIVIER D'ORMESSON.

ORMESSON (HENRI-FRANÇOIS DE PAULE LEFÈVRE D'), neveu du premier président, né le 8 mai 1751, eut pour instituteur Anson (*Voy.* ce mot), et fut d'abord conseiller au Parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire, en 1774, conseiller d'État, en 1778. Chargé, après son père, Marie-François, etc., de l'administration de la maison de Saint-Cyr, il était obligé de travailler directement avec Louis XVI, qui conçut pour lui une si grande estime, que, lorsqu'il fut question de remplacer M. Joly de Fleury, qui s'était démis du contrôle-général, il nomma de son propre mouvement d'Ormesson, en disant : « Pour le coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui a fait nommer celui-ci. » Il jouissait de 100,000 liv. de rente. Il voulut refuser les émolumens de sa place, et il ne les accepta que lorsqu'on lui eut fait entendre que son désintéressement pourrait paraître de l'orgueil, et nuirait aux intérêts de ses successeurs. Sous son administration, il y eut des retards aux paiemens de la caisse d'escompte ; et on se trouva dans d'autres embarras qui obligèrent d'Ormesson à donner sa démission la même année 1783, à la fin d'octobre. C'est pour cette raison qu'il n'est dans aucun Almanach royal avec le titre de contrôleur-général. Il s'opposa toujours aux achats dispendieux que conseillaient au roi d'avides courtisans qui mettaient quelques-unes de leurs propriétés à un prix exorbitant. D'Ormesson, nommé maire de Paris, le 19 novembre 1792, refusa d'accepter cette place orageuse. Ce vertueux magistrat est mort en 1807. Il avait épousé Mlle Lepelletier de Morfontaine, dont il a eu plusieurs enfans.

ORMOND (JACQUES BUTLER, duc D'), homme d'état distingué, fils de Thomas, comte d'Ormond, écuyer, né à Londres, en 1610, mort en 1688. A la mort de son

grand-père, en 1632, il prit son titre de comte d'Ormond; mais il se distingua tellement par ses exploits contre les rebelles irlandais, que Charles Ier le créa marquis d'Ormond. Lorsque Cromwel aborda en Irlande, le marquis se retira en France. Il contribua beaucoup à la restauration; et, pour récompense de ses nouveaux services, il fut nommé conseiller privé, et créé duc. En 1662, il fut nommé lord lieutenant d'Irlande. Ce fut son activité qui fit échouer un complot de Bloods, pour se saisir du château de Durham, où le duc aurait été pris lui-même. Mais ce hardi conspirateur, quelques années après, eut l'audace de l'arrêter dans son carrosse, au milieu de Londres même, et peu s'en fallut qu'il ne le pendit à Tyburn. Le duc fut heureusement tiré de ses mains par ses gens. Le duc d'Ormond mourut à King-ton-Hall, dans le comté de Dorset, et fut enterré à Westminster. On a une *Vie du duc d'Ormond*, par Carte, 2 vol. in-12.

ORMOND (Jacques Butler, 2e duc d'), petit-fils du précédent, et fils aîné du comte d'Ossory, né au château de Dublin, en 1665, se déclara en faveur du prince d'Orange, lorsque celui-ci vint enlever le sceptre d'Angleterre à son beau-père. Le jeune duc d'Ormond se distingua par sa valeur, et contribua puissamment aux succès de la journée de Vigo, où furent ruinées les marines d'Espagne et de France. La reine Anne le nomma, en 1703, vice-roi d'Irlande; et, en 1712, il succéda à Marlborough, dans le commandement de toutes les forces anglaises dans les Pays-Bas. Après la mort de la reine Anne, la conduite sage et prudente qu'il avait tenue dans les Pays-Bas, servit de texte à une accusation de haute trahison portée dans la chambre des pairs par Stanhope. Bolingbroke, fut aussi impliqué dans cette accusation; ils furent condamnés tous deux comme coupables de haute trahison, et se réfugièrent en France. Ormond s'attacha à la fortune du prétendant. Il mourut à Avignon, en 1747. On a publié des *Mémoires de sa vie*, traduits de l'anglais, La Haye, 2 vol. in-12.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France, colonel-général des Corses qui servaient en France, et Corse lui-même, était fils du fameux San-Pietro Bastelica. (*Voyez* San-Pietro.) Malgré la réputation que celui-ci s'était acquise par ses exploits, le nom de Bastelica, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alphonse son fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'Ornano, nom de la famille de sa mère, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne; mais, au moment qu'il y entrait par une porte, le duc s'enfuit par une autre. C'est ce général qui disposa, en 1594, Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné, à secouer le joug de la Ligue. Lesdiguières et lui avaient fait dans cette province une guerre opiniâtre aux ligueurs. Ces deux héros étaient égaux en valeur, en âge, en mérite; mais cette égalité fit naître entre eux la jalousie, et il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant de roi en Dauphiné: Lesdiguières le fut en

Provence; le premier eut sur le second l'avantage d'être fait maréchal de France, en 1595, et Lesdiguières ne le devint qu'en 1608. Alphonse d'Ornano mourut le 21 janvier 1610, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre, et plus encore avec celle d'avoir toujours chéri la vérité, et de n'avoir jamais craint de la dire en face aux rois.

ORNANO (Jean-Baptiste d'), fils aîné du précédent, né à Sisteron, en 1581, gouverneur de Gaston de France, frère unique du roi Louis XIII, s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il sut à la fois corriger les mauvaises habitudes du jeune Gaston, et gagner sa confiance. D'Ornano fut en grande considération jusqu'en 1624, qu'il suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore 16 ans, le desir d'entrer au conseil, afin d'y entrer lui-même. Il fut éloigné de la cour, néanmoins par les bons offices de la reine Marie de Médicis, qui craignait que cet incident ne brouillât Louis XIII et Gaston. D'Ornano y fut rappelé et fait maréchal de France à la prière de son pupille, le 7 avril 1626; mais on ne fut pas longtemps à s'en repentir. A peine d'Ornano eut-il ce qu'il souhaitait, qu'il recommença ses menées; malheureuses intrigues, qui, quelques mois après, le conduisirent en prison (*voy.* Alicre), et qui donnèrent occasion de lui faire son procès. Pendant qu'on y travaillait, il mourut à Vincennes, le 2 septembre de la même année, à 45 ans, de poison, selon quelques-uns, et selon d'autres, naturellement. C'était un maréchal de faveur, qui reçut le bâton sans avoir servi. Sa postérité s'éteignit en France en 1774. *Voyez* la *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, dans le *Conservateur*, août et septembre 1760.

ORNANO (Vanina d'). *Voyez* San-Pietro.

ORNEVAL (d'), né à Paris, à la fin du 17[e] siècle, auteur dramatique aussi ingénieux que fécond, a passé sa vie à travailler pour le théâtre de la Foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans ce *Théâtre*, qu'il a rédigé avec Le Sage et Fuzelier, 9 vol. in-12, Paris, 1721-37. Il travailla aussi avec Piron, Lafont et Autreau.

ORNEVAL. *Voy.* Dorneval.

OROBIO (Isaac de Castro), fameux écrivain juif, né en Espagne, au commencement du 17[e] siècle, fut élevé dans la religion judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique à la mode d'Espagne, et y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua ensuite à la médecine, et l'exerça même avec succès. Il fut accusé de judaïsme, et mis dans les prisons de l'inquisition, où il souffrit pendant trois ans des tourmens horribles sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant et professant extérieurement la religion catholique. Las de porter le masque, il se rendit à Amsterdam, quitta le nom de D. Balthasar qu'il avait porté jusqu'alors, reçut la circoncision, et mourut en 1687 dans l'indifférence de tous les cultes. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occa-

sion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé *Amica Collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, in-4°. On a d'Orobio, *Certamen philosophicum adversùs Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°; *Preventiones divinas contrà la vana idolatria de las gentes*, et d'autres ouvrages en manuscrit, qui marquent de l'érudition. Son caractère était doux et honnête.

OROBES, ou mieux ONORODES, roi des Parthes, et fils de Phraate III, succéda à son frère Mithridate, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 55 avant J.-C., prit l'enseigne des Romains et un très-grand nombre d'entre eux. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avait fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe était alors très-âgé, et de plus hydropique, trente enfans, qu'il avait eus de différentes femmes, le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'était un monstre; il ne fut pas plus tôt sûr de la couronne, qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avait assurée; mais l'aconit qu'il lui fit prendre, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 37 avant J.-C. Ainsi mourut, après 30 ans de règne, Orodes, prince illustre par son courage, mais cruel. On a des médailles d'Orodes.

OROLOGGI. *Voy.* DONDIS.

ORONCE-FINÉ. *Voy.* FINÉ.

ORONO, chef de Pennbscot, tribu d'Indiens, mort en 1801 à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, Massachussetts, âgé de cent trente ans. Ce chef inspira toujours à ses sujets des principes de paix et de tempérance; dans le temps de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne, il fit, avec le gouvernement américain, un traité qu'il observa religieusement. Son peuple professait la religion catholique romaine, et avait une église de ce culte. Orono a conservé ses facultés intactes dans un âge singulièrement avancé. Ce vénérable chef a vécu dans trois siècles. Sa femme est morte en 1809, âgée de 115 ans.

OROSE (PAUL), en latin *Orosius*, historien, prêtre de Tarragone en Catalogne, envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers Saint Augustin, demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Écritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem pour consulter Saint Jérôme sur l'origine de l'ame. A son retour il composa son *Histoire* en 7 livres, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de Jésus-Christ. Cet ouvrage, plus dogmatique qu'historique, plein d'inexactitudes et de bruits populaires, ne donne pas une grande idée de l'historien; mais il pourra être utile à ceux qui le liront avec discernement. Les bibliothèques royale et de l'Arsenal en possèdent plusieurs versions françaises en manuscrits des 14e et 15e siècles. Plusieurs sont enrichis de

superbes miniatures. La première édition est de Florence, 1471, in-fol. Les meilleures sont celles de 1615, in-4°, de 1738, publiées à Leyde par Havercamp; et de 1767, in-4°. Cette dernière est sans contredit la meilleure et la plus commode. On a encore de lui: I. Une *Apologie du libre arbitre*, contre Pélage. II. Une *Lettre à St. Augustin*, sur les opinions des priscillianites et des origénistes.

ORPHANEL. *Voy.* ORFANEL.

ORPHÉE, poète célèbre de l'antiquité, qui, d'après plusieurs traditions, a été souvent regardé comme un personnage de l'invention des poètes qui sont venus après lui. Suivant Suidas, il a existé cinq poètes de ce nom. Il est probable qu'on a attribué au plus célèbre ce qui appartenait aux autres. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace, et qu'il vivait un siècle avant le siége de Troie. Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. La tradition lui donne pour mère Calliope, la muse de l'harmonie, et pour maître le poète Linus, qu'il surpassa. Orphée fit partie de l'expédition des Argonautes; il fit ensuite un voyage en Égypte, et rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée. Il institua les jeux de Cérès Éleusine, et ceux de Bacchus, à l'exemple des mystères d'Isis et d'Osiris, et ces jeux furent appelés de son nom jeux orphiques. La mort de son épouse Euridice, causée par la morsure d'un serpent, l'ayant rendu inconsolable, il parcourut l'Olympe, l'Hemus et le Rhodope, instruisant les peuples par ses livres et par ses exemples. Virgile qui a chanté, en vers immortels, les malheurs d'Orphée, dit qu'il fut mis en pièces par les femmes de Thrace, furieuses de n'avoir pu lui faire oublier son Euridice. *Voy.* le 10e livre des Métamorphoses d'Ovide. Des savans distingués s'accordent à dire que ce que nous avons sous le nom d'Orphée est évidemment supposé. Cette assertion est fondée sur le témoignage de Suidas, qui a même donné les noms des auteurs à qui on les attribuait de son temps. Les fragmens que nous avons sous son nom, sont des *Hymnes* et d'autres *Pièces de poésie*, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4°. Les meilleures sont celle d'Utrecht, 1689, in-8°, *cum notis variorum*, Leipsick, 1764, in-8°; et dans les *Miscellanea aliquot scriptorum Græcorum carmina*, de Maittaire, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. On attribue son *Poème des Argonautes* à un Athénien nommé Onomacrite, contemporain de Pisistrate. Cependant Gessner, Rhunkénius, Voss et quelques autres critiques, y ont reconnu tous les caractères de la plus haute antiquité. Wolf paraît être du même sentiment, tandis que Heyne, Schneider et Hermann sont d'un avis contraire, et se fondent sur quelques erreurs historiques et géographiques, qu'on trouve dans le poème en question, et qui, par leur nature, ne peuvent avoir été commises que par un auteur bien postérieur, pour prouver qu'au moins ce poème-là a été composé du temps de l'école d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit, les meilleures éditions du Poème des Argonautes sont celles de Gessner et Hamberger, Lips., 1764, in-8°; de Schneider, 1803, in-8°; et les *Orphica* donnés par Godef.

Hermann, avec les notes d'Eschenbach, de Gessner et de Tyrwhitt. Leipsick, 1803, in-8°; mais on réunit ordinairement cette dernière édition avec la précédente de Schneider, à cause des excellentes notes que celle-ci renferme; elle est en outre d'une belle exécution typographique. Orphée était-il un personnage imaginaire? c'est sur quoi les savans ont disputé. Il est bien certain qu'il n'exista jamais d'Orphée tel que les poètes l'ont imaginé, traînant après lui les arbres et les rochers, et pénétrant aux enfers à la faveur de ses chants harmonieux. Mais les témoignages d'Homère, d'Hérodote, d'Hésiode, de Pindare, d'Euripide, d'Aristophane, de Platon, d'Isocrate, de Pausanias, attestent assez qu'il a existé un personnage très-réel, sous le nom d'Orphée, qui se distingua comme poète, musicien et fondateur de secte. *Voy.* pour la partie fabuleuse de l'histoire d'Orphée, ce mot au *Dictionnaire des mythologies.*

ORPHIREUS. *Voy.* s'GRAVESANDE.

ORRENTE (PEDRO), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550, à Monte-Alegre, dans le royaume de Murcie, imita la manière du Bassan, et fit un grand nombre de tableaux pour les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Le Musée du Louvre en a possédé plusieurs qui ont été rendus en 1815. Le *Saint Sébastien*, qu'il peignit en 1616, pour la cathédrale de Valence, est un des chefs-d'œuvre de cet artiste. On ignore l'époque de la mort d'Orrente.

ORRÉRY. *Voy.* BOYLE, comte de CORK.

ORRY (MARC), imprimeur de Paris. On lui doit plusieurs éditions curieuses, telles que *Artemidori Oneirocritica græc. lat. cum notis Nicolai Rigalti*, in-4°, 1603; ouvrage assez rare, qui traite des songes; *Laurentis anatomia cum figuris*, in-fol., 1599. Il a encore imprimé les poésies de Tibulle, Catulle et Properce, *cum notis variorum*, in-fol., 1608; *Philostrati opera, studio Frederici Morelli*, græc. lat., in-fol., 1608. Orry mourut en 1610. Cinq ans après, Jeanne Métayer, sa veuve, fit paraître le *Coutumier général*, 2 vol. in-fol.

ORSANNE (l'abbé D'). *Voy.* DOSANNE.

ORSATO (SERTORIO), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue, en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paraître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes une occupation sérieuse. Sur la fin de ses jours il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue. Il mourut le 3 juillet 1678, à l'âge de 61 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin, les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont: I. *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum*, Padoue, 1672, in-fol., réimprimé à Paris en 1723, et à La Haye en 1736, in-8°. On le trouve aussi dans le tome 11e de Grævius. IV. *Prænomina, Cognomina et Agnomina an-*

ticorum Romanorum. V. *Deorum dearumque nomina et attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor libros meteororum Aristotelis*. VII. *Orationes et Carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien : I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. *Chronologia di Regimenti di Padova*, revue avec des notes, 1666, in-4°. IV. Des *Poésies lyriques*, 1637, in-12. V. Des Comédies, et diverses Pièces de poésie, etc. L'Académie des Ricovrati et d'autres compagnies littéraires l'avaient mis au nombre de leurs membres.

ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, de la même famille, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui: I. *Dissertatio epistolaris de lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De sternis Veterum*. III. *Dissertatio de pateris antiquorum*. Il règne dans ses ouvrages une profonde érudition. On trouve l'éloge de ce savant dans le *Giornale de' litterati*, tom. 35.

ORSELLI (Laurent), jurisconsulte renommé, d'une ancienne et noble famille de Forli, vivait dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage en 3 vol., intitulé *Examen apum, sive conclusionum legalium, quæ ingeniosè delibatæ fuerunt ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipuè Romanæ Rotæ*, etc.

ORSEOLO (Pierre Ier), doge de Venise, fut le chef de la révolte qui anéantit la puissance de Pierre Candiano IV, et monta sur le trône ducal le 12 août 976. Il fit rebâtir le temple de Saint-Marc qui avait été brûlé pendant la sédition, et ne tarda pas à se faire chérir de ses concitoyens. Saint Romuald, fondateur des Camaldules, étant venu à Venise, il inspira à Pierre Orseolo un si vif désir de la retraite, qu'il se sauva du palais ducal pendant la nuit, le premier septembre 978, et alla se réfugier dans le couvent de Saint-Michel, où il vécut pendant dix-neuf ans. Il y mourut en odeur de sainteté. — Pierre Orseolo II, son fils, et Othon Orseolo, son petit-fils, furent tous deux doges. Le premier succéda, en 991, à Tribuno Memmo; le second succéda à son père, vers 1009, et mourut vers 1032.

ORSI (Lelio), peintre, né en 1511, à Reggio, se perfectionna dans son art à Rome, en étudiant les tableaux et les sculptures de Michel-Ange. Il s'est mis au rang des premiers artistes, par sa grande connaissance du clair-obscur et par son habileté dans l'empâtement des couleurs. Il mourut à Novellara, en 1587. On voit quelques belles fresques de cet artiste dans le palais des ducs de Modène. Le Musée du Louvre possédait un tableau de lui avant 1815. Il représentait *Jésus-Christ accordant le salut à une ame du Purgatoire*.

ORSI (Benedetto), élève de Balthazar Franceschini, naquit à Pescia en Toscane. Il s'est fait un nom par son beau tableau de *Saint Jean l'Évangéliste*. On lui doit aussi des peintures dans l'église de Sainte-Marie *del letto*, à Pistoie, qui avaient été longtemps attribués à Volterrano. —

Orsi (Prosper), peintre romain, né vers le milieu du 16e siècle, peignit à fresque à la *Scala santa* le *Passage de la mer Rouge*, composition enrichie d'un grand nombre de figures. Il mourut à Rome, vers l'an 1635.

ORSI (Jean-Joseph), philosophe, né à Bologne, en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, cultiva les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avait surtout du goût pour la morale. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. Le but de leurs conférences était de comparer la morale des anciens philosophes avec celle des premiers écrivains chrétiens. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala surtout dans l'art des *sonnets* italiens, et mourut en 1733, à 81 ans. On a de lui : I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales*, et plusieurs *Pièces* de poésie. II. La *Défense* de quelques auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la Vie du comte Louis de Sales, écrite en français par le P. Buffier, jésuite. Orsi était d'un caractère fort vif, et sa vivacité paraît assez dans ses ouvrages polémiques. *Voyez* l'art. Maffei (Scipion), n° 3 de ses ouvrages.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence dans le duché de Toscane, en 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des savans que renfermait cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII en 1759. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4° et in-8°, un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le 21e vol. de ce savant ouvrage a été publié en 1762, par Boittari. Le premier volume avait paru en 1746. Il contient la fin du 6e siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle aurait été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avait poussée jusqu'à nos jours. Cet écrivain connaissait les principaux auteurs français de l'Histoire ecclésiastique, tels que Fleury et Tillemont, il a profité de leurs ouvrages. Cette Histoire a été continuée par le P. Philippe-Ange Becchetti du même ordre. Le tome 21e a paru à Rome en 1770, in-4°, et renferme l'Histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1170. On a encore de lui : *Infallibilitas act. Romani pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSINI, famille puissante de Rome, plus connue en France sous le nom des Ursins. Elle donna un pape à l'Eglise (Nicolas III), et plusieurs cardinaux. Sa puissance n'était contrebalancée que par celle de la famille des Colonna. La rivalité de ces deux maisons causa des guerres civiles dans Rome, et y fit couler des flots de sang. Plusieurs Orsini se firent une grande réputation, comme condottièri, entre autres, Raimond, comte de Lève, Barthold, général des Florentins, Paul et Antoine qui se distinguèrent dans les armées de Ladislas, roi de Naples, et enfin Jean-Antoine, qui fut le plus puissant sujet du royaume de Naples.

ORSINI (Nicolas), comte

de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, naquit en 1442. Ce ne fut que dans un âge déjà avancé qu'il commença à se faire connaître par de grands talens militaires. Lorsque la république de Venise fut menacée par la ligue de Cambrai, Orsini fut associé au fameux Barthélemi d'Alviano. Celui-ci était bouillant et impétueux; Orsini était circonspect et temporiseur. Cette opposition de caractère fut sans doute la cause de la perte de la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509. Pitigliano resté seul à la tête des armées vénitiennes, répara les pertes qu'on avait faites, releva les courages abattus, et s'empara ensuite de la ville de Padoue, qu'il eut ensuite à défendre contre Maximilien. Il mourut à Lunigo, en 1510, âgé de de 68 ans. Une statue lui fut élevée dans l'église des Saints Jean et Paul de Venise.

ORSINI (Laurent), seigneur de Ceri, connu aussi sous le nom de *Renzo de Ceri*, général italien au 16e siècle, était cousin du précédent. Il servit dans l'armée vénitienne pendant la guerre de la ligue de Cambrai, et il fut le premier qui forma un corps d'infanterie italienne en état de résister aux bataillons suisses et espagnols. Il passa ensuite au service de François Ier, et fit pour ce monarque une guerre de partisans en Italie, et défendit la ville de Marseille contre le connétable de Bourbon. Il mourut le 20 janvier 1636, d'une chute de cheval.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire, fils naturel d'un commandeur de Malte qui descendait de l'illustre famille de ce nom, naquit le 11 décembre 1529. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint bibliothécaire du cardinal Farnèse. Il fut aussi honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII. Il mourut le 18 mai 1600, et laissa ses manuscrits à la bibliothèque du Vatican. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, sont: I. *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8°. II. *Familiæ Romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, Rome, 1577, in-fol. III. *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus*, Rome, 1570, in-fol. rare. IV. Un petit Traité *de Bibliothecis*, inséré dans les *Commentationes* de Mader.

ORSINI. *Voyez* Benoit XIII, Montmorency et Ursins.

ORTA (Garcias de). *Voyez* Horto.

ORTE (vicomte d'), gouverneur de Bayonne pendant le vertige sanguinaire de la Saint-Barthélemi, se signala dans sa ville par la même fermeté généreuse que l'évêque Hennuyer dans Lisieux, que le président Jeannin à Dijon, que le consul Villars à Nîmes, et quelques autres hommes sages en petit nombre. Charles IX avait envoyé des ordres dans toutes les provinces pour exterminer les calvinistes. Tandis que la plupart des gouverneurs étaient assez féroces ou assez lâches pour obéir, d'Orte écrivit au roi ce billet. « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habitans de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

ORTEGA (Jean de), du bourg d'Alpanchez, enseigne de la marine, est auteur d'un ouvrage in-

titulé : *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo numero y la epacta, y luna y marine*, Cadix, 1624.

ORTEGA (Don Casimiro-Gomez de), savant botaniste espagnol, premier professeur du jardin royal des plantes de Madrid, membre des Académies d'histoire et de médecine de Madrid, de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres, etc., né à Madrid, en 1730, et mort dans la même ville, en 1810, fut envoyé de bonne heure par son oncle, don Joseph Ortega, à l'université de Bologne, où il se rendit très-habile dans les humanités, la physique, la chimie et la botanique, qu'il apprit sous les célèbres professeurs Monti, Beccari, Laghi et Bassi. Ses principaux ouvrages sont : I. *Elégie en grec et latin à l'occasion de la mort de Ferdinand VI*, Bologne, 1758. II. *Tentamen poeticum, seu de laudibus Caroli III. Hisp. regis Carmen*, Bononiæ, 1759. III. *Commentarius de cicutâ*, Matriti, 1761. Ce traité a beaucoup servi à Vincenti, premier médecin du roi de Naples, qui se plaît à en faire l'aveu dans son ouvrage sur le même sujet. IV. *De novâ quâdam stirpe, seu Cotyledonis, Muzizoni et Pistoriniæ descriptio, cum earum iconibus*, Matriti, 1773, in-4°. V. *Tabulæ botanicæ, in usum prælectionum botanicarum*, Matriti, 1773, in-4°. VI. *Description des eaux thermales de Trillo*, écrite et publiée par ordre du roi, Madrid, 1778, in-4°. VII. *Méthode facile pour acclimater des plantes exotiques à peu de frais*, publiée par ordre du roi, Madrid, 1779. VIII. *Histoire naturelle de la Malagueta* (PiperJamaycense), Madrid. IX. *Tables botaniques, avec l'explication des plantes dont Tournefort fait mention dans ses Institutions*, Madrid, 1783, in-8°. X. *Cours élémentaire de botanique théorique et pratique, à l'usage du jardin royal de botanique de Madrid*, publié par ordre du roi, et composé par Casimiro Ortega, et Antoine Palau et Verdera, Madrid, 1785, en 2 vol. in-8°. Il a traduit aussi beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Voyage du commandant Byron autour du monde, enrichi de notes et d'une carte du détroit de Magellan, traduit de l'anglais*, Madrid, 1759, in-4° ; 2° *Ouvrages de Duhamel du Monceau*, traduits en espagnol et enrichis de notes, Madrid, 1772, 1773, 1774 ; 3° *Élémens d'histoire naturelle et de chimie, d'Adolphe de Guillemborg et de son maître Jean Gotschalk Walerio*, traduits de l'anglais, Madrid, 1775, in-8° ; 4° *Expériences sur l'alcali volatil dans la guérison des asphixiés*, par M. Sage, Madrid, 1776, 5° *Traduction des ouvrages de M. Janin, seigneur de Comble-Blanche*, Madrid, 1782, etc.

ORTELL ou OERTEL (Abraham), l'un des restaurateurs de la géographie, né à Anvers en 1527, habile dans les langues et dans les mathématiques, et surtout dans la géographie, fut surnommé le Ptolomée de son temps. Juste-Lypse et la plupart des grands hommes du 16e siècle eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers, sans avoir été

marié, le 26 juin 1598. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. Les principaux sont : I. *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1595 ou 1624, in-8°, plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius, qui l'a publié en latin, espagnol et italien. Michel Coignetus en a donné un abrégé. II. *Synonyma geographica*, Anvers, 1578, in-4°; cet ouvrage a été donné avec des additions, sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. III. *Aurei seculi imago*, 1598, in-4°. C'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ belgicæ partes*, par Ortell et Jean Viviane, 1688, in-8°; Iéna, 1684, avec les Opuscules de Conrad Peutinger. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. VI. *Germania inferior*, Amsterdam, 1622, in-fol. Cet ouvrage a été publié, sous le nom de Pierre Kœrius, dans le 2e volume, page 184 des Annales des voyages. M. Malte-Brun a donné une notice curieuse des ouvrages de ce savant géographe.

ORTIGNUS (Annibal d') ou de LORTIGNUS, poete français, né à Apt, en Provence, l'an 1570, d'une noble et ancienne famille, fit plusieurs campagnes sur terre et sur mer, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits très-ressemblans dans plusieurs sonnets de sa composition. Il rendit de grands services à l'État pendant les troubles de la Ligue, et le roi Louis XIII l'en récompensa depuis, en lui accordant, le 29 août 1636, la confiscation des biens d'un nommé Charles Legris. On a de lui : I. *La Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12. II. *Poésies diverses dédiées au roi*, Paris, 1617, in-12. On y trouve une *Apologie des femmes*, qui a fourni à Legouvé l'idée de son poëme sur le *Mérite des femmes*. III. *Le Désert du sieur de Lortigues sur le mépris de la cour*, Paris, 1637. C'est un poëme philosophique en douze chants.

ORTIZ (Alphonse), né à Tolède, au milieu du 15e siècle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximenès l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'office mosarabe : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Cet office, que l'on croit composé par Saint Léandre et Saint Isidore son frère, fut d'abord appelé gothique et ensuite mosarabe. Ximenès, voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui était dans l'oubli, fit imprimer à Tolède, l'an 1500, le missel de cet idiome, et en 1502 le bréviaire; ce sont deux petits vol. in-fol., très-rares. Ortiz en dirigea l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connaissance de cet office : I. *Vie de Ximenès* avec l'*Histoire du rit mosarabe*, en espagnol, Tolède, 1604, in-4°, par François de Roblès. II. *Joannis Pinii*, *Liturgia Mosarabica*, Romæ, 1716, 2 vol. in-fol. III. *Le Bréviaire mosarabique*, par Engenio de Roblès, Tolède, 1603, in-4°, de 25 feuillets; rare. Le Missel mosarabe a été réimprimé à Rome, 1756, in-4°.

ORTIZ ou en latin *Ortizius* (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, s'est rendu célèbre par un ouvrage très-curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio graphica summi templi Toletani*, Toleti, in-8°, 1544. On trouve dans cette description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rits et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, surtout pour la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximenès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour y célébrer journellement l'office mosarabe. On appelait mosarabes les chrétiens qui, en payant tribut, vivaient sous la domination des Maures, suivant leurs coutumes et leurs lois. Ses autres productions sont peu recherchées. On a encore de lui : *Itinerarium Adriani VI, ab Hispaniâ Romam usque, ac ipsius pontificatûs eventus*, Tolède, 1548, in-8°.

ORTLOB (Jean-Frédéric), né à Oëls en Silésie, mort l'an 1700, après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine à Leipsick, voyagea en Hollande, en Angleterre, en France, et profita tellement des lumières des hommes célèbres qu'il y fréquenta, que, de retour à Leipsick, il se trouva capable de figurer avec honneur dans l'exercice de sa profession. Ortlob, agrégé à la faculté de médecine, y obtint bientôt la chaire extraordinaire d'anatomie, et ensuite celle de physiologie. L'Académie impériale des curieux de la nature se l'associa sous le nom de *Démocède*, et Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe, le choisit pour son médecin. On a de ce savant : I. *Anologica nutritionis plantarum et animalium*, Lipsiæ, 1683, in-4°. C'est une thèse qu'il soutint pendant le cours de ses études. II. *Historia partium corporis humani*, ibid., 1691, in-4°. III. *Dissertatio de vesicatoriis*, Lipsiæ, 1696, in-4°. IV. *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu dissertationes anatomico-physiologicæ in Academiâ Lipsiensi publicè ventilatæ et in usum philiatrorum collectæ*, ibid., 1696, in-4°. C'est un recueil contenant trente-sept dissertations.

ORTON (Job), théologien anglais non-conformiste, né à Shrewsbury, en 1717, mort en 1783. Orton prit les ordres, et desservit deux congrégations. Quelques années avant sa mort, il renonça aux fonctions du ministère. Cet auteur a composé beaucoup d'ouvrages : I. *La Vie du docteur Doddridge*. II. *Sermons pour les vieillards*, in-12. III. *Méditations sur les sacremens*, in-12. IV. *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12. V. *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8°. Après sa mort on a publié son *Exposition pratique de l'Ancien Testament*, 6 vol. in-8°, et un volume de *Lettres* d'Orton pour l'édification des fidèles.

ORTWINUS-GRATIUS. *Voy.* Gratius.

ORVAL (Gilles d'), né à Liége, ainsi nommé, parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastère de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg, florissait dans le

13ᵉ siècle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres et de Liége, depuis Saint Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la collection des historiens de Liége qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVAL. *Voy.* MONTCAILLARD.

ORVILLE (JACQUES-PHILIPPE D'), né à Amsterdam, en 1696, d'une famille originaire de France, perfectionna son goût pour les belles-lettres dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. Il fréquentait partout les savans, visitait les bibliothèques et les cabinets d'antiquités et de médailles, et formait des liaisons avec tous les hommes célèbres dans la république des lettres. De retour dans sa patrie, il obtint, en 1730, la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il remplit cette place avec la plus haute réputation, jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour travailler avec plus de loisir aux différens ouvrages qu'il avait commencés. Ce savant mourut en 1751, âgé de 55 ans. On a de lui : I. *Observationes miscellaneæ et criticæ novæ*; ouvrage d'une profonde érudition et d'une critique exacte. Ces observations, commencées par de savans anglais, furent continuées par Burmann et d'Orville, qui en publia dix volumes avec son collègue, et douze autres après que la mort le lui eut enlevé. La première partie parut à Londres et à Amsterdam, 1732-1739, et la deuxième partie est d'Amsterdam, 1740-1751. La collection forme 22 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques* sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise. II. *Critica vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, Amsterdam, 1737, in-8°. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre de Pauw, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, Pierre Burmann a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, vol. in-fol., avec figures. D'Orville avait recueilli des matériaux extrêmement précieux pour une nouvelle édition de l'*Anthologie grecque*, et il est fort à regretter qu'il n'ait pu lui-même achever et publier ce travail. L'Angleterre, où demeuraient ses héritiers, possède ses manuscrits. Ils font aujourd'hui partie de la bibliothèque Bodleienne, et le catalogue en a été publié en 1806, in-4°.

ORVILLE (PIERRE D'), frère du précédent, mort en 1739, fut commerçant, et fit des vers avec quelques succès. On a de lui des poésies latines qui ont paru à Amsterdam, 1740, in-8°. — Un Nicolas-Philippe D'ORVILLE, parent des précédens, est auteur d'un recueil de *Dissertations chrétiennes, morales et historiques*, composées sous le nom de Pulchérie. Cet ouvrage manuscrit, en 10 vol. in-fol., est indiqué dans le Catalogue des manuscrits de Milsonneau, publié à Paris en 1770.

ORVILLE (....., LE VALOIS D'), fils d'un trésorier de France, de Rouen, né à Paris, où il mourut vers 1766, est auteur d'une foule de pièces de théâtre manuscrites, soit seul, soit en société avec Laffichard et Favart. Les plus connues sont : les *Souhaits*; l'E-

cole des veuves; l'*Ecole de Salerne*; les *Talens comiques*; la *Fontaine de Sapience*.

ORVILLE. *Voyez* Luillier et Contant.

ORVILLIERS (Louis Guillouet, comte d'), officier général de marine, né à Moulins, en 1708, entra de bonne heure au service, fit plusieurs campagnes avec distinction, et obtint un avancement assez rapide. Il fut nommé capitaine de vaisseau, en 1754, et quelque temps après chef d'escadre et commandeur de Saint-Louis. Il commandait l'*Alexandre* dans la belle campagne d'évolution qui eut lieu en 1772. Vers le commencement de l'année 1777, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et nommé au commandement de l'armée navale, qui était réunie au port de Brest, et qui formait trois escadres. Ce fut avec cette flotte qu'il battit les Anglais, le 27 juillet 1778. L'année suivante, il fut chargé de faire une descente sur les côtes de l'Angleterre; mais divers événemens particuliers le forcèrent de rentrer dans le port de Brest, au mois d'octobre 1779. Il donna alors sa démission, et se rendit à Rochefort. Etant resté veuf, en 1783, il se retira au séminaire de Saint-Magloire, où il résida jusqu'au commencement de la révolution. A cette époque, il quitta cet asile. On croit qu'il mourut pendant l'émigration.

ORY (François), jurisconsulte du 17e siècle, mort en 1657, avait professé le droit à Orléans. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont été publiés sous le nom d'Osius: I. *Dispunctor ad Merillium, seu de variantibus Cujaccis interpretationibus in libris digestorum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, in-8°. II. *Pactum renuntiationis*, 1664, in-4°. Ory laissa à sa mort plus de 50,000 écus.

ORZECHOWSKI (Stanislas), en latin *Orichovius*, gentilhomme, orateur et écrivain polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Vittemberg sous Luther et sous Mélanchthon, puis à Venise sous Egnace, et vécut sous le règne de Sigismond-Auguste. De retour dans sa patrie, il entra dans le clergé, et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence et sa fermeté le firent surnommer le *Démosthènes polonais*; mais son attachement aux opinions de Luther l'ayant fait excommunier par son évêque, il n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie, en 1561, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestans, et publia un grand nombre de livres de controverse. Ceux qu'il fit pour obtenir aux prêtres la liberté de se marier sont curieux et recherchés; on les imprima avec d'autres *Opuscules*, en 1563, in-8°. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, 1611 et 1712, in-12, en latin.

OSA (Barthélemi d'), célèbre canoniste du 14e siècle, né à Cahors, homme d'un grand savoir, et dont les connaissances en philosophie et en histoire étaient très-étendues, écrivit vers l'an 1340, seize livres d'une *Histoire générale des papes, des empereurs*, etc., qui sont perdus; on lui doit aussi un ouvrage intitulé *Glossa super historiâ de gestis Longobardorum*. Quelques écrivains ont prétendu que Pétrarque étudia sous lui à Montpellier; ce qui n'est pas vraisemblable, si l'on

rassemble plusieurs faits qui ne coïncident en aucune manière avec le temps du séjour de ces deux auteurs dans cette ville.

OSBECK (Pierre), voyageur suédois, était théologien et naturaliste. Il partit en qualité d'aumônier, en 1750, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui revint à Gothembourg, en 1752. Il mourut en 1805, âgé de 83 ans, à Hasloef, dans le Halland, où il était prévôt ecclésiastique. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences de Stockholm et le *Journal de son voyage fait aux Indes orientales*, Stockholm, 1757, 1 vol. in-8°, fig. Cette relation est fort estimée, surtout sous le rapport de l'histoire naturelle.

OSBORN (Jean), poète, né en 1713, à Sandwick, état de Massachussetts. Son père fut depuis cette époque ministre d'Eastham au cap Cod. Le jeune Osborn fut gradué en 1735 au collège d'Harvard. Il balança pendant quelque temps sur le choix d'un état, se livra d'abord à l'étude de la théologie, et prêcha en présence des ministres réunis un sermon qui ne fut pas jugé parfaitement orthodoxe. Ayant ensuite eu le projet de cultiver la médecine, il passa à Middletown au Connecticut ; mais on ne sait guère ce qu'il devint depuis cette époque. Il écrivit en 1755 à sa sœur, qu'il avait traîné depuis deux ans une vie misérable. Il mourut peu après, âgé de 40 ans, et laissant six enfans. On a connu depuis sa mort un de ses fils médecin à Middletown. Le caractère d'Osborn était doux et gai, ses manières agréables : ses productions poétiques sont d'un grand mérite. On y remarque principalement le talent de la description : peu de poètes américains, avant lui, ont eu autant de talent. On conserve dans le *Miroir de Boston* sa belle *Elégie* sur la mort de sa jeune sœur.

OSBORN (François), écrivain anglais, né vers l'an 1590, et mort en février 1659, à Nether-Worton, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwel. On a de lui des *Avis à un fils*, 2 vol, in-8°, 1656 et 1658; *Mémoire en faveur d'un état libre, comparé avec la monarchie ; la Politique turque ; Discours sur Machiavel*, et d'autres ouvrages en anglais. La collection de ses œuvres a été publiée en 1689, in-8°, et réimprimée en 1722, en 2 vol. in-8°.

OSCKRI-ELIÉZER, de Modène, rabbin de la synagogue de Venise, est auteur d'un livre en langue hébraïque, intitulé *Liber timentium, explicatio De XIII præceptorum legis mosaicæ*, Venetiis, 1606, in-4°.

OSÉE, fils de Beeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J.-C. Osée fut choisi de Dieu, dit l'Ecriture, pour annoncer ses jugemens aux dix tribus d'Israël. Lorsque le Seigneur commença à lui parler, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée, et d'en avoir des enfans. C'était, disent les commentateurs, pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Osée épousa donc Gomer (*voy.* ce mot), fille de Débélaïm, dont il eut trois en-

fans, auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'était qu'une parabole, et que cet ordre s'était passé en vision. Saint Augustin l'a expliqué comme un mariage réel avec une femme qui avait d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis son mariage s'était retirée de tout mauvais commerce. La *prophétie* d'Osée est divisée en quatre chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnaient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi fortement contre les déréglemens de Juda, et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très-éloquent en plusieurs endroits, mais souvent obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps. Les Grecs célèbrent la fête d'Osée le 17 octobre, et les Latins, le 4 juillet.

OSÉE II, fils d'Éla, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua et s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que neuf ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée était tributaire, ayant appris qu'il pensait à se révolter, et que, pour s'affranchir de ce tribut, il avait fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël, ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie, où il fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui, après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous les habitans, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant Jésus-Christ, 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSELETTI (Gabriel), de Modène, célèbre jurisconsulte, passa la plus grande partie de ses jours dans sa patrie. En 1292, il fut choisi, avec plusieurs autres jurisconsultes, pour composer plusieurs écrits de controverse, relatifs à des discussions survenues entre les habitans de Modène et ceux de Frignano; l'année précédente, il avait été nommé arbitre des différends qui existaient depuis quelque temps entre la ville de Modène et celle de Bologne; en 1722, à la faveur d'une bulle du pape Jean XX, il fut reçu au nombre des chanoines de sa ville natale; et, en 1330, il fut admis parmi ceux de Reggio. Panciroli lui attribue un traité, *De famâ*, qui est perdu.

OSIANDER (André), fameux théologien protestant, l'un des premiers disciples de Luther, né à Gunzenhausen, en Bavière, l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Vittemberg et à Nuremberg, et devint ensuite professeur et ministre de l'université de Kœnigsberg. Il se signala parmi

les luthériens par une opinion nouvelle sur la Justification. Il ne voulait pas, comme les autres protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondait sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : « Le Seigneur est votre justice. » Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même ; nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacremens. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint avec une audace extrême, à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkalde. On fut étonné de sa témérité ; mais, comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenait un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avait un talent particulier pour divertir Luther. Il faisait le plaisant à table, et y disait de bons mots, quelquefois indécens. Calvin dit que toutes les fois qu'Osiander trouvait le vin bon, il en faisait l'éloge, en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même: *Je suis celui qui suis : Ego sum qui sum* ; ou ces autres mots : *Voici le fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plus tôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Kœnigsberg, par sa nouvelle doctrine. Cet homme turbulent mourut le 17 octobre 1552. Son caractère emporté ressemblait à celui de Luther, auquel il plaisait beaucoup. Il traitait d'ânes tous les théologiens qui n'étaient pas de son avis, et il disait qu'ils n'étaient pas dignes de décrotter ses souliers. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harmonia evangelica*, in-folio. II. *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ*. III. *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione*. IV. *Liber de imagine Dei ; quid sit ?* Ses ouvrages sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. On peut en trouver la liste complète dans la *Bibliothèque* de Gessner et dans les *Eloges* de Tessier.

OSIANDER (Luc), fils du précédent, dit l'Ancien, pour le distinguer d'un fils qu'il eut sous le même nom, et comme lui ministre luthérien, hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la Bible, en latin. II. Des *Institutions de la religion chrétienne*. III. Un Abrégé en latin des *centuriateurs* de Magdebourg, 1592 et 1604, in-4°. IV. *Enchiridia controversiarum religionis cum pontificiis, calvinianis et anabaptistis*, Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc Osiander, chancelier de l'université de Tubinge, mort en 1638, à 68 ans, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ Christi naturæ*. II. *Disputatio de omni præsentia Christi hominis*. III. *Des Oraisons funèbres en latin*. IV. *De Baptismo*. V. *De regimine ecclesiastico*. VI. *De viribus liberi arbitrii*, etc.

OSIANDER (André), petit-fils

du disciple de Luther, et fils de Luc l'*Ancien*, ministre et professeur de théologie à Vittemberg, a donné : I. Une *édition* de la Bible, avec des observations. II. *Assertiones de conciliis*. III. *Disputatio in librum concordiæ*. V. *Papa non papa*, seu *papæ et papicolarum lutherana confessio*, in-8°, Tubinge, 1599. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentiâ, de Ecclesiâ*, etc. Il naquit en 1562, et mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER (JEAN-ADAM), théologien et philologue, né en 1622, à Tubinge, écrivain infatigable, mort en 1697, a publié : I. Des *Observations latines* sur le traité de Grotius : *De jure belli et pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 5 vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum, Gentilium et Christianorum*. IV. *De Asylis Hebræorum, Gentilium et Christianorum*, dans le tome 6 du Trésor de Gronovius. V. *Specimen jansenismi*. VI. *Theologia casualis de magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, etc. — Son fils Jean Adam fut médecin de l'armée du margrave de Bayreuth. Il mourut le 23 mai 1708. — Jean Adam III, fils de ce dernier, fut professeur de grec à Tubinge, sa patrie. Il y mourut le 20 novembre 1756. Il y a eu plusieurs autres savans de la même famille.

OSIAS ou OZIAS, monta sur le trône de Juda après le meurtre de son père Amasias, l'an 810 avant J.-C. Il marcha contre les Philistins avec une armée de trois cent mille hommes, et remporta sur eux de grands avantages. Il vainquit ensuite les Arabes et les Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur : il voulut offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut tout à coup couvert de lèpre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté ; il mourut l'an 759 avant J.-C.

OSIDIUS-GÉTA, le premier, qui, suivant Tertullien, *Lib. de præscript. cap.* 39, commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle Centons, qui consiste à recueillir des vers de différens poètes pour les adapter à un sujet. Il composa une *Tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scrivérius a publié quelques fragmens de cette tragédie dans sa collection des anciens tragiques. Osidius vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne, l'an 47.

OSIO (FÉLIX), écrivain savant dans les langues et les belles-lettres, né à Milan, en 1587, et distingué par son éloquence, fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le : 9 juillet 1631. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont : I. *Romano-græcia*. II. *Tractatus de sepulchris et epitaphiis ethnicorum et christianorum*. III. *Elogia scriptorum illustrium*. IV. *Orationes*. V. *Epistolarum libri duo*. VI. Des remarques sur l'Histoire de Mussato. VII. Un Recueil des écrivains de l'Histoire de Padoue, etc. Osio a laissé en manuscrit des poésies, des harangues et des panégyriques. On peut consulter sur Osio, l'*Historia gymnasii Patavini*, tome 1er, pag. 358.

OSIO (Théodat), frère de Félix, est auteur de quelques ouvrages, entre autres, l'*Armonia del nudo parlare*, etc. *Meditationes rhythmicæ in duas partes distinctæ, quarum una theoriam, altera praxim facultatis sciendi per numeros, sive restitutam Pythagoreorum doctrinam pollicetur.* La famille des Osius a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de Saint Ambroise. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, plutôt Hosius. *Voyez* ce mot.

OSIUS, né en Espagne, l'an 256, fut évêque de Cordoue, en 295. La pureté de sa foi lui concilia l'estime et la confiance de Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer en l'année 325, le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le symbole. L'empereur Constance ne le respecta pas moins que son père; ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha énergiquement à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de renoncer à son Église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner Saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre courageuse : « J'ai confessé, dit-il, Jésus-Christ dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise : si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité, et de consentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres, ni par vos menaces Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques; ne commandez point sur ces matières; mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Église. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogeant la connaissance des affaires de l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage énergique, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, par respect pour son âge, qui était de cent ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Ce vieillard, accablé sous le poids des tourmens et de l'âge, signa la confession de foi dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Eglise, comme Saint Athanase et Saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, arrivée en 358, à l'âge de 102 ans, il

protesta d'une manière authentique, et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. L'abbé Michel-Joseph Macéda, animé d'un vrai zèle pour la défense d'Osius, a écrit et publié trois Dissertations, remplies d'érudition et d'une saine critique, dans lesquelles il prétend prouver qu'Osius n'a jamais souscrit à la seconde formule des ariens dans le concile de Sirmich, et s'efforce de prouver aussi en même temps l'innocence de Potamius, évêque de Lisbonne, qu'il tourne encore à l'avantage de la cause d'Osius. L'ouvrage porte ce titre : ***Hosius, hoc est Hosius verè innocens, verè sanctus. Dissertationes duæ, 1° de commentitio M. Hosii Cordubensis episcopi lapsu ; 2° de sanctitate et cultu legitimo ejusdem ; 3° accedit Potamius innocentiæ M. Hosii vindex, seu de innocentiâ Potamii. Ulyssiponensis episcopi, deque emolumento in M. Hosii innocentiam inde manente,*** Bononiæ, 1790. in-4°.

OSIUS (Stanislas.) *V.* Hosius.

OSMA. *Voyez* Pierre d'Osma.

OSMAN CALIFE. *V.* Othman.

OSMAN Ier ou plutôt OTHMAN ou OTSMAN, surnommé *Ghazy* (le conquérant), fondateur de l'empire Ottoman, et de la dynastie des Osmanlis, aujourd'hui régnante à Constantinople, né à Soukoutt en Bythinie, était à ce qu'on croit petit-fils de Soléïman, chef d'une tribu de Turcomans, établie dans la Transoxane, qui vint ensuite se fixer aux environs de Kélath en Arménie, où il fonda une colonie. Othman succéda à son père Ortogroul, l'an 680 (1281), comme chef de la colonie. Profitant de la chute de l'empire des Seldjoucides, il agrandit ses possessions, prit Nicée, et subjugua le pays de Marmara. Devenu redoutable aux Grecs par ses conquêtes, il jeta les premiers fondemens de l'empire Ottoman, et mourut l'an de l'hégire 726 (1327 de J.-C.), âgé de 79 ans, dont il en avait régné 27. Son fils Orcan fut son successeur.

OSMAN ou OTHMAN II, empereur des Turcs, fils d'Achmet premier, successeur de Mustapha son oncle, l'an de l'hégire 1027 (de J.-C. 1618), à l'âge de 13 ans, marcha en 1621 contre les Polonais, avec une armée formidable ; mais ayant perdu plus de quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Osman, attribuant ce mauvais succès à l'insubordination des janissaires, résolut de les casser pour leur substituer une milice arabe. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de trente mille à la place de l'hippodrome, et renversèrent Osman du trône, le 19 mai 1622. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain.

OSMAN III, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahmoud Ier, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757, à 59 ans. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN-BEY (Nemsey), numismate, né en Hongrie, vers le

milieu du 18me siècle, d'une famille noble, entra de bonne heure dans la carrière militaire. Il devint colonel au service d'Autriche, mais ayant été accusé d'avoir dilapidé la caisse de son régiment, il fut dégradé et renfermé dans une forteresse pendant un an. Ayant obtenu sa liberté au bout de ce temps, il partit pour Constantinople, et y embrassa l'islamisme, malgré les efforts de l'internonce autrichien pour le détourner de ce dessein. Il reçut un apanage de cinq à six mille francs sur les revenus du Grand-Seigneur, et se livra à son goût pour l'archéologie et la numismatique. Il fut assassiné en 1785, par deux chrétiens qu'il avait pris à son service. Ses médailles, tant grecques que latines, en tous métaux, furent achetées par M. Cousinéry, consul de Salonique, alors à Constantinople. Osman-bey avait la réputation de faire des médailles fausses. Aussi en trouva-t-on beaucoup dans sa collection, qui a passé depuis dans le cabinet du roi de Bavière à Munich.

OSMAN. *Voy.* Othman et Ripperda.

OSMOND (Saint), né en Normandie, dans la première moitié du 11e siècle, d'une famille noble, joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence, et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Ce prince le récompensa en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et dans la suite évêque de Salisbury. Osmond corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, et la mit dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat mourut en décembre 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

OSMOND, libraire à Paris, mort le 13 mars 1773, est auteur d'un *Dictionnaire topographique et critique des livres rares et singuliers, estimés et recherchés en tout genre*, Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

OSORIO (Jérôme), écrivain portugais, né à Lisbonne, en 1506, apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avait confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimait avec tant de facilité et d'éloquence qu'on le surnomma le *Cicéron de Portugal*. Il mourut le 20 août 1580 à Tavila, dans son diocèse, en allant apaiser une sédition qui s'y était élevée. On a de lui : I. Des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur l'Ecriture Sainte. II. *De nobilitate civili*. III. *De nobilitate christianâ*. IV. *De gloriâ*. Quelques-uns ont prétendu, mais à tort, que ce traité était celui de Cicéron, qu'Osorius avait retrouvé, et qu'il avait publié comme son propre ouvrage ; il est dédié à Jean III, roi de Portugal, et contient d'excellens avis pour les princes. V. *De regis institutione*. VI. *De rebus Emanuelis, Lusitaniæ regis, virtute et auspicio gestis, libri XII*, Lisbonne, 1575, in-fol. Cet ouvrage, qui comprend

les entreprises, les navigations, les révolutions du royaume de Portugal, depuis l'an 1406 jusqu'en 1578, a été retouché et augmenté par Lopez de Carthagène, et ensuite traduit en français par Simon Goulard, sous le titre d'Histoire de Portugal, 1581, 1587, in-fol., Paris, in-8°. VII. *De justitiâ cœlesti.* VIII. *De sapientiâ*, etc. Tous ces ouvrages, qui peuvent être utiles aux moralistes, ont été recueillis et imprimés à Rome, en 1592, en 4 tomes in-folio.

OSORIO (JÉRÔME), chanoine d'Evora, neveu du précédent, a publié les ouvrages suivans : I. La *Vie de Jérôme Osorio*, son oncle, qui est à la tête de l'édition qu'il a donnée de ses Œuvres. II. *Notationes in Hieronymi Osorii paraphrasim Psalmorum.* Ces remarques, qui se trouvent dans le 3e volume des Œuvres de son oncle à la suite de sa Paraphrase, sont pleines d'observations critiques sur l'hébreu. III. *Paraphrasis et commentaria in Ecclesiastem nunc primùm edita, et paraphrasis in Canticum Canticorum, et in ipsam recens auctæ notationes*, Lugduni, 1611, in-4°.

OSSAIGNE (RAIMOND D'). Son nom mérite d'être consacré à la postérité pour le trait de dévouement patriotique que voici : « L'archiduc Maximilien, en 1479, à la tête d'une armée de près de 40,000 hommes, s'avançait à grands pas dans la Picardie. Il était très-important de retarder sa marche et de lui faire perdre quelques journées; 160 Gascons, commandés par Raimond d'Ossaigne, se jetèrent dans le château de Malannui, y soutinrent plusieurs assauts pendant trois jours, et se firent presque tous tuer sur la brèche. Raimond d'Ossaigne affaibli par trois blessures, et que la mort avait épargné malgré lui, fut pris. Maximilien le fit pendre. Les lois de la guerre, dit-on, autorisaient cet infâme traitement. » Les noms des 300 Spartiates, qui se dévouèrent à la mort pour arrêter l'armée de Xercès au passage des Thermopyles, furent gravés sur une colonne, pour les consacrer à l'immortalité. Ceux des 160 héros gascons sont absolument ignorés; du moins celui de leur généreux chef n'aura pas été enseveli dans le même oubli.

OSSAT (ARNAUD D'), cardinal, naquit en 1536, à Laroque-en-Magnoac, petit village près d'Auch, de parens pauvres. Les uns disent que son père fit le métier d'opérateur, d'autres qu'il fut maréchal-ferrant; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que d'Ossat se trouva sans père, sans mère et sans biens à l'âge de 9 ans. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé Castelnau de Magnoac, de la maison de Marca, qui était aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris, en 1559, et on y joignit deux autres enfans, cousins-germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, conseiller au parlement de

Paris. Il obtint par leur crédit une charge de conseiller au présidial de Melun. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroy, secrétaire d'état, le chargea des affaires de la cour de France. « D'Ossat, disait-il, fait plus avec de la raison, que tous les autres ambassadeurs avec de l'argent. » Le cardinal d'Este, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le Saint-Siége et l'absolution qu'il obtint, après bien des peines, du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal, en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux, en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome, le 13 mars 1604, et fut enterré dans l'église de Saint-Louis. Le P. Tarquin Galluci fit son oraison funèbre. Il a paru une Vie de d'Ossat, en 2 vol. in-8°, Paris, 1771; et l'on voit à la tête de cet ouvrage, fait avec soin, un Discours remarquable composé en 1590, par le cardinal d'Ossat, et traduit de l'italien sur les Effets de la Ligue en France. Le cardinal d'Ossat, homme d'une grande pénétration, prenait ses mesures avec tant de discernement, que, dans toutes les affaires et les négociations dont il fut chargé, il est impossible de trouver une fausse démarche. Il sut allier dans un degré éminent la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres* qui passent avec raison pour des chefs-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. (*Voy.* DUPERRON.) La meilleure édition est celle d'Amelot de La Houssaye, Paris, 1697, 2 vol. in-4°. Cette édition a été souvent reproduite, Amsterdam, 1707, 1714, 1732, 5 vol. in-12. Jérôme Canini les traduisit en italien, Venise, 1629, in-4°. Le cardinal d'Ossat, disciple de P. Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnoldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Le style en est pur, vif, les réflexions judicieuses et les saillies piquantes. Jacques Chapentier répondit à d'Ossat par des injures.

OSSELIN (CHARLES-NICOLAS), conventionnel, né à Paris, membre de la commune de 1789, et de celle du 10 août 1792, avait en juillet pris la défense de Manuel et de Pétion, lors de leur destitution ; et à la fin d'août on le nomma membre du tribunal criminel, chargé de faire le procès aux victimes de la journée du 10, comme en étant les auteurs. Il se montra un des juges les plus modérés et les plus fermes de ce tribunal. Nommé en septembre député de Paris à la Convention nationale, entré au comité de sûreté générale, il dénonça, le 24 mai 1793, la commission des douze qui arrêtait les projets du parti jacobin, et prit une part active aux événemens du 31 mai. Le 13 septembre, il fut lui-même dénoncé aux jacobins,

comme trop favorable aux détenus accusés d'intrigues. Le 3 octobre, il proposa la mise en accusation des députés signataires des protestations contre le 31 mai; mais Robespierre s'y opposa. Le 29, il fit décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient abréger les débats en se déclarant assez instruits. Il fut aussi le rédacteur des lois contre les émigrés; et il monta peu de temps après sur l'échafaud, pour avoir violé ces mêmes lois, en voulant sauver madame de Charry, jeune femme, qui lui avait inspiré de l'intérêt, et qu'il avait retirée chez son frère, curé à Saint-Aubin, près Versailles. Le 15 frimaire an 2 (5 décembre 1793), le tribunal révolutionnaire de Paris le condamna à la déportation. On le déposa alors à Bicêtre en attendant son départ; mais le 8 messidor an 2, le tribunal le condamna à mort, comme complice de la conspiration des prisons. Lorsqu'il fut informé qu'il était compris dans cette compagnie, il arracha un clou du mur de sa prison, et se l'enfonça dans le côté; mais n'étant pas mort de cette blessure, il fut conduit sur un brancard et presque mourant devant le tribunal: à peine le président, en s'approchant de lui pût-il l'entendre; il n'en fut pas moins décapité, et il périt âgé de 40 ans.

OSSENBEECK (JOSSE ou JEAN VAN), peintre et graveur, né à Rotterdam, en 1627, passa une grande partie de sa vie en Italie. Il imitait, avec assez de ressemblance, la manière de Pierre de Laar, dit le *Bamboche*. Il mourut en 1678. Il aimait beaucoup à peindre des *foires* et des *marchés*, pour avoir occasion d'y représenter des animaux qu'il exécutait en perfection. Il gravait aussi à l'eau forte. Son œuvre se compose d'environ soixante pièces, dont plusieurs sont faites d'après ses dessins.

OSSIAN, célèbre poète ou barde écossais au 3e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service, et, pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avait été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait ainsi à d'autres. Ces Poésies et celles des autres bardes ayant été, dit-on, conservées de cette manière pendant 1400 ans, Macpherson prétendit les avoir recueillies dans le voyage qu'il fit au nord de l'Écosse, et dans les îles voisines. Il les fit imprimer avec la version anglaise, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en français, par Le Tourneur, 1777, et an 7 (1799), 2 vol. in-8°, avec des notes. Il faut leur ajouter la Traduction faite par Griffet de la Baume et Saint-George, Paris, 1797, 3 vol. in-18; et en vers par M. Baour-Lormian, Paris, 1802, in-18, sous le titre de *Poésies Galliques*. Les vers de cette traduction ou plutôt de cette imitation sont plus harmonieux qu'énergiques. Une grande question occupe depuis long-temps les savans de France et d'Angleterre. Les Poésies d'Ossian sont-elles de ce barde, ou lui sont-elles seulement attribuées? Plusieurs au-

teurs rapportent et attestent les avoir entendu chanter par les paysans de l'Écosse, et d'autres soutiennent au contraire que ces mêmes montagnards n'en savent pas un mot. Plusieurs littérateurs ont débattu la question, et il résulte de ce conflit d'opinions, qu'il paraît être certain que Macpherson est généralement regardé comme auteur des Poésies qu'il a données sous le nom du barde Ossian. Ginguené a donné, en tête de la nouvelle édition de ces *Poésies*, Paris, 1810, 3 vol. in-8°, une savante Dissertation sur Macpherson et sur Ossian; mais il faut lire aussi les différentes critiques de M. Boissonade, qui, différant entièrement de sentiment, paraît prouver de la manière la plus certaine la fausseté de l'antiquité de ces poésies, et montre en même temps les différentes sources dans lesquelles Macpherson a puisé, ou très-souvent copié. (*Voy.* MACPHERSON.) Des écrivains anglais et allemands, dit un critique, placent Ossian sur la même ligne qu'Homère. Cette opinion exagérée n'est guère admise parmi les littérateurs français. Ossian, quoique sombre et monotone, a des beautés peu communes; mais cet Homère de l'Écosse septentrionale, est loin de soutenir la comparaison avec l'Homère de la Grèce. Le peintre moderne Girodet a représenté Ossian, devant lequel les ombres des héros français morts pour la patrie sont conduites par la Victoire. Ce tableau est justement estimé. Il a été fait en l'an dix pour le gouvernement. M. Gérard a aussi peint avec succès l'Homère de la Calédonie dans sa vieillesse. Ossian est assis au bord d'un torrent, évoquant au son de sa harpe, et à la clarté de la lune, les ombres de sa famille et de ses compagnons d'armes, auxquels il eut le malheur de survivre. Ce tableau a été très-bien gravé en 1804 par Godefroi.

OSSOLINSKI (GEORGE), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, fit ses études à Gratz, où il se lia de la plus étroite amitié avec l'archiduc d'Autriche (depuis empereur, sous le nom de Ferdinand II), et cette amitié dura tant qu'ils vécurent tous deux. Il fut chargé de plusieurs missions délicates, en Angleterre, en Suède et à Rome, et il les remplit avec distinction. En 1635, il fut nommé maréchal de la diète générale, et grand-chancelier en 1643, après la mort de Wladislas, il contribua beaucoup à l'élection de Jean Casimir. Il mourut d'apoplexie dans les premiers jours du mois d'août 1650. Ce fut sur sa proposition que fut établie, en 1647, la première poste qu'il y ait eu en Pologne.

OSSONE (Don PEDRO TELLEZ Y GIRON, duc D'), célèbre ministre et homme d'état espagnol, né à Valladolid, en 1579, issu d'une famille illustre, fut mené à Naples, l'an 1581, lorsque son grand-père alla se mettre en possession de la vice-royauté de ce royaume. Giron servit en Flandre pendant six campagnes avec beaucoup de valeur. Étant retourné en Espagne, il y obtint la charge de gentilhomme de la chambre du roi, et l'ordre de la Toison d'or. Le duc d'Ossone fut un de ceux qui s'opposèrent le plus à l'expulsion des Maures : expulsion qui lui parut, ainsi qu'aux bons citoyens, funeste à la patrie. Nommé en 1611 vice-roi de Sicile, il fit relever les fortifications des places fortes, et mit la marine en si bon état, que les

Turcs n'osèrent plus paraître sur les côtes de cette île. Après avoir été pendant quatre ans gouverneur de la Sicile, il fut nommé vice-roi de Naples. En Sicile, ses seuls ennemis avaient été les Turcs; à Naples, ce furent les Vénitiens. Il résolut d'abattre leur fierté, et de leur disputer l'empire de leur golfe. Il les fatigua en effet extraordinairement par les courses et les prises que ses vaisseaux firent sur eux. En 1616, la vice-royauté de Naples lui fut continuée pour trois ans. Ce fut dans cette année qu'on découvrit, par le moyen de Jaffier, un des conjurés, la fameuse conspiration contre Venise. (*V.* CUEVA.) Le duc d'Ossone eut beaucoup de part aux préparatifs qui se firent pour l'exécution de ce projet exécrable. Les Napolitains ne se louaient pas plus de lui que les Vénitiens, il les traitait en tyran. Ses ennemis, aidés par les officiers de l'inquisition qu'il avait refusé d'établir à Naples, y rendirent bientôt sa fidélité suspecte. Il se soutint pourtant quelque temps contre les intrigues, en mariant son fils avec la fille du duc d'Uzède, favori du roi d'Espagne, et fils du duc de Lerme. Mais enfin le cardinal Borgia fut envoyé à sa place. La mort de Philippe III mit le comble à sa disgrace. Le duc de Lerme, son protecteur, fut éloigné par le nouveau ministre; et le duc d'Uzède, beau-père de son fils, subit le même sort. On informa contre lui. Les Napolitains remplirent plus de sept rames de papier de différentes accusations. Le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'aurait rien eu à se reprocher, et ses réponses servirent presque à le justifier. Enfin, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624, âgé d'environ 47 à 48 ans, sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. Nous n'examinerons pas si le duc d'Ossone était innocent ou coupable : mais il est certain qu'il poussa trop loin l'ambition, l'orgueil, le faste, la cruauté et le despotisme. On rapporte de lui plusieurs fades plaisanteries, qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. Gregorio Leti a écrit sa Vie, Paris, 1700, 3 vol., et l'a brodée à sa manière.

OSSORY (THOMAS BUTLER, comte D'), fils de Jacques, duc d'Ormond, né à Kilkenny, en 1634, mourut en 1680. Cromwel l'envoya à la tour. Huit mois après il fut élargi, et passa en Flandre. A la restauration, il fut nommé lieutenant-général de l'armée d'Irlande. En 1666, il fut créé pair, sous le titre de lord Butler de Moore-Park. Ce seigneur servait comme volontaire sous le lord Albermale, dans le combat naval qui eut lieu la même année contre les Hollandais. En 1673, il fut nommé amiral de la flotte, en l'absence du prince Rupert; et à la bataille de Mons, en 1677, il commandait toutes les forces de la Grande-Bretagne. *Voyez* l'article du deuxième duc d'Ormond.

OSSUN. *Voy.* AUSSUN.

OSTADE (ADRIEN VAN), peintre et graveur, appelé communément le *bon Ostade*, pour le distinguer de son frère, naquit à Lubeck, en 1610, année qui vit naître aussi David Téniers, dont il peut être regardé comme le rival. Des *danses villageoises*, des *intérieurs de ferme*, de *cabarets*, de *tavernes*, d'*hôtelleries*, d'*habitations rustiques*, d'*écuries* et de *tabagies*, tels

sont les lieux où Van-Ostade s'est plu à placer ses personnages, qui sont toujours des campagnards grossiers, des fumeurs ivres, ou des femmes occupées à des travaux rustiques. Quand on compare ses ouvrages à ceux de Téniers, on s'aperçoit que ce dernier embellit quelquefois la nature qu'il prit pour modèle, au lieu que Van-Ostade la montra toujours telle qu'il la voyait, et parut même quelquefois l'enlaidir. Mais, comme Téniers, il répand dans ses petites compositions autant d'esprit que de naturel : sa touche est remplie de finesse, son coloris est transparent, chaud et varié, et son dessin a le sentiment du genre qu'il a traité. Van-Ostade, quoique né en Allemagne, appartient à l'école flamande, puisque c'est en Flandre qu'il forma son talent. Il eut pour maître François Halss, et prit quelques leçons de Rembrandt; c'est chez le premier qu'il se lia avec Brauwer, peintre non moins célèbre que lui. Brauwer était malheureux, et il donna à son ami d'excellens conseils, pour prix des consolations qu'il en reçut. Van-Ostade établit d'abord son atelier à Harlem, et y resta jusqu'à l'époque où les armées de Louis XIV menacèrent les Pays-Bas. Cet artiste, effrayé par les approches de la guerre, abandonna le séjour où avaient commencé sa réputation et sa fortune. Il emmenait sa famille, et voulait retourner à Lubeck; mais, à son passage à Amsterdam, il rencontra un riche particulier, qui prit assez d'empire sur lui pour calmer ses frayeurs, et le fixer dans cette capitale. Il y acquit de nouveaux droits à l'admiration, amassa de grands biens par son assiduité au travail, et termina sa carrière en 1685. Il avait fait choix d'une épouse qui lui donna une nombreuse postérité, et lui fit trouver le bonheur dans sa famille. On en peut juger par l'excellent tableau qu'on voit au Musée royal, où il s'est peint assis à côté de sa femme, dont il tient la main, et entouré de huit enfans. L'air de satisfaction empreint sur ses traits, prouve que c'est dans les affections douces qu'il sut placer sa félicité. Ses autres compositions, qu'on voit au Musée, sont : un *Maître d'école au milieu de ses écoliers*; un *Marché aux poissons*; l'*Intérieur d'un ménage rustique*; le *Notaire dans son étude*; un *Fumeur allumant sa pipe*; un *Buveur*.

OSTADE (Isaac van), frère du précédent, et son élève, travailla dans le même genre que son maître Van-Ommeren. Le Musée du Louvre possède de cet artiste quatre tableaux, dont deux représentent deux *Canaux glacés*, couverts de patineurs et de traineaux; les deux autres sont une *Halte de voyageurs*, et un *Paysan dans sa charrette, arrêté à la porte d'un cabaret*. *Voy.* Rhené.

OSTAL ou HOSTAL (Pierre de l'). *Voyez* Hostal.

OSTENFELD (Christian), savant médecin du 17e siècle, né à Wibourg, ville de Danemarck, au Nord-Jutland, en 1619, voyagea dans sa jeunesse. A peine reçu bachelier en philosophie dans l'université de Copenhague, il parcourut la Hollande, l'Angleterre et la France. De retour dans sa patrie, il y fut nommé directeur des écoles, emploi qu'il abdiqua pour voyager de nouveau en qualité de précepteur des comtes de

Holk, qu'il accompagna dans les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Savoie, etc. A la suite d'un troisième voyage, et décidé à se livrer à l'étude de la médecine, il s'arrêta à Padoue, s'y fit une réputation, et y prit le bonnet de docteur. De ce moment il renonça à la vie ambulante. On le vit successivement professeur de médecine à Copenhague, recteur et bibliothécaire de l'université de cette ville, et son mérite le fit admettre dans le conseil aulique, qui l'employa dans des affaires importantes. Après avoir rendu des services signalés à sa patrie, Ostenfeld mourut en 1670, laissant les ouvrages intitulés : I. *Oratio in obitum D. Thomæ Finckii*, Hafniæ, 1656, in-4°. II. *Prodromus exercitationum de medicinæ fundamentis*, ibidem, 1656, in-4°. III. *Dissertatio de fœtûs humani generatione*, ibidem, 1667, in-4°.

OSTERMANN (ANDRÉ, comte D'), chancelier de Russie, né à Bockum, petite ville du comté de la Marck, fils d'un ministre luthérien, obtint, par l'agrément et la souplesse de son esprit, la confiance de Pierre Ier, empereur de Russie, qui le fit chancelier. La faveur de Menzikoff l'importunant, il s'efforça de le faire disgracier, et après lui avoir conseillé la démarche imprudente de chercher à faire épouser sa fille par le grand-duc, il parvint à le faire exiler en Sibérie par Catherine Ire. En 1741, l'impératrice Elisabeth le fit condamner à mort, et il était déjà entre les mains des bourreaux, lorsqu'un ordre de l'impératrice suspendit leurs coups, et changea la peine capitale en un exil perpétuel. Il termina sa carrière à Bérésof, en Sibérie le 25 mai 1747, à l'âge d'environ 65 ans.

OSTERMANN (le comte D'), fils du précédent, vice-chancelier de Russie sous Catherine II. Cette princesse le chargea, en 1788, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Vienne, Versailles et Madrid, afin de s'opposer aux projets ambitieux de l'Angleterre, qui, pour se venger de la neutralité armée du Nord, avait excité la Porte et la Suède à déclarer la guerre à la Russie ; et à ceux du roi de Prusse, qui voulait profiter des embarras que causait à Catherine II cette double guerre, pour s'emparer de Thorn et de Dantzick. Le traité était sur le point d'être conclu, lorsqu'un commis du chancelier en trahit les écrits, et en remit une copie à Fraser, chargé d'affaires du roi d'Angleterre à Pétersbourg, qui en donna avis, par un courrier extraordinaire, au cabinet britannique. Le comte d'Ostermann, d'abord nommé chancelier, et ensuite disgracié par Paul Ier, mourut pendant cette disgrâce.

OSTERWALD (JEAN-FRÉDÉRIC), un des plus illustres théologiens du 18e siècle, né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie, en 1699. Ses talens, ses vertus, et son zèle à former des disciples et à rétablir la discipline ecclésiastique, le rendirent le modèle des pasteurs réformés. Il mourut en 1747. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12 ; c'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme ou Instruction dans la religion chrétienne*, in-8°. Ce Catéchisme a été traduit en

allemand, en hollandais et en anglais. L'*Abrégé de l'Histoire Sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe, pour être envoyé aux Indes orientales, par les soins de la Société royale, pour la propagation de la foi. Cette Société, établie à Londres, admit l'auteur au nombre de ses membres. III. *Traité contre l'impureté*, in-12; écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme ont fait trop souvent des moralistes et des casuistes indiscrets. IV. Une édition de la *Bible* française de Genève, avec des *Argumens et des Réflexions*, in-folio. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8°. — Jean-Rudolphe OSTERWALD, son fils aîné, pasteur de l'Église française à Bâle, qui soutint avec honneur la réputation de son père, publia un Traité intitulé : *Les devoirs des communians*, in-12, estimé des protestans.

OSTERWYCK (MARIE VAN), Hollandaise distinguée par ses talens dans la peinture, née à Delft, en 1630, morte en 1693, s'est appliquée particulièrement aux fleurs, et à la nature morte; mais elle excellait dans ce genre, par la délicatesse et la liberté de son pinceau.

OSTIENSIS. *Voy.* SUZE (Henri DE).

OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Histoire de la guerre d'Istrie*. Macrobe en cite quelques fragmens, et prétend que Virgile l'a imité en plusieurs endroits. On croit qu'Ostia, maîtresse de Properce, et que ce poète a chantée sous le nom de Cinthie, était fille d'Ostius. *Macrob.*, *lib. V. Saturnal.*, *cap. V.*

OSTOROD (CHRISTOPHE), et VOIDROVIUS (ANDRÉ), apôtres du socinianisme, employèrent tous leurs efforts pour le propager dans les Provinces-Unies, où Erasme Johannis l'avait établi le premier. Le zèle du clergé, et les magistrats, arrêtèrent leurs progrès. Ils furent bannis, et leurs ouvrages condamnés au feu. On dressa le bûcher, dit Brandt, l'exécuteur des hautes-œuvres s'en approcha devant une foule de peuple; mais on ne brûla rien, parce que les magistrats, curieux de lire ces ouvrages, les avaient soustraits et partagés avec leurs amis.

OSWALD (SAINT), roi de Northumberland, en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Edelfrid, son père, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce qu'Edwin, son oncle, s'était emparé de son royaume. Oswald se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit Cerdowalla, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. Oswald réunit ensuite les deux royaumes de Northumberland, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 642.

OSWALD (SAINT), archevêque d'York, neveu de Saint Odon, archevêque de Cantorbéry, vint dans sa jeunesse en France, et y embrassa la vie monastique, dans l'abbaye de Fleuri et de Saint-Benoît-sur-Loire. Il revint ensuite en Angleterre, et fut élevé sur le siége épiscopal de Worcester, en 959. Il fonda ensuite le célèbre monastère de Ramsay, dans le comté de Huntington, et un au-

tre à Worcester, où il mourut en odeur de sainteté, le 29 février 922.

OSWALD (Erasme), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubinge et à Fribourg, né à Merckensteiu en Autriche, en 1511, mort en 1579, publia une *Traduction* du Nouveau Testament, en hébreu; ses autres ouvrages sont des *Commentaires* sur la sphère de Jean de Sacro Bosco, sur l'Almageste de Ptolomée; *In primum mobile et theorias plantarum; paraphrasis in Canticum Canticorum atque Ecclesiasten; Gentium calendaria*, etc.

OSWEN (Jean), l'un des plus anciens imprimeurs anglais, porta le premier la connaissance de l'art typographique à Worcester, en 1549. On lui doit quelques traductions d'ouvrages étrangers dans sa langue.

OSYMANDYAS, ancien roi d'Egypte, est, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque, et qui donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'ame*. De tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi, et d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence presque incroyable de ce monument, et des sommes immenses qu'il avait coûté. Entre autres merveilles, on y voyait une statue dans la posture d'une personne assise, et qui était la plus grande de toute l'Égypte, la longueur de l'un de ses pieds étant de plus de sept coudées. La pierre dont on l'avait faite était d'une beauté unique en son genre. On y lisait l'inscription suivante : « Je suis Osymandyas, roi des rois; que celui qui voudra me disputer ce titre, me surpasse dans quelqu'un de mes ouvrages. » Ce prince soumit les Bactriens, qui s'étaient révoltés. On ne sait pas au juste en quel temps il vivait. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Menès et Myris; mais si ce qu'il dit de la bibliothèque d'Osymandyas est véritable, son règne doit avoir été plus récent.

OTACILIE (Marcia-Otacilia-Severa), impératrice romaine, femme de l'empereur Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien-le-Jeune, était chrétienne, et rendit son époux favorable aux chrétiens. Sa religion ne la garantit pas des crimes que l'ambition conseille quelquefois; elle entra dans les vues de son mari, qui ne parvint au trône que par le meurtre de l'empereur Gordien. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs réglées. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite. On possède des médailles grecques et latines de cette princesse. Les plus rares sont en or.

OTBY (Aboul-Naser-Mohammed-Ben-Mohammed-Al-Djabbard), historien et poète arabe, florissait dans le 5e siècle de l'hégire (le 11me de l'ère chrétienne). On croit qu'il était né dans la Transoxane. On a de lui un ouvrage

intitulé : *Tarickh Otby* (histoire d'Otby). C'est l'histoire du célèbre Mahmoud, sultan de la dynastie des Ghaznevides. Cet ouvrage est fort estimé. On en trouve une traduction persane, au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

OTFINOWSKI (VALÉRIEN), grand-échanson de Sandomir, au 17e siècle, cultiva la poésie avec beaucoup de succès. On lui doit une traduction des *Géorgiques* de Virgile, en vers polonais, 1614, in-4°, et une des *Métamorphoses d'Ovide*, Cracovie, 1638, in-4°. — Il y a eu un autre OTFINOWSKI, aussi poète, qui avait fait un poëme des *Héros chrétiens*, que l'on croit n'avoir jamais été imprimé.

OTFRID, *Otfridus*, moine allemand, théologien et poète, vers le milieu du 9e siècle, passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Weissembourg, en Basse-Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appelait alors théodisque ou tudesque. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avait commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés, les plus beaux endroits de l'Évangile. Comme ses vers pouvaient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendait. Otfride a fait aussi des Sermons, des Lettres, des Poésies mêlées, et d'autres ouvrages qui prouvent plus sa piété que son goût..... On cite, entre autres, une *Traduction paraphrasée de l'Évangile*, en vers rimés, divisés en 5 livres, qui est regardée comme l'un des plus anciens et des plus précieux monumens de la langue tudesque. *Voyez* les *Antiquités teutoniques* de Jean Schilter.

OTHÉLIO (MARC-ANTOINE), *Othelius*, natif d'Udine, et mort en 1628, enseigna le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. On a de lui : I. *Consilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* sur le droit civil et canonique.

OTHER ou OTTAR, voyageur, né en Norwège, passa à la cour d'Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, fut chargé par ce prince de visiter la Baltique et les mers septentrionales, et écrivit ses trois Voyages au-delà de la Norwège, et jusqu'aux contrées les plus froides. Ils doivent avoir eu lieu vers l'an 890, pendant les temps paisibles du règne d'Alfred. L'ouvrage d'Other a été imprimé en 1678 à Oxford. André Busse, Danois, en a donné une nouvelle édition, en 1733, à Copenhague, in-4°. dans son édition des *Schedæ*, de l'historien Islandais Arefrode.

OTHMAN. *Voyez* OSMAN.

OTHMAN AL RHADY (ABOU SAÏD), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Mérinides, commença à régner l'an 710 de l'hégire (1310 de J.-C.). Il succéda à son neveu Soleïman, et se consacra tout entier au bonheur de ses sujets. Il fit la guerre au roi de Castille, Alphonse XI, et passa en Espagne pour le combattre ; mais il fut obligé de retourner bientôt dans ses Etats pour y apaiser une révolte, suscitée par son fils Omar. Il rétablit ses affaires, qui étaient désespérées, et régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 731 (1331.)

OTHMAN IBN AFFAN, le

troisième du califat, successeur de Mahomet, naquit à la Mecque, et fut un des plus zélés disciples du fameux Mahomet, dont il était cousin au 3me degré. Il seconda Mahomet dans la guerre qu'il entreprit contre les Grecs. Il obtint le califat, l'an 23 de l'hégire (644 de J.-C.). Sous son règne, les Musulmans firent de nouvelles conquêtes. Son injustice à l'égard de ses généraux, et ses prodigalités excessives, indisposèrent contre lui tous les esprits. Un parti puissant se forma, et jura sa perte. Mahomet, fils d'Aboubekr, l'égorgea l'an 36 de l'hégire (656). Il avait régné douze ans.

OTHO (Venius), peintre, né à Leyde, en 1556, mort à Bruxelles en 1634, fut le maître de Rubens. Après avoir passé quelques années à Rome, Otho alla en Allemagne, où il fut employé par l'empereur.

OTHO (George), hébraïsant et orientaliste allemand, né en 1634, à Sattenhausen, dans le pays de Hesse-Cassel, professa le grec et l'éloquence à Marbourg, et mourut le 28 mai 1713. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Synopsis institutionum Samaritonarum, Rabbinicarum, Arabicarum*, Francfort, 1701, in-8°. II. *Palestra linguarum orientalium*, Francfort, 1702, in-8°, ouvrage curieux. III. Un grand nombre de Discours académiques et de Dissertations.

OTHON (Saint), évêque de Bamberg, et apôtre de Poméranie, né en Souabe vers 1060, fut formé de bonne heure à la vertu par des exemples domestiques, et engagé dans le clergé. Choisi par l'empereur Henri IV pour être le chapelain de sa sœur Judith, reine de Pologne, il revint en Allemagne après la mort de cette princesse, et devint chapelain et chancelier de Henri IV, puis évêque de Bamberg, l'an 1100. Il y mourut le 30 mai 1139. On a de lui une *Lettre à Paschal II. Voyez* sa Vie écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum* S. Othon, etc., Bamberg, 1739, in-4°. *Voyez* aussi le recueil des Bollandistes.

OTHON (Marcus Salvius), empereur romain, naquit à Rome, vers l'an 32 de J.-C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avait été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Nommé gouverneur de Lusitanie, il se fit estimer des grands dans ce poste, et chérir des petits. Après la mort de Néron, l'an 68 de J.-C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuada que cet empereur l'adopterait; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba, et sa jalousie contre Pison, ne furent pas les seuls motifs de son projet. Othon, accablé de dettes, que lui avait fait contracter son inconduite, regardait la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement « que, s'il n'était au plutôt empereur, il était ruiné sans ressource; et qu'après tout, il lui était indifférent de périr, ou de la main d'un ennemi dans une bataille, ou de celle de ses créanciers prêts à le poursuivre en justice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouver-

neurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la Basse-Germanie avaient décerné le sceptre Impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire; tout fut inutile. En conséquence il marcha contre lui, il le battit dans trois combats différens; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale, livrée près de Bédriac, entre Crémone et Vérone, il se donna la mort le 15 avril de la même année 69, à 37 ans. Othon mourut avec un grand courage; il engagea ceux qui l'environnaient à partir au plus vite pour ne pas aigrir par leur retardement la colère du vainqueur. Il fit donner des bateaux et des voitures à ceux qui s'en allaient. Il brûla les mémoires et les lettres qui contenaient des témoignages d'un zèle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua l'argent, mais avec discrétion et sagesse, et non pas comme un homme qui ne ménage plus rien, parce qu'il va mourir. Comme il vit que le jeune Salvius Cocceïanus, son neveu, était tremblant et extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur en blâmant ses craintes. « Vitellius, lui disait-il, à qui je conserve toute sa famille, serait-il assez ingrat et assez impitoyable pour ne pas épargner la mienne? Je mérite la clémence du vainqueur par ma promptitude à le délivrer d'un rival.... » Othon écrivit aussi à sa sœur un billet de consolation, et il recommanda le soin de ses cendres à la veuve de Néron, Statilia Messalina (*voyez* Messaline), qu'il se proposait d'épouser. Il prit ensuite quelque repos. Mais lorsqu'il ne pensait plus qu'à mourir, une émeute subite parmi les soldats, qui troublaient par des menaces la retraite des sénateurs, le rappela à d'autres soins. « Ajoutons encore, dit-il, une nuit à notre vie. » Il sortit, et réprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenaient congé de lui jusqu'à ce que toutes les mesures fussent achevées pour leur départ. Ses dernières paroles, avant de se donner le coup mortel: « Il vaut mieux qu'un seul périsse pour tous, que tous pour un seul », attendrirent son armée jusqu'aux larmes. Plusieurs soldats vinrent baiser ses mains et ses pieds; et après une infinité de regrets, mêlés de louanges, ils se tuèrent eux-mêmes sur son bûcher. Étroitement lié avec Néron, il avait eu part à ses crimes, ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, ont fait penser à plusieurs historiens qu'il aurait plutôt été un tyran qu'un bon empereur. Ce fut un caractère étrangement mêlé de bien et de mal. Son attentat contre la vie de son prince, ses débauches outrées, sa mollesse, qui allait jusqu'à prendre soin de son ajustement et de son teint comme une femme coquette, sont des faits avérés. La modération et la douceur qui honorèrent son règne, peuvent être attribuées en partie aux périls continuels auxquels il fut exposé pendant la courte durée de son empire. On pourrait le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avait tout à craindre s'il eût suivi ses premiers penchans, et tout à espérer si la

vertu les eût réprimés. Les médailles de ce prince sont assez rares en argent, plus rares en or. Celles en bronze n'ont été frappées qu'à Alexandrie et à Antioche.

OTHON I[er], empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, né en 912, fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé beaucoup de contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçait d'y placer son frère cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'était encore que duc de Saxe, au lieu que le jeune Henri était fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. La couronne, devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Éberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même : il fut condamné à une amende de cent talens, et ses complices à la peine du harnescar. Ceux de la haute noblesse que l'on condamnait à cette peine étaient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portait une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut se faire respecter au dehors, et rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Danois, peuple indomptable, qui avaient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême, en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outremer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeaient en souverains et en tyrans. L'Italie vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appela Othon contre ce rebelle. Les Italiens voulaient avoir deux maîtres, pour n'en avoir réellement aucun : mais Othon paraît, et ils se soumettent. Bérenger prend la fuite. L'empereur fit marcher ensuite à Rome; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon étant entré en Italie comme Charlemagne, et s'y étant conduit de même, prit les noms de César et d'Auguste, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Le clergé et la noblesse romaine se soumirent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Othon confirma en même temps les donations de Pépin, de Charlemagne, et de Louis-le-Débonnaire, sans spécifier quelles étaient ces donations si contestées. Le pape ne voulait se donner qu'au protecteur; il s'était donné un maître, et il lui fut bientôt infidèle. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de ce Bérenger à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie. Jean XII n'était pas assez puissant pour soutenir cette entreprise hardie. L'empereur se rendit à Rome, fit déposer le pontife, et élire Léon VIII

à sa place en 963. Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, accordèrent à perpétuité à Othon, et à tous ses successeurs, le droit de nommer au Saint-Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un décret, portant « que les empereurs auraient le droit de se nommer tels successeurs qu'ils jugeraient à propos. » C'est ainsi que l'empire d'Occident échut aux princes allemands. A peine Othon était-il retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome fut fouetté dans les carrefours, promené sur un âne, et jeté dans un cachot, où il mourut de faim. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avait envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présens dont ils étaient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre qui appartenaient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit sa paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas de fondemens aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avait d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne dut ses richesses et sa puissance; il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçaient. On dit qu'Othon avait coutume de jurer par sa barbe, qu'il laissait croître jusqu'à la ceinture, suivant la mode du temps. On a comparé Othon à Charlemagne; tous deux furent des héros; mais peut-être Othon surpassa-t-il Charles, sous le rapport des vertus privées. La politique détermina toutes les actions de celui-ci; Othon se livra quelquefois au penchant d'un cœur généreux. Le massacre des Saxons accuse d'inhumanité le monarque français; aucune tache semblable ne souille la vie de l'empereur des Germains. Il fut sévère sans être cruel, grand sans faste, brave sans témérité, et libéral sans profusion. L'Allemagne, qui fait remonter son droit public jusqu'aux empereurs français, doit plutôt en rapporter l'origine au règne d'Othon. Ce monarque rétablit les comtes palatins, juges supérieurs, qui rendaient la justice au nom du prince; il abaissa les grands vassaux déjà trop puissans, augmenta les privilèges du clergé pour balancer ceux de la noblesse; et, pour limiter le pouvoir du clergé,

il créa des avoués, dont l'avis rendait nul celui des évêques. Les beaux-arts et les sciences fleurirent dans la cour d'Othon, tant que son frère Brunnon vécut. Ce prélat tenait dans son palais une espèce d'Académie, aux séances de laquelle l'empereur assistait, quoiqu'il ne sût pas lire. Othon avait même eu dessein d'apprendre la langue latine. (*Voy.* les *Annales Saxonici* de Wittikind, et l'*Histoire des républiques italiennes*, par M. de Sismondi.

OTHON II, surnommé *le Roux*, succéda à Othon Ier, son père, à l'âge de 18 ans, le 13 mai 973. Sa mère, Adélaïde de Bourgogne, profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'État; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohême, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ces différens ennemis, et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, et les fit revivre. Othon assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne, et alla jusqu'à Paris. On ne savait alors, ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étaient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et, par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine, avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug germanique. L'antipape Boniface VII avait invité les empereurs allemands à venir reprendre Rome: Othon passe les Alpes, et fait rentrer, en 981, les rebelles dans leur devoir, après en avoir fait égorger les principaux. Il fallut ensuite combattre les Grecs ligués avec les Sarrasins qui inondaient la Pouille et la Calabre. Les deux armées se trouvèrent en présence auprès de Buseutelle, bourgade au bord de la mer. A peine eut-on donné le signal de la bataille, que la plupart des soldats d'Othon, et surtout les Romains et les Bénéventins, lâchèrent pied, et abandonnèrent les Germains à la fureur des Grecs, qui en firent un horrible carnage. Othon ne se sauva qu'avec peine. Il eut le bonheur de trouver sur le rivage de la mer une barque dans laquelle il se jeta avec précipitation. Mais il crut n'avoir évité un danger que pour tomber dans un autre, lorsqu'il eut reconnu qu'il était parmi des pirates. Cependant, comme il entendait le grec, et qu'il le parlait même assez bien, les pirates ne le reconnurent point, et le mirent en liberté moyennant une grosse rançon qu'il leur promit, et que l'impératrice, qui fut avertie de cette aventure, lui fit tenir dans un petit port de Sicile. Les Grecs et les Sarrasins, au lieu de marcher droit à Rome, s'amusèrent à prendre les places

de la Pouille et de la Calabre, que l'empereur avait ramenées sous son obéissance. Ce prince eut donc le temps de mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il résolut d'abord de châtier les Bénéventins de leur trahison. Il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage pendant trois jours, et y fit mettre le feu. Il passa ensuite en Lombardie pour y lever de nouvelles troupes, et pour y recevoir celles qu'il attendait de son pays. Toutes ces forces étant réunies, il se trouva à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la première, avec laquelle il marcha contre les Grecs et les Sarrasins. La fortune se déclara cette fois en sa faveur, et il fit de ses ennemis une si grande boucherie, qu'on l'appela *la pâle mort des Sarrasins* (*Pallida mors Saracenorum*). Après cette grande victoire, il tint une assemblée à Vérone, où il fit élire roi son fils Othon, qui n'avait pas trois ans. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut le 7 décembre 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée, suivant d'autres, de chagrin; enfin, selon quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égalait point son père; il avait moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédait était terni par son caractère cruel et perfide. On prétend qu'arrivé à Rome, en 981, il invita à dîner les principaux sénateurs, et les partisans du rebelle Crescentius, et les fit tous égorger au milieu du repas.

OTHON III, empereur d'Allemagne, fils unique du précédent, né à 980, avait à peine atteint l'âge de trois ans, quand son père mourut. Les États d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle, en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les États la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplit Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV, qui venait de mourir. A peine fut-il de retour, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place Jean XVI. Cet antipape, de concert avec le rebelle, projetait de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiége et prend Rome, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée, en 998, avec douze de ses gens: son corps fut pendu par les pieds, comme celui d'un scélérat. Grégoire V, que l'empereur avait rétabli, mourut en 999. Othon III mit à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Silvestre II. Ce fut à la prière de ce pontife, que l'empereur donna, cette année 999, à l'église de Verceil, la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique; premier exemple de l'autorité séculière donnée sans aucunes bornes à une église. Othon, de retour

en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie, pour arrêter les progrès des Sarrasins, et ceux des défenseurs de la liberté italienne, plus dangereux que les Sarrasins. Son voyage de Rome faillit à lui être funeste : le peuple l'assiégea dans son palais, et tout ce qu'il put faire contre cette populace mutinée, fut de s'enfuir tandis qu'il faisait faire des propositions d'accommodement. Il mourut sans gloire, au château de Paterno dans la Campanie, le 28 janvier 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes graces, afin de mieux trouver l'occasion de venger son mari. Sa mort laissa plus indécis que jamais le long combat de la papauté contre l'empire, des Romains contre l'un et l'autre, et de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tenait l'Europe toujours attentive. C'est là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire d'Allemagne.

OTHON IV, dit *le Lion* ou *le Superbe*, fils de Henri-le-Lion, duc de Saxe, né en 1175, élu empereur en 1197, et reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, Othon alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonnerait le fameux héritage de Mathilde, et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolette. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication ; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres : l'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri IV. Othon vole en Allemagne pour apaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et, après avoir déclamé beaucoup contre le Saint-Siége, se soumet au jugement des princes, et leur abandonne l'empire. Frédéric, appuyé par Innocent III et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop faible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France ; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, le 2 juillet 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mai 1218. Othon, plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avait eu ni assez de courage, ni assez de prudence, ne laissa aucun enfant de ses deux femmes. La première fut Marie de Brabant, sa parente, qu'il répudia ; la seconde, Béatrix de Souabe, morte quatre jours après son mariage.

OTHON DE FREISINGEN, célèbre chroniqueur, ainsi nommé, parce qu'il était évêque de cette ville au douzième siècle,

était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il vint en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude lui fit choisir le monastère de Morimond, dont il devint ensuite abbé. Nommé évêque de Frisingue en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte. On a de lui une Chronique en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage, qui peut être utile malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210 par Othon de Saint-Blaise. Mais si Othon a souffert, dit le P. Fontenai, des défauts de son temps, il y a montré que l'esprit, le sentiment, l'énergie, sont de tous les temps. Il y a en effet dans sa Chronique quelques tableaux peints avec noblesse et des réflexions dictées par le jugement. On la trouve dans les recueils de Pistorius et de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat allemand; la première est un *Traité de la fin du monde et de l'antechrist*, et la seconde, une *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, en deux livres et en latin, dans laquelle il loue beaucoup ce prince. Othon de Frisingue mourut à Morimond, le 12 septembre 1158.

OTHON ou HATTON, archevêque de Mayence dans le 10e siècle, célèbre par une fable qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandaient l'aumône, et les fit brûler vifs. Dieu punit sa cruauté: car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui Mausthurn (tour des souris). Cette précaution fut inutile: les souris l'y poursuivirent. On place la mort de cet archevêque en 913. Gualterius dit que, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les démons s'emparèrent de son corps et de son ame, et allèrent les précipiter dans les gouffres de l'Etna. Le petit livre intitulé *Pensez-y bien*, rapporte le même fait d'un évêque de Saltzbourg. Ces récits, inventés par la haine populaire, semblent attester du moins des injustices tyranniques.

OTHONIEL, fils de Cenez et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Spher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avait promise en mariage à quiconque prendrait cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant huit ans par Chusan-Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel, suscité de Dieu, dit l'Écriture, vainquit ce prince; et, après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix l'espace de quarante ans. Sa mort date de l'an 1344 avant Jésus-Christ.

OTHRYADAS, brave Spartiate, dont le nom mérite de passer à la postérité, à cause du trait héroïque par lequel il termina sa carrière. C'était pendant la guerre que se faisaient les Argiens et les Lacédémoniens, pour la possession de la ville de Thyrée. On était convenu de nommer de part et d'autre trois cents guerriers, dont le combat terminerait le différend. Il périrent tous, à l'ex-

ception de deux Argiens, qui, se croyant assurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magistrats d'Argos. Cependant, Othryadas, l'un des trois cents Spartiates respirait encore, et malgré des blessures mortelles, il eut assez de forces pour dresser un trophée sur le champ de bataille; et, après y avoir tracé de son sang ce petit nombre de mots: *Les Lacédémoniens vainqueurs des Argiens*, il se donna la mort, pour ne pas survivre à ses compagnons.

OTROKOTSIFORIS (François), théologien et canoniste hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie. Après bien des disgraces occasionées par son attachement à la réforme, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tirnau, et y mourut l'an 1718. On a de lui: I. Plusieurs ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite, et qu'il réfuta lui-même. II. *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit après son abjuration.

OTT (Henri), théologien de Zurich, né en 1617, d'un père ministre, après avoir fini ses études en Hollande, s'appliqua à l'étude de l'hébreu et des langues orientales, et fut nommé dans sa patrie professeur d'éloquence, en 1651, d'hébreu en 1655, et d'histoire ecclésiastique en 1668. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1682, il entretint une correspondance littéraire avec les savans les plus renommés de l'Europe. On a de lui: I. *Franco-Gallia; Oratio de causâ jansenisticâ*. Une Dissertation latine, dans laquelle il examine si Saint Pierre a été à Rome, et quand il y a été. II. Une Traduction du livre de *la Grandeur de l'Église romaine*, avec des remarques. III. *Annales de l'Histoire des anabaptistes*, en latin. IV. Traité général de poésie, etc.

OTT (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1661, recommandable par sa connaissance des langues orientales et de l'antiquité, fut professeur de langue hébraïque à Zurich. Il est auteur de quelques ouvrages peu connus, même en Suisse.

OTT (Pierre-Charles, baron d'), feld-maréchal autrichien, né à Battorkez en Hongrie, commença à servir de bonne heure, et obtint le grade de major-général dans la campagne contre les Turcs, en 1789. Il fit ensuite partie de l'armée destinée contre la France, en 1793, et se distingua dans plusieurs occasions. En 1796, il passa à l'armée de Wurmser, en Italie, et fut promu, l'année suivante, au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il se signala successivement sous les ordres de Suwarow et Mélas, eut des emplois importans pendant toutes les campagnes de l'Autriche contre la France, et fut chargé du blocus de Gênes en 1800. En 1808, il avait le commandement de l'insurrection des nobles hongrois; mais cette opération n'eut qu'un succès très-médiocre. Il mourut le 10 mai 1809.

OTTATO (César), Napolitain, médecin du 16e siècle, a écrit *Opus tripartitum de crisi, de diebus criticis, et de causis criticorum; de hecticâ febre opusculum quod exstat cum*

Jo. Michaele Savonarola pract. canonicum.

OTTAVIANI (JEAN), dessinateur et graveur, né à Rome, vers 1735, apprit son art à Venise, dans l'école de Wagner. Son ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est la gravure des loges de Raphaël du Vatican, 1769-76. On a aussi de lui un *Saint Jérôme*, une *Sainte Cécile*, *Angélique et Médor*, *Mars et Vénus*, *Diane et Actéon*, etc. — OTTAVIANI (Charles), cultiva aussi la gravure. Il a gravé dix des trente-trois planches publiées sous le titre suivant : *Le pitture della capella pontificia Quirinale.*

OTTER (JEAN), professeur d'arabe à Pavie, né en 1707, à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante, engagée dans le luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du nord, dont il joignit la connaissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lund, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Otter passa en France, où il fit abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant, en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Le fruit qu'il retira de ses courses fut une connaissance profonde des langues turque, arabe, persane, de la géographie, de l'histoire et de la politique des États qu'il avait fréquentés. Il avait aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui était de rétablir le commerce des Français dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe ; et en 1748, il fut admis dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il mourut la même année. Il venait de publier son *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Kouli-Kan*, en 2 v. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrits d'un ton sec et d'un style pesant. Il avait lu dans l'Académie des belles-lettres un premier mémoire sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, et il a laissé le deuxième fort avancé. Il avait aussi commencé une traduction française de l'*Histoire de Suède*, par Olaüs Dalin.

OTTEVILLE. *Voyez* DOTTEVILLE.

OTTIERI (le comte et marquis FRANÇOIS-MARIE), célèbre historien et membre de l'Académie de la Crusca, né à Florence en 1665, fut page à la cour du grand-duc Cosme III. Après avoir fini ses études, il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe. De retour à Rome, il s'y maria, et entreprit, quelque temps après, l'*Histoire* des grands événemens qui eurent lieu en Europe, au sujet de la succession à la monarchie espagnole, depuis la mort de Charles II jusqu'à l'année 1725. Le premier volume qui parut fut mis à l'*Index*, ce qui ne l'empêcha point de continuer son ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Le manuscrit, qui passa

dans la possession de son fils Lothaire, fut publié par ses soins et parut sous ce titre : *Istoria delle guerre avvenute in Europa, et particolarmente in Italia, per la successione della monarchia delle Spagne dall' anno 1696 all' anno 1725*, Rome, 1762, 9 v. in-4°.

OTTINI (Pascal), peintre véronais, né vers 1570, suivit les leçons de Félix Brusaforti. Il termina plusieurs tableaux, que la mort avait empêché son maître d'achever. On reconnaît dans ses tableaux, qu'il avait fait une étude profonde des ouvrages de Raphaël. Il travailla beaucoup dans les États de Venise, où il se fit une réputation brillante. Ses plus beaux ouvrages sont : le *Massacre des Innocens*, qu'on voit dans l'église de Saint-Étienne, et un *Saint Nicolas*, dans l'église Saint-George. Ce dernier tableau est un des mieux coloriés de l'école vénitienne. Ottini mourut à Vérone, en 1630.

OTTO (Évérard), savant jurisconsulte allemand, né le 5 septembre 1685, à Hamm en Westphalie, professeur de droit à Duisbourg, s'y fit une grande réputation. Il passa ensuite à l'université d'Utrecht, et mourut à Brême, étant syndic de cette ville, le 20 juillet 1756. Ses ouvrages sont nombreux, et jouissent d'une estime méritée. Les principaux sont : I. *De ædilibus coloniarum et municipiorum liber singularis*, Francfort, 1713, in-8°. II. *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis honoribus et morte Papiniani diatriba*, Leyde, 1718, in-8°. III. *Dissertiones juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4°. IV. *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725, 4 volumes in-folio. V. *De jurisprudentiâ symbolicâ*, 1730, in-8°.

OTTO (Louis-Guillaume), comte de Mosloy, diplomate français, né en 1753, à Strasbourg, y fit de fort bonnes études, qu'il vint perfectionner à Paris. En 1777, il fut nommé secrétaire de la légation française en Bavière, et conserva ce poste jusqu'en 1779, époque à laquelle il fut attaché, en la même qualité, à la légation française près les États-Unis d'Amérique. Ayant été ensuite chargé des affaires de France près la même puissance, il devint chef de la première division politique au ministère des affaires étrangères, en 1793, remplaça, en 1800, Nion, à Londres, pour l'échange des prisonniers, et fut alors chargé de l'ouverture des négociations de paix avec le gouvernement britannique, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il déploya dans cette mission importante, tous les talens d'un diplomate consommé, et, en récompense de ses services, il fut appelé au conseil d'état en 1805. Il remplit depuis plusieurs autres missions diplomatiques près différentes cours de l'Europe, fut ambassadeur extraordinaire à Munich, et ensuite à Vienne, où il traita l'affaire du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Revenu en France en 1813, il fut créé ministre d'état ; et Bonaparte, à son retour en 1815, l'envoya à la cour de Londres, pour y négocier en sa faveur; mais n'ayant pu obtenir de passeport, il n'alla pas plus loin que Calais. Depuis lors, il vécut dans la plus grande obscurité, et mourut à Paris, le 9 novembre

1817. Le comte Otto joignait de grandes connaissances à un rare discernement.

OTTO-GUÉRICK. *Voy.* GUÉRIKE.

OTTO-VÆNIUS ou OCTAVIO (VAN-VEEN), peintre hollandais, né en 1556, d'un bourgmestre de Leyde, passa sa première jeunesse dans les écoles latines, et étudia le dessein chez Isaac Nicolas. A l'âge de 15 ans, il fut envoyé à Liége pour y continuer ses exercices. Le cardinal de Groosbeck, évêque et prince de cette ville, lui donna des lettres de recommandation pour aller à Rome, où il fut reçu dans la maison du cardinal Maducio. Otto s'attacha à l'école de Frédéric Zucchero, dont il suivit les leçons pendant sept ans. Il vint ensuite en Allemagne, au service de l'empereur, puis se rendit successivement auprès de l'électeur de Bavière et celui de Cologne. Tous lui offrirent de le combler d'honneurs et de biens. Louis XIII lui-même voulut l'attirer à sa cour; mais rien ne put lui faire abandonner son pays. Il consacra ses talens au prince de Parme, alors gouverneur des Pays-Bas espagnols, qui l'honora du titre d'ingénieur en chef, et de peintre du roi. Après la mort de son protecteur, il vint à Anvers, et exerça son pinceau à décorer les églises et les édifices publics. Quelque temps après, l'archiduc Albert, qui avait succédé au prince de Parme, le fit venir à Bruxelles, et lui donna l'intendance des monnaies. C'est alors qu'il fit en grand les portraits de l'archiduc et de l'infante Isabelle, que l'on envoya à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Le chevalier Buttart, qui a écrit la Vie d'Otto-Vænius, cite de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres la *guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des 4e et 5e livres de Tacite, édition enrichie de 40 estampes; les *Emblèmes d'Horace*, avec des observations latines, françaises, italiennes et flamandes; la *Vie de Saint Thomas d'Aquin*, ornée de 32 planches; enfin plusieurs emblèmes sur l'amour divin et profane, qu'il dédia à l'infante Isabelle. Il mourut à Bruxelles en 1634, laissant deux filles, qui excellèrent dans la peinture. Le celèbre Rubens fut son élève.

OTTOBONI (PIERRE). *Voyez* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE II, dit le *Victorieux*, roi de Bohême, fils de Venceslas III et de Cunegonde, fille de l'empereur Philippe, obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite, et acquit à prix d'argent la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, en 1262. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte d'Hapsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étaient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche. Ottocare, ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les

démar hes de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohême et pour les autres terres qu'il possédait. (*Voyez* RODOLPHE Ier. Mais la reine, son épouse, et quelques autres personnages lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre, avec toutes ses troupes allemandes et hongroises qu'il avait ramassées. La bataille se donna à Marckfeld près de Vienne, l'an 1278, et Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de règne. Il eut pour successeur son fils Venceslas, fiancé à Judith, fille de Rodolphe.

OTTONAIO (JEAN-BAPTISTE, dell'), poète italien, du 16e siècle, auteur de 51 *Canzoni*; qui furent insérées sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini, en 1559, du deuxième livre de Berni, intitulé : *De tutti i Triunfi*, etc. L'auteur les fit supprimer de ce recueil par l'autorité des magistrats de Florence, et les publia en 1560, in-8°, en y ajoutant quatre nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changemens que fit Ottonaio dans la sienne, pour la différencier de la première : les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTONELLI (JULES), né dans le territoire de Fano en 1550, étudia avec un égal succès les langues et la littérature tant ancienne que moderne; il se rendit ensuite à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en droit, et fut employé ensuite par le duc de Modène dans des affaires et des négociations importantes. Après avoir rempli avec autant de succès que de talens les charges honorables qui lui furent confiées dans ce duché, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 5 août 1620. On a de lui : I. *Discorso sopra l'abuso del dire sua santità, sua maestà, sua altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586. Léonard Salviati, qui, parmi les académiciens de la Crusca, s'était déclaré l'ennemi le plus acharné du Tasse, répondit à l'ouvrage d'Ottonelli par une brochure qui prouvait plus d'emportement que de raison. II. *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca*, Venise, 1698, in-fol. On est redevable de cette édition à Apostolo Zéno, qui la donna sur un manuscrit du célèbre médecin Jacques Grandi. Il crut, avec tous les savans et les érudits de ce temps, que cet ouvrage était de Tassoni, et avec d'autant plus de raison, qu'on savait que ce dernier avait fait des notes et des remarques sur ce Vocabulaire. Mais Muratori, dans la Vie de Tassoni a prouvé jusqu'à l'évidence que ce travail avait été fait par Ottonelli. III. Plusieurs autres ouvrages d'érudition.

OTTONELLI (JEAN-DOMINIQUE), neveu du précédent, né à Fanano, entra en 1602 dans l'ordre des jésuites, où il professa pendant quelque temps les belles-lettres; il se retira ensuite à Florence, où il passa la plus grande partie de sa vie, et mou-

rut le 14 mars 1670, âgé de 68 ans. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, et dont quelques-uns parurent sous le nom d'Odomènigo Lélonati, on distingue les suivans : I. *Memoriale agli spettatori delle teatrali oscenità*, Florence, 1640. II. *Della cristiana moderazione del teatro*, Florence, 1646 et 1652, 4 vol. in-4°. III. *Floriferium de multiplici conversationum genere, ex Sanctâ Scripturâ, SS. PP.*, etc., *collectum*, Florentiæ, 1652. IV. *Trattato della pittura, e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo* (le P. Ottonelli) *et da un pittore* (Pierre Berittini de Cortone), Florence, 1652. V. *Magistero spirituale per gli esercizj di S. Ignazio*, Florence, 1669.

OTTONI (Dom Lucien degli), né à Goïto près de Mantoue, moine du mont Cassin, profondément versé dans la littérature grecque. Il fut abbé du monastère della Pomposa, et termina ses jours dans celui de Polirone, en 1528. On lui doit une Traduction du grec en latin, des Homélies de Saint Jean Chrysostôme, à laquelle il joignit une apologie de ce saint docteur. C'est à ce sujet qu'on l'accusa d'avoir voulu atténuer la force de la grace divine, pour affermir celle du libre arbitre. Son ouvrage, quoique approuvé par plusieurs savans théologiens qui en prirent la défense, fut mis à l'*index* par la cour de Rome.

OTWAY (Thomas), poète dramatique anglais, né à Trottin, dans le comté de Sussex, en 1651, fut élevé à Winchester et à Oxford ; puis alla à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Les Anglais l'appellent leur Racine ; mais de l'aveu de Johnson, il est négligé dans sa versification ; son style n'a trop souvent ni grace, ni élégance, ni pureté, et il doit ses beautés moins à l'art qu'à la nature. Il n'y a pas dans tout cela de traits de ressemblance avec Racine, le poète le plus pur et le plus élégant qui ait honoré la scène. Otway fut quelque temps acteur avant d'être auteur. A vingt-cinq ans il fit jouer sa tragédie d'*Alcibiade*, et deux ans après il donna *Titus et Bérénice*, et les *Fourberies de Scapin*, deux pièces traduites du théâtre français. Nous ignorons si sa comédie de l'*Amitié à la mode*, qui parut en 1678, eut un grand succès ; ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'elle fut reprise à Drury-Lane, en 1739, elle fut très-mal reçue du public, justement révolté de l'obscénité et de l'immoralité qui régnaient dans cet ouvrage. La tragédie de *Don Carlos* fut parfaitement accueillie ; mais les deux pièces qui firent la réputation d'Otway, que l'on revoit toujours avec plaisir, et qui semblent même les pièces favorites du public, sont l'*Orphelin*, et *Venise sauvée*. Dans la première, qui est une véritable tragédie bourgeoise, on trouve des traits de sentiment si vrais, les effets de l'amour si bien peints, tant d'intérêt enfin, qu'on pardonne facilement les défauts que la critique a relevés dans le style et la marche de cette pièce. Dans la seconde, le chef-d'œuvre de l'auteur, on remarque au contraire que la versification est plus soignée, que les peintures ont plus de force, que le coloris a plus de vigueur, qu'enfin le style a plus d'énergie. Le défaut de morale peut être reproché avec raison à cette belle tragédie, dont la

public, dit Johnson, apprécie parfaitement les vices et les beautés, et qu'il regarde comme l'ouvrage d'un homme peu zélé pour les intérêts de la vertu, mais capable de concevoir et de peindre avec force des situations neuves. Otway fut intimement lié avec Shadwell, et à l'aide de la protection de Charles Fitz, Charles, comte de Plymouth, fils naturel de Charles II, il obtint un brevet d'officier de cavalerie dans un régiment nouvellement levé qu'on envoyait en Flandre. Absolument étranger à son nouvel état, il revint bientôt dans sa patrie dans le plus grand dénuement, et chercha à subsister de sa plume. Otway vécut ainsi jusqu'en 1685, époque à laquelle il mourut, âgé de 34 ans, d'une manière pénible à raconter : il s'était endetté, et, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il se cacha dans un cabaret, où il mourut de faim, ou s'étouffa selon d'autres en dévorant après une longue abstinence un morceau de pain qu'on lui avait donné par charité. Pope raconte qu'Ottway poursuivit chaudement jusqu'à Douvres l'assassin d'un de ses amis, et qu'à son retour il fut saisi d'une fièvre violente qui termina bientôt sa vie. Quoi qu'il en soit de ces rapports, peut-être exagérés, il est sûr que son indigence et ses chagrins contribuèrent à abréger ses jours. On a recueilli ses *Œuvres* à Londres, 1736, 2 vol. in-12. Elles y ont été réimprimées en 3 volumes en 1757. On n'y trouve point une Histoire du triumvirat qu'il avait traduite du français de Citry de La Guette. De La Place a imité et traduit en partie sa *Venise sauvée*, 1747, in-8°.

OUAN-LI. *Voy.* Chin-Tsong.

OUARDAL-OUARDY (Ibn-Al). *Voy.* Ibn.

OUBOUCHA ou OUBACHÉ, d'après les écrivains chinois, kan des Tartares Tourgouths, était parvenu à un âge assez avancé dans l'exercice des vertus paisibles et hospitalières, lorsqu'une insulte grossière vint troubler sa vie. Il commandait une horde de 600,000 Tartares, qui occupaient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astrakan et Casan. Un lieutenant russe, nommé Kischenskoï, vint exiger, au nom de la cour de Russie, le tribut que ces peuples lui donnaient annuellement; mais avide et féroce, il s'empara de plusieurs troupeaux, et les vendit à son profit. Oubaché se plaignit à lui-même de ses exactions, et Kischenskoï osa lui donner un soufflet. Le kan offensé demanda justice à Catherine II; ses envoyés furent à peine écoutés par le ministre de l'impératrice. Les Tourgouths, suivant Castéra, avaient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage; mais ils ne purent endurer, ni l'outrage fait à leur kan, ni l'injustice de la cour de Russie. Oubaché et les anciens de la horde, ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'empire russe, de traverser les déserts, et de se retirer jusque dans la Chine, au pied des montagnes du Thibet, dont une tradition leur faisait croire qu'ils étaient originaires. Les Tourgouths partirent des bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771, après avoir perdu près de la moitié de leur peuplade dans les déserts, ou en combattant d'autres Tartares qui voulurent s'opposer à leur pas-

sage. Catherine fit redemander les Tourgouths à l'empereur de la Chine. Ce monarque lui répondit « qu'il n'était point assez injuste pour livrer ses propres sujets à une puissance étrangère, ni assez cruel pour chasser des enfans qui rentraient dans le sein de leur famille; qu'il n'avait été instruit du projet des Tourgouths qu'au moment de leur arrivée, et qu'il s'était empressé de leur rendre le pays de leurs ancêtres; que l'impératrice ne pouvait se plaindre que de celui qui avait porté la main sur le visage du kan et d'un vieillard aussi respectable qu'Oubaché. » Ce dernier mourut quelque temps après sa courageuse émigration. Voyez le tome deuxième des *Mémoires concernant les Chinois*, on y trouve des détails curieux sur la transmigration des Tourgouths.

OUCIU (Gad de). *Voy.* Gui de Dorcié.

OUDAAN (Joachim), fils d'un boulanger, né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, étudia à l'école latine de cette ville, dirigée par Théodore Schrevelius, et fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine. Son goût pour les belles-lettres et la poésie se développa en même temps. En 1650, pour former son style dans la prose, Oudaan publia une *Traduction* hollandaise du fameux traité de Henri Corneille Agrippa, sur la Vanité des sciences. En 1664 il donna un ouvrage intitulé : *De la puissance romaine*, in-4°; en 1775, une Traduction de l'anglais du chevalier Sandys, intitulée de l'*Etat de la religion dans l'Occident*, et du latin, le poëme de Cœlius Pedelius, et l'Apologie d'Arnobe contre les païens, et d'autres ouvrages.

OUDAR. *V.* Biez, et Houdard.

OUDEAU ou ODEAU (Sœur Françoise), religieuse de Saint-Dominique, à Poissi, où elle mourut le 4 octobre 1644, a donné une traduction des sermons de Saint Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du dévot P. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, sur le Cantique des Cantiques*, traduits du latin en français, par S. F. O., religieuse du royal monastère de Saint-Louis de Poissi, Paris, 1621, in-8°.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né à Lille, est auteur des *Chroniques et Annales de Flandre*, publiée en 1571, à Anvers, chez Plantin, 1 vol. in-4°. Elles vont depuis l'an 620, jusqu'à l'an 1476. Cet ouvrage fut dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida pendant quelque temps. Oudegherst devait publier la suite de cet ouvrage, mais cette suite n'a pas paru.

OUDENARDE (Robert van), peintre et graveur, né à Gand en 1663, et mort dans la même ville le 3 juin 1743, à l'âge de 80 ans, apprit le latin de Pierre Van Oudenarde, son père, professeur de langues. Robert se livra cependant tout entier à la peinture, et eut d'abord pour maître Mierhop, puis le fameux de Cléef, dont il suivit les leçons jusqu'à 19 ans. De là il fut envoyé à Tournai, pour apprendre le français, et obtint en 1685 des lettres de recommandation pour aller à Rome. Il entra dans l'école de Carle Maratte, dont il acquit la confiance. Il avait essayé dans ses momens de repos de graver à l'eau-forte; mais son début pensa causer sa perte. Une esquisse de

son maître, représentant le mariage de la Sainte Vierge, ayant fixé son attention, il la grava sans le consulter, et la donna à ses amis. Quelques épreuves furent portées à un marchand d'estampes, qui en garnit sa boutique. Maratte, passant par là, reconnut son dessin, dont la gravure était peu satisfaisante, s'informa du nom de l'auteur; et, indigné de se voir trompé par son élève, le renvoya. Oudenarde, victime innocente de son indiscrétion, resta six semaines sans travail, occupé seulement de son malheur. Enfin le hasard les fit rencontrer sur la place Navonne. Maratte l'appela, et lui dit froidement: « Gravez-vous encore quelques planches d'après moi, pour les vendre sans mon aveu? Depuis ma disgrace, répondit Oudenarde, je n'ai plus envie de peindre ni de graver, et je suis prêt à quitter un talent qui a causé mon malheur. » — « Et moi je vous exhorte à le cultiver; mais je ne me soucie pas de voir paraître en public mes ouvrages égratignés. » Revenu chez son maître, il grava depuis ses principaux ouvrages, et passa 15 ans auprès de lui dans la plus étroite amitié. Enfin, il retourna dans sa patrie en 1722, et peignit à Gand l'histoire et le portrait. Il acquit en peu de temps une réputation brillante, et embellit surtout les églises et les palais. Son genre est entièrement celui de Maratte, sa touche franche et facile, son dessin correct. Son chef-d'œuvre est le tableau dont il a décoré le grand autel des Chartreux, et qui représente une *Apparition de Saint Pierre*. Outre ce talent, il possédait celui de la poésie, qui lui concilia l'estime de tous les gens de lettres de son temps.

OUDENBOSCH (Adrien den), né près de Breda, religieux du monastère de Saint-Laurent à Liége, florissait dans le 15e siècle. Il a écrit: I. Une *Chronique de Liége*, depuis l'an 1449, où avait fini Jean Stabulaus, religieux du même monastère, jusqu'en 1483. II. *Brevis historia ecclesiæ collegiatæ sancti Petri Aicuriensis*. III. Il a continué l'*Histoire de son monastère de Saint-Laurent*, qui avait été commencée par le célèbre Rupert, moine du même lieu, mort en 1135.

OUDENDORPIUS (François), qui vivait dans le 18e siècle, a publié *Oratio de veterum inscriptionum et monumentorum usu lauatoque Papenbrœkiano, ejusdemque brevis descriptio*, Lugduni-Batavorum, 1745-1746, in-4°. On a encore de lui, *Carmen elegiacum de veris adventu*, latin-flamand, imprimé à Harlem, 1734, in-4°.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays. Ses ouvrages, écrits en flamand, sont: I. *Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°. III. — *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

OUDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de

Bassigny, élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la charge de secrétaire et interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un homme intelligent et d'un citoyen zélé. On a de lui des *Grammaires et des Dictionnaires pour les langues italienne et espagnole*, et un *Recueil de sentences et de proverbes*, traduits du castillan, 1614, in-8°. En voici quelques-uns : « Recule-toi de moi, et je donnerai pour moi et pour toi, dit un arbre à l'autre. — Acheter à la foire et vendre en la maison. — Peu de vin, vends du vin ; beaucoup de vin, garde du vin. — Sème de bonne heure et taille tard. — Vignes entre vignes, et maisons entre voisines. — Le pied du propriétaire est le meilleur engrais de sa terre. — Valets, ennemis dont on ne peut se passer. — Qui se lève tard, manque ses provisions de bouche. — Qui donne son bien avant sa mort, a besoin de patience dans ses derniers jours. — Les grands arbres donnent plus d'ombre que de fruits. On a encore de lui une traduction de *Don-Quichotte*, Paris, 1659, 2 vol. in-8°.

OUDIN (Antoine), fils du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues étrangères. Louis XIII l'envoya en Italie. Le pape Urbain VIII se faisait un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages : I. *Curiosités françoises, pour servir de supplément aux dictionnaires*, Rouen, 1649-1656, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. II. *Grammaire françoise, rapportée au langage du temps*, in-12. III. *Recherches italiennes et françoises*, Paris, 1640, 2 vol. in-4°. IV. *Le trésor des deux langues espagnole et françaisé*, in-4°, 1655. Il mourut en 1653.

OUDIN (Casimir), savant bibliographe, né à Mézières sur la Meuse en 1638, entra chez les prémontrés en 1658, après avoir fait son noviciat à Saint-Paul de Verdun, et s'appliqua principalement à l'histoire ecclésiastique. Louis XIV, passant par l'abbaye de Bucilly ou Bussigny en Champagne, pour aller au siége de Gand, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince. Le roi étant entré, le 1er mars 1680, dans la salle de l'abbaye, après un temps nébuleux, le soleil parut tout-à-coup. Un rayon donnant aplomb sur le portrait du roi, Oudin, à cette occasion, fit cet impromptu :

Solem verò novum nunc sol antiquus odorat,
Et Martem primum Martia prima dies.

Le roi fut surpris de trouver un homme d'autant d'esprit dans un lieu sauvage ; mais Oudin ne soutint pas l'idée que son distique avait donnée de lui ; il n'entretint le roi que de son livre et de ses écrivains ecclésiastiques. Louis XIV, qui ne prenait pas grand plaisir à tous ces détails, dit au prémontré avec sa politesse ordinaire : « Mon père, vous êtes trop savant pour moi ; mais nous verrons bientôt si M. le Prince le sera assez pour vous, c'est le docteur de notre famille. » Lemoine voulut traiter le vainqueur de Rocroi comme un petit garçon. Ses ma-

nières ne plurent pas; Oudin perdit par là sa fortune. Cependant son général le chargea de visiter toutes les abbayes de l'ordre, pour tirer des archives ce qui pourrait lui servir. Ils'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1683. Oudin qui avait de la chaleur dans l'esprit et de l'inquiétude dans le caractère, ayant essuyé quelques mécontentemens, se retira à Leyde en 1690, embrassa le protestantisme, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, etc., Francfort ou Leipsick, 1722, 3 v. in-fol. Cet ouvrage, qui exigea beaucoup de recherches, et dans lequel l'auteur manqua de l'esprit de critique, aurait pu être réduit au tiers. Mais, à l'époque où l'auteur vivait, le mérite était de composer des livres très-volumineux et non de bons livres. II. *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquàm edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplément des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin*, Paris, in-8°, 1686, en latin. IV. Le *Prémontré défroqué*. V. *Trias dissertationum criticarum*, Leyde, 1717, in-8°. Ce savant finit sa carrière à Leyde en septembre 1717.

OUDIN (François), jésuite, né l'an 1673 à Vignory en Champagne, étudia à Langres, et entra chez les jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec succès, il s'établit à Dijon, et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. Il mourut le 28 avril 1752. Le P. Oudin avait fait une étude particulière de l'Écriture sainte, des Conciles et des Pères, surtout de Saint Jean-Chrysostôme, de Saint Augustin et de Saint Thomas, qui avaient pour lui un attrait particulier. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais lui étaient familiers. Profondément versé dans la connaissance des antiquités profanes et sacrées, et des médailles, Oudin joignait à une érudition étendue le goût de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont une pièce intitulée *Somnia*, Dijon, 1697, in-8°, et Langres, 1698, in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à vingt-deux ans; une autre sur le *Feu*, des *Odes*, des *Mimes*, des *Élégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata didascalica*, 1749, en 3 vol. in-12. C'est dans le troisième volume de ce recueil que l'éditeur, l'abbé d'Olivet, a inséré un petit ouvrage d'Oudin, intitulé *Sylva distichorum moralium, pleraque liberalis et christianæ institutionis præcepta continens*, Dijon, 1720, petit in-12. Dans la réimpression, ces distiques ont subi des changemens; et les notes qui les suivaient ont été toutes supprimées, à l'exception de deux. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : I. *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*. Il en avait achevé les quatre premières lettres quand il est mort, et il a laissé plus de sept cents articles pour le reste de l'ouvrage. La *Bibliothèque des écrivains jésuites* avait

été commencée par le père Ribadeneira, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le pape Philippe Alegambe jusqu'en 1642, et par Sotwel jusqu'en 1675. Les pères Bonanni, de Tournemine et Kervillars furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite, mais n'ayant rien publié, et ayant seulement recueilli quelques mémoires informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitterait mieux, et on ne se trompa point. II. Un Commentaire latin sur *l'Epître de Saint Paul aux Romains*, Paris, 1743, in-12, où il a principalement suivi les explications de Saint Chrysostôme. III. Des *Étymologies celtiques*, que l'on trouve au commencement des Œuvres posthumes de l'abbé Gédoyn, Paris, 1715, In-12. IV. Une *Vie du président Bouhier*, en latin, mise en tête des *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1749, in-4°. V. Des *Commentaires* sur les Psaumes, Saint Matthieu, et sur toutes les Épîtres de Saint Paul. VI. *Historia dogmatica conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies d'Antoine Vieyra, de Melchior Inchofer, de Denys Petau, de Fronton du Luc, de Jules-Clément Scotti, de Jacques Billy, et de Jean Garnier*. Ces sept Vies sont imprimées dans les Mémoires du P. Nicéron. Michault, de Dijon, ami du P. Oudin, et héritier de ses manuscrits, a consacré à la mémoire de ce savant jésuite une partie du second volume de ses *Mélanges historiques et philosophiques*, imprimés à Paris en 1754, en 2 vol. in-12.

OUDINET (Marc-Antoine), numismate, né à Reims en 1645, étudia chez les jésuites de cette ville jusqu'en rhétorique, et s'y distingua par l'étendue et la facilité de sa mémoire. Il avait appris toute l'Énéide de Virgile en une semaine. Nommé professeur en droit de l'université de Reims, il remplissait cette place avec honneur, lorsque Raissant, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea de venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit avec empressement à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt, eut pour récompense une pension du roi de cinq cents écus, fut reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris en 1712. On a de lui dans la collection académique des Mémoires de cette société, trois Dissertations estimées, l'une sur l'*Origine du mot de médaille*; l'autre sur les *Médailles d'Athènes et de Lacédémone*, et la troisième sur *deux agathes* du cabinet du roi, dont l'une représente Jupiter et Minerve, et l'autre Saint Jean l'Évangéliste enlevé par un aigle, et couronné par un ange. Il avait écrit *l'Histoire de l'origine et des progrès de la bibliothèque du roi*. Cet établissement en conserve le manuscrit.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né en 1686, mort à Paris, sa patrie, le 1er mai 1755, apprit les principes de son art sous le célèbre Largillière, et retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'Académie de peinture, dont il était membre et l'un des professeurs. On connaît le talent supérieur d'Oudri pour peindre des animaux. Ses compositions dans ce genre sont de la plus grande

vérité et admirablement traitées. Son maître le voyant un jour travailler au portrait d'un chasseur, dont le chien était peint avec un grand talent, ne put s'empêcher de lui dire en riant : *Tu ne seras qu'un peintre de chiens.* Ce mot décida de sa vocation. On a gravé les *Fables de La Fontaine*, 4 vol. in-fol., d'après ses dessins ébauchés : mais ceux qui les ont finis n'avaient pas ses talens. Cette belle édition a paru à Paris, 1755-59. Oudri fit pour Louis XV, des *Chasses* qui sont l'ornement de plusieurs châteaux, entre autres celui de la Muette. Oudri connaissait si bien la magie de son art, qu'il s'est plu souvent à peindre des objets blancs sur un fond blanc, et ces tableaux sont d'un bon effet. Ce maître eût pu réussir dans l'histoire, comme il est aisé d'en juger par plusieurs morceaux qui lui font honneur. Il dirigea la manufacture de Beauvais, et l'on en vit sortir des tapisseries aussi brillantes que les tableaux qui leur avaient servi de modèles. Le roi lui accorda une pension et un logement aux galeries du Louvre. Il avait peint un *Saint Gilles* et une *Nativité*, pour l'église Saint-Leu, et une *Adoration des Mages* pour la salle du chapitre de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs.

OUEL ou OWEL-LE-BON, législateur du pays de Galles, monta sur le trône de la principauté de Galles méridionale en 907. Il était fils du roi Cadell. Le régime féodal et aristocratique était alors en vigueur dans ce pays. Ouel entreprit de rétablir la législation sur des bases plus conformes à l'esprit de la nation. Il fit à cet effet plusieurs voyages à Rome pour y consulter des savans jurisconsultes. Ce ne fut que lorsqu'il fut devenu souverain de toute la principauté de Galles, en 940, qu'il fit promulguer son code. Il mourut en 948. Ses lois ont transmis son nom à la postérité. La *Charte de Hoël-le-Bon*, par M. A. B. M. (Mangourit). Paris, 1810, brochure de 26 p., est l'analyse de cette charte.

OUEN (Saint), en latin *Audoënus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, né vers 609 à Sanci, dans les environs de Soissons, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir. Il employa l'autorité que lui donnait son caractère et ses lumières, pour établir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichy, près Paris, le 24 août 689. Il s'était trouvé au concile de Châlons la quatrième année de son épiscopat. On lui attribue une *Vie de Saint Eloi*, qui se trouve en latin dans le premier volume des historiens normands, recueillis par Duchêne. Elle a été traduite en français, 1693, in-8°. L'auteur de l'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen*, le P. François Pommerey, a mis en tête une fort longue vie de Saint Ouen, Rouen, 1552, in-fol.

OUGHTRED (Guillaume), théologien anglais et mathématicien célèbre, né à Eaton en 1574, et élève du collége royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans, reçut ensuite la prêtrise, et devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétablissement du roi Charles II, au mois de mai 1660. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques dont Wallis fait un grand éloge. Son

Arithmetica, publiée à Londres en 1648, in-8°, avait paru précédemment en 1647, en anglais, in-8°, sous le titre de la *Clef des mathématiques, refondue et limée, avec un traité de la résolution de toutes sortes d'équations affectées en nombre. La règle de l'usure composée, la démonstration de la fausse position, et une méthode facile de faire toutes sortes de cadrans solaires*, etc. On imprima après sa mort ses *opuscula*, 1676, in-8°. On y trouve des *Institutions de mécanique*, un *Traité sur les triangles*, les *Élémens de la musique*, etc.

OUHAB (Abd-el-Wahab). *Voy.* Mohammed (Cheik).

OULOUGH-BEYG (Myrza-Mohammed-Toraghy), roi de la Transoxane et de la Perse orientale, et l'un des plus grands astronomes de l'Orient, naquit à Sultanieh l'an de l'hégire 796. Il était petit-fils de Tamerlan, et fils de Chah-Rokh, qui succéda au célèbre conquérant. Oulough-Beyg fut d'abord chargé du gouvernement de la Transoxane. Il succéda à son père l'an 855 (1446). Ce prince avait des vertus pacifiques, mais il n'avait aucuns talens militaires; c'est ce qui fit que, pendant son règne, le royaume fut en proie à des séditions continuelles. Oulough-Beyg eut à se défendre contre son fils Abdallatif, qui le vainquit, le fit prisonnier, et le fit périr en 853 (1449): Ce prince jouit d'une réputation plus étendue comme astronome que comme souverain. On a de lui des *Tables astronomiques*. On en trouve plusieurs exemplaires dans la bibliothèque du roi. On en a traduit et publié quelques fragmens. M. Burckhardt en a publié plusieurs en 1799 dans les *Éphémérides géographiques* du baron de Zach.

OULTREMAN (Henri d'), historien, né en 1546, à Valenciennes, occupa pendant plusieurs années la place de prévôt, et mourut le 1er octobre 1605, à l'âge de 59 ans. On a de lui quelques pièces de vers dont les titres ont été indiqués par Foppens, et une *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'à la fin du 13e siècle, Douai, 1639, in-fol.

OULTREMAN (Pierre d'), le plus jeune des quatre fils du précédent, né en 1591, entra à l'âge de 20 ans, dans la société de Jésus, et s'y distingua par son talent pour la chaire. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres: I. *Vie de Pierre l'Hermite et de plusieurs croisés*, Valenciennes, 2 vol. in-8°, 1632. II. *La Constantinople Belgique*, Tournai, 1643, in-4°. C'est l'histoire de Baudouin et Henri, empereurs de Constantinople. III. *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé et augmenté, et qui appartient à son père comme nous l'avons vu plus haut. — Pierre d'Oultreman avait un frère, Philippe d'Oultreman, jésuite comme lui, mort en 1652, et auteur du *Pédagogue chrétien*, corps complet de morale chrétienne, plusieurs fois réimprimé in-4°, et grossi par des histoires dont plusieurs ne soutiennent pas les regards de la critique. II. *Le vrai chrétien catholique*. Saint-Omer, 1622, in-8°, et traduit depuis en anglais. Pierre d'Oultreman mourut dans sa patrie en 1656, âgé de 65 ans.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (PHILIPPE), né à Dantzick, en 1671, d'une famille originaire de France, ministre de l'Église allemande de Leyde, puis professeur en théologie, à Francfort-sur-l'Oder, en 1717, remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. Il conserva, jusqu'au dernier moment, une présence d'esprit admirable. Son collègue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Écriture Sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeait la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec la même exactitude que si son lit eût été une chaire de philosophie sacrée. Ses principaux ouvrages sont : I. *Introductio in Accentuationem Hebræorum metricum*, in-4°. Il soutient dans la préface de cet ouvrage, que les points et les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Écriture Sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires. II. *De Accentuatione Hebræorum prosaicâ*, in-8°. III. *De Leprâ cutis Hebræorum*, in-4°, 1709. IV. *De naturâ Decalogi*, 1723, in-4°. — Un autre OUSEL (Jacques), parent du précédent, a laissé sur l'Octavius de Minutius Felix des notes estimées, insérées en entier, avec celles de Meursius, dans l'édition *variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE (SAINT). *Voy.* AUSTREGESILE.

OUTHIER (RÉGINALD ou RENAULD), savant ecclésiastique et astronome, né au village de la Marre en Franche-Comté, en 1694, se distingua par son amour pour les sciences, et fut chanoine honoraire à Bayeux, pensionnaire du roi, des Académies de Berlin, de Caen, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, lorsque la cour nomma des académiciens pour parcourir toute la terre à l'effet de déterminer sa vraie figure. Outhier fut adjoint à M. de Maupertuis, pour la partie du nord qu'ils visitèrent en 1735 et 1736. Il donna la relation de ce voyage sous ce titre : *Journal d'un voyage au Nord*, en 1736 et 1737, Paris, 1744, fig., in-4°. A son retour, le roi l'honora d'une pension de 1500 fr.; et M. de Luynes, évêque de Bayeux, son protecteur, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il en prit possession, en 1748, et le résigna en 1767. Il se retira dans une maison qui lui appartenait à Bayeux; et dégagé de soins et d'embarras, il partagea son temps entre l'étude des sciences et les exercices de la religion, jusqu'en 1774, époque de sa mort. On lui doit encore les *Cartes topographiques* du diocèse de Bayeux, de ceux de Meaux et de Sens, et quelques *Observations météorologiques*.

OUTRAM (GUILLAUME), théologien anglais du 17e siècle, dont nous avons un Traité estimé, sous ce titre : *De sacrificiis Judæorum libri duo*, Londres, 1677, in-4°. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Les opinions de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la messe.

OUTREIN (JEAN D'), ministre protestant, professeur en philosophie et en antiquités sacrées dans l'illustre école de Dordrecht, né à Middelbourg, en 1662, mourut ministre à Amsterdam, le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques et

philologiques de ce ministre, la plupart en flamand : I. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les protestans ont traduite en différentes langues. II. *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations sur différens passages de l'Écriture Sainte.

OUTREMER (Louis d'). *Voy.* Louis.

OUTREPONT (Charles-Lambert d'), avocat au conseil souverain de Brabant, né à Herve, dans le duché de Limbourg, le 16 sept. 1746, défendit la constitution de son pays, lorsque l'empereur Joseph II essaya, en 1787, de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays. Par suite de son opposition, il se réfugia à Paris, où il resta jusqu'en 1790. Il servit les intérêts de la France, lors de la conquête de son pays, en 1792 et 1794. Nommé membre des administrations supérieures, il travailla à la division en départemens, et son travail fut la base de celui qu'adopta la Convention. Il fut chargé de plusieurs missions par le directoire exécutif, et fut élu député au conseil des Cinq-cents. Après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé, par le Sénat conservateur, juge au tribunal de cassation. Il mourut à Paris, le 4 mars 1809. Il avait de grandes connaissances en histoire, en jurisprudence et en droit public. On a de lui des brochures de circonstance.

OUVILLE. *Voyez* Louville.

OUVILLE (Antoine le Métel, sieur d'), ingénieur-géographe, frère de l'abbé de Boisrobert, né comme lui à Caen, on ne sait en quelle année, et fils d'un procureur de la cour des Aides de Rouen, cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui diverses Comédies, au-dessous du médiocre, dont dix ont été imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650. Celle qui est intitulée l'*Absent de chez soi* parut mauvaise à l'abbé de Boisrobert, qui le dit à son frère. Celui-ci en appela au parterre, où il gagna sa cause. Une autre de ses pièces ayant été sifflée, Boisrobert lui demanda s'il s'en rapportait encore au parterre? « Non, répondit d'Ouville, il n'a pas le sens commun. — Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en apercevez? repartit Boisrobert : pour moi, je m'en étais aperçu dès votre première pièce..... » D'Ouville est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, Paris, 1644, 2 vol. in-8°, qui, quoique inférieurs à ceux de La Fontaine, ont eu du succès. La pudeur n'y est guère ménagée. On a encore de lui : *Histoire et Aventures de Dona Rufine, fameuse courtisane de Séville*, trad. de l'espagnol de dun Alonço de Castillo Sovoreano, Paris, 1731, 2 volumes in-12. Parmi les pièces que nous avons de lui, on remarque : I. l'*Esprit follet, ou la Dame invisible*, 1642, in-4°; 1643, 1662, 1665, in-12. II. L'*Absent de chez soi*. III. Les *Fausses vérités*. IV. La *Coiffeuse à la mode*. V. Les *Soupçons sur les apparences*.

OUVRARD (René), né à Chinon en Touraine, vers 1620, maître de musique de la Sainte-Chapelle, chanoine à Saint-Gratien de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et la musique, mourut dans sa patrie en 1694. Ses ouvrages sont : I. *Secret pour composer en musique*

par un art nouveau, Paris, 1660. II. *Biblia sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehensa*, Paris, 1668; le même ouvrage en français. III. *Motifs de réunion à l'Église catholique*, etc., Paris, 1668. IV. *Calendarium novum, perpetuum et irrevocabile*, Paris, 1682. V. *Motifs de la conversion du comte de Lorges*, Paris, 1670. VI. *Défense de l'ancienne tradition des Églises de France sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules*, Paris, 1678. VII. *L'art et la science des nombres*, en français et en latin, Paris, 1767. Outre ces ouvrages imprimés, il y en a encore cinq autres manuscrits, indiqués dans le catalogue imprimé en 1706 des manuscrits de la cathédrale de Tours, pages 112 et 113, parmi lesquels il faut distinguer une *Histoire de la musique*, depuis son origine jusqu'au temps d'Ouvrard. On trouve quelques détails sur Ouvrard, dans le Dictionnaire de Moreri.

OUWATER (ALBERT VAN), peintre, né à Harlem, vers le commencement du 14ᵉ siècle, fut un des premiers artistes qui se servirent du procédé de la peinture à l'huile. Il était le contemporain de Van Eyck. Parmi ses ouvrages on cite un tableau de Saint Pierre et Saint Paul, dans l'église principale de Harlem; une *Résurrection de Lazare* et une *Descente de croix.* Albert Durer faisait un très-grand cas de ce dernier tableau.

OUWENS (RUTGER), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande, où il est mort dans un âge très-avancé, en 1779, a laissé un vol. d'*Observations critiques et philologiques*, publié après sa mort à Franeker, en 1780, 1 vol. in-4°, de 657 pages, sous le titre de *Noctes Hagænæ, sive Observationum libri III*. C'était le fruit de ses insomnies.

OUYN (JACQUES), né à Louviers, dans le milieu du 16ᵉ siècle, fit jouer, en 1597, *Tobie*, tragédie en cinq actes, en vers, sans distinction de scènes, imprimée à Rouen, en 1606, in-12. Le sujet de cette pièce est l'Histoire des deux Tobie.

OUZBEK KHAN, commença à régner à Kaptchak, l'an 1313 de J.-C. Il était fils de Thogrul, et succéda à son oncle Toghtagou, qui fut assassiné. Il ravagea la Russie, fit deux expéditions en Perse. Il mourut vers 1348, de la peste qui ravagea ses États et désola ensuite tout le continent. Ce prince était aimé de ses peuples et craint de ses voisins. Il régna pendant trente ans.

OUZOUN HAÇAN BEYG (ABOU NASR MODHASSER EDDYN). *Voyez* UZUM-CASSAN.

OVALLE ou OVAGLIE (ALPHONSE DE), jésuite, né en 1601, à Sant-Jago, capitale du Chili, prêcha l'Évangile dans le Chili et dans le Pérou. Il mourut à Lima, le 11 mars 1651. On a de lui entre autres ouvrages : *Istorica relazione del regno di Cili e delle missioni e ministerii della comp. di Giesu*, Rome, 1646, in-fol., avec cartes et fig.

OVANDO (NICOLAS), commandeur de l'ordre d'Alcantara, succéda, en 1501, à Bovadilla dans le gouvernement de l'île Hispaniola. Il arriva à Saint-Domingue le 15 avril 1502. Les nouveaux réglemens qu'il publia d'abord, par ordre du roi, adoucirent le sort des Indiens. Mais bientôt

cette modération fit place à la barbarie la plus révoltante ; il serait impossible d'exprimer d'une manière conforme à la vérité la cruauté et la perfidie dont il fit usage à l'égard des malheureux Indiens. Sous son administration, les Lucayes devinrent un affreux désert. Autant Ovando fut cruel envers les Indiens, autant il gouvernait les Espagnols avec sagesse et justice. Il garda ce gouvernement jusqu'en 1508, époque à laquelle il fut remplacé par Diego Colomb, fils de l'amiral. Il mourut en Espagne dans une retraite honorable.

OVERALL (Jean), d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint en 1614, évêque de Coventry et de Lichtfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier par lettres les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On trouve quelques-unes des siennes dans le recueil intitulé *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-folio. Ce prélat termina sa carrière en 1619.

OVERBEECK (Bonaventure van), dessinateur, peintre et antiquaire hollandais, né à Amsterdam, en 1660, et mort en 1706, avait conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistent en entier, puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires, pour les placer à côté. Il y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, et les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Ce Recueil, qui était d'abord en flamand, a été traduit en latin, en italien et en français. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc., Amsterdam, 1706, trois part. in-fol. Chaque volume est composé de cinquante planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en français à Amsterdam, en 1709, et à La Haye, 1763, en trois vol. in-fol., sous ce titre : *Les restes de l'ancienne Rome, mesurés et dessinés sur les lieux.* Cet ouvrage est estimé pour l'exactitude et la vérité des dessins. Les figures sont belles dans tous les exemplaires, à l'exception de ceux de l'édition de La Haye, où les planches paraissent fatiguées. Overbeeck n'avait que 46 ans quand il mourut, et les médecins qui le soignèrent dans sa dernière maladie comptaient encore sur les ressources de la nature pour son salut, lorsqu'il leur dit : « *Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans, il faut compter double, car j'ai vécu jour et nuit.* » Et il rendit le dernier soupir au milieu de cette inaltérable tranquillité d'ame.

OVERBURY (Sir Thomas), gentilhomme et auteur anglais, moins connu par ses productions que par sa fin tragique, né en 1581, au comté de Warwick, mort en 1613. élève d'abord du collége de la reine à Oxford, et ensuite du collége de justice du Temple. s'attacha au lord Carr, comte de Sommerset, qui lui

procura l'honneur d'être fait chevalier. Quoiqu'Overbury eût favorisé les amours de ce lord avec la comtesse d'Essex, il s'opposa à leur mariage, et par là il s'attira la haine de tous les deux. Sur une frivole accusation. Overbury fut envoyé à la tour, où le comte de Sommerset et son épouse le firent empoisonner. Deux ans après on découvrit les circonstances de sa mort, et les agens du comte et de la comtesse périrent sur l'échafaud; mais le roi fit grace aux grands coupables. Sir Thomas a composé deux poèmes dont les Anglais font beaucoup de cas: I. *La Femme*, poème, 1614, in-4°. II. *Le Remède d'amour*, 1620, in-8°. — Thomas Overbury, son neveu, est auteur de quelques écrits, entre autres : *Interrogatoires, jugement, condamnation et exécution de Jeanne Perry et de ses deux fils, pour le meurtre supposé de G. Harrisson*, Londres, 1676, in-4°.

OVERDATZ (Louis), né à Enghien, ville de Hainaut, vers l'an 1630, étudia la médecine avec succès, se fit recevoir docteur en cette faculté, et alla se fixer à Bruxelles en qualité de médecin du marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas. Il mourut dans cette ville vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, dans lesquelles ce prince le qualifie de médecin du train de l'artillerie du roi aux Pays-Bas. Overdatz a donné, à l'usage des pauvres, et écrit en flamand, un Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir, Bruxelles, 1668, in-12.

OVERKAMPF (George-Guillaume), né en Westphalie, vers le milieu du 17e siècle, est auteur de divers ouvrages. Ses opéras furent imprimés à Rintelen, en 1705. On y remarque une dissertation singulière sous ce titre : *Commentatio theologica de ratione flatûs curiæ romanæ circà usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano.* Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Un écrivain dit : « On peut juger du goût d'un homme qui ne trouve dans la langue de Virgile et de Cicéron d'autre raison de prédilection qu'une ambition imaginaire; la vérité est que la mère de toutes les Églises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme et général, connu de tous. Déjà, avant la naissance du christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissait de cet avantage. *Quæ sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret.* » Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *De sacrâ latinitate*, dit que Rome chrétienne ne pouvait, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui, sous Rome païenne, fut celle de l'univers. *Nec decet gentili adhùc Româ domito orbi latinitatem fuisse imperatam, eâdem verò christianâ negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit.* Jean-Adam Flessa, protestant, dans sa *Dissertatio de cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ*, Rintelen, 1727, dit que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte, et par là

immuable, que dans une langue vivante.

OVIDE (Publius Ovidius Naso), chevalier romain, naquit à Sulmone, dans la contrée des Péligniens, aujourd'hui l'Abruzze, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars de l'an 711 de Rome, ou l'an 43 avant Jésus-Christ.

Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo :
Pelignæ dicar gloria gentis ego.

Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya à Rome de bonne heure. Ses talens s'étaient déjà développés : le séjour de cette ville les perfectionna. De Rome il se rendit à Athènes, n'étant encore âgé que de 16 ans, pour connaître toutes les finesses de la langue et de la littérature grecque. La poésie avait pour lui des attraits irrésistibles. Son père, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettait ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide était né poète, et le fut malgré son père. (*Et quod tentabam scribere, versus erat.*) Cependant, pour ne point paraître dédaigner entièrement ses conseils, il revint à Rome, où il étudia les orateurs. Il se mit sous la discipline d'Arellius Fuscus et de Portius Latro, qui donnaient des leçons de rhétorique. Ce fut en ce temps-là qu'il composa des déclamations dont parlent plusieurs auteurs. Mais son penchant pour la poésie l'emporta, et, sans attendre la mort de son père, il se réconcilia avec les Muses. Ayant fixé son séjour à Rome, il fut honoré à la cour d'Auguste. Il était encore fort jeune lorsqu'il se maria pour la première fois ; mais il ne garda pas long-temps cette première femme ; il la répudia pour en épouser une seconde, qu'il répudia de même. On ignore quand il en épousa une troisième ; on sait seulement qu'il conserva à celle-ci son estime et son cœur. Ovide aurait pu être heureux ; mais, tourmenté par le démon de la poésie et par celui de l'amour, il éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de sa flamme, il voulut réduire en système l'Art d'aimer. Il publia un poème sous ce titre. Auguste, irrité contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de cinquante ans, à Tomes (aujourd'hui, dit-on, Tomis *ou* Tomswar), sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil était assez agréable pour les habitans du pays ; mais les montagnes qui sont au sud, et les vents du nord et de l'est qui soufflent du Pont-Euxin, le froid et l'humidité des forêts et du Danube, rendaient cette contrée insupportable à un homme né en Italie. On ignore le véritable crime d'Ovide. C'était apparemment, suivant Voltaire, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste, ou plutôt encore, suivant l'opinion de Ginguené, il fut victime d'une intrigue de cour, dont il ne sut pas garder le secret. Comment cet empereur aurait-il pu exiler Ovide pour son poème de l'*Art d'aimer*, lui qui aimait et protégeait Horace, dont les poésies sont quelquefois si licencieuses? lui, qui avait fait des vers beaucoup plus libres que tous ceux de l'*Art d'aimer?* Il est vraisemblable qu'Octave alléguait une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve, dit Voltaire, qu'il

s'agissait de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la famille impériale, c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point Ovide. Mais, disent ceux qui n'adoptent pas les conjectures de Voltaire, en supposant qu'Auguste eût brûlé d'un amour incestueux pour sa fille, aurait-il pris assez mal ses mesures pour se laisser surprendre? Et si Ovide avait été témoin de son crime, Auguste était-il homme à se refuser un homicide pour cacher sa turpitude à l'univers? N'était-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire connaître, que d'en punir le confident par un simple exil, qui n'enchaînait ni sa langue, ni sa plume? N'est-il pas plus vraisemblable qu'Ovide, soupirant en secret pour Livie, chaste épouse d'Auguste, commit une indiscrétion semblable à celle d'Actéon, et qu'il vit au bain cette nouvelle Diane? Les vers suivans ne semblent-ils point confirmer cette conjecture?

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Actæon vidit sine veste Dianam;
Præda fuit canibus non minus ille suis.

Voyez encore sur la disgrace de l'auteur de l'*Art d'aimer*, la lettre que Poinsinet de Sivry a publiée dans le *Mercure de France* (avril 1773, première partie, page 181 et suiv.), dans laquelle il veut prouver que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allègue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie, sa fille). Cette lettre contient des raisons qui paraissent plausibles. Quoi qu'il en soit de la cause des malheurs d'Ovide, il les sentit vivement. Il tourna sans cesse ses regards vers Rome, et demanda en vain grace à Auguste et à Tibère. Il mourut dans son exil, l'an 17 de Jésus-Christ; il y avait passé sept ans. Il s'était fait lui-même cette épitaphe:

Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere Nasonis, molliter ossa cubent.

Les ouvrages qui nous restent de ce poète sont: I. Les *Métamorphoses*, regardées généralement comme son chef-d'œuvre. Ovide semblait le penser lui-même; car il assure qu'il durera éternellement.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Mais quel nom peut-on donner à cet ouvrage? Ce n'est point un poëme épique: ce genre de poésie a des règles, et Ovide n'en connait point dans son ouvrage. Ce n'est point non plus un poëme historique; c'est plutôt une ingénieuse compilation, dont l'invention était due aux poètes anciens, et les ornemens à Ovide. Le nom de poëme didactique convient encore moins à cette production irrégulière; ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux et des hommes. Chénier fait un grand éloge de cet ouvrage qu'il nomme un poëme cyclique. « Quelle richesse, dit-il, dans ces tableaux qui se succèdent et se font valoir par des contrastes perpétuels! quelle variété rapide dans ces narrations qui s'enchaînent par un fil imperceptible, et développent si clairement tout le système de la théologie païenne! que de génie, ou plutôt que de sortes de génie dans le poète! tantôt il

décrit le palais du soleil, avec la magnificence d'Homère; tantôt il raconte avec une gaîté maligne les aventures galantes, les ruses, les larcins mêmes des habitans de l'Olympe : ce qui a fait soupçonner à Leibnitz que le but constant du poète était de tourner en ridicule le paganisme et les dieux passionnés, faits à l'imitation des hommes. Sans cesse en concurrence avec Virgile, Ovide ne lui est pas toujours inférieur et lui oppose assez fréquemment des beautés plutôt différentes qu'inégales. Moins austère et plus harmonieux que Lucrèce, il expose aussi fidèlement que lui, les principes des écoles philosophiques. Enfin dans la fable de Myrrha, dans les plaintes d'Hécube, dans la dispute des armes d'Achille, on lui trouve le mouvement, le pathétique, l'éloquence des tragiques grecs, dont il avait suivi les traces dans sa Médée, si belle au témoignage de Quintilien, mais qui, par malheur, n'est point arrivée jusqu'à nous. » Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol., avec figures de Picart, et réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 et années suivantes, 4 vol. in-4°. Elles sont aussi imprimées en 3 vol. in-12 de Hollande et de Paris. M. J. G. Dubois de Fontanelle en a donné une nouvelle version estimée, en 1767, 2 volumes in-8°, figures. La dernière édition de 1802, en 4 vol. in-8°, figures, avec le texte latin, un Dictionnaire mythologique, et les notes de Desfontaines, est préférable. On a eu tort d'attribuer à Malfilâtre une traduction des *Métamorphoses*, publiée à Paris en 1799, 3 vol. in-8°. Desaintange a donné sa nouvelle traduction complète, et en vers, Paris, 1800, 2 vol. in-8°; et 1808, 4 vol. in-8°, avec les 140 figures tirées de l'édition de 1767. L'une des plus belles éditions de la traduction des *Métamorphoses*, est celle à laquelle a présidé M. G. T. Villenave, qui en est le traducteur, 1806-1809, 4 vol., grand in-8°, publiés en 24 livraisons, dont un exemplaire a été tiré sur peau de vélin, au prix de 1,000 fr. la livraison. Les 140 figures qui l'ornent sont de Le Barbier, Monsiau, Moreau jeune. Voici une récapitulation des traducteurs français des *Métamorphoses:* d'abord, en prose, Colard Mansion, en 1404; Nic. Renouard, en 1619; Pierre du Ryer, en 1660; Martignac, en 1697; Bellegarde, en 1701; Ant. Banier, en 1732; Dubois de Fontanelle, en 1767; Barett, en 1778; traduction attribuée à Malfilâtre, en 1799; et Villenave, en 1806. Ensuite en vers, Chrestien Gonays, manuscrit du 15e siècle; Fr. Habert, en 1557; Christophe Deffrans, en 1595; Raymond et Charles Massac, en 1660; du Bartas, en 1609; Th. Corneille, en 1697; Desaintange, en 1785. II. Ses *Fastes*, en six livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés et quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble et riante. Le Père Rapin regardait cette production comme du meilleur goût, et la plus judicieuse de celles qui sont sorties de la plume de ce poète. C'est un ouvrage d'une grande érudition, puisée dans la plus belle antiquité. M. Bayeux a donné une bonne traduction française des *Fastes*, Paris, 1783, 4 vol. in 8°, figures; et Desain-

tange, les a traduits en vers, Paris, 1804, 2 vol. in-8° avec le texte. III. Les *Tristes* et des *Elégies* pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses; mais il manque souvent de précision et de noblesse; et en cherchant les ornemens de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le P. Kervillars, jésuite, a traduit les *Tristes* et les *Fastes*, en trois volumes in-12; et il a paru depuis une nouvelle version de ces derniers, avec notes et figures, quatre volumes in-8°. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, de bonne poésie et de volupté. (*Voy.* Méziriac.) Boisgelin de Cicé, ancien archevêque d'Aix, les a traduites en 1784, un vol. in-8°, avec le texte, tiré à 12 exemplaires, et sans le texte, également à petit nombre d'exemplaires. V. *L'Art d'aimer*, poème en trois chants. Dans le premier, Ovide enseigne comment on doit s'y prendre pour se procurer une maîtresse; dans le second, il instruit des moyens de la conserver; dans le troisième, il donne des leçons aux femmes qu'il ne veut pas, dit-il, laisser sans armes, après avoir armé les hommes contre elles. « Malheureusement ce troisième chant, dit un littérateur, est celui où la vertu du poëte s'est le plus affranchie du joug de la décence. Les belles, auxquelles il est dédié, ont dû rougir plus d'une fois en le parcourant; car l'auteur ne leur enseigne pas seulement l'art de donner plus de relief et d'effet à la beauté, par les ornemens et les prestiges de la toilette, et la méthode de tromper avec adresse ou un mari ou un amant; mais il entre dans des mystères plus secrets. Sa muse indiscrète soulève les voiles de la nuit et ceux de la pudeur. » Ovide aussi prévient les vierges et les sages matrones que son ouvrage n'est pas fait pour elles. « Loin d'ici, dit-il, les bandelettes de la pudeur, et les longues robes qui couvrent modestement les pieds de la chasteté. » Mais cet avertissement était-il bien sincère? Desaintange a traduit l'*Art d'aimer*, en vers, et avec des remarques, Paris, 1807, in-8°. Il avait paru à Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, une traduction en prose des *Œuvres galantes et amoureuses d'Ovide*. VI. Les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer*. VII. *Ibis*, poème satirique, sans finesse, et où le sel est trop délayé. VIII. Des *Fragmens* de quelques autres ouvrages. Plusieurs de ces fragmens ne sont pas authentiques. IX. Il avait fait une tragédie de *Médée*, qui ne nous est point parvenue; « mais il y a lieu de croire, dit d'Arnaud, qu'Ovide qui est très-souvent hors du sentiment, eût été un mauvais auteur dramatique. » La nature n'avait point été avare à l'égard d'Ovide: son esprit est vif et fécond, son imagination belle et riche, mais sans frein; les expressions semblent courir au-devant de sa pensée, et, embarrassé du choix, il la noie souvent, pour ne rien perdre de son esprit, dans une mer de mots harmonieux. Avec les grandes qualités et les défauts brillans dont nous venons de parler, Ovide gâta le goût des Romains; il prodigua les fleurs, les saillies et les pointes. Ce défaut plut à son siècle: il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas assez de ce

qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit. Les premières éditions de ses *Œuvres* complètes sont de Rome, 1471, 2 vol. in-fol., et de Bologne, même année, in-fol. Les bonnes sont d'Elzevir, 1629, 3 vol. in-12; *cum notis variorum*, 1661 et 1662, 3 vol. in-8°, à cause des figures; mais moins ample que celles de 1670, 1683 et 1782, *ad usum Delphini*; de Lyon, 1686 et 1689, 4 vol. in-4°; et avec les notes de Burmann, 1727, 4 vol. in-4°. Il y a encore celle de Paris, 1762, en 3 vol. in-12, faite sur l'édition de Nic. Heinsius: on a profité des corrections d'un exemplaire qu'avait possédé Politien. M. Massi, de Milan, a donné une superbe édition d'Ovide, Mediolani, 1806, 5 vol. in-fol. Martignac a traduit toutes les *Œuvres* de cet auteur, 1697, en 9 vol. in-12, et l'abbé Poncelin a donné une nouvelle édition des *Œuvres* du même auteur, traduites par différens savans, tels que Banier, Bayeux, Kervillars, etc., Paris, an 7 (1799), 7 vol. in-8°, édition mal imprimée, dont quelques exemplaires sont in-4°. On a plusieurs Vies de ce poète; la plus récente est celle que M. Villenave a donnée en 1807.

OVIEDO (JEAN GONSALVE D'), né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, et il se trouva à Barcelonne en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'île de Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, aujourd'hui connue sous le nom de *Saint-Domingue*. Il lia une étroite société avec lui et avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardait les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples: c'est ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'île de Haïti, en qualité d'intendant et d'inspecteur général du commerce et des mines dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avait faits pendant les guerres de Naples, l'engagèrent à s'y appliquer à la recherche des remèdes les plus efficaces contre cette maladie, qu'on croyait venue des Indes Occidentales. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées; et à son retour en Espagne, il publia *Summario de la Historia general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le publia ensuite sous le titre de *La Historia general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535, et Tolède, 1536, in-folio. Elle a été traduite en italien et ensuite en français, Paris, 1556, in-folio. C'est dans cet ouvrage qu'Oviedo dit que la siphilis est endémique dans l'île de Haïti, et que de là elle avait passé en Europe. Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour la guérison de cette maladie; et en effet, il tient encore de nos jours un rang distingué parmi les antisiphilitiques.

OWAIN, fils de Cadwygan-ab-Bleddyn, prince de Powys, mort en 1114, enleva Nesse, femme de Gérald, gouverneur de Pembroke. Son père et lui furent contraints de fuir en Irlande; mais, peu après, ils rentrèrent dans leurs États. Owain succéda à son père en 1110. L'année suivante il accompagna en Normandie Hen-

ri Iᵉʳ, qui le fit chevalier. Ce prince fut tué par ce même Géraid à qui il avait enlevé Nesse.

OWAIN, fils de Maxen Wledig, personnage célèbre dans les Annales des Gallois : ce fut lui qui secoua le joug des Romains, et rompit toute liaison avec eux. Il fut élu souverain de cette contrée. L'Eglise d'Angleterre le compte aussi au nombre de ses Saints.

OWAIN - CIVEILOG, prince guerrier et poète, mort en 1197, fit la guerre à Hywel-ab-Cadwygan, et à Rhys-ab-Grufydd. On trouve dans l'Archéologie un échantillon de sa poésie.

OWAIN - GLANDWR appelé Owen Glendwer, né en 1348, mort en 1415, dernier rejeton des princes souverains de Galles qui ont combattu pour leur indépendance, s'appliqua dans sa jeunesse à l'etude des lois, et fut nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre : mais son successeur, Henri IV, confisqua ses terres, et les donna au lord Grey, qui l'avait représenté aux yeux de ce prince comme suspect de trahison. Owain, irrité, rassembla ses amis, brûla la tour de Ruthyn, et fit Grey prisonnier. Cependant il lui rendit la liberté moyennant une rançon considérable. En 1402 Owain défit Edouard Mortimer dans le comté de Radnor, et le fit prisonnier. Il soumit ensuite le comté de Glamorgan, et y assembla un parlement qui le reconnut souverain de Galles. En 1404 le conquérant obtint l'appui de la France : la prise de Caermarthen fut le seul avantage que lui procura ce secours. Ses affaires déclinèrent toujours depuis, et il fut réduit à se cacher. Enfin, sous le déguisement d'un berger, il méditait de nouveaux projets quand il mourut.

OWEN (JEAN), en latin *Audoënus*, poète latin du 16ᵉ siècle, né à Armon, dans le comté de Caërnarvon en Angleterre, habile dans les belles-lettres, fut obligé de s'abaisser à l'état d'instituteur pour subsister. Owen soutint cet état d'indigence avec une fermeté qui fit honneur à sa philosophie. C'est principalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes le laissèrent dans la misère durant sa vie, et après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de Saint-Paul. On voit sur le monument d'Owen son buste de cuivre, couronné de lauriers, avec des vers latins à sa louange. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes*, Elzevir, 1625, in-16. Il y en a de bonnes et de mauvaises. On fait cas de la pureté et de la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près : on peut dire même qu'elles sont trop naturelles ; car la plupart manquent de ce trait saillant qui fait l'épigramme. M. Renouard a donné une charmante édition latine des *Epigrammes d'Owen*, Paris, 1794, 2 vol. in-12, papier vélin. Il y a des exemplaires en grand papier, et d'autres tirés sur vélin. André Lebrun a fait un choix des meilleures épigrammes de cet auteur, et les a traduites en vers français, Paris, 1709, in-12, et sous le titre de *Pensées ingénieuses*, Bruxelles, 1710, in-12. Voici l'ordre dans lequel ont paru successivement les Epigrammes d'Owen : I. *Trois premiers livres d'Epigrammes*, dédiés à Marie Nevill, fille du comte de Dorchester, 1606,

in-8°, réimprimés la même année. II. *Epigrammatum liber singularis*, dédié à Arabelle Stuart. III. *Epigrammatum libri III*, dédiés au prince de Galles. IV. Trois autres livres d'*Epigrammes*, dédiés à trois Mécènes. V. *Monastica quædam ethica et politica veterum sapientium*. Ces différens morceaux ont été recueillis en un volume in-8°, et un volume in-12 en Angleterre. Il en existe plusieurs traductions en vers anglais, et il en a paru une en espagnol de François de La Torre, Madrid, 1674 et 1682, in-4°, 2 vol. Il y a eu plusieurs traductions françaises de ces épigrammes. M. Aug. La Bonisse en a publié une en vers français, par Kerivalant, Lyon, 1819, in-18.

OWEN (Jean), élevé à Oxford, ministre dans le parti des non-conformistes, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles Iᵉʳ, prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 août 1683, à 67 ans, à Eling près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportement, et indignes d'être lus par les gens raisonnables. Les principaux sont : I. *Exposition des livres des Hébreux*, 4 vol. in-folio. II. *Discours sur le Saint-Esprit*, in-fol. III. *Traité du péché originel*, in-8°. IV. Différens *Traités* et *Sermons*, 1 v. in-f.

OWEN (George), médecin du 16ᵉ siècle, n'eut pas plus tôt pris ses degrés dans l'université d'Oxford, qu'il fut nommé médecin de Henri VIII. Il servit de témoin au testament de ce monarque, qui lui laissa un legs de 100 livres sterling. Il remplit les mêmes fonctions auprès d'Édouard VI et de la reine Marie. Il avait fait l'opération césarienne sur la mère du premier, qui ne put le mettre au monde sans ce secours; d'où il paraît qu'il exerça la chirurgie et la pratique des accouchemens. Il fut membre du collège des médecins de Londres, et consulté sur un différend qui s'était élevé entre le collège et l'université d'Oxford sur l'admission des médecins. Le cardinal Pole, alors chancelier de l'université, adopta et sanctionna de son autorité le réglement proposé par le docteur Owen. Il mourut le 10 octobre 1558. On a de lui un ouvrage anglais, intitulé *Régime convenable pour une fièvre qui se montra de son temps*, 1558, in-fol.

OWEN (Charles), théologien anglais dissident, né à Montgommery, en 1654, mort en 1712, ministre d'une congrégation dissidente à Bridgenorth au comté de Shrop; mais obligé d'abandonner les fonctions de sa place jusqu'au moment où le roi Jacques publia sa déclaration sur la liberté de conscience. On a d'Owen plusieurs écrits pour la défense des non-conformistes.

OWEN (Henri), théologien anglais, naquit vers 1719, dans le comté de Mérioneth. La nature le portait à l'étude des mathématiques; mais il embrassa la profession de médecin, et la quitta bientôt pour se livrer entièrement à la théologie. Il surpassa, quant

à l'érudition ecclésiastique, la plupart de ses contemporains, et mourut sur la fin de 1795, dans la 80e année de son âge. Il a laissé : I. un *Traité de la trigonométrie*. II. Des *Observations sur les miracles de l'Écriture*. III. Des *Remarques sur les quatre Évangélistes*. IV. *Avis aux jeunes étudians en théologie*. V. *Remarques sur la version des Septante*. VI. Deux volumes de *Sermons pour la fondation de Boyle*. VII. Une *Introduction à la critique hébraïque*. — OWEN (Édouard), recteur de Warrington, dans le Lancashire, mort en 1807, a publié une traduction anglaise des satires de Juvénal, 2 vol., 1786, in-12. — OWEN (Thomas-Édouard), ecclésiastique anglais, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Méthodisme démasqué*, 1802, in-8°.

OWTRAM (WILLIAM), prébendier de Westminster, distingué par sa piété, sa charité et ses talens dans le ministère de la chaire, sous le règne de Charles II, était instruit dans presque toutes les sciences, et versé particulièrement dans la connaissance des antiquités juives, comme le prouve son ouvrage *De sacrificiis*. Le docteur Owtram mourut en 1679.

OXENBRIDGE (JEAN), ministre à Boston, né en 1609, en Angleterre, élève d'Oxford, où il fut quelque temps sous-maître, commença à prêcher vers l'an 1634, et passa aux Bermudes, où il se chargea d'une église. En 1641 ou 1642, il retourna en Angleterre, et obtint une bourse au collége d'Eaton. En 1662, les suites de l'acte de conformité l'obligèrent à s'expatrier. Il partit pour Surinam, et de là aux Barbades ; et en 1669, à la Nouvelle-Angleterre, il devint pasteur de la première église. Il mourut en 1674. Oxembridge était l'un des plus célèbres théologiens, et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps. Il a publié : *Le Double mot du guet*, 1661 ; *Proposition de propager l'Évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*, 1671 ; *Recherches raisonnables sur Dieu*.

OXENSTIERN (AXEL, comte D'), grand-chancelier de Suède et l'un des plus grands hommes d'état du 17e siècle, fut le premier ministre de Gustave-Adolphe. Il était né en 1583, et mourut en 1654, âgé de 71 ans. La gloire du prince qu'il servait devint, lorsqu'il cessa de vivre, un fardeau honorable, mais pénible, et capable d'accabler l'homme d'état qui n'eût pas joint une grande force de tête à une grande activité d'esprit, un tendre attachement pour la mémoire de son roi à un patriotisme courageux et inébranlable. La mort prématurée de Gustave-Adolphe, tué à la bataille de Lutzen, en 1632, enchaîna tout-à-coup les brillantes destinées des Suédois. Les alliés se refroidirent ou changèrent de parti ; des ennemis équivoques se montrèrent des ennemis déclarés ; les soldats, qui souffraient avec joie toutes les privations lorsqu'ils avaient un héros à leur tête, devinrent d'insolens factieux sous des chefs moins imposans ; les lieutenans de Gustave, comme ceux d'Alexandre, qui adoraient le joug lorsque son auguste ascendant comprimait leurs passions ambitieuses, se disputaient sur son cercueil un héritage auquel ils se croyaient des droits ; la nation, épuisée d'hommes, d'argent,

était fatiguée de sa gloire, et versait des larmes de douleur sur des triomphes désastreux. Tout le fardeau des affaires tomba sur Axel Oxenstiern. Il ne s'était point borné aux travaux de cabinet et aux négociations; il avait mené au roi, près de Nuremberg, une armée de 50,000 hommes, formée des garnisons de la Basse-Saxe et de la Thuringe; il avait aidé le monarque de ses conseils au milieu des camps. Oxenstiern ne se laissa point abattre par le coup fatal que la mort de Gustave portait à la Suède; il ranima le courage du sénat; il sut contenir le parti qui soutenait les prétentions de Ladislas, roi de Pologne, au trône de Suède; il rétablit la bonne intelligence avec la Russie; il fit tomber les armes des mains du roi de Danemarck, en promettant d'unir Christine à l'héritier présomptif de la couronne. La France, la Hollande, l'Angleterre prévinrent les vœux du directeur-général de la Suède; car c'était le titre dont l'avait revêtu la confiance du sénat, en l'investissant d'une dictature que les circonstances rendaient indispensable. Il ne fut point entièrement heureux en Allemagne, ayant à négocier avec des villes libres, avec des princes divisés d'intérêt; la lenteur des formes républicaines irrita son esprit impatient de toute contradiction: l'argent surtout était difficile à obtenir de peuples fatigués et même épuisés par les ravages des troupes ennemies; mais il reçut de la confédération le pouvoir le plus flatteur pour un ambitieux, celui de diriger toutes les opérations militaires. Le ministre suédois fut obligé d'imiter la politique de Gustave, et de satisfaire la cupidité des princes allemands qui, par les récompenses qu'ils exigeaient, déshonoraient la belle cause qui leur avait mis les armes à la main; ce qui lui fit dire: « Qu'on écrive dans nos archives, pour en conserver la mémoire éternelle, qu'un prince de l'empire germanique demanda de pareilles choses à un gentilhomme suédois, et que le Suédois les accorda à un prince de l'empire germanique, sur le territoire germanique. » Ce fut par des concessions semblables qu'il reconquit à la Suède l'attachement de l'ambitieux duc Bernard de Veimar. Pour le rendre fidèle soldat, il fallut en faire un prince puissant. Oxenstiern n'accepta point les offres de service qui lui furent faites par Wallenstein, qui eut la gloire de faire trembler l'empereur Ferdinand, conçut les projets les plus vastes, mais ne sut point saisir l'instant favorable à leur exécution. La conduite de ce sujet superbe, qui voulait faire acheter si chèrement à l'Autriche les services qu'il lui avait rendus, ne parut point au ministre suédois assez franchement audacieuse pour interdire au rebelle tout accommodement avec le monarque outragé; ce ne fut que lorsqu'il lui vit déployer l'étendard de la révolte qu'il lui offrit des secours; mais il n'était plus temps; la main d'un perfide délivrait l'empereur d'un dangereux ennemi. La défaite de Nordlingen semblait devoir porter un coup mortel aux armes suédoises; elles avaient perdu, en un seul jour, toute leur supériorité; l'effroi, la division accablaient le parti protestant: l'abus de la victoire, le fanatisme atroce des catholiques, l'impitoyable dureté de l'empereur, qui ne voyait

dans les vaincus que des rebelles à exterminer, firent naître le désespoir, et le désespoir ranima le courage. Le malheur fait connaître les vrais amis, cette vérité s'applique aux États comme aux particuliers : Oxenstiern perdit ses alliés d'Allemagne en cessant d'être heureux. La Hollande, l'Angleterre, Venise, lui fournirent des armes et de l'argent, et malgré le prix dont il fallait acheter le secours de la France, les circonstances ne permettaient point de négliger un si puissant auxiliaire, surtout au moment où l'électeur de Saxe, en se réconciliant avec l'empereur, sacrifiait bassement à un sordide intérêt son honneur, sa religion, ses alliés, et la constitution germanique. Depuis que les Suédois avaient perdu le prestige de grandeur qui soutient l'enthousiasme des peuples au milieu des plus violentes calamités, les protestans, n'ayant plus l'espoir de se relever, ne regardaient la guerre que comme utile à Oxenstiern et à Richelieu ; ils pensaient que tout le sang que l'on continuerait à verser ne servirait qu'à l'ambition de ces deux ministres-rois ; et le traité d'Espagne, en réunissant tous les partis sous l'autorité impériale, devait diriger toutes leurs forces contre la France et la Suède. L'accession des États évangéliques à cette paix les rendait coupables d'une monstrueuse ingratitude ; ils avaient invoqué les armes suédoises ; ils avaient regardé Gustave comme un libérateur, et ils allaient bannir honteusement de l'Allemagne les braves qui avaient tout sacrifié pour eux. On leur offrait, pour toute indemnité, la somme de deux millions et demi de florins. « Les électeurs de Bavière et de Saxe, dit Oxenstiern, se font payer, avec des provinces importantes, l'appui qu'ils prêtent à l'empereur, et qu'ils lui doivent comme vassaux ; et nous Suédois, qui avons sacrifié notre roi pour l'Allemagne, on veut nous renvoyer avec la misérable somme de deux millions et demi de florins ! » Jamais le génie vigoureux et inépuisable d'Oxenstiern n'eut autant d'obstacles à vaincre qu'en 1635. Presque tous les alliés de la Suède avaient cédé à l'empereur, ou par des traités ou par la force des armes ; l'armistice avec la Pologne était prêt à expirer ; le découragement commençait à frapper les armées suédoises : l'habile ministre ranima l'honneur national, sut employer et récompenser des hommes intrépides ; il tira parti de la politique de la France ; et, après avoir fait essuyer à l'Empire de nouveaux revers et de nouvelles humiliations, il obtint enfin une paix honorable. L'agrandissement que le génie de Gustave et la fermeté d'Oxenstiern procurèrent à la Suède allait se perdre peu de temps après. On la forçait même au sacrifice de ses anciennes provinces, lorsque Louis XIV la sauva en portant la guerre dans la Basse-Allemagne ; mais elle ne se montra point reconnaissante. Lorsque ce prince expiait par les plus grands malheurs les abus d'une longue prospérité, elle se contenta de lui offrir une médiation partiale et favorable à ses ennemis. Oxenstiern fut un des cinq tuteurs de cette fameuse Christine qui abandonna le trône par vanité, et se fit savante par désœuvrement. Le génie de ce ministre se peint par ses actions : occupant le plus

brillant emploi dans un pays où le despotisme avait prévalu, il avait rendu les formes antiques illusoires; ami et conseiller d'un roi soldat, il contracta cette hauteur de caractère qui ne souffre aucune contradiction. Elle le servit dans les circonstances où l'esprit de conciliation eût passé pour faiblesse, où il fallait faire croire par la fierté de ses discours à l'étendue de ses moyens. Contemporain et rival de gloire de Richelieu, il contribua comme lui à l'agrandissement de son pays, à l'humiliation de l'Allemagne; mais l'un fut l'admirateur et le serviteur d'un grand prince; l'autre fut ministre tout puissant d'un roi sans caractère et sans génie. Oxenstiern captiva les Suédois par l'ascendant de sa supériorité, sans violence, sans effusion de sang; Richelieu dompta une fière noblesse par les échafauds et les supplices. L'un, en survivant à son prince, eut le fruit de ses conquêtes à recueillir; l'autre, en délivrant par sa mort un pusillanime monarque d'une odieuse tutelle, laissa la gloire à son successeur de compléter ses vastes projets. Oxenstiern cultivait les lettres: on lui attribue le second volume de l'Histoire de Suède en allemand. Son fils, nommé Jean, fut ambassadeur plénipotentiaire de Westphalie, avec Jean Alder Salvieu, qui était le favori de Christine, qui détestait le chancelier et toute sa famille. Malgré le désintéressement, le talent, le patriotisme que fit éclater Oxenstiern, la vindicative reine le laissa sans emploi. Ainsi la réputation des pères nuit quelquefois à la fortune des enfans. — Gabriel OXENSTIERN, grand-maréchal de Suède, Benoit OXENSTIERN, grand-chancelier de Suède, et principal ministre de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTIERN (GABRIEL-THURESON, comte D'), arrière-petit-neveu d'Axel, naquit à Stockholm, en 1641, et mourut hors de sa patrie, en mai 1707, à Deux-Ponts, dont il était gouverneur. Il entreprit de bonne heure des voyages, et parcourut une partie de l'Europe. Il embrassa la religion catholique en Italie. Son esprit était naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens qu'il avait consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des réflexions morales*, imprimées à La Haye (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Buzen de La Martinière, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui était celui d'un étranger; mais il y laissa des trivialités, dont le lecteur est par fois dédommagé par des pensées solides et des traits agréables.

OXFORD (le comte D'). *Voy.* GEORGE Ier, roi d'Angleterre, et WALPOLE.

OYSEL. *Voy.* LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathématicien, né à Bouligneux, en Bresse, près de Villars, en 1640, d'une famille juive d'origine, destiné par son père à l'état ecclésiastique, entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avait toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de quinze ans, il avait composé un ouvrage sur cette ma-

tière, qui est resté manuscrit; mais où il trouva, dans la suite, des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il enseigna cette science à Lyon. La passion du jeu le dominait presque autant que celle de l'étude. Il jouait bien et heureusement; mais il ne gagnait que pour donner. Deux étrangers, qui étaient au nombre de ses élèves, n'ayant point reçu de lettres de change pour se rendre à Paris, ils en témoignèrent leur chagrin à leur maître. Ozanam leur prêta sur-le-champ cinquante pistoles, sans vouloir de billet. Arrivés à Paris, ils firent part de ce procédé au père du chancelier d'Aguesseau, qui appela dans la capitale le généreux mathématicien. Son nom fut bientôt connu; il était jeune, assez bien fait; des aventures de galanterie vinrent le chercher. Le célibat lui paraissant un état dangereux, il épousa une femme presque sans bien, qui l'avait touché par son air de douceur et de modestie. Ces apparences ne l'avaient point trompé. Il eut douze enfans, dont la plupart moururent. A l'âge de 61 ans, il perdit sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre, qui s'alluma aussitôt pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses élèves, et le réduisit à un état fort triste. Ce fut alors qu'il entra dans l'Académie des sciences, où il voulut bien prendre la qualité d'élève, qu'on avait sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit point perdre la gaîté qui lui était naturelle. Il mourut d'apoplexie, le 17 avril 1717. Il ne se piquait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. « Il appartient, disait-il souvent, aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en paradis en ligne perpendiculaire.... » Il composait avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont: I. Un *Dictionnaire des mathématiques*, ou *Idée générale des mathématiques*, 1691, in-4°. L'auteur y donne, par occasion, la solution d'un très-grand nombre de problèmes. Un *Cours de mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations mathématiques et physiques*, ouvrage curieux, réimprimé en 4 vol. in-8°, en 1724. On y trouve plusieurs problèmes d'arithmétique, de géométrie, d'optique, de gnomonique, de cosmographie, de mécanique, de pyrotechnie et de physique, utiles et agréables, avec un *Traité des horloges élémentaires*. Cet ouvrage a été totalement refondu et considérablement augmenté par Montucla, Paris, 1778, ou 1790, 4 vol. in-8°, fig. IV. *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer*, Paris, 1750, in-12. V. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. On y apprend l'art de mesurer toutes sortes de superficies, de toiser exactement la maçonnerie, les vidanges de terres, et tous les autres corps, avec le toisé du bois de charpente, et un Traité de la séparation des terres. VI. *L'usage du compas de proportion*, 1 vol. in-12. VII. *Nouveaux élémens d'algèbre*, 1 vol. in-4°. « L'algèbre d'Ozanam, dit Leibnitz, me paraît bien meilleure que celles qu'on a vues depuis quelque temps, qui ne font que copier Descartes et ses commentateurs. Je suis bien aise

qu'il fasse revivre une partie des préceptes de Viet, qui méritaient de n'être pas oubliés. » VIII. *Géométrie pratique*, 1 vol. in-12. La nouvelle géométrie n'y paraît point, c'est-à-dire celle qui s'est élevée si haut par le moyen de l'infini; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail. IX. *Tables des sinus, tangentes et sécantes, et des logarithmes*, Lyon, 1670; Paris, 1685; 1720, in-8°. X. *Traité des lignes du premier genre*, ibid., 1687, in-8°.

OZANNE (Hilaire), poète latin et philologue, né à Dôle en 1608, devint auditeur-général de l'armée de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un petit poème intitulé : *Vita Christi ordine chronologico epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8° de 79 pages.

OZANNE (Christophe), simple paysan du hameau de Chandray près de Mantes, se fit une grande réputation vers la fin du 17e siècle, par les cures merveilleuses qu'il opérait à l'aide de simples et de quelques médicamens. Cet homme était d'un désintéressement parfait, vertu rare chez les charlatans. On fit un grand nombre de pièces de vers en son honneur. Nous citerons la suivante :

Ozanne n'eut jamais dessein
De s'ériger en médecin;
L'honneur qu'on lui fait le chagrine:
Lui médecin! Comment? par où?
Il guérit ceux qu'il traite et n'en veut pas un sou,
Deux points essentiels contre la médecine.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur et ingénieur de marine, né à Brest, le 12 janvier 1728; il fut pendant dix ans dessinateur de la marine, et attaché au bureau des ingénieurs-géographes de la guerre; mais il se démit de cette dernière place. Il fut ensuite choisi pour diriger l'éducation des princes, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale. Il mourut à Paris le 3 janvier 1811. On a de lui un grand nombre de vues de ports et de batailles navales; elles sont remarquables par leur scrupuleuse exactitude.

OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingénieur - constructeur de la marine, naquit à Brest, le 3 décembre 1737. Il entra fort jeune au service, et parcourut une carrière honorable tant dans les ports qu'à bord des vaisseaux. Il mourut à Brest, le 10 février 1813. On estime beaucoup sa collection d'ornemens pour les poupes et les proues des vaisseaux. C'était en outre un excellent ingénieur; sa corvette la *Diligente*, dont la marche supérieure n'a point encore été surpassée, a suffi pour établir sa réputation dans l'art difficile de la construction. — Jeanne-Françoise, et Marie Jeanne Ozanne, toutes deux sœurs des précédens, cultivaient l'art de la gravure. On a d'elles un recueil intitulé : *Nouvelles vues perspectives des ports de France, dessinées par Ozanne, et gravées par le Gouaz*, in-fol. oblong.

OZAROWSKI (Pierre), hetmann, ou grand-général de la couronne de Pologne, partisan zélé de la Russie, eut beaucoup de part à la confédération de Targowitz, qui produisit la constitution de 1792. Lors de l'insurrection qui éclata en avril 1794, à Varsovie, contre les Russes, son hôtel fut pillé, et, quoique malade, on le tira quelques jours après du château royal où il habi-

tait pour l'emprisonner. Le 5 mai on le traduisit devant le tribunal provisoire, qui le condamna à être pendu, après avoir entendu la lecture de sa correspondance avec les Russes, qui fut trouvée dans les papiers de l'ambassadeur Igelström. On remarqua que la potence était plantée avant son jugement; ce qui a fait dire que lui et plusieurs de ses adhérens avaient été pendus par le peuple.

OZELL (John), littérateur anglais du 18e siècle, qui s'est rendu utile plutôt par son industrie que par son génie. Quoiqu'il ne dût point son éducation à la fréquentation des universités, où ses amis voulaient l'engager à finir ses études, il posséda parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, et dans la suite plusieurs langues vivantes. Son goût le portant à se jeter dans le monde et dans les affaires, il s'appliqua également aux études qu'exigeait ce genre de vie, sollicita et obtint des places. Il fut auditeur-général de la cité, et, vers la fin de sa carrière, auditeur des comptes de la cathédrale de Saint-Paul et de l'hôpital de Saint-Thomas; postes dont les émolumens ajoutèrent beaucoup à la fortune qu'il devait à d'autres circonstances. Né avec des talens distingués et un goût impérieux qui l'entraînait à l'étude de la littérature, peut-être est-il le seul exemple d'un homme de lettres qui ait cherché à dérober ses occupations littéraires à l'ombre des travaux d'un comptoir ou d'un bureau. Quoiqu'il n'ait rien produit d'original, il a su donner aux ouvrages qu'il a naturalisés en anglais un air d'originalité qui suppose un grand talent; s'il n'a pas toujours réussi à transporter dans cette langue leurs beautés primitives, ses traductions, écrites avec jugement et avec quelque goût, ont le mérite de l'exactitude. Il a traduit tout Molière et plusieurs pièces de Corneille, de Racine et d'autres auteurs dramatiques, dont le détail se trouve dans la Biographie dramatique anglaise. Celle qu'il a faite de Molière n'est pas la meilleure. Ses pièces traduites du français, sont: *le Cid*, *Alexandre*, *Britannicus*, 1714, *Les Plaideurs*, *Manlius*, 1713, *Caton*, 1716, *l'Embarras des richesses*, 1735. Ozell mourut le 15 octobre 1743. On ignore l'année de sa naissance.

OZI (Etienne), premier basson de la chapelle du roi, ensuite à la chapelle impériale et à l'orchestre de l'Opéra, et professeur au conservatoire de musique, était né à Nîmes, le 9 décembre 1754. Il sut tirer du basson, instrument ingrat et borné, des sons inouïs jusqu'alors, et il se fit une grande réputation. On a de lui des compositions estimées, et une *méthode nouvelle et raisonnée*, 1788; elle est encore suivie à l'Ecole royale de musique. Ozi est mort à Paris, le 5 octobre 1805.

OZIAS. *Voy.* Osias.

OZIAS, prophète. *Voy.* Azarias.

OZIER. *Voy.* d'Hozier.

OZOLLES. *Voy.* Petre.

OZY (François), né au Mans, docteur régent en droit en l'université d'Orléans, mort en 1657, dans sa patrie, a écrit sur l'intelligence et l'interprétation de la loi *Vinum* au Digeste. On a encore de lui deux petits Traités intitulés: I. *Apparatus jurisprudentiæ*. II. *De pacto dotalibus instrumentis adjecto*, et une Dissertation sur les variations de Cujas.

PABO

PAAS. *Voyez* PAS (Crispin DE).

PAATS. *Voyez* PAETS.

PAAW (PIERRE), en latin *Pavius*, ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit rappeler à Leyde, et après s'y être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617, à 53 ans. Ses ouvrages roulent sur l'anatomie et la botanique. Les Traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avait paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : I. Un *Commentaire sur Vésale*, en latin, Leyde, 1616, in-4°. II. Un *Traité de la peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12. III. *Hortus Lugduno-Batavus*, 1629, in-8°. C'est un catalogue des plantes, dont le nombre a bien augmenté depuis. C'est à ses soins qu'on est redevable des squelettes qui se voient dans l'amphithéâtre anatomique de Leyde, dont il a eu le premier la surintendance qu'il a remplie pendant 22 ans. On trouve, dans le P. Nicéron (Mémoires, tome 11) le catalogue de tous ses écrits. Everard Vorstius prononça, en latin, l'oraison funèbre de ce savant, l'année même de sa mort.

PABO, prince breton, et guerrier compté au nombre des saints, vivait dans le 5e siècle. Vaincu par ses voisins, il se réfugia au pays de Galles, où il fut reçu honorablement par le roi de Powys, qui lui donna des terres. Pabo embrassa ensuite la vie religieuse. On voit encore son tombeau, avec une inscription, dans l'église de Mona, dont il fut le fondateur.

PACA

PACÆUS. *Voyez* PACE et PASSÆUS.

PACAREAU (PIERRE), antiquaire habile, né à Bordeaux, brilla dans ses études, et se rendit familières les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérature étrangère. Étant entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire. Le chapitre métropolitain de Bordeaux, dont il était chanoine, lui confia deux fois le gouvernement de ce diocèse après la mort de M. de Lussan et après la translation de Ferdinand de Rohan à Cambrai. Il publia divers Mémoires sur les droits de son chapitre, des *Considérations sur l'usure*, des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, qu'il prêta, et d'autres ouvrages. Il fut nommé évêque constitutionnel à Bordeaux, en 1791. Ce vieillard mourut à 86 ans, le 5 septembre 1797, emportant l'estime et les regrets même de ceux qui ne partageaient point sa manière de penser.

PACATIEN (TITUS CLAUDIUS MARCIUS PACATIANUS), empereur romain, qui n'est connu que par les médailles. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules. Son règne dut être de fort courte durée. Dèce qui venait de succéder à Philippe, fit sans doute marcher

des troupes contre lui et le défit. On fait rapporter ces événemens à l'année 249, qui est la dernière du règne de Philippe. On trouve au cabinet du Roi plusieurs médailles de cet empereur, elles sont en argent.

PACATUS. *Voyez* DRÉPANIUS.

PACAUD (PIERRE), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort le 9 mai 1760, dans un âge avancé, s'acquit de la réputation pour la chaire. Les personnes qui aimaient la noble simplicité de l'Evangile l'entendirent avec plaisir. On a de lui des *Discours de piété ou sermons, sur les plus importans objets de la religion*, en 3 vol. in-12, 1745. On y trouve un *Avent*, un *Carême*, et des *Discours sur les principaux mystères*. Il fut exclus en 1746 de la maison de l'Oratoire, rue St.-Honoré, et relégué en province où il termina sa carrière.

PACCA (NICOLO-ANGELO COLANELLO), de Naples, docteur en médecine et en philosophie, qui florissait vers le milieu du 16ᵉ siècle, donna des leçons publiques de son art dans cette ville. On a de lui une *Histoire de Naples*, qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

PACCHIAROTTO (JACOPO), peintre, né à Sienne, florissait dans la première partie du 16ᵉ siècle. Sa manière ressemble beaucoup à celle de Pietro Perugino ; dont il pourrait bien avoir été l'élève. Obligé de s'expatrier pour avoir pris part à une révolte qui éclata à Sienne en 1535, il vint en France, et travailla avec le Rosso. On croit qu'il mourut dans ce pays : on voit quelques tableaux et quelques fresques de lui dans les églises de Sienne. On admire surtout le tableau qui représente *Ste.-Catherine visitant le corps de Ste.-Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (ANTOINE), médecin célèbre, et l'un des anatomistes investigateurs les plus distingués du 17ᵉ siècle, né à Reggio dans le Modénais en 1664, mort à Rome l'an 1726, étudia avec beaucoup de succès, dans sa patrie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Dès qu'il eut terminé son cours en cette dernière science, il alla à Rome, où Malpighi l'instruisit et le protégea. L'estime de ce savant médecin valut à Pacchioni la confiance des habitans de Tivoli, où il exerça son art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Rappelé à Rome, Lancisi l'associa à son travail relatif à l'explication des planches d'Eustachi, et Pacchioni se livra, à l'exemple de ses maîtres, aux travaux anatomiques. La dure-mère fut le principal objet de ses recherches, dont traitent la plupart de ses ouvrages, recueillis et publiés plusieurs fois à Rome (4ᵉ édition en 1741), in-4°, sous le titre d'*Opera omnia*. Les éditions séparées sont : I. *De duræ matris fabricâ et usu disquisitio anatomica, quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit*, Romæ, 1701, in-8°. II. *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ-meningis humanæ, indéque ortis lymphaticis ad piam-meningen productis, ad clarissimum virum Lucam Schrœkium*, ibid., 1705, in-8°. III. *Dissertationes binæ ad spectatissimum virum Joannem Fantonum datæ ; cum ejusdem responsione, illustrandis duræ-meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ*, ibid.,

1713, in-8°. IV. *Dissertationes physico-anatomicæ de durâ meninge humanâ, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ*, ibid., 1721, in-8°. Dans l'édition de 1741, on distingue, 1° *Epistola ad Ludovicum Testi de novis circà solidorum et fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis structuram et usum observationibus*; 2° *Vesicantium damna in multis morbis*; 3° *Prolapsi cordis historia*.

PACCHIUS (Antiochus), disciple de Philéuides, exerça la médecine au commencement du 1er siècle, et mourut sous le règne de Tibère. Ce médecin n'est connu que par le livre de Scribonius Largus, *De compositione medicamentorum* contre la douleur de côté avec fièvre ou sans fièvre. Goulin, p. 133 de ses Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne dans la médecine, rend ainsi le texte de Scribonius : « Les Anciens ont connu les effets de l'antidote de Pacchius Antiochus, qui s'enrichit beaucoup par les nombreux succès qu'il en obtint en l'employant dans les cas les plus difficiles ; mais, tant qu'il vécut, il n'en communiqua la composition à personne. Après sa mort, la recette en fut remise à Tibère, comme une sorte de legs de la part de ce médecin, et déposée dans les bibliothèques, où (continue Scribonius) je l'ai recueillie, n'ayant pu me la procurer avant ce temps. Il se renfermait pour composer ce remède, ne se fiait qu'à lui-même; et, afin de mieux tromper ses gens ou ses élèves, il leur faisait broyer beaucoup plus de drogues qu'il n'en entrait dans la composition. Au reste, il déclaroit que cet antidote n'était pas de son invention, mais qu'il en avait obtenu les plus merveilleux succès. »

PACCI (Côme), archevêque de Florence au 16e siècle, a le premier fait connaître, par une traduction latine, les discours de *Maxime de Tyr*. Trois éditions de sa traduction précédèrent la publication de l'original.

PACCIANI (Fulvio), né à Modène, célèbre jurisconsulte, donna des leçons publiques de droit à Ferrare, où il mourut en 1613. On a de lui, outre des poésies latines et italiennes : I. *Tractatus de probationibus*, Venetiis, 1594; Francofurti, 1603, 1631 et 1693. II. *Tractatus de judiciis causarum civilium, criminalium et hæreticarum*, Francofurti, 1618, in-fol. III. *Tractatus de appellationibus*, Francofurti, 1663. IV. *Consilia, responsa, relationes et allegationes circà feuda contractus et ultimas voluntates*, Augustæ-Vindelicorum, 1605, in-folio. V. *Dell' arte di ben governare i popoli*, Sienà, 1607; ouvrage composé à la demande du grand-duc Ferdinand Ier. Le pape Grégoire XIV lui avait accordé le titre et les priviléges de comte et de chevalier.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, mathématicien du 15e siècle, surnommé *de Burgo* parce qu'il était né à Borgo-San-Sepolcro, en Toscane. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et professa les mathématiques à Naples, à Milan, à Rome et à Venise. On a de lui plusieurs savans ouvrages: I. *Summa de arithmetica, geometrica proportioni e propor-*

tionalità, etc., Venise, 1494, in-fol.; *ibid.*, 1523, in-fol. II. *De Divina proportione a' tutti l'ingegni perspicaci e curiosi necessaria*, etc., Venise, 1509, in-fol., fig. III. *Libellus in tres partiales tractatus divisus*, Venise, 1508, in-fol., etc.

PACCORI (Ambroise). *Voy.* Pacori.

PACE (Richard), né dans le diocèse de Winchester, en 1482, fut élevé aux dépens de l'évêque Thomas Langton, qui se l'attacha en qualité de secrétaire, et l'envoya quelque temps à Padoue pour se perfectionner. A son retour dans sa patrie, il fut placé auprès du cardinal Bainbridge, et parvint à se produire à la cour, où son mérite lui concilia la faveur de Henri VIII, qui le fit secrétaire d'état, et l'employa dans plusieurs affaires importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut nommé, à la suite de plusieurs ambassades dont il avait été chargé, prébendier de l'église d'York, archidiacre de Dorset, doyen de Saint-Paul de Londres et d'Exeter. En 1521, à la mort de Léon X, il fut envoyé à Rome pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey; mais son successeur était nommé lorsque Pace arriva. C'est à cette époque que sa vie ne devint plus qu'une longue suite de malheurs, par la violence du ressentiment de Wolsey. Pace, à son retour, avait été envoyé en ambassade à Venise; son vindicatif antagoniste prit de telles mesures, que pendant deux ans il ne reçut de la part du roi ni lettres, ni instructions, ni argent pour subvenir à sa dépense, malgré les lettres qu'il ne cessait d'adresser à sa cour. Cette situation pénible, et les avis qu'il reçut sur la manière dont il était desservi par le cardinal, l'affectèrent si vivement qu'il en perdit la raison. Cette nouvelle ne fut pas plutôt parvenue à Londres, qu'il fut rappelé; les soins des médecins que S. M. chargea de le traiter l'eurent bientôt ramené à son premier état. Il eut alors l'avantage d'approcher, à Richmond, le roi, qui lui témoigna sa satisfaction de son rétablissement, et lui accorda une audience particulière, dans laquelle Pace lui exposa toute la cruauté et l'injustice du cardinal. Mais cet implacable ennemi ne cessa de le poursuivre, et le malheureux Pace, pressé par le roi de se justifier, fut jugé par une commission composée de Wolsey, du duc de Norfolk et d'autres. On l'envoya à la tour de Londres, où il fut détenu pendant deux ans, et à la fin déchargé de toute accusation, par ordre exprès du roi. Il se retira à Stepney, où il mourut en 1532, à peine âgé de 50 ans. Son savoir et son caractère lui avaient mérité l'amitié et l'estime d'Erasme, de Thomas More, et des autres savans de son siècle; on cite de lui une lettre remarquable écrite au roi en 1527, dans laquelle il expose avec respect et avec la plus grande décence son opinion sur son divorce. Pace a laissé: I. Des *Lettres*. II. *De fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Basileæ, 1517, in-4°. III. *De lapsu hebraïcorum interpretum*. IV. Une Traduction latine du Traité de Plutarque, *De commodo ex inimicis capiendo*. V. *Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en anglais. VI. *Sexdecim orationes ad principes*. VII. *Carmina diversa*, et d'autres ouvrages.

PACE ou PACIO (Jules), en latin *Pacius à Berigâ*, ainsi nommé d'un quartier de Vicence, sa patrie, né en 1550, jurisconsulte distingué, composa un *Traité d'arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inconstante, et des tracasseries que lui suscita son évêque, l'ayant tiré de sa patrie, il alla enseigner le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie. Pacius vint ensuite en France, et y professa à Sedan, à Nîmes, à Montpellier, à Aix, et à Valence, avec tant de réputation, qu'on lui offrit des chaires de droit à Leyde, à Pise et à Padoue. Il préféra cette dernière ville; et, après y avoir enseigné quelque temps avec un succès qui lui mérita le collier de Saint-Marc, il revint à Valence, où il mourut en 1635. Un de ses amis fit ce distique :

Itala dat cunas tellus, Germanica famam,
Gallica jus civis, dic mihi quæ patria?

Il vit le jour sous le ciel d'Hespérie,
Dut aux Germains l'éclat de ses talens;
La France l'adopta pour un de ses enfans:
Germain, Franc, Italien, quelle est donc sa patrie?

On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit. Les principaux sont : I. *De Contractibus*, Lyon, 1606, in-folio. II. *Synopsis juris*, ibid., 1616, in-folio. III. *De Jure maris Adriatici*, Francfurt, 1669, in-8°. IV. *In Decretales libri V*, in-8°. V. *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol. VI. *Aristotelis organum*, Francfort, 1597, 2 vol. in-8°. C'est une traduction fidèle de la logique d'Aristote. VII. *Legum conciliatarum centuriæ*, Lyon, 1643, Cologne, 1661, in-8°. Huet parle avantageusement de lui dans son traité : *De claris interpretibus.* Pacius, zélé protestant, revint à l'Eglise romaine avant de mourir.

PACHECO (marquis de Villena). *Voy.* Villena.

PACHECO (Dona Maria), dame espagnole, digne d'être comparée à notre Jeanne Hachette, était femme de Don Juan de Padilla, qui était à la tête de l'insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligue*, sous le règne de Charles-Quint. Don Juan, son époux, ayant été fait prisonnier à la bataille de Villalor, et condamné à l'échafaud, loin de s'abandonner à la douleur, elle ne songea qu'à la vengeance, et ranima, par sa fermeté stoïque, le courage des habitans de Tolède, qui se décidèrent à soutenir l'effort de toutes les troupes de Charles-Quint. Dona Maria combattit à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les assiégeans; mais ayant été trahie par le clergé, elle se vit bientôt abandonnée par le peuple, à qui on fit accroire qu'elle était sorcière. Elle se retira alors dans la citadelle, et s'y défendit pendant quatre mois avec un courage héroïque. Quand elle vit que les vivres et les munitions lui manquaient, elle s'échappa à la faveur d'un déguisement et passa en Portugal, où elle finit ses jours au sein de sa famille.

PACHECO de NARVAEZ (Louis), habile maître d'escrime, né à Baeça en Andalousie, donna des leçons de son art à Philippe IV, et fut dans la suite breveté du roi. Pacheco cultivait aussi la littérature; on a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Libro de las grandesas de la espada*, 1635, in-4°. On ne connaît la date, ni de la naissance, ni de la mort de cet écrivain obscur.

PACHECO (Christophe), peintre de l'école de Madrid, florissait vers le milieu du 16e siècle. Il travailla beaucoup pour le duc d'Albe, dont il avait gagné la faveur. Il avait un grand talent pour le portrait et pour la draperie.

PACHECO (François), peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville, en 1571. Il peignit, de concert avec Antoine Vasquez, six grands tableaux, tirés de la vie de Saint Raimond, pour le couvent de la Merci. Il ouvrit à Séville une école, qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Il mourut dans cette ville en 1654. Son chef-d'œuvre est sans contredit son tableau représentant le *Jugement universel*. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est estimé, et quelques poésies.

PACHECO, gentilhomme portugais, l'un des assassins d'Inès de Castro. *Voyez* Inès.

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'Histoire byzantine, naquit vers l'an 1242, à Nicée, où sa famille s'était réfugiée après la prise de Constantinople par les Latins. Il se distingua de bonne heure par ses talens. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Français. Il parvint aux premières dignités de l'Église et de l'Etat, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire* estimée *d'Orient*, qui commence à l'an 1308. L'historien a été témoin des affaires dont il parle, il y a eu même très-grande part. Son style est obscur, pesant, et chargé de digressions; mais il est en général plus sincère que les autres historiens grecs. Son ouvrage remplit d'ailleurs la suite de l'Histoire byzantine, qui était interrompue depuis le temps où Nicétas et Acropolyte finissent, jusqu'à celui où Cantacuzène commence. Le P. Poussines, jésuite, le publia en 1666 et 1669, à Rome, deux volumes in-folio, avec une traduction latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a aussi traduit en français. L'édition du P. Poussines est quelquefois reliée en 2 vol., dont le premier contient ce que fit Michel Paléologue avant qu'il fût sur le trône, et après qu'il y fut monté; et le deuxième, ce que fit Andronic-le-Vieux. On attribue encore à Pachymère une Paraphrase des ouvrages de Saint Denis l'Aréopagite, et une paraphrase des ouvrages philosophiques d'Aristote. Le P. Cordier l'a insérée, avec les Scolies de Saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de Saint Denis. On trouve, dans le recueil d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4°, un Traité sur la procession du Saint-Esprit, de Pachymère.

PACIAUDI (Paul-Marie), théatin, l'un des plus laborieux et des plus savans antiquaires du 18e siècle, correspondant de l'Académie des belles-lettres de Paris, et bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme, né à Turin en 1710, et mort en 1785, a donné des *Monumenta Peloponesiaca*, Rome, 1761, 2 vol. in-4°, et divers écrits sur des antiquités particulières, qui prouvent sa vaste érudition. On estime aussi infiniment son *Commentariolum de athletarum cubistesi in palæstrâ*, Rome, 1756, in-4°, ainsi que sa dissertation *De libris eroticis Antiquorum*, Leipsick, 1803, in-8°. Cette Dissertation parut d'abord avec l'édition de

Longus, donnée par Bodoni en 1786. On a encore de lui : *Memorie de' gran maestri dell' militare ordine Gerosolimitano*, Parma, 1780, 3 vol. in-4°; *Adnamos consulares animadversiones philologicæ*, ibid., 1757, in-4°; *Antiquitates christianæ, puteus sacer agri Bononiensis commentario illustratus*, ibid., 1756, in-8°. On a imprimé, en l'an 1717, la correspondance de Paciaudi avec le comte de Caylus, in-8°. C'est une espèce de catalogue de divers morceaux d'antiquités que ce théatin envoyait à son ami. Paciaudi professa la philosophie à Gênes, et fut le premier qui osa professer publiquement le système de Newton. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, prononça l'éloge historique de Paciaudi, dans la séance publique de cette compagnie, le 25 avril 1786.

PACICHELLI (l'abbé Jean-Baptiste), littérateur, né vers 1640, à Pistoie, très-versé dans le droit, la théologie et les antiquités, mourut à Naples, en 1702. Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, il publia, en 1691, la relation de ses voyages, sous ce titre : *Memorie nuove de' viaggi per l'Europa, comprese in varie lettere*. On a encore de cet abbé : I. *Schediasma de iis quæ nullo modo possunt in jus vocari*, Romæ, 1669. II. *Schediasma de larvis, capillamentis, et chirothecis*, Neapoli, 1693. III. *De jure hospitalitatis universo*, etc., Coloniæ Ubiorum, 1675. IV. *Lucubratio autumnalis de tintinnabulo Nolano*, Neapoli, 1693.

PACIEN (Saint), évêque de Barcelonne, florissait sous le règne de Valens. Il mourut vers l'an 390, sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il reste de lui : I. Trois Lettres au donatiste Semponien. II. Une *Exhortation à la pénitence*. III. Un *Discours sur le baptême*. Son latin est élégant et pur, ses raisonnemens justes. Ses ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4°.

PACIFICO, de Novare, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait dans le 15e siècle, et écrivit une *Somme de cas de conscience*, dite la *Somme pacifique*. François Tarvisi la traduisit en italien, et la fit imprimer en 1574 et 1580.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone dans le 9e siècle, étant né en 776, a été, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en vingt-quatre parties égales. Avant lui, on ne connaissait que les horloges de sable ou d'eau. Sidoine Apollinaire nous apprend que, de son temps, les gens riches tenaient encore des serviteurs pour les avertir des heures du bain et du souper, d'après l'inspection de ces dernières espèces d'horloges. Cet ingénieux mécanicien est principalement connu par l'épitaphe qu'on voit encore dans la cathédrale de sa ville natale, et qui est consacrée à sa mémoire. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce, et depuis, Scipion Maffei l'a donnée en entier, ainsi que Muratori. Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le sens. Plu-

sieurs savans antiquaires se sont efforcés de l'expliquer, sans qu'aucun puisse se vanter d'y être parvenu.

PACIFICUS (Picenus), frère mineur, et contemporain de Saint François, était né dans la Marche de Fermo, se fit d'abord une grande réputation comme trouvère, ou troubadour. L'empereur Frédéric II, charmé de son mérite, le couronna, et le nomma le *Roi des vers*. Pacificus (on ignore son véritable nom), curieux de voir Saint François, alla l'entendre prêcher dans un monastère. La grace fit une si forte impression sur son ame, qu'il se convertit à l'instant, et entra parmi les disciples de Saint-François, qui lui donna le nom de Pacificus, à cause de la douceur de son caractère. Pacificus devint le premier Provincial des frères mineurs. On ignore l'époque de sa mort.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, mourut à Fano, vers l'an 1500, après un siècle de vie. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre de *Hecatelegium, sive Elegiæ*, etc., Florence, 1489, in-4°, édition très-rare, réimprimée à Boulogne, 1523, in-8°; et avec ses autres ouvrages, à Parme, 1691, in-4°. On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie vénérienne paraît si bien décrite dans ses poésies, qu'on croirait que ce poison avait infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1493, puisque Pacificus en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. L'opinion de ceux qui regardent l'introduction de cette maladie comme une épidémie qui régna dans ce temps-là, n'est donc point à rejeter.

PACIFIQUE de Provins (le Père), missionnaire capucin, que l'on présume être né dans la ville dont il porte le nom, fut envoyé dans le Levant, en 1622, et visita l'Egypte, la Terre Sainte, et les autres contrées qui se trouvaient sur son chemin. En 1627, il fut destiné pour Alep, où il institua un couvent. En 1628, il partit pour la Perse, et obtint les bonnes grâces du roi de ce pays. De retour en France, le Père Pacifique fut encore envoyé aux Antilles, comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique. Il revint à Paris, où il mourut en 1653. On a de lui des Relations de ses différentes courses, et une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACINI (Jacques), originaire de Milan, professa la médecine d'abord à Bologne, pendant vingt-trois ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1543, et ensuite à Raguse, qu'il quitta quelques années après pour se rendre dans le territoire de Padoue, où il mourut le 23 août 1560. On a de lui : *De Tenuis tumoris febrem facientis ante purgationem per artem incrassatione, necnon Græcorum super hoc cum Arabibus conciliatione*, etc., Venetiis, apud Aldum, 1558 et 1559.

PACINO-EUSTACHIO, gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du 15ᵉ siècle, se fit une grande réputation pour avoir combattu deux fois les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et sur les rivières, et manœuvrée par des bateliers qui n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu, le 21

mai 1427, par François Bembo, amiral des Vénitiens; mais, quatre ans après, dans le même lieu, et avec le même armement, il remporta une victoire éclatante, sur une belle flotte vénitienne, commandée par Nicolas Trevisani. La perte des Vénitiens fut considérable.

PACIUS (Fabius), né à Vicence, dans les États de Venise en 1547, étudia de bonne heure les langues savantes et la philosophie, et s'acquit de la réputation dans les belles-lettres. Une comédie italienne de sa façon, intitulée *Eugène*, fut généralement applaudie. Sans quitter les lettres, il se livra à l'étude de la médecine, et y fit tant de progrès, qu'il obtint la confiance de ses concitoyens, chez lesquels il enseigna la philosophie et la médecine, avant même qu'il eût reçu le bonnet de docteur à Padoue. Sa réputation passa bientôt à Pavie, à Messine et en d'autres villes célèbres, qui se disputèrent la préférence, pour se l'attacher en qualité de professeur; mais, attaché à sa patrie et à sa famille, il resta à Vicence, où il mourut très-considéré en 1614. Tomasini dit que Pacius composa divers ouvrages; mais les bibliographes ne citent que : I. *Commentarius in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicentiæ, 1598, in-fol. II. *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus. Accedit de morbo gallico per methodum curando*, Vicentiæ, 1608, 1610, in-fol.

PACÔME (Saint), instituteur de la règle des cénobites, né dans la Haute-Thébaïde, vers l'an 292, de parens idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des chrétiens et le spectacle de la parfaite union de ces disciples de l'Évangile, leur désintéressement et leur charité le touchèrent; et dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avait alors dans la Thébaïde un saint solitaire, nommé Palémon : il se mit sous sa discipline, et devint bientôt lui-même chef du monastère de Tabène sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin ; les solitaires accoururent en grand nombre. La Haute-Thébaïde fut bientôt peuplée de monastères, qui reconnurent ce solitaire pour leur fondateur. Ses disciples étaient dispersés dans différentes maisons composées de 30 à 40 moines. Il fallait autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenait depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assemblaient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avait un abbé ; chaque maison un supérieur, et chaque dixaine de moines un doyen. Tous ces différens membres reconnaissaient un même chef, et s'assemblaient avec lui pour célébrer la fête de Pâques, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de Saint Pacôme, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avait donnée à ses moines. Le saint solitaire mourut le 3 mai 348. Nous avons de lui : I. *Præcepta, judicia et monita*, traduit en latin par Saint Jérôme. II. Onze Lettres, imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un

ancien auteur grec écrivit la Vie de cet illustre patriarche. Denis-le-Petit la traduisit en latin; et Arnauld d'Andilly l'a mise en français. On la trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, philosophe stoïcien, qui avait toutes les vertus de sa secte, fut enveloppé sous Néron dans la disgrace de Soranus et de Thrabea. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avait banni d'Italie, et qu'on lui avait laissé ses biens: « Allons, dit-il froidement, allons dîner à Aricia »..... Tibère avait fait mourir son père Marcus Paconius, parce qu'il avait déplu à un nain qui l'amusait.

PACORI (Ambroise), écrivain ascétique, né de parens obscurs à Ceaucé dans le Bas-Maine, devint principal du collége de cette ville. Un de ses écoliers ayant tenté de l'empoisonner en mettant du vert-de-gris dans sa soupe, il quitta cet emploi et se retira en Anjou. Peu de temps après, Coislin, évêque d'Orléans, le chargea de son petit séminaire de Meung. Pendant 18 ans qu'il eut la conduite de ce séminaire, il procura au diocèse d'Orléans l'établissement d'un grand nombre d'écoles pour l'éducation des jeunes clercs. Après la mort du cardinal de Coislin, il fut obligé de sortir du diocèse. Il vint alors à Paris, où il passa tout le reste de sa vie dans la retraite, et dans une profonde obscurité. Il y mourut en 1730, à près de 80 ans. La haute idée qu'il avait du sacerdoce ne lui permit pas de le recevoir, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On croit qu'il était appelant. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont: I. *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfans*, in-12. II. *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes.* III. *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*, 1700, in-12. IV. *Journée chrétienne*, Paris, 1741, in-12. V. *Les regrets de l'abus du Pater.* VI. *Pensées chrétiennes.* VII. Une édition des Histoires choisies, Paris, 1747, in-12, livre utile et agréable à la jeunesse, pour laquelle l'abbé Génevaux, prêtre du collége de Fortet, l'avait rédigé. VIII. Une nouvelle édition des Épîtres et Évangiles, en 4 vol. in-12; *Devoirs des vierges chrétiennes; Société chrétienne; Abrégé de la loi nouvelle.* La plupart de ces écrits sont courts. Le Moreri de 1759, qui cite la liste exacte de tous ses ouvrages, en nomme aussi quelques-uns qui sont restés manuscrits. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les jansénistes, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 avant J.-C., et par l'expédition qu'il fit en Syrie après le désastre des légions romaines. Il prit le parti de Pompée, et se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, Ventidius marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 37 avant Jésus-Christ.

PACORUS, roi des Parthes, du temps de Domitien et de Trajan, est nommé par les Arméniens *Arâaschès*, mot qui signifie le

grand roi. On le croit fils d'Artaban IV, et on place son avénement au trône vers l'an 91. On ne connait ce prince que par quelques légères indications des anciens auteurs. On a lieu de croire qu'il fit la guerre à Trajan. Suivant la chronique d'Arménie, il mourut vers l'an 111.

PACORUS, roi de Médie, frère de Vologèse Ier, roi des Parthes, était de la race des Arsacides. Son frère lui donna le royaume de la Médie Atropatène vers l'an 51. Les Alains firent une irruption dans ses États et le vainquirent. Depuis cette époque, il n'est plus question de Pacorus dans l'histoire.

PACORUS (AURELIUS), roi d'Arménie, qui n'est connu que par un ancien passage tiré du troisième livre des *Parthéniques* d'Asinius Quadratus. On conjecture qu'il était contemporain de Lucius Verus et de l'empereur Marc-Aurèle, et qu'il régnait en Arménie, sous la protection des Romains, comme semble l'indiquer son surnom d'*Aurelius.* Ce récit se rapporte avec un passage des Lettres de Fronton, découvertes récemment par le célèbre abbé Maï, d'où il résulte que Pacorus vivait effectivement vers le milieu du 2e siècle de notre ère. On croit qu'il fut dépouillé de la couronne d'Arménie par Lucius-Verus en l'an 163.

PACORUS, prince arménien, descendait de Sennachérib, roi d'Assyrie, et vivait au 4e siècle de notre ère. Il était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie. Il était l'un des plus puissans petits princes de ce pays. Vers l'an 315, il se révolta contre Khosroës ou Khosrou, fils de son souverain, et fit alliance avec les Persans. Après une longue résistance, il fut vaincu et périt sur le champ de bataille. Toute sa famille fut massacrée, à l'exception de deux enfans qui furent rétablis dans la suite dans les possessions de leur père.

PACORUS Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, régna depuis l'an 231, jusqu'en 246. Son fils Mirdat Ier lui succéda. — PACORUS II, roi du même pays, vivait au commencement du 5e siècle. Ce fut sous son règne que S. Mesrob apporta en Arménie l'alphabet actuel des Arméniens. — PACORUS III, fils de Datche, commença à régner en l'an 528, et fut remplacé par Pharasmane V. — PACORUS IV, fils et successeur de Pharasmane VI, régnait en l'an 557; il était alors en bas âge. Son règne fut de courte durée. L'empereur de Constantinople le fit remplacer en l'an 568.

PACQUOTTE (CHARLES-GUILLAUME), conseiller-médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, florissait au dernier siècle, et enseigna son art dans les écoles de la faculté de Pont-à-Mousson. On a de lui : I. *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nanci, 1719, in-12. Ces eaux ferrugineuses prennent leur source au milieu des vignes qui conduisent au château de Mouçon. II. *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in-8°.

PACTYAS, chargé de la garde des trésors de Crésus, après la destruction du royaume de Lydie, crut pouvoir se servir des richesses qu'on lui avait confiées pour se rendre indépendant, et attira à

lui, par ses largesses, beaucoup de vagabonds ou de gens qui haïssaient la domination des Perses. On le vit bientôt à la tête d'un parti considérable, auquel rien ne manquait qu'un bon chef. Pactyas, ayant assiégé en vain la citadelle de Sardes, prit honteusement la fuite dès qu'il apprit que Mazarès, l'un des généraux de Cyrus approchait. Il erra ensuite de ville en ville, jusqu'à ce que les insulaires de Chio le livrèrent aux Perses.

PACUVIUS (MARCUS), poète dramatique latin, fils d'une sœur du poète Ennius, né à Brindes, vers l'an 218 avant Jésus-Christ, et mort à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant Jésus-Christ, se distingua dans la poésie et dans la peinture. Il publia des Satires, et diverses Pièces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragmens, qu'on trouve dans le *Corpus Poetarum latinorum* de Maittaire. *Voyez* ACCIUS. Parmi ses autres pièces on cite : *Anchise ; Antiope ; le Jugement des armes ; Atalante ; Hermione ; Ilion ; Médée et Paullus*, etc.

PADERNA (PAUL-ANTOINE), peintre, né à Bologne, en 1649, mort en 1708, peignait l'histoire et le paysage. Ses tableaux sont d'un beau style et d'un grand prix.

PADILLA (dona MARIE DE), demoiselle espagnole, aussi belle qu'artificieuse, était au service de la femme d'Alphonse d'Albuquerque lorsque Pierre-le-Cruel, roi de Castille, en devint amoureux l'an 1350. Elle ne le fit pas soupirer long-temps. Entraînée par son penchant, et conseillée par Jean de Hinistrosa, son oncle maternel, elle se livra aux desirs du roi, qui en eut bientôt une fille. Malgré la passion du prince pour Padilla, les intérêts politiques exigeaient qu'il épousât Blanche de Bourbon. Les noces royales furent suivies du plus grand dégoût. Ni les charmes de la jeune reine, ni les remontrances de la reine-mère ne purent vaincre la froideur de Pierre. Trois jours après, il alla rejoindre sa maîtresse. Le triomphe de Padilla ne fut que passager. Jeanne de Castro toucha le cœur du monarque ; et, comme elle résista, soit par vertu, soit par ambition, il lui proposa de l'épouser. Deux évêques courtisans attestèrent que son mariage avec Blanche était nul. Jeanne de Castro fut proclamée reine de Castille; mais au bout de deux jours seulement, Padilla reprit son premier empire. Cette favorite termina sa carrière peu de temps après. On fit ses funérailles dans tout le royaume comme pour une reine légitime; et on éleva ses enfans comme les héritiers présomptifs de la couronne. Pendant sa faveur, sa famille avait rempli les premiers grades. Ses frères obtinrent les places les plus importantes de la couronne. Divers historiens, entre autres l'auteur de l'Histoire des favorites, la peignent sous des couleurs très-odieuses. Mariana, écrivain plus croyable, assure qu'il ne manquait à Padilla que des mœurs pures pour mériter le trône.

PADILLA (don JUAN DE), l'un des chefs de la ligue castillane, sous Charles-Quint, fut choisi pour chef par les habitans de Tolède, qui s'étaient soulevés en 1522 pour le rétablissement de

ses anciens priviléges. Padilla repoussa les troupes du vice-roi Adrien, et fit adopter ensuite un traité d'union, qui fut comme la base de la *Sainte-Ligue*. Cette ligue devint puissante, parce qu'elle avait le consentement apparent de la reine Jeanne, femme du feu roi. Padilla fut nommé général en chef des troupes de l'*union*, et remporta quelques succès; mais ensuite, la désertion s'étant mise dans ses troupes, il fut battu à Villalor, le 23 avril 1522. Padilla, voyant son parti anéanti, voulut trouver dans les rangs ennemis une mort glorieuse; mais son attente fut trompée, et il fut fait prisonnier. Dès le lendemain, on lui trancha la tête sans jugement. Avant de mourir, il écrivit deux lettres pleines d'éloquence; l'une à sa femme D. Maria Pacheco (*Voyez* ce nom), l'autre à la ville de Tolède. (*Voy. l'Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, livre III.)

PADILLA (François de), professeur en théologie à Séville, chanoine de Malaga, mort le 15 mai 1607, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Espagne*, en 2 vol., d'une *Chronologie des conciles*, etc. — Laurent de Padilla, son oncle, archidiacre de Malaga, dans le 16e siècle, historiographe de l'empereur Charles V, a publié un *Catalogue* général des Saints d'Espagne, Tolède, 1538, in-fol. — Padilla (Laurent), chroniqueur espagnol, né à Antequerre, fut historiographe de Charles-Quint. Il mourut vers 1540. On a de lui : *Catalogo de los Santos de España*, Tolède, 1538, in-fol.

PADIOLEAU (Albert), avocat de Rennes, mort à la fin du 17e siècle, a publié un ouvrage historique, intitulé : *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635 ou 1686, in-4°, et un Traité de jurisprudence de la chambre des comptes de Bretagne.

PADOUAN (Jean le). *Voyez* Cavino.

PADOVANI (Elideo), de Forli, docteur en médecine et en philosophie, étudia à Bologne, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il alla ensuite en Allemagne et dans d'autres provinces pour professer son art. De retour à Bologne, il y mourut le 28 janvier 1576. Ses ouvrages sont : I. *Curationes et consilia in curandis particularibus morbis*, Lipsiæ, 1607. II. *De febribus libellus*. III. *De superfluo fluxu*. IV. *De variis morborum generibus*, etc.

PADUANINO (Francesco), peintre, né en 1552, mort en 1717, artiste d'un mérite distingué, peignait l'histoire. On voyait à Venise un beau tableau représentant deux malfaiteurs délivrés par l'intercession d'un Saint.

PAESIELLO. *Voy.* Paisiello.

PÆTUS. *Voy.* Arria.

PAETZ ou PAATZ (Adrien de), Pacæus, Hollandais, fonda l'école de Rotterdam en faveur de Jurieu et de Bayle. Il avait beaucoup de talens pour les négociations, et en donna des preuves dans son ambassade d'Espagne. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une Lettre qui parut en 1685, sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. On trouve aussi plusieurs de ses Lettres dans le Recueil intitulé : *Præstantium ac eruditorum Epistolæ*, Amsterdam, 1704,

in-fol. Paetz avait le caractère doux et l'esprit conciliant.

PAEZ (François-Alvar), *Alvarus Pelagius*, théologien portugais, cordelier en 1304, et pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui : I. Un fameux Traité *De planctu Ecclesiæ*, où il soutient avec une chaleur outrée les opinions des ultramontains sur l'autorité du pape. Voici quelques-uns de ses raisonnemens, tels que Fleury les rapporte : « Comme Jésus-Christ est seul pontife, roi et seigneur de tout, ainsi il a sur la terre un seul vicaire-général pour toutes choses. Jésus-Christ, ajoute-t-il, établissant Pierre son vicaire, n'a pas partagé la puissance qu'il avait; mais il faut entendre qu'il la lui a donnée pleinement comme il l'avait lui-même... Le pape, continue-t-il, n'est pas vicaire d'un pur homme, mais de Dieu : or toute la terre est au Seigneur, avec ce qui la remplit; donc tout est aussi au pape. Les empereurs païens n'ont jamais possédé l'empire justement; car celui qui, loin d'être soumis à Dieu, lui est contraire par l'idolâtrie ou l'hérésie, ne peut rien posséder justement sous lui. Aucun empereur n'a exercé légitimement le droit du glaive s'il ne l'a reçu de l'Église romaine, principalement depuis que Jésus-Christ a donné à Saint Pierre l'une et l'autre puissance. » Car il lui a dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; non pas la clef, mais les clefs : l'une pour le spirituel, l'autre pour le temporel. » Il s'ensuivrait de ces propositions ridicules que les empereurs, tous les rois et tous les princes sont vassaux du pape. II. *L'Apologie de Jean XXII*. Cet ouvrage n'a pas été imprimé. Cet évêque, mort à Séville, le 8 mai 1352, joignait à beaucoup d'érudition un esprit insinuant.

PAEZ (Balthasar), docteur en théologie, de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, était pieux et savant. On a de lui des Sermons et des Commentaires sur l'Épître de Saint Jacques, et sur quelques autres livres de l'Écriture Sainte, Paris, 1631, 2 vol. in-folio.

PAEZ (François), missionnaire jésuite, né en 1564, à Olmedo en Espagne, entra de bonne heure chez les jésuites, et fut désigné pour aller porter la foi dans l'Abyssinie. Il n'arriva dans ces contrées lointaines, qu'après avoir essuyé des traverses de toute espèce. Il apprit en peu de temps la langue du pays, et prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il mourut à Gorgora, le 20 mai 1722, des fatigues de son apostolat. Il avait composé en amharique, un *Traité des mœurs des Abyssins*, et traduit dans cette langue, un Traité de la *Doctrine chrétienne*. Il a laissé un ouvrage inédit, dans lequel il parle fort au long des affaires d'Abyssinie de 1555 à 1622.

PAEZ (Gaspard), autre missionnaire jésuite, né à Covilham en Andalousie, en 1582, alla aussi en Abyssinie, quelque temps après la conversion de Melec Segued, roi de ce pays. Mais six ans après la mort du P. François Paez, le catholicisme ne put résister aux attaques continuelles des prêtres abyssins; les prêtres catholiques furent proscrits. Gaspard Paez fut arrêté et mis à mort, le 25 avril

1635. On a des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626.

PAGAN (Pierre), *Paganus*, c'est-à-dire *Heide* en allemand, poëte, né à Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur de poésie et d'histoire à Marpurg, et mourut dans sa patrie, le 29 mai 1576. On a de lui : I. Plusieurs Pièces de Poésies, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur. II. *Praxis metrica.* III. L'*Histoire des Horaces et des Curiaces* en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritable talent pour la poésie.

PAGAN (Blaise-François, comte de), né au château du Pont-de-Sorgue, près de Marseille, en 1604, avait à peine douze ans qu'il porta les armes ; il montra une valeur au-dessus de son âge. Il n'y eut presque aucun siége, ni aucun combat où il ne se signalât par quelques actions d'adresse ou de bravoure. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfans-perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait dans la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : « Voici le chemin de la gloire ! » Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal-de-camp, et l'envoya servir en Portugal l'an 1642. Cette année il devint entièrement aveugle : un coup de mousquet lui avait fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre.... Hors d'état de servir, il se livra aux mathématiques, qui avaient toujours eu beaucoup d'attrait pour lui ; il s'y fit un nom parmi les ingénieurs et les astronomes. Sa maison était le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus distingué dans les sciences. Cet illustre mathématicien mourut à Paris, le 18 novembre 1665. Le roi le fit visiter dans sa dernière maladie par son premier médecin. Pagan, malgré ses lumières, avait le faible de l'astrologie judiciaire. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité des Fortifications*, imprimé en 1645. Il passa pour le meilleur ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban : il prouva qu'ils avaient le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. Hébert en a donné une nouvelle édition, avec des notes, Paris, 1689, in-12. II. *Théorèmes géométriques*, 1651. III. *Théorie des planètes*, 1657. IV. *Tables astronomiques*, 1658. V. Une *Relation historique* et curieuse *de la rivière des Amazones*, 1655, in-8°. VI. *Œuvres posthumes*, 1669, in-12.

PAGANELLI-FRIGNANI (Barthélemi), poëte latin du 15ᵉ siècle, né à Frignano, château situé dans le diocèse de Reggio, fixa sa demeure à Modène, où il enseigna les belles-lettres, et y mourut le 11 avril 1493. Les poésies de Paganelli ne sont point inférieures à celles des autres poëtes de son temps. On a de lui : I. *De vitâ quietâ ad reverendissimum Prosperum Caphareilum Romanum Asculanum episcopum*, Rhegii, 1487, in-

4°. II. *Ad magnificum equitem Joannem Bojardum, Scandiani comitem elegiarum, libri tres*, Mutinæ, 1489, in-4°. III. *De imperio cupidinis libri tres*, Mutinæ, 1492. Ces élégies sont consacrées à célébrer les triomphes de l'amour sur tout ce qui respire. IV. *Bartholomæi Paganelli poetæ opus grammatices, editum post ipsius mortem*, Mutinæ, 1494.

PAGANI (Virgile), de Mondovi, vivait dans le 16e siècle, et fut long-temps sergent-major de la citadelle de Turin. Il a écrit l'*Histoire de la guerre de Montferrat*, entreprise par le duc de Savoie, pour la délivrance de la princesse Marie, sa nièce.

PAGANI (Vincenzo), peintre, né à Monte-Rubiano, vers la fin du 15e siècle, a laissé plusieurs tableaux très-estimés. On croit qu'il était élève de Raphaël. Il fut chargé des peintures de la chapelle des Oddi, dans l'Église des conventuels de Pérouse. On cite parmi ses ouvrages une *Assomption*, qui est conservée dans la collégiale de sa ville natale.—Pagani (Lattanzio), fils du précédent, surnommé *Lattanzio dalla Mazia*, ou *da Rimini*, fut élève de son père. Il passe pour l'élève de Giovi Bellini, auquel il succéda, pour plusieurs entreprises importantes, telles que les peintures de la citadelle de Rimini. Il devint, en 1533, *Bargello* de Pérouse, et abandonna dès ce moment l'art de la peinture.

PAGANI (Francesco), peintre, élève de Maturino, naquit à Florence, vers l'an 1521. Il imita avec beaucoup de goût et un rare succès, la manière du Caravage. A peine âgé de 22 ans, il exécuta les peintures des deux façades du grand palais de Giuliano di Ricasoli, et orna ce palais de plusieurs fresques, dont la plus belle représentait *Jupiter et Junon*. Il mourut en 1561. —Pagani (Gregorio), son fils, né à Florence, en 1558, fut élève de Cigoli, et égala la réputation de son maître, par un grand tableau de l'*Invention de la croix*, qui périt dans un incendie. Parmi les autres beaux ouvrages de Pagani, on cite une *Descente du Saint-Esprit*, à Pistoie; le *Sommeil de Diane*, et le *Dieu Pan entrant dans une grotte*. Il mourut en 1605.

PAGANI (Paul), peintre, né à Milan, en 1661, mort en 1716. On a de lui à Venise un *Tableau* représentant une des œuvres de miséricorde. C'est la *Pauvreté recevant de la Charité*. Il y a de lui à Dresde une *Madeleine en méditation sur un livre, et un crucifix*, dans la belle collection du roi de Saxe.

PAGANUCCI (Jean), commerçant modeste, savant et intègre, naquit à Lyon, où il mourut en 1797. On lui doit un ouvrage estimable et qui eut dans le temps un succès mérité, intitulé *Manuel historique, géographique et politique des négocians*, Lyon, 1762, 2 vol. in-8°.

PAGE (Guillaume), savant théologien, né dans le Middlesex, mort en 1669, eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles. Cet auteur a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Genuflexionis ad nomen Jesu defensio*, Oxford, 1631. II. *Observations critiques sur le traité du schisme de Jean Hales*. III. Traduction en anglais de l'*Imitation de J.-C.* de Thomas à Kempis.

PAGE (Pierre-François), né

en 1764, à la Gardelle, département de la Haute-Garonne, et mort au commencement de ce siècle, passa dès sa jeunesse à Saint-Domingue, et y devint possesseur d'une fortune considérable en 1791. Ses nouveaux compatriotes le nommèrent un de leurs commissaires près le gouvernement français. Ne voulant s'attacher à aucune faction, il fut en butte à la haine de toutes, et dix-huit mois d'oppression de toute espèce furent la récompense de son dévouement à la chose publique. La perte qu'il fit ensuite d'une épouse chérie et de sa fille, vint mettre le comble à des peines et à des chagrins qu'il supporta néanmoins avec courage. Pour donner cependant quelque distraction à sa douleur, il commença son *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, dont, en moins de deux ans, il fit paraître les deux premiers volumes; la troisième partie était achevée, et elle aurait été publiée sans une malheureuse discussion qui n'est point encore terminée, et qui, jusqu'à ce moment, a arrêté l'impression de ce volume. Le mérite de cet ouvrage, vraiment classique, a été généralement senti; c'est un traité complet, tant sur l'agronomie coloniale, que sur les avantages qui en doivent résulter pour les métropoles de toutes les nations qui possèdent des colonies.

PAGEAU (Gui), poète manceau, publia en 1584, un volume de *Cantiques* et de *Noëls*, in-12.

PAGEAU (Margarit), poète français, né à Vendôme, dans le 16e siècle, fit imprimer en 1600, à Paris, 1 gros vol. in-12, intitulé *Œuvres poétiques*. On trouve dans ce recueil deux tragédies en cinq actes, en vers, avec des chœurs. La première intitulée, *Bisathie*, est assez bien faite pour le temps; l'auteur fait raconter à ses personnages une partie de l'histoire romaine. *Monime* est le nom de la seconde. Nous cruyons assez inutile d'avertir que cette pièce n'a rien de commun avec le Mithridate de Racine; mais nous dirons que *Monime* n'est pas à comparer à *Bisathie*, car elle est aussi mauvaise que la première est passable. Il est même étonnant qu'elles soient toutes deux du même auteur.

PAGEAU (René), avocat au parlement de Paris, jouissait d'une grande réputation, et passait pour le premier orateur du barreau, après Fourcroy. Il remplaça le luxe des figures et la recherche des expressions, par un style sage, égal, plein de justesse et de clarté. On ne connaît de lui qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Le Tellier*, Paris, 1687, in-12. Pageau mourut à Bagneux, près Paris, le 8 juillet 1683.

PAGELLO (Guillaume), gentilhomme de Vicence, secrétaire du pape Paul II, remplit plusieurs emplois honorables. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui: *Laudatio in funere illustris Bartholomei Coleï exercitûs Venetorum imperatoris*, Vicentiæ, 1477. Cet éloge fut réimprimé à Bergame en 1732. On lui doit encore des Discours et des Opuscules, insérés dans les recueils du temps.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), natif de Brême dans la Basse-Saxe, sur la fin du dernier siècle, mort vers 1730, appliqua ce qu'il savait de jurisprudence

à des traités burlesques sur la même matière. Celui qu'il publia sous ce titre : *De jure ventris*, et auquel il joignit deux Dissertations, *de Cornibus et de Cornutis*, est recherché pour sa singularité, malgré son obscénité. Ces trois petits ouvrages ne forment ensemble qu'un vol. in-12, imprimé à Brême, en 1714 ou 1737. — Il y a aussi un François-Guillaume PAGENSTECHER, parent du précédent, dont on a *de Barbâ liber singularis*, Lemgoviæ, 1715, in-8°, 5e édition.

PAGEOT. *Voyez* PAJOT.

PAGES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS, vicomte DE), voyageur français, né à Toulouse, en 1748, entra dans la marine royale, à l'âge de 19 ans. Il avait conçu le projet de connaître les mers de l'Inde, de traverser la Chine, et de se rendre jusqu'aux côtes du Kamschatka. Son service l'ayant conduit de Rochefort à Saint-Domingue, il fit les préparatifs de son long voyage, et partit du Cap pour la Louisiane, le 30 juin 1767. Il ne put effectuer son projet, quant à ce qui concernait la Chine; mais il parcourut beaucoup de pays, visita le Mexique et les Indes. Il vint prendre terre à Marseille, le 5 décembre 1771. On le croyait mort depuis longtemps. On eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il était changé. Il fut rétabli dans son grade, et fut compris dans l'expédition pour les Terres-Australes, sous le commandement de Kerguelen. Il servit ensuite dans la guerre d'Amérique, et se retira à Saint-Domingue, en 1793, lors de la révolte des esclaves. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-76, Paris, 1782, 2 v. in-8°, avec cartes et fig. Cet ouvrage est intéressant, écrit avec franchise, et rempli d'observations curieuses.

PAGES (FRANÇOIS-XAVIER), compositeur et romancier infatigable, né à Aurillac en 1745, mort à Paris, le 21 décembre 1802, est auteur du discours de l'ouvrage intitulé : *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1790 et 1791, 2 volumes in-folio, ornés d'un grand nombre de gravures. Les discours avaient d'abord été rédigés par Champfort, Fauchet, et Ginguené : le premier en a fait quatre; le second en a fait neuf, et le troisième en a fourni douze. Dans la nouvelle édition, on a substitué aux discours précédens d'autres discours rédigés par Pagès. On lui doit encore : I. *Histoire secrète de la révolution française*, 1796, 1801, 6 vol. in-8°. II. *Nouveau Voyage autour du Monde, en Asie, en Amérique et en Afrique*, 1797, 3 volumes in-8°. III. *Cours d'études encyclopédiques*, 1799, 6 volumes in-8°. IV. *Mes Souvenirs*, ou *Choix de lecture dans tous les genres*, 1798, 2 vol. in-18. V. *Vie et aventures de Jean-Louis de Fiesque*, 1802, 4 vol. in-12, etc.

PAGET (lord WILLIAM), homme d'état, anglais, né à Londres, vers la fin du 15e siècle, était fils d'un simple huissier de Londres. Il fut élevé par son mérite aux premières charges, et devint clerc du cachet du roi Henri VIII, ensuite clerc du conseil et du sceau privé, et, peu de temps après, clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une

prudence consommée. Henri VIII l'envoya à la cour de France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son tour chevalier, secrétaire d'État, et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, Paget fut membre du conseil privé d'Édouard VI, puis envoyé comme ambassadeur à l'empereur Charles-Quint, pour demander du secours contre les Écossais et les Français. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités; mais sa faveur auprès d'Édouard ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrace du duc de Sommerset, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à six mille liv. sterling d'amende. Il fut rétabli dans ses emplois à l'avénement de la reine Marie à la couronne, et mourut en 1564, la sixième année du règne d'Elisabeth. Cette princesse, pour récompenser les services qu'il avait rendus à l'État, fit transporter son corps à Londres, aux dépens du trésor public, et lui fit faire des funérailles magnifiques. C'est le seul homme en Angleterre qui ait été inhumé aux frais de la nation.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Gênes, en 1554, mort dans la même ville, en 1629. Son père, noble génois, afin de détruire la passion de son fils pour la peinture, employa les menaces, et lui fit étudier les mathématiques; mais il fallut céder à son inclination. Paggi avait appris de lui-même le dessin. Il n'avait pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisait très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et, conduit par le seul instinct de la nature, peignit le portrait fort ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Une malheureuse affaire l'obligea de se retirer à Florence, où les princes François et Ferdinand de Médicis, protecteurs des artistes célèbres, l'arrêtèrent quelque temps par leurs bienfaits et par la protection dont ils l'honorèrent. Ses plus beaux ouvrages sont une *Transfiguration* pour l'église de Saint-Marc, et le *Massacre des Innocens*, dans le palais Doria. Il s'occupa aussi à graver des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé : *Definizione e divisione della pittura*, in-folio.

PAGHETTI (Pierre), acteur distingué, né à Brescia dans l'Etat de Venise, après avoir joué en différentes villes de France, débuta à la comédie italienne, le 9 avril 1720, dans les rôles de père pour le français, et dans ceux de pantalon pour l'italien. Fort accueilli du public dans ces deux emplois, il fut reçu dans la troupe, et continua d'y jouer avec succès jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 novembre 1732. Cet acteur, qui était petit et bossu, était doué d'une physionomie aimable. Il parlait également bien le français et l'italien; on n'a guère vu de comédiens rassembler tant de talens pour le théâtre et pour toutes sortes de rôles, de quelques caractères qu'ils fussent; et sans être d'une figure ni d'une taille avantageuses, il jouait avec une justesse et une précision qui ne laissaient rien à desirer.

PAGI (Antoine), chronologiste, cordelier, né à Rognes en Provence, le 31 mars 1624, prê-

cha quelque temps avec succès, après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie. Ses talens lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales de Baronius.* Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offrait une infinité de méprises, et il était difficile de les éviter dans un temps où la saine critique était encore au berceau. Le P. Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paraître le premier tome de sa critique, à Paris, en 1689, in-folio, *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii.* Les trois autres volumes n'ont paru qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville, en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, et un homme doux et modéré. Cette critique va jusqu'à l'an 1198, où finit Baronius. L'abbé de Longuerue, qui avait beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, avait dans sa bibliothèque un recueil de lettres écrites au P. Antoine Pagi, touchant la critique des *Annales* du cardinal Baronius, avec plusieurs dissertations qui regardent l'Histoire. Le P. Pagi finit sa carrière à Aix, le 5 juin 1699. On a encore de lui : I. *Dissertatio hypatica, seu de Consulibus Caesaris*, Lyon, 1682, in-4°. Cet ouvrage, plein de remarques curieuses, répand un grand jour sur la chronologie des consulats. II. *Dissertations sur les consulats des empereurs romains*, dans le *Journal des Savans*, de novembre 1688.

PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambesc, en 1654. Héritier du goût de son oncle pour l'histoire, Pagi le soulagea dans la critique des Annales de Baronius, dont il publia les trois derniers volumes, et mourut le 21 janvier 1721, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui une Histoire des Papes sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta conciliorum, generalium acta, necnon complura tùm sacrorum rituum, tùm antiquæ Ecclesiæ disciplinæ capita complectens*, 4 volumes in-4°, dont le premier parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747, par le P. Antoine Pagi, second du nom, son neveu, qui a continué cet ouvrage. Le zèle qu'on y trouve pour les prétentions ultramontaines, lui a donné plus de cours en Italie qu'en France. Il soutient partout l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, le droit des appellations à la cour de Rome, le pouvoir d'anathématiser les souverains. Il semble n'avoir entrepris son ouvrage que pour établir ses opinions. Pagi, assez exact dans ses recherches et assez net dans son style, a fait entrer dans son ouvrage l'histoire des conciles généraux, et plusieurs détails sur la discipline, les mœurs et les rits de l'Église.—Pagi (Antoine),

neveu du précédent, entra aussi dans l'ordre des cordeliers, et fut l'éditeur de l'*Histoire des Papes*, de son oncle, qu'il termina.

PAGI (l'abbé), ex-jésuite, prévôt de Cavailhon, homme plein d'esprit, mais d'une imagination sans frein, né aux Martigues, en 1690, et neveu du P. François Pagi, est auteur de l'*Histoire de Cyrus-le-Jeune*, publiée à Paris en 1736, in-12. Cette Histoire est plutôt l'ouvrage d'un orateur de collège, que celui d'un historien formé sur la lecture des anciens : le style en est empoulé, diffus, et très-souvent négligé. L'auteur promettait une *Histoire d'Athènes*; mais sa mort prématurée ne lui permit pas de la donner. On a encore de lui, l'*Histoire des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12. Pagi est mort dans un âge peu avancé.

PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, professeur de l'université de Padoue, mort en 1705, a laissé : *Paraphrasis epica in psalmos et cantica ad laudes, vesperas et completorium.; in XII Suetonii Cæsaribus epigrammata ; Triumphus amoris in divini Verbi incarnatione*, etc. — Francesco Paglia, peintre, né à Brescia, en 1636, était élève du Guerchin. Il avait un grand talent pour le portrait. Il fit aussi plusieurs tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*. Il mourut dans les premières années du 18ᵉ siècle. —Antonio Paglia, son fils et son élève, né en 1680, mort assassiné en 1747, jouissait d'une grande réputation dans la peinture. Il imitait parfaitement la manière du Bassano.

PAGLIARINI (Jean-Baptiste), né d'une illustre famille de Vicence, vers l'an 1415, a écrit une chronique de cette ville, depuis son origine jusqu'en 1458. Cette Chronique, en langue italienne, fut publiée à Padoue, en 1623. Celle qui est écrite en latin, n'a jamais été imprimée, et se conservait manuscrite dans la bibliothèque d'un abbé de Venise.

PAGNINI (Luc-Antoine), littérateur italien, né à Pistoie, en 1737, fit ses études sous César Franchini, qui lui inspira le goût des langues anciennes et de la littérature. Pagnini entra chez les carmes de Mantoue, et professa la philosophie et la rhétorique dans plusieurs maisons de son ordre. Il était chanoine de la cathédrale de l'évêque de Pistoie, lorsqu'il mourut en 1814, à l'âge de 77 ans. Il avait été lié avec les plus célèbres littérateurs de son temps. On a de lui de bonnes traductions italiennes des *Bucoliques* de Théocrite, de Bion et Moschus, Paris, 1780, 2 vol. in-4°; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Épictète*, et d'un grand nombre d'ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et français. L'Académie della Crusca décerna le prix de poésie, en 1813, à sa belle traduction en vers italiens des *Œuvres d'Horace*. On recherchait aussi ses poésies légères, ses épigrammes et ses discours.

PAGNINO (Sante), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, né à Lucques, en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication,

occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1536. On a de lui : I. *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Étienne, Paris, en 1548, in-folio; et Genève, 1614, in-folio, avec des notes de Jean Mercier. Dans cette dernière édition, le texte a été quelquefois corrompu par l'éditeur. II. *Veteris et Novi testamenti translatio*, Lyon, 1542, in-folio, avec des notes de Servet, qui la font rechercher. (*Voyez* Brucioli.) III. *Catena argentea in Pentateuchum*, Lyon, 1536, in-fol., 6 volumes. Plusieurs ouvrages sur la *Bible*.

PAIGE (Thomas le), religieux dominicain, né en Lorraine en 1597, mort le 14 mars 1658, était très-versé dans les saintes Écritures et dans la connaissance des Pères. Il se fit de la réputation comme prédicateur; on le demandait de toutes parts pour prêcher. Le cardinal de Richelieu, enchanté de son talent, lui avait promis un évêché; mais il ne lui tint pas parole. On a de lui : I. *Manuel des confrères du Saint-Rosaire*, Nanci, 1625, in-12. II. *L'homme content*, œuvres pleines de graves sentences, Paris, 1629, in-8°, et plusieurs oraisons funèbres.

PAIGE (André-René le), d'abord curé de Chemiré-le-Gaudin, sur les bords de la Sarthe, puis chanoine de l'église du Mans, où il était né vers 1699, est auteur d'un *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 volumes in-8°. Le Paige mourut au Mans, le 2 juillet 1781.

PAIGE. *Voy.* Le Paige.

PAINE (Thomas), né à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk, le 29 janvier 1737, joua un rôle dans les premiers temps de la république des États-Unis. On n'a aucuns renseignemens sur l'époque de sa vie qui précéda sa venue en France. On sait seulement que son père était fabricant de corsets, et quaker de religion. Paine étant venu à Londres, après avoir exercé pendant quelque temps un emploi dans l'accise, se fit instituteur, puis rentra dans l'accise, en Sussex, et fit des vers. Madame Roland, qui l'avait connu, et qui saisissait avec assez d'habileté les traits de ceux dont elle a tracé les portraits, s'exprime ainsi sur son compte dans ses *Mémoires* : « Il était connu par des écrits qui avaient été utiles à la révolution d'Amérique, et auraient pu concourir à en faire une en Angleterre. La hardiesse de ses idées, l'originalité de son style, l'audace avec laquelle il jette ses pensées, doivent produire de la sensation; mais je les crois plus propres à semer ces étincelles d'embrasemens, qu'à discuter les bases ou préparer la formation d'un gouvernement. Il saisit, il établit ces principes, qui frappent les yeux, ravissent un club, ou enthousiasment une taverne; mais pour la discussion ou le travail du législateur, à peu près nul talent. » Étant venu à Paris en juin 1791, il fit paraître une affiche qui contenait diverses questions relatives au départ du roi, et tendaient à faire sentir la nécessité d'abolir une monarchie tombée dans l'avilissement; mais n'ayant osé signer ce libelle, il emprunta le nom d'Achille du

Châtelet. Il publia à Paris, en 1791, sa théorie pratique des droits de l'homme, sous le titre de *Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de M. Burke, sur la révolution française*, trad. de l'anglais par Soulès. Ses principes s'étaient alors assez répandus en Angleterre pour donner quelque alarme au ministère, qui s'attacha à les combattre. Il fit même brûler ses *Œuvres* par les habitans d'Exeter. Le 26 août 1792, Guadet lui fit obtenir de la législature un décret de naturalisation; et, en septembre, il fut nommé député du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Le 20 novembre, il opina par écrit sur la mort de Louis XVI, et déclara « que le ci-devant roi, faisant partie de la horde des brigands couronnés, il était juste, légitime et politique de lui faire son procès. » Cependant, lorsqu'il fut question du sort que devait subir ce monarque, Paine s'opposant, autant qu'il était en lui, à sa mort, vota pour son bannissement, et ensuite pour le sursis. Cette opinion décida en partie Robespierre à le faire exclure, en 1793, de la Convention, comme étranger. Incarcéré ensuite comme suspect, les États-Unis réclamèrent sa liberté. Il fut rappelé à l'Assemblée après le 9 thermidor, vers la fin de 1794, et étant sorti après la session du Corps législatif, il adressa, en mai 1796, au conseil des Cinq-cents, un ouvrage intitulé: *De la décadence et de la chute du système des finances d'Angleterre*, ouvrage dans lequel il annonçait que le gouvernement touchait à sa fin. Paine n'obtint pas en France toute l'influence dont il s'était sans doute flatté. Ne parlant pas le français, quoiqu'il l'entendît, il n'osa jamais paraître à la tribune, et se vit toujours obligé de transmettre au public ses idées, ses ouvrages, ses discours mêmes, par l'organe de Lanthenas. En 1802, il quitta la France pour repasser en Amérique, où le président Jefferson l'avait rappelé, et faillit à périr en janvier 1806, dans sa maison de campagne de Newrochelle, d'un coup de fusil qui lui fut tiré par la fenêtre. Paine mourut en juin 1809. Il a encore publié le *Républicain*, ou le *Défenseur du Gouvernement représentatif*, par une société de républicains, qu'il rédigea avec Condorcet, Paris, 1791, in-8°; et le *Sens commun*, traduit de l'anglais par Labaume, Paris, 1790, in-8°.

PAISIELLO (Jean), l'un des plus célèbres compositeurs italiens modernes, naquit le 9 mai 1741, à Tarente. Son père, qui le destinait à la carrière du barreau, le fit entrer chez les jésuites pour y faire ses études. Il manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la musique, et se fit distinguer par la justesse de l'oreille autant que par l'agrément et la flexibilité de sa voix. Le célèbre chanteur, Carlo Resta, lui donna des leçons à l'insu de ses parens, et le jeune Paisiello fit des progrès si surprenans, qu'on obtint enfin de son père qu'il ne contrarierait pas son penchant décidé pour la musique. Dès 1755, Paisiello alla à Naples, et fut placé dans le conservatoire de Saint-Onofrio. Ce fut là qu'il fit ses études musicales sous le célèbre Durante, Cotomacchi et Abes. Paisiello était encore sur les bancs de l'école qu'il composait déjà, au profit du conserva-

toire, des messes, des vêpres, des oratorios. Il avait à peine dix-huit ans, lorsqu'il fit exécuter par ses condisciples un intermède comique de sa composition, qui donna les plus brillantes espérances. Bientôt la ville de Bologne l'invita à écrire pour le théâtre Marsigli, deux opéra-comiques, la *Pupilla* et *Il mondo alla rovescia*. Le succès de ces deux opéras fut tel, que la réputation du jeune compositeur se répandit aussitôt dans toute l'Italie. Les principales villes de cette terre de la musique se disputèrent le plaisir de posséder le moderne Amphion. Paisiello se rendit à Modène, et y mit en musique un opéra-comique la *Madama umorista*, et deux opéras sérieux *Demetrio* et *Artaserce*; à Parme, il donna trois opéras-comiques, le *Virtuose ridicole, il negligente, i bagni di Abano*, et ces compositions augmentèrent encore la réputation dont il jouissait déjà. Trois nouveaux ouvrages, couronnés à Venise du succès le plus brillant, lui valurent un engagement pour Rome où il fit la musique du *Marchese Tulipano*. Ce nouvel opéra fit connaître son auteur dans les principales contrées de l'Europe. Paisiello donna ensuite à Naples un grand nombre d'opéras qui le placèrent au niveau des premiers maîtres. L'*Idolo Cinese* fut tellement applaudi, que le roi de Naples voulut le faire jouer sur le théâtre particulier de la cour, honneur que n'avait encore obtenu aucun opéra-comique. Paisiello s'attacha, avec une attention toute particulière, à étudier la diversité des deux manières qui divisaient alors les musiciens et les amateurs de musique en France. Il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, sans rien ôter à l'éloquence du chant, et multiplia les airs avec accompagnemens de clarinette et de hautbois, sans faire perdre à ses compositions leur naïve simplicité. Il sembla mettre le sceau à sa réputation par *Le due contesse* et la *Disfattà di Dario*. Les cours de Londres, Vienne et Saint-Pétersbourg, lui firent des offres très-avantageuses; mais Paisiello, naturellement désintéressé, donna la préférence à l'invitation de l'impératrice Catherine II, qui s'était présentée la première. Cette souveraine le combla de bienfaits pendant les neuf années qu'il passa à Saint-Pétersbourg. Au bout de ce temps, Paisiello reprit le chemin de l'Italie par Varsovie, où le roi de Pologne lui fit composer l'opéra de Métastase intitulé la *Passion*. Il passa ensuite à Vienne, où il mit en musique le drame du célèbre Casti, *Il re Teodoro*, dont les accords ont retenti sur tous les théâtres de l'Europe. De Vienne, Paisiello se rendit à Rome, où, dans le carnaval de 1785, il donna l'opéra-comique de *l'Amore ingegnoso*. Naples, où la faveur du roi le fixa, obtint ensuite presque seule les fruits d'une imagination que l'âge semblait rendre de plus en plus féconde. Les dix années qui s'écoulèrent, depuis son retour à Naples, offrent une nouvelle suite de compositions, parmi lesquelles il est impossible de ne pas distinguer la *Molinara* et la *Nina*, comme ce qu'il a fait de plus savant et de plus gracieux, de plus simple et de plus varié dans toutes les parties de l'art. Paisiello, qui avait été plus d'une fois, mais toujours inutilement sollicité de

venir à Paris, céda enfin à la volonté de Napoléon, et obtint de cet empereur et de sa cour les plus grandes marques d'estime et les témoignages les plus flatteurs. Son opéra de *Proserpine*, qu'il fit représenter dans cette capitale, n'eut qu'un succès très-médiocre. Le feu de son imagination commençait à s'éteindre sous les glaces de l'âge, il le comprit, et demanda la permission de retourner à Naples, ce qu'il obtint après quelques difficultés de la part de Napoléon, qui eut bien de la peine à se décider à se priver d'un aussi habile compositeur. Lorsque Paisiello fut de retour à Naples, toutes les sociétés académiques s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres. L'Institut de France se l'agrégea comme associé étranger, en 1809. Il mourut le 5 juin 1816, âgé de 75 ans. Il avait été maître de chapelle de la cour de Naples, sous le règne de la famille des Bourbons et sous celui de Joseph Bonaparte et de Joachim Murat. Il était aussi maître de chapelle de la cathédrale de Naples et de la municipalité. Outre les opéras de Paisiello, dont nous avons parlé, on peut encore citer les suivans : *Il Barbiere di Siviglio; Il tamburto norturno; la Pazza per amore; il Matrimonio inaspettate; la Serva padrona; l'Antigono; l'Elfrida; l'Andromacha; la Fedra; Catone in Utica;* etc. On a aussi de lui un grand nombre de morceaux de musique d'église; les plus remarquables sont, la *Passion;* une messe à deux chœurs; un *Te Deum;* des motets et des symphonies funèbres. Les qualités qui caractérisent le talent de Paisiello, sont une fertilité extraordinaire d'invention, une heureuse facilité à trouver des motifs pleins de naturel et d'originalité, un talent unique à les développer par les ressources de la mélodie, et à les embellir de détails toujours intéressans; une conduite toujours pleine de verve et de sagesse; un goût, une grace et une fraîcheur de mélodie, par lesquels il s'est placé au premier rang des compositeurs de sa nation. Sa facture est toujours simple, élégante, pleine d'éclat et de pureté. Quant à l'expression, aucun musicien ne possède plus de variété que lui; il parcourt avec une égale facilité toutes les nuances du comique, et s'élève presque au même instant au pathétique et au terrible. Paisiello est le premier qui ait introduit la viole dans les orchestres des théâtres bouffons de Naples. Il a aussi introduit dans ces théâtres et dans les églises, l'usage des clarinettes et bassons concertans. Ce fut lui qui fit lever la défense d'applaudir au théâtre Saint-Charles les chanteurs et les compositeurs. On jouait son opéra de *Lucio Papirio:* à un air que chanta Carle Raina, le roi donna l'exemple en applaudissant le premier. On trouvera une notice exacte des compositions musicales de Paisiello, dans le *Dictionnaire historique des musiciens.*

PAITONI (Jacques-Marie), savant bibliographe, né à Venise, vers 1710, et mort en 1774, commença, dans sa patrie, ses études sous les jésuites, et s'appliqua ensuite à la philosophie, aux mathématiques, à l'anatomie, à la botanique et aux autres parties de la médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de 17 ans il reçut le bonnet de docteur, et qu'à 19 il publia un ouvrage, inti-

tulé *Della generazione uomo discorsi;* la première et la seconde partie parurent à Venise, in-4°, en 1722, et les deux autres, même format, en 1726. Paitoni y soutient le système des ovaristes; ce qui lui attira avec Bianchi des contestations auxquelles il répondit par un écrit conservé sous ce titre : *Vindiciæ contrà epistolas Petri Bianchi*, Faventiæ, 1724, in-4°. On a encore de lui, *De vitâ et meritis Fabricii Bartholeti commentarius*, Venetiis, 1740, in-8°.

PAJON (Claude), célèbre ministre de la religion protestante, né à Romorantin, en 1626, se distingua tellement par son esprit et ses talens, qu'il devint ministre à 24 ans, et, quelques années après, professeur de théologie à Saumur. A peine avait-il commencé ses leçons, que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu, sur l'efficacité de la grace, et sur la manière dont s'opère la conversion du pêcheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étaient en grand nombre, furent nommés *pajonites*. Il mourut en 1685. Ses ouvrages sont : I. *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12. II. *Remarques sur l'Avertissement pastoral*, etc. Ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les catholiques, pour des livres qui ne sont pas sans réplique. (*V.* Papin.)

PAJON, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et curé de Notre-Dame de la Rochelle, était fils de Claude Pajon. C'était un homme de beaucoup d'esprit, dont on a, suivant l'abbé Goujet, plusieurs pièces de poésie française, très-spirituelles.

PAJON (Henri), avocat, né à Paris, et mort en cette ville, en 1776, est auteur de l'*Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; de celle *des trois fils d'Haly Bassa*, 1746, in-12; et enfin d'une autre du *roi Splendide*, 1746, 2 vol. in-12. On a encore de lui : I. *Contes nouveaux* et *Nouvelles nouvelles*, en vers, 1753, in-8°. II. *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8°. III. *Observations sur les donations*, 1761, in-12. IV. *Dissertation sur les articles 15 et 16 de l'ordonnance de 1731, concernant les donations*, 1765, in-12.

PAJON DE MONCETS (Louis-Isaïe), né à Paris, le 2 mai 1725, pasteur à Berlin, où il mourut le 24 juillet 1799, est auteur : I. Des *Leçons de morale*, ou *Lectures académiques*, traduites de l'allemand de Gellert, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8°. II. De *Léonard et Gertrude*, ou *les mœurs villageoises telles qu'on les retrouve à la cour et à la ville*, traduit de l'allemand de Pestalotz de Neuenhof. Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

PAJOT. *Voyez* Ons en Bray.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris, en 1730, d'un compagnon sculpteur, n'a dû sa célébrité qu'à lui-même. Un goût déterminé pour la sculpture se manifesta dès l'enfance chez le jeune Pajou, et, sans avoir reçu aucun des élémens de l'art, il modela des fleurs, des poissons et des oiseaux, dans lesquels il mit tant de vérité et tant de précision, que les meilleurs professeurs de

l'Académie, auxquels on les montra, lui reconnurent le germe d'un talent extraordinaire. Jean-Baptiste Lemoine, sculpteur du roi, le reçut au nombre de ses élèves à l'âge de 14 ans. Le jeune Pajou était au comble de ses vœux : docile aux leçons de son maître, il gagna bientôt toute son affection par ses manières et par les qualités de son cœur. Il travaillait sans relâche, et ne prenait aucun repos, lorsqu'au bout de quatre années d'étude, ses soins furent récompensés. En état de concourir au grand prix de l'Académie, il eut l'avantage de le remporter, la première fois qu'il se présenta, sur des concurrens beaucoup plus anciens que lui dans la pratique de la sculpture. Ce succès ne le rendit que plus actif au travail. Dès lors il cessa d'être à la charge de ses parens, et, suivant l'usage, il résida trois ans à Paris à la pension du roi avant de passer à celle de Rome, où il devait demeurer quatre années. Pajou sentit bientôt qu'il fallait remédier à l'éducation peu soignée qu'il avait reçue dans son enfance, par l'étude de l'histoire et de la mythologie : connaissance extrêmement nécessaire à un artiste, de telle nature que soit la partie de l'art qu'il exerce. Il partagea donc le temps qu'il resta à Rome entre l'étude de l'antiquité pour se perfectionner dans la sculpture, et celle des lettres pour orner son esprit ; il réussit au point, qu'il se faisait remarquer dans les Académies par des conversations spirituelles et par des dissertations savantes sur les arts. De retour à Paris, Augustin Pajou fut reçu de l'Académie royale de peinture et de sculpture, sur une statue en marbre représentant *Pluton qui tient Corbère enchaîné à l'entrée des enfers*. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'une exécution ferme et pure, fut le premier pas vers le perfectionnement de la sculpture, que les mauvais principes des professeurs de l'art avaient maintenue pendant plus de 60 ans dans une espèce de décadence. Pajou enseigna le premier dans ses ateliers les grands principes de l'art, combinés d'une part sur les beautés de la nature, et de l'autre sur la perfection des statues grecques. Les productions de Pajou sont d'un homme qui a profondément médité ; elles lui appartiennent. On peut citer parmi ses ouvrages, qu'il a eu la douleur de voir détruire pendant la révolution, ceux qui ont été faits pour l'opéra de Versailles, le Palais-Royal ; les sculptures du palais Bourbon, du palais de Justice à Paris, de l'église Sainte-Croix d'Orléans, etc., etc. Mais le talent de ce grand artiste se fait encore mieux connaître dans les statues en marbre de *Descartes*, de *Bossuet*, et de *Pascal*, placées au palais des arts dans les salles de l'Institut. Il a montré beaucoup d'énergie et un grand style dans l'exécution de la statue du grand *Turenne*, que Napoléon a fait placer dans la galerie des Tuileries. Comme il a développé avec art la grace naïve d'une jeune vierge, dans la statue de *Psyché abandonnée de l'Amour*, que l'on voit dans la galerie du palais du Luxembourg ! « Augustin Pajou, aussi recommandable par sa délicatesse que par ses talens, a eu l'avantage de ne jamais solliciter de travaux, et n'a jamais songé à les enlever à ses confrères. Sa réputation parlait pour lui ; il n'a

dû qu'à elle les ouvrages nombreux dont il a été chargé et les honneurs qu'il a obtenus. » Son dernier ouvrage fut un *Démosthènes*, qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Enfin, Augustin Pajou, après avoir successivement occupé les charges honorables de l'Académie de peinture et de sculpture, fut nommé membre de l'Institut de France, conservateur du musée du Louvre; et, après avoir reçu la décoration de la légion d'honneur, il fut attaqué d'une paralysie qui lui ôta toutes les facultés du travail, et mourut à Paris, en mai 1809, à l'âge de 78 ans, dans les bras d'un fils recommandable par ses vertus privées et par ses talens dans la peinture.

PALACIOS-RUBIOS (Jean Lopez de), savant jurisconsulte espagnol, né dans la province de Salamanque, vers l'année 1480. Après avoir achevé ses études dans l'université de ce nom, il obtint la place de juge auprès de la cour souveraine de Valladolid. Palacios fut nommé quelque temps après conseiller de Charles Ier, et choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de Toro*. On a de lui un Recueil de traits qui caractérisent le véritable guerrier, qu'il adressa à son fils au moment où il allait rentrer au service; il est intitulé *Traité de l'héroïsme militaire*, in-4°, 1524. Le style en est pur, correct et élevé; mérite rare dans un temps où la langue espagnole sortait à peine de son berceau.

PALACIOS DE SALAZAR (Michel de), frère du précédent, et auteur de Commentaires latins sur différens livres de l'Ecriture, sur les livres *de Animâ* d'Aristote, et sur les quatre livres des Sentences. Ce dernier ouvrage, en 6 vol. in-fol., fut imprimé à Salamanque, de 1574 à 1579.

PALADINI (Filippo), et non *Paladino*, peintre florentin, né vers 1544, fut élève de Poccetti. Il se distingua par la grace et par la beauté du coloris. On ne connaît de lui qu'un seul tableau à Florence; c'est une *Décollation* de Saint Jean-Baptiste. Il mourut à Mazzarino, en 1614. — Arcangela Paladini, fille du précédent, était née à Pise, en 1599. Elle cultiva la peinture, la poésie et la musique avec le plus grand succès. Elle mourut à la fleur de l'âge, le 18 octobre 1622.

PALAFOX (Jean de), évêque espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, étudia avec succès dans l'université de Salamanque, et fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas à embrasser l'état ecclésiastique. Le monarque espagnol le nomma, l'an 1639, à l'évêché de Los Angelos (Angelopolis), en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. L'Amérique était alors le théâtre du brigandage ainsi que du déréglement : Palafox mit tous ses soins à réprimer la tyrannie des grands et les vices du peuple. Les Indiens gémissaient sous le fardeau d'un joug insupportable; le prélat adoucit leur servitude. Comme il soutenait vivement les droits de l'épiscopat, et que ces droits lui paraissaient blessés par les missionnaires jésuites, il eut un démêlé fort vif avec ces pères. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina en partie

par un bref du 14 mars 1648. Palafox avait passé en Espagne pour soutenir cette affaire. Le roi d'Espagne fut si satisfait de son esprit et de sa piété, qu'il l'éleva à l'évêché d'Osma, en 1653. Il mourut le 30 septembre 1659, après s'être dressé lui-même cette épitaphe : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis.* On lui doit plusieurs ouvrages écrits avec onction : I. *Le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol ; et à Paris, 1676, en français. II. Plusieurs Traités mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Le Roy. III. Des *Homélies* sur la Passion de Notre-Seigneur J.-C., traduites par Amelot de La Houssaye, in-16. IV. Des Remarques sur les Lettres de Sainte Thérèse. V. *L'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en français, à Paris, en 1678, vol. in-8°, par Collé. VI. *L'Histoire du siége de Fontarabie*, en 1628, imprimée à Madrid l'année d'après, in-4°. On trouve dans le 4ᵉ vol. de la Morale pratique des jésuites, l'Histoire de don Jean de Palafox et de ses différends avec les jésuites. Cette histoire, composée principalement sur les écrits du prélat, qui y mit quelquefois un peu trop de vivacité, est du docteur Arnauld, qui y a inséré plusieurs de ses lettres traduites en français. Comme dans quelques-unes de ces lettres il fait un portrait affreux des jésuites du Mexique, ceux d'Europe ont prétendu qu'elles étaient fausses ou altérées, et leur ont opposé d'autres écrits de l'évêque d'Osma, où il fait les plus grands éloges de leur compagnie. Le roi d'Espagne demanda à Clément XIII et à Clément XIV la canonisation de Palafox ; mais cette affaire n'a pas été suivie depuis ces deux pontifes. L'abbé Dinouart a donné, en 1767, in-12, une nouvelle Histoire de ce prélat. Le Recueil de ses ouvrages, publié à Madrid, en 1762, 13 vol. in-fol., se relie en 15.

PALAMAS (Grégoire), archevêque de Thessalonique, soutenait, dans le 14ᵉ siècle, contre le moine Barlaam, qu'il était possible à l'homme de voir pendant cette vie des yeux de la chair, la lumière incréée qui environne Dieu ; et il citait pour exemple les Apôtres, qui contemplèrent sur le mont Thabor la lumière dont resplendissait le Christ transfiguré. Cette doctrine de la lumière thaborique occupa plusieurs conciles. Leurs décisions furent partagées, mais le plus souvent favorables à Palamas.

PALAMEDE. *Voyez* Corinnus.

PALAPRAT (Jean de Bigot), né à Toulouse, en mai 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par le talent de la poésie. A peine avait-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux Jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance semblait l'appeler. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, il s'acquitta des deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formaient son caractère ; mais ces charges ne purent l'arrêter dans sa patrie. Il en sortit trois fois, d'abord pour voir Paris, ensuite pour passer à Rome auprès de la reine Christine, qui tâcha vainement de l'arrêter auprès d'elle. De retour à Paris, il plut au duc de Vendôme, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Il

se permettait avec ce prince des saillies ingénieuses et des vérités hardies. Le maréchal de Catinat, témoin de la hardiesse et de la franchise avec laquelle il parlait au grand-prieur, lui dit : « *Vous me faites trembler.—Rassurez-vous*, lui répondit Palaprat, *ce sont mes gages.* » (*Voyez* Catinat.) Il logeait au Temple, où l'ordinaire n'était pas trop réglé ; tantôt il n'y avait pas de quoi manger, tantôt il y avait des repas splendides : « Ici, disait Palaprat, on risque de mourir d'inanition ou d'indigestion. » Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Bruéys. Ces deux poëtes amis, avec le même talent pour la plaisanterie, étaient tous les deux desirés dans les compagnies, d'où ils bannissaient l'ennui par leurs propos amusans. Ils travaillaient presque toujours de concert ; et s'ils se disputaient quelques morceaux de leurs ouvrages, c'étaient toujours les endroits faibles. Enfin, leur amitié dura jusqu'à la mort ; exemple rare et difficile à imiter pour ceux qui courent la même carrière. Les pièces de Bruéys, auxquelles Palaprat a eu part, sont : le *Secret révélé ;* le *Sot toujours sot*, ou *le marquis paysan*, le *Grondeur ;* le *Muet*, le *Concert ridicule*. Le *Grondeur* et le *Muet* sont restés au théâtre. Les pièces auxquelles il a travaillé seul sont : *Hercule et Omphale ;* les *Sifflets ; prologue* du Grondeur ; le *Ballet extravagant ;* et la *Prude du temps*. Palaprat, à une imagination vive et plaisante, joignait une candeur de mœurs et une simplicité de caractère singulières. Il réunissait à la fois les saillies d'un bel-esprit et la naïveté d'un enfant. Il mourut à Paris, le 14 octobre 1721. Il se fit lui-même cette épitaphe :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fut dans la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

Les ouvrages de Palaprat respirent la gaîté et la légèreté. La plupart manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de Bruéys, publié en cinq petits vol. in-12. M. Étienne a donné une jolie comédie intitulée *Bruéys et Palaprat*, qui se joue au théâtre Français.

PALATIUS (Philippe), médecin, né à Trevi, dans le duché de Spolette, au 16e siècle, eut pour maîtres, à Padoue, Jean-Baptiste Monti, Victor Triucavelli, Gabriel Fallopio, et profita si bien de leurs leçons, qu'à peine reçu docteur, il fut recherché dans les principales provinces d'Italie par les personnes les plus distinguées, et justifia leur confiance. Pour réformer les abus de la méthode des chirurgiens de son temps, dans le traitement des plaies, il publia un petit ouvrage intitulé : *De verâ methodo quibuscumque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici et frustulis de cannabe vel de lino constat*, Perusiæ, 1570, in-8°. Quoique ce livre ne comprît qu'environ 50 pages, dont une partie traite encore de matières étrangères à son objet principal, il fut si bien reçu en Italie, que Barthélemi Blondus orna l'édition latine de l'inscription suivante :

Si chartas numeres, parvus, si pondera rerum
Spectes, te, lector, judice, magnus erit.
Auctorisque liber, scriptum nisi nomen habere:,
Crederet auctorem quilibet Hipporatem.

PALAZZI (Jean), historien latin médiocre, chanoine ducal, professeur de droit canon à Padoue, historien et conseiller de sa majesté l'Empereur, né à Venise, vers 1640, et mort vers l'an 1703, a donné un grand nombre d'histoires en latin, recueillies en plusieurs volumes, mais dont aucun ne lui a survécu : I. *Monarchia occidentalis*, Venetiis, 1671, 2 vol. in-fol. L'auteur a orné cette édition de figures, de médailles et d'emblèmes. II. *Aquila Franca sive inter lilia*, 1679, in-fol. III. *Aquila Saxonica*, 1679, in-folio. IV. *Aquila Sueva*, 1679, in-folio, etc., en italien. V. *Aquila Romana*, Venezia, 1670. Ces ouvrages comprennent l'histoire de tous les empereurs depuis Charlemagne jusqu'à l'époque où il vivait, et sont imprimés avec un luxe extraordinaire. On lui doit encore : *Aristocratia ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol. ; *Vita Justiniani Venetorum Ducis*, ibid., 1688, in-fol. ; *Fasti ducales Venetorum*, Venetiis, 1696 ; l'*Histoire des papes*, en latin, Venise, 1687, 5 vol.

PALAZZI (Pierre), de Brescia, mathématicien du 17e siècle, a publié à Rome les *Ephémérides du ciel*, depuis 1664 jusqu'à 1670.

PALEARIUS (Aonius, syncope d'*Antonius*, della Paglia), né à Veroli, dans la Campagne de Rome, passa plusieurs années à Rome, et s'établit ensuite à Sienne, où il professa le grec et le latin avec beaucoup de réputation. Son mérite, joint à quelques paroles indiscrètes, lui suscita des envieux, qui devinrent bientôt des ennemis implacables. Palearius échappa à leurs persécutions en se retirant à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire avec des appointemens considérables. De Lucques il passa à Milan, et il y jouissait des avantages dus à ses talens, lorsqu'il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut condamné à être brûlé, après avoir été préalablement pendu et étranglé. Cette sentence fut exécutée en 1566. Le président de Thou remarque qu'un des griefs de sa condamnation fut d'avoir comparé l'inquisition à un poignard porté à la gorge des gens de lettres. On a de lui un poëme *De immortalitate animarum libri III*, Lugduni, 1536, in-16, dont la versification n'est pas bonne, et d'autres ouvrages en vers et en prose. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1696, in-8° ; ou d'Iéna, 1728, in-8°. La dernière est la plus complète ; une des plus anciennes est celle de Bâle, sans date. Ils sont la plupart bien écrits, en latin. Sadolet en faisait cas. Les *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, Leipsick, 1737, in-8° (tome 1er), renferment une Lettre de Palearius à Luther et à Calvin, au sujet du concile de Trente. Il pensait comme ces deux réformateurs. Il s'éloignait d'eux seulement en deux choses : la première, que le mariage est un sacrement ; la seconde, qu'un chrétien ne doit jamais jurer, pas même devant les juges.

PALÉMON (Q. Rhemnius),

grammairien, né à Vicence, fils d'un esclave, fut élevé pour la profession de tisserand, et chargé de conduire aux écoles le fils de son maître. Il profita de l'occasion pour s'instruire, et fit des progrès si étonnans, qu'il fut affranchi. Il parvint à enseigner à Rome avec une réputation extraordinaire sous Tibère et Claude; suivant Suétone, il faisait des vers sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits, dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; et ces fragmens donnent une idée avantageuse de son érudition. Il mettait dans son orgueil tant d'arrogance, qu'il disait hautement que la science était née avec lui et mourrait avec lui. Il ajoutait que c'était par un esprit prophétique que Virgile avait fait entrer son nom dans ses églogues, pour l'indiquer comme le seul juge compétent en fait de poésies. Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talens.

PALÉMON. *Voyez* PACÔME.

PALÉOLOGUE (JEAN VI), empereur d'Orient, né à Constantinople, en 1332, succéda à son père, Andronic-le-Jeune, en 1341, sous la tutelle de sa mère et de Cantacuzène, grand-domestique de palais. Cet officier se montra fidèle à Andronic, et déjoua plusieurs conspirations; mais, ayant été accusé de vouloir usurper l'autorité souveraine, il fut proscrit et n'eut d'autre moyen de salut que de se faire proclamer empereur. Ils régnèrent ensemble jusqu'en janvier 1355, que Cantacuzène se démit, et entra dans le cloître. Paléologue alors occupa seul le trône. (*Voyez* MATTHIEU.) Cantacuzène avait su contenir ou réprimer les ennemis de l'État, tantôt par la force, tantôt par la douceur, par des ménagemens, ou par des alliances. Mais, dès la première année de son abdication, les Turcs se rendirent maîtres de la Chersonèse, et entrèrent dans la Thrace sans trouver aucune résistance. Paléologue, obligé de traiter avec Amurat, leur empereur, en obtint une trêve de quelques années, pendant laquelle il alla à Rome implorer le secours des princes d'Occident. Il passa par Venise, où plusieurs particuliers lui prêtèrent des sommes considérables. N'ayant pu rien obtenir des puissances de la chrétienté, il revint à Venise, où on le retint pour ses dettes. Manuel, son fils, le racheta. De retour à Constantinople, il eut à combattre un fils rebelle, Andronic, à qui il avait laissé le gouvernement de l'État pendant son absence. Andronic, plein d'ambition et de cruauté, mit son père et ses frères en prison; ils n'en sortirent que deux ans après. Paléologue, qui n'aimait que son repos, le jeu, la table, les femmes et la chasse, essuya bientôt d'autres disgraces. Bajazet, successeur d'Amurat, fit de nouvelles conquêtes sur l'empire. Paléologue songea à fortifier Constantinople, dans la crainte qu'elle ne fût assiégée. Sous prétexte d'embellir la ville, il fit élever deux tours de marbre blanc, destinées à la défendre. Bajazet, ayant pénétré ses vues, ordonna à Paléologue de les abattre, et le menaça de faire crever les yeux à Manuel, son fils, qu'il avait en ôtage. L'empereur se vit obligé de démolir les tours, et le chagrin que lui causa cet affront, le fit mourir peu de temps après, l'an 1390. L'empire, déjà très-affaibli, n'avait pas alors plus

d'étendue que le tiers de la France, encore, dans ce petit espace, les Turcs étaient maîtres des principales villes. Il aurait fallu un héros pour soutenir le trône chancelant des Césars. Paléologue, souverain aussi négligent que faible, ne s'occupant que de plaisirs, mourut ruiné de débauches, bravé par ses ennemis, et méprisé de ses sujets, à l'âge de 59 ans. Son fils Manuel lui succéda.

PALÉOLOGUE (JEAN VII), empereur de Constantinople, et petit-fils du précédent, né le 25 décembre 1390, monta sur le trône, en 1425, après la mort de son père Manuel, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique, l'an 1431, et Jean craignit avec raison que son empire ne devînt bientôt leur proie. Il ne pouvait espérer du secours que des Latins ; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union des Églises grecque et latine. Le pape Eugène IV le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire savoir qu'il avait indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même, l'an 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue l'an 1439. En conséquence de cette union, le pape avait promis à l'empereur : 1° d'entretenir tous les ans 300 soldats et deux galères pour la garde de la ville de Constantinople ; 2° que les galères qui porteraient les pèlerins jusqu'à Jérusalem iraient à Constantinople ; 3° que quand l'empereur aurait besoin de vingt galères pour six mois, ou de dix pour un an, le pape les lui fournirait ; 4° que, s'il avait besoin de troupes de terre, le pape solliciterait fortement les princes chrétiens d'Occident de lui en fournir. Le décret d'union ne contenait aucune erreur. Il ne changeait rien dans la discipline des Grecs, il n'altérait en rien la morale ; on y reconnaissait la primauté du pape. L'union procurait d'ailleurs un secours de la plus grande importance pour l'empire de Constantinople. Cependant le clergé, toujours opiniâtre dans ses décisions, ne voulut ni accéder au décret, ni admettre aux fonctions ecclésiastiques ceux qui l'avaient signé. Bientôt on vit contre les partisans de l'union une conspiration générale du clergé, du peuple, et surtout des moines, qui gouvernaient presque seuls les consciences, et qui soulevèrent tous les citoyens, jusqu'à la plus vile populace. Ce soulèvement général engagea la plupart de ceux qui avaient été à Florence à se rétracter. On attaqua le concile tenu dans cette ville, et tout l'Orient condamna l'union qui s'y était faite. L'empereur voulut soutenir son ouvrage ; on le menaça de l'excommunier s'il continuait de protéger l'union, et de communiquer avec les Latins. Tel était l'état d'un successeur de Constantin-le-Grand. C'est au milieu de ces dissensions que Jean retourna en Orient. Il mourut le 31 octobre 1448, après un règne de 29 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire hâtèrent sa mort. Ce prince, sans aucune vertu militaire, opposa la politique pour unique arme à ses ennemis, et il sut en faire usage. *Voy.* EUGÈNE IV. Il eut pour successeur

Constantin Dracosès, le dernier des empereurs grecs en Orient.

PALÉOLOGUE, empereur de Constantinople. *Voyez* ANDRONIC II et III, et MICHEL.

PALÉOLOGUE (MISHA). *Voy.* MESIH, pacha.

PALÉOLOGUE (JACQUES), fameux hérésiarque, natif de l'île de Scio, vers 1520, appartenait à cette classe de sectaires qui, outrant les principes du socinianisme, se firent appeler semi-juifs par les sociniens même, et contre lesquels Fauste Socin composa un Traité particulier, que l'on trouve dans le 2ᵉ volume de ses *Œuvres*, pag. 804. Il fut brûlé à Rome, en 1585. On n'a de lui que quelques Opuscules, dont on trouve la liste dans la *Bibl. antitrinit.* de Sandius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé : *De Magistratu politico.*

PALÉOTTI (GABRIEL), cardinal, natif de Bologne, lié d'une étroite amitié avec Saint Charles Borromée, mourut à Rome le 23 juillet 1597, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages, qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont : I. *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8°; plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes. II. *Archiepiscopale Bononiense*, Rome, 1494, in-fol. III. *De nothis spuriisque filiis*, imprimé à Francfort, en 1573, in-8°, curieux. IV. *De consistorialibus consultationibus.* On a encore de lui un traité *De imaginibus sacris et profanis*, dont l'original italien, imprimé à Bologne, en 1582, est très-rare; la traduction latine publiée en 1594, in-4°, n'est pas commune.

PALÉOTTI (ALPHONSE), né à Bologne, le 28 décembre 1531, après avoir fait ses études dans sa patrie, alla, en 1571, à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. De retour à Bologne, il fut fait chanoine, et archidiacre de la cathédrale, et coadjuteur du cardinal Gabriel Paleotti, archevêque de cette ville, et qui demeurait à Rome. Après la mort de ce cardinal, arrivée en 1597, il lui succéda dans cet archevêché, et mourut en 1610. On a de lui : I. *Esposizione del sagro lenzuolo, ove fù involto il Signore*, etc., Bologna, 1599. II. *Istruzioni per li predicatori*, Bologna, 1598.

PALÉPHATE, Athénien, que Suidas met au rang des poètes qui ont vécu avant Homère. Cet écrivain lui attribue une *Cosmopée* (ou création du monde), en cinq mille vers, les *Discours d'Aphrodite et d'Eros* (de Vénus et de l'Amour), aussi en cinq mille vers; la *Chevelure* (ou les allées et venues) *de Latone*, et plusieurs autres poèmes.

PALÉPHATE, *Palæphatus*, ancien philosophe, né dans l'île de Paros, dont il nous reste un Traité *Des choses incroyables*, florissait sous le règne d'Artaxercès. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, vol. in-8°; il y en a une d'Elzévir, 1649, in-12, et de Leipsick, 1789, in-8°, avec les notes de Jean-Frédéric Fischer. On ignore en quel temps vivait Paléphate. Il paraît probable qu'il est postérieur au temps d'Aristote, et antérieur à la naissance de Jésus-Christ. Cet auteur, dans son ouvrage, explique d'une manière historique, diverses fables. Ch. God. Polier de Bottens en a donné une traduction française, avec des notes et des observations, sous ce titre : *Traité de Paléphate, touchant les*

choses incroyables, Lausanne, 1771, in-12. — PALÉPHATE, historien grec, de la ville d'Abydos, était contemporain d'Alexandre-le-Grand, et faisait les délices d'Aristote. — PALÉPHATE, grammairien et philosophe, était Égyptien de naissance, ou, selon d'autres, Athénien. On ignore dans quel temps il a vécu. Il avait composé un ouvrage sur les *Mœurs des Égyptiens*, une *Histoire de Troie*, et plusieurs autres livres. Il est cité par Strabon.

PALESTRINA (JEAN-BAPTISTE-PIERRE ALOÏS DA), né en 1529, mort en 1594, fut surnommé par ses contemporains le *prince de la musique*, et selon l'usage de ce temps prit le nom de *Palestrina*, de la ville de ce nom (l'ancienne Préneste) où il avait pris naissance. Tous les écrivains italiens le comblent d'éloges. Ses ouvrages sont des monumens de science, déposés dans les principales chapelles de l'Europe. On avait pour lui une si haute vénération, que quatorze des plus célèbres musiciens de son temps, composèrent un recueil de psaumes à cinq voix, et lui en firent hommage, en les lui dédiant, en 1592. Le mérite de Palestrina est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. Il a traité tous les genres avec une égale intelligence dans un temps où la musique était encore au berceau. Les papes estimaient tellement les compositions de ce maître, qu'il était défendu en Italie de les copier sous peine d'excommunication; et sitôt qu'un de ses ouvrages était exécuté à la chapelle Sixtine, les musiciens, sous peine d'être renvoyés, étaient tenus de remettre leurs parties, qui toujours étaient renfermées sous clef. Ses ouvrages se composent: I. De plusieurs livres de Messes, plusieurs fois imprimés à Venise et à Rome. II. Plusieurs livres d'*Offertoires*, Venise, 1594. III. Plusieurs livres de *Motets*. IV. *Hymnes pour toute l'année*, Rome, 1589. V. Plusieurs livres de *Madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586. VI. *Litanies* à quatre voix, Venise, 1600. Enfin, son *Miserere*, et des *Psaumes*, etc., etc. Les plus remarquables de ses compositions, sont: la fameuse *Messe du pape Marcel*, son *Stabat* et son célèbre Motet *Populc meus*.

PALEY (GUILLAUME), célèbre théologien de l'Eglise d'Angleterre, fils d'un maître d'école à Giggleswick, né en 1743, à Peterborough, au comté de Northampton, mourut à Sunderland, le 25 mai 1805. Après avoir fini ses études au collège de Christ, à Cambridge, il devint précepteur et obtint ensuite un bénéfice au comté de Cumberland, et en 1780 il fut nommé chancelier de Carlisle. Il est connu en Angleterre et en Allemagne par plusieurs ouvrages estimés; le premier de tous, que Garve a traduit en allemand, lui fut payé 2000 livres sterling, par un libraire anglais. On a de lui: I. *The principles of moral and political philosophy*, 1800. II. *The use and propriety of local and occasional preaching a sermon*. III. *Reasons for contentment*, 1793. IV. *Natural theology, or, evidence of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearences of nature*, 1803. V.

Horæ Paulinæ, ou *Observations* sur les Épîtres de Saint Paul, 1 vol. in-8°. George Wilson Meadley a donné des Mémoires de Paley, et une Vie de ce théologien, dans le *Gentleman magazine*.

PALFIN (Jean), chirurgien, né à Courtrai, en 1649 ou 1650, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Une excellente *Ostéologie*, Paris, 1731, in-12. C'est une traduction du flamand. II. Une *Anatomie du corps humain*, traduite par Jean Devaux, Paris, 1753, 2 vol. in-12. III. Une *Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération*, Leyde, 1708, in-4°. Palfin mourut à Gand, en 1730, dans un âge avancé, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle. Palfin est l'inventeur d'un forceps dont on se sert encore aujourd'hui dans quelques accouchemens laborieux, et qui a reçu le nom de *tire-tête de Palfin*.

PALICAN. *Voyez* Pison.

PALICE (Jacques II de Chabannes, seigneur de la), un des plus grands capitaines de son siècle, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres, sous Charles VIII et Louis XII. Il suivit le premier à la conquête de Naples, et le second au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des Éperons, après s'être comporté en grand capitaine et en soldat plein de bravoure, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan, et au combat de la Bicoque, en 1522. De l'Italie, il passa en Espagne, secourut Fontarabie, fit lever le siége de Marseille, et périt à la bataille de Pavie, en 1525. Si François Ier l'avait cru, il se serait retiré au lieu de courir le risque de cette journée. Chabannes eut son cheval tué sous lui, et comme il se mettait en état de combattre à pied, il fut fait prisonnier par un capitaine italien, nommé *Castaldo*. Au même moment un capitaine espagnol, nommé *Baturto* étant survenu, et revendiquant sa part de la capture, pour partager ensuite le prix de la rançon, sur le refus de l'Italien, appliqua son arquebuse sur la cuirasse du vieux guerrier, et l'étendit mort à ses pieds. *Il ne pouvait*, dit Brantome, *mourir autrement, car qui a bon commencement a bonne fin.* Le nom de la Palisse fut long-temps cher aux soldats français, et ils le célébrèrent dans leurs chants guerriers. Celui que le peuple chante aujourd'hui, et qui est de Lamonnoie, atteste, malgré son ridicule, la célébrité du héros. Elle a cela de commun avec celle de Marlborough.

PALICE (la). *Voyez* Guiche.

PALINGÈNE. *Voyez* Manzoli.

PALISOT (Ambroise-Marie-François-Joseph), baron de Beauvois, botaniste, fut d'abord receveur-général des domaines. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les plantes. Déjà il s'était fait connaître avant la révolution par plusieurs Mémoires sur la fructification des cryptogames qui n'avaient point encore été observées. Sa place ayant été supprimée, il fit

un voyage en Afrique pour y étudier la Flore du Benin, qui n'avait encore été visitée par aucun naturaliste. Il brava tous les dangers que présentait la température de ce pays; et, en dix-huit mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, dont il fit parvenir une grande partie en Europe. Étant tombé malade, il ne dut son salut qu'à son retour à Saint-Domingue. Il devint membre du conseil supérieur du Cap-Français, et fut témoin de la révolution qui éclata à Saint-Domingue, et où sa vie fut menacée. Il fut forcé de prendre la fuite, sans même emporter ses collections qui furent perdues pour lui. Il se retira à Philadelphie, où il fit de nouvelles récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France, quand il lui fut permis d'y rentrer sans danger. Il fut admis au nombre des membres de l'Institut, et le 30 mars 1815, il fut nommé conseiller titulaire de l'université. Il est mort à Paris, le 21 janvier 1820, âgé de 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Flore d'Oware et de Benin, en Afrique*, 1803-1820, vingt livraisons in-fol., fig. coloriées ; il n'eut pas le temps de compléter lui-même la gravure et l'impression de cet ouvrage. II. *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., etc., Paris, 1806-1819, douze livraisons in-fol., fig. coloriées. III. *Mémoire sur une nouvelle plante recueillie à Oware*, Paris, 1804, in-8°. IV. *Prodrome des cinquième et sixième familles de la cryptogamie, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8°. V. *Essai d'une nouvelle agrostographie*, Paris, 1813, in-4°. Il était collaborateur du *Dictionnaire des sciences naturelles*, des *Ephémérides des sciences naturelles*, et plusieurs autres recueils scientifiques.

PALISSOT DE MONTENOY, (Charles), littérateur distingué, naquit le 3 janvier 1730, à Nanci, où il fit de bonnes études. Il manifesta, dès sa plus tendre jeunesse, non-seulement de grandes dispositions pour l'étude, mais encore un goût sévère en littérature, et une inclination marquée pour le genre de la critique. Il vint à Paris, jeune encore, et quelques bons ouvrages qu'il publia, lui acquirent de la réputation. Il se rendit encore plus fameux par ses discussions polémiques, suscitées par son excessive vanité, qui lui attira un grand nombre d'ennemis. Ceux-ci cherchèrent même à le tourner en ridicule, en faisant contre lui une caricature, dans laquelle il était représenté à genoux devant les chefs-d'œuvre de la littérature française; on lisait au bas ces mots : *Pâlis-sot*. Labarpe fut un de ses plus terribles adversaires : ce littérateur parle fort mal de Palissot dans sa correspondance avec Paul Ier. Malgré le dédain de Labarpe, dont la vanité ne le cédait en rien à celle de Palissot, ce dernier était un rival digne de se mesurer avec l'auteur du *Cours de littérature*. Palissot embrassa les principes de la révolution ; mais il ne s'y fit pas remarquer, et il se montra souvent contraire au jacobinisme. Son amour pour la littérature l'empêcha de se mêler beaucoup de matières politiques. Le 24 septembre 1789, il présenta à l'Assemblée nationale son édition des *Œuvres de Voltaire*, qu'il lui avait dédiée. Quelque

temps après, il donna sa comédie des *Philosophes*, qui fit beaucoup de bruit, dans laquelle il ne ménage pas Jean-Jacques Rousseau. Cette insulte faite à un des coryphées de la révolution, irrita contre lui les jacobins. Aussi, quand Palissot demanda, en 1793, à la commune de Paris, un certificat de civisme, on le lui refusa. Il avait cependant fait, au sujet de sa comédie, différentes rétractations, qu'il cita au conseil général, qui, désarmé par ce témoignage, lui fit accorder le certificat demandé. En 1794, il fit également hommage à la Convention des vingt premiers volumes de son édition des *Œuvres de Voltaire*. En 1797, il fit des vers en l'honneur du général Bonaparte. L'année suivante, il fut élu par le département de Seine-et-Oise député au Conseil des Anciens. Il adressa, en 1803, un exemplaire de son édition des *Œuvres de Corneille* à l'empereur de Russie, qui lui fit présent d'une bague de brillans très-riche, accompagnée d'une lettre flatteuse. Il mourut à Paris, le 15 juin 1814. Il était correspondant de l'Institut. Ses ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions, et malgré ce qu'en ont dit ses détracteurs, ils ne manquent pas de mérite. On y trouve souvent un style agréable, des pensées neuves, des tableaux vrais et piquans. Les plus connus sont : I. *La Dunciade*, réimprimée en 1797. Il ajouta, dans cette édition, un tableau assez énergique du jacobinisme et de ses fureurs. Le poème de *la Dunciade* est une espèce de galerie, où plusieurs portraits sont fort bien tracés, et peints avec assez de vérité ; c'est une sorte de satire imitée de Pope, et dans laquelle il accable également des traits du ridicule, des écrivains sans nom et sans talent, et des littérateurs justement estimés. Palissot revit avec un soin particulier, *la Dunciade;* mais il ne put toutefois en faire disparaître le vice radical, celui qui fit dire à Voltaire au sujet de cet ouvrage : « Ce n'est pas tout d'être méchant, il faut être gai. » En effet, quoiqu'on trouve dans ce poème quelques idées vraiment comiques, telles que celles des ailes à l'envers, dont la déesse de la sottise a gratifié Fréron, il y règne en général une froideur nécessairement mortelle au genre de l'épopée badine; et le poète français est resté bien loin de l'auteur anglais, plein de verve et d'énergie qu'il voulait imiter. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Littérature française*, 1803, 2ᵉ édition. Ces Mémoires contiennent d'excellens morceaux, et en général la critique y est judicieuse. Il n'y oublie pas son ressentiment contre Labarpe, et le traite en ennemi. Suivant Chénier, c'est une des plus importantes productions de Palissot. « Dans ces Mémoires, très-bien écrits, dit-il, les talens qui ont illustré le siècle de Louis XIV, sont appréciés avec autant d'impartialité que de justesse ; l'éloge toutefois n'est pas le partage exclusif des morts. Bien différent en cela d'un autre critique non moins célèbre, l'auteur exerce une équitable bienveillance envers plusieurs de ses contemporains ; mais entraîné dès sa jeunesse dans une de ces guerres de plume, qui ont trop souvent affligé la littérature, il y déploya beaucoup de talent, trop, peut-être ; car il en perpétua de sou-

venir, et l'ascendant d'une première démarche, a quelquefois déterminé ses jugemens, comme il a influé sur sa destinée. Il n'est pas de ceux qui repoussent indistinctement tous les propagateurs de la philosophie moderne; on a vu quel respect il a pour Voltaire. Nul n'a rendu plus d'hommages au laborieux, modeste et vertueux Bayle; nul n'a plus vanté Montesquieu et J.-J. Rousseau lui-même; ce qui paraîtra singulier, mais ce qui est toutefois rigoureusement vrai; nul enfin n'a loué de meilleure foi Fréret, Duclos, Dumarsais, Condillac. Nous voudrions pouvoir ajouter quelques autres talens de la même trempe, et que l'on distinguera d'autant mieux, que nous évitons de les nommer. On peut donc reprocher à Palissot de la partialité, tranchons le mot, de l'injustice, à l'égard de trois ou quatre écrivains illustres, et dont il eût mérité d'être l'ami; mais aucun homme sincère et judicieux ne lui contestera la pureté du goût, l'élégance continue du style, le don très-rare de bien écrire en prose et en vers, d'exceller surtout dans le vers de la comédie, et l'honneur d'avoir depuis long-temps marqué sa place entre nos premiers littérateurs. » III. *Histoire des premiers siècles de Rome*, qui est assez estimée, et qui est le meilleur ouvrage de Palissot. IV. *Questions sur quelques opinions religieuses*, 1791; écrit piquant, mais qui n'ajoute point à la réputation littéraire de l'auteur. V. Plusieurs comédies bien dialoguées, mais dépourvues d'action et d'intérêt, parmi lesquelles on remarque cependant celle des *Philosophes*, qui est une critique assez vive contre ceux qui se décoraient de ce nom. Mais, malgré des intentions heureuses, des caractères bien tracés, des scènes qui offrent une parodie spirituelle, quoiqu'un peu forcée, de certains écrits philosophiques; enfin, malgré une versification élégante et correcte, cette pièce a le grand défaut de manquer de verve, et de n'être pas assez forte de comique. Parmi ses autres comédies, on doit citer l'*Homme dangereux*, dont le caractère est tracé avec beaucoup de force; les *trois Tuteurs*, pièce imitée de l'anglais, et qui n'eut qu'un très-médiocre succès; les *Courtisanes*, ou *l'écueil des mœurs*, en trois actes et en vers. Elle s'est soutenue dans le temps au théâtre, principalement par le mérite du style. On y remarque un grand nombre de vers heureux. Sa tragédie de *Ninus II* n'a de passable que le plan; du reste, elle est froide et monotone, et bien différente de celle qui porte le même titre (de M. Brifaut), et qui obtint un succès mérité, en 1813. On a encore de Palissot un nombre prodigieux de Lettres sur différens sujets; une édition des *Œuvres de Corneille*, enrichie de notes judicieuses, qui modifient les décisions ou les expressions sévères du Commentaire de Voltaire. Plus d'une fois Voltaire y répond à Voltaire, et l'on y oppose à son autorité, les principes qu'il a professés lui-même, ou qu'il a suivis dans ses chefs-d'œuvre. On voit que l'éditeur n'a rien de commun avec les ennemis de Voltaire. Personne, au contraire, n'a couvert de plus de mépris les Fréron, les Sabatier, et les autres nains ridicules déchaînés encore

aujourd'hui contre le géant du dernier siècle. On a imprimé les *Œuvres de Palissot*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8°, figures, dont on a donné une dernière édition en 1809.

PALISSY (BERNARD), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, était né dans le diocèse d'Agen, dans le commencement du 16e siècle, de parens si pauvres, qu'ils ne purent donner aucun soin à son éducation. Il porta fort loin l'observation, étudia les monumens de l'antiquité, et fit sur les terres et les pierres des découvertes et des remarques, dont la sagacité étonne encore aujourd'hui que l'Histoire naturelle a fait de si grands progrès. Ce fut au milieu des voyages qu'il entreprit, malgré sa misère, qu'il acquit les connaissances les plus variées et les plus profondes. Ayant vu une coupe de terre, tournée et émaillée, d'une grande beauté, il s'imagina que s'il pouvait trouver le secret de la composition de l'émail, il pourrait élever plus honorablement sa famille. Depuis, toutes ses pensées furent dirigées de ce côté, et malgré les obstacles que sa pauvreté lui opposait, il en vint à bout, à force de persévérance et de travaux, et après seize années d'essais sans cesse répétés et infructueux. Il donna à ses poteries le nom de *rustiques figulines*. Comme il était calviniste, Henri III lui dit un jour qu'il « serait contraint de le livrer à ses ennemis, s'il ne changeait de religion. — Vous m'avez dit plusieurs fois, Sire, répondit-il, que vous aviez pitié de moi; mais ceux qui vous contraignent ne pourront jamais rien sur moi, parce que je sais mourir. Je vous apprendrai, en langage royal, que les Guisarts, tout votre peuple, ni vous, ne sauriez contraindre un potier à fléchir le genou devant des statues. » On voit par cette réponse combien il était attaché à sa croyance. Il disait ordinairement : « Je n'ai point eu d'autre bien que le ciel et la terre...... » Nous avons de lui quelques livres singuliers, et difficiles à trouver, imprimés séparément. Ils traitent de l'agriculture, des émaux, du feu, des terres argileuses et de la marne, des pierres, des sels, des eaux, des métaux, de la chimie, de l'or potable, du mithridate, des glaces, des abus de la médecine. On fit un recueil de ces différens ouvrages, à Paris, 1636, en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Moyen de devenir riche*. Il y a dans ces traités quelques idées hasardées; mais ils offrent aussi des observations très-justes et fondées sur la pratique. Les principaux de ses traités sont : I. *Déclaration des abus et ignorances des médecins*, Lyon, (La Rochelle), 1557, in-8°. II. *Recette véritable, par laquelle tous les hommes de la France peuvent apprendre à multiplier ou augmenter leurs trésors*, La Rochelle, 1563 ou 1564, in-4°. III. *Discours admirable de la nature*, Paris, 1580, in-8°. On a réimprimé les ouvrages de Palissy, à Paris, 1777, in-4°, avec les notes de Faujas de Saint-Fond, professeur de géologie au Jardin des Plantes. Cette édition est plus complète que celle de 1636; et M. Gobet, qui a présidé à l'impression, l'a ornée d'excellentes recherches sur la vie de Palissy, des extraits de différens auteurs, et de quelques remarques, qui

ne peuvent partir, ainsi que celles de Faujas de Saint-Fond, que d'un homme très-instruit. Palissy fut le premier qui enseigna la vraie théorie des fontaines. Fontenelle dit « qu'il était aussi grand physicien que la nature seule puisse en former. Palissy développa des vues fines sur la perfection de l'agriculture et de l'histoire naturelle. Il fut le premier qui osa dire que toutes les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles, déposées autrefois par la mer, dans les lieux où elles se trouvaient alors : et ce n'est pas la seule idée qui lui soit commune avec Buffon. Dans le château d'Ecouen, près Paris, bâti par le connétable Anne de Montmorency, les planchers en faïence, et la peinture des vitraux étaient l'ouvrage de Bernard Palissy ; ils représentent l'histoire de Psyché, d'après les fresques de Raphaël : ils ont été transportés au Musée des Monumens français, avec deux tableaux en faïence, du même artiste, qui se qualifiait modestement d'*ouvrier en terre, et des rustiques figulines du roi.* Palissy mourut en 1590, âgé de 90 ans.

PALITZSCH (JEAN-GEORGE), paysan, astronome et botaniste, né le 11 juin 1723, au village de Prohliz près de Dresde, apperçut le premier, c'est-à-dire le 25 et le 26 décembre, la comète dont le retour avait été prédit par Halley. Delisle dans les Mémoires de l'Académie, témoigne son étonnement de ce que ce paysan ait pu découvrir à la simple vue cette comète, un mois plutôt qu'on ne l'avait vue à Paris. Palitzsch fut nommé correspondant de la Société royale et de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il mourut à la fin de février de l'année 1788.

PALKIRA (SEM TOB, BEN JOSEPH BEN), rabbin espagnol, vivait, à ce qu'on croit, dans le 13e siècle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à la poésie, à la philosophie et à la jurisprudence. Les principaux sont : I. *Sepher mahaloth* (livre des degrés), on ne croit pas qu'il ait été imprimé. Pic de la Mirandole en possédait une traduction latine. II. *Rassith chomah* (principe de la sagesse), manuscrit, etc.

PALLADE, en latin, *Palladius*, né en Galatie, en 368, solitaire de Nitrie en 388, devint en 401 évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il était lié d'une étroite amitié avec Saint Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyait. C'est d'après ces mémoires qu'il forma son *Histoire des solitaires*, appelée *Histoire Lausiaque*; parce qu'il la composa à la prière de Lausus, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, à Paris, 1558, in-4°. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la Vie de Saint Jean-Chrysostôme, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, et Paris, 1680, in-4°. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, ami de Saint Jean-Chrysostôme, et évêque en Orient au commencement du 5e siècle. J. C. Martini a donné à Altorf, en 1754, une très-bonne dissertation *De vitâ fatisque Palladii Helenopolitani, origenismi et pelagianismi injustè accusati.*

PALLADE (SAINT), diacre de

l'église de Rome, fut ordonné évêque par le pape Célestin, et envoyé en 431 en Hibernie, pour prêcher l'évangile aux Scots qui s'y étaient établis. Saint Pallade fut le premier évêque des Scots et fut leur premier apôtre. Il mourut à Fordun près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise, célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE, surnommé le *Noir* ou le *Basané*, était de Padoue, et florissait dans le 3ᵉ siècle. Sabellico en parle avec éloge. On a de lui un Commentaire sur *Catulle*; un *Traité des îles*, qu'il composa dans la capitale de l'Istrie, où il mourut d'apoplexie.

PALLADE ou PALLADIUS, le sophiste, médecin grec, vivait, à en juger par la date de ses ouvrages, au 16ᵉ siècle. Ils sont intitulés : I. *Breves interpretationes sexti libri de morbis popularibus Hippocratis*, Basileæ, 1581, in-4ᵒ, avec les *Medici antiqui Græci* de Jules-Paul Crassus de Padoue. II. *Scholia in librum Hippocratis de fracturis, græcè et latinè, ex interpretatione Jacobi Santalbini, Metensis medici, operum Hippocratis sectione sextâ*, Francofurti, 1595, in-folio, avec les Œuvres d'Hippocrate, de l'édition d'Anuce Foes. III. *De febribus concisa synopsis*, Parisiis, 1646, in-4ᵒ; Lugduni-Batavorum, 1745, en grec et en latin.

PALLADINO (JACQUES), auteur ecclésiastique du 14ᵉ siècle, connu sous le nom de Jacques de TERAMO, parce qu'il naquit dans cette ville en 1349, devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne, auteur de quelques ouvrages, dont les plus fameux est un roman de piété, plusieurs fois imprimé, et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé : *Jacobi de Teramo compendium perbreve, consolatio peccatorum nuncupatum, et apud nonnullos Belial vocitatum : id est, Processus Luciferi contrà Jesum*, Augsbourg, 1572, in-folio, et plusieurs autres fois dans les 15ᵉ et 16ᵉ siècles. On le trouve aussi dans un recueil intitulé *Processus juris joco-serii*, Hanovriæ, 1611, in-8ᵒ, qui contient encore le *Procès de Satan contre le genre humain*, et les *Arrêts d'amour*. Pierre Farget, augustin, a traduit en français le Procès de Bélial, Lyon, 1485, in-4ᵒ, et plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de Jacques d'Ancharano. L'auteur mourut en Pologne, l'an 1417.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, de parens d'une condition médiocre, mourut dans la même ville l'an 1580. En considération de son mérite et des avantages qu'il avait procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens, et anobli. Palladio commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poète Jean-George Trissino lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, lui expliqua l'architecture de Vitruve, et ensuite le conduisit avec lui à trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et en deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner et à étudier les monumens antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avait approfondi le génie des anciens. Il

nous a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en quatre livres, admiré et recherché des connaisseurs. Il le publia à Venise en 1570, in-folio, avec figures. Nicolas Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1726, 2 volumes in-folio. Il y en a aussi une version anglaise, Londres, cinq tomes en deux volumes in-folio, 1715. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins, et qu'il a conduits, le *Théâtre* dit *degli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de son grand talent. On a réimprimé l'*Architecture* de Palladio en italien et en français avec des remarques, Venise, 1740, cinq tomes en 8 volumes in-folio; mais la meilleure édition est celle de Vicence, 1776-1783, en quatre grands vol. in-fol. La Vie de Palladio a été écrite par Paolo Gualdo, et publiée par Jean Moutaneri, à Venise, 1749.

PALLADIO DEGLI OLIVI (HENRI), du Frioul, historien du 17ᵉ siècle, a écrit en latin l'histoire ancienne de sa patrie, sous ce titre : *Rerum Foro-Juliensium libri XI, et de oppugnatione Gradiscanâ libri V*, Utini, 1659, in-fol. Cette histoire, plus recommandable par le style que par les recherches et l'exactitude des faits, fut continuée en italien par Jean-François PALLADIO son neveu, qui l'intitula : *Istorie della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tomes in-folio.

PALLADIUS (RUTILIUS TAURUS ÆMILIANUS), l'un des plus anciens agronomes dont les noms nous sont parvenus, vivait après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore, mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un traité *De re rusticâ*, dans les *Rei rusticæ scriptores*, à Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8°, qui a effacé celle de Jean Darcci, publiée à Paris, 1553, in-8°, qui fait le tome 5 de l'*Economie rurale*, en 6 volumes in-8°. On trouve aussi des vers de Palladius, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

PALLAI (BIAGIO), né dans la Sabine, prit le nom académique de Blosius Palladius, et fut, par un décret solennel, déclaré citoyen romain. En 1516 il fut secrétaire des brefs sous Clément VII et sous Paul III; ce dernier le nomma à l'évêché de Foligno. Son goût pour les lettres se signala surtout par l'honorable hospitalité qu'il exerçait envers leurs cultivateurs; aussi plusieurs se sont-ils plus à célébrer son nom dans leurs écrits. Il publia en 1524 le recueil intitulé *Coryiana*.

PALLANTIERI (JÉRÔME), de Bologne, prêtre séculier, et recteur de l'église de Saint-Pétrone de cette ville, mort vers la fin du 16ᵉ siècle, cultiva avec succès la poésie latine et italienne. Il a traduit les Bucoliques de Virgile en vers libres; cette traduction fut imprimée à Bologne en 1603, et à Parme en 1760; il mit aussi en vers italiens les *Amours malheureux de Héro et Léandre*. Ce poème fut inséré dans le recueil des Muses toscanes, imprimé à Bergame en 1594.

PALLANTIERI (JÉRÔME), de la même famille que le précédent, frère mineur conventuel de l'ordre de St.-François, professa dans les universités de Ferrare, de Pavie et de Padoue, et fut fait en-

suite évêque de Pitano en 1605. Il mourut dans son diocèse le 25 août 1619, à l'âge de 80 ans. On a de lui quelques Discours et d'autres Œuvres, dont le catalogue existe dans les Notices des auteurs bolonais par Fantuzzi.

PALLANTIERI (Jérôme), franciscain, de la même famille que les précédens, vivait dans le 17ᵉ siècle; il se distingua par ses talens dans la chaire apostolique. On a de lui des Panégyriques et des Sermons.

PALLANTIERI (Jean-Paul), franciscain, de la même famille que les précédens, fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvens de Milan, de Venise et de Crémone. Clément VIII, qui avait de l'estime et de l'amitié pour lui, le nomma à l'évêché de Laquedonia, dans le royaume de Naples, en 1602; mais il n'en jouit que très-peu de temps, car il mourut à Naples en 1606. On a de lui : I. *In totum Psalterium Davidicum*, Brixiæ, 1600, 2 vol. in-4°. II. *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bononiæ, 1606, in-4°. Il dédia ce dernier ouvrage à Paul V.

PALLAS, d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, ensuite affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince. Ce fut lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, et de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrètement pour hériter de ses biens, qui montaient à plus de soixante millions de nos livres; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce monument superbe était sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse, ordonnée par un décret du sénat. Pallas était frère de Félix, gouverneur de la Judée, devant qui parut Saint Paul.

PALLAS : ce philosophe qui vivait du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté, il déclara par la force des tourmens de la torture les noms de ses complices, philosophes occupés à perdre l'État, en trompant les ignorans par de fausses apparences de doctrine et de vertu. En conséquence la secte de ces hommes dangereux fut proscrite, et personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. *Voyez* Helvidius, Vespasien, Zénon, Lucien, etc.

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre naturaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 22 septembre 1741, fit de très-bonnes études, et cultiva ensuite avec succès la minéralogie, et plusieurs autres branches de l'histoire naturelle. Il s'était déjà acquis une réputation brillante dans les sciences lorsqu'il fut invité par Catherine II à venir se fixer dans ses états. En 1768, il fut chargé par cette princesse de parcourir, avec d'autres savans, les différentes parties de la Sibérie, de la Russie et de la Tauride, pour y examiner les richesses naturelles que

renferment ces contrées. Il publia depuis, et à plusieurs époques, les relations de ces divers voyages. Son mérite et ses rares connaissances lui ouvrirent les portes des Académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Après la réunion de la Tauride à l'empire de Russie, Catherine donna à Pallas une propriété considérable dans cette contrée, où il s'établit et où il continua les travaux minéralogiques et zoologiques qui l'ont rendu si célèbre. Il devint successivement chevalier de l'empire russe, conseiller d'état, et membre de toutes les Sociétés savantes de l'Europe. Il revint à Berlin, sa ville natale, en 1810, et y mourut le 8 septembre 1811, âgé de 70 ans. Ses ouvrages qui sont fort nombreux, roulent sur ses courses savantes, et sur les diverses sciences qu'il cultivait. Nous ne citerons que les suivans: I. *Elenchus zoophitorum*, La Haye, 1766, in-8°. II. *Miscellanea zoologica*, La Haye, 1766, in-4°. III. *Voyage dans différentes provinces de l'empire russe*, (en allemand), Saint-Pétersbourg, 1771-76, 3 vol. in-4°. Il a été traduit en français par Gauthier de la Peyronie. IV. *Nouveaux Essais sur le Nord* (en allemand), Saint-Pétersbourg et Leipsick, 1781-96, 7 vol. in-8°, avec cartes et fig. V. *Flora rossica*, 1784-85, 2 vol. in-fol. VI. *Linguarum totius orbis vocabularia*, Saint-Pétersbourg, 1787-89, 2 vol. in-4°. VII. Un grand nombre de Mémoires savans et curieux. M. Cuvier a lu à l'Institut un éloge de Pallas.

PALLAVICINI ou PELAVICINO (le marquis Oberto), célèbre capitaine du 13° siècle, fut chef d'une maison illustre de Lombardie. Il embrassa d'abord le parti de l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX. L'empereur le nomma son vicaire impérial à Lunigiano, et il le chargea de la conduite de la guerre qu'il faisait aux Génois. Pallavicini déploya de grands talens militaires, et accrut sa puissance d'une manière considérable. Il vainquit le féroce Ezzelin, qui voulait le faire périr par trahison, et demeura chef du parti des gibelins, en Lombardie. Plus tard, vers 1265, Pallavicini essuya de grands revers lors du passage de l'armée de Charles d'Anjou, pour aller dans le royaume de Naples; et, après avoir dominé sur presque toutes les villes d'Italie, se voyant dépouillé en grande partie, il mourut de chagrin au mois de mai 1269.

PALLAVICINI (Baptiste), illustre prélat du 15° siècle, mort à Rome, le 12 mai 1466, cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. On a de lui un poème latin, en vers hexamètres, divisé en deux livres, à la suite duquel se trouvent quelques poésies fugitives, intitulé: I. *Historia flendæ crucis, et funeris Domini nostri Jesu-Christi, ad Eugenium IV*, Parmæ, 1477, in-4°. II. *Epistola ad Albertum Harisium, reipublicæ Bononiensis cancellarium, data Regii die primâ decembris*, 1465. III. *Baptistæ Pallavicini epistola ad patrem suum*, Sienne, 1443.

PALLAVICINI (Antoine), cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, né à Gênes, l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gênes et en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des pa-

pes Innocent VIII, Alexandre VI, et Jules II. Il rendit de grands services au Saint-Siége, dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome, le 10 septembre 1507.

PALLAVICINO (le cardinal PIERRE-SFORZA), célèbre par son histoire du concile de Trente, né à Rome, en 1607, était l'aîné de sa maison. Son goût pour la piété, lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congrégations romaines, puis de l'Académie des humoristes, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino. Pallavicini renonça à tous ces avantages, et se fit jésuite en 1638. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes; et Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devait en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1567. Il fut en grand crédit auprès de ce pape. Pallavicino mourut à Rome, le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*, 1656-57, 2 vol. in-fol., qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à peu près les mêmes; mais les circonstances, et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer, sont différentes. Si Pallavicino ne s'était pas montré trop ultramontain, son Histoire serait plus agréable à lire. Le style en est noble et soutenu. L'auteur avait puisé ses matériaux dans les archives du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant est celle de Rome, 1656 et 1567, en 2 vol. in-fol., qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4°; et traduit en latin par J. B. Giattino, Anvers, 1670, 3 vol. in-4°. Le P. Puccinelli en a donné un assez bon Abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. Dumarsais en a extrait un petit traité, intitulé *Politique charnelle de la cour de Rome, tirée de l'Histoire du Concile de Trente*, 1719, in-12. On a encore de lui : I. *Traité du style et du dialogue*, en italien, Rome, 1662, in-16, ouvrage estimé. II. Des *Lettres*, aussi en italien, 1669, in-12. *Voyez* la Vie de ce prélat, dans le tome 5 de la *Raccolta Ferrarese*, par Affo.

PALLAVICINO (ÉTIENNE-BENOÎT), secrétaire, conseiller et poète d'Auguste II, roi de Pologne, et électeur de Saxe, né à Padoue, le 21 mars 1672, et mort à Dresde, le 16 avril 1742, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime sa traduction, en langue italienne, des *Odes d'Horace*, dont la première édition parut à Leipsick, en 1736; elles furent réimprimées quelque temps après à Dresde.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, né à Plaisance, vers 1618, composa des satires contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Ces satires parurent d'abord écrites à la main, et peu après furent imprimées, avec une planche sur laquelle était gravé un crucifix, planté dans des épines ardentes, et environné d'un gros essaim d'abeilles, avec ce verset : « *Circumdederunt*

me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis » : faisant allusion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écusson de leurs armes. Pallavicino devint l'exécration de la cour de Rome, et le Saint-Siége mit sa tête à prix. Il se retira à Venise. Il y vivait en repos, lorsqu'un jeune Français (Charles de Brèche), qui se faisait nommer Monrose, et qui affecta de prendre part à son malheur, lui conseilla de venir en France, où il lui faisait espérer de grands avantages. Le malheureux Ferrante, trompé par des espérances flatteuses, se laissa conduire par ce faux ami, qui le fit passer sur le pont de Sorgues, dans le comtat Venaissin. Pallavicino y fut arrêté par des gens apostés, qui le conduisirent à Avignon, et il eut la tête tranchée dans cette dernière ville, quatorze mois après, en 1644. Le perfide qui avait ainsi vendu sa vie, ne jouit pas long-temps du fruit de sa trahison; un des amis de l'infortuné Pallavicino, le tua, à Paris, quelques années après. Nous avons de lui plusieurs écrits en italien. Il y a un bon abrégé de sa Vie à la tête de la Traduction du *céleste Divorce*, ou la séparation de Jésus-Christ avec l'Église romaine son épouse, causé par ses dissolutions, et dédiée à la simplicité des chrétiens scrupuleux, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12. Brodeau d'Oiseville, conseiller au parlement de Metz, est le traducteur de ce livre, que La Monnoie soutient n'être pas de Pallavicino, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé, en 1644, sous le titre de *Villa Franca*, un choix des Œuvres de ce satirique, en 1 vol. qui se relie en deux in-12. Il faut prendre garde si la *Retorica delle Putane, et la Pudicizia scherrita*, deux productions licencieuses, s'y trouvent. On a ajouté depuis deux autres volumes (Genève 1679) au Divorce céleste. Dans le premier, l'auteur traite des bâtards de l'Église romaine, et dans le second, du concours des autres Églises pour les secondes noces de Jésus-Christ; et tout cela n'est pas bien plaisant. On prétend que c'est Gregorio Leti qui fit cette continuation. Toutes les *Œuvres* permises de Pallavicino ont été imprimées à Venise, 1655, en 4 vol. in-12. On a traduit en français le *Courrier dévalisé*, Villefranche, 1644, in-12, que l'auteur fit paraître sous le nom pseudonyme de *Ginifactio Spironcini*.

PALLAVICINO (Nicolas-Marie), né à Gênes, d'une noble famille, en 1621, entra dans l'ordre des jésuites, à Rome, en 1638. Ses connaissances en philosophie et en théologie le firent choisir pour professer ces deux sciences dans l'université de cette ville. L'estime et la considération dont il jouissait l'appelèrent bientôt aux premiers emplois de l'Église; il fut successivement théologien de la pénitencerie, examinateur des évêques, et qualificateur du Saint-Office. Christine, reine de Suède, le nomma son théologien; et il fut un des fondateurs de l'Académie royale établie par cette princesse. « P. Pallavicino, lui dit un jour Christine, je voudrais vous voir cardinal. Madame, lui répondit le jésuite, il faudrait pour cela un miracle et demi; c'est-à-dire, que votre majesté d'abord devînt homme, et moi ensuite que je devinsse pape. » Innocent XI l'éleva enfin à la

pourpre. Ce jésuite mourut à Rome, le 15 décembre 1692. Ses ouvrages, qui sont estimés, le seraient encore davantage, s'il eût eu la patience de les limer et de les polir. Les principaux sont : I. *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, Rome, 1649. II. *Le moderne prosperità della chiesa cattolica*, Rome, 1688. III. *L'evidente merito della fede cattolica ad esser creduta per vera*, Rome, 1689. IV. *Le Grandezze della Madre di Dio*, Rome, 1690. V. *Considerazioni sopra l'excellenza di Dio*, Rome, 1693. VI. *L'eterna felicità de' giusti*, Rome, 1694. VII. *Difesa del pontificato romano, e della chiesa cattolica*, Rome, 1686, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage savant, et qui suppose la plus vaste érudition, a beaucoup servi aux modernes apologistes de l'Église et du pontificat, qui très-souvent y ont puisé leurs plus forts argumens, sans en citer la source. VIII. *Difesa della Providenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1679. C'est un panégyrique continuel en faveur de la reine de Suède, et de la Providence de Dieu, qui a daigné appeler cette princesse dans le sein de l'Église catholique.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris, en 1608, d'une famille de robe, mort en 1698, dans la ville où il s'était marié et établi. Ses connaissances dans le blason et dans les généalogies lui méritèrent le titre de généalogiste des duché et comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages : I. *Le parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, blason*, Dijon, 1649, in-fol. François Petitot a donné une continuation de cet ouvrage 1733, in-fol. II. *Science des armoiries* de Géliot, augmentée de plus de 6,000 écussons, Paris ou Dijon, 1650, ou 1661 ou 1664, in-folio, avec figures. III. *Dessin et idée historique et généalogique de la duché de Bourgogne*, 1654, in-4°. IV. *L'Histoire générale des comtes de Chamilly*, 1671, in-fol., 2 parties. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il imprima lui-même ses livres, et qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis. La Monnoie lui adressa les vers suivans :

Vrai registre vivant, oracle plein de foi ;
Trésor en recherches fertile,
Fameux Palliot, explique-moi
Cette énigme si difficile.
Comment, sans cesse à lire appliquant ton esprit,
Tu sus trouver le temps d'écrire ?
Et comment, ayant tant écrit,
Tu sus trouver le temps de lire ?

Palliot a laissé, sur les familles de Bourgogne, 13 vol. in-fol. manuscrits.

PALLISER (sir HUGH), amiral anglais, né en 1721, mort en 1796, se distingua très-jeune dans la marine ; il servait, en 1744, sous l'amiral Matthews dans la Méditerranée, et fut nommé capitaine en second, en 1746. Palliser eut part à la prise de Québec, et, en 1775, fut nommé contrôleur de la marine, et créé baronnet. Dans le fameux combat d'Ouessant, en 1778, il servait comme amiral en second sous l'amiral Keppel. Il s'éleva un différend entre eux, et sir Hugh crut devoir porter une accusation contre l'amiral, qui fut acquitté. Sir Hugh, mis en jugement à son tour, reçut une réprimande ; mais il n'en fut pas moins considéré

comme officier d'une valeur éprouvée, et d'une expérience consommée, et on lui donna le gouvernement de l'hôpital de Greenwick, où il mourut.

PALLU (Martin), jésuite, né en 1661, exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent, en 1706, devant Louis XIV, et ce prince le nomma pour prêcher un Carême; mais ses infirmités l'obligeant de renoncer à la chaire, il s'attacha à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui : I. Un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12. II. Des *Sermons*, remplis d'onction et enrichis de l'application de l'Écriture et des pensées des PP., d'un style et d'une simplicité nobles, publiés à Paris, en 6 vol. in-12, par le P. Ségaud, en 1744. Le Père Pallu mourut à Paris, en 1742, à 81 ans. — Il y a eu du même nom Étienne Pallu, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, in-4°, 1661; et François Pallu, évêque d'Héliopolis, auteur d'une *Relation des missions des évêques français dans l'Inde*, recommandable par son exactitude, et publiée à Paris, en 1688.

PALLU. *Voyez* Palu.

PALLUAU (le comte de). *Voy.* Clerembault.

PALLUEL (François-Cretté de), célèbre agriculteur, né en 1741, à Dugny, près Paris, mort dans ce village, en 1798. Palluel, après avoir reçu une éducation ordinaire à Paris, retourna chez son père, maître de poste à Saint-Denis, qui le mit à la tête de ses fermes, à Dugny. Palluel améliora considérablement ces exploitations, et fut un des premiers membres de la Société d'agriculture de Paris, à laquelle M. de Malesherbes accordait sa protection, et qu'il avait fait renaître en 1779. Il montra beaucoup de talens dans une Dissertation sur les meilleurs moyens de dessécher les marais, question proposée par la Société de Laon pour sujet d'un prix. Les archives de la société contiennent un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* de Palluel. A la révolution en France, il fut élu membre de l'Assemblée législative, puis nommé juge de paix. Dans cette place, il s'occupa d'une *Collection des lois de police relatives à l'agriculture*, qu'il a fait imprimer avec des *Réflexions sur les fonctions de juge de paix*. Cretté de Palluel fut un des premiers qui démontra, par son exemple et ses écrits, le système vicieux des jachères, la nécessité des prairies artificielles, la multiplication des bestiaux, l'amélioration des races, et l'augmentation des engrais. Ses succès en économie rurale, dans son domaine de Dugny, furent tels qu'Arthur Young, célèbre agronome anglais, dit, dans un ouvrage : *Si toutes les fermes de France étaient cultivées et portées au même degré de perfection que celle de M. Cretté, à Dugny, ce pays l'emporterait sur le nôtre.* Ce témoignage ne peut être suspect.

PALM (Jean-Philippe), né en 1766, à Schorndorf, était libraire à Nuremberg, en 1806. Ayant été accusé d'avoir distribué une brochure attribuée à M. Gentz, et dirigé contre Bonaparte, sous le titre de *l'Allemagne dans son profond abaissement*, il fut ar-

rêté par un ordre venu de Paris, et conduit à Anspach, puis à Braunau, où il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé. En vain toute la population de Braunau demanda-t-elle sa grace, l'ordre était positif; le malheureux Palm fut fusillé le 26 août 1806.

PALMA (Victor). *Voyez* Cayet.

PALMA (Jacopo), peintre, né vers 1518, à Sarmaleta, dans le territoire de Bergame, en 1548, nommé l'*ancien* ou le *vieux*, pour le distinguer de Palma le *jeune*, son petit-neveu. Élevé dans l'école du Titien, il reçut de ce grand maître un pinceau moelleux, qui le fit choisir pour finir un *Descente de croix* que ce peintre avait laissée imparfaite en mourant; ce qu'il exécuta avec respect pour la mémoire du Titien, comme il l'annonce par l'inscription suivante, qu'on lit au bas de ce tableau :

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Ce n'est point dans les ouvrages de Palma qu'il faut chercher la correction et le grand goût de dessin; mais il n'y en a point qui soient terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraîches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la manière du Titien et du Giorgion: mais pour la plupart inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. Le Musée du Louvre possède encore plusieurs tableaux de Palma. Ce sont le *Portrait du chevalier Bayard remettant son épée dans le fourreau, après avoir armé François Ier chevalier; la Vierge et l'Enfant Jésus;* un *ex voto*. On a gravé d'après ce maître, qui mourut à Venise, en 1588.

PALMA (Jacques), surnommé le *Jeune*, pour le distinguer du précédent, dont il était le petit-neveu, naquit à Venise, en 1544. On croit que ce peintre étudia sous le Tintoret, dont il a retenu le goût. Le duc d'Urbin, et à sa recommandation le cardinal d'Urbin, protégèrent cet illustre artiste. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux, pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Palma-le-Jeune avait un bon goût de peinture. Son génie est en même temps vif et fécond : sa touche admirable pour la hardiesse et la légèreté; ses draperies bien jetées, et son coloris très-agréable. Ses dessins sont des plus précieux; il y mettait beaucoup d'esprit. Sa plume est d'une finesse et d'une légèreté surprenante. Palma-le-jeune, mort à Venise, en 1628, a gravé un *Saint Jean-Baptiste* et un *Livre à dessiner*. On a aussi gravé d'après lui. Le Musée du Louvre possédait plusieurs tableaux de cet artiste.

PALMA (Charles-François), d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1735, à Rosemberg en Hongrie, entra chez les jésuites, en 1750, fit son cours de philosophie à Caschau, celui de théologie à Vienne, et consacra durant dix ans ses soins à l'éducation de la jeunesse, au pensionnat royal de Tyrnaw, et au col-

lége Thérésien, à Vienne. A la suppression de la société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment, il se donna entièrement à l'étude de l'histoire, dont il avait fait depuis long temps ses délices. En 1776, il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza. Bientôt après il fut élu prévôt à Batha, et assesseur au Comtat; grand-prévôt, en 1779, évêque de Colophon et suffragant de Colocza, le 20 octobre, et vicaire-général, le 20 juillet 1784. Palma est mort à Pest, le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant des ouvrages savans, fruit de recherches pénibles. On a de lui: I. *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4°. II. *Notitia rerum Hungaricarum ab origine ad nostram usque ætatem*, Tyrnaw, 1770, in-8°, et réimprimée en 1776. III. *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1774, in-8°, en allemand; ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces, dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, et particulièrement sur la Gallicie et la Lodomerie. IV. *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1773, in-8°, et 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition, augmentée de l'ouvrage du comte Curonini, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche et de Lorraine avaient la même souche.

PALME (l'abbé Marc d'Alverny de la), un des auteurs du *Journal des Savans*, qu'il rédigea depuis le 14 juin 1752, jusqu'au 15 septembre 1759, né à Carcassonne, le 3 mars 1711, mort à Paris en 1759, avait un talent distingué pour le genre d'ouvrages auquel il s'était consacré. L'abbé Trublet, son ami, eut la générosité de lui donner un indult dont il aurait pu se servir avantageusement pour lui-même. Fréron lui a consacré une notice dans l'*Année littéraire* (1760, tom. 4, pag. 18). « L'esprit, dit-il, le savoir, le jugement, la sagacité caractérisent les différens morceaux sortis de sa plume; mais son style n'est pas naturel, ni assez facile; il est serré, concis, abstrait, pénible et recherché. »

PALMER (Samuel), savant imprimeur anglais, exerçait son art à Londres en 1730. Il a publié dans sa langue une *Histoire de l'imprimerie*, Londres, 1732, in-4°. Palmer fut le maître de Francklin.

PALMER, célèbre acteur anglais, né en 1741, fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. La facilité qu'il eut dans sa jeunesse de voir journellement le spectacle lui en donna le goût. Il avait été mis d'abord chez un mécanicien; mais cette profession ayant pour lui bien moins d'attraits que celle du théâtre, il l'abandonna et préféra d'être gagiste à Norwich. Il y joua quelques petits rôles avec succès, et s'étant marié, il quitta cette troupe, et se fit comédien ambulant. Après avoir couru la province quelque temps, Palmer revint à Londres, et parvint à jouer les premiers rôles. Il avait à remplir le rôle difficile de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, intitulée *Misanthropie et Repentir*: dans les deux premiers actes,

Palmer ne montra aucune altération ; mais dans la troisième il parut extrêmement affligé lorsqu'il entra sur la scène, et surtout quand il fallut répondre à la question que le major lui fit sur la santé de ses enfans ; la perte récente de son fils le saisit tellement, qu'il tomba par terre, poussa un grand soupir et expira sur-le-champ, le 2 août 1798. Le public crut d'abord que ce n'était qu'un coup de théâtre pour exprimer la force de ses sentimens; mais lorsqu'on le vit réellement mort, l'étonnement se changea en une frayeur générale. Ce qui rappelle plusieurs événemens semblables; celui de Molière, qui ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre dans le *Malade Imaginaire* ; de Montfleury, qui mourut à la suite de la représentation violente du rôle d'Oreste dans l'*Andromaque* de Racine ; de Bond, qui joua celui de Lusignan dans *Zara* (Zaïre), avec tant de vivacité, que lorsque Zara adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil il était mort.

PALMIA (BALTHASAR DE), de Parme, prêtre, musicien et poète comique, est auteur de deux comédies, qu'il fit représenter à Ferrare, l'une intitulée l'*Etrangère*, dédiée au cardinal légat Marino Grimani, et l'autre, ayant pour titre les *Mariages*, qu'il dédia au duc Pierre-Louis Farnèse: il vivait dans le 16e siècle.

PALMIERI DE FORLI, florissait dans le 15e siècle. Dans les longs voyages qu'il fit, il apprit les langues grecque, hébraïque, chaldéenne et arabe, qui le mirent à même de publier un ouvrage très-savant sur l'*Incarnation du Fils de Dieu*. On ignore absolument ce qu'était ce Palmieri, dont les écrivains de l'Italie ne font aucune mention.

PALMIERI (MATHIEU), historien, né à Florence, en 1405, parut avec éclat au concile de cette ville, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : I. Une continuation de la *Chronique* de Prosper jusqu'en 1449. On trouve cet ouvrage dans la *Collection des écrivains de l'Histoire d'Italie*. II. Un Traité *Della Vita civile*, ouvrage en forme de dialogues, Florence, en 4 livres, 1529, in-8°. Il fut traduit en français par Claude des Rosières en 1557, in-8°. III. *La vita del Niccolò Acciajoli*, 1588, in-4°. IV. *De captivitate Pisarum historia*, 1656, in-8°. V. Un poème intitulé *Città Divina*, en 3 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagrémens. Il y enseignait que les ames sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu ni à ce rebelle ; et que Dieu pour les punir les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la bonne ou mauvaise conduite qu'ils mèneraient dans ce monde. Ce poème fut condamné au feu ; mais il n'est pas vrai, comme quelques écrivains l'ont prétendu, que l'auteur ait essuyé le même sort.

PALMIERI (MATHIAS), prélat de la cour de Rome, abréviateur et secrétaire apostolique, savant dans les langues grecque et latine, né à Pise, en 1423, d'une famille illustre, et mort le 19 septembre 1483, a continué la Chronique de Matthieu Palmieri depuis 1450 jusqu'en 1481 ; cette continuation a été imprimée pour la première fois à Venise en 1483, in-4°,

avec la seconde édition de la Chronique de Matthieu Palmieri: cette édition a été suivie d'une autre faite à Paris, en 1518, par Henri-Estienne l'ancien; il y en a encore une de Bâle, avec les additions d'un anonyme depuis 1482 jusqu'en 1512. Mathias Palmieri a aussi traduit en latin l'Histoire fabuleuse des soixante-dix interprètes par Aristée. Cette version parut pour la première fois à la tête de la première Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, 2 vol. in-fol.

PALMIERI (Vincent), théologien, né à Gênes, en 1753, entra dans la congrégation de l'Oratoire de Philippe-de-Néri, et en sortit pour professer l'histoire ecclésiastique d'abord à Pise, puis à Pavie. Il fit cause commune avec Tamburini, Zola et les autres partisans des réformes opérées par Joseph II. Il est mort le 18 mars 1820. Parmi ses principaux écrits, on cite un *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8°. II. *La liberté et la loi, considérées dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, etc.

PALMQUIST (Magnus, baron de), président au conseil des mines de Suède, où il était né, en 1660, fut long-temps employé dans la carrière des armes, et se distingua par ses connaissances en fortifications et en mathématiques. Il mourut en 1729. On a de lui une lettre à Régis sur la solution d'un problème d'arithmétique. — Il y a eu un Frédéric Palmquist, auteur de plusieurs écrits sur les sciences mathématiques.

PALMSCHOELD (Elias), antiquaire suédois, long-temps employé dans les 17e et 18e siècles à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités, mourut en 1719, laissant un recueil de documens, de pièces et de lettres de tous genres relatives à Christine de Suède. A sa mort, toute la collection fut achetée pour la bibliothèque d'Upsal.

PALNATOKE, chef de pirates danois du dixième siècle, dont l'histoire est racontée diversement par les écrivains danois, soutint des guerres contre les petits rois danois, et devint un des plus forts pirates du Nord. Il forma une espèce d'association de chevalerie piratesque, dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg. Ils étaient tous solidaires des injures faites à l'un d'eux. Cette association fit des prodiges de valeur et se soutint pendant quelque temps. On ignore l'époque de la mort de Palnatoke. Il est le héros d'une tragédie danoise de Oehlenschlæger.

PALOMARÈS (François-Xavier de Santiago), calligraphe espagnol du 18e siècle, s'était fait une grande réputation par son habileté à imiter les écritures anciennes. Le P. Buriel, jésuite, l'employa à copier les manuscrits qu'il était autorisé à tirer de la bibliothèque de Tolède pour les faire connaître. En transcrivant sur vélin la liturgie mosarabe, il imita si parfaitement le caractère et la musique gothiques, que l'on fut obligé de faire une marque aux vieux manuscrits de peur qu'on ne les confondît avec la nouvelle copie. Palomarès vivait encore en 1787.

PALOMBA (Jean-Baptiste), de Naples, jurisconsulte du 16e siècle, a publié : *Tractatus de regimine, vitâ et moribus stu-*

dentium ex utroque jure, etc.; *compendium utriusque juris de regimine officiatium*, etc.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Acisclo-Antonio), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bajalance, petite ville près de Cordoue en 1653, dont les ouvrages ornent la cathédrale de Valence et d'autres églises, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1726, âgé de 72 ans. On a de lui, sous ce titre: *El museao pictorico y escala optica. Theorica de la Pintura*, etc., et un ouvrage sur la *Peinture* et sur les *Vies des Peintres*, imprimé à Madrid en 1716, en 2 vol. in-fol. Ses tableaux capitaux sont la *Confession de Saint Pierre*, à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue. On estime aussi les belles fresques de l'église de Saint-Jean-du-Marché, et de la chapelle de Notre-Dame des Délaissés à Valence.

PALONI (Marcel), de Rome, vécut dans le 16ᵉ siècle, et composa un poëme en deux livres, intitulé *La storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel anno* 1512.

PALOTTA (le comte Paris), né d'une illustre famille de Macérata, vers le commencement du 18ᵉ siècle, étudia avec succès les sciences et les belles-lettres. On a de ce savant estimable, mort en 1783, de savantes *Dissertations*, partie imprimées, partie inédites, et surtout deux *Traités* remplis de sages vues économico-politiques, dans lesquels il examine quelles sont les branches de commerce les plus propres à favoriser et à enrichir les États de l'Église, ainsi que les moyens qu'on peut employer pour y encourager et améliorer l'agriculture.

PALSGRAVE (John), né à Londres, vers 1480, où il fit ses premières études, est auteur de la plus ancienne grammaire française que l'on connaisse. Cet écrivain, qui vécut sous les règnes de Henri VII et de Henri VIII, se rendit la langue française si familière pendant le séjour qu'il fit à Paris pour continuer ses études, que lorsqu'on négocia le mariage de Louis XII et de la princesse Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, il fut choisi pour enseigner le français à la jeune princesse. Louis XII n'ayant survécu que peu de temps à son mariage, Palsgrave suivit son élève à son retour dans sa patrie, et y enseigna avec succès le français à la jeune noblesse. Il fut avancé dans l'état ecclésiastique auquel il s'était voué, il fut nommé chapelain ordinaire de sa majesté. On prétend en Angleterre qu'il fut le premier qui assujettit la langue française aux lois de la grammaire, et qui essaya de la soumettre à des règles certaines et positives. C'est ce qu'il tenta d'exécuter dans un ouvrage intitulé *L'esclaircissement de la langue françoize, composé par maistre Jehan Palsgrave, angloys, natif de Londres, et gradué de Paris*, avec cette épigraphe, *neque luna per noctem*, Londres, 1536, en un gros volume in-folio, précédé d'une longue introduction écrite en anglais. Il a traduit en cette langue une comédie latine intitulée: *The comedye of Acolastus*, in-4°, qui parut en 1540. Palsgrave mourut vers 1554.

PALTEAU (Guillaume-Louis, Formanoir de), né au château de Palteau, diocèse de Sens, en

1712, et mort sur la fin du 18e siècle, a publié : I. *Nouvelles constructions des ruches de bois*, Metz, 1756, in-12; nouv. édit., 1774, in-12. II. *Observations et expériences sur diverses parties de l'agriculture*, La Haye, 1768, 1 vol. in-8°.

PALU (Pierre de la) *Paludanus*, d'une maison illustre, et l'un des hommes les plus distingués qu'aient produits l'ordre des dominicains, était né vers 1280 dans la Bresse. Après avoir fait ses premières études à Lyon, il vint les perfectionner à Paris, où il fut reçu docteur en théologie et professa cette science avec succès. Jean XXII récompensa son mérite par le titre de patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zèle pour animer les princes n'eut aucun succès. Il mourut à Paris, en 1342, après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, in-fol.; sur la Bible; des *postilles* sur les psaumes et sur les épîtres de Saint Paul, et d'autres ouvrages qui sont restés et qui resteront manuscrits. Palu fut un des premiers docteurs qui se déclarèrent contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique. *Voyez* Pallu.

PALU (Victor), né à Tours, docteur en la faculté de médecine de Paris, médecin du comte de Soissons qui fut tué à Sedan, mourut en 1650 à Port-Royal, où, selon Gui-Patin, il s'était retiré par dévotion. Palu a laissé : I. *Studium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum*, Parisiis, 1630, in-8°. II. *Quæstiones medicæ tres* : 1. *An Epicraseos lex excludat omnem omninò phlebotomiam et catharsin?* 2. *An dentium dolori tabacum?* 3. *An risus vitam producat? cum panegyrico funebri Caroli Parisiensis*, Turonibus, 1642, in-8°.

PALUDANUS (Jean), de Malines, professeur en théologie dans l'université de Louvain; chanoine et curé de Saint-Pierre dans la même ville, mourut en 1630. On a de lui plusieurs ouvrages, pour lesquels le public montra quelque empressement. Les principaux sont : I. *Vindiciæ theologicæ, adversùs verbi Dei corruptelas*, Anvers, 2 vol. in-8°, 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture sur lesquels on dispute entre les catholiques et ceux qui suivent une autre communion. II. *Apologeticus Marianus.* Il traite des louanges et des prérogatives de la Vierge dans ce livre, publié, in-4°, à Louvain, 1623. III. *De Sancto Ignatio concio sacra*, in-8°, ibid., 1623. IV. *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, in-4°, Louvain, 1624.

PALUDANUS (Bernard), professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1634, voyagea dans les quatre parties du monde. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée. On a de lui divers ouvrages; le plus connu est un Recueil de notes, dont il a enrichi les Voyages maritimes de Linschot, Amsterdam, 1610, in-folio.

PALUDANUS. *Voyez* Palu.

PAMELE (Jacques de), en latin, *Pamelius*, né à Bruges, en 1536, d'un conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, ob-

tint un canonicat dans sa patrie. Après avoir acquis beaucoup de connaissances à Louvain et à Bruges, son premier soin fut de former une belle bibliothèque : mais les guerres civiles l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le mit dans la suite à la tête de ce diocèse. Ses écrits sont : I. *Liturgica Latinorum*, 2 vol. in-4°, Cologne, 1571, in-4°; ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit de la messe observé par les Apôtres et les Saints Pères. II. *Micrologus de ecclesiasticis observationibus*. III. *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8°. IV. *Conciliorum Paralipomena*, etc. Il publia les *Œuvres de Tertullien et de Saint Cyprien*, avec des notes; et le Traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de Raban Maur, qui parut à Cologne après sa mort, en 1627. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamelius sur Judith, et l'Epître de Saint Paul aux Hébreux. Pamèle mourut en septembre 1587, en allant prendre possession de l'évêché de St.-Omer.

PAMMAQUE (SAINT), d'une famille illustre, sénateur de Rome, célèbre par sa vertu, fut décoré de la dignité proconsulaire. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien, et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna en 390. Saint Jérôme tira de grandes lumières de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, et donna, selon ce qui se pratiquait alors, un festin à tous les pauvres de Rome. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Il mourut en 410.

PAMPHILE, peintre macédonien, qui florissait sous le roi Philippe, savait parfaitement les mathématiques. Il fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y aurait que les enfans des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier peintre qui appliqua les mathématiques à son art. Apelles fut disciple de cet illustre maître.

PAMPHILE (SAINT), prêtre et martyr de Césarée en Palestine, né vers le milieu du 3e siècle, à Béryte, recueillit une très-belle bibliothèque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de Saint Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes, et contenait presque tous les ouvrages des Anciens. Il transcrivit de sa main la Bible avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce livre sacré. Montfaucon a publié dans sa *Bibliothèque Coisliniana* une courte explication des Actes des Apôtres faite par Saint Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origène, et composa l'*Apologie* de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe de Césarée. Pamphile subit le martyre sous Maximin, vers 308.

PAMPHILI (ANTOINE-MARIE DORIA), né à Naples, le 28 mars 1749, était frère du cardinal Joseph-Marie Doria. Il fut succes-

sivement clerc de la chambre apostolique, maître de la chambre ou chambellan du pape, et fut fait cardinal diacre avec son frère, le 14 février 1785. Il fit un voyage en France en 1809. Ce cardinal n'était pas dans les ordres. A sa mort, survenue le 31 janvier 1821, il était le plus ancien des cardinaux.

PAMPHILE - MAURILIEN, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, vers le milieu du 15e siècle, le roman en vers latins de *Pamphile et de Galatée*, réimprimé avec la traduction en vers français à Paris, 1394, in-fol., sous ce titre singulier : *Le livre d'amour, auquel est relaté le grantamour, et façon par laquelle Pamphile put jouir de Galatée, et le moyen qu'en fit la macq....* Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partît pour l'Italie ; il a été réimprimé en 1545, in-18.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né dans l'île de Rhodes, ou selon d'autres dans la Phénicie, vers l'an 190, florissait environ 150 ans avant Jésus-Christ. Il alla prendre des leçons de philosophie à Athènes, où les stoïciens avaient une école fameuse. Panætius la fréquenta, et en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie, il les remercia. «Un homme modeste, leur dit-il, doit se contenter d'une seule patrie.» (Il imitait en cela Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses concitoyens, ne voulut point accepter la même grace.) Le nom de Panætius ne tarda guère de passer à Rome. Panætius se rendit lui-même dans cette capitale, où il était ardemment souhaité. La jeune noblesse courut à ses leçons, et il compta parmi ses disciples les Lælius et les Scipion. Une amitié tendre les unit depuis, et Panætius accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. Cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante des marques de la confiance la plus flatteuse. Panætius fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le sénat le nomma son ambassadeur auprès des peuples et des rois de l'Orient, alliés de la république. Les liaisons de Panætius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote. On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panætius a vécu 30 ans après avoir publié le *Traité des devoirs de l'Homme*, que Cicéron a fondu dans le sien. Le cas que ce célèbre orateur en faisait doit nous en faire regretter la perte. On sait la réponse qu'il fit à un jeune Romain, qui lui demandait «s'il était permis au sage d'aimer les femmes?» «A l'égard du sage, lui répondit Panætius, c'est une question que nous pourrons examiner une autre fois; mais pour vous et pour moi, qui sommes bien éloignés de la sagesse, nous ferons parfaitement bien de nous défendre de l'amour.» — Il ne faut pas le confondre avec Panætius, tyran de Lentini en Sicile, qui vivait vers l'an 140 de Rome. *Voyez* sur Panætius un Mémoire de l'abbé Sévin, dans le tome 10e de ceux de l'Académie des belles-lettres. Van Linden, disciple du savant Wittenbach, a publié à Leyde, en 1802, une excellente dissertation sur Panætius.

PANAJOTI (Panagiotes Nico-

sius), connu sous le nom du célèbre drogman de la Porte ottomane, né dans l'île de Scio, mort en 1673, défendit avec zèle la foi de l'Église grecque contre le patriarche Cyrille Lucar. Il eut beaucoup de crédit à la Porte, et en profita pour rendre des services importans à sa nation. On a de lui un livre curieux, écrit en grec vulgaire, et imprimé en Hollande sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise cath. et apost. d'Orient* (*Voy.* MELECE). On prétend que cette confession de foi est de Nectaire, et que Panajoti n'en fut que l'éditeur en 1662. Les Grecs ont un proverbe qui dit « qu'il est aussi difficile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans l'île de Scio. » Panajoti était de cette île; et comme il avait beaucoup de prudence et de génie, on le nommait le *Cheval vert.*

PANAJOTI, de Sinope, prêtre grec, mort à Brescia, vers 1748, enseigna long-temps la langue grecque dans sa ville natale et à Vérone. Le marquis Maffei et le cardinal Barbarigo l'honorèrent de leur estime et de leur protection. Sa Vie et ses lettres ont été publiées en italien et en grec, par l'abbé P. A. Barzani, son élève, Brescia, 1760, in-8°.

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS), né à Courville près de Chartres, vers 1694, montra de bonne heure beaucoup de talent pour le vaudeville moral, dont il est regardé comme le père. Il resta long-temps inconnu dans un bureau où il avait un petit emploi. Le comédien Legrand, ayant vu quelques-uns de ses essais, l'encouragea, et lui promit qu'il ferait mieux que lui. Marmontel l'a surnommé le *Lafontaine du vaudeville*. Il ressemblait encore plus à ce poète par son caractère, c'était le même désintéressement, la même simplicité, la même douceur de mœurs. Cet homme, qui savait si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice et non le vicieux. Ce poète estimable mourut à Paris, d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 71 ans. Il s'est peint lui-même dans ces vers:

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur;
Aimant, sans m'asservir; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable conteur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde
. . . .
. . . .
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fût, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

Le total de ses pièces, représentées tant à l'Opéra-comique qu'au spectacle-pantomime, s'élève à plus de 80. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre et Œuvres diverses de Panard*, Paris, 1763, 4 vol. in-12. On y trouve cinq comédies, treize opéras comiques, et des Œuvres diverses qui commencent à la fin du troisième volume. Elles contiennent des chansons galantes et bachiques, de petits morceaux détachés sur l'amour, des plaisanteries et des bons mots, des pièces anacréontiques, des tables, des allégories, des tableaux de la nature et de nos mœurs, des comparaisons et des maximes, des épigrammes et des madrigaux, des cantates, des bouquets, des

étrennes, des conseils à une jeune demoiselle, et des moralités religieuses, qui sont les dernières productions de l'auteur. Il y a dans ces différens ouvrages beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Cet auteur, ainsi que Boursault, ignorait le latin. Panard s'enivrait et s'endormait; on l'éveillait pour lui demander des couplets; il les faisait charmans en balbutiant, et se rendormait ensuite. Panard n'avait jamais songé au lendemain; on l'habillait, on lui donnait des chemises; il mangeait et buvait chez ses amis. Un jour il vint chez Marmontel, et lui dit : « Faites-moi avoir une petite pension sur le Mercure. » Marmontel le regarda en tremblant, et dit : il va mourir; et effectivement il mourut peu de jours après. Quand Marmontel avait besoin de vers pour remplir son Mercure, il allait chez Panard : « Papa Panard, il me faut des vers. — Regardez, répondait-il, dans la boîte à perruque. » Marmontel ouvrait la vieille boîte, où il trouvait des chiffons de papier taché de gros vin rouge. « Laissez, disait Panard, c'est le cachet du génie », et Marmontel en tirait des vers pleins de délicatesse. M. Armand Gouffé a publié les *Œuvres choisies de Panard*, 1803, 3 vol. in-18.

PANAROLI (Dominique), médecin et philosophe, mort à Rome, sa patrie, en 1657, se distingua par ses connaissances dans l'anatomie et la botanique, sciences qu'il professa jusqu'à sa mort avec beaucoup de succès. On connait de Panaroli : I. *Il cameleonte esaminato*, Rome, 1645, in-4°. II. *Polycarponia, seu variorum fructuum labores*, Romæ, 1647, in-12. III. *Il mare esaminato*, Romæ, 1656, in-4°. IV. *Apollo Pytius, seu Putredo debellata*, Romæ, 1648. V. *Musæum Barberinum*, Romæ, 1656. VI. *Iatrologismorum, seu medicinalium observationum pentecostæ quinque, utilibus præceptis singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ*, Romæ, 1652, in-4°; Hanoviæ, 1654, in-4°.

PANASSAC (Bernard de). *V.* Camo.

PANCEMONT (Antoine-Xavier Maynaud de), évêque de Vannes, naquit à Digoing-sur-Loire, le 6 août 1756, il fut grand-vicaire de Marbœuf, évêque de Lyon, puis archevêque de Toulouse. En 1788, il succéda à l'abbé de Tersac, en qualité de curé de Saint-Sulpice, et fut d'un grand secours aux indigens de la paroisse pendant le rigoureux hiver de 1788 à 1789. Pancemont refusa de prêter serment pendant la révolution et fut en butte à de vives persécutions. Il se retira à Bruxelles, et passa en Allemagne une partie du temps de l'émigration. De retour en France, il se lia étroitement avec l'abbé Bernier, et fut employé dans les négociations relatives au concordat. Il fut nommé à l'évêché de Vannes, en 1801, et fut sacré le 11 avril par le cardinal légat. Il rencontra une double opposition, en arrivant dans son diocèse; l'une de la part des diocésains attachés à l'ancien évêque de Vannes, M. Amelot; l'autre de celle des partisans de Charles Lemasle, évêque constitutionnel. L'empereur Napoléon en faisait un cas tout particulier, parce

qu'il était l'apologiste de la conscription. Pancemont mourut le 13 mars 1807.

PANCETTA (Camille), professeur et chanoine à Padoue, né à Serravalle dans les Etats de Venise, mort en 1651, a laissé un poëme intitulé *Venezia libera*.

PANCIATICHI, famille illustre de Pistoie, qui fut, pendant près de trois ans, à la tête du parti des gibelins. Ils étaient les ennemis irréconciliables des Cancellieri, et au commencement du 16e siècle, ils pouvaient encore soulever la moitié de Pistoie par leur crédit.

PANCIERA (Antoine), évêque de Concordia, patriarche d'Aquilée et cardinal, issu d'une illustre famille du Frioul, mort à Rome, en 1431, a laissé des Discours et des Lettres, qui attestent son mérite et ses talens.

PANCIROLI (Gui), jurisconsulte, né à Reggio, en 1523, d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit, auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupait pas seule ; il consacrait une partie de son temps à l'étude des belles-lettres. Philibert-Emanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin, en 1571. Panciroli y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue ; mais la crainte de perdre la vue le fit revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut le 1er juin 1599. On a de lui, en italien : I. Un Traité curieux et intéressant, *De rebus inventis et perditis*. Henri Salmuth en ayant eu une copie avant qu'il fût imprimé, le traduisit en latin, et le publia, en 1599 et 1602, en 2 vol. in-8°. L'original italien ne fut imprimé qu'en 1612, à Venise, in-4°, avec des Remarques de Flavio Gualtieri. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, in-4°, en 1660. Pierre de La Noüe mit cette traduction latine en français, et la publia à Lyon, 1617, in-8°. II. *Commentarii in notitiam utriusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol. ; et dans la collection des Antiquités romaines de Grævius. III. *De numismatibus antiquis*. IV. *De juris antiquitate*. V. *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°. VI. *De magistratibus municipalibus et corporibus artificum libellus*. Ce Traité est très-propre, suivant Struve, pour entendre les lois qui concernent la magistrature romaine, et il peut suffire, malgré les erreurs de géographie qui y sont répandues. VII. *De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tàm publicis quàm privatis*, etc. Plusieurs autres ouvrages sur différentes parties du droit. On a imprimé, à Venise, en 1584, sous le titre de *Tractatus universi juris*, les œuvres de ce savant : on y a joint celles de Menochius et de Ziletti. Cette collection, faite par l'ordre, et sous les auspices de Grégoire XIII, forme 28 vol. in-fol., y compris les tables des matières. (*Voyez* le tome 9 des Mémoires de Nicéron.)

PANCIROLI (Hercule), de

Reggio, neveu du précédent, reçu docteur en droit en 1583. C'est à ses soins qu'on doit la publication de deux ouvrages que son oncle avait laissés inédits. Le premier, imprimé à Venise en 1611, est intitulé *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*, le second est l'*Histoire de la ville de Reggio*, en latin. Deux copies de cette histoire, divisée en 8 livres, qui commence à la fondation de Reggio, et finit en 1560, se conservaient à la bibliothèque d'Este à Modène : l'une est de la main de l'auteur; l'autre a été faite après sa mort.

PANCIROLI (OTTAVIO), de Reggio, autre neveu de Gui Panciroli, chanoine dans sa patrie, est réputé l'auteur d'un ouvrage intitulé *Tesori nascosti nell' alma città di Roma*, Roma, 1600 et 1645. D'autres écrivains attribuent ce livre à Hippolyte PANCIROLI, jésuite, mort à Frascati en 1624. Ottavio Panciroli fut l'éditeur de l'ouvrage de Gui, qui a pour titre : *De claris legum interpretibus*; et on prétend qu'il eut beaucoup de part à la composition de ce livre.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire de Lille, né en 1700, mort à Paris, en 1753. Ses ouvrages les plus connus, sont : I. *Études convenables aux demoiselles*, Paris, 1749, 2 vol. in-12, où l'on trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des comtes de Flandre*, 1762, in-8°. III. *L'Art de désopiler la rate*, 1773, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, qui offre des choses piquantes, et quelques-unes trop peu voilées. IV. *Dictionnaire des proverbes français*, Paris, 1758, in-8°, moins ample, mais plus décent que celui de Le Roux. V. *Manuel philosophique*, Lille, 1748, 2 vol. in-12. VI. *Élémens de géographie et d'astronomie*, 1740, in-12. VII. *Essai sur les philosophes*, Amsterdam, 1743, in-12. VIII. *La bataille de Fontenoi*, poëme héroïque, en vers burlesques, par M. Lillot, natif de Lille en Flandre, avec des notes historiques, critiques et morales, 1745, in-8°. C'est une parodie du poëme de Voltaire, sur le même sujet. A sa mort, le curé de sa paroisse ne voulut point l'inhumer, comme ayant signé le formulaire; il fallut des ordres supérieurs pour l'y forcer.

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, né à Lille en 1736, suivit avec éclat la profession de son père. Son esprit naturel, ses ouvrages et ses vastes entreprises typographiques, l'ont fait connaître dans toute l'Europe. On peut citer, parmi ces dernières, les éditions de l'*Encyclopédie*, des *OEuvres de Buffon*, des *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres, du *Vocabulaire français*, du *Répertoire universel de jurisprudence*, du *Voyageur français*, de l'abbé de La Porte, du *Mercure de France*, etc..... Ses ouvrages particuliers sont : I. Des *Mémoires mathématiques*, adressés à l'Académie des sciences. II. Des Traductions de *Lucrèce*, Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12; de la *Jérusalem délivrée* en 5 vol.; et du *Roland-le-furieux*, en 10 vol. in-12. III. *Discours philosophiques sur le beau*, 1779, in-8°. IV. Autre sur le plaisir et la douleur, 1790, in-8°. V. *Traité historique et pratique des changes*, 1760, in-12. VI. *De la ré-*

production des différens individus, ouvrage qui peut servir d'introduction et des défenses à l'histoire naturelle de Buffon. VII. Le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs *Mémoires et Dissertations* dans le Mercure et autres Journaux. Ce fut Panckoucke, qui, au retour d'un voyage à Londres, imagina le *Moniteur*, journal qui fournit des matériaux précieux pour l'histoire, quoique depuis son origine il ait toujours été l'ami du pouvoir existant, et que son témoignage soit par conséquent fort souvent suspect. — PANCKOUCKE (Henri), cousin de Charles-Joseph, cultivait aussi la littérature. On a de lui la *Mort de Caton*, tragédie en 3 actes et en vers, 1768, in-8°. Il en existe une contrefaçon, avec le nom de Voltaire.

PANDENOLFE, quatrième prince de Capoue, fils de Landone, succéda à Landolfe II, et régna de 879 à 884. Pendant son règne, la principauté de Capoue fut engagée dans des guerres presque continuelles, tantôt avec Guaifer, prince de Salerne, tantôt avec la république de Gaëte, et avec les Sarrasins. Son frère Landenolfe lui succéda.

PANDOLFE Ier, ou *Tête de Fer*, prince de Bénévent, Capoue, Salerne, Spolette et Camerino, commença à régner en 961. Il succédait à Landolfe IV de Capoue. Il devint le plus puissant et le plus indépendant des princes feudataires de l'Italie, et fut l'arbitre de toute l'Italie méridionale. Il était le vassal, ou plutôt l'allié de l'empereur Othon-le-Grand. Il mourut en l'an 981, après avoir partagé ses États entre ses enfans. — PANDOLFE II, fils du précédent, succéda à Gisolfe II en 978, dans la province de Salerne; mais il ne jouit pas long-temps de cet héritage. Après la mort de Pandolfe, *Tête de Fer*, les Salernitains chassèrent son fils, et se soumirent à Mansone, duc d'Amalfi. — PANDOLFE III, fils de Landolfe V, prince de Capoue et de Bénévent, régna sur Capoue, de 981 à 1021, époque de sa mort. La principauté de Bénévent finit sous son fils Landolfe, avant 1022. — PANDOLFE IV, fils de Landolfe VII, lui succéda, en 1007, dans la principauté de Capoue; se voyant menacé par les Grecs, il fit hommage de sa petite principauté à l'empereur de Constantinople; mais bientôt après il se vit attaqué dans Capoue par les Allemands, et se livra lui-même à l'empereur Henri II, qui l'envoya prisonnier en Allemagne. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1025, après la mort de l'empereur, et après quelques démêlés, il remonta sur le trône de ses pères. Il mourut à Capoue, en 1050. — PANDOLFE V, prince de Capoue et de Bénévent, succéda à Pandolfe IV, et régna de 1047 à 1060. Il avait été associé à son père, dès l'an 1026. Après la mort de son père, arrivée en 1050, il se donna pour collègue son fils Landolfe VIII. Sous son règne, la puissance des princes Lombards était déjà bien diminuée. Il mourut vers 1059, laissant son fils, Landolfe VIII, pour successeur.

PANEL (ALEXANDRE-XAVIER), jésuite, et savant numismate, né en Franche-Comté, le 10 septembre 1699, passa en Espagne, où il devint précepteur des infans, et garde du cabinet du roi de toutes les Espagnes. Il mourut dans cette place en 1777, à 82 ans,

après avoir publié un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique : I. *Lettre sur une médaille de Le Bret*, 1737, in-4°. II. *Dissertation sur une médaille d'Alexandre*, 1739, in-4°. III. *De Cistophoris*, 1746, in-4°. IV. *De Coloniæ Tarraconæ nummo*, Lyon, 1748, in-4°. V. *De Nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4°.

PANEL (ANTOINE), frère du précédent, né à Noseroy, sur la fin du 18e siècle, entra dans la société des jésuites, y perfectionna son goût pour les belles-lettres, et la quitta pour vivre en prêtre séculier. Panel cultiva la poésie avec succès; il adressa aux rois, aux princes et aux grands seigneurs de l'Europe, les fruits de sa muse ; et il en reçut des félicitations, surtout du roi d'Espagne Philippe V, de Marie-Élisabeth de Farnèse, son épouse, du roi de Naples, de M. de Grammont, archevêque de Besançon, etc., etc. Antoine Panel a publié un volume de ses poésies latines, sans énoncer le lieu d'impression.

PANETINS. *Voy.* PANÆTINES.

PANIGAROLA (FRANÇOIS), prédicateur célèbre, évêque d'Asti en Piémont, né à Milan, en 1548, entra jeune dans l'ordre des frères mineurs observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talens pour la prédication. Il avait prêché les massacres de la S. Barthélemi à la cour de Charles IX, et il prêcha depuis les fureurs de la Ligue. Son talent pour séduire la populace était de mêler des bouffonneries à ses sermons. L'évêché d'Asti lui fut donné par Sixte V, en 1587, qui le choisit avec le jésuite Bellarmin, pour accompagner en France le cardinal Gaëtan, envoyé, en 1590, par le pape Grégoire XIV, pour y soutenir le parti de la Ligue contre Henri IV. Il employa toute son éloquence pour exciter les Parisiens à n'écouter que les instructions des Guises, à ne pas reconnaître leur Souverain légitime, et à souffrir toutes les horreurs de la famine pendant le siége de leur ville. Quand Henri IV l'eut levé, Panigarola retourna dans son diocèse, où il montra un zèle ardent contre les abus qui s'y étaient glissés. On a prétendu que ceux qui craignaient la réformation de ces abus l'empoisonnèrent. Quoi qu'il en soit, il mourut à Asti en 1594. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome, en 1596, in-4°. On a de lui, outre ses Sermons, des Panégyriques, des Discours, des Pièces de vers, des Commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, etc., la plupart ouvrages de controverse et de piété, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un Traité de l'éloquence de la chaire, en latin, intitulé : *Il Predicatore*, Venise, 1609, in-4°. Landi dit que cette rhétorique est un savant Commentaire du livre de Démétrius de Phalère sur l'éloquence. Il ajoute que les sermons de Panigarola, sont ce que l'éloquence sacrée a produit de meilleur parmi les orateurs d'Italie pendant le 16e siècle. Je ne dirai pas, ajoute-t-il, qu'ils sont sans défaut, et il renvoie au n° 102 du douzième livre de son Histoire de la littérature italienne. C'est là qu'il rapporte que lorsqu'on demandait au Bembo pourquoi il n'allait pas au sermon pendant le carême, il répondait :

« Qu'irais-je faire à des discours où l'on n'entend que le docteur Subtil guerroyer contre le docteur Angélique, jusqu'à ce qu'Aristote survienne, et les mette d'accord ? »

PANIN (Nikita Ivanowitz, comte de), homme d'état russe, né le 15 septembre 1718, d'un lieutenant-général des armées du czar Pierre Ier, originaire de Lucques en Italie. Panin commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Élisabeth; mais l'amitié du prince Kourakin le fit nommer gentilhomme de la chambre. Son esprit insinuant et vif ne tarda pas à être distingué de sa souveraine, qui l'envoya, en 1747, à Copenhague, et deux ans après à Stockholm, avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand-duc Paul Petrowitz, et devint enfin premier ministre de Catherine II. Son séjour en Suède lui en fit admirer le gouvernement, et il s'efforça en vain de faire adopter en Russie un sénat et une constitution aristocratiques. Ce ministre avait des vues judicieuses; mais on lui a reproché beaucoup d'orgueil, de la paresse et de l'inexactitude dans les affaires. Extrêmement désintéressé, ce qu'il recevait d'un côté, il le donnait de l'autre. Rarement il lisait les dépêches des ambassadeurs, et plus rarement encore il leur répondait. Néanmoins il fut le seul ministre de Catherine, qui connût parfaitement les affaires, et qui, prévoyant tous les événemens, donnait nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Il mourut le 11 avril 1783. On a un *Précis de la Vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8°.

PANIN (.....), général, frère du précédent, signala son courage dans la guerre de sept ans, où les Russes combattirent contre le roi de Prusse. Placé à la tête des armées moscovites, il battit les Turcs, prit Bender, et donna l'indépendance à la Crimée. Retiré dans ses terres, il en sortit pour s'opposer à la rébellion de Putgatscheff, et il en triompha. Il mourut quelque temps après, regardé comme l'un des plus habiles généraux du Nord.

PANINI (François), de Modène, vivait dans le 16e siècle. Il a écrit une Chronique de sa patrie, vers l'an 1567, dans laquelle il a décrit, avec autant d'exactitude que d'impartialité et de critique, les divers événemens qui la composent. Cette chronique ne s'étendait d'abord que jusqu'à l'an 1507; mais il la continua avec le comte Fulvio Rangone, jusqu'en 1567. Le manuscrit existait dans la bibliothèque d'Este à Modène. On a encore de Panini quelques *Épigrammes* latines, insérées à la suite des poésies d'Angelo Guiccinardi, imprimées à Reggio, en 1595. Il a aussi composé des vers dans sa langue maternelle.

PANIZZA (Louis), de Mantoue, né en 1480, étudia la médecine à Padoue, et fut médecin de Frédéric II, duc de Mantoue. On a de lui: I. *Apologia commentarii olim editi de parvâ evacuatione in principiis graviorum morborum, à materiâ multa et mala non furiosa pendentium, facienda ad Hippocratis mentem*, Venetiis, 1561, in-fol. II. *De minoratione opusculum*, Venetiis. III. *Quæstio de phlebotomiis fiendis in omni dolore, in omni-*

que apostemate, inflammationibus, præsertim in pleurisi, Venetiis, 1552, in-4°.

PANNARD. *Voy.* PANARD.

PANNARTZ (ARNOLD), né en Allemagne, sortit de l'atelier typographique de Guttemberg et Schœffer à Mayence, avec Ulric-Han, de Vienne en Autriche, et Conrad Sweynheim, pour porter l'imprimerie en Italie, au commencement du pontificat de Paul II. Ils s'établirent d'abord dans la campagne de Rome au monastère de Sublac, où ils donnèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. A cette époque, Pannartz fut appelé à Rome par François de Maximis, riche Romain, protecteur des arts, qui plaça son imprimerie dans sa maison. C'est là que Pannartz publia, en 1467, les *Épîtres familières de Cicéron*, et, l'année suivante, les *Lettres* de Saint Jérôme, en 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*.

PANNEELS (GUILLAUME), né à Anvers, en 1600, et élève de Rubens, grava, d'après lui à l'eau-forte, beaucoup de petites planches, dont les plus remarquables sont : *Esther devant Assuérus; la Nativité; l'Adoration des Mages; la Madeleine chez le pharisien;* deux tableaux de la *Sainte Famille;* deux de *Bacchus ivre;* un *Méléagre; Jupiter* et *Junon; le même dieu avec Antiope*, et le *Portrait de Rubens*.

PANNIER (JACQUES), sieur d'ORGEVILLE, né à Lyon, en 1680, conseiller au parlement de Metz, ministre du roi à Cologne, enfin intendant des îles françaises en Amérique, procura l'entrée du café des Américains en France. Pannier, mort à Saint-Domingue, en 1759, avait remporté l'un des premiers prix de l'Académie française.

PANNINI (JEAN-PAUL), bon peintre de perspective, et l'un des meilleurs paysagistes du 18e siècle, né à Plaisance, en 1691, alla à Rome, où il entra à l'école de Benoît Luti. Presqu'aucun peintre ne l'a surpassé dans la perspective, par la grace et la vérité qu'il mettait dans ses paysages, et par l'expression naturelle de ses figures. Plusieurs ouvrages en ce genre se voient à Rome dans la villa Patrizi, et dans plusieurs palais de cette ville. Le Musée royal possède sept tableaux de ce maître, parmi lesquels on distingue deux charmans paysages ovales. Les autres sont des *Ruines d'architecture d'ordre dorique; les ruines du temple de Vesta à Tivoli*, et d'autres ruines. Le Musée possède aussi plusieurs de ses dessins. Ce peintre mourut à Rome en 1797.

PANNIUS, Romain, alla s'établir en Égypte, où il fut connu par sa fabrique de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. On sait que le *papyrus* était une espèce de jonc qui croissait sur les bords du Nil. C'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. Cassius Hémina dit qu'on trouva dans un tombeau, sur le Janicule, les livres de Numa, écrits sur ce papier. Il y en avait de plusieurs sortes, l'Hiératique ou sacré, ainsi nommé parce qu'on le réservait pour les livres qui traitaient du culte : le Livien auquel Livie femme d'Auguste, avait donné son nom, et qui avait douze pouces de largeur; le Saïtique,

l'Amphitriatique, l'Emporétique ou celui du commerce ordinaire, qui n'avait que six pouces de largeur, et enfin le Fanniaque, plus solide, plus blanc, et qui était de dix pouces.

PANNONIUS (Janus). *Voyez* Cisingf.

PANOENUS, frère de Phidias, contribua comme lui à embellir le temple de Jupiter-Olympien. Il y peignit Atlas supportant le ciel et la terre, et soulagé de ce fardeau par Hercule. Le fils d'Alcmène est accompagné de Thésée et de Pirithoüs. On y voyait la Grèce et Salamine personnifiées. Celle-ci, tenait dans ses mains un ornement symbolique, composé de rostres de navires. Hercule combattant le lion de Némée; Prométhée chargé de chaînes, prêt à être délivré par ce héros; Penthésilée expirant dans les bras d'Achille, et deux Hespérides portant les pommes qui leur étaient confiées. Il représenta dans Athènes la bataille de Marathon, où l'on reconnaissait au premier abord les généraux des deux armées. Il peignit encore en Elide, dans le bouclier d'une Minerve sculptée par Calotès, le combat des Athéniens contre les Amazones. Plutarque donne au frère de Phidias le nom de Plistenète; mais les autorités de Pline, Strabon et Pausanias s'opposent à son sentiment.

PANOPION, Romain, dont parle Valère-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci, ayant appris que des soldats accouraient pour tuer son maître qui avait été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrètement par une porte de derrière; et, montant à la chambre, il alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

PANORMITA (Antoine-Beccadelli, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, était né en 1494, à Palerme, d'une ancienne et noble famille originaire de Bologne. Après avoir fait ses études et son cours de droit à Bologne, il y prit ses grades, et parcourut ensuite les diverses contrées de l'Italie. Alphonse V, roi d'Aragon, le connut à Milan, et l'engagea, en 1455, à l'accompagner à Naples, où il le retint par ses bienfaits. En 1541, il l'envoya demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par Le Pogge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla : ils s'accablèrent réciproquement d'injures grossières. Antoine mourut à Naples, le 16 janvier 1471, âgé de 78 ans. Nous avons de Panormita : I. *Cinq livres d'Épîtres*. II. *Deux Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Épigrammes* et ses *Satires contre Laurent Valla*, parurent à Venise, en 1553, in-4°. III. Un *Recueil d'apophthegmes d'Alphonse, son maître*, en latin, Pise, 1485, in-4°; Bâle, 1539, in-4°. (*Voyez* Alphonse V.) Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence. On dit que, se sentant malade à l'extrémité, il composa lui-même son épitaphe :

Quærite, Pierides, aliam qui ploret Amores:
Quærite qui Regum fortia facta canat.
Me pater ille ingens hominum sator atque redemptor
Evocat, et sedes donat adire pias.

Il s'était marié dans sa vieillesse, et il laissa plusieurs enfans de sa femme, qu'il avait aimée avec passion. La *Bibliotheca Sicula* de Mongitore, dont l'article est cité et transcrit dans les notes que Vlaming a ajoutées au Sannazar de Brunkhusius, pag. 602 et suiv. add.; les notes de Brunkhusius sur Sannazar, pag. 158; l'infâme recueil de Panormita, intitulé *Hermaphroditus*, est sorti, par l'impression, en 1791, de l'obscurité dans laquelle il eût dû rester à jamais. Le libraire Molini l'a publié à Paris, et ce fut l'abbé de Saint-Léger (Barthélemi Mercier), ex-jésuite, qui donna ses soins à cette édition. Elle n'en est pas moins souvent inintelligible par l'incorrection du texte. Voici le titre du Recueil dans lequel a paru l'*Hermaphroditus*. «*Quinque illustrium poetarum, Antonii Panormitæ; Ramusii Ariminensis; Pacifici Maximi, Asculani; Joannis secundi, Hagiensis, lusus in Venerem, partim et codd. mss. nunc primùm editi.*, Parisiis, prostat ad *Pistrinum* (c'est-à-dire chez le libraire Molini), *in vico Suavi* (c'est-à-dire, rue Mignon).» L'*Hermaphroditus* a été tiré de la *Bibliotheca Laurentiana* de Florence.

PANORMITANO (Jérôme), ainsi nommé du pays où il prit naissance, et de l'ordre des prêcheurs, a publié *Confessionario raccolto da dottori cattolici; Catechismus Catholicorum christianus; Summa pro instructione confessariorum*, etc. Il mourut en 1595.

PANORMITANO (Louis), ainsi nommé du pays où il naquit, de l'ordre de Saint-François, né en 1647, a publié *Croniche della provincia di Palermo dee' padri capuccini*, et quelques autres ouvrages.

PANSA (Caïus Vibius), consul romain élu avec Hirtius, et, comme lui, ami et disciple de Cicéron, s'attacha au parti de César, et ensuite à celui d'Octave, avec lequel il fit la guerre contre Antoine. Pansa fut blessé dans un combat livré vers Bologne, où il s'exposa beaucoup, et mourut peu de temps après de sa blessure.

PANSERON (Pierre), architecte, né en Brie près de Provins, eut pour maître Blondel. Nous avons de lui plusieurs volumes de planches pour jardins anglais et autres, qu'il a lui-même composées et gravées.

PANTAGATHUS (Octavius), religieux servite, né à Brescia, en 1494. l'un des savans les plus distingués de son siècle, joignait au talent littéraire, l'esprit d'intrigue. Il se rendit à Rome, fit sa cour au cardinal Salviati, neveu de Léon X, obtint de ce pontife sa sécularisation et une riche abbaye en Sicile. Mais, après avoir porté pendant long-temps l'habit de prêtre séculier, il fut obligé de reprendre celui de religieux, parce que Paul IV ordonna que tous ceux qui étaient sortis du cloître y rentreraient sans délai. Pantagathus était alors fort avancé en âge. Il mourut peu de temps après à Rome, en 1567, et fut pleuré par tous les gens de lettres, qui le considéraient comme un oracle en littérature, quoique consommé dans plusieurs sciences, et auteur de plusieurs ouvrages, qu'il eut toujours la modestie de ne pas faire imprimer. Il avait écrit plusieurs Traités, et entre autres, un intitulé : *Notitia rerum Romanarum*, et une *His-*

toire ecclésiastique dont le cardinal Baronius avait eu communication.

PANTALÉON (SAINT), martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de Galère.

PANTALÉON, diacre de l'Église de Constantinople, dans le 13e siècle, est auteur d'un Traité contre les erreurs des Grecs, lequel se trouve dans la Bibliothèque des Pères.

PANTALÉON (HENRI), historien et littérateur, né à Bâle, en 1522, enseigna pendant longtemps les belles-lettres et la théologie dans sa patrie, où il embrassa le parti de la réforme. Ayant appris la médecine dans un âge déjà avancé, il l'exerça dans sa patrie, où il mourut le 3 mars 1595. Pantaléon est auteur de plusieurs ouvrages tant de médecine que d'histoire, les uns en latin, les autres en allemand; il a même traduit quelques auteurs en cette dernière langue. On remarque parmi les livres qu'il a publiés: I. Les *Éloges des hommes illustres de l'Allemagne*, qu'il publia en 1566, sous le titre de *Prosopographia heroum et illustrium virorum Germaniæ*. Le tome 3e de cet ouvrage est dédié à l'empereur Maximilien II, qui créa, en récompense, l'auteur comte palatin. On a encore de lui un livre intitulé: *Militaris ordinis Johannitarum Rhodiorum, aut Melitensium equitum rerum memorabilium*. II. *Historia libris XII comprehensa, ac figuris illustrata*, Basileæ, 1581, in-fol., fig., rare. III. *Diarium historicum*, 1572, in-fol., rare.

PANTALÉON (JACQUES). *Voy.* URBAIN IV.

PANTALEONE, premier médecin du duc de Savoie, né à Confienza, dans le Vercellèse, florissait vers la fin du 15e siècle, il se fit une grande réputation dans le Piémont, par ses cours, par ses écrits et par les cures qu'il faisait. On cite de lui: I. *Lacticiniorum summa*, Turin, 1747, in-4°. II. *Pilularium*, imprimé avec le précédent, à Paris et à Lyon.

PANTÈNE (SAINT), philosophe stoïcien et père de l'Église, né en Sicile, florissait sous l'empereur Commode, et vivait encore en 216. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis Saint Marc, fondateur de cette Église, il y avait toujours eu quelques théologiens qui expliquaient l'Écriture Sainte. Les Éthiopiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion chrétienne, on leur envoya Pantène. On prétend, mais sans preuves, qu'il trouva chez ces peuples un Évangile de Saint Matthieu, écrit en hébreu, et que Saint Barthélemi leur avait laissé. Pantène, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Écriture Sainte. Il avait composé sur la Bible des *Commentaires*, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Les interprètes lui sont redevables d'une remarque touchant les Prophéties: c'est qu'elles sont souvent exprimées en termes indéfinis, et que le temps présent y est mis pour le passé et pour le futur. On peut juger de la manière dont Pantène expliquait le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origène, et tous les élèves de cette école. Leurs Commentaires sont pleins d'allégories; ils s'éloignent souvent de la

lettre, et trouvent presque partout des mystères, dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. *Voyez* Clément d'Alexandrie. L'Église honore ce Saint, le 7 juillet.

PANTÉO (Jean-Antoine), de Vérone, médecin du 15e siècle, a publié *Confabulationes ex thermis Chalderianis, quæ in Veroniensi agro sunt*, etc., Vicentiæ, 1488, in-fol.

PANTEO (Jean-Augustin), de Venise, qui vivait dans le 16e siècle, a donné un ouvrage intitulé : *Ars et Theoria transmutationis metallicæ, cum Voarchadunicâ, proportionibus, numeris et iconibus rei acommodatis*, Venetiis, 1551.

PANTERA (Pantero), gentilhomme de Côme, capitaine de galères au service de Clément VIII, signala sa valeur contre les corsaires, en 1598, et publia, en 1614, un ouvrage intitulé *L'armata navale*, dans lequel il développe des connaissances qui prouvent qu'il savait unir la théorie à la pratique.

PANTHÉE, femme d'Abradate. *Voyez* Abradate.

PANTHOT (Louis), chirurgien célèbre, né à Lyon, florissait au 17e siècle, il était issu d'une famille qui, de père en fils, s'était distinguée en se consacrant à l'art de guérir. Panthot fut l'un des premiers qui accrédita l'opération césarienne, dont il fit l'expérience sur une femme de Messimi, en 1626. Son fils Horace excella dans la lithotomie. — Son autre fils, Jean-Louis Panthot, mort très-âgé en 1707, doyen du collége des médecins de Lyon, publia : I. Un *Traité sur la Baguette divinatoire*. II. Un autre *sur les Eaux minérales d'Aix en Savoie*. III. Un autre *sur les vertus du Mercure*. IV. Et enfin, un *Traité sur les dragons et les escarboucles*, Lyon, 1691, in-12.

PANTIN (Guillaume), médecin, à Bruges, mort en 1583, laissa un savant Commentaire sur le Traité de Celse, *De re medicâ*, Bâle, 1552, volume in-fol. Il était grand-oncle du suivant.

PANTIN (Pierre), de Thie en Flandre, habile dans les langues, les enseigna à Louvain et à Tolède, et devint doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, où il mourut en 1611, à 56 ans. On a de lui : I. Des Traductions de plusieurs auteurs grecs. II. Un Traité *De dignitatibus et officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de *Loaysa*, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol. ; et d'autres écrits.

PANVINIO (Onuphre), en latin *Panvinius*, laborieux antiquaire, historien et compilateur, religieux augustin du 16e siècle, né à Vérone, en 1529, d'une famille noble, mais pauvre, mort à Palerme, en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre. Son érudition profonde le fit estimer des savans. Paul Manuce l'appelle *Helluonem antiquarum historiarum*. Nous avons de lui : I. Les *Vies des papes*, 1567, in-4°. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V; et cet hommage n'annonce pas une grande impartialité. La flatterie s'y fait remarquer à chaque page. II. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol. III. *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres Christianos, et de cœmeteriis eorumdem*, in-8°, traduit en français, in-8°. IV. *De Principibus romanis*, in-fol.

V. *De Antiquo ritu baptizandi catechumenos*, in-4° et in-8°. VI. *De republicâ romanâ*, Venise, 1561, in-fol. VII. *Fastorum libri V*, in-fol., Venise, 1557; livre peu commun et utile pour l'histoire ancienne et celle du moyen âge. VIII. *De primatu Petri*. IX. *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-fol. X. *De triumpho et ludis circensibus*, Patavii, 1681, in-fol. XI. *Chronicon ecclesiasticum*, in-fol. : ouvrage plein de recherches. On a accusé l'auteur de forger des inscriptions et des monumens antiques, pour autoriser ses opinions. XII. *De episcopatibus, titulis et diaconis cardinalium*. XIII. *Annotationes et Supplementa ad Platinam de Vitis SS. Pontificum*. XIV. *De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*, etc.

PANYASIS, d'Halicarnasse, ville de Carie, avait composé un Poëme très-considérable sur les douze travaux d'Hercule, dont quelques auteurs font un grand éloge, et dont il ne nous est rien parvenu. On prétend que, sans Homère, il eût occupé la première place.

PANZACHIA (Marie-Hélène), née en 1688, à Bologne, d'une famille noble, a fait admirer son talent pour la peinture. Son genre était le paysage, où elle excella. Elle a aussi traité quelques sujets d'histoire.

PANZANI (Grégoire), ecclésiastique italien, envoyé, en 1634, en Angleterre, par le pape Urbain VIII, pour concilier les différends entre les catholiques de cette île. Les Mémoires italiens contenant le récit de sa mission sont intéressans, et n'ont jamais été imprimés dans cette langue. Dodd, historien anglais, en avait seulement publié quelques extraits. Joseph Berington, curé catholique anglais, a publié dans sa langue, en 1794, une traduction des Mémoires de Panzani avec des notes et un supplément sous ce titre : *The Memoirs of Gregorio Panzani, giving an account*, etc. ; c'est-à-dire, *Mémoires* de Grégoire Panzani, contenant une relation de sa mission en Angleterre dans les années 1634, 35 et 36, traduite de l'original italien inédit, auxquels on a joint une introduction, et un supplément sur l'état actuel de l'Église catholique d'Angleterre, par Joseph Berington, in-8°, Birmingham, 1794. M. Berington censure la politique de la cour de Rome ; il recommande aux catholiques d'Angleterre d'exercer le droit de se donner une forme de gouvernement ecclésiastique, indépendant des vicaires apostoliques délégués par le pape, sans le consentement des fidèles et du clergé subordonné à leur autorité, et qui leur prescrivent pour règles de conduite les *Placita curiæ Romanæ*. L'auteur développe les abus résultant de ces vicaires apostoliques, du défaut de supérieur ecclésiastique, et surtout de métropolitain auquel on puisse appeler. Cette dépendance de la cour de Rome lui paraît inconciliable avec l'esprit de la discipline chrétienne. Le moment est opportun, selon Berington, pour réformer ces abus ; l'auteur desire que dans chaque arrondissement les hommes instruits pèsent ses observations, que sa proposition soit examinée sous toutes les faces, discutée dans tous ses rapports, même avec les vicaires apostoliques, et qu'enfin

de ces discussions sorte une résolution commune de rétablir la hiérarchie épiscopale. Rien n'empêche, selon lui, que les vicaires apostoliques ne deviennent d'une manière fixe évêques du pays, en y prenant les titres de leurs sièges; ce qui vaut mieux, dit-il, que les dénominations illusoires, *in partibus infidelium*, où ils n'ont qu'un troupeau imaginaire. Alors ils réuniront leur clergé, l'Église sera organisée, et la société chrétienne renouvelée, etc. Plusieurs écrivains le réfutèrent. On s'est étendu sur cet article parce que, dans ces dernières années, il a occasioné en Angleterre une très-vive discussion.

PANZER (GEORGE-WOLFFGANG-FRANÇOIS), bibliographe, docteur en théologie et en philosophie, pasteur de l'église cathédrale de Saint-Sebald à Nuremberg, né à Sulzbach, dans le Haut-Palatinat, le 16 mars 1729, et mort à Nuremberg, en 1805, est auteur de plusieurs ouvrages; celui qui l'a surtout fait connaître dans les pays étrangers comme grand bibliographe, est écrit en latin, et intitulé *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum MD post Maittairii, Denisii aliorumque doctissimorum virorum curas in ordinem redacti, emendati et aucti*, Norimbergæ, 1793 et 1794, 2 vol. in-4°. Il a publié en allemand quelques ouvrages sur la bibliographie: I. *Annales de l'ancienne littérature allemande*, ou *indication et description de tous les ouvrages imprimés en l'invention de l'art de l'imprimerie, jusqu'en MDXX*, Nuremberg, 1788, grand in-4°. II. *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, ou *catalogue de tous les livres imprimés à Nuremberg, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1500, avec des observations littéraires*, Nuremberg, 1780, grand in-4°, etc. III. *Description des plus anciennes Bibles allemandes*, Nuremberg, 1777, in-4°.

PAOLI (D. SÉBASTIEN), littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques, en 1684, religieux dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, fut membre de plusieurs Académies, et mourut d'hydropisie, le 20 juin 1751. Il a enrichi les journaux d'Italie d'un grand nombre de Dissertations pleines d'érudition sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc., entre autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une médaille d'or de l'empereur Valens, sur l'Histoire de Naples de Pierre Giannone, etc. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise, en 1748 et 1750. Les plus remarquables sont: I. *Della poesia de' S. S. padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8°. II. *Dissertatio de numo aureo Valentis imperat*, 1722, in-4°. III. *Lettera sopra tre manoscritti greci antichi*, Venise, 1719, in-8°. On a aussi de lui des Vies de plusieurs hommes illustres, entre autres d'Ambroise Salvio, évêque de Nardo, de Philippe Machiarelli, religieux camaldule, etc. — Il y a eu un peintre du même nom, Pierre PAOLI, né à Lucques, en 1681, dont les tableaux sont d'un bon coloris.

PAOLI (HYACINTHE), général, d'une famille plébéienne de Corse,

considéré dans sa nation par sa sagesse et son courage, fut élu l'un des chefs qui la gouvernèrent, en 1735. Il commandait lorsque le maréchal de Maillebois en fit la conquête, en 1739. Les diverses révolutions qu'éprouva sa patrie, l'obligèrent de se retirer à Naples, où il mourut colonel d'un régiment de Corses réfugiés au service de cette puissance.

PAOLI (Pascal), fils du précédent, né au village de la Stretta, dans la pieve de Rostino en Corse, fut élevé au collége militaire de Naples, où il fit des progrès dans les sciences et encore plus dans la partie politique. Après ses études, il fut nommé lieutenant dans un régiment dont son père était colonel. En 1755, Paoli le père, retiré à Naples, envoya Pascal en Corse, où il fut aussitôt reconnu pour commandant-général, quoiqu'il n'eût que 29 ans. Sans troupes réglées, sans armes, sans munitions, sans vivres, sans argent, sans protections, il parvint à soutenir la guerre et contre une partie de ses compatriotes attachés au parti génois, et contre le gouvernement de Gênes lui-même. Pour surmonter de pareils obstacles, il fallait réunir au génie de l'homme d'état le courage du héros : aussi le grand Frédéric l'appelait-il le premier *capitaine* de l'Europe. Ce général, étant parvenu à apaiser les guerres civiles, à rétablir le calme et le bon ordre dans l'intérieur de l'île, s'occupa à combattre les Génois, les chassa de position en position, et les força à se concentrer dans les principales villes maritimes de la Corse. En 1763, il fit une expédition contre l'île de Caprara, alors occupée par une forte garnison génoise; 600 braves volontaires corses s'emparèrent de cette île escarpée et défendue par un fort qui domine et le pays et la mer. Toutes les troupes génoises et leurs forces maritimes tentèrent en vain de la reprendre. Paoli avait commencé à former une marine qui devint l'effroi du commerce de Gênes; le pavillon corse, à la tête de Maure fut reconnu et respecté par les puissances voisines. Il avait une correspondance suivie avec les cours de l'Europe; enfin, sans aucun appui étranger, il battit partout les Génois, qui furent obligés d'avoir recours à la France. En 1764, elle envoya en Corse 6000 hommes de troupes auxiliaires; ce qui n'empêcha pas les Génois d'être forcés, en 1768, par le traité de Compiègne, d'abandonner la Corse, de renoncer à leur domination tyrannique, et de céder cette île à la France. La Corse ne refusait pas de faire partie intégrante du royaume de France, mais elle ne voulait pas être vendue par le gouvernement de Gênes, à qui elle ne reconnaissait pas ce droit. La nation corse, par l'organe de son chef, fit à cet égard de justes représentations à la cour de Versailles; mais elles furent rejetées, et en 1768 cette cour envoya 20,000 hommes de troupes réglées pour conquérir cette île. Les Corses, convaincus que les Français combattaient pour les Génois, se levèrent en masse, prirent les armes et se battirent valeureusement pour la gloire et la liberté de leur patrie. Le succès couronna leur constance; et, l'honneur de la France se trouvant compromis, le roi fit passer aussitôt de nouvelles troupes, des armes, des vivres, des munitions, et surtout de l'argent,

ainsi que des brevets destinés à gagner des officiers parmi les insulaires. En effet, ce furent des bataillons formés de mécontens Corses qui servirent d'avant-garde à l'armée française; et cette politique, encore plus que la force, eût le succès que la cour de France en attendait. Cependant les Corses, sous la conduite de Paoli, se battaient en désespérés; la France, maîtresse des villes maritimes, n'eut à conquérir que l'intérieur de l'île; et le général Paoli, grand dans sa défaite, eut la gloire de lutter pendant deux ans, seul et sans autre appui que ses concitoyens, contre la première puissance de l'Europe. Trahi par la fortune, il se réfugia à Londres: un millier de braves patriotes quittèrent avec lui la Corse, et se réfugièrent en Toscane. L'orgueil corse se consola, par ce distique, de la nécessité de se soumettre à la France:

Gallia, vicisti profuso turpiter auro,
Armis pauca, dolo plurima, jure nihil.

Paoli partagea tout ce qu'il possédait avec ses compagnons d'infortune; et il continua à vivre dans la retraite, malgré les offres brillantes que lui fit la cour de Versailles pour l'engager à retourner dans son pays. Rappelé dans sa patrie par décret de l'Assemblée constituante, du 30 novembre 1789, il revint en Corse comme simple citoyen; mais avec ce titre, le seul qu'il ambitionnât, il n'en fut pas moins reçu comme un souverain. Bientôt son patriotisme fit ombrage à la Convention nationale: le 2 avril 1793, il fut décrété d'accusation; le 5 juin suivant, ce décret fut suspendu; mais le 17 juillet, un autre décret le déclara traître à la république et le mit hors la loi. Il expulsa alors les Français de l'île, et y appela les Anglais. De semblables décrets ne peuvent ni ternir ni diminuer la réputation de Paoli: ils ne sont que l'effet des vengeances et des factions. Ce grand général, mort aux environs de Londres, en 1807, gouverna la Corse pendant plus de quinze ans avec gloire, tant comme militaire, que comme politique et législateur. « Il était plus législateur encore que guerrier, a dit Voltaire; son courage était dans l'esprit. Quelque chose qu'on ait dit de lui, il n'est pas possible que ce chef n'eût de grandes qualités. Établir un gouvernement régulier chez un peuple qui n'en voulait pas, réunir sous les mêmes lois des hommes divisés et indisciplinés, former à la fois des troupes réglées et instituer une espèce d'université qui pouvait adoucir les mœurs, établir des tribunaux de justice, mettre un frein à la fureur des assassinats et des meurtres: policer la barbarie, se faire aimer en se faisant obéir; tout cela n'était pas d'un homme ordinaire. Il ne put en faire assez, ni pour rendre la Corse libre, ni pour régner pleinement; mais il en fit assez pour acquérir de la gloire. L'Europe le regarda comme le législateur et le vengeur de sa patrie. » On a publié un volume de *Lettres* de Paoli, en italien. Cet homme remarquable est le héros d'un mélodrame qui a été joué en 1822 avec succès. (*Voy.* pour de plus grands détails, l'ouvrage de Pompéi intitulé: de l'*État de la Corse*, Paris, 1821, in-8°.

PAOLILLO, peintre napolitain, élève de Sabbattini, montra une grande habileté dans son art; on admire à Naples un *Saint Jean*,

qui est dans Saint-Severin des pères bénédictins, et un *Tableau de la Vierge*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Marie des Graces, dans la chapelle en face du grand-autel.

PAOLINI (Fabio), d'Udine, philosophe, médecin, l'un des fondateurs d'une seconde Académie de Venise, en 1593, et professeur public en langue grecque dans cette dernière ville, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *De doctore humanitatis oratio*. II. *De viperis in trochiscorum apparatu pro theriacâ adhibendis, disputatio*, Venetiis, 1604. III. *Prælectiones Marciæ, sive Commentaria in Thucydidis Historiam, seu narrationem de peste Atheniensium*, Venetiis, 1603. Ces *Prælectiones* furent appelées *Marciæ*, parce qu'il les prononça dans la bibliothèque de Saint-Marc. IV. *Fabulæ ex antiquis scriptoribus excerptæ, et græcis latinisque tetrasticis senariis explicatæ*, Venetiis, 1587.

PAOLINI (Pétronille), née à Tagliacozzo, en 1663, connue avantageusement par ses talens en musique et en poésie. Sa réputation la fit rechercher en mariage par Francesco Massini, gentilhomme romain, qui l'épousa en 1683. Pétronille Paolini est morte en 1726. La plupart de ses ouvrages se trouvent dans les recueils de son temps, à l'exception de cinq *Oratorios* en musique pour la cour impériale, dont elle fut pensionnée, et deux Drames, intitulés *Il tradimento vendicato, ovvero la Dona illustre*, et *la Tomiri*.

PAOLO. *Voy.* Sarpi et Corbinelli.

PAOLUCCIO. *Voyez* Anafeste.

PAON, du PAON ou le PAON, peintre, naquit aux environs de Paris, vers 1740, d'une famille pauvre de paysans. Il entra d'abord au service, et ce fut là qu'il conçut du goût pour peindre les batailles; car il cultivait déjà l'art de la peinture. Ayant obtenu son congé, il reçut des encouragemens de Carle Vanloo et de Boucher, et devint successivement l'élève et l'émule de Casanova. On voit de ses tableaux au palais Bourbon, et dans la salle du conseil de l'École royale militaire. C'était un dessinateur exact, et fidèle imitateur de la nature. Il mourut en mai 1785.

PAPA (Joseph del), naquit en 1649, à Empoli, petite terre de Toscane, entre Florence et Pise. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il fut envoyé à Pise pour étudier les lois; ce qui ne l'empêcha point de s'appliquer à la philosophie, aux mathématiques et même à la médecine. En 1671, il obtint une chaire de logique dans l'université de cette ville, qui lui laissa encore assez de loisirs pour apprendre la physique, dans laquelle il publia quelques productions qui furent très-accueillies. Son mérite et l'étendue de ses connaissances le firent appeler à la cour de Toscane, où il devint maître de géométrie du prince François-Marie de Médicis, qui fut ensuite cardinal. La faveur de son élève, frère de Côme III, lui procura, en 1677, la chaire de médecine de Pise. Il mourut à Florence, comblé d'honneur et de richesses, en 1735, âgé de 87 ans. On a de lui : I. *Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo, al signor*

Francesco Redi, Florence, 1674. Le grand-duc Côme III voulut lire cette lettre toute entière ; et Redi en envoya une copie au roi de Pologne. II. *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una causa medesima, al signor Francesco Redi*, Florence, 1675. Quelques objections faites sur le sujet de la première lettre donnèrent lieu à cette seconde ; qui trouva encore des contradicteurs, parmi lesquels était le P. Baldigiani, jésuite, savant illustre, et qui jouissait d'une grande réputation à Florence. III. *Lettera della natura dell' umido e del secco*, Florence, 1681, IV. *Relazione delle diligenze usate con felice successo nell' anno* 1716 *per destruggere le cavallette*, Florence, 1716. V. *De præcipuis humoribus qui humano in corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733. VI. *Consulti medici*, 2 vol., Romæ, 1733. VII. *Trattati varj fatti in diverse occasioni*, Florence, 1734.

PAPACINO. *Voy.* ANTONI.

PAPADOPOLI (NICOLAS COMNÈNE), littérateur, né en 1655, dans l'île de Candie, entra dans l'ordre des jésuites, en 1672 ; mais il en sortit bientôt, et alla professer le droit-canon à Padoue. Il mourut vers la fin de janvier 1740. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, mais nous n'en possédons qu'un seul qui ait vu le jour. Il est intitulé : *Prænotiones mystagogicæ ex jure canonico, sive responsa sex in quibus unà proponitur commune ecclesiæ utriusque græcæ et latinæ suffragium*, etc., Padoue, 1697, in-fol.

PAPAI-PARIZ (FRANÇOIS), né en 1649, à Déez en Transylvanie, d'un ministre protestant, étudia en médecine à Francfort, à Marpurg, et fut fait docteur à Bâle. De retour dans sa patrie, il enseigna cette science pendant 40 ans, et mourut en 1716. On a de lui : I. Une Traduction en latin de la paix de l'ame de Pierre du Moulin. II. Un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8°. III. *Paix du corps*, livre de médecine en hongrois. IV. *Dictionarium latino-hungaricum*, Leutschau, 1708. V. *Dictionarium hungarico-latinum*. Il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a augmenté et corrigé. VI. *Ars heraldica*, 1696, in-12. VII. Des Poésies, etc.

PAPARELLA (SÉBASTIEN), né à Monte-Santo, vivait au milieu du 16e siècle, et fut médecin à Pérouse, où l'exercice de sa profession ne l'empêcha pas de composer les ouvrages suivans : I. *In Hippocratem de naturâ hominis commentarii duo*, Venetiis, 1551, in-4°. II. *Libri duo de catarrho*, ibidem, 1556, in-4° ; Papiæ, 1551, in-8°. III. *De efficentiâ primi motoris in naturalium rerum omnium facturâ liber*, Perusiæ, 1564, in-8°. IV. *De calido libri tres*, ibidem, 1573, in-4°. V. *De indicationibus curativis liber*, ibidem, 1573, in-4°. Paparella, ayant revu ces divers ouvrages, les a fait réimprimer in-fol., en 1582, à Macerata.

PAPE (GUI). *Voyez* GUI-PAPE.

PAPEBROCK, ou plus exactement, PAPEBROECK (DANIEL), jésuite, l'un des plus laborieux éditeurs des *Acta Sanctorum*, né à Anvers, en 1628, professa les belles-lettres et la philosophie

avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et Henscheuius, l'associèrent à leur immense travail. (*Voy.* BOLLANDES.) Papebrock, également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques et par sa sagacité et par ses recherches, épura la Légende des absurdités dont elle fourmillait. Ayant à fixer l'origine des carmes, Papebrock la marqua au 12e siècle; il assigna, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheureux Berthold pour premier général de l'ordre. Quelques carmes qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Élie entrèrent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles contre Papebrock, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble allemand prend à l'égard d'un généalogiste qui a méconnu son auguste origine. C'était partout de grands mots, échafaudés sur des passages de l'Écriture. Le nouvel Ismaël, le jésuite réduit en poudre, le jésuite Papebrock, historien conjectural et bombardant, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'Élie ne s'en tinrent pas à des brochures; ils dénoncèrent en 1691, le P. Papebrock au pape Innocent XII et à l'inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissaient les 14 vol. des Actes des Saints, de mars, avril et mai, à la tête desquels on voyait son nom. Quelles étaient ces erreurs? Celles-ci : Il n'est pas certain que la face de Jésus-Christ ait été imprimée sur le mouchoir de Sainte Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une Sainte de ce nom. — L'église d'Anvers est en possession de montrer le prépuce du Sauveur du monde; mais cette église est-elle bien assurée de l'avoir? — Le mont Carmel n'était pas anciennement un lieu de dévotion, et les carmes n'ont point eu le prophète Élie pour leur fondateur, etc. (*Voy.* MALDONADO.) Toute l'Europe savante attendait avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin, en 1695 son anathème contre les 14 vol. des *Actes des Saints*. Le triomphe des carmes était complet; mais un incident vint affaiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de Saint-Jean de Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des frères de la Charité avait neuf cents ans de primauté sur celui des carmes. Son raisonnement était tout simple. Abraham a été le premier général des frères de la charité : ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital.... Cependant les jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le P. Papebrock défendit, article par article, les propositions dénoncées au Saint Office. Ce tribunal, fatigué de cette affaire, prohiba seulement les écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage décret par un bref, qui faisait défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des carmes par les prophètes Élie et Élisée. Le P. Papebrock continua son ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée en 1714. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta Sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai et de juin; et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il avait eu pour collaborateurs dans ce travail, Hens-

chius, Fr. Baërt et Conrad Janning. Il est encore auteur du *Propyleum ad Acta Sanctorum maii*, in-fol., catalogue chronico-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'histoire des conclaves ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux carmes sont en 4 vol. in-4°.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul Hoynck van), théologien flamand, né à Dordrecht, en 1686, d'une famille noble, s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça son ministère à La Haye, devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines pendant 24 ans, et fut nommé vicaire-général de ce diocèse pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, Papendrecht fut pourvu d'un canonicat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, et fait archiprêtre de cette église en 1732. Il mourut à Malines, le 13 décembre 1753. On a de lui: I. *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-folio. C'est une histoire de la *petite Eglise*, traduite ensuite en flamand, et imprimée en cette langue en Hollande, l'an 1728, in-fol. II. *Sex epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum Ultrajectensium*, Malines, 1729, in-4°. III. *Specimen eruditionis Broedersianæ*, Malines, 1730, in-4°. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre d'Utrecht, avait publié sous ce titre: *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ Ultrajectinæ*. IV. *Analecta belgica*, La Haye, 1744, 6 vol. in-4°. On y trouve la Vie du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes de l'éditeur.

PAPHNUCE (Saint), disciple de Saint Antoine, puis évêque de la haute Thébaïde, confesseur de J.-C. durant la persécution de Galère et de Maximin, eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Il assista dans la suite au concile de Nicée en 325, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisait venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisait l'œil qu'il avait perdu pour la foi. Socrate et Sozomène rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger au célibat ceux qui étaient dans les ordres sacrés, Paphnuce s'y opposa, en disant « qu'il ne fallait point imposer aux clercs un joug si pesant. » On croit que c'est sans fondement que Baronius et quelques autres auteurs ont voulu contester la vérité de ce trait d'histoire. Il paraît néanmoins, par le témoignage de Saint Jérôme et de Saint Epiphane, que les Eglises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettaient au nombre des clercs que ceux qui gardaient la continence, ou qui, étant mariés, promettaient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Paphnuce soutint avec zèle la cause de Saint Athanase, son ami, au concile de Tyr, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense. *Voy.* Maxime.

PAPIAS (Saint), évêque d'Hiéraples, ville de Phrygie, disciple de Saint Jean l'Evangéliste, et ami de Saint Polycarpe, composa un ouvrage en cinq livres,

qu'il intitula *Explications des discours du Seigneur*. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage, qui donnent une mauvaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de l'opinion des millenaires, qui prétendaient que J.-C. viendrait régner sur la terre d'une manière corporelle mille ans avant le jugement, pour assembler les élus après la résurrection dans la ville de Jérusalem. On peut consulter sur ce Saint, *Dissertatio de Papiâ Hieropolitano, in Asiâ episcopo antiquissimo*, Wittemberg, 1604, in-4°.

PAPIAS, grammairien, qui florissait vers l'an 1053, est auteur d'un *Vocabularium Latinum*, dont la première édition à Milan, 1476, in-fol., est rare, ainsi que celle de Venise, 1491 et 1596, in-fol.

PAPILLON (Almaque), poète français, ami et contemporain de Marot, né à Dijon, en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne, fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François Ier. Il suivit ce prince, et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. Papillon est auteur de diverses pièces de poésie française, le *Nouvel amour*, souvent imprimé; le *Victoire et triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, pièce de 142 vers, imprimée à Lyon, en 1537; les *Ordonnances d'argent*, pièce de 226 vers; la *Victoire et triomphe d'honneur et d'amour contre argent*, poème de 532 vers. Ce poète mourut à Dijon en 1559.

PAPILLON (Thomas), de la même famille que le précédent, bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, naquit à Dijon, en 1514, d'un père qui lui-même avait acquis un nom par ses talens pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Papillon, devenu en peu de temps un habile jurisconsulte, se perfectionna dans l'étude des langues des grands orateurs grecs, latins et français, et mourut à Paris, en 1596. On a de lui un traité intitulé *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8°; un autre, *De directis Hæredum substitutionibus*, à Paris, en 1616, in-8°; et encore, *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, à Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le quatrième volume de la Collection du jurisconsulte Othon, publiée à Leyde, en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Juris romani*.

PAPILLON (Philibert), né à Dijon le premier mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collège des jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. Il se procura par ses talens un accès facile chez les savans, et recueillit, dans leur commerce, des richesses littéraires qu'il augmenta toujours depuis. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu, en 1690, d'un canonicat de la Chapelle-aux-Riches : bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avait d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissait d'un patrimoine considérable. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de

ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon, le 23 février 1738, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1742-45, en 2 vol. in-fol., par les soins de Papillon de Flavignerot, son neveu, maître en la chambre des comptes de Dijon. L'abbé Philippe-Louis Joly fut chargé de mettre en ordre le manuscrit de Papillon, et d'y ajouter les articles qui pouvaient y manquer. Cet ouvrage atteste un grand fonds de littérature et des connaissances très-variées. L'abbé Papillon en conçut l'idée, en lisant les Mémoires de Jean-Baptiste Charlet, né à Langres le 29 août 1655, mort le 5 d'octobre 1720, qui avait beaucoup travaillé sur l'histoire du diocèse de Langres; il y copia même, à ce qu'on prétend, quelques fragmens assez considérables. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressans, que le P. Le Long inséra dans sa Bibliothèque des historiens de France, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beaucoup d'observations, dont il a fait usage dans sa Bibliothèque sacrée, composée en latin, et imprimée en 1723. Le P. Desmolets de l'Oratoire, successeur du P. Le Long, enrichit ses Mémoires d'histoire et de littérature de divers morceaux précieux que lui avait communiqués l'abbé Papillon. Il est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard* et de celle de *Jacques Amyot*, évêque d'Auxerre, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea par ses recherches et ses lumières l'ouvrage de Garreau, qui a pour titre; *Description du gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1734. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouhier, le P. Oudin, Lamonnoye, qu'il aida de ses lumières, ainsi que beaucoup d'autres savans. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis avec soin pour l'histoire de sa province. On a inséré son éloge dans le Mercure de France du mois de juillet 1738. Il se trouve aussi dans le recueil intitulé *Eloges de quelques auteurs français*, Dijon, 1742, in-8°. A la suite de son article il se trouve une Table raisonnée de tous ses ouvrages imprimés ou restés manuscrits.

PAPILLON (JEAN), graveur sur bois, né à Rouen, en 1639, apprit son art de Dubellay. Il ne manquait pas de génie; mais, n'ayant pas de grandes connaissances en dessin, il ne put aller aussi loin que semblaient le promettre ses dispositions. Quoique ses ouvrages soient pleins d'incorrection, on y remarque un grand talent pour l'exécution. Il mourut à Paris, en 1710.

PAPILLON (JEAN), fils du précédent, né à Saint-Quentin, en 1661, hérita des talens de son père, et les perfectionna. Papillon vint de bonne heure à Paris, où, dès l'année 1684, il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisait des dessins pleins de grace et de goût. Ce fut lui qui fit ceux des dentelles, cravates, rabats, manchettes, pour le mariage de l'empereur, du roi des Romains, et de leurs épouses. Papillon fut surtout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand

nombre de vignettes, de culs-de-lampe et d'autres ornemens de livres, exécutés avec la plus grande propreté. C'est à Papillon qu'on doit l'invention du *trusquin*, instrument au moyen duquel il formait de distance en distance des traces propres à guider ses tailles, afin de les rendre droites et égales. Les amateurs recherchent plusieurs portraits en bois de cet artiste, notamment ceux des papes *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*. Cet habile graveur mourut en 1710.

PAPILLON (Jean-Nicolas), frère cadet du précédent, né à Saint-Quentin, en 1663, cultiva aussi la gravure, mais avec beaucoup moins de succès. Cependant ses ouvrages ne sont pas sans mérite. Il travaillait peu. Il mourut à Paris, en 1714. — Papillon (Jean-Baptiste), neveu du précédent, né à Paris, en 1694, fut un habile graveur en bois. On a de lui un grand nombre de pièces, mais rien ne lui a fait tant d'honneur que ses *culs-de-lampe* pour l'édition in-fol. des *Fables de La fontaine*. Il mourut à Paris, en 1776. On lui doit un ouvrage sur son art, intitulé, *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8°.

PAPILLON (Marc de). *Voy.* Lasphrise.

PAPILLON (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, naquit à Paris, en 1720. Il fut élevé par son frère avec beaucoup de soin, et il se fût fait un nom distingué dans l'art de la gravure, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée, en 1746. On ne connaît de lui que quelques planches gravées pour une *Bible de Royaumont*. — Marie-Anne Papillon, seconde femme de Jean-Baptiste Papillon, cultiva aussi la gravure avec quelque succès.

PAPILLON du RIVET (Nicolas-Gabriel), jésuite, né à Paris, le 19 janvier 1717, mort à Tournai en 1782, a traduit plusieurs discours latins du P. La Sante. On a encore de lui quelques poëmes latins, entre autres, *Templum assentationis*; et *Mundus physicus, effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Ses sermons, imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style correct; mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez.

PAPILLON de la FERTÉ (Denis-Pierre-Jean), né à Châlons-sur-Marne, en 1727, commissaire des Menus-plaisirs du roi, employait les momens de loisir que lui donnait sa place à l'étude des sciences et des beaux-arts. Le tribunal révolutionnaire l'envoya à l'échafaud le 7 juillet 1794, âgé de 67 ans. On a de lui: I. *Extrait de différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. II. *Elémens d'architecture, de fortifications et de navigation*, Paris, 1787, in-8°. III. *Élémens de géographie*, Paris, 1783, in-8°, avec vingt cartes. IV. *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient les principes de l'arithmétique, de l'astronomie, de la mécanique et de l'algèbre. V. *Élémens d'architecture, de fortification et de navigation*, 1787, in-8°, avec 23 planches.

PAPIN (Nicolas), calviniste

et habile médecin, auteur d'un *Traité sur la saluce, le flux et le reflux de la mer, l'origine des sources tant des fleuves que des fontaines*, 1 vol. in-12; et de quelques dissertations latines sur la *poudre sympathique*, sur la *diastole du cœur*, etc.

PAPIN (Isaac), écrivain théologien, né à Blois, en 1657, neveu du précédent, étudia la philosophie et la théologie à Genève, et le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre Pajon, son oncle maternel. Ce ministre admettait le dogme de la grace efficace; mais il ne l'expliquait pas de la même manière que les protestans en général, et Jurieu en particulier. Papin embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit contre ce dernier avec chaleur. Jurieu, théologien fanatique et persécuteur, sonna le tocsin contre Papin, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzick. Dès que son persécuteur le sut en Allemagne, il écrivit partout qu'on ne devait point lui donner de chaire. En effet, c'était un ministre indulgent et faible, selon lui, qui soutenait que les catholiques faisant gloire de suivre l'Ecriture, les protestans les plus zélés devaient les tolérer. Le sage Papin, persécuté par ceux de sa secte, revint en France abjurer le calvinisme entre les mains du grand Bossuet, en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce sujet une *Lettre pastorale*, dans laquelle il prétendait que le nouveau converti avait toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'était dans cet esprit qu'il était rentré dans l'Eglise catholique. Papin mourut à Paris, le 19 juin 1709, à 52 ans. Le P. Pajon, de l'Oratoire, son cousin, publia à Paris, en 1723, en 3 vol. in-12, le Recueil des ouvrages composés par feu Papin en faveur de la religion. Cette collection offre plusieurs traités: I. *La foi réduite à ses justes bornes*, Rotterdam, 1687, in-12. II. *De la tolérance des protestans et de l'autorité de l'Eglise*. III. *La cause des hérétiques disputée et condamnée par la méthode du droit*, etc.

PAPIN (Denis), habile physicien et docteur en médecine, de la Société royale de Londres, né à Blois, vers le milieu du 17e siècle, était cousin-germain du précédent; mais, ne voulant pas renoncer, comme lui, au calvinisme, il passa chez l'étranger pour suivre librement sa croyance. Il fut l'inventeur de plusieurs machines très-utiles, qui sont décrites dans les Nouvelles de la république des lettres, par Bayle, années 1685, 1686, 1687. Les principales sont: une *Nouvelle machine pour élever les eaux*, et la *Machine* dite *de Papin*, ou le *Digesteur*. Cette dernière, qui consiste à amollir les os pour en tirer du bouillon, a été perfectionnée vers la fin du siècle dernier. Papin publia sur cette heureuse découverte un ouvrage en anglais qui fut bientôt traduit en notre langue. Enfin ce Mémoire parut en latin avec le *Fasciculus dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marpurg, 1695, in-12. Cette machine a placé son auteur au rang des bienfaiteurs de l'humanité. On a de lui les ouvrages suivans: I. *La manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps*

et à peu de frais; c'est la description de la machine appelée le *Digesteur*. Cette machine a été abandonnée depuis la découverte récente des *Autoclaves*. II. *Ars nova ad aquam ignis adminiculo efficacissimi elevandam*, Leipsick, 1707, in-8°.

PAPINI-CORTESE (Léonard), de Bagna-Cavallo dans la Romagne, né en 1690, et mort en 1765, cultiva la philosophie, dans laquelle il acquit de la célébrité. On a de lui, sous le nom anagrammatique d'*Epoandra Napilo Betariciense* : I. *De maris æstu reciproco*, Faventiæ, 1749. II. *De origine fontium et de Magnete*, Faventiæ, 1751. III. *De modo reperiendi meridianum*, Faventiæ, 1751. IV. *De electricitate*, Faventiæ, 1752.

PAPINIEN (Æmilius-Papinianus), célèbre jurisconsulte du 3e siècle, contemporain d'Ulpien, de Paulus, de Tryphonius et de Modestus, avocat du fisc, puis préfet du prétoire, sous l'empereur Septime-Sévère, qui conçut une grande estime pour lui, peut être regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité : on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir l'humeur féroce de ce prince. Le principal emploi du préfet du prétoire était de juger les procès avec l'empereur. Sévère ne décida jamais rien sans son avis ; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras même de leur mère, voulut, dit-on, engager Papinien à lui faire un discours pour colorer ce forfait devant le sénat. On prétend que le généreux jurisconsulte lui répondit : « Sachez qu'il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le commettre : d'ailleurs, c'est se souiller d'un second meurtre que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie. » Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Cet homme illustre n'avait que 36 ans selon les uns, et plus de 70 suivant d'autres savans, dont l'opinion paraît mieux fondée. Voici une inscription trouvée à Rome, où l'on voit aussi quelle était la famille de Papinien. Elle donnerait raison aux premiers :

Æmilio Paulo Papiniano
Præf. præt. jur. cons.
Qui vix. ann. XXXVI. m. IIII. d. X.
Hostilius Papinianus.
Eugenia gracilis
Turbato ordine in senio.
Hoc parentes in feliciss.
Filio optimo P. M.
Fecerunt.

Tous les jurisconsultes font un cas infini de Papinien. Valentinien III ordonna, en 426, que, quand les juges se trouveraient partagés sur quelque point de droit épineux, on suivrait l'avis qui serait appuyé par ce génie éminent ; c'est le titre qu'il donna à Papinien. Cujas dit que c'est le plus habile jurisconsulte qui ait jamais été et qui sera jamais. Zozime, qui lui avait donné le même éloge, ajoute que Papinien aimait autant la justice qu'il la connaissait. Il y a plusieurs lois de ce célèbre jurisconsulte dans le Digeste ; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. Ils consistaient en 27 livres de *Questions*, 19 livres de *Réponses*, 2 livres de *Définitions*, 2 livres où il traitait des *Adultères*, 1 livre touchant les *Lois des édiles*. Il avait un fils qui était questeur, et que Caracalla fit mourir après son père.

PAPIRE-MASSON. *Voy.* Masson.

PAPIRIUS (Publius-Sextus), jurisconsulte romain, issu d'une famille patricienne très-considérée, vivait sous le règne de Tarquin-le-Superbe. Il fut chargé par le sénat et par le peuple de recueillir et de publier les lois émanées des six premiers rois de Rome. L'ouvrage de Papirius fut accueilli avec reconnaissance par ses concitoyens, et on lui donna le nom de *Code Papirien.*

PAPIRIUS, surnommé *Cursor*, le coureur, à cause de sa légèreté à la course. Etant dictateur vers l'an 320 avant J.-C., il avait résolu de livrer bataille aux Samnites; mais, s'apercevant que cette résolution était désapprouvée de toute son armée, il retourna à Rome pour y prendre de nouveaux auspices. En partant, il défendit expressément à Quintus-Fabius-Maximus-Rullianus, son général de la cavalerie, d'en venir aux mains avec l'ennemi. Mais celuici, ayant trouvé une occasion favorable, chargea les Samnites et les défit entièrement. Papirius à son retour voulut lui faire couper la tête pour sa désobéissance; mais Rullianus s'enfuit à Rome, où il obtint sa grace du peuple. Le dictateur triompha des Samnites.

PAPIRIUS-CURSOR (Lucius), fils du précédent, ayant remporté après son père une seconde victoire sur les Samnites, employa les dépouilles des ennemis à faire bâtir un temple à la Fortune. — Un autre Papirius-Crassus, qui vainquit les Privernates, et les poursuivit jusque dans leur ville, n'ayant pu obtenir les honneurs du triomphe à Rome, alla avec ses troupes triompher sur le mont Albin, où, au lieu de porter une couronne de laurier suivant l'usage, il en prit une de myrte.

PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, de la même famille que le précédent, acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portait encore la robe nommée *Prætexta.* Son père l'ayant mené au sénat un jour où l'on traitait des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'était passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités, en lui faisant accroire que l'on avait agité la question, « s'il serait plus avantageux à la république de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme? La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux larmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il était l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étaient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat, avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement. Auguste rétablit cet usage, qui, ainsi que toutes les institutions humaines, avait ses avantages et ses désavantages.

PAPIRIUS, surnommé *Fænerator*, l'usurier, tenant en prison

C. Publilius, pour une somme d'argent qui lui était due par son père, promit à ce jeune homme de l'élargir s'il voulait consentir à ses infâmes desirs. Publilius ayant rejeté avec horreur une telle proposition, l'usurier, qui avait d'abord employé les caresses, en vint aux menaces, et enfin aux tourmens. Il fit déchirer le jeune homme à coups de fouet. Une violence si inouie ayant été portée au sénat, Papirius fut non-seulement condamné à une grosse amende, mais on fit une loi qui défendait de mettre à l'avenir en prison un homme libre pour dettes. *Tit. Liv. lib.* 8. Valère-Maxime rapporte le même fait sous des noms différens : il appelle le jeune prisonnier Titus Veturius, et l'usurier C. Plotius.

PAPIRIUS (LUCIUS), 460 ans après la fondation de Rome, fit placer le premier cadran solaire vis-à-vis le temple de Quirinus. Il était vraisemblablement assez imparfait; car le consul Manius-Valerius, ayant pris Catane, en Sicile, en apporta un nouveau, qui servit de règle pendant 99 ans. Alors M. Philippus, l'un des censeurs, en produisit un troisième, dont on lui sut beaucoup de gré. A peu près dans le même temps, Scipion Nasica fit faire une clepsydre pour suppléer à l'horloge solaire durant la nuit et dans les temps nébuleux.

PAPIUS (ANDRÉ), né à Gand, vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Levinus Torrentius, son oncle, qui, étant vicaire à Liége, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin, à Liége, et mourut fort jeune, en 1581. On a de lui une Traduction en vers latins du livre de Denys d'Alexandrie, *De situ orbis*; de celui de Musée, *De amore Ero ac Leandri*, et une édition de Priscien : le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8°. On a encore de lui, *De harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

PAPIUS (JEAN), né l'an 1558, à Iphoven, en Franconie, étudia d'abord à Strasbourg, prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, et remplit à Heidelberg la chaire de philosophie aristotélicienne; mais, comme il professait la religion prétendue réformée, on le persécuta, et il vint à Gratz se charger de la direction du collége de cette ville. Persécuté de nouveau, et pour la même cause, Papius se rendit à Tubinge, où il exerça pendant trois ans sa profession; mais, ayant été nommé premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de la faculté de Kœnigsberg, il y mourut en 1622. Ce médecin a laissé un ouvrage intitulé *De medicamentorum præparationibus et earum causis tractatus, in quo Epitome totius artis chimicæ, quæ illa est ministra medicinæ, et judicium de pharmacopœâ Quercetani, continetur*, Wittembergæ, 1612, in-8°.

PAPON (JEAN), licencié ès-lois, lieutenant-général du bailliage de Montbrison en Forez, né en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roane, où il mourut en 1592, devint maître des requêtes ordinaires de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui : I. Des Commentaires latins sur la coutume du Bourbonnais, Lyon, 1550, in-fol.; ouvrage peu exact. II. *Rapport*

des deux principes de l'éloquence grecque et latine, in-8°. III. *Recueil d'arrêts notables*, en 3 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Papon mourut dans l'exercice de sa charge à Montbrisson, en 1590.

PAPON (Jean-Pierre), associé de l'Institut de France, né au Pujet-Teniers, près de Nice, en 1734, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord avec distinction, et où ses ouvrages lui acquirent de la célébrité. Exempt d'intrigue et d'ambition, il ne chercha ni la faveur, ni la fortune. Réfugié dans le département du Puy-de-Dôme pendant le temps de la terreur en 1793, il revint ensuite à Paris. Il y mourut le 15 janvier 1803. Ses ouvrages sont; I. *Ode sur la mort*. Elle est insérée dans le *Recueil des Jeux Floraux* de la ville de Toulouse. II. *L'Art du poète et de l'orateur*, in-12. Cet ouvrage, devenu classique, a eu cinq éditions. La première parut à Lyon, en 1766; la dernière à Paris, en 1800, in-8°. — L'auteur plaça en tête de celle-ci un *Essai sur l'éducation*. III. *Oraison funèbre* de Charles Emanuel III, roi de Sardaigne, prononcée à Nice et imprimée à Turin, en français et en italien, 1773, in-8°. IV. *Voyage littéraire de Provence*, plein de recherches historiques, et très-agréablement écrit, Paris, 1787, 2 vol. in-12. On y suit avec intérêt le voyageur dans toutes ses stations, qu'il embellit par des souvenirs : on y trouve cinq lettres sur les trouvères et les troubadours, qui ont été faites à l'occasion de l'opinion qu'avait émise Le Grand d'Aussy dans la préface de la traduction des Contes et Fabliaux. Mais les raisonnemens du P. Papon sont si peu fondés, que, bien loin de porter atteinte au système qu'il voulait combattre, ils ne font que le rendre meilleur. En général, cet auteur est très-faible pour tout ce qui concerne les premiers temps de la poésie française. V. *Histoire générale de Provence*, 4 vol. in-4°, Paris, 1778, 1786. Papon ajouta plusieurs documens et titres à ceux des anciens historiens provençaux. Pour en découvrir de nouveaux, il fit le voyage de Naples, dont les comtes de Provence avaient occupé le trône pendant long-temps. Parmi les pièces curieuses que Papon y trouva, on remarque, dit Bernardi dans une Notice qu'il a consacrée à la mémoire de son compatriote, la quittance que la reine Jeanne donna au pape Clément VI, du prix de la ville d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Quelqu'un avait imaginé de dire que le pape s'était acquitté envers Jeanne, par une absolution du meurtre de son premier mari. On n'a pas manqué de rapporter cette anecdote mensongère. On n'a jamais montré, dit-il, la quittance de Jeanne ; mais l'historien lui a donné le démenti sur ce point en la produisant. Les Etats de Provence accordèrent à Papon, en récompense de son zèle et de ses travaux, une pension de 8,000 livres, que la révolution lui ôta. La plupart des faits de cette histoire ne sont pas présentés avec assez d'étendue et de développement ; il faut en excepter la *Relation* de la peste de Marseille, et celle du siége de Toulon, faite sur les Mémoires du maréchal de Tessé. On aurait desiré quelques gravures des beaux monumens d'antiquité qu'on trouve en Pro-

vence ; il n'y en a aucune. En revanche, l'auteur offre beaucoup de détails, et peut-être trop sur l'histoire naturelle de Provence. La partie des anciennes monnaies et leur comparaison avec les nouvelles, fournie par le président de Saint-Vincent, est bien traitée. Il n'en est pas de même de la Notice des hommes célèbres de la Provence ; elle est fort courte, et Papon a oublié Massillon, son très-illustre confrère. L'article d'Agricola ne contient que six lignes. L'auteur finit son histoire à la peste de Marseille ; et ce terrible événement n'a pu animer son style, qui est en général sans chaleur et sans vie. Aussi Mirabeau fit-il sur cet ouvrage l'épigramme suivante :

Lisez-vous l'histoire de plomb
Du révérend père Papon.

Le P. Papon était un homme studieux et sage, mais froid, quoique né sous le ciel brûlant des environs de Nice. VI. *Histoire du gouvernement français*, depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année. 1788, Londres et Paris, in-8°. On y joint ordinairement un *Discours* de l'auteur, intitulé *De l'Opinion sur le gouvernement*. VII. *Epoques mémorables de la peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, en 1800, 2 vol. in-8°. VIII. Une histoire de la révolution, 6 vol. in-8°, publiés par son frère, depuis la restauration.

PAPPENHEIM (Godefroi-Henri, comte de), célèbre général allemand, pendant la guerre de trente ans, naquit le 29 mai 1594, fit ses études à l'université d'Altdorf, dont il fut élu recteur, à l'âge de 14 ans, et ensuite à Tubinge. Il voyagea ensuite en Europe, et à son retour devint conseiller aulique. Mais ces occupations paisibles ne convenant point à son caractère, il entra dans la carrière des armes, et combattit avec distinction en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas. En 1626, il défit avec peu de monde 40,000 insurgés en Autriche, dans trois combats consécutifs. Il se distingua dans plusieurs autres occasions importantes, et surtout à la bataille de Lutzen, où il allait peut-être arracher la victoire aux Suédois, lorsqu'il reçut une blessure mortelle, dont il mourut le 16 novembre 1632, au château de Plessenbourg. Il était alors âgé de 38 ans, et portait sur son corps les cicatrices de plus de cent blessures. A une grande prudence et à une rare valeur, il joignait un zèle ardent pour la religion catholique.

PAPPONI (Jérôme), célèbre jurisconsulte, né d'une noble et illustre famille de Pise, pendant plusieurs années auditeur de Rote à Sienne, et ensuite professeur pendant 45 ans dans l'université de sa patrie, a donné des Traités, des Conseils et des Décisions qui dénotent ses profondes connaissances dans le droit et la jurisprudence. Ce savant jurisconsulte mourut à Pise, le 10 mai 1605.

PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, vers la fin du 4e siècle de notre ère, sous le règne de Théodose-le-Grand, se fit un nom par ses *Collections mathématiques*, en huit livres, Pesaro, 1588, in-folio. On y trouve les Traités suivans : *Syntaxis mathematica in Ptolomæum..... Explicationes in Aristarcum Samium, de magnitudinibus ac distantiis solis*

ac lunæ, etc. *Tractatus de fluviis Libyæ..... Universalis Chronographia*, etc. Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes. On en a fait disparaître une partie dans l'édition de Bologne, 1660, in-fol., qui contient des augmentations. Parmi les ouvrages de Pappus qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, on doit regretter sa *Géographie*, dont il ne nous reste qu'un abrégé latin, fait sur une version arménienne.

PAPPUS (Jean), théologien protestant, né à Lindau, en 1549, et, dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg, mourut en 1610, après s'être acquis une grande réputation par son savoir. On a de lui, en latin, un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1584, in-8° ; et quelques livres de controverse, in-4°. *Voy.* Kipping.

PAPROCKI ou PAPROZ (Barthélemi), historien généalogiste et poète polonais, florissait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum*, latin et grec, Cracovie, in-8° et in-4°. II. *Stemmata præcipuarum familiarum Palatinat. Russiæ et Podoliæ*, Cracovie, 1575. Ce livre est fort rare. III. *Nidus virtutis*, ibid., 1578, in-fol.

PAPUS (Æmilius). *Voy.* Fabricius.

PAQUOT (Jean-Noel), ancien professeur de l'université de Louvain, membre de la ci-devant Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né en 1722, à Florennes, petite ville d'entre Sambre-et-Meuse, et mort à Liége, en 1803, à l'âge de 81 ans, était savant dans les langues anciennes, l'Écriture Sainte, la théologie dogmatique, l'histoire littéraire, etc. On a de lui : I. *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liége*, Louvain, 1765-1770, 3 vol. in-folio. Il y en a une édition en 18 vol. in-12, publiée en même temps que l'in-folio. Cet ouvrage qui n'a pas été terminé est son plus beau titre littéraire. II. *Catalogue des livres de la bibliothèque de madame de Sarcola*, Liége, 1785, in-8°, et plusieurs autres ouvrages ; entre autres : I. *Historiæ Landrieæ synopsis*, 1781, in-4°. II. *Traité de l'origine des ducs et duchesses de Brabant*, 1784, 2 volumes petit in-8°.

PAR. *Voyez* Parr.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Arsan II, monta sur le trône de ses pères, avec le secours de l'empereur Valens. Ce jeune prince avait perdu son père par la trahison de Sapor II, roi de Perse, qui l'avait fait prisonnier, et l'avait fait mourir dans la forteresse de l'Oubli en Susiane. Para vengea la mort de son père, et battit, avec l'aide de ses alliés, les troupes de Sapor, en plusieurs circonstances. Mais ayant eu dans la suite quelques rapprochemens avec Sapor, il devint suspect à l'empereur Valens qui le fit assassiner dans un festin. Ce meurtre arriva en l'an 374.

PARABOSCO (Jérôme), né à Plaisance, vers le commencement du 16ᵉ siècle, est auteur de plusieurs Comédies italiennes en prose et en vers : *Il Ladro* ; *Il Marinajo* ; *La Notte* ; *Il Pellegrino*, etc. La plupart de ces pièces sont d'un caractère original

qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise, 1560. Parabosco a aussi composé des nouvelles dans le goût de celles de Boccace, de Bandello, etc., imprimées à Venise, sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco*, 1552-1558, et plusieurs fois réimprimées depuis : elles se trouvent encore dans le *Novelliero italiano*, Londres (Livourne), 1791 et années suivantes, 26 vol. in-8°; *Lettere amorose*, 1546, in-12, et quelques autres ouvrages moins connus que ses Comédies. On a encore de lui une petite pièce contre les dents.

PARACCA (Jean-Antoine), sculpteur du 16e siècle, surnommé *Valsoldo*, du bourg de Valsolda dans le diocèse de Côme où il était né, restaura avec beaucoup d'habileté plusieurs statues à Rome, sous le pontificat de Grégoire XIII, et parvint à donner à ses ouvrages cette correction de style qui en fait le prix. Ce peintre eût enrichi l'art de plusieurs chefs-d'œuvre, s'il eût été moins porté à l'oisiveté, à la dissipation et à l'amour du plaisir, qui le réduisirent à la misère et abrégèrent ses jours. Il mourut sur la fin du 16e siècle.

PARACELSE (Auréole-Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim), fameux alchimiste et enthousiaste du 16e siècle, né à Einsiedeln, bourg du canton de Schwitz, en 1493, d'un père fils naturel d'un prince. Paracelse reçut une excellente éducation, et fit en peu de temps de grands progrès dans la médecine. Il voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, pour y connaître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il guérit le célèbre imprimeur Froben. Cette cure et son élixir de propriété l'accréditèrent. Les magistrats le nommèrent à la chaire de médecine; il fit ses leçons en langue vulgaire. Il croyait que le latin n'était pas aussi propre à être entendu du peuple; cependant il l'employait quelquefois. Il expliquait ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés : *De compositionibus, de gradibus et de tartaro:* livres, dit Helmont, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon il fit brûler les œuvres de Galien et d'Avicenne... « Sachez, disait-il, médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos académies. » « Vous me suivrez, s'écriait-il, vous Avicenne, Galien, Rhazès, Montagnana, Mésué; vous me suivrez messieurs de Paris, de Montpellier, de Germanie, de Cologne, de Vienne, et tous tant que vous êtes, que le Rhin et le Danube nourrissent; vous qui habitez les îles de la mer; vous aussi Italiens, Dalmates, Athéniens; toi, Grec; toi, Arabe; toi, Juif, vous me suivrez, la monarchie m'appartiendra. » Se serait-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenait que sa bibliothèque ne contenait pas dix pages ? Paracelse se faisait une gloire de détruire la méthode d'Hippocrate et de Galien qu'il croyait peu sûre. C'étaient, selon lui, des charlatans, et le ciel l'avait envoyé pour être le réformateur de la médecine. Cette science lui a réellement des obligations. On doit à Paracelse l'art de préparer les médicamens par

le moyen de la chimie; celui de la chimie métallique; la connaissance de l'opium et du mercure; celle des trois principes, savoir le sel, le soufre et le mercure, que Basile Valentin n'avait fait qu'entrevoir. Avant lui le langage de la médecine était un composé de latin, de grec et d'arabe, et Galien avait une autorité aussi despotique dans les écoles de médecine qu'Aristote dans celle de philosophie. La théorie de sa médecine était fondée sur les qualités, les degrés et les tempéramens; et toute la pratique de cet art consistait à saigner, à purger, à faire vomir, et à donner des lavemens. Paracelse blâma cette théorie et cette pratique, et fit voir aux médecins combien elles étaient bornées. Il publia les véritables maximes de la médecine. Il écrivit sur la chirurgie, qu'il entendait très-bien, et fit connaître les principaux remèdes pour guérir toute sorte de maladies. Le chancelier Bacon l'accuse de faire mentir quelquefois l'expérience, de ne pas vouloir toujours entendre sa voix, et d'imaginer ses réponses. Il avoue cependant que ses principes sont fondés sur la nature, et qu'on en peut tirer beaucoup d'avantages. Mais celui qui a le mieux apprécié ce philosophe est Guntherus d'Andernach. — « Paracelse est, dit-il, un très-habile chimiste; il a mis dans ses ouvrages d'excellentes choses, il y en a mêlé aussi un grand nombre de frivoles et de fausses, et a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'on ne peut pas toujours les entendre et en profiter. Il serait à souhaiter, dit ce savant, que Galien eût été moins diffus et plus exact, et Paracelse moins obscur et plus sincère. » (*Savérien*, Histoire des philosophes modernes.) Il se vantait de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à 48 ans, à Saltzbourg, le 24 septembre 1541. La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de Genève, 1658, en 3 tom., 2 vol. in-folio. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicinales. L'auteur parle toujours avec le ton d'un homme qui s'attribuait la monarchie de la médecine. « Dieu lui avait révélé, disait-il, le secret de faire de l'or, de prolonger la vie à son gré, etc. » Aussi, malgré ses lumières, on l'a mis au rang des charlatans. On lui a attribué un livre satirique contre la cour de Rome. Il est composé de plusieurs figures énigmatiques, sous lesquelles on a voulu désigner le pape et ses ministres. Paracelse, dans cet ouvrage, les explique avec autant de licence que de malignité. En voici le titre : ***Expositio vera harum imaginum olim Norimbergæ repertarum, ex fundatissimo veræ magiæ vaticinio deducta***, 1570, in-8°. Il est peu commun. Paracelse fut un vrai modèle d'orgueil, de démence, d'audace; le prototype des charlatans. Alchimiste, astrologue, magicien, médecin, chirurgien, il voulut, à quelque prix que ce fût, être chef de secte, et il le devint de la secte chimique, qui, transportant dans l'économie animale les opérations de ses fourneaux, ne vit plus dans le corps humain que des soufres et des sels, des acides et des alcalis. Cependant une entière équité ne permet pas de méconnaître les

services importans que Paracelse a rendus à la médecine, en introduisant dans la pratique l'usage interne des substances minérales, en tentant l'essai de nouveaux remèdes, en maniant avec autant de bonheur que de hardiesse ceux qui étaient déjà connus. Il a le mérite d'avoir entrevu l'insuffisance de ce qui existait, et la nécessité d'une réforme en médecine; et tout en blâmant son caractère indomptable et ses conceptions extravagantes, on est forcé de lui trouver une sagacité originale, qui, sans être le génie, conduit à certaines découvertes auxquelles une raison plus sévère et une méthode sage ne conduiraient peut-être pas. Il y a plusieurs éditions françaises des œuvres de Paracelse : I. *La grande Chirurgie de Paracelse*, traduite sur l'édition latine, par C. L. Dariot, Lyon, 1593, in-4°; Montbeliard, 1608, in-8°. II. *La petite Chirurgie*, Paris, 1623, in-8°, etc.

PARADEL (Eudaldo), né en Catalogne, distingué dans la fonte des caractères d'imprimerie au 17ᵉ siècle, produisit les plus beaux que l'Espagne eût encore vus. Depuis cette époque les éditions y furent plus soignées et mieux imprimées.

PARADÈS (Victor-Claude-Antoine-Robert, comte de), espèce d'intrigant, sur le compte duquel il est assez difficile de se former une opinion bien positive, se disait issu de la maison espagnole de Paradès. Suivant d'autres, il n'était que bâtard d'un comte de ce nom. Mais on croit généralement qu'il était fils d'un pâtissier de Phalzbourg, nommé Richard, et qu'il naquit en 1752. Il fit pour le ministre de la marine Sartine, de nombreux voyages en Angleterre, reconnaissant chaque port d'une manière toute particulière, en levant les plans, dressant des mémoires sur chacun d'eux, et y entretenant des liaisons pour être instruit de tout ce qui s'y passait. Il obtint par ce moyen le grade de capitaine de cavalerie et une pension, et ensuite le titre de mestre-de-camp. En 1779, il proposa de faire opérer une descente en Angleterre, mais cet avis ne fut pas goûté. L'année suivante il fut arrêté et enfermé à la Bastille comme soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'Etat. Ayant obtenu sa liberté le 15 mai 1781, il se retira à Saint-Domingue, où il mourut vers 1786. Il a laissé des *Mémoires secrets*, Paris, Desenne, 1789, in-8°.

PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain du 16ᵉ siècle, qui s'est occupé à débrouiller les Annales de la Bourgogne, né vers 1510 à Cuiseaux dans la Bresse-Châlonnaise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *L'Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4°. II. *L'Histoire de notre temps*, faite en latin par Guillaume Paradin, et par lui mise en français, Lyon, 1552, in-16. C'est une traduction assez estimée de l'histoire latine dont nous parlons au n° VIII; mais il est assez difficile d'écrire l'histoire du temps sans flatter plus ou moins. III. *Annales de Bourgogne*, 1566, in-folio. Cette histoire, assez mal digérée, mais où l'on trouve des recherches, commence en 378 et finit en 1482. IV. *De motibus Galliæ historia*, in-4°. V. *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1625, in-fol. VI. *De re-*

bus in Belgio, anno 1543 *gestis*, 1543, in-8°. VII. La *Chronique de Savoie*, 1552, 1561, 1602, in-fol. VIII. *Historia Galliæ à Francisci I coronatione ad annum* 1550. IX. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ*. X. *Memorialia insignium Franciæ familiarum*. Paradin, doyen du chapitre de Beaujeu, mourut en cette ville, le 16 janvier 1590, âgé de 80 ans.

PARADIN (Claude), chanoine de Beaujeu et frère du précédent, et comme lui homme de lettres, vivait encore en 1569. On ignore l'époque de sa mort. Il est connu, 1° par ses *Alliances généalogiques de France*, 1636, in-folio, livre curieux; 2° par ses *Devises héroïques* et *emblèmes*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621. in-8°; 3° par les *Quadrins historiques de la Bible*, avec figures, Lyon, 1555, réimprimés en 1583, in-8°.

PARADIN ou PARRADIN (Jean), parent des précédens, et natif de Louhans en Bourgogne, avait quelque talent pour la versification, et vivait vers le milieu du 16° siècle. Il donna à Lyon, sous le titre de *Micropédie*, d'assez mauvais vers, Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou PARADES (Jacques de), en latin *de Paradiso*, chartreux anglais, mort à Erford en 1465, à 80 ans, est auteur d'un *Traité des sept Etats de l'Eglise*, marqués dans l'Apocalypse, dans lequel il en desire la réformation dans le chef et dans les membres. Cet ouvrage est meilleur que la plupart de ceux qui parurent dans ce temps sur le même sujet. Goldast lui a donné une place dans sa Monarchie. Quelques auteurs prétendent que Jacques de Paradis n'est pas différent de Jacques de Cluse. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas le confondre avec Jacques Paradiso, Polonais, de l'ordre de Cîteaux, appelé ainsi du nom d'un monastère dans le diocèse de Posen en Pologne, qui refusa la dignité abbatiale en 1696. On a de lui, *Speculum religiosorum*.

PARADIS ou PARADISI (Paul), appelé le *Canosse*, né à Venise d'une famille juive, se fit catholique l'an 1531. Il est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collége royal à Paris, où il mourut en 1559. Il est auteur d'un *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, publié à Paris en 1534, par un de ses élèves.

PARADIS (P. D. Basile), né d'une noble famille de Ravenne en 1614, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, fit profession dans le monastère de Saint-Vital de cet ordre le 2 avril 1631, et enseigna la philosophie et la théologie dans les monastères de Ravenne, de Bologne, et de Saint-George-le-Majeur à Venise. Etant allé ensuite à Modène, il enseigna les élémens d'Euclide dans les écoles de cette ville. Après une carrière laborieuse, il se retira dans le monastère de Saint-Paul à Rome, où il mourut en 1647. On a de lui des *Poésies lyriques*, Naples, 1641, et Rome, 1647.

PARADIS (Augustin), conseiller de justice et grand-oncle du comte Augustin Paradis, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et particulièrement par celui intitulé : *L'Ateneo dell' uomo nobile*, qui fut accueilli avec le plus grand succès, lorsqu'il parut pour la première fois.

PARADIS (le comte Augustin), petit-neveu du précédent, né à Vignola, dans le territoire de Reggio, le 25 avril 1736, fit ses premières études au collége de Nazareth à Rome. Rappelé à Reggio en 1757, il les continua avec le plus grand succès. Indépendamment des langues latine et italienne, qu'il possédait à fond, il apprit encore les langues grecque, française et anglaise. Versé dans la connaissance de l'histoire, doué d'un esprit qui embrassait toutes les branches de l'érudition, il fut admis dans plusieurs académies littéraires, et devint, en 1771, secrétaire perpétuel de celle de Mantoue. En 1772, le duc François III d'Este l'appela à Modène pour être professeur d'économie civile dans l'université de cette ville, et président de la classe des belles-lettres. Le discours qu'il prononça à l'ouverture de cette célèbre université, et l'éloge du comte Raimond Montecucculli, justifièrent le choix du prince. Sur la fin de l'année 1780, il retourna à Reggio, où il remplit avec distinction les emplois honorables de président des études et de ministre de la justice jusqu'à sa mort, arrivée le 29 février 1783. On a de lui : I. *Versi sciolti*, Bologne, 1762. C'est le premier essai de ses talens poétiques, qu'il publia a l'âge de 26 ans, et dont Joseph Taruffi fut l'éditeur. II. *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, tradotte in verso sciolto*, Liége (Modène), 1764. III. *Saggio metafisico sopra l'entusiasmo nelle belle arti*, inséré dans les Extraits de la littérature européenne de l'année 1769, tom. 3, page 344. IV. *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., Modène, 1772. Ce discours fut traduit en français, et parut à Turin en 1773. V. *Elogio del principe Raimondo Montecucolli con note*, Bologne, 1776, et Venise 1782; et plusieurs Lettres insérées dans les journaux et les recueils périodiques du temps.

PARADIS DE RAYMUNDIS (Jean-Zacharie), né le 8 février 1746 à Bourg, où son père était lieutenant-général du bailliage de Bresse, succéda à cette place importante et honorable. Sa santé l'ayant obligé de s'en démettre, et d'aller chaque année passer les hivers à Nice, il s'occupa de l'étude et de l'agriculture. Il publia, en 1784, le *Traité élémentaire de morale et du bonheur:* le meilleur ouvrage qu'on ait sur cette matière. On le réimprima en 1795, pour servir de suite à la collection des moralistes: de la la morale sans orgueil, un style orné de sa seule simplicité, le bonheur de dire précisément ce que chacun pense, et le talent d'en former un résultat et un ensemble que personne n'a présenté, un dédain pour la vanité qui n'offense celle de qui que ce soit, une expression qui n'est jamais en-deçà de la vérité sans s'élever jusqu'à l'enthousiasme, de l'ordre sans minutie, des moyens pris comme le veut Horace, tout à côté de nous, et dans nous-mêmes. *Quod petis inde est:* voilà ce qui caractérise cet estimable ouvrage. En 1792, à l'approche des Français, il eut ordre de quitter Nice, où il habitait l'hiver depuis 1781. Il avança en Italie pour y trouver la tranquillité, et il alla jusqu'à Udine, dans le Frioul, où il exerça son talent pour l'agriculture.

Il avait fait en 1789 un ouvrage sur l'amélioration des serres, et il continuait ses expériences. Il n'avait rien, et il se trouvait aussi heureux que dans son ancienne opulence. Enfin en 1797 Paradis revint à Paris, il y fit imprimer un ouvrage très-philosophique, intitulé : *Des Prêtres et des Cultes; toute prédication doit être réduite à la prononciation du précepte:* aimez Dieu plus que tout, et le prochain comme vous-même, Paris, 1797, in-8° de 16 pages. Il retourna près de Bourg, où il avait des possessions, et il reprenait ses utiles travaux, lorsque la mort l'a enlevé en 1797. On a encore de lui : *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in-12. Paradis eut le courage, en 1792, lorsque Louis XVI fut mis en jugement, de s'offrir pour être son défenseur.

PARAMO (Louis de), inquisiteur espagnol, publia à Madrid, en 1598, in-folio, l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé le Saint Office. Ce livre singulier est intitulé : *De origine et progressu Officii Sanctæ Inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres.* L'auteur était un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, et supputant avec scrupule les nombreux hérétiques que le Saint Office avait condamnés. Cet ouvrage a été traduit en français par M. André Morellet, sous le titre : *Manuel des inquisiteurs, à l'usage des inquisitions d'Espagne et de Portugal*, ou *Abrégé* de l'ouvrage intitulé : *Directorium inquisitorum*, composé vers 1358, par Nicolas Eymeric. On y a joint une courte histoire de l'établissement de l'inquisition dans le royaume de Portugal, tirée du latin de Louis de Paramo, Lisbonne (Paris), 1762, in-12.

PARASOLE (Léonard), autrement appelé *Corsino*, graveur en bois, né dans le 16° siècle, travailla pour Tempesta. Sixte-Quint lui fit aussi graver l'herbier de Castor Durante, son médecin. Baglioni accorde beaucoup d'adresse à Isabelle, femme de cet artiste, laquelle, dit-il, grava en bois des dessins de dentelle, et des plantes pour le prince Cési.

PARASOL. *Voyez* Bérenger de Parasol.

PARASOLS (B. de), poète provençal, qui ne nous est connu que par la *Vie* de Jean de Nostre-Dame. Suivant ce biographe, Parasols était natif de Sisteron, et fils d'un médecin de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence. Il paraît qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. Il composa plusieurs écrits en rime provençale, à la louange des dames, fit cinq tragédies sur la vie de la reine Jeanne de Naples. Suivant Nostre-Dame, le pape Clément VII lui donna un canonicat du chapitre de Sisteron, avec une prébende à Parasols, où il se retira, et mourut vers l'an 1383.

PARAVICINI (Fabricius), de Traon, dans la Valteline, exerça la médecine pendant quarante ans, à Trezzo, dans le duché de Milan, et y mourut en 1695, âgé de 64 ans. On a de lui : I. *Sollievo dell' età cadente*, etc., Milan, 1690. II. *La Regola del vivere*, etc., ibid., 1690. III. *Abuso de'*

medici nel medicare gli assenti infermi, ibid., 1694. IV. *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694.

PARAVICINI ou PARAVICINO (VINCENT), né dans le pays des Grisons à Castasagna, en 1648, a écrit : I. *Catalogus scriptorum ab Helvetiis ac fœderatis reformatæ religionis*, 1648. II. *Précis des principaux événemens de Bâle*, 1701, in-12, en allemand. III. *Singularia de viris eruditione claris*, 1713, in-8°. On a aussi de lui plusieurs traductions. Il mourut à Bâle, le 17 décembre 1726.

PARAVICINI (JEAN-PIERRE), pratiqua la médecine à Milan, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il a écrit, *De Masinensium et Burmensium thermarum hactenùs incognitarum situ, naturâ et miraculis epistola*, Mediolani, 1545, in-4°. Benoît Jove fit la préface de cet ouvrage.

PARAVICINI (BASILE), de Côme, médecin, philosophe, et professeur de médecine à Padoue, en 1550, resta quelques années à Rome, où il traduisit cinq livres d'Alexandre Petronio de Civita Catellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver la santé. Cette traduction fut imprimée à Rome, en 1592. On a encore de lui un *Discours sur le rire*, qui parut à Côme en 1615, et dans lequel il y a un chapitre sur les bouffons et les railleurs, et un autre dans lequel il examine pourquoi Cicéron, qui plaisantait quelquefois dans ses Oraisons, a déclaré cependant ignorer ce qu'est le rire, et ne pouvoir le définir.

PARAVICINO Y ARTEAGA (le docteur HORTENSIO FÉLIX), prédicateur de Philippe III, et provincial de l'ordre de la Trinité, naquit à Madrid en 1580. Après avoir étudié le droit à Salamanque, il entra dans l'ordre de la Trinité, et reçut le grade de docteur en théologie dans cette même université, n'ayant encore que 21 ans. Paravicino fut, par la suite, un des premiers orateurs de l'Espagne. Cependant, ses sermons se ressentent du mauvais goût du siècle où il vivait, et sont loin de pouvoir être offerts aujourd'hui pour modèles; il termina sa carrière à Madrid, le 22 décembre 1633. Il a laissé : I. *Recueil de sermons sur divers sujets*, imprimés plusieurs fois. II. *Discours sur la tranquillité de l'ame*, manuscrit conservé dans la bibliothèque du couvent de Saint-Philippe de Madrid. On a encore de lui un recueil de poésies mystiques, fruit de ses loisirs, imprimé à Lisbonne en 1645, et à Madrid en 1650, sous ce titre : *Ouvrages de don Arteaga*.

PARC (DU). *Voyez* SAUVAGE.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), graveur, né à Cento en Italie, vers l'an 1661, a laissé diverses estampes, parmi lesquelles on remarque *l'Aurore devançant le soleil*, d'après Le Guide : quatre tableaux, d'après Le Guerchin, savoir : *la Résurrection du Lazare ; Jésus-Christ pris dans le jardin des Olives; ce Dieu établissant Saint Pierre chef de l'Église*, et les figures allégoriques de la *Mémoire*, l'*Intelligence* et la *Volonté*. Il a aussi gravé d'après Louis Carrache, et quelques autres peintres.

PARCELLES (JEAN), peintre

de marine, né à Leyde, vers 1597, était élève de Henri Vroom. Il peignait, avec un talent merveilleux, la mer sous tous ses différens aspects. La tempête lui plaisait singulièrement; et pour l'imiter plus parfaitement, il s'exposa souvent aux plus grands périls. Son pinceau était un fidèle imitateur de la nature. Il mourut à Leserdorfy, laissant un fils nommé Jules, qui eut aussi beaucoup de talent.

PARCIEUX (DE). *Voyez* DEPARCIEUX.

PARDAILLAN. *Voyez* GONDRIN.

PARDIES (IGNACE-GASTON), célèbre géomètre, né à Pau, en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique. Appelé depuis à Paris, pour professer la rhétorique au collège de Louis-le-Grand, il mourut en 1673, victime de son zèle, ayant contracté une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avait confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages, à quelques expressions provinciales près, sont écrits d'un style net, concis et pur. On a de lui: I. *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4°. II. *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-8°. III. *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1673. IV. *Élémens de géométrie*, Paris, 1771; et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a eu deux traductions latines: l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie et en mathématiques, à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12; l'autre de Jean-André Schmidt, Iena, 1685. V. *Discours de la connaissance des bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des cartésiens, exposées dans toute leur force, et réfutées très-faiblement. On s'aperçoit aisément que le P. Pardies se fût déclaré ouvertement pour Descartes, si la crainte de déplaire à ses supérieurs ne l'en eût empêché; d'ailleurs il aimait mieux passer pour l'inventeur de ses idées, que pour le propagateur de celles des autres. Il avait l'art de donner à ses sentimens un air neuf et une tournure plausible. VI. La *Statique*, ou *la Science des forces mouvantes*, Paris, 1763. VII. *Description et explication de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une troisième édition, à Paris, en 1678. Cette description est tirée de son *Horologium thaumanticum*. VIII. *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*; Paris, 1674, in-folio. Cet ouvrage, resté manuscrit dans les papiers du P. Pardies, fut publié par J. de Fontenai. Les cartes étaient les meilleures avant celles de Flamstéed; mais elles ne sont plus aujourd'hui d'aucun usage. Le P. Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la dérive d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe, adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens. *Voyez* l'Éloge de P. Pardies, dans les *Mémoires de Trévoux*, avril 1726.

PARDO (JEAN), Espagnol, cultivait les lettres et la philoso-

phie avec distinction, dans le 15e siècle, et fut particulièrement lié avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. Ce docteur lui a dédié son traité *De Conniventiâ*, et son troisième livre *De rebus cœlestibus*. Il nous reste de lui quelques pièces de vers latins.

PARDOUX ou PERDULCIS (Barthélemi), né à Bouillec en Vivarais, l'an 1545, mort l'an 1611, fut appelé à Paris par son oncle André, médecin de cette ville, qui le fit recevoir docteur à l'âge de vingt-sept ans, l'adopta, et lui donna sa nièce en mariage. Barthélemi acquit une grande réputation dans la chaire, le cabinet, et par ses ouvrages, intitulés : I. *Universa medicina ex medicorum principum sententiis, consiliisque collecta, à Renato Charterio primùm edita*, Parisiis, 1630 et 1641, in-4°, augmenté, par Sauvageon, d'un livre, *De animi morbis*, Lugduni, 1659, in-4°. II. *In Jacobi Sylvii anatomen et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Parisiis, 1643, in-4°.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, ou, comme il s'intitulait lui-même, barbier des rois Henri II, François II et Charles IX, naquit à Laval vers le commencement du 16e siècle, et mourut à Paris le 22 décembre 1590. La cure d'une blessure du duc François de Guise, qui avait reçu en 1545 un coup de lance, dont le fer entrait par l'angle de l'œil droit, et sortait près de l'oreille, et que notre habile chirurgien retira avec des pinces de maréchal, commença sa réputation. Comme il était protestant, il aurait péri le jour de la Saint-Barthélemi, si Charles IX, qui l'aimait, ne l'eût expressément retenu au Louvre, et enfermé dans sa chambre, en disant « qu'il n'était pas raisonnable qu'un qui pouvait servir à tout un petit monde fût ainsi massacré. » C'est ce que rapporte Brantôme. Ambroise sut, dans une autre occasion, sauver la vie à un de ses confrères, Jean Chapelain, premier médecin de Charles IX, qui avait été accusé de haute-trahison par ses ennemis. Le roi qui l'aimait s'en plaignit à son cher Ambroise, qui lui dit : « Non, Sire, non, les coupables sont les accusateurs qui cherchent à vous enlever un de vos meilleurs serviteurs. » Et Charles alla dîner chez son médecin, reçut la coupe de sa main, et but d'un trait. (Nancel, *in opusc.* p. 102.) Ambroise Paré est un des premiers et des meilleurs écrivains français sur la chirurgie, et ses talens pour son art sont d'autant plus remarquables, qu'il n'avait point eu d'éducation première. La pratique, et surtout celle des armées, fut son principal maître; mais, lorsqu'il voulut écrire, il fut obligé de s'aider du secours de quelques jeunes médecins. Les ouvrages d'Ambroise Paré, imprimés à Paris en 1561, forment un vol. in-fol. divisé en 28 livres, avec beaucoup de figures, dont celles qui concernent l'anatomie sont pour la plupart empruntées de Vésale. Les préceptes chirurgicaux d'Ambroise Paré sont généralement reconnus comme très-sages et fondés sur une expérience très-étendue. Son vingt-quatrième livre, qui traite des monstres, est assez ridicule, et en offre plusieurs de fabuleux. Guillemeau a traduit les *Œuvres d'Ambroise Paré* en latin; il y en a plusieurs traductions en lan-

gnes étrangères. Les médecins de son temps en ont dit du mal par esprit de parti. Nous avons de lui : I. *Manière de traiter les plaies faites par arquebuzes, flèches*, etc., in-8°, Paris, 1545, 1552, et 1564. Paré dut autant au hasard qu'à l'observation l'heureuse découverte qui le conduisit à ne plus cautériser les plaies d'armes à feu avec de l'huile de sambuc bouillante, parce qu'alors, et d'après Jean de Vigo, on les regardait comme vénéneuses. Voici comme il raconte lui-même le fait : « Enfin mon huile me manqua, et fus contraint d'appliquer en son lieu un digestif fait avec du jaune d'œuf, huile rosat et térébenthine. La nuit, je ne pus bien dormir à mon aise, craignant, par faute d'avoir bien cautérisé, trouver les blessés où j'avais failli à mettre ladite huile, morts empoisonnés, qui me fit lever de grand matin pour les visiter, ou, contre mon espérance, trouvai ceux auxquels j'avais mis le médicament digestif, sentir peu de douleur, et leurs plaies sans inflammation ni tumeur, ayant assez bien reposé la nuit. Autres, où l'on avait appliqué ladite huile bouillante, les trouvait fébricitans, avec grande douleur et tumeur aux environs de leurs plaies. Alors je me délibérai de ne jamais plus brûler ainsi cruellement les pauvres blessés d'arquebuzades. » II. *Briève collection de l'administration anatomique*, Paris, 1549, in-8°. III. *Traité de la peste*, Paris, 1568, in-8°. *L'Éloge d'Ambroise Paré*, composé par le docteur Vimont, a remporté le prix en 1814, au jugement de la société de médecine de Bordeaux.

PARÉ (DAVID), en latin *Pareus*, ministre de la religion réformée, né à Frankenstein, en Silésie, en 1548, exerça son ministère dans un temps où la doctrine de Luther, encore mal établie, était l'occasion de beaucoup de troubles et de discussions entre les réformés et ceux qui ne voulaient point admettre cette innovation dans la religion de leurs pères. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Methodus ubiquitariæ controversiæ*, et une Traduction en allemand de *la Bible* avec des *Notes*, Neustadt, 1549. — Son fils a fait imprimer en 1547, à Francfort, en 3 vol. in-fol., le recueil de ses ouvrages, parmi lesquels se trouve son *Commentaire* sur l'Épître de Saint Paul aux Romains, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, fit brûler par la main du bourreau, comme contenant des principes opposés au gouvernement monarchique. Le ministre Jurieu, dont le caractère se rapprochait beaucoup de celui de Paré, poussa encore plus loin ses principes. Il soutint dans son tableau du socinianisme, qu'on ne doit rien à un roi qui ne rend rien ni à Dieu, ni aux hommes ; que les premiers chrétiens étaient en droit de s'armer contre les empereurs païens ; qu'ils ne se laissèrent persécuter que parce qu'ils n'étaient pas les plus forts. Ces maximes subversives de la subordination et de la tranquillité publique ont été rejetées par des ministres protestans, plus sages et plus modérés. Paré avait, suivant l'usage de ce temps, changé son nom de famille Wængler contre celui sous lequel il est connu. Il mourut en 1622. David Paré traita la controverse dans un esprit de conciliation et de paix, témoin son *Tronicum, sive de unione et synodo evan-*

gelicorum conciliandâ liber votivus paci Ecclesiæ et desideriis pacificorum dicatus, Heidelberg, 1614, in-4°.

PARÉ (Philippe-Vengler, plus connu sous le nom de), en latin *Pareus*, fils du précédent, un des grammairiens les plus laborieux de l'Allemagne, né à Hemsbach, en 1576, fut recteur du collége de Neustadt, jusqu'à la prise de cette ville par les Espagnols en 1622. Obligé de fuir, il fut placé à la tête de plusieurs autres colléges d'Allemagne. On a de lui plusieurs ouvrages sur des sujets de grammaire; on distingue dans le nombre une édition de Plaute, imprimée d'abord en 1609, réimprimée en 1619 et en 1641. Les prolégomènes qui la précèdent, la vie de Plaute, et ses remarques sur la versification de cet auteur comique ont été placées en entier à la tête du Plaute *ad usum Delphini*. C'était son livre favori, à en juger par les ouvrages accessoires à son édition qu'il a publiés, tels que son *Lexicon Plautinum*, 1614; *Analecta Plautina*, 1617; *De imitatione Terentianâ ubi Plautus imitatus est*, 1617. Plaute enfin fut pour lui l'occasion d'une dispute avec Jean Gruter, professeur d'Heidelberg, soutenue de part et d'autre avec une animosité aussi scandaleuse que ridicule. Gruter finit par lui répondre par les injures les plus grossières, et lui prodiguer les noms d'âne, de mulet, de sanglier, de bouc, de bélître, etc. On a encore de Philippe Paré, *Calligraphia romana, sive Thesaurus phrasium linguæ latinæ*, 1616, et *Electa Symmachinna*, *lexicon symmachianum*, *calligraphia symmachiana* 1619. On ignore l'année de sa mort de cet écrivain.

PARÉ (Daniel), en latin *Pareus*,, grand helléniste, fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et se livra avec ardeur à l'étude des classiques. On lui doit : I. Le poëme de Musæus *sur les amours de Léandre et Héro* avec des *Notes*, en 1627. II. *Mellificium atticum*, gros in-4°, qui contient des passages extraits des auteurs grecs. III. *Medulla historiæ ecclesiasticæ cum notis*, 1631. IV. *Spicilegium subsecivum*, ou notes sur Quintilien, qui ont été insérées dans l'édition de cet auteur donnée en 1641, in-8°. Daniel Paré fut malheureusement assassiné par une bande de voleurs de grand chemin, du vivant de son père, vers l'an 1645.

PARÉ. *Voyez* Pareus.

PAREDIS (Garcia de). *Voyez* Garcia.

PAREIREZ (Don Antoine), gentilhomme portugais, eut l'occasion, dans un voyage qu'il fit vers 1375 en Italie, de s'instruire de l'art de donner la parole aux sourds et muets. Profitant de l'ignorance où l'on était sur cet art en Portugal et en France, il s'en dit l'inventeur, et fit un mystère de ses procédés. L'Académie des sciences de Paris, à laquelle il présenta un de ses élèves, approuva sa méthode, dont elle avait deviné en partie les élémens. En lui refusant le titre d'inventeur, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir le premier fait connaître en France l'art de faire parler les muets. Pour lui donner une existence durable, il suggéra l'idée d'en faire un établissement national. Ce n'est pas sa faute si depuis, au lieu de donner la parole aux muets, on s'est borné à leur

apprendre le langage des signes. Dans les établissemens formés en Allemagne, on réunit l'un et l'autre avantage. On cite surtout plusieurs élèves de l'institut de Vienne, qui parlent tous d'une manière très-distincte.

PARÉJA (Juan de), peintre de portraits et de genre, né à Séville en 1610, dans les Indes occidentales, mort en 1670, fut esclave de Diégo Vélasquez, peintre très-célèbre. Dans l'absence de son maître, Paréja s'exerçait à dessiner et à copier ses tableaux; mais c'était secrètement, craignant que Diégo ne le trouvât mauvais. Philippe IV, roi d'Espagne, venait souvent voir les ouvrages de Diégo. Ce prince faisait retourner ceux dont la peinture était placée du côté du mur: il s'en trouva dans cette situation un de Paréja, qui n'avait pas eu le temps de l'emporter. Le roi l'ayant fait retourner, l'auteur se jetà à ses pieds, et supplia sa majesté d'exiger que son maître lui pardonnât. Philippe fit plus, il lui fit donner sa liberté. Mais Paréja, attaché à Vélasquez, ne voulut pas le quitter. Cet artiste parvint à un certain talent, et réussit surtout dans le portrait. Son plus bel ouvrage est la *Vocation de Saint Matthieu*, que l'on voit au palais d'Aranjuez.

PARELLI (Thomas), célèbre philosophe et mathématicien, professeur d'astronomie dans l'université de Pise, né à Florence, le 21 juillet 1704, consacra sa vie entière à l'étude. Il entreprit aussi plusieurs voyages pour étendre et perfectionner ses connaissances. Après une longue carrière employée à des travaux aussi savans qu'utiles, il mourut à Arezzo en 1779. On a de lui quelques *Observations d'éclipses*, une Traduction en grande partie de *l'Almageste* de Ptolémée, et plusieurs Mémoires intéressans insérés dans le recueil des auteurs qui traitent de l'hydraulique.

PARELLI. *Voyez* Laparelli.

PARENNIN. *Voyez* Parrenin.

PARENT (Antoine), né à Paris, le 16 septembre 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Son droit fini, il s'enferma dans une chambre du collége de Beauvais, pour se dévouer à son étude chérie. Il vécut content dans cette retraite, avec moins de 200 livres de revenu. Quand il se sentit assez fort sur les mathématiques, il prit des écoliers pour pouvoir donner des leçons de fortifications. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'Académie des sciences. Parent enrichit les Mémoires de cette compagnie d'un grand nombre de pièces, et mourut le 26 septembre 1716. On a de lui: I. Des *Recherches de mathématiques et de physique*, 3 vol. in-12, 1714. « Cet ouvrage, dit Fontenelle, est plein de bonnes choses, et n'a pas eu cependant un fort grand cours. La prévention où l'on était sur le peu de clarté de l'auteur, le peu de faveur qu'il s'attirait par sa liberté de critiquer, le peu d'ordre des matières ou l'ordre peu agréable, la forme incommode des volumes, tout contribua à en diminuer le débit. II. Une *Arithmétique théorico-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8°. III. *Élémens de mécanique et de physique, où l'on donne géométriquement les*

principes du choc et des équilibres, entre toutes sortes de corps, avec l'explication naturelle des machines fondamentales, 1700, in-12. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits.

PARENTI (Paul-André), célèbre chirurgien et médecin de Bologne; distingué dans sa profession, né à Castel-Franco, en 1699, mort à Bologne le 13 août 1771. La nécessité de se trouver tous les jours auprès du lit des malades, d'entendre les divers jugemens des médecins, et une lecture assidue des meilleurs ouvrages de médecine, le conduisirent à la connaissance théorique et pratique de son art, et à des découvertes importantes. Il a publié: I. *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1739, réimprimé en 1755, avec un grand nombre d'additions. II. *De medicamentorum dosibus index omnium qui hactenùs prodierint longè locupletissimus*, Bononiæ, 1745. III. *Dosium tùm ad simplicia, tùm ad composita medicamenta spectantium index locupletissimus*, etc., Bononiæ, 1751, in-4°; Venetiis, 1761.

PARES ou PERES (Jacques), théologien espagnol, connu sous le nom de Jacques de Valence, sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopolis. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui: I. Des Commentaires sur les Psaumes, sur le Cantique des Cantiques, etc. II. Un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, né à Madrid, en 1747, eut d'abord pour maître Antoine Gonzalez Velasquez, et ensuite Charles-François Traverse, peintre français. Il acquit sous ce dernier maître une grande perfection de dessin. Il excella surtout dans la peinture des figures de petite dimension. En 1780, le roi le chargea de peindre les poètes d'Espagne, et Paret exécuta en partie toute cette collection, qui rappelle les plus beaux ouvrages de Vernet. Cet artiste mourut dans la force de l'âge, le 14 février 1799. Il gravait quelquefois à l'eau forte.

PAREUS (Philippe Wengler). *Voy.* Paré et Daniel.

PARFAICT (François Le), né à Paris, en 1698, d'une famille ancienne et distinguée, mort le 25 octobre 1753, fit paraître de bonne heure du goût pour le théâtre et pour son histoire. On a de lui: I. *L'Histoire générale du théâtre Français, depuis son origine*, Paris, 1735-1749, 15 volumes in-12. Parfaict fut aidé dans cet ouvrage savant, mais écrit avec trop peu de correction, par Claude Le Parfaict, son frère, mort en 1781. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire du théâtre de la Foire*, Paris, 1756, 2 vol. in-12, avec son frère. III. *Histoire de l'ancien théâtre Italien*, 1753, in-12. IV. *Histoire de l'Opéra*, manuscrite. Voy. *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 7 vol. in-12: compilation mal digérée et fort ennuyeuse. VI. *Atrée*, tragédie; et *Panurge*, ballet. Ces deux pièces n'ont point été représentées. M. Morel a fait du ballet de Panurge un opéra comique, représenté à l'Académie royale, et dont Grétry a fait la musique. Cet ouvrage a eu le plus

grand succès ; et comme M. Morel, tout en s'emparant du sujet qu'il avait pris chez Parfaict, n'avait point cité cet auteur, M. Moutonnet-de-Clairfons, publia un écrit dont le titre est ainsi conçu : *Panurge, ballet-comique en trois actes, par François Parfaict*, et M*** (Morel), *dénoncé au public comme le plus grand plagiaire, avec des notes et des preuves matérielles de ses plagiats*, Paris, an 12 (1803), in-8°. VII. *Aurore et Phœbus*, histoire espagnole, Paris, 1732, in-12. Il travailla avec Marivaux aux deux comédies du *Dénoûment imprévu* et de la *Fausse Suivante*, représentées au théâtre Italien en 1724. — Claude Parfaict, frère du précédent, né à Paris vers 1701, avait pour le théâtre le même goût que son frère. Il mourut le 26 juin 1777. On a de lui : *La Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, traduite du grec, 1730, in-12. Il avait travaillé à une *Dramaturgie générale*, qui n'a pas vu le jour.

PARFRE (Jean), auteur tragique anglais. L'histoire ne donne aucun détail sur la vie de Parfre, qui paraît être le plus ancien auteur dramatique de l'Angleterre. On trouve dans la collection d'Hawkins, une pièce de lui, intitulée : *la Chandeleur*, ou *le Massacre des enfans d'Israël*.

PARIATI (Pierre), de Reggio en Lombardie, poète dramatique au service de la cour impériale, ainsi qu'Apostolo Zeno, qu'il aida dans plusieurs de ses pièces. Ils sont tous les deux nommés comme auteurs de pièces qui leur sont communes ; mais on convient que Zeno arrêtait le sujet, disposait l'action, et que Pariati l'aidait à faire les vers. Il en a composé aussi quelques-unes lui seul, et on voit par celles-là qu'il était digne d'être associé à Zeno, mais toujours en sous-ordre. Il a fait seul : *Il Sidonio*, à Venise, en 1706 ; la *Svanvita*, à Milan, en 1708 ; *Il Ciro*, à Venise, en 1710 ; l'*Anfitrione*, pièce héroï-comique, imitée de Plaute, avec des *Episodes*, en 1707 ; et plusieurs *Oratorio*. Pariati, mort dans sa patrie vers 1715, a aussi écrit en allemand, et on a de lui en cette langue un divertissement intitulé les *Noces de l'Aurore*, Vienne, 1732.

PARIGI (Jules), architecte florentin, et graveur à l'eau forte, mort en 1555, bâtit la maison de plaisance appelée *Paggio imperiale* et le palais *Manetti*. Il fut maître du célèbre Callot. On connaît de lui plusieurs Estampes à petites figures, parmi lesquelles on distingue l'*Armée navale des Argonautes*, représentée sur l'Arno, qu'il composa pour le mariage du grand-duc Cosme, et qu'il fit paraître en 1608. Il grava en 1628, les *Perspectives* et les *Machines* de la comédie de Flore, qui fut donnée pour les noces du prince Odoard Farnèse avec la princesse Marguerite de Toscane. — Alphonse, son fils, mit sur ses aplombs le second étage du palais Pitti, qui surplombait de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit divers édifices. Il mourut en 1656, du chagrin des traverses que l'envie lui suscita. Cet habile artiste avait établi dans sa maison une Académie où il expliquait Euclide, et enseignait la mécanique, l'architecture et la perspective.

PARINI (Joseph), littérateur et poète italien, né le 22 mars

1729, à Bosizio, dans le Milanais, fit de fort bonnes études, et cultiva de bonne heure la poésie. Il commença à se faire connaître par un petit poeme intitulé : *Il Mattino* (la Matinée), publié en 1763. Ce petit ouvrage lui mérita la protection du comte de Firmian, qui lui confia la rédaction de la gazette de Milan. Parini s'acquitta de ce travail avec beaucoup de succès, publia plusieurs petits poèmes dans le genre de *la Matinée*, et il devint professeur de belles-lettres et d'éloquence dans les Ecoles palatines. En 1776, il fut admis dans la société patriotique de Milan, et quand l'empereur Léopold visita dans la suite la capitale de la Lombardie, il le nomma préfet des études de Brera. Bonaparte, à son entrée dans Milan, nomma Parini l'un des officiers municipaux, et ce savant professeur, quoique âgé et infirme, épargna à cette ville bien des malheurs, par sa prudence et sa fermeté. Il déploya dans plusieurs circonstances une présence d'esprit mêlée de courage et d'énergie. Un énergumène étant un jour au spectacle à côté de Parini, voulait lui faire crier : *Mort aux aristocrates!*—Parini répondit d'une voix forte : « Mort à personne, pas même à vous qui êtes un factieux. » Il mourut le 3 septembre 1799. On le regarde comme l'un des meilleurs poëtes lyriques d'Italie. Outre son poème de *la Matinée*, on a encore de lui *le Midi*, *le Soir*, *la Nuit*. Dans ces poèmes, Parini a fait une satire spirituelle des mœurs des nobles. Ses œuvres ont été réunies en 6 vol. in-8°, Milan, 1801, 1804, et dédiées à Bonaparte, premier consul.

PARIS, comédien, affranchi de Domitia, concubine de Néron, qui amusait ce prince pendant ses repas. Ce fut lui qui, par son crédit auprès de Domitia, fit envoyer le poète Juvénal commander une cohorte en Egypte, parce qu'il lui avait déplu.

PARIS (MATTHIEU). *Voyez* MATTHIEU.

PARIS (FRANÇOIS), né à Châtillon près Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans un autre, et vint fixer sa demeure à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Étienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont : I. Les *Psaumes en forme de prières*, Paris, 1712, in-12. II. *Prières tirées de l'Ecriture sainte, paraphrasées*, in-12. III. Un *Martyrologe*, ou *Idée de la Vie des saints*, Paris, 1694, in-8°. IV. *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, imprimé en 1673. V. *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12. VI. Une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1706-1728, in-12; et quelques Ecrits pour prouver, contre Bocquillot, que les auteurs peuvent légitimement retirer quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font imprimer sur la théologie et la morale. L'abbé Bocquillot, plus sévère que raisonnable, soutenait le contraire, et agissait d'après ses principes.—Il y a eu un autre abbé PARIS, nommé, en 1729, associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui lut la même année, à cette savante société, un Mémoire dans lequel

il établissait *que les Anciens avaient fait le tour de l'Afrique, et qu'ils connaissaient les côtes méridionales.*

PARIS (François), célèbre diacre de Paris, plus connu par les miracles qu'on lui a attribués, que par ses propres vertus qui sont bien plus avérées, était fils aîné d'un conseiller au parlement, et devait naturellement succéder à sa charge; mais il préféra embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna tous ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures : l'abbé Pâris se consacra entièrement à la retraite. Après avoir essayé de diverses solitudes, il se confina dans une maison du faubourg Saint-Marceau. Il s'y livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence, et au travail des mains, faisant des bas au métier pour les pauvres, qu'il regardait comme ses frères. Il mourut dans cet asile le 1er mai 1727, à peine âgé de 37 ans. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle *unigenitus*, interjeté par les quatre évêques, et avait renouvelé son appel en 1720. Avant de faire des bas, il avait fait des livres assez médiocres. On a de lui des *Explications sur l'Epître de Saint Paul aux Romains, sur l'Epître aux Galates*, et une *Analyse de l'Epître aux Hébreux.* Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint Médard, les pauvres que ce diacre avait secourus, plusieurs femmes qu'il avait instruites, allèrent y faire leurs prières. On lui attribua des guérisons qui parurent merveilleuses; il y eut sur son tombeau des convulsions, qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs convulsions dans les maisons. (*Voyez* Montgeron.) On a différentes Vies imprimées de ce diacre, à qui on doit encore une Traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, contenant plusieurs choses édifiantes, qui ne se trouvent que dans quelques anciennes traductions, Paris, 1728, in-12.

PARIS (Claude), célèbre opticien, né à Chaillot, près Paris, en l'année 1703, mort dans cette dernière ville, en 1763, tenta de faire des télescopes de réflexion, après avoir vu celui de Skarlett, en 1733, et il réussit. Son premier télescope ne fut que de seize pouces; mais il les porta ensuite jusqu'à huit, et ne cessa de perfectionner cet instrument. Son fils a suivi ses traces.

PARIS (P. L.), oratorien, professeur de belles-lettres, et membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et fut nommé, après le 10 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Au mois de juillet de la même année, il fut arrêté pour avoir provoqué l'insurrection contre Louis XVI, et s'être écrié dans sa section : « C'est ici un combat à mort entre Louis XVI et la liberté. » Quelque temps

après il fut relâché. En 1793, il fut chargé, avec plusieurs autres littérateurs de son parti, par le conseil-général de la commune, d'écrire l'histoire du 31 mai. Resté membre de la commune au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), la Convention le mit hors la loi, et le 11, il fut livré à l'exécuteur par le tribunal révolutionnaire. On a de lui les ouvrages suivans : I. Le *Globe aérostatique*, ode, 1781, in-8°. II. L'*Electricité*, ode, 1788, in-8°. III. *J. J. Rousseau*, 1785. IV. *Eloges de Peiresc et du capitaine Cook*, 1790, in-8°. V. *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8°.

PARIS DE MONTMARTEL, fils d'un aubergiste au pied des Alpes, garde du trésor royal en 1730, était le cadet de quatre frères, qui tous parvinrent à jouer un rôle sous M. Le Duc. L'aîné fut un des gardes du trésor royal, en 1722. La disgrace de M. Le Duc, en 1726, entraina celle des Pâris; mais ils reprirent faveur en 1730. — Le marquis de Brunoy, village à six lieues de Paris, fameux par ses folies religieuses, était fils de Pâris de Montmartel. Son père lui laissa une fortune considérable, qu'il employa pour des cérémonies religieuses. Il fit faire un dais pour la procession du jour de la Fête-Dieu, qui coûta, dit-on, cinq cent mille livres.

PARIS DUVERNEY (Joseph), frère du précédent, rendit des services à l'armée d'Italie, commandée par le duc de Vendôme. Ce prince l'employa, en 1710, dans les vivres. Sa fortune fut aussi rapide que celle de ses frères. Sous la régence, ils influaient déjà assez dans les finances, pour devenir suspects à Law, dont ils n'approuvaient pas les opérations désastreuses. Il les fit exiler; mais après la disgrace de ce charlatan, l'usage qu'on espérait faire de leur activité et de leur intelligence les fit rappeler. Pâris-Duverney joua un grand rôle sous le ministère du duc de Bourbon, par la protection de la marquise de Prie, maîtresse de ce prince. Ce fut lui qui conseilla le renvoi indécent de l'infante d'Espagne, destinée à Louis XV. « D'abord garçon cabaretier, puis soldat aux gardes, ensuite plongé dans les opérations financières, dit Voltaire, il retint toute sa vie un peu de la dureté de ses trois professions, et ne connaissait guère les bienséances. » D'autres conseils non moins dangereux, des impôts nouveaux, des taxes odieuses, soulevèrent les esprits contre le ministère du duc de Bourbon. Il fut renvoyé, et sa disgrace, en 1725, entraina celle de Duverney, qui fut enfermé à la Bastille. En 1730, il reprit faveur, et fut utile au ministre des finances d'alors. Son frère, Pâris de Montmartel, devint garde du trésor royal, ensuite banquier de la cour, et en cette qualité influa sur toutes les finances du royaume. Duverney jouit d'une grande faveur, tant que la marquise de Pompadour gouverna Louis XV. Il donna l'idée et le plan de l'École militaire. Pâris mourut en 1770, jouissant d'une grande considération, parce qu'indépendamment de ses vues administratives et de son crédit à la cour, il s'était signalé par quelques traits de générosité, qui doivent peu coûter à un homme opulent, mais qu'on remarque davantage, à cause de son opulence même. Voltaire, en parlant des ouvrages de Melon et du Tott, sur les monnaies et le commerce, dit:

« que les livres de ces écrivains devaient en produire un autre par Duverney, lequel vaudrait probablement beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il serait fait, ajoute-t-il, par un homme d'état. » Cet ouvrage a paru sous le titre d'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, par de Tott, Paris, 1740, 2 vol. in-12. Le général Grimoard a publié la *Correspondance particulière et historique du maréchal de Richelieu, en* 1756, 1757, 1758, *avec Pâris-Duverney*, Paris, 1789, in-8°. Le même éditeur a publié encore les *Correspondances du comte de Saint-Germain et du cardinal de Bernis, avec Pâris-Duverney*. Ces deux Recueils sont assez curieux, et bons à consulter. Le premier est terminé par des Mémoires relatifs à l'expédition de Minorque.

PARIS DE MEYZIEU (Jean-Baptiste), neveu des précédens, quitta le service avec le rang de lieutenant-colonel, et obtint la promesse de la survivance de la charge d'intendant de l'École militaire. Il mourut le 6 septembre 1778. On lui attribue le *Tremblement de terre de Lisbonne*, pièce que l'abbé Laporte dit qu'il a rédigée avec Du Coin son secrétaire.

PARIS, gendarme, puis garde-du-corps de Monsieur le comte d'Artois, fut garde constitutionnel de Louis XVI. Au moment où il apprit l'arrêt de mort porté contre ce prince, sa tête s'exalta, et il résolut d'assassiner un de ceux qui l'avait votée. Le 20 janvier étant entré au Palais-Royal chez le restaurateur Février, il entendit par hasard nommer Le Pelletier de Saint-Fargeau ; il s'approcha alors de lui, et lui demanda s'il était Le Pelletier, membre de la Convention. Sur sa réponse affirmative, Pâris tira son sabre, lui en perça la poitrine, et sortit malgré les efforts du restaurateur, qui seul essaya de le retenir. Aussitôt il quitta Paris et prit la route de Normandie, où quelques jours après il fut reconnu à Forges-les-Eaux. Deux gendarmes se présentèrent pour le saisir dans son lit : il se brûla la cervelle. La Convention nationale envoya deux députés pour vérifier le fait, de peur que ce ne fût une ruse de Pâris pour échapper ; mais ils confirmèrent à leur retour le rapport qu'avait envoyé la commune de Forges-les-Eaux. On trouva sur Pâris son extrait de baptême, son brevet de garde du roi, et un billet sur lequel était écrit : « Je n'ai point eu de complices dans la belle action que j'ai faite, en donnant la mort au scélérat Saint-Fargeau ; si je ne l'eusse pas trouvé sous ma main, j'aurais purgé la terre d'un monstre, du parricide d'Orléans. La Convention avait décrété 10,000 liv. de récompense à celui qui procurerait son arrestation ; mais, comme on ne put le saisir vivant, son dénonciateur n'eut que 1200 livres.

PARIS (Louis-Michel), ecclésiastique instituteur, né à Argentan, en 1740, fut déporté pendant la révolution, pour avoir refusé le serment, et fit un séjour de neuf ans à Londres. Il revint en France en 1801, et forma un pensionnat qui fut érigé en école secondaire dès l'année suivante. Pâris mourut le 16 juin 1806. On a de lui : I. Une *Introduction à l'étude de la géographie, des élémens de grammaire fran-*

çaise, et des cartes élémentaires d'astronomie et de géographie, in-18.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né en 1747 à Besançon, était fils d'un intendant des bâtimens de l'évêque de Bâle. Il vint de bonne heure à Paris, et reçut des leçons de Trouard, architecte du roi. Il passa ensuite à Rome en qualité de pensionnaire, et s'occupa concurremment de numismatique, d'archéologie et de l'examen des monumens d'architecture. Revenu en France, il fut nommé architecte de l'Opéra, vers 1783, et ce fut lui qui donna les plans des principales décorations. Il avait succédé à Soufflot à l'Académie d'architecture. Il fit le plan du beau portail de la cathédrale d'Orléans, et il en suivit la construction. Louis XVI le créa, en 1788, chevalier de Saint-Michel, et lui donna des titres de noblesse. Pendant la révolution, Pâris se vit dépouillé de ses emplois et même obligé de se cacher. En 1806, il fit un nouveau voyage en Italie, et fut désigné pour succéder à Suvée dans la place de directeur de l'école de France à Rome. Pâris refusa cet honneur, qui n'avait encore été accordé à aucun architecte. On voulut aussi le nommer conservateur de la basilique de Saint-Pierre, mais il refusa avec le même désintéressement. Ce fut lui qui fut chargé par le gouvernement français, de traiter de l'acquisition des antiques de la *villa* Borghèse ; il dirigea ensuite les fouilles du *Colysée*. Il mourut à Besançon, le 1er août 1819. Il a laissé manuscrit un travail sur les édifices anciens et modernes de l'Italie, et quelques traductions d'ouvrages anglais et italiens.

PARIS DE CRASSIS. *Voyez* Grassi.

PARISANI (Jacques-François), d'Ascoli, poète du 17e siècle, a composé différens poèmes et des poésies fugitives, selon le goût de son siècle, qui commençait à se corrompre. Dans tous ses ouvrages on remarque de l'érudition, car il était également versé dans la politique, le droit, la philosophie, et surtout dans la chiromancie. On a de lui : I. *Erbillo*, poème en trois chants, Bologne, 1626. II. La *Filomanta zingura vagabonda*, poème, Bologne, 1726. III. La *Polisia*, tragédie, Bologne, 1624 et 1629. IV. *Cinque trionfi, cioe d'Astrea, della politica, della poesia, del verme da seta, e di filomanta egiziaca*, Bologne, 1626.

PARISANI (Emilio), de Rome, médecin du 17e siècle, à Venise, a beaucoup travaillé sur l'anatomie. On a de lui : I. *Nobilium exercitationum libri XII*, etc., Venetiis, 1623. II. *Par et sanius judicium de seminis à toto proventu*, Venetiis, 1633. III. *De cordis et sanguinis motu*, ibid., 1635, Leyde, 1693. IV. *Altera pars nobilium exercitationum*, Venetiis, 1735. V. *Nobilium exercitationum pars tertia*, Venetiis, 1738.

PARISATIS. *Voyez* Parysatis.

PARISEAU (.......), né à Paris, se consacra à l'art dramatique, et donna aux divers théâtres de la capitale plusieurs petites pièces qui y eurent du succès : I. Le *Prix académique*, comédie en un acte, 1780. II. La *Veuve de Cancale*, parodie de la *Veuve du Malabar*, 1780. III. *Richard*, parodie de *Richard III*, 1781. IV. La *Soirée d'été*, opéra-comique

joué aux Italiens en 1782. V. Les *Etrennes* et le *Bouquet*, comédie en un acte, dont le sujet est tiré d'un conte d'Imbert. VI. Le *Rendez-vous* ou les *Deux rubans*, opéra en un acte, 1784. Une singularité de cette pièce, c'est que les airs en furent faits avant les paroles; l'auteur de la musique l'ayant fait entendre sur des syllabes sans ordre ni suite, Pariseau eut la patience de les remplir. VII. *Julien et Colette*, comédie en un acte, 1788. VIII. L'auteur rédigea un journal agréable qui parut au commencement de la révolution, sous le titre de la *Feuille du jour*. Il est mort en 1793, victime de la tyrannie révolutionnaire.

PARISETTI (Louis), appelé *le Jeune*, né à Reggio, le 6 septembre 1503, se fit recevoir docteur en droit; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres et la poésie. Il mourut en 1570 à Rome, où il occupait un emploi honorable dans le barreau. On a de lui : I. *De immortalitate animæ*, Regii, 1541, in-4°; poëme divisé en trois livres. II. *Theopœiæ libri sex*, Venetiis, 1550, in-8°; c'est un poëme sur la création du monde. III. *Epistolæ*, Regii, 1541, in-4°; ce sont six livres de Lettres ou Épîtres en vers hexamètres. IV. *Epistolarum posteriorum libri tres*, Venetiis, 1553, in-8°. V. *Epistolarum libri tres*, Bononiæ, 1560. Parisetti s'attacha à imiter dans ses poëmes Lucrèce, et dans ses épîtres, il prit pour modèle Horace. Ce poëte a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

PARISETTI (Louis), appelé *le vieux*, de Reggio, florissait au commencement du 16e siècle; il cultiva avec succès l'art oratoire et la poésie; on a de lui une histoire très-étendue de sa patrie, en vers latins, dédiée aux chanoines de la cathédrale de Reggio, sous ce titre : *Ludovici Parisetti Regiensis à condito et instaurato regio Lepidi sua ad usque tempora repetitæ historiæ carmen*, Regii, 1517, in-4°. Parisetti passa la plus grande partie de sa vie hors de sa patrie. On présume qu'il mourut à Naples.

PARISIERE (Jean-César Rousseau de la), évêque de Nîmes, né à Poitiers, en 1667, d'une des plus anciennes familles du Poitou, mort dans cette ville en 1736. On publia, en 1740, le recueil de ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons de morale et Mandemens*, en 2 vol. in-12. Un retour sur lui-même lui fit brûler toutes les productions qu'il avait composées dans un âge moins mûr. Les pièces qui forment ces deux volumes lui échappèrent. La *Fable allégorique* sur le *Bonheur* et l'*Imagination*, qu'on trouve dans le recueil des ouvrages de mademoiselle Bernard, est de ce prélat; elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style trop serré, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ces pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Le prélat était plus estimable en lui que l'auteur. Les calvinistes eurent à se louer de sa modération.

PARISIO (Pierre-Paul), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, enseigna à Padoue et à Bologne le droit civil et canonique, dans lesquels il était profondément versé. Paul III, instruit de son mérite, l'appela à Rome, le fit auditeur de Rote, et lui donna

en 1530 le chapeau de cardinal avec l'évêché de Nusco et d'Anglona. Parisio mourut à Trente, en 1545, à l'époque du concile, où il présidait en qualité de l'un des trois légats. Entre autres ouvrages qu'il a publiés, on distingue : *Consilia; de Testibus, de exceptionibus et præscriptionibus tractatus*, etc., etc.)

PARISIO ou PARISIUS (PIERRE), docteur en philosophie et en médecine, né à Trépani, en Sicile, mort à Palerme, vers l'an 1603, délivra de la peste, en 1570, la garnison qu'Alphonse Piémentel commandait au fort de la Goulette en Afrique. Le même fléau s'étant manifesté à Palerme, en 1575, Parisio l'attaqua avec autant de succès; ce qui lui valut, la même année, des lettres de noblesse. Henri Guzman, comte d'Olivarès, vice-roi de Sicile, l'appela à Malte pour travailler à la cure d'une maladie contagieuse qui désolait cette île. Il y réussit si heureusement, que Laubeintz Verdala, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, reçut, par reconnaissance les deux fils de ce médecin au nombre des chevaliers. Martin Garzès, successeur de Verdala, le fit revenir à Malte, où il demeura jusqu'en 1603, qu'il vint se fixer à Palerme, où il mourut peu après, recommandable par 40 ans de pratique aussi heureuse que brillante. Parisio a laissé : I. *Avvertimenti soprà la peste, è febre pestifera, con la Somma delle loro principali cagioni*, Palerme, 1593, in-4°. II. *Aggiunta agli avvertimenti soprà la peste*, Palerme, 1603, in-4°. III. *Brieve discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorte diferita*, Palerme, 1603, in-4°. Il a paru de cet ouvrage une traduction française à Paris en 1607, in-8°, intitulé : *Discours touchant le médicament du vin et de l'huile pour guérir les blessures*.

PARISIO (PROSPER), Sicilien, célèbre antiquaire du 17ᵉ siècle, fit imprimer à Naples, en 1583, un ouvrage intitulé : *Rariora magnæ Græciæ numismata*, etc., dans lequel il recueillit et expliqua toutes les médailles qu'il avait été à même de connaître et d'examiner.

PARISOT (JEAN-PATROCLE), auteur de la fin du 17ᵉ siècle, connu par un ouvrage intitulé : *La Foi dévoilée par la Raison*, Paris, 1681, in-8°. La religion et ses mystères, Dieu et sa nature y sont également attaqués. Il fut supprimé dès sa naissance.

PARISOT. *Voy.* NORBERT; VALETTE.

PARK (MUNGO), voyageur anglais, né le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk en Ecosse, fut recommandé par Joseph Banks aux directeurs de la compagnie des Indes, et fit d'abord un voyage dans l'île de Sumatra. Il se chargea ensuite de remplacer en Nigritie, Houghton qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée. Le triste sort de son prédécesseur ne put l'effrayer, et il partit le 22 mai 1795. Après avoir souffert tous les maux imaginables, la faim, la soif, la captivité, les maladies, il parvint à découvrir le Niger, mais il ne lui fut pas permis de traverser ce fleuve. Il revint en Europe, et arriva en Angleterre, le 22 septembre 1797. La Société d'Afrique le reçut en triomphe. Ce voyage en Nigritie était le plus important qu'eût fait aucun Eu-

ropéen. Park repartit en 1805 avec une expédition considérable pour descendre le Niger et trouver son embouchure; mais, après avoir vu périr successivement tous ses compagnons, il voulut continuer seul son voyage, et la nouvelle se répandit qu'il avait été tué par des sauvages. Ce bruit s'est confirmé depuis. Park avait publié la relation de son premier voyage sous ce titre : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795, 1796 et 1797, Londres, 1799, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est écrit avec autant d'élégance que de simplicité.

PARKER (MATTHIEU), second archevêque protestant de Cantorbéry, homme de beaucoup de mérite et de savoir, né à Norwick en 1504, et mort le 17 mai 1575, fut élevé à Cambridge au collége de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry, en 1559. Quelques écrivains catholiques ont dit que Parker fut ordonné dans un cabaret, et les théologiens anglais mettent avec raison un pareil récit au nombre des fables; mais ils ne peuvent nier que sous Elisabeth les catholiques refusèrent de reconnaître Parker pour évêque, aussi bien que ceux qu'il avait consacrés. Sanderus, Stapleton, Harding en fournissent des preuves authentiques, et le P. Le Courrayer l'avoue lui-même. On a de lui : I. Un Traité *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, Londres, 1729, in-folio; dans lequel il donne l'histoire de soixante-dix archevêques. Il fut aidé dans cet ouvrage par Jean Josselin, son chapelain. Jean Stype publia, en 1711, en un volume in-folio, la *Vie* de ce célèbre prélat. II. Une édition de l'*Historia major* de Matthieu Pâris, Londres, 1571, in-fol. III.—de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-folio.

PARKER (SAMUEL), évêque d'Oxford, né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collége de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Son mérite le fit nommer archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford en 1686. Ce prélat mourut au mois de mars 1688. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* en latin et en anglais, sur des matières de controverse et de théologie. Les principaux sont : I. *Tentamina physico-theologica, de Deo, sive Theologia scholastica*. II. *Disputationes de Deo et Providentiâ*, Londres, 1678, in-4°. III. *Démonstration de l'autorité divine de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais. La première partie de cet ouvrage contient une démonstration de la loi naturelle par la nature même des choses, et d'un état avenir par la loi naturelle; la seconde renferme une démonstration de la divinité de la religion chrétienne, par la certitude incontestable des faits et par la tradition non-interrompue de l'Eglise. IV. *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*. V. *Discours apologétique pour l'évêque* Bramball, etc. VI. *De rebus sui temporis commentaria*, Londres, 1726, in-8°.

PARKER (RICHARD), chef de l'insurrection qui éclata en 1797 sur l'escadre de l'amiral anglais Bridport, était né à Excester, et avait fait avec distinction la guerre d'Amérique. Embarqué à bord du *Sandwich*, il acquit la confiance des matelots par ses propos sédi-

tieux ; et, la révolte qu'il avait suscitée ayant bientôt éclaté, il fut nommé un instant amiral-général de la flotte. La plupart des insurgés étant bientôt rentrés dans le devoir, Parker se livra lui-même et demanda à être jugé. Il répondit avec noblesse et fermeté devant le tribunal qui le condamna à mort. Il reçut son arrêt avec le plus grand respect pour ses juges et en sollicitant la grace des autres matelots. Il fut exécuté le 30 juin 1797, à bord du *Sandwick* près de Scheerness : son corps fut ensuite exposé sur l'île de Cheppi, vis-à-vis de la rade du Nord.

PARKER (Henri lord, Morley), l'un des ardens promoteurs du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut aussi l'un des barons qui signèrent la lettre adressée à Clément VII, pour lui enjoindre de confirmer le divorce du roi, sous peine de perdre la suprématie en Angleterre.

PARKER (George), comte de Macclesfield, mort en 1766, fils aîné de Thomas Parker, lord chancelier d'Angleterre, qui mourut en 1732. George, mathématicien très-distingué, était membre de la Société royale. Ce fut lui qui insista le plus fortement pour qu'on admît le nouveau style en Angleterre, et qui en a dressé le bill. Il y a joint un Discours qu'il a publié à cette occasion.

PARKER (Sir Hyde), amiral anglais, employé contre la France avec la plus grande activité pendant toute la guerre de la révolution, tantôt en Amérique, tantôt dans la Méditerranée. Il se distingua particulièrement le 14 février 1797, à la bataille que gagna lord Saint-Vincent sur la flotte espagnole ; et la ville de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boite d'or de 100 guinées. Au mois de novembre 1801, il fut mis en jugement pour avoir expédié les bâtimens l'*Américat* et la *Cléopâtre* aux Indes Occidentales ; mais il fut honorablement acquitté par une cour martiale. Il est mort en décembre 1802, dans sa terre du comté de Surrey.

PARKER (William), capitaine de vaisseau anglais, se distingua dans plusieurs occasions pendant la guerre de la révolution française, et notamment le 28 mai 1794, jour où il soutint, avec l'*Audacieux* de 74, un combat terrible contre le vaisseau français la *Bretagne* de 112 canons. Le lendemain, il eut un nouvel engagement avec une frégate et deux corvettes ennemies ; et après s'être réparé dans le port de Plymouth, il se trouva encore à la bataille que livra l'amiral Howe le 1er juin. Blessé en septembre 1801, à l'attaque devant Boulogne, il mourut peu de jours après, des suites de ses blessures. Son corps a été déposé à Déal, dans le caveau de la chapelle.

PARKER (Samuel D. D.), évêque de l'église épiscopale des états de Massachussetts, né à Portsmouth dans le New-Hampshire en 1745, prit ses grades au collége d'Harvard en 1765, et se livra pendant neuf ans à l'instruction de la jeunesse à Newbury et dans d'autres villes. En 1773, il vint en Angleterre pour y prendre les ordres qu'il reçut de l'évêque de Londres. Etant ensuite retourné à Boston, le 19 mai 1774, on l'établit ministre assistant de l'église de la Trinité, dont il devint recteur en 1776. Pendant la

guerre de la révolution, tous les autres ecclésiastiques épiscopaux abandonnèrent la contrée; seul il demeura à son poste, et par sa fermeté préserva son église de la dispersion. Après la mort de l'évêque Bass, il devint son successeur; mais il ne fut que peu de mois à la tête des églises épiscopales du pays de Massachussetts : il mourut subitement à Boston, le 6 décembre 1804. C'était principalement par sa bienfaisance, et par la tendre amitié qu'il avait pour les pauvres, que son caractère était recommandable. Sa mort fut pour eux celle d'un père. Il publia, en 1797, un *choix de Sermons* et quelques Discours de circonstance.

PARKHURST (JEAN), théologien et hébraïsant distingué, ministre de l'Eglise anglicane, né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, mort le 21 février 1797, à Epsan en Surrey, où sa famille lui a élevé un monument, écrivit d'abord en 1753 une *brochure* contre Wesley. En 1762 parut : I. Son *Dictionnaire hébreu*, sans points, précédé d'une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*. Une cinquième édition de cet ouvrage très-estimé a paru à Londres, gros in-8°, en 1802. On a du même auteur : II. Un *Lexique* grec et anglais du Nouveau Testament, précédé d'une *Grammaire grecque*. La première édition de 1764, in-4°, a été suivie de plusieurs autres. III. La *Divinité et la préexistence de J.-C.*, prouvée par l'Ecriture. Cet ouvrage est dirigé contre Priestley. Dans le *Gentleman magasine* d'août 1797, il y a encore une Lettre curieuse de Parkhurst sur la confusion des langues à Babel.

PARKINSON (JEAN), célèbre botaniste anglais, sur lequel on a peu de renseignemens. Il naquit en 1567, et exerça la profession d'apothicaire à Londres avec assez de distinction pour être nommé apothicaire du roi Jacques Ier. Sous son infortuné successeur, il obtint le titre de *Botanicus regis primarius*. On ignore le temps de sa mort; mais on a lieu de présumer qu'il a vécu jusqu'à l'âge de 73 ans. Son premier ouvrage fut son *Paradisi in sole paradisus terrestris*, ou *Jardin de toutes sortes de fleurs d'agrément, et jardin potager des plantes alimentaires*, en anglais, Londres, 1629, in-fol., 612 pag.; réimprimé en 1656, avec des augmentations. Les plantes n'y sont point rangées en ordre; il en décrit isolément environ un millier, et en présente 780 gravées sur 129 planches. D'après cet ouvrage, on peut juger de l'état des jardins en Angleterre au commencement du 17e siècle; et il ne sera peut-être pas hors de propos de faire remarquer que l'auteur, en se servant de l'expression de *paradisus in sole*, a voulu jouer sur son nom, *park-in-sun*. En 1640, il publia son *Theatrum botanicum*, ou *Herbier contenant l'histoire plus ample et plus détaillée des herbes et plantes médicinales décrites dans les autres auteurs*, en anglais, Londres, in-fol., 1746 pages. Parkinson a consacré à cet ouvrage sa vie toute entière. Pultney, dans son *Esquisse des progrès de la botanique*, pense que Parkinson est plus original que Gérard ou Johnson qui l'ont précédé; dans beaucoup d'endroits ses descriptions sont neuves. Il marque avec soin le

lieu natal des plantes dont il parle. Johnson n'a décrit que 2850 plantes, Parkinson en présente 3800. Son *Theatrum botanicum*, encore cité, est l'ouvrage le plus abondant en ce genre qu'on possède en anglais.

PARKMAN (Ebenezer), fut le premier ministre de l'Église de Westborough au pays de Massachussetts. Il prit ses degrés en 1721, au collége d'Harvard. Le 28 octobre 1724, jour même où cette Eglise se forma; il reçut les ordres après avoir soutenu les travaux de son ministère près de 60 ans. Il mourut, le 9 décembre 1782, dans sa 88e année. Il avait épousé une fille du révérend Breck de Marlborough. On a imprimé de lui, dans les collections historiques, une courte *Histoire* de Westborough. Il écrivit sur les réformateurs; cet ouvrage est de 1752. En 1761, il fit un *Discours* pour l'assemblée des Etats, et il le publia à la même époque.

PARME (ducs de.) *Voyez* Farnèse, Paul et Philippe.

PARMÉNIDES D'ÉLÉE, philosophe grec, qui vivait vers l'an 436 avant Jésus-Christ. Disciple de Xénophane, il adopta toutes les idées de son maître. Parménides n'admettait que deux élémens, le feu et la terre, et soutenait que la première génération des hommes était venue du soleil. Il disait aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion. Il avait mis son système en vers. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage. Il a moins servi à le faire connaître que sa doctrine touchant les idées, qui nous a été transmise par Platon dans le dialogue intitulé *Parménides*. Voici un précis de cette doctrine : « 1° Les idées ont une existence réelle et indépendante de notre volonté. 2° Elles subsistent en deux manières, et dans nous et hors de nous. D'un côté ce ne sont que de simples notions, des appréhensions de notre entendement. De l'autre, ce sont des formes immortelles, des natures invariables, qui donnent le nom, et l'essence aux choses. 3° Dans chaque idée se rencontrent l'unité et la pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive; les êtres particuliers qu'elle représente font la pluralité. 4° Les idées sont quelque chose d'invisible; mais elles se terminent à des objets réels, semblables l'un à l'autre, et en proportion de qualités et de rapports. 5° La première de toutes les idées est le beau et le bon, c'est-à dire Dieu même. Toutes les autres en dérivent; toutes les autres en tirent leur efficacité. 6° Nos perceptions ne sont point des êtres distingués de nous-mêmes, mais de simples images qui nous représentent les êtres qui sont hors de nous. 7° Nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre propre fonds. 8° Dieu gouverne toutes choses, son entendement est la source du vrai, l'origine de ce qui existe; parce que lui seul est absolument immuable; lui seul ne peut changer. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées ; elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient pas à son choix ni à son caprice. Quant aux hommes, il ne leur accorde précisément que ce qu'il leur en faut pour se conduire pendant les courtes bornes de cette vie. » Il ne faut pas confondre Parménides d'Élée avec Parménides le rhétoricien.

PARMÉNION, l'un des plus

célèbres lieutenans d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. Le zèle et la fidélité inviolables avec lesquels cet illustre capitaine avait servi son prince furent mal payés par ce héros, qui, sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils, et ensuite le père, âgé pour lors de 70 ans. L'histoire nous le peint comme un homme qui avait les vertus guerrières et pacifiques à la fois; la constance et l'intrépidité d'une part, et de l'autre la douceur et la générosité. Il avait remporté plusieurs victoires sans Alexandre; mais Alexandre n'en avait jamais remporté d'importantes sans Parménion. Il était aimé des grands et encore plus des soldats.

PARMENTIER (Jehan), marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530, dans l'île de Sumatra. Voici ce qu'en dit Pierre Crignon, son intime ami, qui l'avait suivi dans son dernier voyage: « Dès l'an 1522 il s'appliqua à la pratique de la cosmographie sur les grosses et lourdes fluctuations de la mer. Il y devint très-profond, et en la science de l'astrologie...... Il a composé plusieurs *Mappemondes* en globes et en plat, sur lesquelles on a navigué seurement. C'estait un homme digne d'estre estimé de tous gens savans, et capable, s'il eût vécu, de faire honneur à son pays par ses hautes entreprises. Il est le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier Français qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Samothra ou Sumatra, nommée Trapobane par les anciens cosmographes; il comptait même aller jusqu'aux Moluques, et m'avait dit plusieurs fois qu'il estait déterminé, quand il serait de retour en France, d'aller chercher un passage au nord et découvrir par là jusqu'au sud. » Jehan Parmentier avait un frère cadet, nommé Raoul, né à Dieppe en 1499, mort 14 ou 15 jours après lui, de fièvres chaudes et aiguës, dans la même île de Sumatra. On a de Jehan: I. *Moralité très-excellente à l'honneur de la glorieuse Assumption de Nostre-Dame, jouée à Dieppe le jour du puy de ladite Assumption, l'an de grace 1527, etc., à dix personaiges*, Paris, 1531, in-4°. II. *Description nouvelle des merveilles de ce monde et de la dignité de l'homme*, Paris, 1536, in-4°. On y trouve aussi la réimpression du *Mystère de l'Assomption*. En parlant des deux frères, Crignon, duquel nous empruntons l'article, dit qu'ils étaient:

. . . . Deux des plus clers
Pour composer Ballades, chants royaulx,
Moralités, comédies, rondeaulx,
Astrolabes, sphères et mappemonde,
Certes aussy pour cognoistre le monde.

Dans sa déploration de Jehan et de Raoul Parmentier, le même Crignon dit: « Un an et demi avant son dernier voyage qu'il entreprit en 1597, à l'âge de 35 ans, il se maria à une femme aimable, dont il eut deux enfans; malgré les pleurs et les prières de sa femme, il prit, avec son frère Raoul, la charge par contract et accord faicts avec noble homme Jan Ango grenetier et vis-comte de Dieppe et ses personniers (associés), de mener et conduire aux Indes d'Orient deux navires dudit Dieppe, dont le plus grant

estait nommé *la Pensée*, du port de deux cents tonneaux, et l'autre *le Sacre*, du port de cent vingt.... Ils eurent une heureuse navigation jusqu'à Sumatra, où ils arrivèrent après avoir découvert plusieurs terres et isles, et y moururent.» Crignon s'imagina que le corps de Jehan, qui fut enterré dans l'île de Sumatra, fut changé en palmier, et celui de Raoul, qui fut jeté dans la mer, en dauphin, et que les Français de leur nom appellent cette mer Parmentière.

PARMENTIER (Jacques), peintre français d'histoire et de portraits, né en 1658, mort en 1730, s'établit en Angleterre, et fit sa principale résidence au comté d'York, où l'on trouve beaucoup de ses ouvrages. Ce sont des tableaux d'autel, dans lesquels on distingue celui de Saint Pierre de Leeds.

PARMENTIER (Antoine-Augustin), chimiste et pharmacien distingué, né en 1745, à Montdidier, d'une famille bourgeoise. Il apprit les premiers rudimens du latin sous la direction de sa mère, qui avait reçu une éducation peu ordinaire chez les femmes, et surtout parmi celles de sa condition. En 1756, Parmentier vint à Paris et fut employé comme pharmacien dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, où on le fit cinq fois prisonnier. A la paix de 1763, il revint à Paris, et y suivit les cours de Nollet, de Rouelle, d'Antoine et de Bernard de Jussieu. Employé aux Invalides, en 1766, il eut ensuite l'occasion de rendre un important service à son pays, et surtout à la classe indigente. Pendant la disette de 1769, les administrateurs et les physiciens s'étaient occupés à chercher parmi les végétaux ceux qui pourraient suppléer aux plantes céréales. Il y avait deux siècles qu'un préjugé presque général s'était opposé à la propagation de la *pomme de terre*, considérée jusqu'alors comme une plante pernicieuse. Parmentier combattit avec constance ce préjugé, et parvint à faire établir en France la culture de cette racine bienfaisante, qui est aujourd'hui d'un si grand usage parmi toutes les classes de la société, et d'un si grand secours pour les familles indigentes. Parmentier avait des principes qui ne pouvaient pas être goûtés par les révolutionnaires; aussi, à une certaine époque de la révolution, ayant été proposé pour une place municipale, un des votans s'opposa à son élection, et s'écria : « Il ne nous fera manger que des » pommes de terre; c'est lui qui » les a inventées. » Il avait perdu la place de chef de l'apothicairerie, que le roi lui avait accordée en 1772. Sous le régime impérial, il fut nommé inspecteur-général du service de santé des armées, et montra dans cette place autant de zèle que d'humanité. Lors de la création de l'Institut, il en fut un des membres, et mourut le 17 décembre 1813. On a de Parmentier quelques opuscules relatifs à l'économie domestique ; tous les momens de cet homme éminemment philantropique étaient consacrés au bonheur et aux besoins de ses semblables. Partout, ce qui pouvait être utile avait droit de fixer son attention, et d'exercer sa bienveillante activité; partout où l'on pouvait travailler beaucoup, rendre de grands services, et ne rien recevoir; partout où l'on se réunissait pour faire du bien, il

accourait le premier, et l'on pouvait être sûr de disposer de son temps, de sa plume, et au besoin de sa bourse. Une taille élevée et restée droite jusqu'à sa mort, une physionomie pleine d'aménité, un regard à la fois noble et doux, de beaux cheveux blancs comme la neige, semblaient faire de ce vénérable vieillard l'image de la bonté et de la vertu. Dans ses dernières années, il déplora amèrement l'abandon absolu où un gouvernement avide de conquêtes, laissait les malheureuses victimes de la guerre et de l'ambition d'un seul homme.

PARMESAN (LE). *Voyez* MAZZUOLI.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin, en 1679, fut, à la recommandation de Swift, nommé vicaire de Finglass, dans le diocèse de Dublin. S'étant rendu à Londres, il prêcha en faveur du parti de la cour, espérant parvenir à un bon bénéfice; mais la mort de la reine Anne dissipa ses espérances. Son ami Swift l'ayant mené un jour à l'audience du comte d'Oxford, au lieu de présenter le poète au ministre, il alla prendre le comte, et le mena chercher Parnell à travers la foule des courtisans. Swift s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens, persuadé, dit-il, que le génie est supérieur au rang et à la dignité. Parnell est auteur de quelques pièces de poésie, dont la plus remarquable est *Hésiode* ou *la Naissance de la femme*; c'est à peu près le même sujet que le conte de Voltaire intitulé *Pandore;* mais la plus connue en France est l'*Ermite*: c'est de tous les ouvrages de Parnell celui qui a le plus contribué à sa réputation. Le style en est quelquefois un peu recherché, mais les images en sont si séduisantes, le coloris si frais, et les détails si gracieux, que c'est un des petits poèmes anglais qu'on lit avec le plus de plaisir. Hennequin, ancien législateur, en a donné une version française à Riom et Clermont, 1801; in-12. On a encore de lui une *Vie de Zoïle*, et cinq visions dans le *Spectateur* ou dans le *Gardien*. Il n'a dans ses ouvrages en prose que le mérite de l'imagination. » L'esprit de Parnell, dit Johnson, n'était ni très-étendu ni très-fécond; il a plus emprunté qu'il n'a imaginé, et son mérite est dans la facile douceur de sa diction. » Il composa pour Pope la *Vie d'Homère*, qui se trouve à la tête de sa traduction de l'Iliade; mais le traducteur d'Homère fut obligé d'en retravailler le style; et cette refonte, disait-il, lui fut aussi pénible que l'ouvrage l'avait été à Parnell. Feutri et Berquin ont imité dans deux romances son conte de l'*Ermite*. Cet auteur mourut à Chester, en juillet 1717. Ses ouvrages poétiques ont été imprimés à Paris, en 2 vol. in-12. Parnell laissa en mourant plusieurs morceaux de poésie, parmi lesquels Pope choisit les meilleurs, et les fit imprimer en 1721, en 1 vol. in-8°. On a donné à Dublin, en 1758, un volume posthume de ses œuvres; l'un et l'autre ont été imprimés à Londres dans la collection des Poëtes anglais; et en 1795, dans la collection d'Édimbourg. Parnell avait un goût délicat, formé par l'étude des classiques anciens, et l'admiration qu'il avait pour ses modèles l'empêcha jusqu'à un certain point d'être original lui-même. Ses pensées, sans avoir le mérite

de la nouveauté ont celui de la justesse et de l'agrément. Ses images, sans être grandes, sont bien choisies et heureusement appliquées. Le but moral de ses poésies est excellent, et son expression pure et correcte.

PARNY (le chevalier Évariste de), le premier de nos poètes érotiques, et surnommé à juste titre le *Tibulle français*, naquit le 6 février 1753, d'une famille noble, à l'île de la Réunion, ci-devant île de Bourbon. Il vint en France, à l'âge de 10 ans, et fit ses études au collége de Rennes, avec le plus grand succès. Après avoir fait ses classes, il se rendit à Paris pour y embrasser l'état ecclésiastique, pour lequel il avait alors un véritable penchant, et il entra au séminaire de Saint-Firmin. Au lieu de s'affermir dans sa résolution, les nouvelles études auxquelles il se livra, ne firent que l'ébranler; enfin, après de mûres réflexions, il se décida à abandonner une carrière pour laquelle il ne se sentait pas fait. Il quitta donc la soutane, et endossa un uniforme. Au commencement de 1775, il obtint un congé, et se rendit à l'île de la Réunion. Ce fut pendant ce voyage, qu'il connut son Éléonore, et qu'il s'enflamma pour elle d'un amour dont on retrouve des traces immortelles dans la plupart de ses poëmes. L'issue de cette passion, qui fut malheureuse, détermina son retour en France. En 1777, il fit imprimer une *Épître aux insurgens*, qu'il n'inséra que long-temps après dans ses œuvres. Cette pièce lui eût valu les honneurs de la Bastille, si on avait pu le soupçonner d'en être l'auteur : son obscurité le sauva. L'année suivante, il publia un très-petit recueil de poésies érotiques. Son succès fut brillant, et il opéra une révolution dans le genre de poésie qu'on nommait alors, fort improprement, érotique; son recueil se grossit d'année en année, et les éditions se suivirent rapidement. A son retour d'un voyage qu'il fit à l'île de la Réunion, en 1784, il fut chargé de dépêches importantes, pour l'Inde, et s'acquitta de cette mission avec distinction. Bientôt sa santé trop faible lui commanda de se retirer du service, et dès lors il n'aspira plus qu'aux lauriers de la poésie. Doué d'une imagination vive et d'une ame sensible, il cultiva le genre élégiaque, et il ne tarda pas à y mériter le premier rang. Ses *Élégies*, qui le firent connaître sur le Parnasse français, furent pour lui le gage d'une brillante immortalité. Parny fut l'ami et le soutien de plusieurs de ses émules, de Bertin surtout, qui était son compatriote, et dans lequel, à certains égards, il eût pu voir un rival dangereux. La jalousie ne pouvait entrer dans son ame naturellement tendre; et il goûta toutes les douceurs de la carrière des lettres, sans avoir à redouter aucun de ses dégoûts ordinaires. Il passa ainsi doucement sa vie, au sein des plaisirs, de ses amis et de l'étude, chantant tour à tour l'amour, la reconnaissance et l'amitié. Mais cet homme qu'on eût dit avoir été élevé par les Grâces, qui ne semblait être né que pour marcher sur des fleurs, fut soudain frappé d'une maladie qui consuma lentement ses jours. Il supporta son mal avec courage, et, après une longue agonie, il mourut dans les premiers jours

de décembre 1814. Ayant été ruiné par la révolution, il occupait depuis 1816, un emploi dans les bureaux de l'instruction publique. Ce qui assure au chantre d'*Éléonore*, une impérissable renommée, c'est la grace et la délicatesse de la pensée, et la vérité profonde des sentimens; ce sont les trésors d'une imagination tour à tour riante, voluptueuse et mélancolique; enfin, c'est une versification dont l'harmonie, la mollesse et l'abandon flattent délicieusement l'oreille, en même temps qu'elle enivre l'ame. Ces diverses qualités nous semblent avoir été bien appréciées par M. Debassieux, dans des vers qu'il a consacrés à la mémoire de Parny :

A son esprit (dit-il) les siècles équitables
Décerneront des honneurs plus durables
Toujours son livre, éternel monument,
Sera relu par les esprits aimables,
Tant que plaira le goût, le sentiment.
Là nos neveux retrouveront les traces
Du naturel avec toutes ses graces,
Son abandon qui sait tout enchanter,
Que l'art envie et ne peut imiter.
Dans ses tableaux quelle délicatesse!
Quelle fraîcheur! quels traits purs et touchans!
Du doux baiser son vers a la mollesse!
La volupté s'exhale avec ses chants!
A ses accords la timide maîtresse
Ouvre aux amours des bras plus caressants;
Son jeune ami plus tendrement la presse.
Le vieillard même oubliant sa vieillesse,
Rêve au jeune âge et retrouve des sens.

Outre ses poésies érotiques et élégiaques, Parny a composé plusieurs poèmes qui sont de nouvelles preuves de son talent, mais qui ne font pas tous honneur à ses principes, en morale et en religion. Nous voulons parler de son poème intitulé : *La Guerre des Dieux*, où il semble avoir voulu imiter la *Pucelle* de Voltaire, et dans lequel il se joue, avec un cynisme effronté, de tout ce que le christianisme a de plus sacré. En lisant ce poème, d'ailleurs rempli de beautés sous le rapport de la poésie, on ne peut s'empêcher de regretter que le poète ait ainsi prostitué et dégradé un talent qu'il pouvait employer d'une manière plus honorable pour son caractère et plus glorieuse pour son nom. Chénier, dans son *Tableau historique de la littérature française*, a examiné cet ouvrage, mais uniquement sous le rapport du mérite littéraire. « Il y aurait, dit-il, une réserve ridicule à ne pas nommer la *Guerre des Dieux*, comme il y aurait une insigne malveillance à nier les beautés qui brillent partout dans ce poème; il est soutenu d'un bout à l'autre par le merveilleux, si essentiel à l'épopée, quoi qu'en ait dit Marmontel. Comment n'y pas remarquer une composition originale, le dramatique jeté sans cesse au milieu des récits, l'art d'enchaîner les phrases poétiques, et pourtant la sévérité des formes dans cette longue suite de vers de dix syllabes, d'autant plus difficiles à tourner qu'ils semblent aisés aux plumes vulgaires. Comment n'y pas louer surtout cette foule d'heureux détails, les uns sur un ton élevé que n'avait pas encore essayé M. de Parny, les autres plus doux et respirant la mollesse de ces charmantes élégies, qui, dans une époque antérieure, avaient fondé si justement sa réputation. » Pour compléter la part de la critique, on pourrait ajouter que toutes les beautés de détails de ce poème ne dissimulent pas entièrement les longueurs de l'action et le mauvais goût de certaines plaisanteries. Les autres poèmes de Parny qui ont été publiés séparément sont les *Déguisemens de Vénus*,

fable gracieuse, qui n'est peut-être pas exempte de monotonie; les *Voyages de Céline*, bagatelle ingénieuse et facile, qui présente une série de tableaux pleins de fraîcheur et de variété; les *Rose-Croix*, dont la fable est peut-être un peu obscure, mais où l'on trouve une foule de morceaux traités avec le talent accoutumé de l'auteur; le *Porte-feuille volé*, qui fut arrêté par ordre du gouvernement impérial. « Mais entre tous les poëmes qu'il a composés depuis la Guerre des Dieux, dit encore Chénier, nous oserons décerner la palme à celui qui a pour titre le *Paradis perdu*. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que des personnes austères, on voulant le paraître, ont reproché à l'auteur d'avoir traité gaiment un sujet délicat et singulier, que Milton, plus hardi d'une autre manière, avait osé traiter sérieusement; c'est sur quoi nous ne pouvons avoir un avis. Notre devoir est d'écarter avec respect des questions épineuses qui dépassent la littérature, de nous borner au seul point qui soit de notre compétence, et de reconnaître en M. de Parny l'un des talens les plus purs, les plus brillans et les plus flexibles dont puisse aujourd'hui s'honorer la poésie française. » Le poëme de la Guerre des Dieux fit long-temps écarter Parny de l'Institut; mais enfin il y entra en 1805. Il était chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il y a plusieurs éditions des œuvres diverses de Parny; la meilleure et la plus complète est celle qui a paru en 1812 à Paris, sous les yeux de l'auteur; elle contient quatre livres de poésies critiques; le poëme des *Fleurs*, celui des *Tableaux*, des chansons madécasses, les *Déguisemens de Vénus*, *Isnel et Asléga*, des *Mélanges* et des poésies fugitives. Il y a une édition des œuvres complètes en 5 vol. in-18. Sa *Guerre des Dieux* a été publiée à Paris, en 1805, in-12 et in-18. Le *Porte-feuille volé*, contenant le *Paradis perdu*, poëme en quatre chants; les *Déguisemens de Vénus*, tableaux imités du grec, et les *Galanteries de la Bible*, sermon en vers, ont été réimprimés à Paris, en 1806, ainsi que les *Voyages de Céline*, 54 feuillets in-18.

PARONCI (César), est auteur de quelques traductions d'ouvrages français en italien, et, entre autres du *Traité de Vénerie* de du Fouilloux, imprimé à Milan, en 1615, in-8°, avec figures.

PAROY (Jacques de), l'un des meilleurs peintres sur verre, naquit à Saint-Pourçain-sur-Allier, vers la fin du 16e siècle. Passionné pour la peinture, il se rendit à Rome, où il étudia long-temps sous le célèbre Dominiquin. Au sortir de son école, il passa à Venise, qu'il embellit d'un grand nombre de beaux ouvrages. Il revint ensuite à Paris, et dessina pour une chapelle de l'église de St.-Méry *le jugement de Suzanne*, ainsi que les *vitraux* du chœur, ouvrages exquis, dont le premier fut exécuté sur verre, d'après lui, par Jean Nogare. On voit encore de lui à Gannat, près sa ville natale, dans la chapelle de Sainte-Croix, des vitres peintes où sont représentés les quatre Pères de l'Église, *Saint Ambroise*, *Saint Augustin*; *Saint Jérôme* et *Saint Grégoire*. Les deux premiers sont les portraits de MM. de Filhol, dont l'un était archevêque d'Aix. De Paroy mort à

Moulins, âgé de 102 ans, a laissé quelques écrits sur son art.

PARR (Catherine), sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard, qu'il n'avait pas, disait-il, trouvée vierge, se maria, vers l'an 1542, à Catherine Parr, veuve du baron Latimer, et sœur du comte de Northampton. La nouvelle reine avait du penchant pour le luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la religion catholique, et cependant ennemi de Luther et de Calvin, fut sur le point de l'immoler à son zèle dogmatique. « Ce prince, dit l'abbé Millot, surchargé d'embonpoint, incommodé d'un ulcère à la jambe, menacé d'une maladie mortelle, trouvait dans la complaisance et dans les soins empressés de son épouse les soulagemens de ses maux. Malheureusement elle ne pensait pas, en tout, comme lui. Il parlait sans cesse théologie, pour avoir le plaisir de dogmatiser. Dans la chaleur d'une conversation, la reine laissa trop apercevoir ses sentimens. Le soupçon d'hérésie effaroucha le cruel monarque. L'évêque Gardiner et le chancelier envenimèrent la plaie. On dressa aussitôt une accusation contre Catherine. Henri la signa. Cette princesse allait périr sur un échafaud, peut-être dans les flammes, si le papier fatal n'était tombé de la poche du chancelier, et n'avait été ramassé par un des partisans de la reine, qui le lui porta. Avertie du danger, sans perdre courage, elle fait sa visite au roi, déjà un peu plus tranquille. La conversation tombe encore sur la théologie. Catherine s'excuse adroitement d'entrer en matière. Elle dit qu'une femme doit suivre les principes de son époux, surtout quand il est, comme lui, distingué par ses lumières et par une profonde science; que si quelquefois elle s'est avisée de discourir sur ces objets trop au-dessus de sa portée, c'était parce qu'il y trouvait de l'amusement; qu'elle avait même pris la liberté de le contredire, afin d'animer la conversation et d'acquérir des connaissance, en lui procurant le plaisir de la réfuter. « Oh! s'écrie Henri, vous voilà devenue un docteur; vous êtes plus propre à donner des leçons qu'à en recevoir; mon cœur, nous sommes toujours bons amis. » Il l'embrassa tendrement et lui jure un attachement inviolable. » Henri mourut en 1546, peu de temps après cette conversation. Catherine ne resta que trente-quatre jours veuve du roi; elle épousa Thomas de Seymours, amiral d'Angleterre, qui la conserva peu de temps; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimait la princesse Élisabeth, qu'il se flattait d'épouser, avait avancé cette mort.

PARR (Guillaume), gentilhomme gallois, puni en 1584, du dernier supplice, pour avoir conspiré contre la reine Élisabeth. Ce religionnaire zélé voulait, par sa mort, mettre Marie Stuart, reine d'Écosse, sur le trône d'Angleterre, pour rétablir dans cette île la religion catholique.

PARR (Thomas), centénaire remarquable, pauvre paysan, né dans la province de Shropshire en Angleterre, qui ne vécut presque toute sa vie que de vieux fromage, de lait, de pain et de petite bière,

et qui mourut à Londres, en 1635, à 152 ans et 9 mois. A 120 ans, il épousa une veuve. Cet homme extraordinaire fut capable, jusqu'à sa 130e année, de supporter tous les travaux d'un laboureur, et même les plus pénibles. Le comte d'Arundel l'ayant retiré chez lui, le changement d'air, les nouveaux mets, l'abondance des vins hâtèrent sa mort, et l'intempérance abrégea une vie que la sobriété avait prolongée au-delà des bornes ordinaires.

PARRAIN. *Voyez* COUTURES.

PARRENNIN (DOMINIQUE), jésuite, né dans le Lyonnais, envoyé à la Chine, en 1698. L'empereur Cam-Hi le goûta et l'estima; il avait souvent des entretiens avec lui. Le P. Parrennin traduisit pour ce prince, en langue tartare, ce qu'il y avoit de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc., dans les ouvrages de l'Académie des sciences et dans les auteurs modernes. Il suivait toujours le monarque chinois dans ses voyages de Tartarie, et il fut médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moscou. C'est à lui qu'on est redevable des *cartes de l'empire de la Chine*. Il mourut le 27 septembre 1741, dans un âge avancé. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le P. Parrennin était en correspondance avec de Mairan, et leurs lettres respectives ont été imprimées en 1759, in-12; elles font honneur à l'un et à l'autre. *Voyez* DIONIS.

PARRHASIUS, peintre, natif d'Éphèse, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers l'an 420 avant Jésus-Christ. Ce fameux artiste réussissait particulièrement dans la partie qu'on appelle le dessin. Ce fut le premier qui peignit bien les cheveux, et qui sut donner à ses figures la simétrie ou la juste proportion qu'elles devaient conserver entre elles. On remarquait encore dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Il avait étudié sous Socrate les expressions qui caractérisent ordinairement les grandes passions; il rendait dans toute leur force les mouvemens impétueux de l'ame; ses figures étaient à la fois élégantes et correctes, ses touches savantes et spirituelles; enfin son pinceau embellissait la nature sans l'altérer. Le tableau allégorique que ce peintre fit du peuple d'Athènes, lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui, à l'injustice et à l'inconstance alliait la clémence et l'humanité, se trouvait représentée avec tous les traits distinctifs de son caractère. On sait qu'après avoir peint un rideau, il trompa Zeuxis lui-même. Son tableau de *Méléagre et Atalante* fut acheté par Tibère la valeur de 150,000 livres de notre monnaie. Les artistes d'un mérite supérieur ne sont pas souvent assez en garde contre la vanité. Parrhasius avait conçu une si haute idée de lui-même, qu'il se prodiguait les louanges les plus fortes; il était méprisant, et magnifique dans tout ce qui environnait sa personne. Ordinairement il s'habillait de pourpre, et avait une couronne sur la tête, se regardant comme le roi de la peinture. *Voy.* TIMANTHE et ZEUXIS.

PARRHASIUS (JANUS), célèbre grammairien italien, né à

Cosenza, dans le royaume de Naples, en 1470. Son nom était Giovanni-Paulo Parisio, auquel il substitua, suivant la mode de son temps, celui de Parrhasius. Il enseigna à Milan avec beaucoup de succès, et fut admiré particulièrement pour les graces de son débit et de son enchanteur de sa voix. Il vint à Rome sous Alexandre VI, et, ayant été sur le point d'être enveloppé dans la disgrace des cardinaux Bernardini Cajétan et Silius Savello, il revint à Milan, où il fut appelé à la place de professeur de rhétorique. Ayant eu le malheur de s'y faire beaucoup d'ennemis, il se retira à Vicence et ensuite à Rome, où Léon X l'accueillit, et lui donna une place de professeur des belles-lettres, dont il ne jouit pas longtemps. Usé par ses travaux et sujet à la goutte, il perdit l'usage de ses membres, et mourut peu après dans une très-grande pauvreté. On lui attribue plusieurs ouvrages : I. *De quæsitis per epistolam*. II. Des *Fragmens d'antiquités* qu'il publia pendant qu'il était professeur à Milan. III. Un commentaire sur l'*Art poétique* d'Horace. IV. Un autre sur *Claudien* et sur *Ovide*, suivant Bayle; mais il est certain qu'on lui doit la découverte de Charisius Sosipater, qu'il fit imprimer à Naples en 1532. La plupart de ces ouvrages sont restés en manuscrit.

PARROCEL (JOSEPH), peintre et graveur, né en 1648, à Brignoles en Provence, mort à Paris, en 1704, perdit son père dans son enfance, et n'hérita que de ses talens pour son art. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa direction : il passa ensuite à Venise, où il étudia la manière des grands maîtres qui ont embelli cette ville. La réputation que ses ouvrages lui firent, l'avait déterminé à s'établir dans ce pays; mais ses envieux ayant tenté de le faire assassiner, il changea de résolution, revint en France, et se maria à Paris. On le reçut avec distinction à l'Académie de peinture, dont il fut nommé conseiller. Cet artiste a peint avec succès le portrait, des sujets d'histoire et de caprice; mais il a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans les camps, ni servi dans les armées; cependant il a mis dans ses tableaux de batailles un mouvement et un fracas prodigieux. Il a peint, avec la dernière vérité, la fureur du soldat : « aucun peintre, suivant son expression, n'a su mieux tuer son homme. » Sa touche est d'une legèreté, et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignait avec une grande facilité. Il a gravé, avec beaucoup d'intelligence, une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres morceaux. On a peu gravé d'après lui.

PARROCEL (CHARLES), fils du précédent, et son élève, ancien professeur de l'Académie, naquit en 1689, et mourut en 1752. Il excellait dans le genre de son père. Cet artiste eut la gloire d'être choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisseries, aux Gobelins. Si Charles Parrocel a mis moins de chaleur dans son coloris que son père, il y a répandu plus de vérité. Il s'était engagé dans la ca-

valerie, pour dessiner avec plus de goût, d'enthousiasme et de vérité, les chevaux et les diverses évolutions militaires. On a de lui un *Recueil de différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie*, dessinées et partie gravées (à l'eau-forte), grand in-4°.

PARROCEL (Pierre), d'Avignon, peintre d'histoire, élève de Joseph Parrocel son oncle, et de Carle Maratte, mort en 1739, à 74 ans. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Histoire de Tobie* en 16 tableaux. Son chef-d'œuvre était à Marseille, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie: l'*Enfant Jésus* assis sur un trône est représenté couronnant la Vierge, humblement inclinée devant lui. Cet ouvrage offre les graces du dessin et du coloris, unies aux charmes des effets agréables et séduisans. Pierre Parrocel a répandu plusieurs de ses productions dans la Provence, le Languedoc et le comtat Venaissin. L'Académie de peinture et de sculpture le reçut au nombre de ses agréés.

PARRY (Richard), théologien anglais, curé de Wichampton, dans le comté de Dorset, se livra à l'étude et à la prédication, et mourut en 1780, dans un tel état de pauvreté, qu'il laissa à peine de quoi faire les frais de ses funérailles. Ses ouvrages en anglais sont : le *Sabbat des chrétiens, aussi ancien que le monde*, 1753, in-4°. — *Dissertation sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1762, in-8°. — L'*Harmonie des quatre Évangélistes, sur la résurrection de Notre-Seigneur*, ouvrage publié en 1765, in-4°, etc.

PARS (Adrien), né à La Haye, en Hollande, et ministre du Saint Évangile à Catric (Katwych), sur le Rhin, était studieux investigateur des antiquités hollandaises, et il a bien mérité de leur étude par deux ouvrages que, sous des titres latins, il a publiés dans sa langue maternelle; savoir : I. *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1797, in-8°, dont Van der Schelling a donné une nouvelle édition, en 1715, sous le titre d'*Antiquités de Catric*. II. *Index Batavicus*, ou *Liste nominative de tous les auteurs à consulter pour toutes les différentes parties de l'Histoire de Hollande, depuis Jules-César jusqu'à nos jours*, Leyde, 1701, in-4°. Il a encore fait imprimer quelques *Sermons*, une *Explication du psaume CX*, une du *chapitre XXIV de l'Évangile selon Saint Matthieu*.

PARSIN (Joachim), graveur d'Utrecht, né en 1501, connu pour avoir gravé, à l'âge de 27 ans, les *Portraits des frères Crabert*.

PARSONS ou PERSONS (Robert), jésuite anglais, sur lequel nous n'avons d'autres Mémoires que le *Dictionnaire bibliographique anglais*, et les auteurs de la même nation qui ont fourni l'histoire de sa Vie. Parsons, né en 1546, d'un forgeron à Netherstoway, dans le comté de Sommerset, annonça, dès ses premières années, d'heureuses dispositions; il fut en conséquence envoyé à l'université d'Oxford, où il se distingua par le talent qu'il montra dans les disputes scolastiques, alors si fort en vogue. En 1574, quelques fautes d'inconduite le forcèrent de quitter

l'université. Jusque-là Parsons avait fait profession de protestantisme; le premier, il avait introduit dans la bibliothèque du collége les livres de cette communion; il y renonça, entra dans l'ordre des jésuites, et fut admis dans leur collége à Rome. Il parvint bientôt à s'y distinguer, et obtint, en 1579, de sa Sainteté la permission d'ériger en collége ou en séminaire, pour les Anglais, sous le nom de *Collegium de Urbe*, l'hôpital fondé pour la même nation, sous le règne de la reine Marie. Cet établissement avait pour objet des missions en Angleterre, et ne fut pas plutôt formé, que Parsons, revêtu du titre de supérieur de la mission, partit accompagné d'Edmond Campian et de quelques autres. Arrivés à Londres, ils se distribuèrent entre eux les contrées qu'ils devaient parcourir. Campian se rendit dans le nord du royaume; Parsons se chargea de l'intérieur pour être plus à portée de la capitale, parut dans les campagnes, déguisé tantôt en soldat, tantôt en laïque, en ministre, en huissier, et ses succès répondirent à son zèle. Le pays de Galles offrit une abondante moisson, et, suivant le rapport de Parsons lui-même, tout était disposé, pour une insurrection générale, aux approches de Noël. La vigilance de lord Burleigh rompit toutes ces mesures. Campian, ayant été découvert fut arrêté et mis en prison. Parsons, qui était dans le comté de Kent, traversa la mer et vint à Rouen, d'où il retourna à Rome, où il obtint, en 1587, la place de directeur du séminaire anglais dont nous avons parlé. L'Espagne faisait alors des préparatifs immenses pour une descente en Angleterre. Il y fut envoyé pour tâcher de faire tourner à l'avantage de son ordre et de ses projets les dispositions du roi d'Espagne. Dans la vue de mettre les catholiques anglais dans la dépendance des jésuites, il mettait toute son application à provoquer l'établissement de séminaires toujours prêts à fournir de nouveaux sujets pour recruter les missions d'Angleterre. Il réussit dans ce dessein auprès de Philippe II; il traitait en même temps avec le duc de Guise pour la fondation d'un pareil séminaire en Normandie, de sorte qu'en peu de temps, indépendamment des séminaires établis à Rome et à Reims, les jésuites en eurent à Valladolid, à Séville, à San-Lucar, à Lisbonne, à Douai et à Saint-Omer. Parsons voulait parvenir à détrôner la reine Élisabeth, et s'en était ouvert au duc de Guise. Après la dispersion de la flotte invincible, il ne négligea rien pour engager Philippe II à un second armement; et, n'ayant pu réussir, il chercha à exciter en Angleterre un soulèvement, à la tête duquel il voulait placer le comte de Derby. Celui-ci, n'ayant pas voulu s'y prêter fut bientôt après empoisonné. (Mémoires de M. Gée sur les jésuites.) Parsons ne s'en tint pas là. Sir Rolph Winwood écrivait de Paris, en 1602, au secrétaire d'état Cécil, « qu'à l'instigation de cet homme turbulent il y avait un complot formé pour assassiner la reine. » Le cardinal d'Ossat, dans ses lettres, donne au roi de France de longs détails sur les projets de Parsons, relativement à l'exclusion du roi Jacques, et au dessein d'engager le pape à placer sur le trône d'An-

gleterre le duc de Parme, son parent. Parsons, après avoir vainement tenté d'obtenir la pourpre romaine, à la mort de son ami et de son protecteur le cardinal Allen, mourut le 18 avril 1610. Il laissa de nombreux écrits, qui ne peuvent aujourd'hui inspirer aucun intérêt, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer l'ouvrage intitulé : *Christian directory guiding mento their salvation*. Ce livre, que les Anglais eux-mêmes apprécient comme excellent, a été mis en langue moderne, a eu sous cette forme huit éditions, dont la dernière est de 1780.

PARSONS (JACQUES), excellent médecin et bon littérateur, né à Barnstaple, dans le comté de Devon, en 1705. Après avoir perfectionné ses études à Paris, sous les meilleurs professeurs, il vint s'établir à Londres, en 1736, où il se lia d'abord avec le docteur Jacques Douglas, auquel il se rendit très-utile pour ses préparations anatomiques. Quoiqu'il se fût livré à toutes les branches de la médecine, il parut s'être donné plus particulièrement à la pratique des accouchemens. Parsons appartint à la Société royale de Londres, à celle des antiquaires, des arts, des manufactures et du commerce, et fut particulièrement lié avec les savans les plus distingués de son siècle. Il mourut le 4 avril 1770, laissant plusieurs ouvrages manuscrits, qu'il avait enrichis de ses propres dessins.

PARSONS (JONATHAN), ministre à Newbury-Port, pays de Massachussetts, mourut le 19 juillet 1776. Il était presbytérien : il entretint une étroite correspondance avec beaucoup de savans ministres de cette église, en Écosse. Il était versé dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine. On le regardait comme un logicien délié et transcendant. Ses ouvrages sont : I. Un *Sermon*, prêché à Boston, en 1746. II. *Les bonnes nouvelles d'un pays éloigné*, en sept discours, 1756. III. *La manne recueillie le matin*, 1761. IV. *Le baptême des enfans des cieux*, deux Discours, 1765. V. Un *Discours sur la mort du rev. George Whitfield*, 1770. VI. *Liberté civile et Tyrannie ecclésiastique*, 1774. VII. Enfin, soixante *Sermons sur différens sujets*, recueillis en 2 vol. in-8°, 1780, qui sont très-recherchés.

PARSONS (MOÏSE), ministre de Byfield, pays de Massachussets, né en 1716, le 20 juin, prit ses degrés en 1736, au collége d'Harvard. Il se consacra pendant un certain nombre d'années à l'utile fonction d'instruire des enfans dans les langues. Ordonné ministre de l'église de Byfield, le 20 juin 1744, il mourut en 1783, le 14 décembre. Il excellait dans la prédication. Il a publié un *Choix de Sermons*, en 1772. (Voyez *Discours de Tappan et de Frisbie.*)

PARTENIO (BARTHÉLEMI), de Brescia, professeur de belles-lettres à Rome, vivait vers l'an 1484. Il a traduit du grec l'*Histoire de Thucydide* et les *Amours de Leucippe et de Cléophonte*. On a encore de lui un Éloge des hommes les plus illustres de sa patrie.

PARTENIUS (BERNARD), dont le véritable nom, selon quelques écrivains, est *Franchesini*, qu'il changea contre celui de Partenius, pour se conformer à l'usage des savans de son siècle, né à Spilimberg dans le Frioul, con-

sacra à sa patrie les premiers fruits de ses études et de son zèle, en fondant, en 1538, une Académie pour les langues grecque, latine et hébraïque; mais cette Académie ne subsista que quelques années. Partenius devint ensuite professeur de belles-lettres à Ancône, emploi qu'il remplit jusqu'en 1555, époque à laquelle il alla à Vicence, et de là à Venise, où il professa l'éloquence jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. On a de lui un *Discours* en faveur de la langue latine, un *Traité de l'imitation poétique*, en italien, Venise, 1560, et qu'il traduisit lui-même en latin en 1565; trois livres de Poésies latines, pleines d'élégance, imprimées à Venise en 1579. On lui doit encore des Commentaires sur les *Odes d'Horace*.

PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de ce nom, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare et fille de Louis XII. Anne savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture Sainte et la théologie, et prenait un plaisir singulier à s'entretenir presque tous les jours avec les savans. Elle embrassa les opinions de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY (Catherine de), née en 1552, nièce de la précédente, fille et héritière de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise et chef des protestans. (*Voy.* Soubise.) Elle épousa en 1568 le baron de Pont-Kuellevé, tué le jour du massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572; puis en 1575, René, vicomte de Rohan, prince de Léon, 2e du nom, qui mourut 10 ans après. Uniquement occupée pendant son veuvage à élever ses enfans, elle leur inspira des sentimens dignes de leur naissance. Le fameux Henri duc de Rohan, son fils aîné (*voyez* Rohan), et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée, en 1607, femme de Jean II, duc des Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV: « J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et trop de sentimens pour être votre maîtresse. » Anne, morte sans alliance en 1646, soutint courageusement toutes les incommodités du siége de la Rochelle, en 1628, aussi bien que sa mère, qui, malgré sa vieillesse, supporta avec fermeté la nécessité où elle se vit réduite de vivre pendant trois mois de chair de cheval et de quatre onces de pain par jour. Elle et sa fille refusèrent d'être comprises dans la capitulation, et demeurèrent prisonnières de guerre au château de Niort. Catherine de Parthenay, morte au Parc en Poitou, le 26 novembre 1631, à 77 ans, avait fait une Tragédie d'*Holopherne*, jouée à La Rochelle pendant le siége de cette ville, et d'autres pièces tragiques et comiques, qui n'ont pas été imprimées.

PARTHENAY (Jean de). *Voy.* Soubise.

PARTHENAY (Emanuel de), aumônier de la duchesse de Berri; mort en 1761, à 96 ans. On a de lui une Traduction latine, publiée en 1718, in-12, du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, sous ce titre: *Commentarii universam complectentes historiam, ab orbe condito ad Carolum Magnum; quibus acce-*

dunt series religionis et imperiorum vices.

PARTHENAY (l'abbé Jean-Baptiste Desroches de), né à La Rochelle, et mort au milieu du 18e siècle; fut un écrivain laborieux et exact, à qui l'on doit : I. *Histoire de Danemarck*, 1733, 6 vol. in-12. II. *Pensées morales*, par Holberg, traduites du danois, Copenhague, 1754, 2 vol. in-12. III. *Voyage d'Egypte et de Nubie*, traduit de Norden, 1755, Copenhague, 2 vol. in-fol. IV. *Histoire du Groenland*, traduite du danois Eggède, Copenhague, 1753, in-8°. V. *Histoire de la Pologne sous Auguste II*, 1794, 2 volumes in-8°. Cet auteur infatigable a fourni beaucoup d'articles au Dictionnaire géographique de La Martinière.

PARTHENIUS, de Nicée, qui florissait sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un traité *De amatoriis affectibus*, imprimé en grec et en latin, en 1531, in-8°; plusieurs fois, entre autres, dans *Historiæ politicæ scriptores*, de Gale. M. Heyne, l'un des plus savans hellénistes de l'Europe, en a donné une excellente édition à Gottingue, 1795, in-8°. Jean Fournier les a traduits en français, Lyon, 1555, in-8°. On les a réimprimés à Paris, sous ce titre : *Affection de divers amans*, 1743, petit in-8°. C'est le seul ouvrage qui nous reste de tous ceux composés par cet auteur que l'on dit avoir été maître de Virgile.

PARUTA (Paul), noble vénitien, d'une famille originaire de Lucques, né en 1540, mort en 1598, se fit un nom par son savoir et par son habileté dans les affaires d'état. Il fut d'abord historiographe de la république. Son esprit s'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Brescia, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il remplit ces divers postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : I. De bonnes Notes sur Tacite. II. Des Discours politiques, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4°. Le président de Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. III. Un *Traité de la perfection de la Vie politique*, à Venise, 1582, in-4°: livre judicieux. IV. Une *Histoire de Venise, depuis* 1513 *jusqu'en* 1551, in-4°, 1605 et 1703, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. Quoique cet ouvrage ait son mérite, il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il a été écrit par un Vénitien, qui ne pouvait ni ne voulait tout dire.

PARUTA (Philippe), connu par ses immenses recherches sur la Sicile, donna la première édition de sa *Sicilia descritta con medaglie*, à Palerme, 1612, in-folio. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en trois volumes in-folio, qui font partie de la grande collection des Antiquités d'Italie, quarante-cinq volumes in-folio, par Grævius et Burmann, à Leyde, 1725 et années suivantes.

PARUTA-TOMMASINI (Tommaso), de l'ordre des frères prêcheurs, né à Venise vers l'an 1380, après avoir fait ses humanités, fut envoyé à Padoue pour faire son cours de philosophie. En 1401, il

se rendit à Oxford pour étudier la théologie scolastique. De retour dans sa patrie il fut élevé à l'évêché de Ville-Neuve dans l'Istrie; il assista au concile de Constance, où il prononça plusieurs discours, et écrivit l'histoire de ce concile. Après avoir passé par les premiers degrés de l'Église, il mourut à Venise, en 1446. Ses principaux ouvrages sont : ***Historia Concilii Constantiensis sermones; Carmen de divinissimo Corporis Christi Sacramento***, etc. etc.

PARY (Étienne-Olivier), né à Paris, mort le 26 septembre 1782, est auteur du *Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*, Paris, 1766, 1 vol. in-12.

PARYSATIS, sœur de Xercès, et femme de Darius-Ochus, roi de Perse, mère d'Artaxercès-Mnémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxercès, et qui fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an 405 avant J.-C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxercès, et se souilla de tous les crimes que la vengeance, animée par l'ambition, peut commettre. *Voyez* Artaxercès.

PAS (de). *Voyez* Feuquière.

PAS (Crispin de), en latin *Passæus*, célèbre graveur, disciple de Cornehard, né à Cologne, se rendit digne de son maître. Le roi de Danemarck l'appela à sa cour. Il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers le commencement du 17e siècle. On a de lui un grand nombre d'*Estampes*. Il grava toutes les histoires de *la Bible*, et une partie des contes de la Fable. (*Voyez* Pluvinel.) Ses filles, Madeleine et Barbe, héritèrent du burin de leur père, et s'en servirent avec distinction, ainsi que deux autres graveurs de la même famille, nommés, l'un Simon, l'autre Crispin du Pas, dit *le Jeune*. (*Voyez* Passæus.)

PAS (Angelo del), religieux réformé de l'ordre de Saint-François, né à Perpignan en 1540, était versé dans les belles-lettres. S'étant retiré à Rome, il y mourut en 1596. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres des Commentaires sur Saint Marc et Saint Luc, un *Traité sur le symbole*, etc.

PAS (Philippe de Procé, sieur du), officier français, pour lequel Turenne avait une estime toute particulière, commandait la place de Naerden, en 1713, lorsque les Espagnols et les Hollandais en firent le siége. Le prince d'Orange investit la place de tous côtés, le 6 septembre, avant que le duc de Luxembourg eût eu le temps d'y jeter du secours. Le siége ne dura que six jours; mais il fut terrible. Le jour, ou plutôt la nuit qui précéda la reddition, l'attaque fut très-meurtrière. Les assiégés ne se sentant pas assez forts pour se défendre plus longtemps, et les habitans effrayés des suites du siége, contraignirent du Pas à capituler. Celui-ci crut le devoir faire, voyant qu'il ne pouvait recevoir de secours du duc de Luxembourg. La capitulation fut signée le 12 septembre, et la garnison en sortit le lendemain, avec tous les honneurs de la guerre. Quelqu'honorable que fût la capitulation, le roi ne fut pas content du gouverneur. On disait qu'il aurait dû faire plus de

résistance, dans une place si bien pourvue de toutes les choses nécessaires à sa défense. Le conseil de guerre lui fit son procès, et il fut dégradé pour n'avoir pas fait son devoir. Beaucoup de personnes désintéressées regardèrent cette punition comme injuste. On vit dans du Pas une victime de l'amour-propre du duc de Luxembourg, qui fit tomber sur lui la peine de sa propre faute, d'être venu trop tard au secours de la place. Quoi qu'il en soit, ce brave officier racheta sa réputation au siège de Grave, où il fut tué l'année suivante. Le *Mémoire*, servant à sa justification, fut imprimé à Cologne, en 1673, in-12; et 1674, in-16.

PAS, *Pacæus* (RICHARD). *Voyez* PACE.

PASCAL. *Voyez* PASCHAL.

PASCAL (BLAISE), né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, d'un président à la cour des Aides, nommé à l'intendance de Rouen, en 1640, annonça, dès son enfance, un grand génie. Son père, qui fut son précepteur, se retira de bonne heure à Paris, pour être à portée de lui orner l'esprit de toutes les connaissances dont il paraissait avide. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des autres sciences. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre. Sur la simple définition de cette science, il vint, dit-on, à bout de deviner, par la seule force d'un génie pénétrant, jusqu'à la 32me proposition d'Euclide. « Je ne dois pas dissimuler, dit Bossut, qu'on a élevé des nuages sur ce trait de la vie de Pascal. Les uns l'ont nié comme fabuleux, et impossible; les autres l'ont admis sans y trouver d'ailleurs rien d'extraordinaire; mais si on examine les choses sans prévention, on verra que le fait est appuyé sur des témoignages qui ne permettent pas de le révoquer en doute; et on conviendra, d'un autre côté, qu'un tel effort de tête et de génie dans un enfant, surpasse de beaucoup l'ordre commun. » Son père, cédant enfin à la nature, lui confia les *Élémens* du géomètre grec, qu'il entendit tout seul, et sans avoir jamais besoin de la moindre explication. Le jeune mathématicien en saisit si bien toutes les difficultés, qu'à l'âge de 16 ans il publia un *Traité des sections coniques*. Descartes, qui croyait que ce Traité avait été pris dans celui d'un géomètre, nommé des Argues, ne voulut jamais convenir qu'il fût de Pascal le fils, et prétendit que son père lui en faisait honneur. De la géométrie il passa, avec la même facilité, aux autres parties des mathématiques; mais sa grande application porta atteinte à sa santé, dès l'âge de 18 ans. A peine en avait-il 19, qu'il inventa la fameuse *machine Arithmétique*, qui porte son nom, et par laquelle on fait toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, et même sans savoir l'arithmétique. Il est fâcheux seulement que cette machine soit d'un volume un peu embarrassant, qui en rend l'usage incommode; mais étant composée de beaucoup de roues, et d'autres pièces, cela ne pouvait pas être autrement. Le but de Pascal était de trouver un moyen mécanique et expéditif, de faire toutes sortes de calculs sur les

nombres, sans autre secours que celui des yeux et de la main. Les pièces qui forment le principe et l'essence de cette machine, sont plusieurs rouleaux ou barillets, parallèles entre eux, et mobiles autour de leurs axes; sur chacun d'eux, on écrit deux suites de nombres, depuis zéro jusqu'à neuf, lesquelles vont en sens contraires, de sorte que la somme des deux chiffres correspondans, forme toujours neuf; ensuite on fait tourner, par un même mouvement, tous ces barillets de gauche à droite, et les chiffres, dont on a besoin pour les différentes opérations arithmétiques, paraissent à travers de petites fenêtres, percées dans la face supérieure. La machine est composée d'ailleurs de tours et de pignons qui s'engrènent ensemble, et qui font leur révolution par un mécanisme à peu près semblable à celui d'une montre ou d'une pendule. L'idée de cette machine a paru si belle et si utile, qu'on a cherché plusieurs fois à la perfectionner, et à la rendre plus commode dans la pratique. Leibnitz s'est occupé longtemps de ce problème, et il a trouvé effectivement une machine plus simple que celle de Pascal. (*Voyez* la description de cette machine, par Diderot, dans l'*Encyclopédie.*) De nouveaux succès lui méritèrent les éloges des savans. Torricelli avait fait des expériences sur le vide; Pascal les vit et les exécuta à l'âge de 25 ans. Il fut l'un des premiers qui prouvèrent clairement que les effets que l'on avait attribués jusqu'alors à l'horreur du vide, sont causés par la pesanteur de l'air. Il découvrit quelques années après, au milieu des vives douleurs d'un mal de dents, la solution du problème proposé par le P. Mersenne, et contre lequel la pénétration de tous les geomètres avait échoué. Il s'agit dans ce problème de déterminer la ligne courbe que décrit en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de son mouvement ordinaire. Tous les vieux mathématiciens de l'Europe furent défiés par ce jeune homme. Il consigna quarante pistoles pour celui qui trouverait la solution du problème; mais, aucun n'ayant réussi, il mit au jour la sienne, sous le nom d'A.... (Amos), d'Ettonville, Paris, 1649, in-4°. Il inventa encore, comme l'on sait, la *Brouette* et le *Haquet*, deux machines fort communes, et d'un usage journalier. Les hautes sciences ne le détournèrent pas des principes de sa religion. Sa piété devenant de jour en jour plus forte, il se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Écriture Sainte. Les solitaires qui habitaient ce désert étaient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchaient toutes les voies de rendre ces Pères odieux. Pascal fit plus aux yeux des Français : il les rendit ridicules. Ses dix-huit *Lettres Provinciales*, écrites d'un style dont on n'avait point eu jusqu'alors d'idée en France, parurent toutes in-4° l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656, jusqu'au mois de mars de l'année suivante; elles sont un mélange de plaisanterie fine, d'éloquence forte, du sel de Molière, et de la dialectique de Bossuet. Ce fut dans cet ouvrage, qui n'avait aucun modèle, ni chez les Anciens, ni chez les Modernes, que l'auteur devina et fixa la langue française. Suivant l'abbé Goujet, les *Pro-*

vinciales furent revues par Arnauld et Nicole. Ce dernier corrigea, en 1656, les 2e, 6e, 7e et 8e, étant à l'hôtel des Ursins; il donna le plan des lettres 9, 11 et 12, étant chez M. Amelin au faubourg Saint-Jacques; il revit la 13e à Vaumurier, près de Port-Royal-des-Champs, et fournit la matière des 16, 17, et 18e lettres, dont la dernière est entièrement conforme à la 3e disquisition que Nicole fit imprimer en latin, en 1666, sous le nom de Paul Irénée. Boileau les regardait comme le plus parfait ouvrage en prose qui fût dans notre langue, et il le disait même aux jésuites. « Un jour, dit Madame de Sévigné dans une de ses lettres, on parla des ouvrages des Anciens et des Modernes: Despréaux soutint les Anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpasse, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Un jésuite, qui accompagnait le P. Bourdaloue, et qui faisait l'entendu, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit: « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant: Ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, avec un ris amer. Despréaux lui dit: « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit: «Mon Père, vous le voulez? Eh bien! c'est Pascal.—Morbleu, Pascal! dit le Père tout étonné. Pascal est beau, autant que le faux le peut être. — Le faux! dit Despréaux; le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable: on vient de le traduire en trois langues..... » Le P. Bouhours, s'entretenant avec le même Despréaux sur la difficulté de bien écrire en français, lui nommait ceux de nos écrivains qu'il regardait comme les modèles pour la pureté de la langue. Despréaux rejetait tous ceux qu'il nommait, comme mauvais modèles. « Quel est donc, selon vous, lui dit le jésuite, l'écrivain parfait? Que lirons-nous? Mon Père, reprit Boileau, lisons les *Lettres Provinciales*, et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre..... » Un autre jésuite plaisantant un jour devant le même poète sur Pascal, et sur le travail des mains de ses confrères: « Pascal, disait-il, s'occupe à Port-Royal à faire des sabots. J'ignore, répondit le satirique, si Pascal travaille à des souliers; mais je sais bien qu'avec ses *Provinciales* il vous a porté une bonne botte.... » (D'autres attribuent ce calembour à l'abbé Boileau son frère.) Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en français, il aimerait mieux avoir fait, répondit, à ce que prétend Voltaire, les *Provinciales*. En effet, les contemporains de Pascal y virent un genre d'éloquence qui leur était inconnu. Il ne s'y trouve peut-être pas un seul mot qui, depuis 140 ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. «Il faut rapporter à ces Lettres, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'époque de la fixation du langage. » Si l'on considère cet ouvrage du côté des choses, on y attribue adroitement à toute la société des opinions extravagantes de quelques jésuites flamands et

espagnols. On les auroit peut-être aussi bien déterrées ailleurs; mais c'était aux seuls jésuites qu'on en voulait. Ces Pères, n'ayant alors presque aucun bon écrivain, ne purent effacer l'opprobre dont Pascal les couvrit; mais il leur arriva dans leurs querelles la même chose à peu près qu'au cardinal Mazarin. Les Blot et les Marigni avaient fait rire toute la France à ses dépens, et il fut maître de la France. Les jésuites eurent le crédit de faire foudroyer les *Provinciales* par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'État, les parlemens, les évêques, les condamnèrent comme un libelle diffamatoire; cependant tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. Les jansénistes y trouvaient les avantages d'un traité théologique, et les agrémens d'une comédie : car c'en était une, suivant Racine, avec cette différence, que les auteurs dramatiques ordinaires prennent leurs rôles dans le monde, et que Pascal avait choisi ses personnages dans les couvens et dans la Sorbonne. Cependant Pascal dépérissait tous les jours; sa santé s'affaiblissait, et son cerveau se sentit de cette faiblesse. Il croyait toujours voir un abîme à son côté gauche : il y faisait mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avaient beau calmer ses alarmes, il se tranquillisait pour un moment, et l'instant d'après il creusait de nouveau le précipice. Voici à quelle occasion il eut pour la première fois cette vision singulière. Les médecins, alarmés de l'état d'épuisement où il se trouvait, lui avaient conseillé de substituer l'exercice de la promenade aux méditations du cabinet. Un jour du mois d'octobre 1654, étant allé se promener, suivant sa coutume, au pont de Neuilly, dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents, vis-à-vis d'un endroit où il n'y avait pas de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement la première secousse rompit les traits qui les attachaient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du précipice. Mais on se représente aisément la commotion que dut recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement. Son cerveau fut tellement ébranlé, que le souvenir de cet accident le troublait sans cesse. « Mon ami, disait Voltaire à Condorcet, ne vous lassez point de répéter que, depuis l'accident du pont de Neuilly, le cerveau de Pascal était dérangé. » Il n'y a qu'une petite difficulté dans ce système, observe Bossut : ce cerveau dérangé en 1654, produisit, en 1656, les *Lettres Provinciales*, et, en 1658, les *Solutions des problèmes de la roulette*. On attribue à la même cause une espèce de vision ou d'extase qu'il eut peu de temps après, et dont il conserva la mémoire le reste de sa vie dans un papier qu'il portait sur lui, entre l'étoffe et la doublure de son habit. Durant les dernières années de sa vie il se trouvait à tous les saluts, visitait toutes les églises où l'on exposait des reliques, et avait un almanach spirituel, qui l'instruisait de tous les lieux où il y avait des dévotions particulières. Il mourut à Paris, le 19 août 1662, âgé de 39 ans et deux mois. Son corps ayant été ouvert, on trouva qu'il avait l'estomac et le foie flé-

tris, et les intestins gangrenés : on remarqua avec étonnement que son crâne contenait une quantité énorme de cervelle, dont la substance était fort solide et fort condensée. Il fut enterré à Paris, à Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, où l'on peut voir encore son épitaphe. (*Voyez* Domat.) Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de Pascal : I. Des *Pensées sur la Religion*, Paris, 1715, in-12. Ces *Pensées* ont été réimprimées à Londres, 1776, in-8°, avec des notes de Voltaire et de Condorcet, qui est aussi l'auteur d'un *Éloge de Pascal*, qui se trouve en tête de cette réimpression. C'est le fruit de différentes réflexions qu'il avait faites sur le christianisme. Cet auteur éloquent avait destiné les dernières années de sa vie à méditer sur la religion, à travailler pour sa défense contre les athées, les incrédules et les juifs. Ses infirmités l'empêchèrent d'achever cet ouvrage, et il n'en resta que quelques *fragmens*, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragmens qu'on a publiés ; et dans ces restes précieux d'un grand homme on reconnaît cette force, cette sublimité de génie, cette précision qui le distinguaient. « Le grand athlète du christianisme, a-t-on dit, celui qu'on ne peut vaincre ni ébranler, c'est Pascal. Il tient l'homme en sa puissance ; tantôt il l'élève aux célestes régions, et tantôt il le plonge dans l'abîme de sa propre misère. Ses *Pensées*, qui n'étaient pour lui que des matériaux imparfaits d'un très-grand ouvrage, nous présentent les traces du génie le plus vaste et le plus puissant. » Cependant cet ouvrage a été attaqué par Voltaire. Non-content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime*, et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. Pascal s'est trompé, à la vérité, en avançant que « la poésie n'avait point d'objet fixe. » Ce sublime génie, qui savait tant de choses, et qui les savait si bien, ne se connaissait que très-médiocrement en beautés poétiques, et il a eu tort de parler de ce qu'il n'entendait pas. On estime les éditions des *Pensées de Pascal*, de M. Renouard, Paris, 1803, 1812 ; in-18 et in-12 ; et celle de Didot l'aîné, Paris, 1817, 2 vol. in-8°. II. Un *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12. III. Quelques autres Écrits pour les curés de Paris, contre l'Apologie des casuistes, du P. Pirot.... Les éditions les plus recherchées des *Provinciales*, sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne, en 1684 ; et celle qui est in-12, en français seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657. On estime encore l'édition d'Amsterdam, en 4 vol. in-12, 1749, avec les notes de Wendrock (*voyez* Nicole), et celle de Paris, 1754, 4 vol. in-12, avec un Discours préliminaire, par Rondet. — Gilberte Pascal, sa sœur, veuve de Florin Perier, a mis en tête des *Pensées sur la Religion* la Vie de son frère. « Cette Vie, dit Condorcet, est l'ouvrage d'une dévote janséniste, plus occupée de prouver que son frère était un Saint, que de faire connaître un grand homme. » Une autre sœur de Pascal, religieuse de Port-Royal (Euphémie), montra un grand caractère dans les persécutions suscitées à de pauvres filles qui avaient osé refuser de signer que les cinq propositions condamnées se trouvaient

dans un gros livre latin d'un évêque étranger qu'elles ne pouvaient comprendre. « Quand les évêques ont des courages de filles, répondit-elle, il convient que les filles aient des courages d'évêque. » Condorcet a écrit un *Éloge de Pascal* en tête de l'édition qu'il a donnée de ses *Pensées;* mais cet Éloge décèle partout l'intention d'atténuer la réputation de celui qui en est l'objet. On a encore, par forme d'additions, imprimé à la suite des *Pensées*, deux morceaux échappés à Pascal dans des genres bien différens : l'un est une amulette mystique ; l'autre des vers galans. Il est douteux que ces vers soient de lui. « Les *Œuvres* de Blaise Pascal ont été recueillies par Bossut, en 5 vol. in-8°, Paris, 1779. Cette édition peut être regardée comme la première jusqu'à présent ; du moins la plupart de ses ouvrages n'avaient point été réunis en corps, et quelques-uns étaient restés manuscrits. Cette collection est due à l'abbé Bossut, de l'Académie des sciences. « Cet homme extraordinaire, dit-il, reçut en partage de la nature tous les dons de l'esprit : géomètre du premier ordre, dialecticien profond, écrivain éloquent et sublime. Si on se rappelle que dans une vie très-courte, accablée de souffrances presque continuelles, il a inventé la *Machine arithmétique*, les *Élémens* du calcul des Probabilités, la *Méthode* pour résoudre les problèmes de la *Roulette*; qu'il a fixé d'une manière irrévocable toutes les opinions encore flottantes des savans, touchant la pesanteur de l'air ; qu'il a écrit un des ouvrages les plus parfaits qui existent dans la langue française ; que, dans ses *Pensées*, il a des morceaux d'une profondeur et d'une éloquence incomparables, on sera porté à croire que chez aucun peuple, dans aucun temps, il n'a existé de plus grand génie. Tous ceux qui l'approchaient dans le commerce ordinaire de la vie reconnaissaient sa supériorité : on la lui pardonnait, parce qu'il ne la faisait jamais sentir lui-même. Sa conversation instruisait sans qu'on s'en aperçût, et qu'on pût en être humilié. Il était d'une indulgence extrême pour les défauts d'autrui : seulement par une suite de l'attention qu'il avait de réprimer en lui-même les mouvemens de l'amour-propre, il en aurait souffert difficilement dans les autres l'expression trop marquée. Il disait à ce sujet, « qu'un honnête homme doit éviter de se nommer ; que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité sociale le cache et le supprime. On voit par les *Lettres Provinciales*, et par plusieurs autres ouvrages qu'il était né avec un grand fonds de gaîté : ses maux même n'avaient pu parvenir à la détruire entièrement. Il se permettait volontiers, dans la société, les railleries douces et ingénieuses, qui n'offensent point : elles avaient ordinairement un but moral. Ainsi, par exemple, il se moquait avec plaisir de ces auteurs qui disent : Mon Livre, mon Commentaire, mon Histoire. Ils feraient mieux, ajoutait-il plaisamment, de dire : notre Livre, notre Commentaire, notre Histoire ; car d'ordinaire il y a en cela bien plus du bien d'autrui que du leur.... « Nous terminerons son article par ces vers de Laharpe, destinés pour le portrait de ce grand homme :

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,

Son esprit créateur devina la science
Des calculs et des mouvemens,
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots, et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez.... Il mourut à trente ans.

PASCAL (Philippe), de Cosenza, jurisconsulte du 17e siècle, fut, en 1612, juge de la vicairie, et, en 1625, conseiller; il a écrit un ouvrage intitulé : *De viribus patriæ potestatis*, imprimé à Naples, en 1618, in-fol.; à Cologne, en 1619, in-4°, et réimprimé de nouveau à Naples, en 1627, avec les additions de l'auteur, et quelques années après avec d'autres remarques par François-Marie Prato.

PASCAL (Valentin), d'Udine, vivait sous le pontificat de Paul V, et fut secrétaire du cardinal Montalte. Il a écrit, *De rebus Moschicis; de Italiæ fluminibus*, etc.

PASCAL (Jean-Benoît), né à Paris, en 1725, et mort au commencement de ce siècle, a publié : I. Les *Textes latins* des passages de la Bible et de l'Imitation, cités dans l'*Année spirituelle*, 1767, in-12. II. *Officia divina pro variis anni temporibus recit. ex Breviariis et Missalibus desumpta*, 1773, in-12. III. *Officia S. Pietatis exercitia ex variis Scripturæ locis desumpta*, 1776, in-12.

PASCHAL Ier (Saint), en latin *Paschasius*, pape, né à Rome, succéda dans la chaire de Saint-Pierre, à Étienne IV, en 817. Il envoya des légats à Louis-le-Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au Saint-Siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés par les iconoclastes, et couronna Lothaire empereur. Sous ce pontife vertueux, mais faible, Rome fut déchirée par les factions, et fut en proie à toutes sortes de crimes.

PASCHAL II, pape, né en Toscane, était nommé auparavant Reinier. Il fut religieux de Cluni, et succéda au pape Urbain II, le 12 août 1099. Il excommunia l'antipape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitaient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri Ier, roi d'Angleterre, et de l'empereur Henri IV. Ce prince passa en Italie, l'an 1110, pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renoncerait au droit des investitures. Henri était si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures, il le fit arrêter. Cette violence irrita tellement les citoyens de Rome, que dès le même jour, ils firent main-basse sur tous les Allemands qui se trouvaient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il lui eût accordé ce qu'il souhaitait. La concession des investitures qui avait été le prix de la liberté de Paschal fut cassée dans deux conciles, que le pape, rendu à son siége, fit tenir à Rome, en 1112 et 1116. Il s'éleva peu de temps après une autre révolte contre le pontife, qui fit des efforts inutiles pour réduire les rebelles. Accablé du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, et n'y put réussir. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres*, dans la collection des Conciles du Père Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du

nom de PASCHAL ; l'un du temps de Sergius Ier, l'autre qui s'opposa au pape Alexandre III. *Voy.* ce dernier article, et GUI DE CRÊME.

PASCHAL (SAINT PIERRE), religieux de la Mercy, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant Don Sanche, puis évêque de Jaën, en 1295. Paschal combattit avec courage le mahométisme, et fut pris par les Maures de Grenade, en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage, et le firent ensuite mourir cruellement. Son nom est en grande vénération en Espagne. Sa Vie fut imprimée, in-12, à Paris, en 1674.

PASCHAL (CHARLES), vicomte de Quente, conseiller d'état et avocat-général au parlement de Rouen, né l'an 1547, à Coni, en Piémont, fut ami de l'avocat-général Faur de Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talens le firent envoyer en qualité d'ambassadeur en Pologne, l'an 1576, puis en Angleterre, l'an 1589, et chez les Grisons, en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta une fleur de lis à ses armes. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'État, il alla mourir à sa terre de Quente, près Abbeville, en 1625. On de lui : I. Un Traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur en homme qui savait et les connaître et les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzevir, 1643, in-12. II. Son ambassade chez les Grisons, publiée in-8°, sous le titre de *Legatio Rhetica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. III. La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, 1617, in-12. IV. *Coronæ, opus X libris distinctum, quibus res omnis coronaria episcoporum eructa et collecta monumentis continetur*, Lugd. Batav., 1671 ; vel ditalo, renovato, 1680, in-8° ; bonne édition. V. *Censura animi ingrati*, in-8°.

PASCHAL (FRANÇOISE), née à Lyon, vers 1530, se fit une réputation par ses talens divers. Elle a beaucoup écrit, et parmi ses ouvrages on distingue : I. *Agatonphile, martyr*, tragi-comédie, Lyon, 1655, in-8°. II. *Endymion*, tragi-comédie, Lyon, 1657, in-8°. III. *Sesostris*, tragi-comédie, Lyon, 1661, in-12. IV. Le *Vieillard amoureux*, ou *l'heureuse feinte*, pièce comique en 1 acte, et en vers de quatre pieds (ou de huit syllabes), Lyon, 1664, in-12. Le sujet en est tiré d'une aventure arrivée à Lyon. V. *L'Amoureux extravagant*, pièce comique en un acte, en vers, Lyon, 1657, in-8°. On lui doit encore des *Noëls* français et bourguignons, publiés à Dijon, en 1723, in-12.

PASCHAL DE SESSA (JEAN), médecin, né en Campanie, florissant au commencement du 16e siècle. Il se fit une réputation par un ouvrage intitulé : *De morbo composito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur, liber*, Neapoli, 1534, in-4°, qu'il composa sur la maladie vénérienne, dont s'occupaient alors tant de médecins. Il se trouve dans le premier tome de la collection de Venise.

PASCHAL (Michel-Jean), né à Valence, en Espagne, médecin au 16e siècle, avait étudié son art dans sa ville natale, sous Louis Collado, et à Montpellier sous Jacques Faucon. Ses progrès furent tels, que, de retour dans sa patrie, il se distingua parmi ses collègues par son savoir et par ses ouvrages; le premier est un traité *de morbo gallico*, inséré dans le second tome de la collection de Venise; le second est une traduction en catalan de l'ouvrage de Jean de Vigo, intitulé *practica in chirurgiâ*, imprimée à Valence, en 1537. On a encore de lui : *Praxis medica, sive methodus medendi*, Valentiæ, 1555, in-8°.

PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Corbie, sous Saint Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur d'Adélard, il composa, vers 831, un *Traité du corps et du sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie, en Saxe. Il enseigne dans ce Traité que « le corps de Jésus-Christ est réellement, dans l'Eucharistie, le même qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté au ciel. » Cet ouvrage, d'un faible intérêt et mal écrit, renfermait néanmoins quelques expressions nouvelles. Ratramne et Jean Scot les attaquèrent; Paschase les défendit avec force, et prétendit qu'il n'avait écrit que ce que tout le monde croyait depuis les apôtres. Il était alors abbé de Corbie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, et l'aversion que ses moines conçurent contre lui, l'obligèrent de se démettre de son abbaye : il vécut en simple religieux, et mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et n'ayant point voulu par humilité être ordonné prêtre. Le ministre Claude et plusieurs autres écrivains calvinistes ont prétendu que le dogme de la transsubstantiation n'était pas antérieure à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux; mais Arnauld et Nicole ont établi dans leur Traité de *la Perpétuité de la foi*, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Église. Les ouvrages de Paschase sont : I. Des *Commentaires* sur Saint Matthieu, sur les *Lamentations* de Jérémie. II. Son *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. III. Une *Épître à Frudegard*, sur le même sujet. IV. La *Vie de Saint Adélard*, et d'autres ouvrages savans, mais mal écrits, que le P. Sirmond fit imprimer à Paris, en 1618, in-fol. D. Martenne a inséré dans sa collection le traité *De Corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du P. Sirmond, et quelques ouvrages découverts depuis 1618. Dom d'Achéry a publié dans le tome 12 de son *Spicilége*, le traité de Paschase-Ratbert, *De partu Virginis*, question qui fit grand bruit aussi dans le 11e siècle, et à laquelle ce bénédictin prit part.

PASCHASIUS. *Voyez* l'article précédent, et Paschal Ier, pape.

PASCHETTI (Barthélemi), de Vérone, philosophe et médecin, florissait dans le 16e siècle. Il a publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *De dis-*

tillatione, Catharro vulgò dictâ, libri tres, etc., Venetiis, 1615, in-4°. II. *Dialogo delle Bellezze di Genova, nel quale si ragiona del sito della città, degli uomini illustri antichi e moderni, e delle donne similmente*, etc. Il a encore traduit du latin du malheureux Jacques Bonfadio, en italien, cinq livres des *Annales de Gênes*, depuis 1528, époque où cette ville recouvra sa liberté, jusqu'en 1550.

PASCHIUS (George), né à Dantzick, en 1661, d'un marchand de cette ville, fit différens voyages en Allemagne, en France et en Angleterre. Ses courses finies, il fut fait professeur de morale, en 1701, à Kiel, et, en 1706, professeur extraordinaire en théologie. Il mourut l'année suivante. On a de lui : I. *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, 4e édition, Leipsick, 1700, in-4°. Ce livre, peu commun est rempli de recherches profondes, qui auraient demandé un ordre plus méthodique. L'auteur tâche de découvrir qu'elles étaient les connaissances des Anciens, dont celles des Modernes sont venues imperceptiblement. Il veut prouver que les choses que nous nous flattons d'avoir inventées ne nous doivent tout au plus que leur perfectionnement. C'est une espèce de paradoxe ; mais il le soutient par un grand nombre de faits curieux sur l'histoire et les progrès des sciences et des arts. II. *De fictis rebuspublicis*, 1705, in-4°. C'est un *Traité sur les républiques* imaginées par Platon, par Morus, par Campanella. III. *De variis modis moralia tractandi*, 1707, in-4° ; compilation indigeste, mais pleine d'une érudition peu commune.

PASCOLI (Léon), célèbre littérateur, né à Pérouse, vers 1670, s'appliqua avec fruit aux sciences et aux beaux-arts, et publia un grand nombre d'ouvrages qui attestent ses connaissances et son érudition. I. *Testamento politico, in cui si fanno diversi projetti per istabilire un regolato commercio nello stato della chiesa*, Cologne, 1733, in-4°. II. *Il tevere navigato e navigabile, con due discorsi sopra le cause delle di lui inondazioni, e loro rimedj*, Rome, 1740, in-4°. III. *Vite de pittori, scultori ed architetti Perugini*, Rome, 1720, in-4°. IV. *Vite di pittori, scultori, ed architetti moderni*, Rome, 1730-36, 2 vol. in-4°.

PASCOLI (Gabriel), de Ravenne, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, enseigna la théologie, et obtint des succès dans la chaire. Après une carrière consacrée aux travaux évangéliques, il mourut au commencement du 17e siècle. On a de ce chanoine plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivans : I. *La Pazzesca da pazzia degli uomini e donne di corte innamorati, ovvero il cortigiano disperato*, Venise, 1592 ; et Bologne, 1602. II. *Judicium Paridis per singula capita mysticè variis conclusionibus firmatum, publicoque certamini expositum*, Placentiæ, 1603.

PASCOLI (Alexandre), médecin, né à Pérouse, mort vers le milieu du dernier siècle, après avoir professé la médecine dans les écoles de sa ville natale, publia, en compilant les

ouvrages de Borelli, de Malpighi, de Bellini, de Redi, de Bartholini, Vieussens et autres, une *Anatomie du corps humain* en trois livres. I. *Il corpo umano, e breve storia dove con nuovo metodo si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4°; Venise, 1712, in-4°, et 1727, 3 vol. in-8°. II. *Delli febri teorica e practica secundo il nuovo sistema*, Venise, 1701, in-4°. III. *Del moto*, Rome, 1723, in-4°. Il publia plus tard, *Riposte ad alcuni consulti*, première partie, Rome, 1736, in-4°; seconde, *idem*, 1738, in-4°.

PASES-PASCS, fameux magicien de l'antiquité, qui, par le moyen de ses enchantemens, faisait paraître des festins préparés avec des officiers qui y servaient, et les faisait disparaître quand il le voulait. Il avait, dit-on, ce que nous appelons en France une pistole volante, c'est-à-dire, une pièce de monnaie qu'il avait fabriquée, laquelle, après avoir été donnee en paiement, se trouvait toujours dans sa bourse, d'où vient le proverbe. *Pasetis obolus*, lorsqu'on voyait quelque chose de surprenant.

PASI (FRANÇOIS), né à Rome, l'an 1551, d'une famille noble, originaire de Bologne, entra chez les jésuites en 1573, et fut envoyé en mission avec quatre autres de ses confrères dans les Indes, où il aborda le 13 septembre 1578. Après avoir appris les langues japonaise et chinoise, il fit voile pour Macao, où il attendit le moment favorable de s'embarquer pour le Japon. Arrivé dans ce royaume, il se livra avec succès aux travaux apostoliques, et opéra un grand nombre de conversions; de retour à Macao, il y mourut le 30 août 1612. On a de lui: I. *Annuæ litteræ de Sinis*, 1583. *II. Annuæ litteræ ex Japoniâ*, 1598, *cum adjunctâ narratione mortis Taicusamæ imperatoris Japoniæ*, Romæ, 1601. III. *Annuæ litteræ anni* 1601, *et sequentium usque ad annum* 1606, Romæ, 1608; et Lugduni, 1609.

PASINI (LOUIS), professeur de philosophie et de médecine à l'université de Padoue, sa patrie, mort le 22 août en 1567, à l'âge de plus de 80 ans, s'acquit dans la pratique de son art une telle réputation, que les personnes les plus distinguées l'appelaient à leur secours; mais, comme il fallait se déplacer, Pasini refusait presque toujours, et sans un ordre exprès du doge, il ne se serait point rendu auprès du duc d'Urbin, commandant alors l'armée de la république. Cependant l'attachement du duc et du médecin étant devenu mutuel, Pasini ne revint qu'après la mort du premier à Padoue, où il reprit les exercices de la chaire. Il avança les progrès de la médecine, par une grande application à l'étude et par une profonde connaissance des secrets de la nature. On a de lui: I. *De pestilentiâ Patavinâ anni* 1556, Patavii, 1556, in-4°. II. *Liber, in quo de thermis Patavinis ac quibusdam aliis Italiæ balneis tractatur*. Cet ouvrage se trouve dans la collection de Venise, *de Balneis*.

PASINI (ANTOINE), de Vérone, médecin du 16° siècle, a donné en latin *Adnotationes et emendationes in versionem Dioscoridis à Mattiolo propositam*, Bergame, 1691. Il les avait d'a-

bord traduites en italien ; mais avant de les publier, il les soumit à l'examen de Melchior Guillandino, célèbre médecin de Padoue, qui lui conseilla de les mettre en latin. On a encore de lui un poëme latin sur la Fontaine de fer, intitulé *Ferronia*.

PASINI (Joseph), de Turin, prêtre et abbé de Monte-Canisio, l'un des conseillers du roi de Sardaigne, et bibliothécaire de l'université royale de Turin, s'acquit une grande réputation par sa connaissance et son habileté dans les langues orientales, et par les nombreux et savans ouvrages dont il a enrichi la république des lettres. Après une longue carrière consacrée entièrement à l'étude, Pasini mourut à Turin vers l'an 1765. Ses principaux ouvrages sont : I *Vocabolario italiano-latino per uso degli studiosi di belle-lettere nelle regie scuole di Torino*, etc., Turin, 1747, 2 vol. in-4°. Ce vocabulaire fut réimprimé plusieurs fois depuis à Venise. L'auteur en donna aussi un abrégé à l'usage des écoles de grammaire. II. *Storia del nuovo Testamento, con alcune riflessioni morali, ed osservazioni istoriche ad uso del uomo cristiano*, Turin, 1749; et Venise, 1751. III. *Codices manuscripti bibliotecæ regii Taurinensis Athænei per linguas digesti, et binas in partes distributi, etc. ; recensuerunt, et animadversionibus illustrârunt Josephus Pasini regis à consiliis, bibliothecæ præses et moderator, Antonius Rivautella, et Franciscus Berta, ejusdem bibliothecæ custodes*, Taurini, 1749 et 1750, 2 vol. in-fol. IV. *Grammatica linguæ sanctæ institutio cum vocum anomalarum explicatione*, Patavii, 1739.

PASITÈLE, sculpteur, né dans la Grande Grèce environ 300 ans avant Jésus-Christ, reçut le droit de citoyen romain lorsque les habitans de cette contrée en furent qualifiés. On voyait de sa main dans le palais de Metellus un *Jupiter* d'ivoire. Pline ajoute qu'il fut regardé comme l'auteur de beaucoup d'autres ouvrages ; mais comme ils étaient confondus parmi le grand nombre de statues qui se trouvaient à Rome, nous ne pouvons croire à ses talens que sur la foi de Varron. Il paraît qu'il excellait à représenter les animaux. Un jour, fortement appliqué à modeler un lion récemment apporté d'Afrique, il fut mis en pièces par une panthère qui s'échappa de sa loge. Il avait écrit cinq livres sur les chefs-d'œuvre qui étaient dans le monde entier. Pline ne croit pas que soit ce Pasitèle qui eut pour élève un Colotès de Paros, auteur d'une table d'or et d'ivoire, sur laquelle les vainqueurs aux jeux olympiques déposaient leurs couronnes.

PASMANS (Barthélemi), de Maëstricht, docteur en théologie à Louvain, obtint la place de président au collége d'Arras, où il forma d'excellens sujets. Il servit très-utilement l'évêque de Ruremonde, dont il fut le conseil. Ce docteur mourut à Louvain, en 1690, à 49 ans. On a de lui, sur la règle des mœurs, un grand nombre de thèses qui renferment des leçons utiles.

PASOLINI (D. Séraphin), chanoine de Saint-Jean de Latran, né d'une noble famille de Ravenne, le 16 juin 1649, et mort dans cette ville le 24 décembre 1715, enseigna avec distinction, pendant

plusieurs années, la philosophie et la théologie. On a de lui : I. *Lustri Ravennati dall' anno 600 dopo l'universale diluvio fino al 1713 di nostra Salute, col compendio storico del dominio e governo della città di Ravenna*, 7 vol. imprimés en diverses années et divers lieux, de 1678 à 1715. II. *Uomini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere è d'armi*, etc., Bologne, 1703.

PASOR (MATHIAS), né à Herborn dans le comté de Nassau, en 1599, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre ; il s'établit à Oxford, et y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la morale, et y mourut aimé et estimé en 1658. On a de lui un Recueil des Thèses auxquelles il avait présidé lui-même. Il a publié les ouvrages de George Pasor, son père, professeur en grec à Franeker pendant onze ans, après l'avoir été en hébreu pendant 19 à Herborn, et mort en 1637. Les principaux sont : I. *Lexicon Novi Testamenti*, livre utile, contenant tous les mots grecs du Nouveau Testament, Elzévir, 1672, in-8°. II. *Manuale Testamenti*, etc. III. *Collegium Hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode. Mathias Pasor n'a rien voulu faire imprimer de lui, parce que, disait-il, il ne voulait ni détourner les jeunes gens de la lecture des bons livres qui existaient déjà, ni exposer les libraires à risquer de perdre leurs avances.

PASQUALIGUS (ZACHARIE), religieux théatin de Vérone, vers le milieu du 17e siècle, étudia la théologie morale ; il a donné *Praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-fol. Le pays où il naquit avait conservé l'usage de dépouiller quelques enfans de leur virilité ; usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouvela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pasqualigus a fait un *Traité moral* sur cette cruelle opération. La singularité de la matière le fait rechercher. *Voy.* INCHOFFER.

PASQUALINUS (POMPÉE), chanoine de Sainte-Marie-Majeure à Rome, a publié à Rome, en 1616, in-8°, un *Index vocum* sur les *Métamorphoses* d'Ovide.

PASQUIER (ÉTIENNE), avocat au parlement, né à Paris, en 1529, y plaida avec un talent distingué. Son éloquence brilla surtout dans le temps des querelles des jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfans d'Ignace, et Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société n'était rien moins que flatteur. « Cette société, disait Pasquier, sous l'apparence d'enseigner gratuitement la jeunesse, ne cherche que ses avantages. Elle épuise les familles par des testamens extorqués, gagne la jeunesse sous prétexte de piété, médite des séditions et des révoltes dans le royaume. Avec ce beau vœu qu'elle fait au pape, elle en a obtenu des priviléges qui doivent faire soupçonner sa fidélité, et craindre pour les libertés de l'Église de France, l'autorité et

la personne de nos rois, et le repos de tous les particuliers. » Sa conclusion fut « que cette nouvelle société de religieux, qui se disaient de la compagnie de Jésus, non-seulement ne devait point être agrégée au corps de l'université, mais qu'elle devait encore être bannie entièrement, chassée et exterminée de France. » Cette conclusion parut fort dure, ainsi que le reste du plaidoyer qui n'était d'ailleurs qu'une déclamation ampoulée. Les jesuites furent seulement exclus de l'université. Le mérite de Pasquier fut récompensé par Henri III. Ce monarque le gratifia de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il exerça avec une intégrité peu commune. Il la remit à son fils peu de temps après, et mourut à Paris, le 31 août 1615. Pasquier a fait une épigramme latine assez ingénieuse sur Théod. de Bèze qui s'était marié trois fois : il dit qu'il avait pris la première *propter Opus*, la deuxième *propter Opes*, la troisième *propter Opem*. *Voy.* TH. DE BÈZE. Cet homme célèbre avait une imagination vive, son caractère était porté à la satire ; il était surtout très-violent dans ses plaidoyers ou dans ses écrits. La parfaite connaissance qu'il avait de l'histoire ancienne, et particulièrement de l'histoire de France, fait rechercher ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Poésies* latines et françaises. Celles-ci sont très-faibles ; et les autres l'emportent de beaucoup. On trouve dans les poésies latines six livres d'*Épigrammes*, et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les poésies françaises, imprimées en 1610, in-8°, sont divisées en *Jeux poétiques*, en *Versions poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qui s'y trouve de plus saillant. Un assez long dialogue, sous le titre de *Pastorale du vieillard amoureux*, rempli de détails ingénieux et piquans. Pasquier ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, en 1579, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poètes latins et français du royaume s'exercèrent sur ce grave sujet. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé : *La Puce des grands jours de Poitiers*. La *Main* de Pasquier est un autre recueil de vers à l'honneur de cet homme célèbre. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre qui lui faisait son portrait avait oublié de lui faire des mains : cette singularité excita la verve de tous les rimeurs du temps. Pasquier lui-même fit les vers suivans, pour être mis au bas de son portrait :

Nulla hic Pascasio manus est ; Lex Cincia quippè
Causidicos nullas sanxit habere manus.

C'est à cette occasion qu'un poète malin lança cette épigramme :

Une certaine loi, chez les premiers Romains,
A tous les avocats défend d'avoir des mains.
Elle a trop de rigueur, il fallait la combattre.
Je pense qu'ils rêvaient ces gens des temps passés.
Deux mains, ce n'est pas trop ; point, ce n'est pas assez :
Plût à Dieu qu'en ce temps ils n'en eussent que quatre.

II. *Ordonnances générales d'amour envoyées au seigneur baron de Myrlingues, chancelier des îles d'Hières pour les faire étroitement garder par les vassaux dudit seigneur en sa juridiction de la Pierre-au-lait* ; imprimés à Vallezergues,

au Mans, 1574, in-8°; Anvers, 1574, in-16; livre obscène. On ne trouve point cet écrit dans l'édition in-fol. des Œuvres de Pasquier. III. *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. On y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avait de l'imagination. Mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions. IV. Des *Épîtres*, en 5 vol. in-8°, publiés en 1619. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur notre histoire. « On sent, dit M. Anquetil, l'importance des anecdotes qu'un homme curieux comme Pasquier, peu crédule, bon critique, pouvait demander, dans l'intimité d'un commerce secret, à des amis dont il croyait être sûr. Aussi y a-t-il peu d'auteurs du temps qui inspirent autant de confiance. Non content de rapporter les actions, Pasquier en raisonne avec ses amis. Les motifs les plus cachés n'échappent pas à sa pénétration, et sa sagacité lui en fait quelquefois prévoir et annoncer les suites. Il était zélé royaliste. La moindre atteinte à l'autorité royale, par quelque main qu'elle fût portée, catholique ou calviniste, par quelque raison qu'elle fût autorisée, excite également son indignation. Cependant, juge équitable, jusque dans ses affections les plus vives, Pasquier condamne hautement les vices des princes; mais il inculque partout que leurs défauts, quelque énormes qu'ils paraissent, ne doivent jamais autoriser la révolte ni même la désobéissance. Enfin c'est un de ces auteurs qu'on peut suivre pour ainsi dire aveuglément, parce qu'il joignait à la bonne foi l'esprit de discussion, et une pénétration peu commune à la justesse de caractère. » V. Le *Catéchisme des Jésuites*, Paris, 1602, in-8°; satire que les jésuites seuls pouvaient trouver piquante. Il y traite Ignace, fondateur des jésuites, de chevalier errant, de fourbe, de menteur, de cafard, qui voulut être reconnu pour un autre Jésus-Christ; de gourmand, de régicide, de Manès, pire que Luther, parce que sa secte est revêtue de papelarderie; de démon incarné, de grand sophi, de grand âne, de Don Quichotte: telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom excitait sa bile; aussi Bayle s'écriait-il: « Quelle doit être sa rage en voyant mettre au nombre des Saints, celui qu'il avait peint des couleurs les plus noires? » François-Xavier était, selon lui, un cafard, un Machiavel, un successeur de l'hérésiarque Manès; ses miracles, des contes de la quenouille, etc., etc. « Les jésuites sont les scorpions de la France; ils sont non les premiers piliers du Saint-Siége, mais les premiers pilleurs. On ne doit pas les appeler ordre jésuite, mais ordure jésuite, parce qu'ils vendent en gros les sacremens, plus cher que Giési ne voulut vendre le don des miracles à Naaman; les jésuites sont autant de Judas: il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juiverie, voire que tout ainsi que les anciens juifs avaient fait le procès à Jesus-Christ, ainsi ces nouveaux juifs le font maintenant aux apôtres. Il va jusqu'à dire que

dans les vœux des jésuites, il y a de l'hérésie, du machiavélisme et une piperie manifeste. » Enfin ce qu'il dit sur le nom de Pères qu'on donnait aux jésuites, ne pouvait sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'amour*. On trouve à la fin de ce Catéchisme le *Pater* travesti, et la parodie de l'*Ave Maria*, où il y a autant de sarcasmes que de mots. VI. Le *Monophile*, en sept livres, en prose mêlée de vers... Ce magistrat laissa trois enfans, Théodore, Nicolas et Gui. Le premier fut avocat-général à la chambre des comptes : le second, maître des requêtes; laissa un volume de *Lettres*, in-8°, pleines de particularités historiques (*voyez* POITIERS à la fin); et le dernier fut auditeur des comptes. Les *Œuvres* de Pasquier ont été imprimées en 1723, à Amsterdam (Trévoux), en deux vol. in-fol. Il y manque, 1° Son *Catéchisme des jésuites*; 2° Son *Exhortation aux princes*, etc., pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la religion. 1562, in-8°, de vingt-sept feuillets, indiqués dans le nouveau P. Le Long, sous le n° 17838. Si le P. Garasse eût connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la nécessité et l'avantage de l'exercice des deux religions, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres : *S. P. P. Faciebat*. Dans l'exemplaire de Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main : *Stephanus Paschaisus, Parisinus*. Il en avait paru dès 1561 des éditions mutilées, que Pasquier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8°. Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le premier volume. La notice de cet écrit est d'autant plus nécessaire ici, que les rédacteurs de l'édition d'Amsterdam (Trévoux), ne lui ont point donné place dans leur collection, à la tête de laquelle il aurait dû paraître. Pasquier était âgé de 32 ans lorsqu'il publia cet écrit.

PASQUIN, statue de marbre, sans nez, sans bras et sans jambes, placée à Rome près du palais des Ursins, à laquelle les plaisans viennent attacher la nuit les billets satiriques appelés *Pasquinades*. Il semble que ce tronc soit le reste de la figure d'un gladiateur qui en frappe un autre. L'usage de charger ce buste de toutes les satires du temps, vient, dit-on, d'un savetier romain appelé Pasquin, diseur de bons mots, dans la boutique duquel s'assemblaient les oisifs et les malins de Rome. Ce bureau de médisance leur ayant été fermé par la mort du propriétaire, ils dressèrent à côté de sa porte une statue nouvellement déterrée, à laquelle ils attachèrent secrètement les productions de leur méchanceté. Cette liberté s'est conservée jusqu'à ces derniers temps. On voyait encore tous les jours, dans le dernier siècle, les seigneurs et les prélats de la cour de Rome, les princes étrangers et les papes même, exposés aux traits ingénieux des pasquinades. « Il est surprenant, dit un auteur, que, dans une ville où l'on sait bien fermer la bouche aux hommes, on n'ait encore pu trouver le secret de faire taire un morceau de marbre. » Ce n'est pas que quelques papes n'aient eu dessein de réprimer la licence de ces railleries, qui dégénèrent quelquefois

en libelles diffamatoires; mais ça toujours été sans succès. Adrien VI, entre autres, indigné de se voir si souvent attaqué par les satires qui couraient sous le nom de Pasquin, résolut de faire enlever la statue, pour la précipiter dans le Tibre, ou pour la réduire en cendres, mais un de ses courtisans l'en détourna. Il lui représenta que, « si l'un noyait Pasquin, il se ferait entendre plus haut que les grenouilles du fond de leurs marais; et que si on le brûlait, les poëtes, nation naturellement portée à médire, s'assembleraient tous les ans dans le lieu du supplice de leur patron, pour y célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui lui aurait fait son procès. » Pasquin resta donc en possession du droit impuni de déchirer les vivans et les morts. Il adressait ses saillies à *Marforio,* autre statue de Rome, qui mettait dans ses réponses autant de malignité que dans les interrogations. *Voyez* les articles BONA.

PASSÆUS ou DE PAS (CRISPIN), savant fleuriste et graveur d'Arnheim, y a publié, en 1607, 1614, 1616, et 1617, les quatre parties de son *Hortus floridus in quo rariorum florum icones delineatæ exhibentur,* Arnheim, 1614, in-fol. oblung. Cet ouvrage se divise en deux parties, savoir, le *Printemps,* 41 planches; l'*Été,* 19 planches; l'*Automne* 27 planches; et l'*Hiver,* 12 planches, avec le texte imprimé au verso des planches. La seconde partie renferme 120 figures en 61 planches, sans texte. On a une autre édition de cet ouvrage, Utrecht, 1615, in-fol., oblong, texte anglais, à laquelle on a ajouté les planches 47-54 pour le *Printemps.* On doit encore à Crispin Passæus un autre ouvrage intitulé *Les abus du mariage, où sont clairement représentées les subtilités déshonnêtes, tant des femmes que des hommes pour se tromper l'un et l'autre; suivis des vrais portraits des grandes dames, demoiselles nobles, filles de marchands, déguisées en bergères,* 1641, in-4°, oblong. Ce recueil complet est rare. On recherche aussi, à cause des gravures, son *Miroer des Œuvres de l'excellent poète Virgile,* Utrecht, 1612, in-4°; les *Métamorphoses d'Ovide,* Cologne, 1607, in-4°, obl. *Et speculum heroïcum Homeri,* Utrecht, in-4°.

PASSAVANTE (JACQUES), né à Florence, d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et rendit son nom célèbre en Italie par un Traité estimé pour le fonds et pour le style, intitulé *lo Specchio della vera penitenza.* Léonard Salviati le fit imprimer pour la première fois en 1495. L'Académie de la Crusca en donna une édition en 1481, qui est la septième; celle de Florence, 1725, in-4°, est la dernière et la meilleure.

PASSE ou DE PAS (GUILLAUME VAN), graveur au burin, a laissé, entre autres, les *Cinq sens,* d'après Crispin de Pas. *Voyez* PAS.

PASSEMANS. *Voyez* PASMANS.

PASSEMANT (CLAUDE SIMÉON), né en 1702, à Paris, de parens peu favorisés des biens de la fortune, fut d'abord clerc de procureur, ensuite commis d'un marchand de draps, enfin marchand mercier; mais il se reposa du détail de son commerce sur son

épouse. Dès sa jeunesse il s'était beaucoup occupé de physique, d'optique, et d'astronomie. Quoique les machines qui regardaient l'optique fussent son principal goût et son plus grand talent, il en exécuta plusieurs autres, notamment : I. La *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante, présentée à Louis XV, et qu'on voyait dans les appartemens de Versailles. Les révolutions des planètes sont si exactes dans ce rare ouvrage, qu'elles ne s'écartent pas des Tables astronomiques. Il en fit une pour le Grand-Seigneur, où l'on observait le lever et le coucher du soleil et de la lune. II. Un grand *Miroir ardent* de glace, de quarante-cinq pouces de diamètre, d'un grand effet. III. Deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta, en 1765, à Louis XV, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet, dans l'ouvrage de Lalande sur les Canaux de navigation. On estime deux écrits de ce célèbre artiste, l'un est intitulé *Construction d'un télescope de réflexion* de 16 pouces de longueur, faisant l'effet d'une lunette de 8 pieds, Paris, 1738, in-4°, avec figures. Il y en eut une contrefaçon à Avignon, qui est devenue aussi rare que le traité original. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des télescopes*, in-12. Cet écrit n'est qu'un catalogue que l'auteur offrait aux amateurs qui venaient acheter chez lui les différens objets qui y sont indiqués. Ce catalogue a été réimprimé après la mort de Passemant, avec des augmentations par Nicolet et Dolivier, qui ont continué son fonds de commerce. Passemant n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche, comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Cet habile artiste mourut subitement le 6 novembre 1769.

PASSERA (Marc-Antoine), dit aussi *Guena Passarini*, philosophe, naquit à Pallone dans le 16e siècle; il était fils de Nicolas Passera, médecin, et sortait d'une illustre famille, qui, ayant commandé à Modène et à Mantoue, s'était retirée à Gênes, d'où elle avait tiré son surnom. Marc-Antoine s'acquit une grande réputation par son érudition; il enseigna dans les plus célèbres universités d'Italie, et fut honoré de plusieurs gratifications. Il composa divers ouvrages. Passera mourut âgé de 74 ans.

PASSERAT (Jean), né en 1534, à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges, sous Cujas. Ses talens lui firent prendre le chemin de la capitale. Il enseigna les belles-lettres avec réputation dans les colléges de l'université, et obtint, en 1572, la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent extrêmement fréquentées par ce que Paris avait de plus brillant et de plus illustre. Charles IX et Henri III lui donnèrent des marques d'estime. Les fureurs de la Ligue ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'État, le savant professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'en-

trée de Henri-le-Grand dans Paris, en 1594. Se trouvant à Epernay lorsque le prince de Condé vint assiéger cette ville, les habitans le députèrent au prince, qui menaçait de les passer au fil de l'épée, et le prince leur fit grace en faveur de Passerat. Ce poète eut le malheur de perdre un œil, d'un coup de balle qu'il reçut dans un jeu de paume. Cet accident le défigura; mais quoiqu'il eût l'air sévère, sombre et farouche, il n'y avait rien de si aimable que son esprit, et de plus gai que sa conversation. Son mérite lui acquit l'amitié de Henri de Mesmes, qui lui accorda un appartement dans sa maison. Il y demeura trente ans, pendant lesquels il ne cessa de célébrer son généreux Mécène. Son ardeur pour l'étude était extrême; il passait souvent des journées entières sans prendre aucun repas. Passerat mourut le 14 septembre 1602, après avoir souffert les douleurs les plus aiguës pendant cinq années. On connaît l'épitaphe qu'il se fit peu de temps avant que de mourir.

Hic situs in parvâ Janus Passertius urnâ,
Ausonii doctor regius eloquii.
Discipuli memores, tumulo date serta magistri,
Ut vario florum munere vernet humus:
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modo carminibus non onerata malis.
Veni, abii; sic vos venistis, abibitis omnes.

Plus bas on lit cette inscription, qui n'est pas inférieure à celle qui est ici rapportée :

Qui sim, viator, quæris: ipse nescio:
Qui sis futurus, tu tamen per me scies.
Ego tuque pulvis umbra, et umbræ somnium.

Cet écrivain s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Parmi ses vers latins on préfère ses épigrammes, ses épitaphes, et quelques pièces intitulées *Étrennes*. On voit que l'auteur avait acquis, par la lecture assidue des Anciens, cette facilité d'expression, cette pureté de langage, si rares dans les poètes latins modernes; mais il n'a point d'enthousiasme, ni de génie. Il était plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens que pour exprimer de grandes choses. Il appelait les ignorans des demi-hommes, *semi-homines*. Ses vers français, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en poèmes, en élégies, en sonnets, en chansons, en odes, en épigrammes. Quoique le langage ait vieilli, on les lit encore avec plaisir, pour les traits ingénieux et les graces naïves qu'ils offrent : ces agrémens se font surtout remarquer dans la métamorphose d'un homme en oiseau, morceau charmant, sur lequel La Fontaine se forma dans le siècle suivant pour ses contes. « Passerat, disent les auteurs des Annales poétiques, est un de nos plus agréables poètes. On trouve dans ses poésies la plus grande facilité, de la gaîté, point de recherche pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. L'habitude d'enseigner et de régenter n'imprima jamais de morgue à sa poésie. Chez lui, l'homme du monde aimable accompagne toujours le bon poète. Il n'écrit jamais sans projet; il a toujours une idée qui lui fait prendre la plume. Ce n'est jamais ce docte enfilage de mots, aussi vides qu'harmonieux qui, ne parlant qu'à l'oreille, ne disent rien à l'esprit ni au cœur. Il est plus harmonieux que la plupart de ses contemporains; mais son harmo-

nie n'existe jamais aux dépens de sa pensée.

Et son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Passerat composa, avec Rapin, les vers de la satire *Ménippée*, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8°, ou plutôt de la partie de cette satire intitulée l'*Abrégé des États de la ligue*, à la lamentation près sur le trépas de l'âne ligueur, qui est de Durand de La Bergerie. Ces vers ne se trouvent point dans le Recueil de ses poésies; mais on y trouve son poème intitulé *le Chien courant*, qu'il composa à la prière de Henri III. C'est un traité en vers de dix syllabes, des propriétés, de l'usage, de l'éducation et des maladies des chiens de chasse. Le style en est surané... Antoine Teissier, Nicéron, et surtout Leclerc, dans le tome septième de sa *Bibliothèque*, donnent une très-grande notice des ouvrages de Passerat... On a encore de lui : I. *De cognatione ac permutatione litterarum inter se*, imprimé à Paris, en 1606, in-8°, par les soins de Rougevalet, son neveu. Cet ouvrage est estimé et se trouve difficilement, l'auteur y parle de l'ancienne orthographe des mots; il faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il souhaitait que ce fût le seul des siens qui passât à la postérité. II. *Orationes et Præfationes*, publiées d'abord en 1606, in-8°, et réimprimées en 1637, in-8°. Ces discours écrits avec élégance, offrent différentes remarques de littérature. Quoiqu'il fasse souvent allusion à l'antiquité et à des passages des Anciens, son style n'est point composé de lambeaux tirés de leurs ouvrages et mal cousus par un orateur de collège. III. Des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1608, in-fol., dont les savans font cas. IV. Une traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1604, in-8°, dont le style est suranné. IV. *Calendæ januariæ et varia quædam poemata*, 1603, 1606. V. *Recueil des œuvres poétiques de J. Passerat*, augmenté de plus de la moitié, Paris, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Ces deux recueils sont recherchés et ont de la valeur lorsqu'ils se trouvent réunis. *Voyez* MARSILE.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), poète médiocre, et peintre de quelque mérite, mort à Rome, en 1679, âgé d'environ 70 ans, a donné les *Vies des peintres, sculpteurs et architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1673. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été publié à Rome en italien, en 1772. L'auteur, comme peintre, était élève du célèbre Domenichino, et ami d'Algardi et de Garzi. Comme poète, il fit d'assez mauvais sonnets, dont un servit à sa fortune.

PASSERI (JOSEPH), neveu du précédent, né à Rome, en 1654, fut d'abord l'élève de son oncle; mais voyant qu'il ferait plus de progrès sous un autre maître, il s'adressa à Carle Maratte et devint un peintre célèbre. Le style de sa composition est grand, son coloris égale celui de son maître, son invention est facile, son expression agréable et naturelle. Il peignit l'histoire et réussit dans le portrait. Il mourut en 1714.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), né à Farnèse, le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition et par

la connaissance de l'antiquité. Son père le destinait à la jurisprudence; mais en s'adonnant à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avait un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avait beaucoup étendu ses connaissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçait la médecine. Il y recueillit les monumens antiques de cette ville et des environs. En 1726, il tourna toute son attention du côté des antiquités étrusques, et rassembla un grand nombre de lampes, qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après douze ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire-général de Pesaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba de sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Lucernæ fictiles Musei Passerii illustratæ*, Pesaro, 3 vol., 1739, 1751. Il en avait fait un quatrième qui n'a pas été imprimé; il contient les lampes des chrétiens. II. *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, Bologne, 1775. III. *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, Rome, 1767-1775, grand in-fol., 3 vol., avec 300 tables coloriées. IV. Plusieurs *Dissertations* sur des monumens antiques, dont Clément XIV a orné le *Muséum* Clémentin. V. Il est auteur du second et du troisième volume de l'ouvrage intitulé *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, publié à Florence par Gori, en 1750, et du quatrième volume du *Thesaurus veterum diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de notes les autres volumes de cet ouvrage. VI. Un très-grand nombre de Dissertations savantes et pleines de recherches dans différens journaux d'Italie. VII. En 1780, on imprimait à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé *Novus thesaurus gemmarum veterum ex insignioribus dactyliothecis selectarum*. Cet ouvrage divisé en 3 volumes in-fol., a paru à Rome en 1781 et années suivantes.

PASSERINI (Pierre-Marie), de l'ordre des frères prêcheurs, né à Sestola, dans les montagnes de Modène, en 1597, fut nommé, en 1650, inquisiteur de Bologne; appelé quelques années à Rome, il obtint l'emploi de procureur-général, et enseigna la théologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1677. Passerini fut un des plus savans canonistes de son temps. Ses principaux ouvrages sont : I. *De electione canonicâ tractatus*, Romæ, 1663; Cologne, 1693. II. *De hominum statibus et officiis inspectiones morales*, Romæ, 1665, et Cologne, 1695. III. *De electione summi pontificis*, Romæ, 1670. IV. *Tractatus de indulgentiis*, Romæ, 1672, etc., etc.

PASSERINO (Sylvio), cardinal, natif de Cortone, entra jeune au service de la maison de Médicis; son mérite le fit estimer de Léon X, qui le fit son dataire, et lui donna le chapeau de cardinal en 1517. Passerino eut depuis les évêchés de Cortone, sa patrie, de Narbonie, d'Assise et de Barcelonne. Il fut chargé, durant quelque temps, de l'admi-

nistration de l'Etat de Florence, et exerça ensuite les légations de Pérouse et du duché de Spolette; il mourut à Citta di Castello, sur le Tibre, le 20 avril 1529, âgé de 60 ans. Sylvio Passerino, son petit-neveu, lui fit ériger, en 1787, un tombeau dans l'église de San Lorenzo in Lucina, qui était son titre de cardinal.

PASSEROTTI (Hippolyte), jeune dame de Bologne, décapitée dans cette ville, le 3 janvier 1587, avec son amant, appelé Louis, pour avoir empoisonné son mari. La beauté, la jeunesse de cette femme, la fermeté et le courage avec lesquels elle marcha à l'échafaud, excitèrent dans l'ame des spectateurs une surprise mêlée de pitié. Les poètes du temps plaignirent son sort, et, dans des vers élégiaques, ils chantèrent ses graces, sa beauté, et l'espèce de stoïcisme qui l'accompagna jusqu'au lieu du supplice. Le recueil de tous les vers faits à ce sujet, fut publié sous ce titre : *Lamento, ed altre Rime raccolte nel compassionevole successo di dui infelici amanti Ippolita et Lodovico, or miseramente decapitati in Bologna alli 3 di Gennajo del* 1587, Bologne, 1587, in-4°. Un gentilhomme de cette ville donna aussi, à cette occasion, sous un nom supposé, un volume de poésies, qu'il dédia au Tasse, et qui est intitulé : *Corona di ferro e di veneno, ed altre Rime dell' accademico fregiato nella morte d'Ippolita Passerotti; al signor Torquato Tasso*, Bologne, 1587, in-4°. Le Tasse écrivit une lettre de remercîment à l'auteur.

PASSEWAND-OGLOU ou PAZMAN-OALU, fils d'un crieur de nuit ou d'un ramoneur, mais dont le véritable nom est *Osman*, se rendit fameux par sa rébellion contre la Porte ottomane, et l'espèce de guerre qu'il fit contre cette puissance, sur la fin du 16e siècle. Son père, Omar-Aga, qui habitait Widdin une partie de l'année, le fit instruire dans diverses branches des sciences politiques, économiques et militaires. Le jeune Osman joignait à une grande activité d'esprit un caractère très-violent. En 1785, étant à la campagne avec son père, il se prit de querelle avec lui, et les choses en vinrent au point que le fils, s'étant mis à la tête de quelques-uns des vassaux de son père qui lui étaient dévoués, attaqua et mit en fuite ceux qu'Omar avait armés pour sa défense. Les principaux habitans de Widdin s'interposèrent dans cette querelle, qui dura plus de deux ans. Enfin, en 1788, le père fut réduit à demander la paix, et la réconciliation se fit. Depuis ce moment, les gens qu'ils avaient enrôlés furent réunis en un seul corps de troupes, assez nombreux pour que ces deux hommes devinssent en quelque manière les maîtres dans la ville de Widdin, où leur autorité s'accrut de jour en jour avec le nombre de leurs partisans. Ils abusèrent tellement de leur influence, qu'ils faisaient arbitrairement la loi, tant dans la ville que dans les environs, employant la force contre quiconque voulait s'opposer à leur volonté. La Porte, alarmée de cette usurpation de sa souveraineté, envoya contre eux, en 1788, Mehmed-Pacha avec 12 mille hommes, et lui promit le pachalick de Widdin, s'il parve-

nait à les expulser de la ville. Ils furent assiégés pendant trois mois dans Widdin; mais ne pouvant résister à des forces si considérables, le père et le fils prirent le parti de se réfugier, avec 600 hommes qui leur restaient, près du prince Maurojeni, en Valachie. Celui-ci leur accorda sa protection, les nomma l'un et l'autre bir-bassa (commandant de 1000 hommes), et établit Omar commandant à Czernetz, et Passewand-Oglou à Gyurgyero, avec ordre de défendre ces postes contre les Autrichiens. Omar fut, bientôt après, délogé de Czernetz par les troupes impériales, et se sauva, avec dix-sept des siens, sur la rive droite du Danube, où il s'établit dans le château de Kulla, à six lieues de Widdin. Le pacha de Widdin envoya mille hommes, avec ordre de le prendre mort ou vif. Omar, avec ses dix-sept hommes, soutint l'attaque pendant trois ou quatre jours, et reçut sept blessures; mais enfin, le château fut pris d'assaut, la petite garnison égorgée, et Omar fut pris vivant, avec son secrétaire Mula Ibrahim. Au moment où l'on apprit à Widdin cet événement, le peuple s'ameuta en leur faveur, et demanda qu'ils fussent relâchés; le pacha, craignant les suites de ce mouvement populaire, envoya, au-devant du bey qui amenait les deux prisonniers, l'ordre de leur couper la tête secrètement; ce qui fut exécuté; et il fit répandre aussitôt le bruit qu'Omar était parvenu à s'échapper; ce faux bruit calma le peuple de Widdin. Mais Passewand-Oglou, instruit de la mort tragique de son père, résolut d'en tirer vengeance. Il recruta de tous côtés des troupes de Valachie; et, étant parvenu à former un corps de deux mille hommes, il passa le Danube en 1789, et alla s'établir à Bagna, entre Nissa et Widdin, d'où il entretint, pendant quelque temps, des intelligences avec les habitans de Widdin, à l'effet d'exciter contre le pacha le ressentiment des partisans de son père, et de les engager à seconder l'attaque qu'il méditait. Pendant ce temps, il continuait à faire des recrues dans la Bulgarie. Dès qu'il se vit à la tête de 5,000 hommes, outre les partisans secrets qu'il avait dans Widdin, il entra de nuit dans cette ville, dont ses adhérens lui ouvrirent les portes, et s'empara de la citadelle, sans coup férir. Le pacha tombé en son pouvoir, lui présenta, pour sa justification, un firman du grand-seigneur, qui lui ordonnait de mettre à mort Omar-Aga: Passewand-Oglou lui fit grace de la vie, lui ordonna de licencier ses troupes, au nombre de mille à quinze cents hommes, et lui permit de vivre à Widdin, conformément à sa dignité, mais sans aucun pouvoir. Devenu maître de Widdin, Passewand-Oglou en confia l'administration à Bekir-Aga, l'un de ses parens, âgé de soixante ans; et quant à lui, il se rendit avec son corps de troupes, fort de 6,000 hommes, auprès du grand-visir Jussuff-Pacha, qui l'accueillit parfaitement, et lui donna encore 6 mille hommes à commander. Passewand-Oglou, avec ce corps de troupes, se porta sur la Morawa, pour tâcher de secourir la forteresse de Belgrade, assiégée par les Autrichiens; mais il fut attaqué par un corps de troupes impériales, qui mirent sa bande

en pleine déroute, après lui avoir tué près de trois mille hommes, en sorte que Passewand-Oglou se vit réduit à se retirer avec cinq cents hommes au camp du grand-visir, auprès duquel il passa encore deux mois, après quoi il retourna à Widdin, où il se tint tranquille pendant trois ans, sans s'occuper en apparence ni du commandement, ni de l'administration. Mais enfin, il demanda au vieux Békir-Aga compte de sa gestion; et celui-ci ayant refusé de satisfaire à sa demande, Passewand-Oglou le fit mettre à mort, et s'empara de ses biens. Cependant, la Porte envoya un nouveau pacha à Widdin, nommé Alchio-Pacha. Celui-ci ayant instruit le grand-seigneur de l'autorité qu'exerçait à Widdin Passewand-Oglou, soutenu par les habitans de cette ville, demandait un renfort de 12,000 hommes pour l'expulser. Il reçut pour réponse un firman qui lui ordonnait d'envoyer à Constantinople la tête de Passewand-Oglou; mais on ne lui envoya pas les forces nécessaires pour l'exécution de ce firman. Passewand-Oglou, instruit de ce qui se passait, rassemble 2,000 hommes, attaque le pacha qui en avait 3,000, le force de s'enfermer dans la citadelle, et le réduit bientôt à capituler: le pacha, fait prisonnier, consent à licencier ses troupes, à l'exception de 300 hommes pour sa garde, et s'engage à obtenir du grand-seigneur la grace de Passewand-Oglou. L'un et l'autre vécurent pendant quelque temps à Widdin en assez bonne intelligence. Mais, dans le mois de mai 1792, Passewand-Oglou étant allé à la campagne avec 60 des siens, le pacha envoya après lui 400 hommes, qui l'atteignirent dans le village de l'Atesa, à trois lieues de Widdin: il y eut un combat très-vif, à la suite duquel Passewand-Oglou se trouva enfermé avec 50 des siens dans une maison, d'où il parvint à se sauver, à la faveur d'un déguisement. Le pacha découvrit sa retraite, et l'attaqua de nouveau; mais Passewand-Oglou avait eu le temps de rassembler du monde: le pacha fut blessé dans le combat, et fut repoussé avec une perte de 200 hommes. Passewand-Oglou ne perdit pas de temps à renouer ses intelligences avec les habitans de Widdin, et à renforcer ses troupes; et dès qu'il eut rassemblé 3,000 hommes, il se jeta dans Widdin (en juin 1792), et, après un combat assez vif, il parvint à chasser de la ville le pacha et sa garnison, et prit pour la seconde fois possession de la forteresse à main armée. La Porte envoya, en 1794, le pacha Hassl-Mufti, pour conférer avec Passewand-Oglou, et savoir à quelles conditions il voulait se soumettre; mais celui-ci, soupçonnant qu'on lui tendait un piége, rompit bientôt les conférences, et congédia le mandataire de la Porte. Peu de temps après, au commencement de 1795, Passewand-Oglou leva des troupes à Widdin et aux environs, et envoya un détachement de mille hommes, avec ordre de s'emparer de la forteresse de Nicopolis (à vingt lieues au-dessous de Widdin, sur la rive droite du Danube), sous prétexte que la possession de cette place était nécessaire à la sûreté de celle de Widdin. Après vingt jours de siége, Passewand-Oglou s'empara de Nicopolis, y mit garnison, et en donna le com-

mandement à un de ses lieutenans. Vers le même temps, il envoya de nombreux émissaires en Bulgarie et en Servie, pour exciter les janissaires licenciés et les autres mécontens de ces provinces à se rassembler en corps de troupes, et peu de mois suffirent à l'exécution de ce projet. Dès le mois de juin, une foule de mécontens, secrètement dirigés par Passewand-Oglou, qui leur avait fourni de l'artillerie, se portèrent en corps d'armée devant Belgrade, s'emparèrent des faubourgs et de la ville basse, et peu s'en fallut qu'ils n'obligeassent le commandant Hassan-Pacha, qui s'était réfugié dans la citadelle, à se rendre prisonnier. Mais celui-ci ayant tenu bon, et ayant reçu du secours du pacha de Bosnie, parvint, après plusieurs combats sanglans, à mettre en fuite les mécontens, au mois de juillet. La Porte, instruite de la part que Passewand-Oglou avait eue à cette insurrection, jugea qu'elle n'aurait jamais de tranquillité, tant que cet homme dangereux existerait. En conséquence, elle fit marcher, en 1796, une armée de 50 mille hommes, aux ordres du beglier-bey de Romélie, et de quatre autres pachas, avec l'ordre d'attaquer Passewand-Oglou, et de le soumettre. Celui-ci comptait alors près de 30,000 hommes, qui lui étaient entièrement dévoués, et qu'il avait exercés au maniement des armes; il avait d'ailleurs fait fortifier Widdin avec la plus grande activité, et y avait rassemblé une immense quantité de vivres et de munitions, sans qu'on ait jamais su comment il se procurait les fonds nécessaires pour armer, soudoyer et nourrir tant de monde. On sait seulement qu'un certain nombre d'ingénieurs français et de polonais fugitifs, s'étaient rendus auprès de lui; que les premiers l'avaient servi de leurs talens dans l'art des fortifications, et les seconds avaient introduit parmi ses troupes quelques notions de tactique. Après plusieurs attaques infructueuses contre Widdin, le commandant de l'armée ottomane eut recours aux négociations, et le résultat fut que Passewand-Oglou paya 500 bourses à la Porte, moyennant la promesse qu'il serait reconnu pacha de Widdin, et qu'il y aurait une amnistie générale. La Porte ayant ratifié cette convention, l'armée eut ordre de lever le siége de Widdin, qui avait duré trois mois. Mais bientôt Passewand-Oglou transporte la scène en Romélie; une foule innombrable de mécontens, qu'on a désignés sous le nom de voleurs de Romélie, couvraient de leurs ravages cette province: Passewand-Oglou fomenta sourdement une rébellion jusqu'en 1797. Mais après leur expulsion des environs d'Andrinople, il les attira ouvertement auprès de lui, les forma en corps de troupes, dont il grossit la petite armée qu'il avait à Widdin; et dès qu'il se vit à la tête de 30 ou 40,000 hommes, il suivit un plan plus vaste et plus régulier, sous le rapport militaire et politique. Il commença par s'assurer tout le cours du Danube, entre Belgrade et Rudstuck, et mit des garnisons à Nicopolis et Sistowe, au-dessous et au-dessus de Widdin; il s'empara d'Orsowa et de Semendria, d'où il parut vouloir attaquer Belgrade; mais le commandant de cette place ayant ap-

pelé à son secours les pachas de Bosnie et de Thonie, Passewand-Oglou se borna à mettre un corps d'observation dans le voisinage de Belgrade; et, avec le reste de son armée, il se porta rapidement, en deux colonnes, sur la route d'Andrinople, l'une par Nissa et Sophia, l'autre par Tirnowa et Philippopoli. Il battit, chemin faisant, à Nissa, un corps de Bosniaques, qu'il obligea de se réfugier dans Belgrade, et il répandit, dans la Bulgarie et la Servie des émissaires pour grossir le nombre de ses adhérens. Un des moyens qu'il employa avec le plus de succès, fut de diminuer de moitié les impôts dans tous les pays qu'il occupait, et de se concilier la confiance des habitans, par une justice sévère et par la protection du commerce et des propriétés. En peu de temps, il fut maître de toute la Servie et de la Bulgarie, jusqu'à Philippopoli, où il établit son camp. Ali-Pacha, beglier-bey de Romélie, eut ordre de l'attaquer; mais trop inférieur en forces, il se tint sur la défensive aux environs d'Andrinople, tandis que Passewand-Oglou envoyait des partis jusqu'aux portes de cette ville, et même sous les murs de Constantinople. Quelques pachas de Macédoine et de Grèce étaient d'ailleurs d'intelligence avec Passewand-Oglou, et une partie des troupes que l'on faisait marcher contre lui, allait se fondre dans son armée. Tout semblait alors annoncer une révolution dans la Turquie d'Europe, lorsqu'enfin la Porte, sérieusement alarmée, fit accourir de ses provinces d'Asie un grand nombre de troupes, dont elle donna le commandement au célèbre Husseim, capitan-pacha, qu'elle revêtit de la dignité de sérasquier, en mettant sous ses ordres le beglier-bey Ali-Pacha, et les autres pachas restés fidèles à leur souverain. Bientôt l'armée ottomane, forte de près de 100,000 hommes, se rassemble dans les environs d'Andrinople, et menace d'attaquer Passewand-Ogloo dans son camp de Philippopoli; mais Husseim-Pacha trouva plus prudent de le tourner par Tirnowa; il dirigea une forte colonne vers cette place, dont il s'empara sans coup férir, étant parvenu à gagner le commandant que Passewand-Oglou y avait établi. Dès lors celui-ci ne se trouvait plus en sûreté à Philippopoli, et prit le parti de faire sa retraite sur Widdin. Cette marche rétrograde, les sanglantes exécutions qu'ordonna le capitan-pacha dans la Bulgarie, où il fit mettre à mort un grand nombre d'adhérens de Passewand-Oglou; la réputation éclatante de ce sérasquier, la rapidité de sa marche, et la force de son armée; les succès qu'obtint sur le Bas-Danube le pacha de Rudstuck contre les garnisons qu'Oglou avait à Sistowa et à Nicopolis; ceux qu'obtinrent en même temps les pachas de Servie et de Bosnie, qui reprirent les forteresses de Semendria et d'Orsowa; la nécessité où se trouvait Passewand-Oglou de s'enfermer dans Widdin, par suite de ces revers; tous ces événemens arrivés coup sur coup, jetèrent le découragement et l'épouvante dans ses troupes, dont plus de la moitié l'abandonna. Ainsi ce pacha rebelle, qui, pendant deux ou trois mois, s'était vu à la tête d'une armée formidable, qu'il avait portée à plus de soixante mille hommes, se vit réduit à se

défendre dans sa forteresse avec quinze ou seize mille hommes qui lui restaient. Il y fut bientôt investi par l'armée du sérasquier, renforcée des troupes de douze pachas, tant d'Europe que d'Asie, et tout annonçait que Passewand-Oglou succomberait sous des forces aussi imposantes. L'armée de siége fut bientôt secondée dans ses opérations par une flottille de chaloupes armées, qui était venue de Constantinople par la mer Noire, et avait remonté le Danube. Tout ce que la constance, le courage, l'art et la ruse peuvent opposer à la supériorité des forces, fut employé par Passewand-Oglou, pendant quatre ou cinq mois que dura le siége; l'armée ottomane fut repoussée avec une perte considérable dans plus de trente attaques. Enfin, les troupes d'Ali-Pacha ayant été mises en déroute, et ce beglierbey s'étant retiré à Sophia avec les restes de sa troupe, l'armée ottomane, affaiblie et découragée par tant de revers, fut à son tour attaquée par Passewand-Oglou, et mise en déroute complète, après un massacre épouvantable. (On porte à dix mille hommes le nombre des tués dans cette dernière action.) Le sérasquier Husseim-Pacha se retira, avec les faibles débris de l'armée, à Lonya, d'où il ouvrit des négociations, au nom de la Porte, avec Passewand-Oglou. Au bout de quelques mois, les commissaires du grand-seigneur conclurent avec lui un traité, dont les principales conditions connues sont que Passewand-Oglou conserverait le pachalick de Widdin, avec un agrandissement de territoire; qu'il serait élevé à la dignité de pacha à trois queues; que les janissaires expulsés de Belgrade et des autres places, seraient rétablis dans leurs propriétés; enfin, on dit qu'il exigea la destitution de quelques pachas du voisinage. Il paraît que ce qui détermina principalement Passewand-Oglou à se soumettre, fut la crainte de se voir attaqué à Widdin par un corps de quarante mille Russes, en vertu d'un article du traité d'alliance entre l'empereur de Russie et le grand-seigneur, par lequel le premier promettait de faire marcher ce nombre de troupes contre le pacha rebelle, à la première réquisition de la sublime Porte. Après cet accommodement, conclu à la fin de 1798, Passewand-Oglou licencia une partie de ses troupes, qu'il rassembla ensuite à plusieurs reprises contre quelques pachas voisins, et mourut à Widdin, au commencement du dix-neuvième siècle.

PASSI (François), savant professeur, né à Carpi, dans les États de Modène, fut élève du célèbre Thadeo Ugoletti de Parme, vers la fin du 15e siècle. Peu de temps après, il traduisit en latin le *Plutus* d'Aristophane. Cette traduction est assez généralement estimée. Passi occupa divers emplois hors de sa patrie. A son retour à Carpi, en 1539 ou 1544, il fut nommé professeur public, et mourut en 1549. Sa comédie a été imprimée sous ce titre: *Plutus antiqua comœdia ex Aristophane, quæ nuper in linguam latinam translata est*, Parmæ, 1501.

PASSI (Joseph), surnommé aussi *Del Passo*, né à Ravenne, le 13 octobre 1569, passa de l'étude des sciences à celle des langues grecque et latine; il cul-

tiva aussi la poésie, et fut agrégé à diverses académies. Un ouvrage qu'il publia sur les défauts des femmes, souleva contre lui tout le sexe, mais particulièrement les femmes mariées, qui se crurent vivement offensées. Pour les apaiser, il se rétracta, et publia un autre livre sur l'état du mariage, et deux volumes sur les défauts des hommes. Peu de temps après, il se fit moine camaldule à Saint-Michel de Murano de Venise, et mourut dans ce couvent, en 1620. Ses principaux ouvrages sont : I. *I Difetti donneschi*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618. II. *Trattato dello stato maritale*, Venise, 1608 et 1610. Cet ouvrage fut traduit en latin en 1613. III. *La mostruozo fucina delle sordidezze degli uomini*, Venise, 1603. IH. *La continuazione della mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, ibid., 1609. V. *Della magica arte*, etc., Venise, 1614. Ce livre parut sous le nom de Pierre Passi.

PASSIENUS (Crispus), orateur romain, qui fut le premier mari de Domitia. Ayant épousé Agrippine en secondes noces, il devint un personnage considérable, et fut deux fois consul. C'est lui qui disait de Caïus César, qu'il n'y avait jamais eu de meilleur esclave et de plus mauvais maître. Pline dit qu'il aimait si passionément un mûrier, dont le fruit était exquis, qu'il allait souvent l'embrasser et le baiser, et qu'il se couchait même dessous, y prenait ses repas, et lui faisait des libations comme à un dieu, en versant du vin sur son trone.

PASSIGNANI (Dominique), peintre, né à Passignagno, près de Florence, en 1558, mort en 1638, dans cette dernière ville sous le pontificat d'Urbain VIII, était élève de Frédéric Zuccharo, et se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciples Matthieu Roselli et Tiarini. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste. Il représente *l'invention de la Sainte-Croix*.

PASSIONEI (Dominique), cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, en 1682, d'une famille illustre, fit ses études au collége Clémentin à Rome, où il commença dès lors à former une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savans. En 1706 il vint à Paris apporter la barrette au nonce Gualterio, son parent; il s'y livra, comme à Rome, à son goût pour les lettres. En 1708, il passa en Hollande. Il n'avait entrepris ce voyage que comme savant: mais il joua bientôt le rôle de négociateur. On commençait à être fatigué de la longue et funeste guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avaient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passionei pour défendre secrètement les intérêts du Saint-Siége. Ses soins ne furent pas inutiles; il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes allemandes s'étaient établies. Le jeune négociateur repassa par la France en retournant à Rome. Louis XIV lui fit l'accueil le plus favorable, et lui donna son portrait enrichi de diamans. Clément XI le récompensa en 1713 par les

places de camérier secret et de prelat domestique. En 1714 il l'envoya au congrès de Bâle, et en 1715 à Solenre. Son zèle, ses talens, sa dextérité, son activité, sa prudence, sa fermeté, son éloquence éclatèrent dans ces deux négociations. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la propagande en 1719. Sa faveur continua, après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. Clément XII le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI et le prince Eugène lui firent un recueil distingué. Il fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. Benoît XIV, étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor. L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres lui donna la même année le titre d'associé étranger. Il ne survécut pas long-temps à ces honneurs. Il mourut le 5 juillet 1761, se trouvant à table avec le cardinal Sedarra et le prince de Palestrine. Le cardinal Passionei s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, et proscrivit, dit-on, de sa bibliothèque tous les ouvrages des jésuites. Il n'aimait pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetait dans des disputes dont il voulait toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoît XIV avait pour lui, il s'obstinait, dans ses conversations avec lui, à soutenir ses sentimens avec une opiniâtreté inflexible; et c'était presque toujours le pape qui était obligé de céder. Il n'aimait pas le cardinal Velenti, secrétaire d'état: il l'appelait le Bacha. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *pax tecum*. Malgré ses défauts, le cardinal Passionei a des droits à l'estime de la postérité. La révision qu'il fit avec le célèbre Fontanini du *Liber diurnus Romanorum pontificum*: une *Paraphrase du Psaume XIX*, faite sur l'hébreu; une du premier chapitre de l'Apocalypse sur le syriaque; la traduction d'un ouvrage grec sur l'Antechrist; l'*Oraison funèbre du prince Eugène*, traduite en français par madame du Boccage; mille secours littéraires fournis aux savans les plus illustres de son siècle, sont autant de monumens de son goût, de ses connaissances, de son esprit, de sa bienfaisance et de son amour généreux pour les lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionei est auteur des *Acta Legationis Helveticæ*, in-folio. C'est pour ainsi dire un compte rendu des affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il s'était fait, aux camaldules de Frascati, une retraite charmante, composée de plusieurs cellules, où il se plaisait à recevoir ses amis, et à qui il donnait le nom d'un saint; M. de Nivernois y avait la sienne; là, il accueillit les savans de tous les pays qui venaient le voir. L'abbé Goujet a donné un abrégé de la *Vie* de ce cardinal.

PASSIONEI (Benoit), neveu du précédent, a rendu à la littérature un service important, en publiant à Lucques, en 1765, un vo-

lume in-folio, où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette précieuse collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermait aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes. Elle est intitulée : *Iscrizioni antiche, con annotazioni.*

PASSŒUS ou DE PAS. *Voyez* PASSÆUS et PAS.

PASSOLINO (BARTHÉLEMI), religieux de Bologne, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, mort en 1543, a publié *Chronicon de mutationibus statûs civitatis Bononiensis.*

PASSY (M. DE), nom que prit l'évêque Spifame quand il eut changé de religion. *Voyez* SPIFAME.

PASTEUR (JEAN-DAVID), savant distingué et homme d'état, né à Leyde, le 23 mai 1763, se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence et des sciences naturelles. A l'époque de la révolution de 1795, il parut sur la scène politique, et fut envoyé en Angleterre, chargé d'une mission honorable et importante, dont il s'acquitta avec honneur. De retour dans sa patrie en 1796, il fut nommé membre du comité de la marine, et ensuite représentant à la Convention nationale. En 1797, il fut élu président de la seconde Convention nationale. Cette assemblée ayant été dissoute par la révolution du 22 janvier 1798, Pasteur fut envoyé comme prisonnier d'État à la maison du Bois, près de La Haye, et il y resta jusqu'à la contre-révolution, qui s'opéra le 12 juin suivant. Pasteur rentra à cette époque au Corps législatif dont il devint secrétaire. Il mourut le 9 janvier 1804. On a de lui : *Histoire naturelle des mammifères* (en hollandais), 3 vol. in-8°, et les *Russes en Nord-Hollande*, drame en 3 actes. Pasteur a traduit un très-grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. Le *Voyage de Cock autour du monde*, 13 volumes in-8°. II. *L'an 2440 de Mercier.* III. *L'Histoire naturelle du mont Saint Pierre*, par Faujas de Sain-Fond. IV. *Le voyage d'Utrecht à Francfort*, par Cogoan, etc.

PASTEUR (Les FILLES du BON). *Voy.* CYZ.

PASTORINI (JEAN-BAPTISTE), poète, né à Gênes le 19 novembre 1650, entra dans l'ordre des jésuites le 14 décembre 1666, et mourut dans sa patrie le 26 mars 1732. Ses *Poésies* diverses, insérées dans le *Choix des chansons et sonnets* de Gobbi, et dans plusieurs autres recueils, furent ensuite réunies et imprimées sous ce titre : *Poesie del B. Giam-Batista Pastorini della compagnia di Gesù ; opera postuma*, Palerme, 1741 et 1756, in-8°. Elles consistent la plupart en sonnets.

PASTOUREAUX. *Voyez* JACOB.

PASTRENGO (GUILLAUME DE), Véronais, fut employé par les seigneurs de la Scala, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Nous avons de lui un livre *De originibus rerum*, Venise, 1547, bien moins connu que le manuscrit intitulé *De viris illustribus* ; c'est une espèce de Bibliothèque universelle dans la 1re partie ; et dans la 2e, un Dictionnaire géographique. Il était syndic de Vérone en 1337.

PASTRIZIO (Jean), théologien, né à Spalatro en Dalmatie, étudia à Rome les belles-lettres, la philosophie et la théologie, et apprit les langues grecque et hébraïque. Après avoir professé avec distinction dans le collége Urbain de la propagande, il devint secrétaire du cardinal Jean Ciampini, et fut nommé ensuite écrivain et interprète en langue hébraïque au Vatican, emplois qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1708. On a de lui : *Patenæ argenteæ mysticæ, quæ ut potè divi Petri Chrysologi-Forocorneliensis civis, descriptio et explicatio, ubi etiam alia ad eumdem antistitem spectantia perpenduntur*, Romæ, 1706, in-4°.

PATAROLI (Laurent), né à Venise, le 16 mars 1674, et mort dans cette ville le 26 novembre 1727, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages qui sont : *Series Augustorum, Augustarum, Cæsarum, et tyrannorum omnium*, etc. *Panegyricæ orationes veterum oratorum; notis ac numismatibus illustravit, et italicam interpretationem adjecit Laurentius Patarol*, avec une *Lettre* sur une ancienne médaille. Il étudia aussi l'histoire naturelle, comme le prouve son livre intitulé *Osservazioni intorno alla nascita, rito, costumi, mutazioni, o sviluppi della cantaride de gigli*. Tous les ouvrages de Pataroli furent recueillis et publiés à Venise, en 1743, en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Opera omnia quorum pleraque in lucem prodeunt*, Venetiis, 1743, 2 v. in-4°, et précédés de la vie de l'auteur écrite en latin.

PATAUD (Jean-Jacques-François), chanoine honoraire de l'église d'Orléans, et aumônier du collége de la même ville, où il était né le 10 octobre 1752, y est mort le 23 mars 1817. On a de lui : I. Des *Discours* prononcés à diverses époques en présence de tous les corps constitués de la ville d'Orléans, imprimés vers 1813, à un très-petit nombre d'exemplaires. On remarque parmi ces discours : I. Un *Eloge de Jeanne d'Arc*. II. *Recherches historiques sur l'éducation nationale et les écoles publiques de l'Orléanais*, Orléans, 1812, in-8°. III. *Essais historiques sur quelques rues de la ville d'Orléans*, extrait des *Etrennes orléanaises*. Il avait aussi publié un *Prospectus* de l'histoire d'Orléans et des principales villes du Loiret depuis Jeanne d'Arc.

PATEL, peintre, appelé communément *Patel le tué* ou *le bon Patel*, naquit en 1644. On a de lui des *paysages* et des morceaux d'architecture d'une manière agréable, d'un coloris brillant ; mais ses ouvrages sont la plupart trop finis et manquent d'effet. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste représentant un paysage orné de figures et d'animaux.

PATER (Paul), né en 1656 à Menersdorf en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement à la religion protestante. Il devint successivement bibliothécaire du duc de Wolffenbuttel, professeur au collége de Thorn, et enfin professeur en mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. Son ardeur pour le travail était si vive, qu'il ne dormait d'ordinaire que deux heures par jour en été et quatre en hiver. Son épitaphe,

qu'il avait composée lui-même quelque temps avant sa mort, marque un caractère rare et estimable : *Hic situs est Paulus Pater, mathematum professor, qui nescivit in vitâ quid sit cum morbis conflictari, irâ moveri, cupiditate aduri, et decessit vitâ celebs.* Il laissa divers ouvrages de Philosophie et de Littérature, qui réussirent en Allemagne, entre autres : I. *Labor solis, sive de eclipsi, Christo patiente, Hierosolymis visâ.* II. *De Astrologiâ Persicâ.* III. *De mari Caspio; de Cœlo Empyrio*, Francfort, 1687, in-8°. IV. *De insignibus Turcicis, ex variis superstitionum tenebris orientalium maximè illustratis*, etc.

PATER (Jean-Baptiste), peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, se mit sous la discipline de Watteau son compatriote. Mais ce maître, d'une humeur trop difficile et d'un caractère trop impatient pour former un élève, l'obligea de sortir de son école et d'étudier seul, sans autre secours que celui de ses réflexions et de son travail. Watteau sur la fin de ses jours, eut regret de n'avoir pas secondé Pater. Il consacra les derniers momens de sa vie à former ses talens ; mais la mort enleva le maître au bout d'un mois. Pater, avec le goût si naturel aux Flamands pour le coloris, aurait pu devenir un excellent peintre ; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées et ses tableaux sont faits de pratique. Il était continuellement adonné au travail, et se refusait tous les plaisirs pour amasser du bien. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS. *Voyez* Velléius.

PATÈRE ou PATÉRA (Attius), né à Baeyux, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation vers l'an 326. Ausone en fait un magnifique éloge. Patère eut pour fils Delphidius, digne de son père par les talens de l'esprit, mais bien diffèrent par les qualités du cœur. *Voyez* Delphidius.

PATÈRE, en latin, *Paterius*, disciple et intime ami de Saint Grégoire-le-Grand dans le 6e siècle, fut notaire de l'Eglise romaine, et ensuite évêque de Brescia, suivant quelques savans. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture Sainte, tiré des ouvrages de Saint Grégoire, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le sens littéral.

PATERIN (Claude), né à Lyon, se distingua par ses connaissances en jurisprudence et par ses négociations. Il assista à l'assemblée d'Orléans pour réprimer les entreprises du pape Jules II. Louis XII le fit vice-chancelier du duché de Milan, et, après la perte des conquêtes des Français en Italie, il devint premier président du parlement de Bourgogne. C'est en cette qualité qu'il assista au lit de justice de 1527, et y examina la validité du traité de Madrid. Ses bienfaits le firent surnommer le *Père du peuple.* Il mourut le 20 novembre 1551, et le parlement assista en corps à ses obsèques.

PATERNIONO (Gautier), de Catane, juge de la grand'chambre de Sicile, et grand protono-

taire, entra ensuite dans les ordres, et fut chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, où il mourut en 1531. Il a écrit, *In cap. volentes de feudis; allegationes in caussâ baroniæ Furnaris*

PATERNIÒNO (Gautier), probablement de la même famille que le précédent, vivait en 1515. Il fut employé, en qualité d'agent, auprès de plusieurs cours de l'Europe. On a de lui: *Responsa multa; de Apocalypsi lib.* 2. *Historia sacra à mundi constitutione ad sua usque tempora.*

PATERNIONO (Jean), de Catane, bénédictin, fut d'abord vicaire-général de la cathédrale de sa patrie en 1450; en 1478, évêque de Melito, et quelque temps après archevêque de Palerme, où il mourut en 1511. On ne connaît de lui qu'un ouvrage, intitulé: *Allegationes de primatu ecclesiæ Panormitanæ.*

PATERNIONO (Ferdinand), jésuite, d'une famille noble de Catane, mort en 1604, a écrit: *De Regiâ Siculâ monarchiâ; vite de re di Sicilia.* Ce dernier ouvrage est inédit.

PATERNO (Eusèbe), de Crémone, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, florissait dans le 15ᵉ siècle. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Histoire de Judith*, ainsi que sur celle d'*Ester*.

PATERNO (Louis), célèbre poète napolitain du 16ᵉ siècle, ne se contenta pas d'imiter Pétrarque dans sa manière de composer, mais il s'efforça encore de lutter avec lui sur le même sujet. Ayant choisi une certaine Mirzia pour la muse de ses vers amoureux, il écrivit un volume sur elle, et la chanta sous le symbole du myrte, comme Pétrarque avait chanté la belle Laure sous celui du laurier; il publia cet ouvrage sous le titre de *Nuovo Petrarca.* Il fit paraître aussi, en 1560, ses *Triomphes*, et composa peu de temps après un livre intitulé: *Le Nuove fiamme*, qui fut imprimé à Venise en 1561. C'est un recueil de sonnets, de chansons, d'élégies, d'églogues amoureuses, funèbres et maritimes. On a encore de ce poète cinq Satires, imprimées à Venise, en 1565, in-18, en tête desquelles est une Lettre de Paterno sur la satire des Latins et des Toscans.

PATERNO (François), né d'une illustre famille de Catane, dans le 16ᵉ siècle, entra chez les jésuites, où il s'acquit de la réputation par l'étendue de ses connaissances. Il mourut vers l'an 1720. On ne connaît de lui que *Oratio extemporanea habita in funere Vincentii cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710.

PATERNO (Ignace-Vincent), de Biscari dans la Sicile, surintendant et ingénieur des ponts, chaussées et chemins, fit construire à ses frais et d'après ses dessins sur le Simeto le plus grand fleuve de la Sicile, et qui est à quelques lieues de Catane, un pont de 31 arches, ayant deux cents cannes de longueur; commencé en 1765, il fut entièrement achevé en 1777. Outre sa commodité pour les passagers, il a encore un autre genre d'utilité, qui résulte de l'aqueduc qui est placé au-dessous, et qui sert à arroser les terres environnantes. On a encore de Paterno un ouvrage, intitulé: *Ragionamento a madama.... sopra gli antichi ornamenti et trastulli de'*

Bambini, Florence, 1781, in-4°, figures.

PATERNUS (BERNARDIN, médecin, né à Salo dans le Bressan, d'un père habile médecin, professait dès l'âge de 19 ans la philosophie, et les thèses qu'il soutint en médecine avec le plus grand succès, firent dire que la nature avait voulu le dédommager de la difformité avec laquelle elle l'avait fait naître : on eût pu sous tous les rapports le comparer à Esope. Paternus enseigna successivement la médecine à Pise, à Mont-Réal, en Sicile et à Padoue. Nommé par la république de Venise, d'abord professeur extraordinaire, puis ordinaire de médecine théorique en l'université de Padoue, il fut enlevé à ses fonctions par le cardinal Grimani qui l'appela près de lui à Rome, où il resta quelque temps, et revint à Padoue, honoré du titre de citoyen que lui avait accordé la ville de Vérone. Paternus mourut en 1592, laissant : I. *De humorum purgatione, circà morborum initia, tentandâ. Epistola quòd cœna prandia liberalior, etiam in catarrho esse debeat*, Romæ, 1547, in-8°; Spiræ, 1581, in-8°. II. *Consilium de Balneis aquensibus apud aquas statiellorum, quod unà cum Julio Delphino et JoanneCellanova, Ferdinando Gonzagæ de luto dedit*, dans la collection *de Balneis*. III. *Explicationes in I part. Avicennæ*, Venetiis, 1596, in-4°. IV. *Consilia medica;* ouvrage inséré dans le recueil publié par Laurent Scholz, Francfort, 1598, in-folio.

PATERSON (SAMUEL), célèbre bibliographe anglais, né à Londres en 1728, mort en 1802, fit la plus grande partie de ses études en France. Il s'établit ensuite à Londres, où il tint la librairie étrangère. Cette entreprise n'ayant pas eu de succès, il se consacra à faire des ventes publiques de livres. Les manuscrits de Jules César lui étant tombés dans les mains, comme on allait les vendre au vieux papier, il les mit en ordre, en fit le catalogue, et les vendit à l'enchère. Ils furent poussés à 350 livres sterling. En 1776, Paterson voyagea en pays étranger, et rapporta en Angleterre une très-grande quantité de livres précieux, dont il fit le catalogue, intitulé : *Bibliotheca universalis selecta*. Peu après il fut nommé bibliothécaire du marquis de Lansdowne, et chargé de faire les catalogues des plus considérables ventes de livres. Paterson a fait aussi quelques ouvrages : I. *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, par Conat Junior, 3 vol. in-8°. II. *Joineriana* (marqueterie), ou *Livres de morceaux détachés*, 2 vol. in-8°. III. Le *Templier ;* c'est une feuille périodique. IV. *Considérations sur la loi et les gens de loi*, in-8°. V. *Bibliotheca Croftsiana*, London, 1783, in-8°. VI. *Bibliotheca Westiana*, London, 1773, in-8°. VII. *Bibliotheca Beauclerkiana*, London, 1781, 2 parties en 1 vol. in-8°.

PATERSON (WILLIAM), gouverneur de New-Jersey, et l'un des juges de la cour suprême des Etats-Unis d'Amérique, naquit à New-Jersey et prit ses degrés au collége de cet état en 1763. Il était en 1787 membre de la Convention dans laquelle on établit la constitution des Etats-Unis, et son nom est attaché

à cet acte. Lorsque le gouvernement, en 1789, commença ses opérations, il fut membre du sénat de New-Jersey. En 1790, on le choisit pour succéder à Livingston, qui, après la révolution, avait été le premier gouverneur de cet État. Paterson mourut le 9 septembre 1806, à Albany, où il exerçait les fonctions de juge de la cour supérieure des États-Unis.

PATICCHI (Antoine), peintre, né à Rome le 5 février 1762, fit de rapides progrès dans son art sous son père, qui lui servit de maître, et il devint excellent dessinateur. La nature lui avait donné l'esprit d'invention ; il peignit l'Histoire de plusieurs manières, et avec une agréable facilité. A l'âge de 20 ans, après avoir copié les meilleurs tableaux des galeries de Rome, il commença à peindre des sujets de son invention. Ce fut lui qui peignit en entier le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie entière du célèbre amateur le comte de Toruzzi. Il réussissait aussi dans le portrait. Ce peintre mourut dans sa ville natale au mois de février 1788.

PATIN (Gui), fameux médecin, né à Houdan, petite ville de Beauvoisis, en 1601, prit le bonnet de docteur en 1626 à Paris. Il exerça son art dans cette ville, et y fut moins connu par son habileté que par son caractère satirique. Tout en lui portait un air de singularité; son habillement ressemblait à celui qu'on portait un siècle auparavant. Il s'exprimait en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accourait à ses Thèses comme à une comédie. Il était grand partisan des anciens, et avait pour adversaires tous les disciples des modernes; les malades étaient victimes de ce double fanatisme. Les querelles de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à la bile de Patin ; il regarda toujours ce remède comme un poison, et n'oublia rien pour le décrier. Il avait dressé un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été tués par ce remède, et il nommait ce registre le *Martyrologe de l'Antimoine.* Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua et on les lui rendit avec usure. (*Voyez* Chesne.) A tous les reproches généraux que pouvaient se faire des sectateurs d'Hippocrate et de Galien, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise ; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la Faculté déciderait au plus tôt sur les dangers et l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666; quatre-vingt-douze furent d'avis de mettre le vin émétique au rang des remèdes purgatifs. Patin fut inconsolable; il mourut en 1672, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. Il possédait assez bien la science des livres, et il en avait amassé un grand nombre. On a de lui : I. *Le Médecin et l'Apothicaire charitables.* II. Des *Notes* sur le *Traité de la Poste*, de Nicolas Allain. III. Des *Lettres* en 5 vol. in-12 ou 2 vol. publiés par Mahudel, Amsterdam, 1718, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques et littéraires sont

ou fausses ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Il se consolait, dit-il en mourant, de quitter ce monde, pourvu qu'il trouvât dans l'autre, Aristote, Platon, Virgile, Galien et Cicéron. — Ses fils, Robert PATIN, habile médecin, mort en 1670, et Charles qui suit, eurent de la réputation.

PATIN (CHARLES), fils du précédent, né à Paris en 1633, était à peine âgé de quatorze ans, lorsqu'il soutint sur toute la philosophie, des Thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau, mais son goût le portait vers la médecine; il quitta le droit après avoir pris le bonnet de médecin. Marescot, qui avait exercé la médecine avec succès, le détermina à embrasser cette profession, « à laquelle, disait-il, il devait trois avantages, 1° D'avoir joui d'une parfaite santé jusqu'à quatre-vingt-deux ans; 2° D'avoir gagné cent mille écus; 3° De s'être concilié l'estime et l'amitié de plusieurs personnes illustres. » Patin pratiquait son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribua sa disgrace à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique, qu'il s'était chargé d'anéantir. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1694, à 68 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en français et en italien. Les plus considérables sont : I. *Itinerarium Comitis Brienne*, in-8°, Paris, 1662. II. *Familiæ Romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-folio. Il y en a une édition de 1703, augmentée. Le fonds de l'ouvrage est de Fulvius Ursinus. III. *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4°. IV. *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1695, et Amsterdam, 1667, in-12. Ce livre, selon le *Journal des Savans*, n'est presque qu'une redite de ce qui était dans Savot. Mais il s'y trouve quelques remarques qui ne sont pas dans cet auteur; d'ailleurs il est un peu mieux écrit, quoiqu'il ne le soit pas encore fort élégamment. V. *Imperatorum Romanorum numismata*, Strasbourg, 1671, vol. in-fol. fig., et Amsterdam, 1696, in-folio. VI. Quatre *Relations historiques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12. VII. *Pratica delle Medaglie*, Venezia, 1673. VIII. *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Basileæ, 1675, vol. in-4°. IX. *De optimâ medicorum sectâ*, Padoue, 1676. X. *De Febribus*, ibid., 1677. XI. *De Scorbuto*, ibid., 1679. XII. *Lycæum Patavinum*, Padoue, 1682. XIII. *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1683, in-4°. XIV. *Commentarii in monumenta antiqua Marcellinæ*, Padoue, 1688. XV. *Thesaurus numismatum è musæo Caroli Patini*, 1672, in-4°, fig.

PATIN (CHARLOTTE et GA-

BRIELLE), filles du précédent, étaient, ainsi que leur mère, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont leur père avait été long-temps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié de savans ouvrages en latin, et leur mère est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*. Les ouvrages de Charlotte sont une *Harangue* latine sur la levée du siège de Vienne; et *Tabellæ selectæ et explicatæ*, in-folio, Padoue, 1691. C'est l'explication de quarante-deux estampes représentant les tableaux des plus fameux peintres, que l'on voit à Padoue. Il s'y trouve une 42ᵉ estampe représentant la famille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle le *Panégyrique de Louis XIV*; et une Dissertation, in-4°, sur le Phénix d'une médaille de Caracalla, à Venise, 1683.

PATINA (BENOIT), médecin, né à Brescia en 1534, mort l'an 1577, acquit tant de réputation dans la pratique de son art, que l'empereur Maximilien II le fit venir à Rome, au sujet d'une palpitation de cœur dont il était très-incommodé. La consultation de Patina concernant cette maladie, imprimée en 1573 à Brescia, in-8°, a pour titre, *Pro divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione consilium*. Ce médecin joignait à la réputation d'un praticien très-habile dans son art, celle du meilleur poète satirique de son temps; mais, peu de temps avant sa mort, il fit jeter au feu tous ses ouvrages en ce genre. Il nous reste de lui quelques traités de médecine, dont il a publié le recueil sous ce titre: I. *Opuscula de re medicâ*. II. *Libri tres de venenis quæ, in corpore humano fiunt*. III. *Commentarius de naturâ et curatione febrium in quibus apparere solent peticulæ*, Brixiæ, 1572, in-8°.

PATISSON (MAMERT), imprimeur du 16ᵉ siècle, naquit à Orléans. Casaubon, dans une lettre adressée au jésuite André Schott, parle de cet artiste avec les plus grands éloges. Egal aux Estiennes par la typographie, il ne leur fut pas inférieur par son mérite littéraire; il possédait à fond les lettres grecques et latines, et surtout sa langue maternelle. Doué d'un goût sûr pour le choix des ouvrages, il ne prenait jamais des manuscrits que d'auteurs déjà illustres. Ce fut lui qui imprima en 1607 la première partie de *l'Histoire* du président de Thou. On distingue parmi les éditions qu'il mit au jour les *quatre livres de la Vénerie d'Oppian, poète grec d'Anazarte*, traduits par Florent Chrétien, in-4°, 1575; *Discours sur les médailles et gravures antiques, principalement romaines*, par Antoine-le-Pois, in-4°, 1579; ouvrage rare et curieux. Les ouvrages de Scévole de Sainte-Marthe, in-4°, 1579; *Josephus Scaliger de emendatione temporum*, in-fol., 1583; *De canonicâ absolutione Henrici*, in-8°, 1594.

PATKUL (JEAN RÉGINALD DE), gentilhomme livonien, supportait impatiemment la perte des privilèges de sa patrie, anéantis par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étaient arrogée. A la mort du premier, il fut accusé d'avoir voulu livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne Auguste. Son entreprise ayant, dit-on, échoué, il

passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Alt-Ranstadt. Le czar le réclama en vain; Charles XII le fit rouer et écarteler à Casimir, en 1707. Ses membres, coupés en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste, étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette. « Le premier crime de cet infortuné, dit Voltaire, était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes livoniens députés de tout l'État. Condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés; aujourd'hui elles la ternissent. »

PATKUL, officier livonien, crut racheter sa vie en offrant à Charles XII le secret de faire de l'or. Ce prince répondit qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il avait refusé à l'amitié. (Quelques généraux suédois, amis du roi, avaient sollicité la grace du Livonien.) Le roi Auguste, informé de ce refus, dit: « Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe. » En effet, ses officiers et ses soldats s'y étaient enrichis.

PATOUILLET (Louis), savant jésuite, né à Dijon, au commencement du 18ᵉ siècle, fit ses études au collége de cette ville, où il eut pour professeur de rhétorique le célèbre P. Oudin, qui contribua à développer ses talens. Entré dans l'ordre des jésuites, il enseigna la philosophie à Laon, et se distingua en même temps par l'éloquence de la chaire. Après avoir prêché devant le roi Stanislas, et avoir passé encore quelques années à Laon, il se retira à la maison professe de Paris, où il s'occupa de divers ouvrages, qui furent publiés successivement: I. *Apologie de Cartouche*, ou le *Scélérat justifié par la grace du P. Quesnel*, en forme de dialogue, Avignon, 1733, in-12. II. *Dictionnaire des livres jansénistes*, ou *qui favorisent le jansénisme*, par le P. de Colonia, jésuite, nouvelle édition augmentée par le P. Patouillet, Anvers, 1752, 4 vol. in-12. On le trouve à la suite de la *Bibliothèque anti-janséniste*. III. Il a publié de concert avec les PP. Le Gobien, du Halde, Ingou, La Neuville et autres, *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 32 vol. in-12. La nouvelle édition dirigée par l'abbé Querbeuf, ex-jésuite, Paris, 1780, 1783, est en 26 vol. in-12. Ces lettres, traduites en italien, parurent à Venise, en 1751. Cette collection contient des faits remarquables, et des observations utiles sur les sciences, les arts, sur les mœurs, les coutumes et les usages des pays parcourus et visités par les missionnaires. IV. *Vie de Pélage, contenant l'histoire de Saint Jé-*

rôme et de Saint Augustin contre les pélagiens, 1751, in-12. Cet ouvrage est en même temps un roman et une satire. L'auteur n'y fait que des portraits d'imagination : tous ses personnages sont feints ; mais on voit ce qu'il veut dire et à qui il en veut. V. Il a donné pendant quelque temps le *Supplément de la Gazette ecclésiastique*, où il rétablit les omissions d'un de ses rédacteurs. (*V.* ROCHE, Jacques.) Ce jésuite mourut à Avignon, vers 1783. Quelques auteurs lui attribuent la réalité du projet de Bourgfontaine ; mais il paraît plus vrai que c'est l'ouvrage du P. Sauvage, jésuite de la province de Lorraine. (*Voyez* FILLEAU.) Le P. Patouillet fut en butte aux traits de satire et aux sarcasmes de Voltaire ; et il les avait pour ainsi dire provoqués par quelques articles un peu virulens contre les philosophes, insérés dans le *Dictionnaire des livres jansénistes et anti-jansénistes*.

PATRAT (JOSEPH), né à Arles, suivit la carrière du théâtre, et y eut moins de succès comme acteur que comme auteur. Quelques-unes de ses pièces sont dialoguées avec facilité et offrent des situations plaisantes. Les principales sont : *L'Heureuse erreur* ; les *Déguisemens amoureux* ; le *Fou raisonnable* ; les *Méprises par ressemblance* ; le *Complot inutile*. Le fonds des *Deux Morts*, autre pièce, est tiré d'un conte oriental. C'est une triste facétie, dans laquelle on voit que l'auteur s'efforce d'être plaisant, et n'y réussit guère ; les *Deux Frères*, comédie. Cette dernière, traduite de l'allemand, et représentée au théâtre Français, a de l'intérêt. *L'Heureuse erreur* est une jolie comédie, mais en général toutes les productions de Patrat sont faibles, et annoncent un écrivain médiocre. On doit encore à Patrat des opéras, tels que la *Kermesse* ou *la Foire allemande* ; *Isabelle et Rosalvo* ; les *Amans protées* ; *Adélaïde et Merval* ; *Toberne* ou *le Pêcheur suédois* ; les *Fausses présomptions* ou *le Jeune gouverneur*. Cet auteur est mort à Paris, en 1801, à l'âge de 69 ans.

PATRIARCHI (GASPARD), né à Padoue, en 1709, étudia le droit dans l'université de cette ville ; mais il s'appliqua particulièrement à la littérature, dans laquelle il obtint des succès. Outre des lettres et des poésies, insérées dans les recueils du temps, on a de lui un *Traité des Tropes*, une Traduction des *Saints désirs de la mort*, du P. Lallemant, de *l'Agonie de J.-C.*, de Bossuet, et un *Vocabulaire vénitien et padouan*, ouvrage très-utile, qu'il corrigea et augmenta de moitié, et dont il se proposait de donner une seconde édition, lorsque la mort le surprit, en 1780.

PATRICE (SAINT), évêque et apôtre d'Irlande, né en 377, mort vers l'an 460, à 83 ans, fonda divers monastères, dont l'un était à Armagh. Il bâtit un grand nombre d'églises, forma des écoles et fit fleurir les lettres. On a de lui un écrit appelé *la Confession de Saint Patrice*, et une *Lettre à Carotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance. On lui attribue le *Traité des douze Abus*, publié parmi les ouvrages de Saint Augustin et de Saint Cyprien. Jacques Ware a publié les *Œuvres* de Saint Patrice, à Lon-

dres, 1658, in-8°. Le *Purgatoire* de Saint Patrice, dont Denys-le-Chartreux et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape, en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de Saint Patrice, qui se retirait souvent dans ce lieu et dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique, vivait sous l'empereur Justinien, qui l'envoya, en 534, en ambassade vers Amalasonte, reine des Goths, et, en 550, à Chosroès, roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragmens de l'*Histoire des ambassadeurs*, qu'il avait composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant du grec en latin, avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de *l'Histoire Byzantine*, publiée au Louvre, en 1648, in-folio.

PATRICE (Augustin), habile écrivain du 15e siècle, né à Sienne, d'une famille illustre, fut nommé d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II, en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un Abrégé des *Actes du concile de Bâle*, qui se trouvait en manuscrit dans la bibliothèque du Roi. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza, dans la Toscane. Il y mourut en 1496. Patrice, également versé dans l'histoire sacrée et profane, eut part au *Pontifical*, imprimé à Rome, en 1485, in-folio. On trouve de lui, dans le *Museum Italicum* du P. Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II ; Vita Bencii*.... et dans Freher, *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue le *Traité des rits de l'Eglise romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer en latin sous son nom, Venise, 1516, in-fol. Cette première édition est très-rare, parce que Grassi fit tous ses efforts pour faire supprimer ce livre, et n'ayant pu réussir, il brûla tous les exemplaires qui lui tombèrent entre les mains.

PATRICE (André), prélat Polonais du 16e siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite ; mais il ne jouit pas long-temps de la dernière, étant mort en 1585. Il a laissé des harangues latines à Etienne Battori, roi de Pologne ; des commentaires sur deux harangues de Cicéron ; et divers ouvrages de controverse et de belles-lettres.

PATRICE DE SENES (Fr.). C'est le nom sous lequel a été publié un ouvrage intitulé *Livre très-fructueux et utile à toute personne de l'institution et administration de la chose publique*, composé en latin et translate en français, Paris, 1520, in-fol. goth.

PATRICE. *Voy.* l'article Platon, vers la fin.

PATRICIUS. *Voy.* PATRICE et PATRIZI.

PATRICK (SIMON), né d'un marchand, en 1626, à Gainsborough, dans la province de Lincoln, fut élevé au collége de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir et par son mérite, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Batersea dans le Surrey, puis curé de Covent-Garden, paroisse de Saint-Paul à Londres, où sa charité compatissante lui gagna les cœurs. Après avoir refusé plusieurs autres bénéfices, il fut élevé, en 1678, au doyenné de Pétersborough, puis à l'évêché de Chichester, en 1689. On le transféra en 1691, à l'évêché d'Ély, où il termina sa carrière, en 1707. Ses principaux ouvrages sont : I. Des commentaires sur le *Pentateuque et sur d'autres livres de l'Ecriture Sainte*. II. Un Recueil de *Prières*. III. Un grand nombre d'autres ouvrages très-bien écrits en anglais, et remplis d'érudition.

PATRINI (JOSEPH), graveur, né à Parme, alla graver à Venise avec Faldoni, sous la direction de Zanetti, une grande quantité de statues, désignées, dans les 2 vol. in-fol., intitulés *Statues antiques de Venise*. Ensuite il revint dans sa ville natale, en 1750, et y mourut au bout de 36 ans.

PATRIX (PIERRE), né à Caen, en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de quarante ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune, et après sa mort il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il mourut à Paris, en 1672. L'esprit de plaisanterie accompagna Patrix jusqu'au tombeau ; il répondit à ses amis qui le félicitaient d'être revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et qui lui conseillaient de se lever : « Helas! messieurs, ce n'est pas la peine de me r'habiller ».... On a de lui : I. Un *Recueil* de vers, intitulé *La Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, in-4°, Blois, 1660. Quoique ses vers sentent le terroir normand et le déclin de l'âge, on y voit un original. II. *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-Germain*, dans les œuvres de Voiture. III. *Poésies diverses*, dans le recueil de Barbin. La plupart sont très-faibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original. Sa pièce la plus connue ne se lit point dans ce recueil. La voici :

Je rêvois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avait inhumé.
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin ! va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin (me reprit-il, d'une arrogance extrême),
Va chercher des coquins ailleurs, coquin toi-même !
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Il fit cette pièce quelques jours avant sa mort.

PATRIZI ou PATRIZIO (FRANÇOIS), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, dans la Terre de Labour, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale, en 1457, et le bruit courut qu'il avait été condamné à perdre la tête. On a de lui plusieurs ouvrages de mo-

rale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : I. Dix *Dialogues* en italien *sur la manière d'écrire et d'étudier l'Histoire*, Venise, 1560, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. II. *De Regno et Regis institutione*. 1531, in-fol. III. *De institutione Reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en français : la première par Jean de Ferrey, Paris, 1577, in-8° ; la seconde, ibid., 1520, in-fol. La Mouchetière en fit une nouvelle version, Paris, 1610, in-8°. IV. *Del vero Reggimento*. V. *Discorsi*. VI. *Poemata de antiquitate Sinarum*.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), né à Cherso en Istrie, enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentimens péripatéciens. Il mourut à Rome, en 1597, à 67 ans. On a de lui : I. Une édition des livres attribués à Mercure Trismégiste. II. *Della poetica di Fr. Patrizi la deca historiale è la deca disputata*, Ferrare 1586, 2 t. en 1 vol in-4°; divisée en deux décades, qui prouve que l'auteur avait bien lu les Anciens. III. *Paralleli Militari ne quali si fa parangone delle milizie Antiche, con le moderno*, Roma, 1594-95, 2 tomes en 1 vol. in-fol.; Rome, 1594, 2 tomes en 1 vol. in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important : ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur.

PATRIZI (Augustin). *Voyez* Patrice.

PATRONA-KALIL, Albanais de nation, âgé de 43 ans, excita la fameuse révolte de Constantinople, en 1730. Après avoir servi sur mer et sur terre, et commis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses, étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à trois cents janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. Ibrahim Pacha, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage; il excita une rébellion, dans laquelle entrèrent tous les janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail et de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople et le chef des janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, et, après plusieurs délibérations, il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandait et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avait envoyé morts ceux qu'ils voulaient avoir en vie; et, sous ce prétexte, déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud son neveu, âgé de 33 ans, dont le père avait été déposé vingt-cinq ans auparavant. Le nouveau sultan eut d'abord beaucoup d'égards pour Patrona. A sa demande, il accorda la suppression de quelques impôts qui avaient été mis sous le règne de celui qu'il remplaçait. Ce chef des révoltés resta tranquille pendant quelque

temps; mais ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots; il distribua des places, il se nomma capitan-pacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur, ne pouvant se défaire de lui par des lois légales, le fit appeler dans la salle d'audience, où il le fit massacrer avec ceux qui l'accompagnaient par des gens armés, pendant que ce prince lui conférait des graces et des honneurs dont il n'avait pas dessein de le revêtir.

PATRU (Olivier), célèbre avocat, naquit à Paris, en 1604, d'un procureur au parlement. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, et cultiva en même temps les lettres. Sa réputation lui mérita une place à l'Académie française, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remercîment*, qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus feraient un discours pour remercier cette compagnie. L'Académie ne s'est écartée de cette loi que pour Colbert et d'Argenson. Vaugelas consultait Patru comme un oracle, dans toutes les difficultés qui s'élevaient sur la langue. Cet auteur avoue, dans ses Remarques, qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeait sainement des choses de goût, et mérita le surnom de *Quintilien français*. Despréaux, Racine et les autres beaux-esprits de son temps lui lisaient leurs ouvrages, et s'en trouvaient bien. C'est lui que le premier a eu en vue dans son *Art poétique*, lorsqu'il dit :

> Faites choix d'un censeur solide et salutaire
> Que la raison conduise et le savoir éclaire,
> Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent faible et qu'on veut se cacher.

Racine le trouvait même quelquefois trop sévère; et quand Despréaux épluchait ses vers avec trop de rigueur, il lui disait : *Ne sis* Patru *mihi* : Parodie du proverbe latin : *Ne sis patruus mihi* : « N'ayez pas pour moi la sévérité d'un oncle. » Après la mort de Conrart de l'Académie française, un grand seigneur ignorant se présenta pour remplir sa place; Patru détourna cette compagnie d'un tel choix par cet apologue : « Un ancien Grec avait une lyre admirable à laquelle il se rompit une corde : au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie. » Ami fidèle et officieux, il était généreux, compatissant, et toujours gai malgré sa mauvaise fortune. Boileau acheta sa bibliothèque et lui en laissa la jouissance. Dans une pièce jouée au théâtre du Vaudeville, vers la fin de l'an 10 (1802), et intitulée la *Bibliothèque de Patru*, par Joseph Pain, on fait dépenser à Boileau 50,000 livres pour cette générosité, qui ne lui en coûta qu'environ 4,000. Les deux amis furent encore plus unis par ce bienfait :

> Je l'assistai dans l'indigence;
> Il ne me rendit jamais rien.
> Mais quoi qu'il me dût tout son bien,
> Sans peine il souffrait ma présence.
> O la rare reconnaissance!

Ce sont les vers que fit Boileau, en voyant que son ami était toujours le même à son égard. Patru se contenta long-temps de vivre en honnête homme, et un peu en philosophe sceptique. Bossuet l'étant allé voir dans sa dernière maladie, lui dit : « On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit fort; songez à dé-

tromper le public par des discours sincères et religieux. — Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru ; on ne parle dans ces derniers momens que par faiblesse ou par vanité. » Il mourut à Paris, le 16 janvier 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert qui lui envoya une gratification de cinq cents écus. L'indigence qui accompagna Patru jusqu'au tombeau, fit dire à Linière qui voyait Patru et Chapelain se promener ensemble : « Voilà un auteur pauvre et un pauvre auteur. » On a de lui des *Plaidoyers* et d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4°, et de 1732, en 2 vol. in 4°. On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-faibles, et n'ont pas la réputation dont ils ont joui autrefois. « Patru, correct et froid, dit M. Lacretelle, retrancha les défauts qui défiguraient l'éloquence judiciaire ; mais il n'en connut ni le caractère, ni les ressources, ni les effets. » « C'était, dit Vigneul-Marville, un orateur de ceux que Cicéron appelait *orator parùm vehemens*. Le geste, la voix et quelques autres graces extérieures lui manquant, le reste avait peu de lustre. Il se tuait de parler, on se tuait de l'écouter, et après tout on ne l'entendait pas. Les plaidoyers qu'il a publiés sont des ouvrages qui, à force d'être repassés et polis, paraissent comme usés au jugement de ceux qui demandent moins d'art et plus de naturel. La meilleure partie de la vie de cet orateur s'est passée à cet exercice de revoir et de retoucher ses écrits. Il ne venait guère au palais pour y plaider, ni pour être consulté, sinon sur les difficultés du langage, par un certain nombre d'admirateurs qui se rangeaient à son pilier. Il ne passait ni pour un grand jurisconsulte, ni pour un avocat utile. Auzanet, Delfita, Petitpied, avec leur vieux style, remportaient tous les écus du palais, tandis que Patru n'y gagnait pas de quoi avoir une bonne soupe. » Ce jugement d'un contemporain sur Patru est assez juste. En effet, quelques vers de Despréaux, qui attestent sa vertu et l'amitié qui le liait avec les beaux génies de son siècle, font plus aujourd'hui pour sa renommée que ses ouvrages. *Voyez* Maistre.

PATTE, architecte du duc de Deux-Ponts, mort à Mantes-sur-Seine, en 1825, a composé plusieurs ouvrages estimés sur son art. Nous citerons les suivans : I. *Mémoire sur les objets les plus importans de l'architecture*, Paris, 1769, grand in-4°. II. *Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV*, Paris, 1765, grand in-fol., fig. Cet artiste avait poussé fort loin sa carrière en se conformant fort scrupuleusement aux règles que prescrit l'hygiène, et surtout à celles des six choses non-naturelles, qui comprennent les exercices du corps de toute espèce.

PATTEN (Thomas), savant théologien anglais, mort en 1790. Cet auteur a donné un assez grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on distingue : I. *L'Apologie chrétienne*, in-8°; c'est un sermon. II. *L'Apologie chrétienne de Saint Pierre*, tirée d'un sermon prêché, puis publié, avec des notes, et les réponses aux objections du docteur Ralph Heathcote, in-8°. III. *La suffisance des*

preuves données de l'évidence de l'Évangile soutenue contre la réplique du rev. Ralph Heathcote, in-8°. IV. *L'opposition entre l'Évangile de J.-C. et ce qu'on appelle la religion naturelle;* c'est un sermon. V. *Défense du roi David, dont le caractère est mal exposé dans quelques écrits modernes.*

PATTISSON (William), né d'un fermier dans le comté de Sussex, en 1706, annonça d'heureuses dispositions pour la poésie et la littérature; elles furent secondées par les conseils et les instructions d'un ecclésiastique qui se plut à le former. Après avoir continué ses études à Cambridge, il vint à Londres, où il se lia avec quelques gens de lettres; mais, n'ayant d'autre moyen de subsister que le faible produit de ses ouvrages, il tomba dans la plus grande détresse et mourut à vingt-un ans de la petite vérole. On a recueilli, en 1728, ses poésies, qu'on a publiées en 2 vol. in-8°. Elles sont estimées, et font regretter que la mort prématurée de cet infortuné jeune homme ne lui ait pas permis de réaliser les espérances qu'on devait concevoir de ses talens.

PATU (Claude-Pierre), écuyer, avocat au parlement de Paris, naquit posthume à Paris, au mois d'octobre 1729, se produisit sur la scène en 1754, et le succès brillant de sa petite comédie des *Adieux du Goût* justifia sa hardiesse. Le sujet, le plan, la distribution sont entièrement de lui, ainsi que les petits vers. M. Portelance, alors son ami, se chargea des vers alexandrins: genre de travail, avec lequel Patu convenait que la vivacité de son esprit ne s'accordait pas. Encouragé par les applaudissemens donnés aux *Adieux du Goût*, le jeune poète fit le voyage d'Angleterre, uniquement pour s'en rendre la langue familière. Le fruit de cette étude fut une *Traduction* aussi fidèle qu'élégante de quelques comédies anglaises, qu'il donna en 1756, Londres (Paris), 2 vol. in-12. Le desir de connaître les savans, et peut-être aussi l'inquiétude que lui causait le dépérissement d'une santé chancelante, lui donnèrent le goût des voyages. Il se rendit à Genève avec M. Palissot, pour voir le célèbre Voltaire, qui les reçut avec bonté. De Genève, Patu passa à Naples, et de Naples à Rome, où l'Académie des Arcadiens lui donna une place parmi ses bergers. Il revenait en France, lorsqu'il mourut à Saint-Jean-de-Maurienne, le 20 août 1758. Patu savait le latin, l'anglais, l'italien, parlait ces langues avec facilité, et en connaissait tous les bons auteurs.

PATUZZI (Vincent), savant dominicain italien, est connu par divers ouvrages, parmi lesquels on distingue une dissertation: *De sede inferni in terris quaerenda*, souvent réimprimée, et en dernier lieu à Bassano, 1782, in-4°, dirigée contre Swinder (*voyez* ce mot). Elle est pleine d'érudition et de bonne critique. Le P. Patuzzi eut quelques disputes avec les jésuites, et y mit beaucoup de chaleur. Il vivait encore en 1767.

PATYE (Jean), chantre ordinaire de la chapelle du roi, chanoine de Bayeux, mort en 1540, était du diocèse de Chartres. Cet ecclésiastique, plus connu sous le nom de chanoine de Cambremer, ne se serait jamais douté du rôle qu'on lui a prêté après sa mort

dans un roman forgé à la fin du 16e siècle. On y raconte que le chapitre de Bayeux était obligé d'envoyer tous les ans un de ses membres à Rome, pour y chanter l'épître à la messe de la nuit de Noël, en réparation de l'assassinat qu'il avait commis au 9e siècle, sur Walfride son évêque; que le tour de Patye étant venu d'aller à Rome, il employa le secours du diable, qui l'y porta et le rapporta à Bayeux, et qu'il fit ce voyage en la même nuit, après avoir jeté au feu l'acte original qui obligeait à cette servitude. Ce conte, également absurde et ridicule, se trouve dans l'Histoire manuscrite des évêques de Bayeux. Nous n'en faisons mention que pour citer un trait à ajouter aux extravagances déjà nombreuses de l'esprit humain.

PAUCTON (ALEXIS-JEAN-PIERRE), né près de Lussan dans le département de la Mayenne, le 10 février 1732, de parens pauvres, se rendit jeune à Nantes, pour y étudier les mathématiques et l'art du pilotage. Venu à Paris, où il se fit instituteur, il obtint enfin, après beaucoup de peine et de longs travaux, une place dans le bureau du cadastre. Il y mourut le 15 juin 1798. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Théorie de la Vis d'Archimède*, 1768, in-12. II. *Métrologie*, ou Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes, Paris, 1781, in-4°. Ce traité offre du savoir et d'heureuses idées, telle est celle de faire servir à l'instruction publique les décorations des villes, en élevant dans les principales un obélisque ou *metromètre* qui présenterait les types et les dimensions linéaires et cylindriques de nos poids et mesures, et en conserverait l'inaltérable uniformité. MM. Abeilla et Tillet ont développé la même idée dans un rapport publié par la Société d'agriculture de Paris en 1790. III. *Théorie des lois de la nature*. IV. Une *Dissertation* sur les pyramides d'Egypte, 1780, in-8°. Il a laissé en manuscrit : une *Traduction* des *hymnes* d'Orphée; *Doctrine évangélique, apostolique et catholique*; les *Psaumes* traduits de l'hébreu, avec les Cantiques; *Théorie* des mesures, des machines, des travaux et des salaires.

PAUL-EMILE, surnommé *le Macédonique*, général romain, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J.-C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2e, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine (*voyez* SULPICIUS), réduisit son état en province romaine, démolit 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et retourna à Rome, comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; Persée en était le triste ornement. Paul-Emile, héros sensible, avait pleuré sa défaite, et s'était efforcé de le consoler. Ce capitaine faisait profession d'une philosophie qui ne lui permettait pas de s'enorgueillir de ses victoires. Il était de la secte des stoïciens, qui attribuaient tout à une nécessité fatale. Aussi désintéressé que philosophe, il remit aux questeurs tous les trésors de Persée (*voyez* PERSÉE et HEGESILOQUE), et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mou-

rut l'an 168 avant J.-C. On raconte que voulant répudier Papiria sa femme, et s'entretenant un jour de son dessein avec ses amis, ils lui dirent : « Que voulez-vous faire? Votre épouse est belle et sage; elle vous a donné des enfans d'une grande espérance. — Il est vrai, leur répondit froidement Emile; mais regardez ma chaussure, elle est neuve, belle et bien faite; il faut cependant que je la quitte; personne que moi ne sait où elle me blesse. » — Il faut le distinguer du collègue de Varron, nommé aussi Paul Emile, qui périt à la bataille de Cannes.

PAUL (Saint), nommé auparavant Saul, de la tribu de Benjamin, né à Tarse, ville de Cilicie, était, en cette qualité, citoyen romain. Son père qui était pharisien l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des Phariziens une haine violente contre le christianisme. Lorsqu'on lapidait Saint Etienne, il gardait les habillemens des bourreaux qui faisaient l'exécution. Il ne respirait alors que le carnage des disciples de J.-C. Il obtint des lettres du grand-prêtre des Juifs pour aller à Damas se saisir de tous les chrétiens, et les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin, il fut tout à coup, dit l'Ecriture, frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? — Qui êtes-vous, Seigneur, répondit-il ? — Je suis Jésus que vous persécutez. — Paul en tremblant s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Jésus lui dit de se lever et d'aller à Damas, où il lui ferait connaître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec zèle, en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où St. Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J.-C., que ce fut alors que le nom de chrétiens fut donné pour la première fois aux disciples de Jésus. De là il fut envoyé à Jérusalem pour y porter les aumônes des chrétiens d'Antioche. Saint Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, ils revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'île de Chypre, l'an 43; puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius-Paulus. *Voy.* ce mot et Elymas. On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des gentils prit le nom de Paul, pour lequel il changea son nom primitif de Saul. De l'île de Chypre, ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs juifs et plusieurs gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les juifs, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé Enée. Ce miracle les fit prendre pour des dieux, et le peuple voulait leur sacrifier. Ils avaient bien de la peine à réprimer les mouvemens de leur idolâtre reconnaissance, lorsque quelques juifs, venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il

sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent à Pamphylie, et ayant prêché l'Evangile à Perge, passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis l'année précédente. Les fidèles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les Apôtres pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les Apôtres s'étant assemblés pour en délibérer, arrêtèrent, d'après le sentiment de Paul qui prévalut sur celui de Pierre, que l'on n'imposerait point aux gentils le joug de la loi; mais qu'on les obligerait seulement à éviter l'idolâtrie, la fornication et l'usage des chairs étouffées et du sang. Paul et Barnabé revinrent avec cette décision dont ils firent part à l'Église d'Antioche. Paul, ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avaient annoncé l'Évangile, ils se séparèrent à l'occasion de Marc, que Barnabé voulait emmener avec eux. Paul prit Sylas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit, à Athènes, Denis-l'Aréopagite. Étant retourné à Jérusalem, l'an 58 de Jésus-Christ, il y fut arrêté par le tribun Lysias, et conduit à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paraître Paul devant son tribunal, et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les juifs voulaient le tuer en chemin, en appela à César, et il fut arrêté qu'on l'enverrait à Rome. Quelques jours après, il parut devant Agrippa et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'île de Meleda, dont les habitans le reçurent humainement. L'Apôtre passa trois mois dans cette île, il guérit le père de Publius, le premier du lieu, et fit, dit-on, plusieurs autres miracles. Arrivé à Rome, il eut la permission de demeurer où il voudrait avec le soldat qui le gardait. Il passa deux ans entiers dans cette capitale du monde, occupé à prêcher la religion de Jésus-Christ, sans éprouver aucun obstacle. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans, il fut mis en liberté: on ignore comment il fut déchargé de l'accusation que les juifs avaient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Épître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Éphèse, fit ensuite quelque séjour à Nicopolis, revint à Troade, passa par Éphèse, puis par Milet, et enfin se transporta à Rome, où il fut de nouveau mis en prison. Cet Apôtre fut condamné, le 29 juin de l'an 66 de J.-C., à avoir la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les *Eaux Salviennes*, et fut enterré sur le chemin d'Ostie. On bâtit sur son tombeau une magnifique église, qui subsiste encore aujourd'hui. Nous avons de Saint Paul quatorze *Épîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Épître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le *Nouveau Testament* selon l'ordre des temps; on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, et à l'importance des matières dont elles

traitent. Ces Épîtres sont : I. L'*Épître* aux Romains, écrite de Corinthe, vers l'an 57 de J.-C. Cette Épître se met à la tête de celles de l'Apôtre, non selon l'ordre du temps, mais à cause de la dignité de l'Église de Rome, ou à cause de la grandeur du sujet. Le dessein de Saint Paul dans cette Épître est de faire cesser certaines disputes qui divisaient les juifs convertis et les gentils devenus chrétiens. Les juifs, fiers de leur naissance et des promesses faites à leurs pères, prétendaient que la loi n'avait été donnée qu'à eux, que le messie n'était venu que pour eux seuls, et que les gentils n'avaient obtenu que par pure grace l'entrée dans la société des fidèles. Les gentils, au contraire, piqués des reproches des juifs, relevaient le mérite de leurs sages et de leurs philosophes, vantaient la pureté de leur morale et leur fidélité à suivre la loi naturelle. Ils accusaient en même temps les juifs d'infidélité envers Dieu, d'avoir rejeté et crucifié le messie, et d'avoir mérité, qu'à leur exclusion, eux, gentils, fussent appelés à la foi. Saint Paul, pour terminer ces différends, s'applique d'abord à ôter aux uns et aux autres l'orgueil de leur propre mérite. Il confond les gentils en leur faisant voir l'aveuglement et l'impiété de leurs philosophes, et ensuite les juifs, en leur remontrant qu'ils faisaient eux-mêmes ce qu'ils condamnaient dans les païens. II. La première et la onzième *Épître* aux Corinthiens, écrites d'Éphèse, vers l'an 57. III. L'*Épître* aux Galates, écrite à la fin de l'an 56. IV. L'*Épître* aux Éphésiens, écrite de Rome pendant sa prison. V. L'*Épître* aux Philippiens, écrite vers l'an 62. VI. L'*Épître* aux Colossiens, la même année. VII. La première *Épître* aux Thessaloniciens, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52. VIII. La onzième *Épître* aux mêmes, écrite quelque temps après. IX. La première à Timothée, l'an 58. X. La onzième au même, écrite de Rome pendant sa prison. XI. L'*Épître* à Tite, l'an 63. XII. L'*Épître* à Philémon, écrite de Rome, l'an 61. XIII. Enfin, l'*Épître* aux Hébreux. Saint Paul écrivit cette dernière, étant encore à Rome, ou du moins en Italie; il l'adresse aux fidèles de la Palestine, pour les affermir contre les maux qu'ils avaient à souffrir de la part des gentils et des juifs. Saint Paul n'a point mis son nom à la tête de cette Épître, peut-être parce qu'il savait qu'il était odieux à ceux de sa nation, ou parce qu'il se déclare lui-même plutôt l'apôtre des gentils que des juifs. Son dessein, dans cette lettre, paraît semblable à celui qu'il se propose dans celles qu'il écrivit aux Romains et aux Galates; car ces trois Épîtres ont un même but, qui est de prouver que la vraie justice ne vient point de la loi; mais que c'est Jésus-Christ qui nous la donne par la foi et par son esprit. Il établit l'excellence et la vertu du sacrifice de Jésus-Christ qui a rendu inutiles tous les anciens sacrifices. Il prouve que le sacerdoce du Fils de Dieu l'emporte sur celui d'Aaron, la loi nouvelle sur l'ancienne, et l'Église sur la synagogue. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à Sénèque; une aux Laodiciens; les Actes de Sainte Thècle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fa-

bricateur; une Apocalypse et un Évangile, condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Les écrits qui restent de Saint Paul, l'ont fait considérer comme un prodige de grace et de sainleté, et comme le maître de toute l'Église. Saint Augustin le regarde comme celui de tous les Apôtres qui a écrit avec le plus d'étendue, de profondeur et de lumière. Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Épîtres de Saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. « Toutes les Épîtres de Saint Paul, dit Dupin, sont savantes et instructives, persuasives, nobles et touchantes. Si ses termes ne sont pas toujours les plus élégans, le tour de l'expression est grand, élevé, grave, sententieux, méthodique, plein d'art et de figures. Il sait accompagner ses reproches et ses réprimandes de douceur et de charité. Il parle avec autorité, et cependant, avec humilité. La véhémence et la force de son discours sont mêlées d'agrémens et de prudence. Enfin, il conserve partout le caractère qu'il a lui-même marqué, de se faire *tout à tous* pour gagner tout le monde. Il est dit dans la seconde Épitre de Saint Pierre, chap. 3, verset 16, qu'il y a dans les Épîtres de Saint Paul quelques endroits difficiles à entendre, ce qui peut venir ou de l'obscurité des choses mêmes dont il traite, «qui a donné occasion, comme dit encore Saint Pierre, à des hommes légers de détourner les paroles de Saint Paul en de mauvais sens, et d'en abuser aussi bien que des autres Écritures, pour leur propre ruine»; ou même du style de Saint Paul, qui n'est pas également clair partout, à cause des longues et fréquentes hyperbates dont il se sert, des termes qui lui sont particuliers, des expressions ou sous-entendues ou superflues, des transitions d'une matière à une autre, et de quelques autres irrégularités de son discours. » (Dissertation préliminaire sur la Bible, livre 2, chap. 2, § 8.) Il y a eu un grand nombre d'éditions des Épîtres de ce saint Apôtre. Nous ne citerons que les suivantes : I. *Pauli Sancti epistolæ XIV, cum commentariis Jacobi Fabri Stapulensis*, Paris, 1515, in-folio; Estienne avait déjà donné, en 1515, une édition de ce livre. II. *Epistola Pauli ad Galatas; item sex primaria capita christianæ religionis, arabicè*, Heidelberg, 1583, in-4°; ce livre est regardé comme le premier qui ait paru en arabe en Allemagne. III. *XIII Epistolarum codex græcus, cum vers. latin. veteri*, etc., Misenæ, 1791, in-4°. On a aussi les *Épistres de S. Pol, glosées et translatées en françois par ung docteur en théologie de l'ordre de M. Saint Augustin*, Paris, Antoine Verard, sans date, in-fol. goth. Il y a à la bibliothèque du Roi un exemplaire de ce livre imprimé sur vélin.

PAUL (SAINT), premier ermite, né dans la Thébaïde, de parens riches, perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles; il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Dèce, en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère, avide de son bien, ayant voulu le dénon-

cer pour en jouir plus tôt, Paul s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par de faux monnoyeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'était d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas de lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, ne vivant, dit-on, que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Quelque temps avant sa mort, Saint Antoine vint jusqu'à sa grotte, après avoir surmonté toutes les difficultés d'un chemin inconnu, parmi les frayeurs que lui inspiraient diverses bêtes sauvages. Le Saint solitaire apprit à Antoine qu'il touchait à son dernier moment, et lui demanda le manteau de Saint Athanase. Antoine l'alla chercher; mais, au retour, il ne trouva plus que le cadavre de Paul. Ce Saint expira en 341, à 114 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. Rollin cite deux beaux vers latins, d'un rhétoricien du collége Du Plessis, sur la mort de Saint Paul. Il s'agissait de décrire le retour empressé de Saint Antoine vers Saint Paul, qui était mort depuis que le premier l'avait quitté. Le jeune poète, après avoir marqué l'empressement de Saint Antoine, l'apostrophait ainsi :

Quid facis, Antoni? Jam friget Paulus, et altas
Immistus superis, nec jam tuus, attigit arces.

PAUL Ier (SAINT), pape, successeur d'Étienne II, son frère, en 757, donna avis de son élection à Pépin, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours pour le défendre contre Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, et, après avoir gouverné avec piété, non avec prudence, il mourut l'an 767. On a de lui vingt-deux *Lettres* dans le recueil de Cretser; elles prouvent que ce pontife n'était pas aussi éclairé que pieux.

PAUL II (PIERRE BARBO), pape, noble Vénitien, était neveu du pape Eugène IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440. Il monta sur la chaire de Saint Pierre après Pie II, le 29 août 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave. Elles regardaient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles, Paul n'exécuta que celui qui regardait la guerre contre les infidèles. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge, et une mitre de soie, semblable à celle que les souverains pontifes avaient seuls droit de porter. Il excommunia ensuite Podiebrack, roi de Bohême, qui persécutait ouvertement les catholiques de ses États. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince, mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entre eux, exerçaient des vexations horribles; Paul II travailla à les réunir, et eut le bonheur d'y réussir. Ce pontife mourut le 26 juillet 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui, des *Lettres* et des *Ordonnances*; et on lui attribue un *Traité des règles*

de la Chancellerie. Le cardinal Quirini a donné sa Vie, Rome, 1740, in-4°. C'était un bel homme et il ne l'ignorait pas. A son exaltation, il voulut prendre le nom de *Formose*, qui signifie beau; mais il sentit le ridicule qu'il se donnerait par cette vanité, et il prit celui de Paul. Jamais on n'a pleuré avec autant de facilité que ce pontife. Pie II l'appelait Notre-Dame de Pitié. (Moreri, édit. de 1740.) Il tâchait d'obtenir par ses larmes ce qu'il ne pouvait persuader par ses raisons. C'est lui qui réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimait pas les gens de lettres, et il supprima le collége des abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. (*Voy.* ESPERIENTE et COETIVY.) Platine, l'un de ces abréviateurs, ne le ménage pas; mais, comme il avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. On avait tenté, sous son pontificat, d'établir à Rome une Académie pour la recherche des antiquités; mais la défiance de ce pape, aussi orgueilleux qu'ignorant, fit échouer l'entreprise, et fit jeter dans le feu ou expirer dans les supplices les membres infortunés de cette association. On ne peut pas cependant se dissimuler sa mollesse et son faste. Il paraissait souvent en public, dit l'abbé de Choisy, avec une triple couronne brillante de diamans. Il faisait battre des médailles de son image avec des titres pompeux, et les jetait lui-même dans les fondemens des édifices superbes qu'il faisait élever. Pour plaire au peuple romain, on représentait souvent par son ordre des jeux publics qui rappelaient la mémoire des anciens Césars. Mais, si Paul II avait le faible de la pompe et de la magnificence extérieure, il faut avouer qu'il fit des choses utiles à l'Église. Il abolit entièrement la simonie. Il donna rarement des indulgences, quoique ce fût un trésor, dit l'abbé de Choisy, où il n'y avait qu'à pêcher. Il abrogea les graces expectatives. Il défendit d'aliéner les biens ecclésiastiques, et, en outre, de les affermer à la même personne pour plus de trois années, mesure qui n'était pas sans inconvéniens. Il pourvut libéralement aux besoins des pauvres et à la dotation des filles indigentes. Si d'abord il paraissait dur dans les audiences publiques, il accordait ordinairement plus qu'on ne lui demandait. Il disait souvent : « Un pape doit être un ange quand il fait des évêques, et presqu'un dieu quand il fait des cardinaux; mais, dans les autres actions de la vie on doit lui pardonner d'être un homme. »

PAUL III (ALEXANDRE FARNÈSE), évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége, placé sur la chaire de Saint Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 13 octobre 1534, naquit à Carin, en Toscane, en 1468, quoique sa famille fût romaine. Son père était Pierre-Louis Farnèse, et sa mère Janelle Cajetan, de la maison de Boniface VIII. Il reçut une excellente éducation sous Pomponius Lætus, à Rome, et sous divers maîtres à Florence. Il avait du goût et quelque talent pour la poésie. Alexandre VI l'honora de la pourpre en 1493, quoiqu'il n'eût alors qu'environ 26 ans. Parvenu à la tiare, il donna de grandes espérances, fondées sur l'expé-

rience qu'il avait acquise sous quatre pontificats, et sur le caractère de prudence et de modération qu'il avait constamment soutenu dans un poste éminent, et pendant un temps de trouble et de crise, qui demandait à la fois des talens et de l'adresse. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente, où la première session se tint le 13 décembre 1545. Ce concile, souvent interrompu, et qui ne fut terminé qu'au bout de dix-huit ans, est fameux par les points de dogme et de discipline qui y furent consacrés, et par la condamnation des principes de Luther et de Calvin. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens, une ligue contre les Turcs, qui échoua. Il engagea, en 1538, le roi François I[er] et Charles-Quint à se trouver à Nice, où ils firent une trève de dix ans, qui fut rompue par l'ambition de l'empereur. Son zèle était ardent et s'étendait à tout. Il établit l'inquisition, approuva la société des jésuites, condamna l'*interim* de Charles-Quint, et se conduisit avec beaucoup de rigueur envers Henri VIII, roi d'Angleterre; mais cette rigueur ou cette fermeté, dit un écrivain, « ne contribua point à la défection de l'Eglise anglicane, puisque le schisme était consommé avant Paul III. » Ce pontife avait eu, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance, en retranchant du patrimoine de Saint-Pierre ces deux villes. C'était une grande imprudence dans un pape de faire son fils souverain, à la face de l'Europe mécontente, dont une partie s'était déjà séparée de l'Eglise catholique. Farnèse, fils ingrat, répondit mal aux soins de son père, il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de Paul III (Octave Farnèse) ne se comporta pas mieux que son père; et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife le mirent, dit-on, au tombeau, le 10 novembre 1549, à 82 ans, quoiqu'on eût pu croire avec autant de vraisemblance que sa mort fut l'effet naturel de la vieillesse. L'historien Robertson penche beaucoup pour cette dernière opinion, et il donne ses preuves. Il cite des fragmens de lettres de M. d'Urfé, alors ambassadeur à Rome, d'après lesquels il paraît qu'il s'était écoulé plus de vingt jours entre la tentative d'Octave sur Parme, et la mort de son grand-père, et que la maladie dont ce pape mourut était l'effet naturel de la vieillesse, et non la suite d'un violent accès de colère, comme l'ont avancé quelques historiens. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir sacrifié l'intérêt du Saint-Siége à des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, tunc immaculatus ero*, etc. « Paul III, dit le P. Berthier, était plein de force et de lumière dans les conseils, égal dans tous les événemens, toujours prêt à récompenser le mérite, n'épargnant rien pour rétablir la paix entre les princes chrétiens, protecteur des gens de lettres, humain dans ses manières, noble dans ses sentimens. » Il aimait tant la France, que Charles-Quint dit en apprenant sa mort : « Si on ouvre son corps, on doit lui trouver trois fleurs de lis empreintes sur

le cœur. » On lui fit cette épitaphe :

Tertius hic gelido condor sub marmore Paulus,
Continet hæc cineres nunc brevis urna meos.
Funera non lacrymis mea sunt spargenda ; peregi
Naturæ cursum ; mors nova vita fuit.

Il nous reste de lui quelques *Lettres* sur des sujets de littérature, à Sadolet et à Erasme. Il avait composé des *Remarques* sur plusieurs Epîtres de Cicéron.

PAUL IV (Jean-Pierre Caraffa), doyen des cardinaux et archevêque de Théate, autrement Chieti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, le 23 mai 1555, âgé de près de 80 ans. Il était né en 1476, de Jean-Antoine, comte de Montario. Dès l'âge de 18 ans, il fut camérier secret d'Alexandre VI. Jules II le fit archevêque de Théate, et l'envoya en qualité de nonce vers Ferdinand d'Aragon, qui prenait alors possession du royaume de Naples. Léon X l'employa dans diverses négociations. Il quitta toutes ces dignités pour seconder Saint Gaëtan de Thienne, qui venait de fonder les théatins. Paul III lui donna le chapeau de cardinal, et lui fit reprendre l'archevêché de Théate. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendait pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposait pas avec assez de zèle aux luthériens, et se ligua avec la France pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le Saint-Siége, Paul IV, qui, en qualité de pape, croyait que les couronnes dépendaient de son autorité, le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de cette impertinence, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner ; exemple que tous ses successeurs ont imité. Ce pontife ne se conduisit pas avec plus de prudence à l'égard d'Elisabeth, reine d'Angleterre, qui lui envoya un ambassadeur. Il se plaignit de ce qu'elle montait, sans le consentement de la cour de Rome, sur un trône qui était un des fiefs du Saint-Siége, et qui d'ailleurs *n'appartenait pas à une bâtarde*. Il lui déclara en même temps que le seul parti qu'elle eût à prendre était de renoncer à toutes ses prétentions, pour s'en rapporter à ce qu'il en ordonnerait. Elisabeth, indignée, rappela son ambassadeur, et rompit entièrement avec le Saint-Siége. Paul IV, odieux au dehors, n'était pas plus aimé au dedans. Il fulmina, en 1559, une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclara tous ceux qui faisaient profession publique d'hérésie, prélats, princes, rois, empereurs, déchus de leurs bénéfices, dignités, royaumes et empires. Le dernier supplice lui paraissait le principal remède contre l'erreur. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêchés pour être leurs suffragans. Enfin, après avoir rendu à l'Eglise quelques minces services, qui furent encore affaiblis par la maladresse qu'il eut de lui susciter de nouveaux ennemis, il mourut le 18 août 1559, à 83 ans. Il s'était rendu recommandable par son zèle et la régularité de sa vie. L'adresse et l'influence du cardinal Farnèse ne lui avaient pas été inutiles pour son élévation au

trône pontifical. Par respect pour la mémoire de Paul III, qui l'avait fait cardinal, et par reconnaissance pour la famille des Farnèse, il avait pris, en recevant la tiare, le nom de Paul IV. « Le choix d'un prélat d'un caractère si singulier, dit Robertson, et qui depuis long-temps suivait une carrière qui devait l'éloigner de la première dignité de l'Église, donna de l'inquiétude aux Italiens : ils avaient assez observé ses mœurs et sa conduite, pour être incertains sur ce qu'on devait attendre de lui. Paul, quoique né dans un rang qui le dispensait du mérite pour parvenir aux plus hautes dignités ecclésiastiques, s'était, dès sa jeunesse, appliqué à l'étude, en homme qui ne voulait rien devoir qu'à ses qualités personnelles. Versé dans toutes les subtilités de la théologie scolastique, il joignait encore une grande connaissance des langues savantes et des belles-lettres, dont l'étude, ayant depuis peu repris naissance en Italie, était alors cultivée avec beaucoup d'ardeur. Cependant, son esprit, naturellement sombre et sévère, était plus porté à l'aigreur des controverses, qu'à cette élégance et cette urbanité que donne la littérature. Il avait plutôt pris les idées et les sentimens d'un moine, que les talens nécessaires pour la conduite des grandes affaires. Pourvu de plusieurs riches bénéfices à son entrée dans l'Église, employé comme nonce en différentes cours, il se dégoûta bientôt de cette carrière, et soupira après une vie plus convenable à ses goûts et à son caractère. Dans ce dessein, il résigna tout à la fois ses dignités ecclésiastiques. Après avoir institué un ordre de prêtres réguliers, qu'il nomma Théatins, du nom de l'archevêché qu'il avait occupé, il s'associa lui-même à la communauté, et se conforma à toute la rigueur des règles qu'il avait prescrites : il préféra la solitude à la vie monastique, et l'honneur de fonder un nouvel ordre, aux grandes espérances que la cour de Rome offrait à son ambition. Il était depuis long-temps dans cette retraite, lorsque Paul III, sur la seule réputation de sa sainteté et de sa science, l'appela à Rome pour le consulter sur les moyens de détruire l'hérésie, et de rétablir l'ancienne autorité de l'Église. Après l'avoir ainsi tiré de la solitude, le pape gagna sur lui, moitié par prières, moitié par autorité, d'accepter le chapeau de cardinal, de reprendre les bénéfices qu'il avait résignés, et de rentrer dans le chemin des honneurs, auxquels il semblait avoir renoncé. Mais pendant le règne de deux pontifes, dont l'un remplit la cour de Rome de tous les artifices de l'ambition, et l'autre des plus scandaleuses débauches, Caraffa conserva toujours son austérité monastique. Ennemi déclaré de toute innovation en fait de doctrine, et rigide à l'excès sur l'observation du culte, ce fut lui qui contribua le plus à établir dans les États du pape le tribunal odieux et formidable de l'inquisition. Il soutint avec chaleur en toute occasion la juridiction et la discipline de l'Église, et censura vivement toute démarche dictée par des vues de politique ou d'intérêt, plutôt que par le zèle pour l'honneur et la dignité du Saint-Siége. Sous un pape de ce caractère, les courtisans s'attendaient à un pontificat dur et sévère, où tous les principes de la saine po-

litique seraient sacrifiés aux préjugés étroits de la dévotion; et le peuple craignait de voir la parcimonie et les mœurs du cloître remplacer la gaîté et la magnificence qui avaient régné depuis quelque temps à la cour de Rome. Mais Paul s'empressa de dissiper ces alarmes. Il renonça tout à coup à cette austérité qui l'avait jusque-là distingué, et appela auprès de lui ses neveux, auxquels il donna les emplois les plus importans. Lorsqu'il eut été élu pape, on lui demanda comment il voulait être servi? *Magnifiquement*, répondit-il, *et comme il convient à un pape*. Aussi fut-il couronné avec beaucoup de pompe par l'évêque d'Ostie. Cet éclat extérieur qui séduit quelquefois le peuple, ne put lui concilier l'attachement des citoyens de Rome. Ils ne lui pardonnèrent jamais d'avoir fait construire une nouvelle prison de l'inquisition. Elle fut abattue dès qu'on eut appris sa mort, et on en fit sortir tous les prisonniers. Sa statue fut insultée par le peuple, qui la brisa, en jeta la tête dans le Tibre, et brûla la maison de l'inquisiteur qu'il avait créé. On a de lui divers écrits: I. *De Symbolo*. II. *De emendandâ Ecclesiâ*. III. La *Règle des Théatins*, dont il fut l'instituteur avec Saint Gaëtan, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

PAUL V (CAMILLE BORGHÈSE), pape, né à Rome originaire de Sienne, d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal, monta sur le trône pontifical le 16 mai 1605, après Léon XI. L'ancienne querelle de la juridiction séculière et de la juridiction ecclésiastique, qui avait fait verser autrefois tant de sang, renaquit sous ce pontife. Le sénat de Venise avait défendu par deux décrets: 1° Les nouvelles fondations de monastères, faites sans son concours; 2° L'aliénation des biens fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le premier décret fut donné en 1603, et le second en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même temps, un chanoine et un abbé, accusés de rapines et de meurtres, et attribua la connaissance de leur crime à la justice séculière. C'en était plus qu'il ne fallait pour choquer la cour de Rome. Clément VIII avait cru devoir dissimuler; mais Paul V, qui venait de faire plier les Génois dans une occasion semblable, se flatta que les Vénitiens seraient aussi souples; il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenait que de Dieu le pouvoir de faire des lois. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, ainsi que le pape le demandait. Paul V irrité excommunie le doge et le sénat, et met tout l'État en interdit, si on ne lui donne satisfaction dans les vingt-quatre jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue de ses États. Une foule d'écrits lancés de part et d'autre annonçaient l'animosité des deux partis. Les capucins, les théatins et les jésuites furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparait à soutenir les armes spirituelles par les armes temporelles. Il leva des troupes contre les Vénitiens; mais

il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait pas sortir de cette affaire aussi aisément qu'il s'y était engagé. La cause des Vénitiens paraissait la cause commune de tous les princes. Il eut recours à Henri IV, qui eut tout l'honneur de cet accommodement. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclarerait à son entrée dans le sénat que les censures étaient levées ou qu'il les levait; et qu'en même temps, le doge lui remettrait la révocation et la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des jésuites. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes graces; mais ils ne voulurent point qu'on parlât d'absolution. Paul V ne pensa plus qu'à terminer un autre différend, long-temps agité dans les congrégations *de auxiliis*. Le pape fit dire aux disputans et aux consultans que, les congrégations étant finies, il faisait défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avait dressé contre la doctrine de Molina une bulle à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve que le projet de cette bulle, qui se trouve à la fin de l'histoire de la congrégation *de auxiliis*. On pressa Paul V, non moins vainement, de faire un article de foi de l'*Immaculée conception de la Vierge*. Il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les dominicains, qui prétendaient alors qu'elle avait été conçue, comme les autres créatures, dans le péché originel. Paul V s'appliqua ensuite à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, surtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des Thermes de Vespasien, et celle qu'on appela l'*Aqua paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monumens, et à les faire servir, autant que leur nature le comportait, à la gloire du christianisme; comme l'exprime l'inscription sur une colonne de porphyre tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église Sainte-Marie-Majeure. Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui du Congo et quelques autres princes des Indes lui envoyèrent des ambassadeurs. Ce pontife leur donna des missionnaires, et fonda des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même bonté aux maronites et aux autres chrétiens orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion. Il termina sa carrière le 28 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'oratoire de France, les ursulines, l'ordre de la charité et quelques autres ins-

tituts. Paul V, hardi dans ses prétentions, mais borné dans ses vues, brillait plus par son savoir et par son zèle pour la religion que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe. Il ordonna à tous les religieux d'avoir dans leurs études des professeurs réguliers pour le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe, s'il s'en trouvait parmi eux d'assez habiles, ou du moins de séculiers, jusqu'à ce qu'il y eût des religieux assez savans pour instruire leurs confrères. Il était difficile qu'un pareil décret eût son entière exécution.

PAUL (le chevalier), célèbre marin du 17e siècle, d'une famille obscure, fut du petit nombre que le mérite seul portait aux premières places de l'État, malgré les obstacles que l'obscurité de leur naissance oppose à leur élévation. A peine se sentit-il en état de soutenir les fatigues de la mer, qu'il se glissa dans un vaisseau, se cacha derrière quelques balles de marchandises, et ne se montra que quand on ne fut plus en possibilité de le mettre à terre. Trois ans lui suffirent pour apprendre la manœuvre et les termes de la marine. Devenu matelot, il servit sur un vaisseau de la religion; ensuite il s'engagea dans les troupes de Malte en qualité de simple soldat. Sur un brigantin armé en course, il donna tant de preuves de courage et d'intelligence, que le capitaine ayant été tué, il fut mis à sa place par l'équipage : cet honneur lui était dû. Il n'y avait point de péril qu'il n'affrontât, lorsque, pour vaincre, il ne fallait que de l'habileté et du courage. Les Turcs apprirent à leurs dépens combien il était dangereux de l'attaquer ou de l'attendre. Le grand-maître, voulant reconnaître les services qu'il avait rendus à la relgion, le fit chevalier servant d'armes, et lui donna le commandement d'un vaisseau. Richelieu, qui travaillait à rétablir la marine, voulut attacher à la France un homme qui y avait reçu le jour. Paul signala son entrée dans cette nouvelle carrière par les talens qu'il montra au combat de Guttray, en 1630, et bientôt il fut compté parmi les plus célèbres marins du dix-septième siècle. Il fut successivement chef d'escadre, lieutenant-général et vice-amiral des mers du Levant. Louis XIV, à son passage par Toulon, voulut voir ce grand homme. Paul, qui avait hors de la ville un fort beau jardin rempli d'orangers en plein rapport, fit confire sur les arbres une partie des oranges. Le roi et toute la cour furent surpris d'une galanterie à laquelle ils ne s'attendaient pas. Ces oranges confites, mêlées confusément avec d'autres qui ne l'étaient point, firent croire à quelques dames de la cour que les oranges venaient confites sur les arbres en Provence. La fortune éleva l'ame de Paul sans lui donner de la vanité. Un jour qu'il passait sur le quai du port, à Marseille, accompagné des officiers des galères et des premiers de la ville, il aperçut dans la foule un matelot qui n'osait se montrer. « Mon ami, lui dit-il, pourquoi me fuyez-vous ? Croyez-vous que la prospérité m'ait fait oublier mes amis. — Puis, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient : Messieurs, c'est un camarade de mon enfance, nous avons été mousses sur le même vaisseau ; le sort m'a été

favorable, il lui a été contraire, mais je ne l'en estime pas moins. Il lui prend la main, s'informe de l'état de ses affaires, et lui donne un bon emploi. Le chevalier Paul, d'une taille assez haute, avait quelque chose de sombre dans la physionomie; sa moustache et son toupet formaient une espèce de croix de Malte. Quoique marin, il était doux; on ne le vit jamais en colère. Il mourut le 18 octobre 1667, et donna en mourant tout son bien aux pauvres; ses soldats firent son épitaphe.

PAUL Ier (PÉTROWITZ), empereur de Russie, naquit le 1er octobre 1754, de Catherine II Alexiewna, et de Pierre III, empereur de Russie. Élevé par le comte Pahnin, principal ministre de sa mère, il n'oublia jamais les soins qu'il en avait reçus, et le soutint toujours contre le crédit de Grégoire Orloff, qui ne l'aimait pas. Paul épousa en premières noces Wilhelmine, fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, qui embrassa le rit grec, et prit le nom de Natalie. Elle mourut deux ans après cette union, en 1776. Paul Ier prit pour seconde épouse la princesse de Wittemberg nièce du roi de Prusse; il se rendit pour ce mariage à la cour de Berlin, où il fit son entrée le 21 juillet avec une pompe éclatante. Les magistrats le reçurent sous un arc de triomphe, où soixante et dix jeunes filles vêtues en nymphes lui présentèrent des vers et des fleurs. Il n'était encore que grand-duc de Russie, lorsqu'en 1780 il se mit à parcourir l'Europe, accompagné de la grande-duchesse. Après avoir traversé la Pologne, l'Autriche, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Ce voyage dura quatorze mois, et partout il parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de s'instruire, plus occupé à éluder les hommages publics qu'à les obtenir. Lorsque la guerre se déclara en 1787 entre la Porte et la Russie, le grand-duc sollicita vivement la permission d'aller combattre contre les Turcs. Mais Catherine, craignant peut-être de sa part quelques desseins ambitieux, ne put jamais se résoudre à la lui accorder. « L'intention que j'ai d'aller combattre les Ottomans, lui écrivit Paul, est connue de toute l'Europe; que dira-t-elle en voyant que je ne l'exécute pas? » L'impératrice lui répondit: « L'Europe dira que vous êtes un fils respectueux. » A la mort de celle-ci, arrivée le 17 novembre 1796, Paul Ier monta sur le trône. « Rigoureusement juste, suivant un historien trop souvent sévère, il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût présentée avec courage et avec adresse. Lorsqu'il l'ignora, ce fut moins sa faute que celle de ceux qui, pouvant la lui faire parvenir, se turent. » Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya, sous les ordres du général Souwarow une armée considérable qui pénétra en Italie en 1799, et y fit des conquêtes qui furent perdues presque aussitôt. Paul Ier, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra dans l'intérieur de ses Etats à une foule d'innovations, dont plusieurs ne furent pas goûtées. Il fut assassiné dans son lit, la nuit du 12 mars 1801. Ce prince était instruit, et possédait diverses connaissances qu'il devait en partie aux soins de son profes-

seur Epinus, savant aussi distingué par ses vertus que par ses lumières, et connu par une excellente *Théorie de l'aimant*. On doit à Paul Ier d'avoir fait ouvrir des canaux utiles; bâtir le beau palais de Michaïlow à Pétersbourg, revêtir la *Moïka* de pierres de taille; il a établi la maison des orphelins militaires, où 800 enfans sont élevés, instruits et placés ensuite convenablement. C'est à Paul que Laharpe adresse les lettres qui forment sa *Correspondance littéraire*. Alexandre Paulowitz, son fils, lui a succédé.

PAUL DE SAMOSATE, ainsi appelé, parce qu'il était de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche l'an 260 de Jésus-Christ. Zénobie régnait alors en Syrie, et sa cour rassemblait tous les hommes célèbres par leurs talens et par leurs lumières. Elle y appela Paul de Samosate, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préférait la religion juive à toutes les autres, et ne pouvait croire aux mystères de la religion chrétienne. Pour persuader cette princesse, Paul tâcha de réduire les mystères à des notions simples et persuasives. Il dit à Zénobie que les trois personnes de la Trinité n'étaient point trois Dieux, mais trois attributs sous lesquels la divinité s'était manifestée aux hommes; que Jésus-Christ n'était point un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'était communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avait jamais abandonné...» Paul de Samosate ne regarda d'abord ce changement dans la doctrine de l'Église que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais, lorsque les fidèles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant «qu'en effet Jésus-Christ n'était pas Dieu, et qu'il n'y avait en Dieu qu'une personne.» Les idées de Paul alarmèrent le zèle des évêques: ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avait point enseigné les erreurs qu'on lui imputait. On le crut, et les évêques se retirèrent; mais Paul persévéra dans son opinion, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche en 270, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié. Il ne fut chef que d'une secte obscure, dont on ne voyait pas les moindres restes au milieu du 5e siècle, et que la plupart ne connaissaient pas même de nom, tandis que l'arianisme, dont on fit une affaire d'état, remplissait, dans le siècle suivant, l'empire de troubles et de désordres. Paul, refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avait condamné comme hérétique et déposé, demeurait toujours à Antioche, et ne voulait pas quitter sa maison qui appartenait à l'Église. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seraient unis aux évêques de Rome. Les disciples de Paul furent nommés *Paulianistes*. Leur maître n'avait pas suivi la méthode de la plupart des hérésiarques, qui, dit un écrivain, «cachent sous un air austère le venin de leur doctrine.» C'était un homme voluptueux. Il avait chez lui des femmes jeunes et belles; il faisait bonne chère, et permettait que ses ecclésiastiques vécussent comme

lui ; il tâchait même de les excuser lorsque leur conduite causait du scandale. Son orgueil était extrême. Il ne siégeait que sur une espèce de trône ; il donnait des audiences comme les magistrats séculiers. Pour soutenir son faste, il usa tour à tour de la violence et de l'artifice, et parvint à la fortune par ces différens moyens. Avide de louanges, il souffrait qu'on lui en donnât dans la chaire, et il substitua aux cantiques sacrés des hymnes en son honneur, qu'il faisait chanter dans l'église par des femmes habillées en comédiennes.

PAUL DE TYR, professeur de rhétorique l'an 120 de Jésus-Christ, fut député par ses concitoyens vers Adrien, qui, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Paul a laissé sur son art, en grec, quelques écrits qui sont judicieux.

PAUL. *Voyez* JULES-PAUL.

PAUL LE SILENCIAIRE, en latin, *Paulus Silentiarius*, auteur grec, ainsi nommé de la dignité qu'il avait dans le sacré palais à Constantinople, florissait sous l'empereur Justinien au 6e siècle. On a de lui : I. Une *Histoire* curieuse, en vers grecs, de l'église Sainte-Sophie. On la trouve dans l'Histoire bizantine, avec la traduction et les notes de du Cange, Paris, 1670, in-fol. II. Un Poëme, aussi en vers grecs, sur les Thermes pythiques, que le savant Huet a éclairci de ses notes, et dont Morel avait déjà publié une édition, à Paris, 1598, in-4°. L'édition de Morel est intitulée : *Pauli Silentiarii Carmen in Thermas Pythias, et aquarum miracula*, gr. et lat. Cet ouvrage est rare. III. Plusieurs *Épigrammes* dans l'*Anthologie*. Elles sont au nombre de quatre-vingt-trois, dans l'*Anthologie* de Brunck. Casaubon, *lect. Theocr.*, cap. 1, fait un grand éloge de ce poëte, qui, certes, ne manque pas d'élégance, et qui même, quoique trop loué par Casaubon, en a plus que ne semble le comporter le siècle de Justinien ; mais Ruhnkenius dans son Épist. crit. 1., pag. 43, observe que Paul le Silentiaire a emprunté à ses devanciers tout ce qu'il a de meilleur.

PAUL-ÉGINETTE. *Voy.* ÆGINETA.

PAUL, diacre de Mérida dans l'Estramadure, florissait dans les premières années du 17e siècle. On a de lui une *Histoire des Pères d'Espagne*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers, en 1635, in-4°.

PAUL (WARNEFRIDE était son nom de famille), diacre d'Aquilée, illustre par ses lumières, qui lui obtinrent la place de secrétaire de Didier, dernier roi de Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'île de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. Archise, prince de Bénévent, l'appela quelque temps après à sa cour ; lorsque ce prince mourut en 787, Paul se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards* en six livres, depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. On la trouve dans les Recueils de Vulcanius et de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet

ouvrage renferme vingt-quatre livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope avec des additions de Paul, insérées en divers endroits. Les cinq suivans sont entièrement de Paul, et servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivait du temps de Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire : ces huit derniers sont presque entièrement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8°. L'*Historia Miscella* et *de Rebus Longobardorum* se trouvent dans le premier volume des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori. Paul, diacre, est encore auteur de quelques *Vies de Saints*, d'une *Histoire des évêques de Metz*, et de l'Hymne de Saint Jean : *Ut queant laxis*, etc. Cette hymne est le premier ouvrage rimé qui ait paru, et où la même désinence des mots a été offerte comme un agrément.

PAUL DE SANCTA MARIA ou DE BURGOS, savant juif, natif de cette ville. La lecture de la *Somme de Saint Thomas* en fit un chrétien. Il entra dans l'état ecclésiatique après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène et enfin de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée le 29 août 1446, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Additions* aux *Postilles* de Nicolas de Lyra. II. Un Traité intitulé *Scrutinium scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol., et d'autres savans ouvrages. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. — Le premier, ALPHONSE, évêque de Burgos, composa un *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 v. in-f. Le second, GONSALVE, fut évêque de Placencia ; et le troisième, ALVARÈS, publia l'*Histoire de Jean second, roi de Castille*.

PAUL (FRANÇOIS), médecin, membre des Académies de Montpellier et de Marseille, né à Saint-Chamas, bourg de Provence, mort en 1777, âgé de 43 ans, était un savant laborieux, et avait l'esprit d'analyse. On a de lui : I. Les *Mémoires de l'Académie de Prusse*, qu'il a rédigés et réduits en 3 vol. in-4°, et en dix vol. in-12. On estime plus cet abrégé que les Mémoires originaux de Berlin, qui pèchent par le style et qui manquent de précision. II. *Mémoires de l'Académie de Bologne*, in-4°. III. *Mémoires de l'Académie de Turin*, in-4°. Il a suivi dans ces deux ouvrages la méthode qu'il s'était prescrite pour les *Mémoires de Berlin*. IV. *Institutions chirurgicales*, traduites du latin d'Heister, Avignon, 1770, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. L'auteur ne s'est pas borné à traduire cet ouvrage important, il l'a enrichi d'observations sur les découvertes que la chirurgie a faites depuis Heister. Il a traduit encore trois Traités de Van-Swieten : De *la Péripneumonie ;* de *la Pleurésie ;* des *Maladies des enfans*, chacun en 1 vol. in-12. Il avait commencé une nouvelle rédaction des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Paris,

lorsque la mort l'enleva à la république des lettres.

PAUL (Amant-Laurent), frère du précédent, abbé, ancien professeur d'éloquence à Arles et à Marseille, est auteur de plusieurs Traductions estimées, telles que celles de *Florus*, de *Velleius-Paterculus*, de *Justin*, de *Cornelius Nepos*, etc. Ce savant modeste, utile et laborieux, finit ses jours à Lyon, le 29 octobre 1809, à l'âge de 69 ans, dans un état voisin de l'indigence.

PAUL-LUCAS. *Voyez* Lucas.

PAUL de GASTRO. *V.* Castro.

PAUL (Saint Vincent de). *Voyez* Vincent.

PAUL de VENISE. *V.* Sarpi.

PAUL (voyag). *Voyez* Marc-Paul.

PAULA (Julia-Cornelia), première femme de l'empereur Héliogabale, était fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en était éperdûment amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il s'en dégoûta et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'Auguste, rentra dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avait des vertus et de la beauté. On croit qu'elle avait eu un premier époux et des enfans.

PAULE (Sainte), dame romaine, née en 347, descendait, par sa mère, des Scipions et des Gracques. Devenu veuve, elle alla se renfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena un vie pénitente sous la conduite de Saint Jérôme, et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture Sainte. Saint Jérôme l'exhorta en vain à modérer ses mortifications. Son abstinence était telle, que les hommes les plus robustes ne pouvaient y atteindre. Saint Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette femme ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença de se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin. Ils le jugeaient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. Saint Jérôme pria Saint Epiphane, qui était alors à Bethléem, d'obliger Paule à suivre les conseils des médecins. Lorsque ce prélat sortit d'auprès d'elle, après l'avoir long-temps exhortée, St. Jérôme lui demanda ce qu'il avait fait. Il répondit: « J'ai si bien réussi, qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin. » Elle termina sa carrière, le 26 janvier 405 (*Voy.* Pammaque (Saint), qui avait épousé Sainte Pauline, sa seconde fille). Sainte Eustochie, sa troisième fille, ne voulut pas se marier pour ne pas quitter sa mère. C'est à elle que Saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'épitaphe de Sainte Paule; ce même Père écrivit une Lettre à Sainte Paule pour la consoler de la perte qu'elle avait faite de Blésille, l'aînée de ses filles.

PAULE (François de). *Voy.* Montclat.

PAULE (Saint François de), *Voyez* François.

PAULE. *Voyez* Paulo.

PAULET, fils d'un gentilhomme suédois établi à Foligni, prit l'habit de Saint-François en 1323, à 14 ans, et ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il entreprit

une réforme qu'il appela *de l'Observance*. Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les observantins occupaient déjà un grand nombre de couvens, lorsque leur instituteur mourut en 1390.

PAULET (Guillaume), d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre Henri VIII, et élevé à la dignité de baron du royaume, eut divers emplois importans sous Édouard VI, et fut confirmé dans la charge de trésorier par la reine Marie et par la reine Élisabeth. Il mourut en 1572, la 13ᵉ année du règne de cette dernière princesse, à 97 ans, comptant cent trois personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avait fait pour se maintenir sous quatre règnes différens, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'Etat et dans l'Église? Il répondit: « En étant un saule et non pas un chêne. » Cette réponse dénote un courtisan souple, et non un ministre intègre. Quelques historiens ont cependant loué sa probité, et les gens de lettres ont fait valoir la protection qu'il leur accorda.

PAULI (Grégoire), ministre de Cracovie, vers l'an 1560 et 1566, avait adopté les opinions des nouveaux ariens. Il fut des premiers qui les répandirent dans la Pologne. Il fit même peindre un grand temple, dont Luther abattait le toit, dont Calvin démolissait les murailles, et dont lui-même sapait les fondemens en combattant le mystère de la Trinité. Aussi disait-il hautement « que Dieu n'avait révélé que peu de chose à Luther; qu'il en avait plus dit à Zwingle, et plus encore à Calvin; que lui-même en avait appris davantage, et qu'il espérait qu'il en viendrait d'autres qui auraient encore de plus parfaites connaissances de tout. »

PAULI (Jean-Guillaume), né à Leipsick, en 1658, mort dans la même ville, en 1723, acquit des connaissances en médecine dans l'université de sa ville natale; mais pour en étendre le cercle, après y avoir pris le bonnet de docteur, il voyagea en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Danemarck et en Allemagne. Revenu dans sa patrie, il fut nommé assesseur de la faculté de médecine, ensuite professeur de physiologie, puis d'anatomie et de chirurgie, et enfin de pathologie. On a de Pauli plusieurs *Dissertations* académiques; des *Commentaires* sur l'anatomie et la chirurgie de Van Hoorne, Leipsick, 1707, in-8°, sous le titre d'*Annotationes in opuscula anatomico-chirurgica Joannis Van Hoorne*, et un ouvrage intitulé *Speculationes et observationes anatomicæ*, ibid., 1722, in-4°.

PAULIAN (Aimé-Henri), né à Nîmes, en 1722, entra dans l'institut des jésuites, où il professa long-temps la physique avec succès. Après l'extinction de la société, il revint dans sa patrie, et y mourut en 1802. On lui doit plusieurs ouvrages estimés: I. *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 5 vol. in-8°. C'est la neuvième édition de cet ouvrage, qui parut pour la première fois en 1761. II. *Dictionnaire des nouvelles découvertes faites en physique*, 1787, in-8°, 2 vol. III. *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4°. IV. *Traité*

de Paix entre Descartes et Newton, 1764, 3 vol. in-12. V. *Système général de philosophie*, 1669, 4 vol. in-12. VI. *Dictionnaire philosopho-théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4°. VII. *Guide des jeunes mathématiciens* ou *Commentaires* des Leçons de mécanique de La Caille, 1772, Avignon et Paris, in-8°. VIII. *Véritable Système de la Nature*, 1788, in-8°. L'auteur avait aussi publié un *Commentaire* sur l'Analyse des infiniment-petits de l'Hospital, Paris, 1768, in-8°.

PAULIN (Saint), dont les surnoms sont Meropius-Pontius-Anicius, né à Bordeaux, vers 353, d'une famille illustrée par la dignité consulaire, fut guidé dans ses études par Ausone. Ses talens et ses richesses l'élevèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Honoré du consulat l'an 378, il épousa peu de temps après Thérasie, fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs et de la gloire, Paulin crut avoir reconnu le néant du monde. De concert avec sa femme, ils allèrent chercher une retraite en Espagne, où il avait des terres. Après y avoir demeuré quatre ans, ils se dépouillèrent en faveur des églises, et vécurent dans la continence. Ausone, qui désapprouvait la nouvelle vie de Paulin, l'attribue aux vapeurs de la mélancolie ou aux persuasions de sa Tanaquil. (C'est ainsi qu'il appelait *Thérasie.*)

Si prodi, Pauline, times, nostræque vereris Crimen amicitiæ: Tanaquil tua nesciat istud

Paulin le pria de la traiter plus doucement, et lui dit que sa femme était une Lucrèce, et non une Tanaquil.

..... Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux.

Le clergé de Barcelonne où demeurait Paulin, le fit ordonner prêtre en 393. Le Saint solitaire passa en Italie, et s'établit à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Le peuple de cette ville le tira bientôt de son monastère pour le placer sur le siége épiscopal. Les commencemens de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths, qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs publics que sa charité éclata le plus; il soulagea les indigens, racheta les captifs, consola les malheureux, encouragea les faibles, anima les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité et de grandeur d'ame, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juin 431. On lit dans les Dialogues de Saint Grégoire, qu'il se mit dans les fers en Afrique pour délivrer le fils d'une veuve qui avait été pris par les Vandales; mais ce trait ne s'accorde nullement avec les circonstances du temps et de la vie de Saint Paulin. Le P. Papebrocke (*Acta Sanctorum*, tome 4 *jun.*) distingue trois Paulins de Nole, et prétend que ce fut le troisième qui se vendit aux Vandales avant l'an 535, et que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit Saint Grégoire qui composa ses Dialogues vers l'an 540. Quelques écrivains lui ont attribué, sans fondement, l'invention des cloches, qui, suivant Maggius, sont d'une bien plus haute antiquité. Nous avons de ce Saint plusieurs ouvrages en vers et en prose dans la *Bibliothèque des Pères.* En

1516, Badius fit imprimer une édition latine des Œuvres de Saint Paulin, in-8°. La plus ample édition est celle de Vérone, 1736, in-folio, par le marquis de Maffei. La plus estimée est celle de Le Brun DesMarettes, Paris, 1685, deux tomes en un vol. in-4°. Mais l'édition de Vérone, 1736, in-fol., est plus ample. On y trouve : I. Cinquante *Lettres* traduites en français, 1724, in-8°, que Saint Augustin ne se lassait point de lire. II. Un *Discours* sur l'Aumône. III. *Histoire du martyre de Saint Genièse*. IV. Plusieurs *Pièces de poésie*. Le style de Saint Paulin est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées, de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit tour à tour avec onction, et l'on peut le mettre au rang des Pères de l'Église qui méritent le plus d'être lus. (*Voy.* sa Vie, in-12, par Rosweyd, Anvers, 1621, in-4°, par Dom Gervaise, et enfin le second tome *Della Nollana ecclesiastica Storia* de Remondi, de la congrégation des Somnasques, Naples, 1750, in-fol. Cette Histoire renferme la Vie de Saint Paulin et une excellente Traduction italienne de ses *Œuvres*, surtout de ses *Poëmes*. Quelques-unes de ses pensées, sentences ou instructions ont été traduites en français.

PAULIN, évêque de Trèves, mort en exil dans la Phrygie, l'an 359, fut le défenseur de la doctrine et de la personne de Saint Athanase. Ses vertus et les persécutions qu'il essuya à ce sujet déterminèrent les orthodoxes à le regarder comme un Saint. Les ariens, assemblés à Arles en concile, le condamnèrent. On en trouve les Actes dans la collection de l'imprimerie royale et dans celle du P. Labbe.

PAULIN (Saint), né en Autriche, élevé au patriarcat d'Aquilée, vers l'an 777, par Charlemagne, qui voulait récompenser ses connaissances en littérature, parut avec éclat au concile de Francfort, tenu en 794, contre Elipand de Tolède et Félix d'Urgel. Le savant archevêque réfuta ce dernier par ordre de Charlemagne, auquel il dédia son ouvrage. Il mourut le 11 janvier 804. Madrisi, prêtre de l'Oratoire d'Italie, a publié à Venise, en 1737, in-fol., une édition complète des Ouvrages de ce Saint, avec des notes et des corrections. Les principaux sont : I. Le *Traité de la Trinité*, contre Félix d'Urgel, connu sous le nom de *Sacro-Syllabus*. II. Un livre d'*Instructions salutaires*, attribué longtemps à Saint Augustin. La plus ample édition de ses *Œuvres* est celle de Venise, 1737.

PAULIN, frère mineur de l'observance de Saint-François, né à Venise, florissait dans le 14e siècle. Il fut nommé à l'évêché de Pozzuoli par Jean XXII, en 1323, et mourut en 1344. Il est auteur d'une *Chronique depuis l'origine du monde jusqu'à son temps*.

PAULIN (.....), officier français, fut nommé ambassadeur à Constantinople, en 1543, par François Ier. L'objet de sa mission était de solliciter de Soliman du secours pour balancer l'union des forces de l'empereur Charles-Quint et de Henri VIII, roi d'Angleterre. François le jugea propre à cette commission importante, sur la recommandation de du Bellay, qui avait fait l'épreuve

de ses talens et de son adresse dans plusieurs négociations. Paulin ne trompa point l'opinion qu'on avait de son courage et de son habileté. Les dangers de la route ne l'arrêtèrent point. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il insista si vivement sur les demandes de son maître, et sut si bien se prévaloir des circonstances, qu'il leva toutes les difficultés qu'opposait le sultan. On ignore l'époque de la mort de Paulin.

PAULIN (Louis), acteur de la Comédie française, naquit à Paris, où il mourut en 1770, âgé d'environ 54 ans. Son père, qui était maître maçon, voulait lui faire embrasser sa profession; mais il aima mieux s'engager, dès l'âge de 17 ans, dans un régiment de dragons. Après avoir servi quelques années, il joua la comédie à Lyon, et vint de là débuter à Paris, le 5 août 1741, dans le rôle de *Rhadamiste*. Il fut reçu au bout de neuf mois, mais seulement destiné aux rôles nécessaires. Il avait une voix forte, des sourcils noirs et épais; c'est pourquoi Voltaire le désigna pour remplir le rôle de Polyphonte dans *Mérope*. Il disait de lui plaisamment, « que c'était un tyran qu'il élevait à la brochette. » Pendant qu'on répétait cette pièce, Voltaire accablait les acteurs de corrections suivant son usage; un jour, ayant passé la nuit à revoir sa pièce, il réveille son domestique à trois heures du matin, et lui donne une correction à porter à Paulin. Le domestique lui représente que c'est une heure indue, que Paulin dort, et qu'il ne pourrait pas entrer chez lui. « *Va*, lui répond gravement Voltaire, *cours, les tyrans ne dorment jamais*. » Montméuy, fameux comédien, étant mort en 1743, Paulin lui succéda dans l'emploi de paysan, dont il s'acquitta toujours avec succès.

PAULIN (le Père), correspondant de l'Institut de France, mort à Rome, en 1806, possédait à fond la littérature orientale, et avait des connaissances dans plusieurs genres. Ses principaux ouvrages sont : I. *Sidharubam, seu grammatica samscrdamica*, Romæ, 1790, in-4°. II. *Systema brahmanicum, liturgicum, mythologicum et civile, ex monumentis indicis Borgiani musæi, dissert. hist. et crit. illust.*, Romæ, 1791, in-4°. III. *Musæi Borgiani codices manuscripti avenses*, Romæ, 1793, in-4°, fig. IV. *India orientalis christiana*, Romæ, 1791, in-4°. V. *Viaggio alle Indie orientali*, Romæ, 1796, in-4°, traduit en français, par Anquetil du Perron et M. Sylvestre de Sacy, 1808, 3 vol. in-8°, avec un atlas, etc.

PAULIN, évêque d'Antioche. *Voy.* Mélèce.

PAULIN, frère de l'impératrice Athénaïs. *Voyez* Eudoxie.

PAULINE, dame romaine, également partagée des avantages de la naissance et de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme nommé Mundus conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses desirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le dieu Anubis voulait la voir en particulier. Mundus, sous le masque du dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, Pauline, ayant appris du jeune homme cet

artifice, le découvrit à son mari qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis, et renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

PAULINE (Pompeïa), femme de Sénèque le Philosophe, voulut mourir avec son époux, lorsque Néron l'eut condamné à perdre la vie. Elle s'était déjà fait ouvrir les veines; mais Néron, qui n'avait aucune haine particulière contre elle, les lui fit refermer. Elle vécut encore quelques années, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal. — L'histoire a conservé aussi la mémoire de Pauline, femme de Maximin Ier, impératrice d'une beauté parfaite et d'une douceur admirable ; elle calma souvent les fureurs de son époux.

PAULINE. *Voyez* Lollia.

PAULLI (Simon), né à Rostock, en 1603, professeur de médecine à Copenhague, fut appelé à la cour de Frédéric III, qui le fit son premier médecin. Christian V, successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Arhusen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Paulli mourut le 23 avril 1680, à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. Un *Traité de febribus malignis*, 1678, in-4°. II. *Un Traité de l'abus du tabac et du thé*, 1681, in-4°. Il en condamne l'usage. III. *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4°. Il a donné le nom de *Quadripartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année. IV. *Icones floræ danicæ cum explicationibus*, 1647, in-4°, et Francfort, 1708, in-8°, dans lequel il parle de plantes singulières qui naissent dans le Danemarck et en Norwège ; la description est en danois. Cet ouvrage est enrichi de 393 figures. V. *Viridaria Regia varia et Academica*, Copenhague, 1653, in-12. C'est un catalogue de plantes de différens jardins.

PAULLI (Jacques-Henri), fils du précédent, né à Copenhague, professeur d'anatomie en cette ville, en 1662, et professeur d'histoire en 1664, obtint le titre d'historiographe de Frédéric III. Il ajouta à son nom celui de Rosenscheld. On a de lui un ouvrage sur l'anatomie, Copenhague, 1663, in-4°, et plusieurs Traités de médecine et de politique.

PAULLIN ou PAULLINUS (Christian-François), médecin, né à Eisenach, en 1643, mort dans cette ville, en 1712, a donné en latin des descriptions curieuses de plusieurs animaux, et différens Traités particuliers relatifs à la zoologie et à la botanique, qui étaient fort recherchés dans leur temps. On estime encore cependant les ouvrages suivans : I. *De asino tractatus*, Francfort, 1695, in-8°. II. *Cynographia curiosa, seu canis descriptio et mantissa curiosa ejusdem argumenti complect. Johannis Cari libelli de canibus britannicis, et J. H. Meibomii epist. de* ΚΥΝΟΦΟΡΑ, Nuremberg, 1648-1685, in-4°. III. *Logographia, seu leporis descriptio*, Augsbourg, 1691, in-8°. IV. *Lycographia, seu de naturâ et usu lupi libellus physico-historico-medicus*, Francfort, 1694, in-8°. V. *Observationes medicæ*, 1689, in-4°.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien le), en latin *Palmatius*, que son fils Jacques changea en *Palmarius*, né dans le Cotentin, d'une famille ancienne, docteur en médecine, à Paris et à Caen. Des veilles immodérées ayant réduit le roi Charles IX dans le plus triste état, Paulmier entreprit de guérir ce prince et y réussit. Il suivit le duc d'Anjou, frère de ce monarque, dans les Pays-Bas, s'y distingua comme médecin et comme guerrier. Cet homme estimable mourut à Caen, en 1588, à 68 ans. On a de lui : I. Un Traité *de Vino pomaceo*, in-8°, imprimé à Paris en 1588. Il fut traduit l'année suivante en mauvais français par Cahagnes. Paulmier, grand amateur du cidre, l'élève au-dessus du vin. Cette opinion lui fit des ennemis. Liébault, dans sa *Maison rustique*, lui reproche cette préférence pour son vinet de pomme, et Gui-Patin, dans ses lettres, l'attaque avec aigreur. On n'en trouve pas moins dans l'ouvrage de Paulmier des faits instructifs et des détails utiles à l'agriculture. II. *De Lue venereâ*, in-8°. (Cet ouvrage a été traduit ainsi que le précédent, en français par Cahagnes, son compatriote.) III. *De morbis contagiosis*, in-4°, traduit aussi en français par le même.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques le), *Palmarius*, fils de Julien, né au pays d'Auge, en 1587, fut élevé par ses parens dans la religion protestante. Il servit avec honneur en Hollande et en France, et se retira ensuite chez lui pour se livrer à l'étude. Les belles-lettres et l'antiquité avaient toujours eu pour lui des charmes invincibles, il les cultiva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er octobre 1670. Il s'était établi à Caen. Ce séjour lui plaisait, parce qu'il renfermait un grand nombre de gens d'esprit et d'hommes de lettres. Il fut le premier promoteur de l'Académie de cette ville, et il la soutint contre les efforts de l'envie et de l'ignorance. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4°. II. Une *Description de l'ancienne Grèce*, en latin, in-4°, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample Vie de l'auteur. III. Des *Poésies* grecques, latines, françaises, italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifiait en trop de langues pour réussir dans aucune. On a encore de lui, en latin, une *Apologie* pour Lucain contre Scaliger, imprimée à Leyde, en 1704, in-8°. Nicéron a donné une longue notice sur cet auteur.

PAULMIER (Pierre), de Coutances en Basse-Normandie, reçut le bonnet de docteur en la faculté de médecine de Paris. Cette faculté s'était prononcée contre l'usage de l'antimoine, dont un médecin, nommé Delaunay, se servait dans la capitale. En conséquence de cette opinion, le parlement de Paris défendit la même année les remèdes antimoniaux. Paulmier, poursuivi comme n'ayant pas cessé d'administrer l'antimoine, fut traduit devant sa compagnie, qui l'expulsa de ses écoles en 1608. On blâma ouvertement cette sévérité; mais, s'il faut en croire Albert Hazon, la chose n'alla pas si loin. Quoi qu'il en soit, l'antimoine acquérait chaque jour de la vogue. Les empiriques s'en servaient avec

avantage, et des médecins, d'abord secrètement, et bientôt après ouvertement, en adoptèrent l'usage. Jean Chartier prit la défense de ce minéral dans un ouvrage intitulé : *Le plomb des Sages*, et Eusèbe Renaudot publia le *Panégyrique de l'antimoine, justifié et triomphant.* Cependant la division de sentimens à cet égard donna lieu à des discussions si sérieuses, que le parlement de Paris, en ayant pris connaissance, rendit, en 1666, un arrêt qui permit aux docteurs en médecine de se servir d'antimoine, d'en écrire, d'en disputer, etc. Les ouvrages de Paulmier sont : I. *Lapis philosophicus dogmaticorum, quo scholæ medicæ judicium de chymicis declaratur, censura in fraudes parachymicorum defenditur, asserto veræ alchemiæ honore*, Parisiis, 1609, in-8°. II. *Confutatio objectionum quas censorii, ementito scholæ medicæ Parisiensis nomine, Palmario proposuerunt*, ibid., 1609, in-8°. III. *Laurus Palmaria frangens fulmen, subventaneum cyclopum; falso scholæ Parisiensis nomine evulgatum*, ibid., 1609, in-8°.

PAULMIER DE GONNEVILLE. *Voyez* GONNEVILLE.

PAULMY. *Voyez* VOYER DE PAULMY.

PAULO ou PAULE (ANTOINE DE), grand-maître de Malte, naquit à Toulouse, en 1570, fut reçu dans cet ordre en 1590, et, après avoir fait les caravanes, devint commandant de Marseille et de Sainte-Eulalie, puis grand-croix en 1612, ensuite grand prieur de Saint-Gilles, enfin grand-maître le 10 mars 1627. Paulo fit de beaux établissemens. La religion n'avait entretenu jusqu'en 1627, que cinq galères; Paulo en fit construire une sixième, et fonda une maison de religieuses maltaises à Toulouse. Le chapitre général, tenu en 1635, accorda, en reconnaissance de son zèle pour les intérêts de l'ordre, deux priviléges à sa famille; le premier fut l'exemption du droit de passage à tous ses descendans lorsqu'ils entreraient dans l'ordre; par le second, il fut permis à tous les aînés mâles de porter dans leurs armes un chef de la religion, qui est de gueules à la croix d'argent, avec les attributs de leur écu. Ce grand-maître mourut le 10 juin 1636, après 13 ans et 3 mois de magistère. La ville de Toulouse lui érigea un buste dans la galerie des illustres Toulousains.

PAULONI (NICOLAS-ORPHÉE), né le 17 mars 1653, près de Macerata, dans la Marche d'Ancône, étudia la médecine à Rome et à Ferrare, et fut professeur en cette science à Ascoli, à Saint-Séverin et à Jesi, où il mourut le 15 mai 1721. On lui doit une dissertation intitulée : *Nicolai Orphæi Paulonis medici dissertatio logico-empirica contrà novas opiniones de sanguinis generatione et motu*, Maceratæ, 1675, in-4°. Lorsqu'il écrivit cette dissertation, il n'était pas encore convaincu de la circulation du sang.

PAULUS (PETERS), grand-pensionnaire de Hollande, né à Amsterdam, d'une famille distinguée, servit d'abord dans la marine. Il était capitaine de vaisseau, lorsqu'il fut élu grand-pensionnaire au mois de février 1795, à l'époque de l'invasion des armées françaises en Hollande. Il fut con-

tinué, presque malgré lui, dans les fonctions de président des États, jusqu'à la moitié du mois d'avril, qu'il fut nommé l'un des députés chargés de faire un traité de paix et d'alliance avec la France. Le 1er mars 1796, jour de l'ouverture de la Convention nationale batave, il en fut élu président à l'unanimité; mais une maladie grave l'emporta le 17 du même mois. La Convention hollandaise fit frapper une médaille, pour perpétuer le souvenir de son installation.

PAULUS. *Voyez* SERGIUS et JULES-PAUL.

PAULYN (HORACE), peintre. On ignore le lieu de sa naissance et celui de sa mort. On sait seulement de cet artiste que, poussé par son extrême dévotion, il forma le projet d'aller à la Terre-Sainte. Il se rendit d'abord en Angleterre, puis à Hambourg, où un grand nombre de prosélytes se joignit à lui. La femme d'un boulanger poussa même le fanatisme jusqu'à voler l'argenterie de sa maison, pour le suivre; le voyage ne fut pas heureux, et on leur vola tout ce qu'ils avaient emporté. Depuis ce temps, on n'entendit plus parler de Paulyn. Malgré sa piété, il mit au jour des tableaux où régnait le libertinage le plus licencieux. Il ne manquait pas de talens. Son dessin était correct, sa couleur bonne, sa touche moelleuse et délicate.

PAULZE (......), né à Montbrison, où il remplit long-temps une place dans la magistrature, fut appelé à Paris par son parent, l'abbé Terray, et y devint fermier général. Ce fut l'un des membres de cette compagnie qui joignit le plus d'instruction à une plus grande probité. Il réunissait aux connaissances de son état un profond jugement. Il ne méritait pas la proscription qui l'atteignit du temps de la terreur, et qui lui fit perdre la vie sur l'échafaud en 1794. Il avait formé une compagnie de commerce pour la Guyane, dans l'intention d'améliorer cette immense contrée, et il avait fait divers Mémoires sur cette colonie. Plusieurs hommes de lettres lui ont attribué la plus grande partie des détails commerciaux, et surtout ceux qui ont rapport à nos colonies et aux possessions des Français en Asie et en Amérique, dans l'ouvrage de l'abbé Raynal.

PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, et faisant les fonctions de la royauté pour son neveu encore enfant, se signala d'abord par un grand nombre d'exploits. Ayant été envoyé pour châtier les Athéniens qui avaient excité la guerre dans la Grèce, il s'empara d'Athènes; et en chassa les dix tyrans; mais peu après, Lysandre y en établit trente autres, qui anéantirent les lois, et changèrent tout le gouvernement de cette ville. Pausanias contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où l'Athénien Aristide livra bataille aux Perses. La valeur et la prudente activité du Spartiate forcèrent Mardonius, général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit, où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom persan ne fut plus un épouvantail aux Grecs. Pausanias porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce; mais il s'aliéna les cœurs par ses manières dures et impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux

Athéniens. (*Voyez* CLÉONICE et SIMONIDES.) Le héros spartiate, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présens du roi de Perse. Il trahit non-seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. On avait de violens soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restait en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave, à qui Pausanias avait remis une lettre pour Artabaze, satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve. On mura la porte, et sa mère porta, dit-on, la première pierre pour cette clôture. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant Jésus-Christ. Quelques malheurs qui suivirent cette mort, firent croire au peuple que ce supplice avait été un crime aux yeux de Minerve; et, pour apaiser la déesse, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à Pausanias deux statues auprès de l'autel du temple de Minerve.

PAUSANIAS, historien et orateur grec, établi à Rome sous l'empereur Antonin-le-Philosophe, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célèbre par son *Voyage historique de la Grèce*, en dix livres. Cet ouvrage plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique et chronologique, et où il est parlé de tant de héros et de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'Histoire ancienne. Le style, quoiqu'obscur et trop serré, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Pausanias avait l'art de raconter, mais il était crédule, comme la plupart des anciens historiens. Toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La première édition grecque de Pausanias fut donnée en 1516 à Venise, in-folio, par Alde, assisté de Marcus Musurus, qui y a joint une préface grecque, adressée à Jean Lascaris. Cette première édition est rare, mais elle n'est pas recherchée, parce qu'elle a été faite sur un mauvais manuscrit. En 1547, Romulus Amaseus en donna une version latine à Rome, et trois ans après il parut à Bâle une autre édition de cet auteur, avec une nouvelle version latine d'Abraham Loescher. Elle fut suivie et surpassée en 1583 par une édition donnée à Francfort, dans laquelle le texte grec d'Aldus fut corrigé par Xylander, et la version d'Amaseus, retouchée par Sylburge. Elle a été copiée mot à mot dans l'édition d'Hanovre, 1613. La meilleure de toutes est celle de Leipsick, 1696, in-folio, avec des notes de Kuhnius, qui, à l'aide des notes manuscrites d'Isaac Casaubon, sur un exemplaire de l'édition d'Alde, et de son propre travail, a été à portée de corriger ou de rétablir une foule de passages. Depuis, Jean Fred. F. Facius en a donné en trois vol. in-8°, à Leipsick, 1794, 1795 et 1796, une nouvelle édition avec d'excellens index, et quelques corrections d'après des manuscrits. L'édition la plus récente de cet ouvrage est de Leipsick, 1818, trois vol. in-18. Elle est due à M. Schœfer. On a deux traductions françaises de l'ouvrage de Pausanias; la première en date est celle de l'abbé Gédoyn, Paris, 1731,

2 vol. in-4°, Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12, fig. La seconde est due à Clavier, Paris, 1814, 1817 et 1820, 6 vol. in-8°. Cette traduction est beaucoup plus exacte que la précédente.

PAUSE (LA). *Voyez* MARCON et PLANTAVIT.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicyone, disciple d'Eupompe et émule de Pamphile, florissait vers l'an 352 avant J.-C. Il réussissait dans un genre particulier de peinture appelé *Caustique*, parce qu'on faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture les voûtes et les lambris. On a surtout célébré parmi ses tableaux une *Ivresse*, peinte avec un tel art qu'on apercevait à travers un vase qu'elle vidait, tous les traits de son visage enluminé. La courtisane Glycère, aussi de Sicyone, vivait de son temps; elle excellait dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Pausias, pour lui faire sa cour, imitait avec le pinceau ses couronnes, et son art égalait souvent le fini et l'éclat de la nature. Une copie du portrait de cette bouquetière fut payée par Lucullus deux talens, c'est-à-dire environ 10,800 liv. de notre monnaie. La ville de Sicyone, se trouvant fort endettée long-temps après la mort de Pausias, fut obligée d'engager tous les tableaux qu'elle possédait. M. Scaurus, beau-fils de Sylla, paya les créanciers de cette ville, et retira de leurs mains tous les tableaux, et entre autres ceux de Pausias. Il transporta ces différens chefs-d'œuvre à Rome, et les plaça dans le fameux théâtre qu'il fit élever pour immortaliser son édilité. Pausias avait enrichi de ses tableaux, la rotonde d'Esculape à Epidaure. Outre le tableau de l'*Ivresse* dont nous avons parlé, on voyait dans cette rotonde, l'Amour laissant tomber son arc et ses flèches, et tenant une lyre dont il essaie de tirer des sons.

PAUSON, peintre célèbre, vivait environ 420 ans avant l'ère chrétienne. Il était fort pauvre, et représenta la nature humaine dans le même état d'abjection. Elien dit que cet artiste, chargé par un particulier de représenter un cheval se roulant par terre, le fit courant, et que celui à qui l'ouvrage était destiné lui témoignant son mécontentement, il renversa le tableau pour lui faire voir ce qu'il avait demandé. Conte absurde; car dès lors il faudrait supposer que les peintres de ce temps ne connaissaient pas encore les ombres, et ne mettaient aucune différence entre le ciel et la terre, et cependant les tableaux de Polygnote, contemporain de Pauson, étaient encore estimés dans le cinquième siècle de notre ère.

PAUW (PIERRE), né à Amsterdam, en 1564, étudia la médecine à l'Académie naissante de Leyde, et reçut le doctorat à Rostock en 1587. Deux ans après, il fut appelé à professer à Leyde la botanique et l'anatomie, et il a été le fondateur du jardin des plantes et du théâtre de dissection de cette ville. Il est mort en 1617, et a laissé quelques ouvrages.

PAUW (CORNEILLE DE), savant littérateur d'Utrecht, à qui l'on doit des éditions de beaucoup d'auteurs grecs. On observe dans celles qu'il a données d'Anacréon en 1732, in-4°, qu'il n'attribue pas à cet auteur les *poésies* que nous

avons sous son nom. Il prétend qu'elles sont un recueil tiré de plusieurs auteurs anciens. Ce système est particulier à Pauw, il n'est appuyé par personne, et il semble démenti par l'uniformité et l'égalité du style de toutes ces pièces, dans lesquelles ceux qui sont versés dans la langue grecque reconnaissent la même force, la même grace, et la même tournure d'esprit.

PAUW (CORNEILLE DE), né à Amsterdam, en 1739, chanoine allemand, mort le 19 messidor an 7 (7 juillet 1799), à Xanten près d'Aix-la-Chapelle, était oncle du fameux Anacharsis Clootz. Comme lui, il penchait vers des opinions singulières; mais il avait infiniment plus de sens et de savoir. Il est très-connu par ses *Recherches philosophiques*, 1° *sur les Grecs; 2° sur les Américains, les Egyptiens et les Chinois*, qui forment 7 vol. in-8°, imprimés à Paris l'an 3 (1795). Pauw affirme beaucoup, prouve peu. On voit que l'auteur aime à contredire tous les historiens et à déprimer les peuples dont il parle; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, de l'esprit, de la philosophie, des rapprochemens inattendus: il est vrai que son érudition est systématique, et son esprit porté au paradoxe. Cependant on le lit avec plaisir, parce que son style, quoiqu'un peu rude, est précis, éloquent, énergique, et qu'on trouve chez lui des faits qu'on chercherait inutilement ailleurs. Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, en faisait beaucoup de cas, peut-être à cause de ses principes philosophiques qui lui firent des ennemis dans le clergé; mais il leur commandait le respect par ses vertus.

PAUWELS (NICOLAS), né en 1655, curé de Saint-Pierre, président du collège d'Arras, professeur royal du catéchisme, à Louvain sa ville natale, mort en 1713, a donné une *Théologie pratique* en 5 vol. in-12, Louvain, 1715. Elle est estimée, quoique le style en soit peu châtié.

PAUWELS (JEAN), compositeur, né à Bruxelles, en 1771, reçut de son père les premières leçons de son art, et fit des progrès si rapides, qu'étant encore en bas-âge, il était déjà cité comme habile violoniste. Il vint à Paris, à l'âge de dix-huit ans, pour se perfectionner sous d'habiles maîtres. Bientôt l'habileté de son exécution le fit admettre dans l'orchestre du théâtre Feydeau. Revenu dans sa patrie, il devint directeur de l'orchestre du théâtre de Bruxelles, et se livra à la composition. Il mourut en 1804, âgé seulement de 33 ans. On a de lui d'excellens Concertos de violon, de flûte et de forte-piano; plusieurs airs composés pour le grand concert de Bruxelles qu'il avait fondé, et trois opéras joués avec succès dans cette ville: la *Maisonnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, et *Léontine et Fonrose*; ce dernier opéra est son chef-d'œuvre.

PAVANELLO (MICHEL), érudit italien, né à Vicence, se fit connaître par sa vaste érudition dans l'histoire sacrée et profane, et par sa connaissance des langues grecque, latine et italienne, dans lesquelles il a publié plusieurs essais poétiques, qui brillent par les graces et le naturel. Outre ses *poésies*, on a encore de lui: I. *Saggio di documenti morali tratti da scelti autori greci, latini, francesi*, etc. *illustrati*

con note, Vicence, 1791. II. *Saggio secondo di documenti morali*, etc. *illustrati con note*, Vicence, 1792. III. *L'Etica di Epicuro secondo il Gassendo, e lo Stanlejo compendiata con note*, etc., Vicence, 1795, etc.

PAVERI-FONTANA (Gabriel), né à Plaisance, mort à Milan, vers 1490, a donné un *Commentaire* sur les poésies d'Horace; une *Grammaire* pour le jeune prince Jean Galeas Marie Sforce; et un *Poème* élégiaque sur la mort du duc Galéas Marie Sforce. On a encore de lui quelques ouvrages manuscrits.

PAVIE (Raimond de), baron de Fourquevaux. *Voyez* ce dernier nom.

PAVILLON (Nicolas), fils d'Etienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1597. Vincent de Paul, instituteur des missions, sous la direction duquel il s'était mis, le plaça à la tête des assemblées de charité et des conférences des jeunes ecclésiastiques. La réputation de son zèle, de ses vertus et de ses talens pour la chaire, parvint au cardinal de Richelieu, qui lui donna l'évêché d'Alet. L'ignorance et le vice, suite des guerres civiles et de la négligence des pasteurs, régnaient depuis longtemps dans ce diocèse. Le nouvel évêque travailla avec une ardeur infatigable à l'instruction et à la réforme de son clergé et de son peuple. Il augmenta le nombre des écoles pour les filles et pour les garçons. Il forma lui-même des maîtres et des maîtresses, et leur donna des instructions et des exemples. La vivacité de son zèle lui fit des ennemis : on porta contre lui des plaintes graves à la cour. Le roi nomma des commissaires qui, après le plus mûr examen, rendirent justice à son innocence. S'étant déclaré contre ceux qui signaient le formulaire, cette démarche prévint Louis XIV contre lui. Ce monarque fut encore plus irrité, lorsque l'évêque d'Alet refusa de se soumettre au droit de régale. Il mourut dans la disgrace, le 8 décembre 1677. On a de lui : I. *Rituel à l'usage du diocèse d'Alet*, avec les instructions et les rubriques en français, Paris, 1667 et 1670, in-4°. Cet ouvrage, attribué au docteur Arnauld, est un des mieux faits que l'on connaisse en ce genre. Il fut examiné à Rome avec sévérité, et enfin condamné par le pape Clément IX ; le décret est de 1668. L'évêque d'Alet, malgré cet anathème, continua de faire observer son Rituel dans son diocèse. II. Des *Ordonnances* et des *Statuts synodaux*, 1675, in-12... *Voy.* les Mémoires pour servir à la vie de Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, in-12, 1733. Ils font de cet évêque un personnage au-dessus de l'humanité : c'est un des jansénistes que cette secte a le plus distingués.

PAVILLON (Etienne), neveu du précédent, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Paris, en 1632, se distingua d'abord en qualité d'avocat-général au parlement de Metz. L'amour du repos et la faiblesse de son tempérament le retirèrent bientôt de la pénible carrière qu'il parcourait. Il se livra dans un doux loisir aux charmes de la poésie. Louis XIV lui donna une pension de 2000 livres. Madame de Pontchartrain, en lui en adressant le

brevet, lui fit dire que ce n'était qu'en attendant... Pavillon, alors très-malade, fit répondre à cette dame « que si elle voulait lui faire du bien, il fallait qu'elle se hâtât. » Il mourut le 10 janvier 1705. « L'Académie, dit Larrey, fit une perte dans la personne d'Etienne Pavillon, qui avait rassemblé en lui l'enjoûment de Voiture et de Sarrasin, plus pur dans son style que ces deux auteurs, il fit des ouvrages, à qui il ne manqua que d'être donnés au public par celui qui les avait faits. » Il ne voulut jamais se charger de l'éducation d'un jeune prince, qui lui faisait espérer une brillante fortune. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1715 à La Haye, in-12, et réimprimées à Amsterdam en 1750, par les soins de Le Fèvre de Saint-Marc, en 2 petits volumes in-12. Quoique la plupart soient négligées, et que quelques-unes se sentent des glaces de la vieillesse, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Il a travaillé dans le goût de Voiture; mais il a surpassé son modèle. Ses Poésies consistent en *Stances*, en *Lettres*, dont la plupart sont mêlées de prose et de vers. Il a fait aussi quelques *Fables*, un *Conte*, une *Idylle*, et une *Métamorphose d'Iris en Astre*, pièce d'un style enjoué, mais dont le fonds est peu noble; plusieurs *Elégies*, etc. En Prose, le *Portrait du pur amour*; les *Conseils désintéressés* : ces deux pièces offrent de la morale, de l'esprit, de la délicatesse; l'*Art de se taire*, etc.

PAVIN. *Voyez* Saint-Pavin.

PAVONE (François), né à Cantazaro, dans le royaume de Naples, entra chez les jésuites en 1585, où il professa pendant plusieurs années, et mourut à Naples le 23 février 1637. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres, celui intitulé : *Summa ethica, seu comment. in lib. Ethic. Arist. introductio in sacram doctrinam*, etc.

PAXINO DI VILLA, de Bergame, assez bon peintre de la fin du 14e siècle, a peint l'*Histoire de Sainte Catherine*, dans l'ancienne cathédrale de Saint-Alexandre de Bergame.

PAXINO ou PECINA DE NOVA, peintre de Bergame, vivait vers le milieu du 14e siècle. Il a travaillé dans l'église de Sainte-Marie-Majeure et dans plusieurs autres endroits depuis 1362 jusqu'en 1389. Sa manière approche beaucoup de celle du Giotto, et quelquefois, dans certaines parties de l'art, elle est plus belle et mieux soignée. Ce peintre mourut vers 1409.

PAYEN (dom Basile), bénédictin de Saint-Vannes, né à Gondrecourt en Lorraine, a laissé inédits, outre différens Traités sur l'Ecriture Sainte : I. *Bibliothèque séquanaise*. II. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*. III. *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*.

PAYNE (Royer), relieur anglais, qui se distingua par son habileté dans l'art qu'il exerçait. La solidité, l'élégance et la recherche de ses reliures étaient telles qu'on ne lui confiait que des livres précieux, et qu'il mettait à son travail un prix exorbitant. Le comte de Spencer a payé jusqu'à quinze guinées un *Æschyle* relié de sa main. Payne n'en devint pas plus riche. Il ne se mettait au travail que lorsqu'il y était forcé par la nécessité. Vi-

vant dans un grenier, il ne voulait alors que personne l'aidât ni l'approchât pendant qu'il était à l'ouvrage. Cet homme singulier est mort à Londres et a été enterré aux frais d'un libraire qui portait son nom sans être son parent.

PAYNE (Nevil), auteur dramatique anglais, sous le règne de Charles II. Les pièces qu'on a de lui, sont: I. *La Jalousie fatale*, tragédie. II. *La Promenade du matin*, comédie. III. *Le siège de Constantinople*, tragédie, in-4°, 1675.

PAYNE. *Voyez* Paine.

PAYNGK (Assuérus), fils de Pierre Théodore, chimiste du roi Christian IV, né à Husum en Danemarck, mourut en 1657, premier médecin de Frédéric III, en laissant un recueil, intitulé: *Operationes chimicæ rariores*, insérées par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8°.

PAYSON (Philippe), ministre à Chelsea, pays de Massachussetts, était fils du révérend Philippe Payson de Walpole. Il naquit le 18 janvier 1736, et prit ses degrés en 1754 au collège d'Harvard. Depuis le temps de son ordination qui se fit le 26 octobre 1757, jusqu'à sa mort qui arriva le 11 janvier 1801, il remplit avec le plus grand zèle les fonctions de son ministère. Son successeur fut Tuckermann. Durant la lutte contre la métropole, lutte qui se termina par l'indépendance de l'Amérique, le docteur Payson soutint courageusement la cause de sa patrie. Il brilla comme professeur d'humanités; ses connaissances en astronomie et en physique sont connues par plusieurs Mémoires qu'il publia dans les *Transactions des arts et des sciences de l'Amérique*. Comme ministre, on le vit toujours être le père et l'ami de son peuple; et comme prédicateur il parlait avec une grande énergie et avec beaucoup de liberté. Il publia un choix de Sermons en 1778, un Discours à l'ordination de son frère le révérend Seth Payson de Rindge en 1782, et un autre sur la mort de Washington, en 1800.

PAYVA. (*Voyez* Andrada.)

PAZ (Augustin du), religieux dominicain, né en Bretagne, publia l'histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de cette province, en un vol. in-folio, 1619. Dom Lobineau lui reproche d'avoir exalté des noms presque obscurs, tandis qu'il en a omis qui brillaient avec éclat; cependant le P. du Paz, dit-il, avait l'esprit net et solide, et la lecture des anciens titres, à laquelle il s'était appliqué, lui avait donné du goût pour la vérité. Il avait ramassé avec beaucoup de soin et de travail quantité de mémoires, et avait commencé à les mettre en ordre pour en former un corps d'Histoire de Bretagne, quand il mourut vers 1630.

PAZ (Jacques Alvarez de), jésuite, né à Tolède en 1570, mort à Lima au Pérou en 1620, a donné plusieurs ouvrages de piété qui sont estimés; ils ont été traduits en plusieurs langues, et entre autres en français par le P. Belon, et imprimés à Lyon en 1740.

PAZMANI (Pierre), né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit jésuite, et remplit long-temps les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Il s'acquit une telle réputation qu'après la mort du car-

dinal Forgacs, archevêque de Strigonie, l'empereur Mathias le fit nommer pour son successeur. Il s'occupa dès-lors à réformer son diocèse, à soulager les pauvres, construire des églises et à élever d'autres pieux monumens. Tirnau lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau collége, et plusieurs villes, d'utiles fondations. Ferdinand II obtint pour lui le chapeau de cardinal en 1629. Il mourut à Presbourg le 19 mars 1637. On a de lui: I. Un grand nombre d'ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en hongrois. II. Des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes, dans la même langue, 1636, in-fol. III. Quelques ouvrages polémiques en latin. IV. *Vindictæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4°. V. *Acta et decreta Synodi Strigoniensis celebratæ*; 1629, Presbourg, 1629, in-4°., etc.

PAZUMOT (François), ingénieur géographe, membre de plusieurs académies, sous-chef du bureau des plans et cartes de la marine, né à Beaune le 30 avril 1733, descendait par son aïeule maternelle de la famille du célèbre Jean Charlier Gerson, dont une branche qui existait en Bourgogne s'éteignit en 1768, dans la personne de Jean Charlier, curé de Champignolle, près Arnay-le-Duc. Il étudia à Beaune et montra dès-lors beaucoup de dispositions pour les sciences. Il vint à Paris, obtint quelque temps après un brevet d'ingénieur-géographe du roi, et publia en 1765 des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule*, avec de bonnes cartes. Ces mémoires furent mis de pair avec ceux de Belley. Il fut chargé par le gouvernement d'aller visiter l'Auvergne, d'examiner les volcans éteints de cette province, de mesurer les hauteurs et les distances, et d'en lever des cartes. Ce travail ingrat et pénible l'occupa trois années entières, et cependant il ne leva que la carte de la partie septentrionale de ces régions, qui n'a pas encore été publiée en entier.; il fut ensuite chargé de vérifier le travail des géographes qui avaient mesuré la partie opposée, et tout cela ne lui valut que le remboursement de ses dépenses, avec une gratification de 300 livres, à laquelle il réduisit ses prétentions, afin, disait-il, d'économiser les fonds que l'Etat consacrait à des travaux utiles: exemple bien rare de patriotisme et de désintéressement. En 1766, nommé à la chaire de physique du collége d'Auxerre, qu'il a remplie pendant huit ans, il rédigea un cours de cette science en français, innovation actuellement adoptée, quoiqu'elle ait éprouvé beaucoup d'obstacles. Il visita la Suisse, le Mont-Blanc, les Pyrénées et fit paraître ses *Voyages physiques dans les Pyrénées*, in-8°, Paris, 1797. Les orages de la révolution avaient laissé des traces profondes dans l'ame sensible de Pazumot. Sa santé s'altéra, des maladies graves et périodiques présageaient son entier dépérissement. Des conversations sur des points de religion avaient remplacé ses recherches des curiosités naturelles. C'est chez lui que pendant plusieurs années se tinrent les séances hebdomadaires de la société de philosophie chrétienne, fondée en 1795. Pazumot fournit plusieurs articles dans les *Annales de la Religion* en 18 vol.; il a laissé un manuscrit sur les preuves de la religion.

Etant allé revoir Beaune, sa patrie, il y tomba malade et termina sa carrière en septembre 1804, à l'âge de 70 ans. On a de lui, imprimés: I. *Lettre* sur les urnes cinéraires trouvées à Côte-côte près Dieppe. (Mercure de France, février 1761.) II. *Observations* sur les inondations de Paris en 1764. (Journal de Verdun, juin 1761.) III. *Mémoires géographiques* sur quelques antiquités de la Gaule, avec des cartes, 1 vol. in-12, en 1765. IV. *Lettre* sur les bains en mosaïque et quelques antiquités trouvées à Corsaint près Sémur en Aunois. (Journal de Verdun, février 1765.) V. *Lettre* au comte de Caylus sur le camp des Alleax près Avalon, et sur la voie romaine d'Avalon à Auxerre. (Recueil d'antiquités de Caylus, tom. 6.) VI. *Mémoire* sur le froid de 1767, et sur un thermomètre qui monta au lieu de descendre. (Journal de Verdun, avril 1767.) VII. *Principaux usages de la sphère armillaire, de celle de Copernic et des globes célestes et terrestres.* (Brochure in-12 de 21 pag. 1770.) VIII. *Usages de la Sphère de Copernic ou machine généthlique.* (Brochure in-12 de 52 pages, Paris, 1773.) IX. *Discours préliminaire de l'Atlas céleste de Flamstéed*, publié par Fortin, 1776. X. *Moyens de connaître les constellations et toutes les étoiles qui les composent.* (Même Atlas.) Les quatre premiers des neuf problèmes qui terminent cet ouvrage sont de Pazumot, qui a eu beaucoup de part aux suivans et qui en a rendu compte dans le Journal des beaux-arts, mai 1777. XI. *Journal de Physique; Mémoire* sur les moyens de perfectionner les lampes économiques, tome 2, 1773. XII. *Question* sur les circonstances de la vue des Alpes à Beaune, tom. 3, 1774. XIII. *Développement pour étendre cette question*, tom. 4. XIV. *Sur l'hyacinthe d'Espally*, près du Puy en Velay, tome 3. XV. *Sur l'électricité de la pluie*, id. XVI. *Arc-en-ciel vu en entier au Mont-d'Or*, id. XVII. *Sur le terrain des environs de Regemes*, près Auxerre, tom. 5, 1775. XVIII. *Description d'une fouille rare et nouvelle*, id. XIX. *Mémoire* sur une espèce singulière de thermomètre, tom. 6. XX. *Observations météorologiques* faites à Auxerre, *déterminations* de quelques lieux élevés de la France; *Description d'une machine propre à mesurer la pluie*, tom. 8, 1776. XXI. *Rapport de l'Académie des sciences, sur la découverte de la zéolithe dans les productions volcaniques*, janvier 1778. XXII. *Mémoire sur la cristallisation du fer*, décembre 1779. XXIII. *Lettre sur les roches de la forêt de Rougeau sur le bord de la Seine*, juin 1780. XXIV. *Découverte d'une carrière de quartz lentimaire*, que l'auteur avait d'abord nommé par erreur *Spath séléniteux*, août 1780. XXV. *Correction* sur la fausse dénomination du quartz, septembre 1780. XXVI. *Observations sur des effets de la foudre dans une maison de Paris*, août 1781. XXVII. *Lettre sur des ossemens trouvés à Montmartre*, août 1782. XXVIII. *Mémoire sur la liaison des volcans d'Auvergne avec ceux du Gévaudan, du Velay, du Vivarais*, etc., septembre 1782. XXIX. *Observations sur la*

congélation de l'eau en filets prismatiques verticaux dans un terrain calcaire, juillet 1782. XXX. *Hauteur comparée des plus hautes montagnes du globe et nivellement de Paris*, septembre 1785. XXXI. *Correction pour la hauteur du Mont-Cenis*, janvier 1786. XXXII. *Mémoire sur la manière de déterminer l'élévation d'un sol au-dessus du niveau de la mer, par l'élévation du mercure*, juillet 1786. XXXIII. *Mémoire sur les différens cristaux de sélénite qui se trouvent à la butte de Chaumont, près Paris*, février 1787. XXXIV. *Mémoire sur la zéolithe reconnue dans les volcans de Feroé, de France, d'Allemagne, et dans les produits de celui de l'île Bourbon, et analyse de cette substance*. Ce *Mémoire*, lu et accueilli par l'Académie des sciences, se trouve dans les *Volcans éteints du Vivarais*. (Faujas S. Fonds, in-fol. 1779.) XXXV. *Lettre sur un plagiat fait à ce sujet par Desmaret*. (Même ouvrage.) XXXVI. *Description d'un camp romain, près de Tonnerre, à Flogny, sur les bords de l'Armançon*. (Mémoires de l'Académie de Dijon, t. 2.) XXXVII. *Observations d'histoire naturelle, depuis l'Yonne à Auxerre jusqu'à la Saône, suivies d'observations physiques sur les circonstances de la vue des Alpes en Bourgogne*, en deux parties. (Id. 1782, 2e semestre; et 1783, 1er semestre.) XXXVIII. *Lettre sur quelques restes d'un tombeau gaulois trouvé à Paris, près le théâtre Français*. (Journal de Paris, mai 1783.) XXXIX. *Lettre à M. Pierre, curé de Champlot, sur la voie romaine de Sens à Auxerre, pour prouver l'existence de cette voie*. (Almanach de Sens. 1784.) XL. *Lettre sur un cippe trouvé à Paris, dans l'ancien mur de clôture du palais, vis-à-vis le chevet de la Sainte-Chapelle*. (Journal de Paris, 1785.) XLI. *Description, plan, coupe et nivellement des grottes d'Arcy sur Cure, suivis d'observations physiques*. (Mémoires de l'Académie de Dijon, 1784; 1er semestre.) XLII. *Lettre sur quelques volcans de la Haute-Auvergne*. (Journal de France par Fontenay, 1785.) XLIII. Autre *Lettre* sur le même sujet. (Ibid., avril 1784.) XLIV. *Lettre sur la danse Macabre*. (Ibid., mars 1785.) XLV. *Lettre sur les deux chiens de Sibérie, et sur le sommeil des chats*. (Buffon.) XLVI. *Voyages physiques dans les Pyrénées* en 1788 et 1789. (Paris, 1797.) Il a laissé un ouvrage manuscrit, sur les preuves de la religion. On fait espérer au public un vol. in-4° de ce savant, sous le titre *d'Antiquités de la Bourgogne pour faire suite aux antiquités de Caylus et de La Sauvagère*. L'édition sera soignée par un homme de lettres à qui l'on doit un ouvrage sur les antiquités de Châlons-sur-Saône, etc.

PAZZI (Jacques), banquier florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux Médicis. Il s'unit avec François Salviati, archevêque de Pise, et le cardinal Riario, pour se défaire des deux frères Julien et Laurent, dont l'autorité faisait ombrage à quelques-uns de ses concitoyens et des princes voisins, et surtout au pape. Pazzi devait les faire assassiner; l'archevêque devait s'emparer du palais, et

Riario, neveu de Sixte IV, devait approuver l'entreprise au nom de son oncle. On choisit pour exécuter ce projet la solennité d'une grande fête qu'on célébrait dans l'église de Sainte-Réparate, le 26 avril 1478. Le moment de l'élévation de l'hostie (d'autres disent du *Sanctus*) fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple attentif et prosterné ne pût s'y opposer. En effet, dans cet instant même Julien fut assassiné par un frère de Pazzi et par d'autres conjurés; et Laurent blessé légèrement, se sauva dans la sacristie. L'archevêque se promenait dans le palais, pour s'en emparer à l'instant qu'il apprendrait la mort des deux frères. Mais aux premières rumeurs du peuple, le gonfalonier se doutant de quelque chose, arrêta ce prélat; il en fut de même de Pazzi, et on les pendit aux fenêtres du palais. La dignité de cardinal sauva Riariu, qui fut renvoyé à Rome un mois après. Les Florentins, qui aimaient les Médicis, les vengèrent par le supplice de tous les coupables. Bernard Bandini, l'un des meurtriers, s'étant retiré chez les Turcs, fut livré à Laurent de Médicis par le sultan Bajazet. La maison des Pazzi se réconcilia ensuite avec les Médicis, et s'unit à elle par des mariages.

PAZZI (Côme), de la famille du précédent, archevêque de Florence en 1508, homme versé dans la littérature grecque et romaine, traduisit *Maxime de Tyr* de grec en latin.

PAZZI (Alexandre), frère du précédent, publia quelques tragédies et une traduction de la *Poétique* d'Aristote, qui lui a mérité une place dans les *éloges* de Paul Jove.... Lenoble a donné l'*Histoire secrète de la conjuration de Pazzi*, mais la fable y est mêlée à la vérité. Une pièce classique sur cette conspiration est le *Conjurationis Pachanæ commentarium* de Politien. Il fut témoin oculaire de l'événement; et en imprima le récit dans l'année même où il eut lieu. Comme il devait tout aux Médicis et qu'il leur était fort attaché, il n'a pu être froid narrateur. La véhémence, autant que l'élégance, caractérisent cette production, qui ne fut point réimprimée avec les autres ouvrages de Politien, en 1468 ou 1499, ni dans l'édition de Paris de 1519. Devenu extrêmement rare, Adimari l'a publiée pour la deuxième fois à Naples en 1769, avec de nombreux éclaircissemens, formant un fort volume in-4°. On peut le trouver aussi dans la *Vie de Laurent de Médicis*, par Roskoë.

PAZZI (Ange), de Rimini, ville de la Romagne, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, obtint pour ses services, les droits de citoyen à Venise, à Padoue et à Vérone; il a écrit, *Consiliorum vol. Historia del bello Cœnomano et de rebus Venetorum suo tempore gestis*, etc. Pazzi mourut à l'âge de 80 ans.

PAZZI (Antoine), graveur, né à Florence vers l'an 1750. Outre un grand nombre de portraits d'artistes, insérés dans les volumes qui font suite au *Musæum florentium*, nous avons de lui d'autres morceaux gravés au burin, tels que le portrait en pied du prince Lichtenstius, d'après Rigaud, la *Sainte Vierge*, d'après Antoine Van Dyck, et diverses pièces de la galerie de Florence.

PAZZI. *Voy.* Madeleine.

PAZZIS (Maxime Seguin de), ancien grand-vicaire du diocèse de Troyes, mort à Paris, le 24 août 1817, âgé d'environ 56 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. Eloge en forme de *Notice historique de Malachie d'Inguimbert*, an 13, in-8°. II. *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse*, 1811, in-4°. III. *Vœu de Louis XIII*, Paris, 1804, in-8°. IV. *Observations sur le récit des troubles du diocèse de Gand*, insérées dans l'*Ami de la Religion et du Roi*, 1816, in-8°. Cet ecclésiastique s'occupait d'une traduction des Psaumes en prose poétique.

PEACOCK (Reginald), prélat anglais, mort en 1486, fut successivement évêque de Saint-Asaph et de Chichester, à la recommandation de Humphrey-le-Bon, duc de Glocester. Mais il fut déposé, pour avoir résisté à l'autorité du pape. Peacock niait la transsubstantiation, et plusieurs articles de la foi catholique. Il fut contraint de se rétracter, et ses livres furent brûlés publiquement. Il mourut dans un couvent où il s'était retiré.

PEAN (.......), janséniste obscur, mort en 1754, à 80 ans, est auteur de divers écrits polémiques, dont le plus connu est le *Parallèle de la morale des jésuites avec celle des payens*, 1726, in-8°; avec le *Combat de l'erreur contre la vérité*, ou *Suite du Parallèle de la doctrine des payens avec celle des jésuites*, Utrecht, 1749, in-8°.

PEAPS (Guillaume), écrivain dramatique sous le règne de Charles Ier, né en 1632, élevé au collége d'Eaton, où il composa une pièce intitulée l'*Extase de l'amour*, ou *les grandes prérogatives*, 1649, in-4°. Peaps n'avait alors que 17 ans. On ne connaît pas d'autre ouvrage de lui.

PEARCE (Zacharie), savant évêque anglais, fils d'un distillateur de Londres, né dans cette ville, en 1690, se fit connaître pendant son séjour à l'université de Cambridge, par quelques morceaux de sa composition, insérés dans la *Guardian* et le *Spectateur*, ainsi que par une édition du *Cicero de oratore*, 1716. En 1724, il fut reçu docteur en théologie, et publia son édition de *Longinus*. Deux ans après, il fit paraître son *Essai sur l'origine et les progrès des temples*, et fut nommé successivement doyen de Winchester, en 1739, évêque de Bangor, en 1748, évêque de Rochester et doyen de Westminster, en 1756. Il mourut en 1774. On doit encore au docteur Pearce une édition du *Cicero de officiis*, 1745; une *Défense des miracles de Jésus-Christ*, en anglais, 1727 et 1728. Elle est dirigée contre Woolston. Une *Révision du texte de Milton*, etc. Il a paru de lui après sa mort, *Commentaire avec des notes sur les quatre Evangélistes et les Actes des apôtres, avec une nouvelle traduction de la première Epître de Saint Paul aux Corinthiens*, en 2 vol. in-4°.

PEARSON (Jean), né à Snoring, en 1613, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et prit les ordres selon le rit anglican, en 1613. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques jusqu'à la mort de Charles Ier, dont il était zélé partisan. Il n'eut point d'emploi sous Cromwel; mais Charles II, étant remonté sur le trône, le fit son

chapelain, le nomma principal du collège de la Trinité, et enfin, en 1672, évêque de Chester, où il mourut en 1686. Ses mœurs et son caractère étaient faciles ; on le trouvait même trop relâché dans son diocèse, et l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévère dans ses écrits que dans sa conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Vindiciæ Epistolarum Sancti Ignatii*, 1672, in-4° ; ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des épîtres de Saint Ignace, martyr, contre quelques calvinistes. II. Des *Annales de la vie et des ouvrages de Saint Cyprien*, qui se trouvent dans l'édition de ce Père, donnée par Jean Fell, évêque d'Oxford. III. Un *Commentaire* en anglais sur le Symbole des Apôtres, traduit en latin, in-4°, Francfort, 1691. IV. Les *Annales de la vie de Saint Paul*, des *Leçons* sur les *Actes* des Apôtres, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre et la succession des premiers évêques de Rome, en latin, etc. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4°. V. *Prolegomena in Hieroclem*, in-8°, avec les Œuvres de ce philosophe. Dans tous ces différens écrits, on voit le savant profond, le critique judicieux, et beaucoup de modération à l'égard de l'Eglise catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frère Richard, mort en 1670 catholique romain, une édition des *Grands Critiques*, Londres, 1660, 10 vol. in-fol.; réimprimés à Amsterdam, en 1698, 8 tom. en 9 vol. in-folio. Il faut y joindre le *Thesaurus theologico-philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. ; la *Critica sacra* de Louis de Dieu, 1 vol. in-fol. ; le *Synopsis Criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.

PECCHIO (Dominique), de Vérone, célèbre peintre du 18e siècle, exerça le métier de perruquier pendant plusieurs années, et apprit ensuite les premiers élémens de la peinture à l'école d'Antoine Balestra, son concitoyen. Ses paysages sont estimés et recherchés. Son dessin est correct et son coloris brillant. Presque toutes les figures de ses paysages furent retouchées par son maître. On voit quelques-uns de ses tableaux à Ferrare, dans les cabinets des curieux. On a encore de lui plus de trente portraits des citoyens les plus distingués de sa ville natale.

PECCHIOLI (Alamanno), théologien italien, du village de Sesto, dans le territoire de Florence, né vers la fin du 17e siècle, fut professeur dans l'école des clercs de Saint-Laurent de Floreoce, obtint une prébende dans la basilique de cette ville, où il termina ses jours, en 1748, âgé de 80 ans. Il a publié, *Tractatus peregrinarum recentiumque quæstionum, occasione acceptâ à singulari libro de eruditione Apostolorum, et à commentario de rectâ christianorum in eo quod mysterium divinæ Trinitatis attinet, sententia, evulgatis per* Exc. Jos. Lami, Venetiis, 1748, in-8°. L'abbé Lami répondit à cet ouvrage par un autre livre intitulé *Examen de quelques assertions des Alamanno Pecchioli*, dans son ouvrage intitulé *Tractatus peregrinarum*, etc., Florence, 1749.

PECCI (l'abbé Joseph), gentilhomme de Sienne, né le 29

septembre 1700, et mort le 21 avril 1751, professa le droit dans l'université de Padoue; et, quelques années après, il donna des leçons publiques de grec dans sa patrie. L'abbé Pecci avait de grandes connaissauces en littérature et beaucoup d'érudition. On a de lui: I. *Vita del B. Pietro Pecci.* II. *Prolusione à pregj della lingua greca*, Lucques, 1711, et Naples, 1743, avec des additions. Cet ouvrage a été traduit en français.

PECCI (Jean-Antoine), frère puîné du précédent, a publié plusieurs ouvrages remplis d'érudition, parmi lesquels nous citerons les suivans: I. *Storia del vescovado della città di Sienna*, etc., Lucques, 1748. II. *Ragionamento sopra un' urna antica*, 1749. III. *Spiegazione d'un Sigillo Guelfo*, 1762.

PECHANTRÉ (Nicolas de), poëte dramatique, né à Toulouse, en 1638, d'un chirurgien de cette ville, fit quelques pièces de vers latins, qui sont estimées, et s'appliqua principalement à la poésie française. Couronné trois fois par l'Académie des Jeux Floraux, il ambitionna des succès plus difficiles, vint à Paris, et y débuta par la tragédie de *Géta*, représentée en 1687. Le jeune auteur ayant montré cette pièce à Baron, ce comédien commença par lui en dire le plus de mal qu'il put, et finit par lui en offrir 200 liv. Pechantré, homme simple et d'ailleurs peu aisé, accepta l'offre. Mais Champmêle, autre comédien, ayant su cette convention, et ayant lu *Géta*, jugea autrement de cette pièce, et prêta à l'auteur les vingt pistoles nécessaires pour la retirer. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que quelques auteurs contestent, cette tragédie, jouée le 29 janvier 1687, imprimée in-12 la même année, reçut de grands applaudissémens. Le poëte enhardi en fit la dédicace à monseigneur, qui lui donna des marques de sa libéralité. On a encore de lui *Jugurtha*, tragédie jouée en 1692; le *Sacrifice d'Abraham*, et *Joseph vendu par ses frères*, tragédies qui ont été représentées à Paris dans plusieurs colléges de l'université. On rapporte à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, représentée le 21 février 1703, une anecdote assez singulière. Pechantré travaillait ordinairement dans une auberge; il oublia un jour un papier où il disposait sa pièce, et où il avait mis, après quelques chiffres: « Ici le Roi sera tué. » L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier, et lui remet le papier en main. Le poëte, étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui voulaient s'emparer de sa personne. Mais ayant aperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie: « Ah! le voilà; c'est la scène ou j'ai dessein de placer la mort de Néron. » C'est ainsi que l'innocence du poëte fut reconnue. (*Voyez* l'article Cyrano.) Pechantré mourut à Paris, en 1709. Il avait exercé la médecine en province pendant quelque temps.

PÉCHELIN (......, le baron de), général-major suédois, entra dans la conspiration qui avait pour but d'assassiner le roi Gustave. Ce complot fut mis à exécution par Anckarstroem. (*Voy.* ce nom.) Le baron de Péchelin fut convaincu de complicité avec ce dernier, et fut condamné à mort.

Mais le roi ayant exigé, avant de mourir, qu'on fit grace aux complices de son meurtrier, l'arrêt porté contre de Pechelin fut commué en une détention perpétuelle. Il fut enfermé à Warburg, où il mourut au mois de janvier 1790.

PECHLIN (Jean-Nicolas), en latin *Pechlinus*, né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine, en 1667, à Leyde, sa patrie, obtint une chaire à Kiel, en 1673, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire et conseiller du duc de Holstein-Gottorp, et ensuite précepteur du prince héréditaire. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna en 1704, à Stockholm, où il mourut en 1706. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns font preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. I. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties; dans la première, l'auteur recherche en quoi consiste la vertu des médicamens purgatifs, considérés en eux-mêmes; dans la seconde, il tâche d'expliquer mécaniquement l'opération de ces mêmes purgatifs, lorsqu'ils sont pris intérieurement. II. *De vulneribus sclopetorum*, Kiel, 1674, in-4°. III. *De aëris et alimenti defectu et vitâ sub aquis*, 1676, in-8°. IV. *De habitu et colore Æthiopum, qui vulgò Nigritæ*, etc., Kiel, 1677, in-8°. Il établit le siége de la couleur des nègres dans le réseau cutané, et dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. Barrère a fait revivre cette opinion vers le milieu du 18e siècle. V. *Theophilus Bibaleus, seu de potu herbæ Theæ Dialogus*, Kiel, 1684, in-4°; et Paris, 1685, in-12. C'est un éloge du thé, écrit en style poétique; on y trouve des réflexions fort judicieuses sur la force de l'opinion, relativement au cours des remèdes. VI. *Observationum medicarum libri tres, quibus accessit ephemeris vulneris Thoracici et in eam Commentarius*, Hambourg, 1691, in-4°. On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

PECHMEJA (Jean de), ancien professeur d'éloquence au collège royal de la Flèche, né à Villefranche dans le Rouergue, en 1731, mort à Saint-Germain-en-Laye, en 1785, était un littérateur distingué. Son Eloge du grand Colbert obtint, en 1773, l'*accessit* au jugement de l'Académie française. Mais il est principalement connu par un poème en prose, en douze livres, publié en 1784, in-8°, ou 2 vol. in-12, sous le titre de *Télèphe*, et traduit en anglais. On l'a réimprimé en 1795, 2 vol. in-18, avec figures. L'élégance et la pureté du style, des images riantes et vraies, une peinture de l'amitié telle qu'il la sentait lui-même, demandent grace pour beaucoup d'endroits où il n'est que déclamateur. « Quoiqu'on ne puisse lui refuser de l'esprit et du talent, dit Laharpe, il est loin du bon goût et du vrai genie dont le siècle de Louis XIV nous a laissé les modèles. L'auteur manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et son style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible; il ne veut pas que les enfans succèdent à la fortune de

leurs pères, comme si cette succession n'était pas de droit naturel, et comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas pour leurs enfans! C'est un vrai délire d'imaginer qu'il faille détruire les lois primitives, parce que l'observation de ces lois entraîne quelques abus. Il y a dans cet ouvrage quelques morceaux d'une éloquence noble et des momens d'intérêt; mais en général nul art dans la disposition et la préparation des événemens; point de nœud qui attache des faits sans vraisemblance; des tableaux gigantesques, une nature fausse, des principes outrés et une diction abstraite. « En demandant à l'auteur l'objet qu'il s'est proposé, dit Grimm, peut-être l'embarrasserait-on beaucoup. Ce n'est pas sans doute pour s'amuser lui-même, encore moins ses lecteurs, qu'il a pris à tâche de rassembler de toutes parts tant d'idées et tant d'images également tristes sur la destinée de l'homme, sur l'injustice de l'oppression, sur la nécessité d'être vertueux, et le peu de bonheur que l'on peut espérer de la vertu même la plus pure. Si Téléphe avait été moins prôné, on se dispenserait volontiers d'en dire davantage; mais l'espèce de sensation que ce livre a paru faire dans plusieurs sociétés, exige de notre impartialité, une critique plus étendue et plus réfléchie. Tel qu'il est et malgré le péché originel qu'on vient de lui reprocher, on croit devoir assurer d'abord tous ceux qui auront une résolution assez opiniâtre pour le lire d'un bout à l'autre, qu'ils y reconnaîtront non-seulement l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais encore celui d'une ame très-honnête et très-sensible; qu'ils se trouveront même quelquefois dédommagés de leurs efforts, par d'heureux détails, par des beautés de style d'un ordre supérieur, par des pages entières d'une éloquence forte et tout haute. On a vu dans nos bureaux d'esprit, des académiciens et des femmes académiques, oser mettre *Téléphe* à côté de *Télémaque*; et si on les eût fâchés, tout prêts à le placer au-dessus de cet immortel ouvrage; mais serait-ce la peine d'examiner sérieusement une comparaison aussi ridicule? » Ces jugemens sont justes, quoiqu'un peu sévères. Pechmeja était du nombre des novateurs qui croient pouvoir faire des poèmes en prose; chose qui pouvait être exécutée dans des langues harmonieuses, sonores, et dont la prosodie était bien marquée, telle que la grecque; mais qui ne peut l'être chez les peuples dont la langue abonde en syllabes sourdes. On a voulu faire de la poésie en prose; on est seulement parvenu à corrompre la prose, en y introduisant des tours poétiques et un style demi-oriental. On a attribué à Pechmeja plusieurs morceaux philosophiques et hardis, de *l'Histoire politique du commerce des deux Indes*, par l'abbé Raynal, dont il était ami. Il fut lié par la plus vive et la plus constante tendresse avec un médecin de ses amis, du Breuil, son compatriote. Ils renouvelèrent l'exemple trop rare d'Oreste et de Pilade. De Pechmeja étant tombé malade à Paris, en 1776, du Breuil vola à son secours; et dès lors tout fut commun entre ces deux amis, logement, sociétés, biens, maux, etc.; la mort même ne put les séparer. Le médecin étant mort le 10 avril 1785, d'une maladie contagieuse, l'homme de

lettres, qui ne le quitta pas dans ses derniers momens, mourut vingt jours après, victime de l'amitié. Il comptait sur du Breuil comme sur lui-même. Un jour qu'on lui demandait quelle était sa fortune? « J'ai, répondit-il, 1,200 livres de rente ; et comme on s'étonnait qu'un si modique revenu pût lui suffire. Oh! dit-il, le docteur en a davantage. » Il orna le portrait de son ami de ces quatre vers :

Il oublia son art pour le créer encore;
Au sort de ses amis son bonheur fut lié,
Et la Grece l'eût pris pour le Dieu d'Epidaure,
Ou pour celui de l'Amitié.

PÉCHON DE RUBY, gentilhomme de Bretagne, avait été enlevé dans sa jeunesse par une bande de Bohémiens, qui le conduisirent pendant long-temps de village en village, et dont il a ensuite décrit les tours et escroqueries dans un ouvrage devenu rare, intitulé la *Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohémiens et Cagoux*, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergon, avec un *Dictionnaire* en langage blesquin, Paris, 1622, in-8° ; cet ouvrage est très-rare. L'auteur est mort au milieu du 17° siècle.

PECK (Pierre), en latin *Peckius*, jurisconsulte de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint, en 1586, conseiller de Malines, où il mourut en 1589, à 60 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, qui étaient bons dans leur temps.

PECK (François), littérateur, naturaliste et poète, né à Stamford, en 1692, mort en 1743, a donné divers ouvrages, dont quelques-uns ont eu du succès en Angleterre. Nous ne citerons que son *Histoire naturelle* et les *Antiquités du comté de Leicester et de Rutland*, in-4°, 1740, et ses *Mémoires sur la vie et les productions poétiques de Milton*, 1740, 2 vol. in-4° ; ils sont curieux.

PECHWEL (Henri), théologien anglais, né en 1747, mort en 1787, fut un prédicateur populaire parmi les calvinistes méthodistes. Il obtint le rectorat de Bloxham, au comté de Lincoln : mais c'est à Londres qu'il a le plus vécu. Il s'y est appliqué à l'étude de la médecine et de l'anatomie, et a rendu dans cette partie de grands services à l'humanité. Peckwel périt même victime de son zèle : car en ouvrant le corps d'une jeune personne morte d'une fièvre putride, il se fit à la main une blessure qui paraissait légère, mais qui occasiona la gangrène, dont il mourut. On a de ce docteur plusieurs *Sermons*, qui ont été publiés.

PECORONI (François-Marie), religieux de l'ordre des servites, naquit à Bergame. Après avoir passé par les divers emplois de son ordre, il fut nommé procureur-général, et mourut à Rome en 1770, âgé d'environ 70 ans. On a de lui, *Storia dell' origine è fondazione del sagro ordine, de Servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4°.

PÉCOURT (.....), maître de ballets, danseur de l'Opéra, et maître à danser de Madame la duchesse de Bourgogne, mort à Paris, en 1729, à 78 ans, excella dans son art, et fut un des premiers qui mit dans la danse du caractère et de l'expression. Il eut la direction des ballets de l'Opéra, et les composa, dit-on, avec gé-

nie. Son talent, ses graces, sa figure, inspirèrent une folle passion pour ce danseur à plus d'une femme. La fameuse Ninon de Lenclos l'aima autant que cette courtisane philosophe pouvait aimer. (*Voy.* LENCLOS (Ninon de.) Le comte, depuis maréchal de Choiseul, fut jaloux du danseur, et l'ayant un jour rencontré chez Ninon, avec un habit ressemblant à un uniforme, lui demanda d'un ton railleur, « dans quel corps il servait. — Je commande un corps, lui répondit Pécourt avec fierté, où vous servez depuis longtemps. »

PECQUET (JEAN), médecin de Dieppe, mort à Paris, en 1674, avait été médecin du célèbre Fouquet, qu'il entretenait à ses heures perdues, des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée, qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée le *Réservoir de Pecquet.* Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang. Elle lui attira plusieurs adversaires, entre autres Riolan, qui écrivit contre lui un livre, intitulé *Adversùs Pecquetum et Pecquetianos.* On a de lui *Experimenta nova anatomica, Epistola de thoracis lacteis*, Paris, 1654; et Amsterdam, 1661, in-4°. Ce médecin avait l'esprit vif et actif; mais cette vivacité le jetait quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseillait, comme un remède universel, l'usage de l'eau-de-vie; elle avança la fin de ses jours.

PECQUET (ANTOINE), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, et intendant de l'école militaire en survivance, né en 1704, et mort le 27 août 1762, était un homme d'un esprit très-cultivé, et qui s'était consacré à la politique, à la philosophie, à la littérature et à la morale. On a de lui : I. *Analyse de l'Esprit des Lois*, et *l'Esprit des Maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12. II. *Lois Forestières de France*, 1753, 2 vol. in-4°; ouvrage estimé. III. *L'Art de négocier*, in-12. IV. *Pensées sur l'Homme*, La Haye, 1738, in-12. V. *Discours sur l'emploi du loisir*, Paris, 1739, in-8°. VI. *Parallèle du Cœur, de l'Esprit et du Bon sens*, Paris, 1740, in-12. VII. Il a traduit le *Pastor fido* de Guarini, Paris, 1759, 2 vol. in-12; l'*Aminte* du Tasse, Paris, 1734, in-12; l'*Arcadie* de Sannazar, Paris, 1757, in-12: ces traductions se font lire avec plaisir.

PÉDARÈTE, citoyen de Lacédémone, est connu par une réponse magnanime qu'il fit dans une occasion, où tout autre qu'un Spartiate ou un Romain aurait laissé échapper des regrets. S'étant présenté pour être admis au conseil des Trois-cents, il fut rejété : « Graces aux Dieux immortels! dit-il en s'en retournant plein de joie, il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes qui me surpassent en mérite. » Si cette démonstration fut sincère, dit J. J. Rousseau, et il y a lieu de le croire, voilà le vrai citoyen !... *Voyez* BRASIDAS.

PEDEROBA (frère PIERRE-MARIE DE), dit *Pietra Rossa*, prédicateur distingué, né le 3 février 1703, à Pederoba, gros bourg dans le territoire de Trévise, appelé aussi *Petra Rubea*, parce que la colline sur laquelle est situé ce bourg est d'une pierre rouge, d'où François-Marie prit

le nom de *Pederoba*, ou de *Pietra Rossa*. Pederoba prit l'habit des mineurs réformés de Saint-François à Bassano, le 9 novembre 1719; après avoir fait d'excellentes études, il professa la rhétorique, la philosophie et la théologie. Les talens qu'il avait pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation, et pendant près de 40 ans il prêcha avec le plus grand succès à Rome, à Trévise, et dans les principales villes d'Italie; après une longue carrière, entièrement consacrée au ministère évangélique, il se retira à Trévise, où il mourut le 6 novembre 1785. Son *Carême* fut publié à Vicence, en 1786, en 2 vol. in-4°, et dédié à Victor-Amédée III, roi de Sardaigne. Une éloquence mâle, un style nerveux et coulant, font le mérite de cet ouvrage. On a encore de lui un volume de panégyriques et de sermons, qui fut aussi imprimé à Vicence, en 1788.

PEDIANUS. *Voyez* ASCONIUS.

PEDIUS (QUINTUS), peintre romain, ou du moins élève de peinture, était fils de C. Pedius, personnage consulaire, héritier de Jules-César, conjointement avec Auguste. Comme il était muet de naissance, Messala l'orateur, de la même famille que l'aïeul du jeune homme, conseilla de lui faire apprendre la peinture, et cet avis fut approuvé par Auguste. Il avait déjà fait beaucoup de progrès quand il mourut. Cet exemple ne prouve pas que les Romains estimassent alors la peinture comme une profession: on ne voulait que procurer à ce jeune infortuné un talent qui pût le récréer. Ce ne fut que sous les empereurs que les artistes acquirent plus de considération; car auparavant ce peuple n'avait été animé que de la passion des conquêtes.

PÈDRE (Don), roi de Portugal. *Voyez* INÈS DE CASTRO.

PEDROSA (LOUIS RODRIGUEZ DE), né à Lisbonne, reçut à vingt ans le bonnet de docteur à Salamanque, où il professa la médecine pendant plus de cinquante années. Ce fut étant fort âgé qu'il publia, en 1665, le premier tome d'un ouvrage estimé, ayant pour titre: *Selectæ philosophiæ et medicinæ difficultates quæ à philosophis vel omittuntur, vel negligenter examinantur*. Salmanticæ, in-folio. La mort de ce savant médecin a privé le public de neuf autres tomes de cet ouvrage, prêts à être mis sous presse.

PEDRUZZI (PAUL), en latin *Pedrusus*, savant jésuite de Mantoue, se fit un nom par ses connaissances dans l'antiquité. Raynuce, duc de Parme, le choisit pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1721, à 75 ans. On a de lui huit volumes du *Museo Farnese*, depuis 1694 à 1727, qui forment dix tomes in-folio, imprimés à Parme, sous ce titre: *I Cesari in oro raccolti nel Farnese Museo, è pubblicati colle loro congruo interpretazioni*.

PÉE (THÉODORE VAN), peintre, né à Amsterdam, en 1669, élève de *Juste Van Pée*, son père, peignit l'histoire, le portrait en grand et en petit, avec succès. Pour s'enrichir plus vite, il établit chez lui une espèce de manufacture, qu'il ne faisait que conduire, et qui lui réussit parfaitement. On y peignait des figures sur le bois découpé, pour les jardins et les appartemens; ces

sortes d'ouvrages ayant été imités par d'autres qui les donnaient à bas prix, Van Pée se mit à faire le commerce des tableaux, mais en continuant toujours de cultiver son art. Le chevalier Bex, riche négociant anglais, lui ayant commandé un grand plafond pour décorer un magnifique appartement, Van Pée passa en Angleterre, pour y placer cette grande composition qui devait le faire connaître dans ce royaume. Il s'y enrichit beaucoup, tant par son commerce que par ses ouvrages; mais d'une manière qui tenait plus d'un marchand astucieux, que d'un commerçant délicat, ou d'un artiste distingué. On raconte que pour faire payer ses ouvrages plus cher, il feignait d'être malade et perclus. Un amateur ayant voulu acheter trois de ses tableaux, il ne voulut pas les céder au-dessous de 300 livres sterling, prix exorbitant; mais après avoir fait tous les gestes d'un homme qui approche de sa fin, il fit entendre que sentant que ses infirmités l'empêcheraient de travailler, il voulait se faire des rentes viagères de ce qui lui restait. L'amateur crut alors avoir les tableaux à bon marché, en lui offrant 30 livres sterling par an; l'acte fut fait devant notaire, et le peintre devint, en huit jours, en très-bonne santé; il a joui vingt-six ans de la rente, au grand regret de l'acquéreur. Au bout de sept ans de séjour à Londres, Van Pée retourna dans sa patrie, où il eut le secret d'attraper un juif très-riche, auquel il vendit aussi plusieurs tableaux, payables en rentes viagères.

PEELE (George), poète anglais, qui fleurit sous le règne de la reine Élisabeth, né dans le comté de Devon, fut reçu maître-ès-arts dans l'université d'Oxford, en 1579, et s'établit à Londres, où il devint le poète de la ville, et l'ordonnateur des fêtes; il paraît qu'il s'y fit un nom; ses pièces y furent représentées avec applaudissement, et lues même avec intérêt. On n'en connaît bien positivement que cinq: I. *L'Accusation de Paris*, 1584, in-4°. II. *Édouard Ier*, 1593, in-4°. III. *Le roi David et la belle Bethsabée*, 1599, in-4°. IV. *Mahomet le Turc et Irène la belle Grecque*. V. *Le Conte des vieilles femmes*, comédie, 1595, in-4°; on a de lui quelques autres poésies. Il se rendit aussi célèbre, par ses tours et ses bouffonneries, que Sioggan, Skelton ou Dick Tarleton; on en a fait un recueil en 1627, in-4°. Ses tours seraient plus proprement appelés des escroqueries de chevalier d'industrie. Peele termina, vers 1598, une vie qu'on dit avoir été très-dissolue.

PEFFINGER (Jean), né à Strasbourg en 1728, y étudia avec succès, sous les plus grands maîtres, les langues, la philosophie, les mathématiques, et fréquenta les écoles de médecine. Il se rendit ensuite à Iéna, parcourut les diverses universités d'Allemagne, vint à Paris pour suivre les cours d'anatomie, et s'exercer aux opérations chirurgicales. De retour dans sa patrie, il y fut reçu docteur en médecine, et bientôt nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. Peffinger remplit cette chaire jusqu'en 1786, qu'il obtint celle de pathologie et de pratique. On a de ce médecin une bonne dissertation ***De musculari vi et naturâ.***

PÉGANE. *Voy.* Symbace.

PÉGASE (Manuel-Alvarès),

jurisconsulte portugais, natif d'Estremos, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un *Recueil des Ordonnances et des Lois de Portugal*, en 14 volumes in-fol., depuis 1669, jusqu'en 1714, et d'autres ouvrages qui ne l'empêchèrent pas de donner ses avis sur les affaires des particuliers.

PÉGOLOTTI (Alexandre), poète et littérateur italien, né à Guastalla, le 19 octobre 1666, fit ses premières études dans sa patrie, et alla les continuer à Reggio, sous la direction des jésuites de cette ville. En 1706 il entra au service du duc de Mantoue, qu'il quitta au bout de quelques années pour se retirer dans sa patrie, où il mourut le 11 janvier 1736. Les belles-lettres et la poésie qu'il cultivait avec succès, lui acquirent de la réputation, qu'il accrut encore par la publication des ouvrages suivans : I. *Ditirambo con alcuni sonetti alle persone, che nel ditirambo, si nominano*, Mantoue, 1711. II. *Rime*, Guastalla, 1726. III. *Rime facete non più stampate*, Guastalla, 1776. IV. *S. Teresa Oratorio I* et *II*, Mantoue, 1706. V. *Vita del dottor Bernardino Ramazzini*; cette vie est insérée dans le 1er volume des notices sur les illustres académiciens arcadiens, Rome, 1720. VI. *Trionfi dell' amor fecondo*, etc., Guastalla, 1705.

PÉGUILLAIN (Aimeri de), troubadour du 13e siècle, fut obligé de quitter Toulouse, sa patrie, après un duel dans lequel il blessa le mari de son amante. Guillaume de Bergedan, seigneur espagnol, l'accueillit avec distinction, à cause de son talent pour l'art des vers, et l'introduisit à la cour d'Alphonse, roi de Castille, qui lui donna des titres de noblesse. Il nous reste de ce troubadour quarante-huit pièces, dont plusieurs sont adressées à des princesses, et à des dames d'un rang distingué. Il était déjà très-âgé, lorsqu'il mourut en Lombardie, vers l'an 1265.

PÉGUILLINO. *Voyez* Beaucaire de Peguillon.

PEIRESC (Nicolas-Claude Fabri, seigneur de), conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugencier en Provence, en 1580, d'une famille noble, originaire d'Italie, et établie en Provence depuis le 13e siècle, embrassa dans ses recherches les langues, l'histoire, les mœurs, les médailles des Anciens; leurs monumens, le droit, la physique occupèrent tout à la fois son esprit avide de connaissances. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et visita, en observateur éclairé, toutes les bibliothèques, tous les dépôts qui pouvaient lui offrir des débris de l'antiquité, des monumens des arts, ou des productions rares de la nature. Peiresc fut accueilli avec empressement par tout ce que l'Europe possédait alors de savans et d'hommes de génie. Fra Paolo, de Thou, F. Pithou, les deux frères Sainte-Marthe, Casaubon, Grotius, Jos. Scaliger, admirèrent l'érudition du jeune savant. Peiresc, de retour dans sa patrie, entretint un commerce de lettres avec les illustres personnages qu'il avait connus dans ses voyages. Uni par l'amitié avec Guillaume du Vair, premier président du parlement de Provence, il vint à Paris avec ce magistrat, lorsque les sceaux lui furent confiés en 1616. Il revint à Aix, après la mort de du

Vair, et sa maison, sa bibliothèque, sa bourse même demeurèrent ouvertes pour les savans, jusqu'à sa mort en 1637. Son éloge fut composé dans presque toutes les langues de l'Europe. L'Académie de *gli Humoristi* de Rome, dont il était membre, se distingua par les honneurs funèbres qu'elle lui rendit. La trop vaste érudition de Peiresc, jointe peut-être à la passion d'embrasser trop de matières, l'empêcha de finir aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse et savante sur un trépied ancien, imprimée dans le tome 10e des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets. Il n'a laissé que des manuscrits qui ne sont point terminés. Samuel Sorbières dit que M. Bégon possédait dans sa bibliothèque 8 volumes de Peiresc, qui lui avaient coûté 700 écus. Gassendi a donné la *Vie* de ce savant, La Haye, 1651, in-12, écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance, et traduite en français par Requier, in-12, 1770.

PELACANI (Blaise), de Parme, philosophe et bon mathématicien du 14e siècle, étudia d'abord la médecine, dans laquelle il fut reçu docteur; mais bientôt dégoûté d'une science qui n'est appuyée que sur des conjectures, il se livra à l'étude des mathématiques, et à celle de l'astronomie; les succès qu'il obtint dans l'une et l'autre de ces sciences, rendirent son nom célèbre en Italie, et lui procurèrent de grands avantages. Il a laissé plusieurs ouvrages sur l'astronomie, dont une partie a été imprimée, et l'autre est restée inédite; mais son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la perspective*, qui était manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, dans la bibliothèque ambroisienne à Milan, dans celle de Saint-Laurent à Florence, enfin dans celle des Barberini à Rome. Pelacani mourut dans sa patrie, le 23 avril 1416.

PÉLAGE Ier, pape, Romain de naissance, diacre de l'Église romaine, archidiacre du pape Vigile, et apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence et sa fermeté, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre, en 555. Il dut en partie son élévation à l'empereur Justinien, qui avait goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs, et à réprimer les nouveautés. Il anathématisa les *Trois chapitres*, dont il paraissait avoir parlé favorablement en écrivant, en 546, à Ferrand, diacre de Carthage, pour le prier de délibérer avec son évêque et les autres les plus instruits sur cette affaire, et travailla à faire recevoir le 5e concile, tenu à Constantinople en 553. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer à ce concile, et s'étant séparés de sa communion, il leur écrivit en ces termes: « Comment ne croyez-vous pas être séparés de la communion de tout le monde, si vous ne récitez pas mon nom suivant la coutume dans les saints mystères? puisque, tout indigne que j'en suis, c'est en moi que subsiste à présent la fermeté du siége apostolique avec la succession de l'épiscopat. » Les Romains, assiégés par les Goths, lui durent beaucoup. Il distribua des vivres; et, à la prise de la ville, en 556, il obtint de Totila plusieurs graces en faveur des habitans. Pélage mourut le 2 mars 560. On a de lui seize *Epîtres*. Le droit que s'attribua alors Justinien dans l'élection des papes, soutenu par ses

successeurs, occasiona dans la suite, des vacances du siége de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que dès le temps d'Odoacre les souverains d'Italie usaient de ce droit.

PÉLAGE II, pape, Romain, fils de Wingil, qui est un nom de Goth, obtint le trône pontifical après Benoît Ier, le 27 novembre 578. Il travailla beaucoup, mais avec peu de succès, à ramener à l'unité de l'Église les évêques d'Istrie et de Vénétie, qui faisaient schisme pour la défense des trois chapitres. Il s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'évêque œcuménique. De son temps, il s'éleva une peste si violente, que souvent on expirait en éternuant et en bâillant; d'où est venue, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue, *Dieu vous bénisse!* et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. (*Voyez* l'article GRÉGOIRE, *à la fin.*) Pélage II fut attaqué de cette maladie contagieuse, et en mourut le 12 février 590. On lui attribue dix *Epîtres;* mais la première, la seconde, la huitième et la neuvième sont supposées. C'était un pontife très-charitable.

PÉLAGE, proche parent de Rodrigue, roi visigoth en Espagne, fut forcé d'abandonner sa principauté aux Maures, et de se tenir caché au temps des incursions de ces barbares. Il eut pour asile le sanctuaire de Notre-Dame de Govagonda, enseveli dans la profondeur d'une grotte et dans des rochers presque inaccessibles. Là, ayant laissé mûrir pendant trois ans le projet de secouer le joug des Sarrasins, il en sortit enfin plein d'espoir et de résolution. S'étant fait un parti nombreux, il chassa les usurpateurs. Les Maures, ne pouvant l'entamer, entrèrent en négociation avec lui, et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut d'une certaine étendue de pays. Ayant eu ensuite à se plaindre de ces peuples, il marcha contre eux et les défit en 715; conquit plusieurs provinces, et peu après fut proclamé roi de Léon et des Asturies; il mourut en 737 avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, et courageux.

PÉLAGE, fameux hérésiarque, né au 4e siècle dans la Grande-Bretagne, embrassa l'état monastique, et vint à Rome, où il brilla par ses connaissances. Né avec un esprit ardent et impétueux, son zèle était extrême, il croyait être toujours au-dessous du devoir, lorsqu'il n'était pas au premier degré de la vertu. Dans des caractères de cette espèce, le besoin de faire des prosélytes se joint presque toujours à une austère piété. Ceux que Pélage exhortait à se dévouer à la perfection, répondaient qu'il n'était pas donné à tout le monde de l'atteindre, et s'excusaient sur la faiblesse et la corruption de la nature humaine. Pélage chercha dans l'Écriture et dans les Pères tout ce qui pourrait ôter ces excuses aux pécheurs. Son attention se fixa naturellement sur tous les endroits dans lesquels les Pères défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, et tout ce qui prouvait la corruption de l'homme ou le besoin de la grace lui échappa. Il crut donc ne suivre que la doctrine de l'Église, en enseignant que «l'homme pouvait, par ses propres forces,

s'élever au plus haut degré de perfection, et que l'on ne pouvait rejeter sur la corruption de la nature, l'attachement aux besoins de la terre, et l'indifférence pour la vertu. » Il développa ces idées dans le 4e livre du *Libre-Arbitre*, qu'il publia contre Saint Jérôme, et dans lequel il découvrait toute sa doctrine, en y ajoutant des opinions nouvelles. Les principales étaient : I. Qu'Adam avait été créé mortel, et qu'il serait mort soit qu'il eût peché ou non. II. Que le péché d'Adam n'avait fait de mal qu'à lui et non à tout le genre humain. III. Que la loi conduisait au royaume céleste, aussi bien que l'Évangile. IV. Qu'avant l'avénement de J.-C., les hommes ont été sans péché. V. Que les enfans nouveau nés sont dans le même état où Adam était avant sa chute. VI. Que tout le genre humain ne meurt point par la mort et par la prévarication d'Adam, comme tout le genre humain ne ressuscite point par la résurrection de Jésus-Christ. VII. Que l'homme nait sans péché, et qu'il peut aisément obéir aux commandemens de Dieu, s'il le veut.... etc. Rome ayant été prise par les Goths, Pélage en sortit, et passa en Afrique avec Celestius, le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas long-temps en Afrique ; il y laissa Celestius, qui fixa sa résidence à Carthage, où il enseigna les sentimens de son maître. Cependant Pélage dogmatisa en Orient où il s'était rendu. Ses opinions furent dénoncées au concile de Diospolis. Les Pères de cette assemblée les anathématisèrent solennellement, et l'auteur fut forcé de se rétracter ; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau en 415, dans le concile de Carthage et dans celui de Milève. Les Pères de ces conciles firent part de leur jugement au pape Innocent Ier ; qui se joignit à eux pour l'anathématiser. Ce saint pontife étant mort peu de temps après, Pélage écrivit à Zozime son successeur, et lui députa Celestius pour faire lever l'excommunication portée contre lui et contre son ami. Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie ; mais il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent ses sentimens en approuvant la résolution où il était de les rétracter. Il reçut en même temps une *Confession de Foi* de Pélage, à laquelle il se laissa surprendre, et il écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage, en 417 : il s'y trouva deux cent quatorze évêques, qui ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape Innocent contre Pélage et Celestius subsisterait jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime reconnut qu'il avait été surpris. Il confirma le jugement du concile, et condamna les deux amis dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différens anathêmes, ordonna qu'on traiterait les pélagiens comme des hérétiques, et que Pélage serait chassé de Rome avec Celestius, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1er mai suivant, il y eut un concile général à Carthage contre les pélagiens, dans lequel brilla Saint Augustin, le docteur de la grace. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette secte. Les

évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leurs sièges par l'autorité impériale. Pélage, obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem, où il ne trouva pas d'asile; et l'on n'a su ni en quel temps, ni en quel pays il mourut. Julien d'Eclane fut le chef des pélagiens après la mort de leur premier père. Cette secte prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle régna quelque temps dans l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Quelques écrivains sont étonnés de cette extinction subite du pélagianisme; mais leur surprise cessera s'ils font attention, 1° que lorsque Pélage enseigna ses opinions, l'Italie était ravagée par les Goths. Rome assiégée plusieurs fois par Alaric, était dans l'abattement; ce n'était pas le moment de s'occuper de disputes, lorsqu'on voyait le fer et la flamme autour de ses murailles. 2° Le souvenir des fureurs récentes des donatistes inspirait de la crainte contre tout ce qui pouvait faire naître un nouveau schisme et un nouveau fanatisme. 3° Pélage, qui était passé en Orient, ne pouvant s'y faire entendre que par un interprète, ne devait pas espérer de donner à son parti beaucoup de célébrité. 4° Le savoir, l'éloquence de Saint Augustin, son crédit auprès de l'empereur et la crainte de voir dans l'empire de nouvelles divisions, firent traiter les pélagiens comme les autres sectes et empêchèrent leur système de se propager dans l'Occident. 5° Le nestorianisme commençant alors à faire du bruit, le pélagianisme trouva tous les esprits assez occupés pour qu'ils ne s'amusassent pas à le soutenir contre l'Église latine et contre les lois des empereurs. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Démétriade dans le tome second de Saint Augustin, de l'édition des bénédictins; des fragmens de ses quatre *Livres du Libre-Arbitre;* et des *Commentaires* sur les Épîtres de Saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix operum Divi Augustini*, Antverpiæ, 1703, in-fol. L'*Histoire du pélagianisme* a été très-bien traitée par le savant cardinal Noris. Le P. Patouillet en a aussi donné une in-12, 1751. Cette dernière est moins savante que celle du cardinal; mais elle est bien écrite et pleine de vues sages et profondes.

PÉLAGE-ALVARÈS ou ALVARÈS-PÉLAGE. *Voyez* PAEZ.

PÉLAGIE (SAINTE), vierge et martyre d'Antioche, dans le quatrième siècle, durant la persécution de Maximien Daïa. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper par cette mort violente à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens, voulaient lui ravir et qu'elle conserva au prix de sa vie.

PÉLAGIE (SAINTE), illustre pénitente du 5ᵉ siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche. Ayant quitté le théâtre, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austère; mais Théophane (*Chron. ad an.* 25, *Theod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist. lib.* 14, *caput* 30), la représentent comme une religieuse. Basile dans son *Ménologue* la peint habillée en religieuse, et assure

formellement qu'elle se fit religieuse.

PELARGUS. *Voy.* STORCK.

PELBART DE TEMESWAR, théologien qui florissait en 1550, et qui s'était acquis une si grande réputation sous le pontificat d'Alexandre VI, qu'il passait pour un des plus savans prédicateurs de son temps. On ignore si le recueil imprimé de ses sermons lui mérita justement cette estime, ou s'il la dut à un talent particulier pour la chaire. Outre l'édition in-8° gothique, il y en a une autre qu'Ange Rocca, garde de la bibliothèque du Vatican, fit imprimer à Venise, en 1586, in-4°. Son *Pomerium sermonum* a été imprimé en 1519, in-4°.

PÉLÉE DE CHENOUTEAU (BLAISE-LOUIS), jurisconsulte, né à Sens, en 1704, mort dans la même ville, le 11 juillet 1791, à l'âge de 87 ans, fut conseiller au bailliage et présidial de Sens et contrôleur des actes. Partageant son temps entre ses affaires et l'étude, il cultiva les lettres, et publia quelques opuscules. On lui doit aussi : I. *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, tant en vers qu'en prose, tirées des meilleurs écrivains français, Paris, 1773, 2 vol. in-8°; cette compilation, dont le journal de l'*Année littéraire* dit beaucoup de mal, avait d'abord été annoncée sous le titre de *Dictionnaire des Pensées sublimes*, etc. II. *Conférences de la coutume de Sens, avec le droit romain, les ordonnances du royaume et les autres coutumes*, Sens, 1787, in-4°. Les détails historiques sur le bailliage de Sens, qui se trouvent placés à la fin de ces conférences, ont été rédigés par Sébastien - André Tarbé des Sablons, ancien avocat en parlement.

PÉLEGRIN (JEAN), en latin *Pelegrinus* ou *Viator*, chanoine de Saint-Diez, mort en 1513, fut, à ce qu'on prétend, secrétaire de Louis XI. On a de lui un ouvrage de perspective, intitulé *De artificiali viator;* livre rare, quoiqu'il ait été imprimé trois fois à Toul, en 1505, 1509 et 1521. Il avait aussi travaillé sur Ptolémée le géographe; le manuscrit en fut donné au chancelier Séguier.

PELETIER (CLAUDE), né à Paris, en 1630, fut d'abord conseiller au châtelet, puis au parlement, ensuite président de la quatrième chambre des enquêtes. Nommé prévôt des marchands en 1668, il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris qu'on appelle encore aujourd'hui le *quai Peletier*. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda, en 1683, au grand Colbert, dans celle de contrôleur-général des finances. Ce fut alors que Despréaux, se présentant dans la foule pour le complimenter, lui dit simplement : « Monseigneur, je n'envie de votre nouvelle dignité que l'occasion que vous allez avoir de faire plaisir à bien des gens... » Peletier sentit que si un contrôleur-général faisait quelques heureux, il faisait encore plus de mécontens. Il se démit de cette place six ans après, et quitta entièrement la cour en 1697. Il venait passer tous les carêmes aux chartreux, où il avait un appartement, et demeurait tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut le 11 août 1711. On a de lui : I. Un très-grand nombre d'Extraits et de Recueils assez bien faits de l'Écriture, des

Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs volumes in-12. II. Des éditions du *Comes theologus* et du *Comes juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel. III. A l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes senectutis*, Paris, 1709; et le *Comes Rusticus*, Paris, 1692, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des Recueils de pensées des auteurs anciens et modernes. IV. On lui doit encore la meilleure édition du *Corps du droit canon* en latin, avec des notes de Pierre et de François Pithou, en deux vol. in-fol; et celle du *Code des canons* recueillis par MM. Pithou, avec des *Miscellanea ecclesiastica*, à la fin. (*Voy.* Pithou.) V. Enfin l'édition des *Observations* de Pierre Pithou *sur le Code et les Novelles*..... La *Vie de Claude Peletier* a été écrite en latin par Boivin le cadet, in-4°. C'est un panégyrique outré plutôt qu'une histoire.

PELETIER de SOUSI (Michel), frère du contrôleur-général, né à Paris, en 1640, plaida comme avocat avec distinction. Il acheta ensuite la charge d'avocat du roi au châtelet, et l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante avec Jérôme Peletier, son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands jours, tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668, pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour, il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre et des armées que le roi y entretenait. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il la quitta à l'âge de 80 ans, pour se retirer à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de six ans, dans les travaux de la littérature, et dans les exercices de la dévotion, et mourut le 10 décembre 1725. Ses différens emplois ne l'avaient point empêché de cultiver les belles-lettres. Il parlait l'italien et l'espagnol. L'Académie des inscriptions lui avait donné en 1701 la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les Mémoires de cette compagnie, de savantes Recherches sur les Curiosolites, ancien peuple de l'Armorique dont il est parlé dans les *Commentaires de César*..... Tourreil l'appelait *Homo limatissimi ingenii*. La famille de Peletier est connue par ses services dans la robe et dans le ministère.

PELETIER (Pierre le ou plutôt du), né à Paris, d'une famille très-différente des précédens (il était fils d'un épicier), se fit recevoir avocat au parlement, et négligea sa profession pour se livrer à la poésie. Sa principale occupation était de composer des sonnets à la louange de tout le monde. Dès qu'il savait qu'on imprimait un livre, il allait aussitôt porter un sonnet à l'auteur, pour en avoir un exemplaire. Devenu amoureux d'une demoiselle, il fit tant de vers sur ses attraits, qu'elle se laissa gagner et qu'elle l'épousa. Boileau parle souvent de lui comme d'un mauvais poète. Ayant dit de lui dans sa seconde satire :

J'envie en écrivant le sort de Peletier.

Celui-ci prit ce vers pour une

louange. Il fit imprimer cette satire dans un recueil de poésie où il y avait quelques vers de sa façon. Il mourut à Paris, en 1680.

PELETIER. *Voyez* LEPELLETIER et MARTINI.

PELHESTRE (PIERRE), né à Rouen, mort à Paris, à soixante-cinq ans, au couvent des grands cordeliers, où il avait soin de la bibliothèque, n'en avait que dix-huit, quand l'archevêque de Paris, Pérêfixe, le manda : « J'apprends, lui dit-il, que vous lisez des livres hérétiques, êtes-vous assez docte pour cela ?— « Monseigneur, répondit le jeune homme, votre question m'embarrasse : si je dis que je suis assez savant, vous me direz que je suis un orgueilleux ; si je dis que non, vous me défendrez de les lire. » Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition *de la lecture des Pères de l'Eglise*, et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage est la deuxième édition d'un petit traité composé par dom Noël-Bonaventure d'Argonne, et imprimé en 1688. Le nouvel éditeur y a joint des augmentations considérables.

PELICIER. *Voyez* PELLICIER.

PÉLISSON-FONTANIER (PAUL), né à Béziers, en 1624, d'une famille de robe originaire de Castres, perdit son père de bonne heure. Sa mère l'éleva dans la religion protestante. Ses talens donnaient des espérances à cette secte : il avait autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui devinrent familiers. A peine avait-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutes* de Justinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris, in-8°, en 1645, était écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pélisson parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brillait le plus, il fut attaqué de la petite vérole. Cette maladie affaiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modèle de la laideur. Sa figure était tellement changée que mademoiselle de Scudéry, son amie, disait en plaisantant qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. (*Voyez* MARTINAU.) Quelques biographes ont attribué ce bon mot à madame de Sévigné, qui disait aussi de lui : « Il est très-laid ; mais qu'on le dédouble et on lui trouvera une belle ame. » Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connaître avantageusement de tout ce qu'il y avait alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y établit en 1652, et l'Académie française, dont il avait écrit l'histoire, fut si contente de cet ouvrage qu'elle lui ouvrit ses portes. Il n'y avait pas alors de place vacante dans cette compagnie ; mais elle décida que la première qui vaquerait serait à lui, et que cependant il aurait droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien. Pélisson acheta une charge de secrétaire du roi, et s'attacha tellement aux affaires, qu'il passa bientôt pour un des hommes les plus intelligens en ce genre. Fouquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. Pélisson conserva dans cet emploi le désintéressement de son caractère et les agrémens de son esprit.

Ses soins furent récompensés, en 1660, par des lettres de conseiller d'état. L'année suivante lui fut moins heureuse. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Fouquet, il en eut aussi à sa disgrace. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais altérer la fidélité qu'il devait à son bienfaiteur. On crut que, pour découvrir d'importans secrets, le meilleur moyen était de faire parler Pélisson. On aposta un Allemand, simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé en effet, qui feignait d'être prisonnier à la Bastille, et dont la tâche était d'y jouer le rôle d'espion. Pélisson le pénétra : mais, ne laissant point voir qu'il connût le piége, et redoublant au contraire ses politesses envers l'Allemand, il s'empara tellement de son esprit, qu'il en fit son émissaire. Il eut par là un commerce journalier de lettres avec Mlle de Scudéry. Il employa le temps de sa déteniton à lui écrire et à se défendre. Ce fut alors qu'il composa trois *Mémoires* pour ce célèbre infortuné, qui sont trois chefs-d'œuvre. « Si quelque chose approche de Cicéron, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ce sont ces trois *Factums*. Ils sont dans le même genre que plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, traitées solidement avec un art qui paraît peu et une éloquence touchante. » Il fit plus, il ne craignit pas de compromettre sa délicatesse pour sauver la vie à son ami. Il avait connaissance de quelques secrets dangereux renfermés dans ses papiers, papiers qui avaient été brûlés; mais le prisonnier, détenu avec sévérité, ignorait cette dernière circonstance, il s'agissait de l'en instruire pour prévenir des aveux qui auraient pu lui être préjudiciables. Que fit Pélisson ? il eut le courage de se faire dénonciateur, et de révéler lui-même aux juges quelques-uns de ces funestes secrets. Mais comme il ne se montrait qu'imparfaitement instruit des circonstances qu'il avançait, les juges ne purent faire à l'accusé que des questions incertaines qui provoquèrent des dénégations, et entraînèrent une confrontation ; c'est ce que Pélisson desirait. Il parut devant Fouquet, et repéta ce qu'il avait dit aux juges. Le surintendant, consterné de l'infidélité de son ami, hésita et baissa les yeux. Mais Pélisson, reprenant la parole d'un ton ferme et élevé : « Vous ne seriez pas si hardi, monsieur, lui dit-il, si vous ne saviez pas que vos papiers ont été brûlés. » Ce mot fut un trait de lumière pour le malheureux Fouquet; instruit par cette ingénieuse adresse de tout ce qu'il lui importait de savoir, il évita de faire l'aveu qu'on voulait lui arracher, et qui l'aurait infailliblement perdu. Pélisson, à qui des apologies éloquentes auraient dû procurer la liberté, n'en fut resserré que plus étroitement. On lui retira le papier et l'encre; il se vit réduit à écrire sur des marges de livres avec le plomb de ses vitres, ou avec une espèce d'encre qu'il imagina en délayant de la croûte de pain brûlé dans quelques gouttes de vin qu'on lui servait. Pélisson, privé du plaisir de s'occuper, fut réduit à la compagnie d'un Basque stupide et morne, qui ne savait jouer que de la musette. Il trouva dans ce faible amusement une ressource contre l'ennui. Une

araignée faisait sa toile dans un soupirail qui donnait du jour à sa prison : il entreprit de l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son Basque jouait de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument ; elle sortait de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait. Ainsi l'appelant toujours au même son, et mettant sa proie de proche en proche, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée qu'elle partait toujours au signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre et jusque sur les genoux du prisonnier. Le poète Delille a célébré en vers pleins de sentiment et de charme, le dévouement et la captivité de Pélisson, et l'insecte *aux longs bras* qui venait consoler son infortune. (*Voyez* le poème de l'*Imagination*, chant VI.) On ne saurait trop répéter que, pendant sa détention, Tanneguy Le Fèvre lui dédia son *Lucrèce*, et le *Traité de la Superstition* de Plutarque. Pélisson avait conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ses amis obtinrent enfin sa liberté : tous les ans, depuis, il célébra sa sortie de la Bastille en délivrant quelque prisonnier. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son Histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquête de la Franche-Comté. Pélisson méditait depuis long-temps d'abjurer la religion protestante; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Oreos, riche bénéfice du diocèse d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'Académie française en 1671, Pélisson répondit à ce prélat avec autant d'esprit que de grace. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça le *Panégyrique de Louis XIV*, traduit en latin, en espagnol, en portugais, en italien, en anglais, et même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître des requêtes. Quelque temps après il se joignit à deux académiciens pour donner de deux en deux ans, sans se faire connaître, un prix de la valeur de trois cents livres à celui qui, au jugement de l'Académie française, aurait le mieux célébré, dans une pièce de vers, quelques-unes des actions du roi. La guerre s'étant rallumée en 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. A celle de Maëstricht, en 1673, on lui vola, une nuit, dans sa tente, cinq cents pistoles ; le roi lui fit compter une pareille somme le lendemain. Pélisson était d'abord le seul qui écrivit l'*Histoire* de ce monarque ; mais ayant fait perdre un procès à Mme de Montespan, cette dame, piquée, engagea le roi à confier cet ouvrage à Boileau et à Racine, et à l'ôter à Pélisson. Celui-ci n'en reçut pas moins un ordre de continuer d'écrire seul de son côté. Son zèle pour la conversion des calvinistes lui mérita l'économat de Cluni, en 1674, de Saint-Germain-des-Prés, en 1675, et de Saint-Denis, en 1679. Le roi lui confia en même temps les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudraient changer de religion. Cet argent produisit autant de catholiques que les sermons des missionnaires. Il était occupé à réfuter les opinions des calvinistes

sur l'eucharistie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui termina ses jours, le 7 février 1693. Pélisson tomba malade à Versailles, dans les derniers jours du mois de janvier 1693. Il ne prit sa maladie que pour un de ces épuisemens passagers, auxquels il avait échappé cent fois, ainsi qu'il l'écrivit alors à Mlle de Scudéry. Le jour de la Purification, il voulut aller à l'église; et son médecin lui ayant représenté qu'il le trouvait trop faible, il lui répondit qu'il se trouvait assez fort. Il ajouta: « C'est le jour de ma conversion; j'en ai fait jusqu'ici tous les ans l'anniversaire; je n'y veux pas manquer cette année. » Il y fut en effet, et il y communia. Quatre jours après, c'est-à-dire le 6 février, le roi, ayant été informé que Pélisson était plus mal qu'il ne le croyait, lui envoya Bossuet, l'abbé de Fénélon et le Père de La Chaise, qui lui déclarèrent le danger où il était. Pélisson dit que, quoiqu'il se sentit mieux, il se confesserait le lendemain sur les onze heures du matin. On croit qu'il avait pris ce temps pour se mieux préparer à une dernière confession et peut-être à une revue générale de sa vie. Larrey, historien protestant, fait un grand éloge de Pélisson, quoiqu'il laisse percer du mécontentement de sa conversion au catholicisme. On a de Pélisson un grand nombre d'ouvrages, dont le style est élégant et facile, mais quelquefois languissant et négligé. Les principaux sont: I. *Histoire de l'Académie française*, qui parut pour la première fois en 1653, à Paris, in-12, et dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui l'a continuée, 1730, en 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains, trop d'éloges donnés à ces mêmes écrivains, trop de négligences dans la diction et d'inexactitude dans les faits, ont fait tort à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux. II. *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin en 1661 jusqu'à la paix de Nimègue en 1678. Cet ouvrage imprimé en 1749 en 3 vol. in-12, par les soins de l'abbé le Mascrier, est d'un courtisan beaucoup plus que d'un bon historien. III. *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche*, in-folio. Elle tient du panégyrique. IV. *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tome 7e des *Mémoires* du P. Desmolets. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose suivant d'autres. V. *Lettres historiques* et *Œuvres diverses*, en trois vol. in-12, à Paris, en 1729. Ces lettres sont comme un journal des voyages et des campemens de Louis XIV depuis 1670 jusqu'en 1688: il y en a 273. Elles sont écrites sans précision et sans pureté, mais non sans flatterie. VI. *Recueil de pièces galantes* en prose et en vers de madame la comtesse de La Suze et de Pélisson, 1695, 5 vol. in-12. Les *poésies* de Pélisson ont du naturel; un tour heureux et de l'agrément, mais elles manquent un peu d'imagination. VII. *Poésies chrétiennes et morales*, dans le recueil dédié au prince de Conti. VIII. *Réflexions sur les différends de la religion*, avec une réfutation des chimères de Jurieu et des idées de Leibnitz sur la tolérance de la religion, en 4 vol. in-12. IX. *Traité de l'Eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages sont écrits

avec modération. X. Il donna en 1656 les *Œuvres de Sarrasin*, in-4°, avec un *Discours préliminaire*, qu'on vanta beaucoup alors. On fut étonné cependant que Pélisson, qui s'était déclaré hautement contre les préfaces, en eût fait une si longue ; mais il répondit « qu'il en était pour les préfaces faites pour ses amis comme des pompes funèbres, qu'on devait négliger pour soi-même et dont il fallait prendre soin pour autrui.... » Les *Œuvres choisies de Pélisson* faisant suite aux *Œuvres choisies de Saint-Réal et de Saint-Evremond*, précédées d'une Notice sur la vie, le caractère et les ouvrages de Pélisson, ont été publiées à Paris en l'an 14 (1805).

PELL (Jean), mathématicien anglais, né en 1611, professeur de mathématiques à Amsterdam et à Bréda, résida auprès des cantons protestans au nom de Cromwel, revint à Londres, où il fut fait prêtre et chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages, entre autres : I. *De verâ circuli mensurâ.* II. *Tables des dix mille nombres carrés*, in-fol. *Voy.* Longomontan.

PELLEGRIN - TIBALDI ou PELLEGRIN DE BOLOGNE, né dans le fief de Valsoda dans le Milanais, mort en 1592, à 70 ans, excella dans la peinture et l'architecture. Il fit de si grands progrès dans la peinture, que les Carraches le nommaient le *Michel-Ange épuré;* cet artiste avait en effet adopté le grandiose de ce maître célèbre, et y joignait un coloris agréable et vrai ; mais quels efforts ne fut-il pas obligé de faire pour parvenir à ce degré de perfection. On prétend que, mécontent de lui-même et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginait, il voulut un jour se laisser mourir de faim, et qu'il en fut détourné par le peintre Octavien Maschéfino, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. D'autres attribuent ce conseil à Grégoire XIII, qui, sans en être aperçu, trouva dans une promenade Pellegrin étendu à terre sous une haie, se livrant aux gémissemens et à son désespoir. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'église de Saint-Ambroise, fit le pavé de cette église, et donna le dessin du portail qui tient le milieu entre le gothique et l'architecture grecque. Il fut appelé ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec cent mille écus et la terre de Valsoda, qui fut érigée en marquisat en sa faveur. Pellegrin a donné les plans de plusieurs édifices, tels que ceux de Saint-Laurent et de l'église des jésuites à Milan, où l'on trouve quelques défauts. Mais la Bourse d'Ancône, construite sur ses dessins, lui fait le plus grand honneur. A Bologne il a fait construire le palais et la chapelle Poggi, l'église de Notre-Dame près St.-Celse, celle de la Vierge de Rho, et la cour de l'institut de la même ville. On y voit un ordre dorique, dont les métopes sont rectangles et forment un double carré avec des pilastres accouplés.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), né à Marseille, en 1663, d'un conseiller au siége de cette ville,

entra dans l'ordre des religieux servites ; et demeura long-temps parmi eux à Moustier dans le diocèse de Riez. Ennuyé de ce séjour autant que de son genre de vie, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il composa une *Épître au roi sur les glorieux succès de ses armes*, laquelle remporta le prix de l'Académie française en 1704. Avec cette Épître, l'auteur avait envoyé une ode sur le même sujet, qui balança pendant quelque temps les suffrages de l'Académie, de sorte qu'il eut le plaisir d'être rival de lui-même. Cette singularité le fit connaître à la cour. Madame de Maintenon l'accueillit comme un homme de mérite, et lui obtint un bref de translation dans l'ordre de Cluni. L'abbé Pellegrin, n'ayant d'autre revenu que ses ouvrages et les prix de quelques Académies, multiplia les fruits de son travail. On le vit ouvrir une boutique d'*Epigrammes*, de *Madrigaux*, d'*Epithalames*, de *Complimens* pour toutes sortes de fêtes et d'occasions, qu'il vendait plus ou moins, selon le nombre des vers et leurs différentes mesures. On jugea qu'un homme qui faisait tant de vers n'en pouvait guère faire de bons, et le débit diminua. Alors il travailla pour les différens théâtres de Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-comique. Ce genre d'ouvrage n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer ou à la messe ou à l'opéra ; l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisait vivre, et le cardinal l'interdit. La défense de dire la messe lui aurait été beaucoup plus sensible, si ses protecteurs ne lui avaient procuré une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Ce poète aurait mérité d'être plus riche. Une grande partie de ce qu'il retirait de ses travaux passait à sa famille, pour laquelle il se refusait quelquefois le nécessaire. Il était d'ailleurs plein de droiture ; avec une si belle ame, il méritait plus de fortune et de considération de la part du public, qui l'a traité avec trop de sévérité. Il avait quelques petits accès de vanité. Après la première représentation de *Mérope*, un bel-esprit dit en présence de l'abbé Pellegrin : « En vérité, Voltaire est le roi des poètes. — Eh que suis-je donc moi, répondit le poète provençal. — Vous! lui répliqua-t-on, vous en êtes le doyen.... » Son extérieur était très-négligé, et sa langue fort embarrassée. De là l'espèce de mépris dans lequel il était tombé. De là, les épigrammes qu'on fit pleuvoir sur lui. Il passait dans la rue couvert d'un manteau troué. Un élégant, dont la voiture était retenue par divers embarras, trouva plaisant d'envoyer son laquais demander à l'abbé Pellegrin quelle était la bataille où ce manteau avait été si maltraité ? A la bataille de Cannes, répondit l'abbé en frappant de son bâton le laquais trop obéissant. Lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1745, à 82 ans, un satirique lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le pauvre Pellegrin,
Qui dans le double emploi de poète et de prêtre,
Éprouva mille fois l'embarras que fit naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Un écrivain plus sage lui fit une autre épitaphe moins piquante, mais qui le caractérisait mieux :

Poète, prêtre et provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal;
Tel fut l'auteur du *Nouveau Monde*.

On a de lui : I. *Cantiques Spirituels* sur les points les plus importans de la religion, sur différens airs d'opéras, pour les dames de Saint-Cyr, Paris, 1735, in-8°. II. Autres *Cantiques* sur les points principaux de la religion et de la morale, Paris, 1725, vol. in-12. III. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, mise en cantiques sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, 2 vol. in-8°, Paris, 1705. Sur deux cents cantiques, à peine en trouve-t-on quelques uns de supportables. IV. Les *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, Lambert et Campra, Paris, 1705, in-8°. V. *L'Imitation de Jésus-Christ* sur les plus beaux vaudevilles, à Paris, 1727, vol. in-8°. VI. Les *Œuvres d'Horace*, traduites en vers français, éclaircies par des notes, augmentées d'autres traductions et pièces de poésie, avec un discours sur ce célèbre poète, et un abrégé de sa vie, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les cinq livres d'odes qui soient traduits. Nous avons d'autres ouvrages qui assurent à ce poète un rang sur le Parnasse : tels sont, la comédie du *Nouveau Monde*, sa tragédie de *Pélopée*, et son opéra de *Jephté*. Ce dernier ouvrage est le chef-d'œuvre de Pellegrin. On compte encore parmi ses pièces dramatiques: I. *Hippolyte et Aricie*, et *Médée et Jason*, tragédies lyriques; les *Fêtes de l'Été* et les *Caractères de l'Amour*, ballets héroïques. Blamont a fait la musique de ce dernier, qui fut repris en 1749, ainsi que l'opéra de *Médée et Jason*, qui eut du succès. II. Pour l'Opéra-comique, la *Fausse inconstance*, *Arlequin rival de Bacchus*; le *Pied-de-nez*, comédie en trois actes. III. *Télémaque et Calypso; Renaud*, ou *la suite d'Armide*, tragédie en musique. IV. *Catilina*, tragédie. Tous ces ouvrages sont faibles, et la versification en est presque toujours fade et languissante. *Voyez* BARBIER.

PELLEGRINI (LELIO), professeur de philosophie morale au collége de la Sapience à Rome, vivait dans le 16e siècle. On a de lui plusieurs discours en latin, écrits avec autant de goût que d'éloquence; les principaux sont : I. *De utilitate moralis philosophiæ oratio habita in almo urbis gymnasio*, Romæ, 1587. II. *De Sixto V pontifice oratio funebris habita in basilicâ S. Mariæ Majoris*, etc., Romæ, 1551. III. *In obitum Torquati Tassi, poetæ atque philosophi clarissimi oratio*, Romæ, 1597.

PELLEGRINI (MATTHIEU), né dans le territoire de Bologne, professa la logique en 1626, et ensuite la philosophie morale. Son mérite et ses talens le firent appeler à Rome et à Gênes, où il s'acquit une grande réputation. Il mourut dans cette dernière ville, le 10 décembre 1652. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans : I. *Della pratica commune a' principie e servitori loro*, etc., Viterbe, 1634. II. *Fonti dell' ingeg no ridotti ad arte*, Bologne, 1650. III. *Politica massima divisa in diecisette declamazioni*, Gênes et Venise, 1640. IV. *De contemplatione et activæ vi-*

tu regimine positiones, Bononiæ, 1520.

PELLEGRINI (Camille), né à Capoue, en 1598, fit ses premières études dans sa patrie, et fut ensuite envoyé à Naples, où il apprit, aux écoles des jésuites, la philosophie, les mathématiques et la langue grecque; il joignit à ces connaissances celle de la théologie et de la jurisprudence civile et ecclésiastique. Le desir d'étendre ses connaissances le conduisit à Rome, où il visita les bibliothèques et les monumens publics, recueillant tous les matériaux qui concernaient l'histoire des temps anciens, et principalement celle du royaume de Naples; il entreprit aussi plusieurs voyages, consacrés entièrement à faire des recherches historiques, et à puiser des renseignemens propres à l'éclairer sur le travail qu'il se proposait de publier. On a de lui : I. *Apparato alle antichità di Capua*, Naples, 1651. II. *Historia principum Longobardorum, cum serie abbatum Cassinensium ab anno 720 ad 1137*, Neapoli, 1643, in-4°. III. Et plusieurs autres ouvrages sur diverses matières. Pellegrini mourut à Naples, le 9 novembre 1663.

PELLEGRINI (Antoine), peintre du 18ᵉ siècle, naquit à Padoue. On ne sait quel fut son maître. Mais après avoir travaillé en diverses parties de l'Europe, et surtout en Angleterre, il fut mandé à Paris, pour peindre le plafond d'une galerie de la banque royale. Ce morceau, qui ne subsiste plus, a été décrit par le comte de Caylus dans l'ouvrage intitulé *Vies des premiers peintres du roi*. Nous en donnerons ici le résumé : « Il était composé d'une centaine de figures, peintes à l'huile; on y remarquait des effets de couleur hardis, un pinceau moelleux; mais la composition était trop nue, le dessin manquait de correction, surtout dans les usages, dont la pesanteur contrastait avec le ciel tenu fort clair. » Après cet ouvrage, Pellegrini alla se fixer à Venise, d'où il fut appelé à Padoue, pour peindre à fresque la voûte de la chapelle majeure de son église paroissiale. Pellegrini mourut à Venise, en 1741, avec la réputation d'un peintre ingenieux à fresque et à l'huile. En 1733, il fut reçu à l'Académie royale de peinture de Paris, sur un tableau allégorique que l'on voit au Musée royal; il représente la *Modestie* présentant le tableau de Pellegrini à l'Académie, désignée par la peinture personnifiée. *Le Génie de la France* écrit le jugement favorable qu'elle en porte.

PELLEGRINI (Alexandre), de Capoue, clerc régulier qui vivait dans le 17ᵉ siècle, a laissé : I. *Constitutiones congregationis clericorum regularium commentariis illustratæ*, Romæ, 1628, in-4°. II. *Compendium privilegiorum clericorum regularium duas in partes divisum*, Mutinæ, 1614, in-8°, et Neapoli, 1633, in-8°. III. *Commentarium in pontificum constitutiones de duello*, Mediolani, 1614, in-4°. IV. *De immunitate ecclesiasticâ*, Cremonæ, 1621, in-8°.

PELLEGRINI (Joseph), jésuite, orateur et poète, mort à Vérone, le 13 avril 1799. Outre une collection de ses sermons, qu'a publiés Tolra, *ragionamenti*, tom. 2, Venise, 1772, in-8°, on a des poésies parmi lesquelles on distingue surtout une épître à son

frère, le feld-maréchal comte de Pellegrini, qui ont paru en 1774, à Venise, en 2 petits vol. in-8°.

PELLEGRINO, de Modène, né en 1511, célèbre peintre italien, élève de Raphaël, travailla avec plusieurs de ses condisciples aux peintures du Vatican. Il a laissé à Rome plusieurs tableaux de sa composition. A la mort de Raphaël, il revint à Modène, où il se livra à son talent avec autant d'ardeur que de succès. Il y mourut des blessures qu'il reçut en voulant sauver son fils, qui venait de commettre un meurtre en pleine rue. On connaît plusieurs autres peintres qui portent le même nom.

PELLERIN (Joseph), ancien commissaire-général et premier commis de la marine, mort à Paris le 30 août 1782 dans la 99e année de son âge, unissait à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite après 40 ans de service, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Le cabinet des médailles qu'il avait formé, et dont le roi fit l'acquisition en 1776, était le plus riche et le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier. Les savans les plus distingués, et surtout les étrangers, donnèrent plusieurs fois au possesseur de ce trésor des marques publiques de leur estime. Il étendit et en même temps éclaira la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichi d'un grand nombre de planches. Cette collection est composée des traités suivans : I. *Recueil des médailles de rois*, qui n'ont pas encore été publiées ou qui sont peu connues, 1762, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de médailles de peuples et de villes*, qui n'ont point encore été publiées et qui sont peu connues, 1763, 3 vol. in-4°. III. *Mélange de diverses Médailles*, pour servir de supplément aux recueils précédens, 1765, 2 vol. in-4°. IV. *Supplément* aux six volumes des recueils des médailles de rois, de peuples et de villes, etc., avec la *Table* générale des sept vol. 1766, in-4°. V. Les troisième et quatrième *Supplémens* aux 6 vol. des recueils de médailles, avec une *Table* relative à ces deux derniers supplémens, 1767, in-4°. VI. *Lettres* de l'auteur des recueils des médailles de rois, de peuples et de villes, à M**, Francfort (Paris), 1768 et 1770, faisant le neuvième vol. in-4°. VII. *Additions* aux neuf volumes de recueils de médailles, etc., Paris, 1778, in-4°. On peut ajouter à toute cette collection : *Observations sur quelques médailles du cabinet de Pellerin*, par l'abbé Leblond, Paris, 1771, in-4°.

PELLETIER ou PELETIER DU MANS (Jacques), médecin, né au Mans en 1517, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des colléges de Bayeux et du Mans à Paris, où il mourut en juillet 1582, à 65 ans. Ses écrits sont plus nombreux qu'estimables. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur les *Elémens d'Euclide*, in-8° ; quelques autres ouvrages de mathématiques, estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendait, la *Quadrature du Cercle*. II. La *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8°. III. Un petit *Traité* latin de la peste. IV. Une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, et quelques

autres petits Traités réunis en un volume in-4°, 1559. V. De mauvaises *Œuvres poétiques*, qui contiennent quelques Traductions en vers, Paris, 1547, in-8°. Ce recueil est différent des œuvres poétiques du même auteur, imprimées en 1581. VI. Un autre *Recueil* intitulé *Les Amours des amours*, Lyon, 1555, in-8°, contenant 96 sonnets. VII. Un troisième en 1581, in-4°. VIII. Traduction en vers de l'*Art Poétique d'Horace*, 1545, in-12. IX. Un *Art Poétique*, en prose, Lyon, 1555, in-8°. X. Un *Dialogue sur l'orthographe et la prononciation française*, in-8°, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce. Il a fait aussi plusieurs *Contes* dans le recueil de ceux attribués à Desperriers. Il eut cinq frères, qui tous se distinguèrent, et dont le plus célèbre fut le plus jeune qui suit.

PELLETIER (Julien), frère puiné du précédent, curé de St.-Jacques-la-Boucherie, après son frère Jean, en 1585, fut un fameux ligueur du conseil des *Seize*. Il eut part à la mort de Brisson, et ayant été condamné à être rompu vif en 1595 pour ce crime, il fut obligé de chercher un asile dans les pays étrangers, lorsque Paris eut ouvert ses portes à Henri IV.

PELLETIER (Ambroise), né en 1703, à Porcieux en Lorraine, bénédictin de Saint-Vannes et curé de Senones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial général de la Lorraine et du Barrois*, Nanci, 1758, in-folio. Il n'a paru que le tome premier de cet ouvrage; il contient les anoblis. Il mourut en 1758.

PELLETIER (Gaspard), médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1659. On a de lui: *Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachriâ Zelandiæ insulâ nascentium, synonyma*, Middelbourg, 1610, vol. in-8°, rare et recherché.

PELLETIER (Bertrand), habile pharmacien, né à Bayonne en 1761, fut membre de différentes sociétés de Paris, de celle d'histoire naturelle, de la Société philomatique, du Lycée des arts, de la Société de médecine. Pelletier est l'auteur de plusieurs savans *Mémoires* insérés tant dans le *Journal de physique* que dans le *Journal d'histoire naturelle*, et dans les *Annales de chimie*, dont il était rédacteur. A l'âge de 21 ans, il publia des *Observations* très-bien faites sur l'acide arsenical, et par suite sur beaucoup de matières sur lesquelles on n'avait encore que des aperçus; une application continuelle à des expériences souvent dangereuses, et un travail presque sans interruption, abrégèrent les jours de ce savant, qui mourut universellement regretté à l'âge de 36 ans, le 21 juillet 1787.

PELLETIER. *Voy.* Peletier et Martini.

PELLEVÉ (Nicolas de), né au château de Jouy, en 1553, d'une ancienne famille de Normandie, étudia le droit à Bourges, où il l'enseigna depuis, pendant quelques années. Il s'attacha ensuite au cardinal de Lorraine, qui contribua à son élévation et lui procura l'évêché d'Amiens en 1555. On l'envoya en Écosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sor-

bonne et des troupes, pour essayer de ramener les anglicans; mais la reine Elisabeth ayant donné du secours aux Ecossais, il fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il se déclara contre les libertés de l'Eglise gallicane, malgré les ordres qu'il avait reçus de les défendre. Cette prévarication lui valut la pourpre, dont Pie V l'honora en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années; comme on peut le voir dans les *Lettres de Paul de Foix;* mais dans la suite il devint l'un des premiers chefs de la Ligue. (*Voyez* GRÉGOIRE XIII, vers la fin; et LANGLOIS.) Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais ce prince lui accorda la main levée de ses biens, et le fit archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine aux Etats de Blois en 1588. Ces récompenses ne purent calmer l'impétuosité de son zèle. Il mourut de chagrin, en 1594, en apprenant que Paris avait ouvert ses portes à Henri IV. Son zèle pour la Ligue lui fut inspiré par reconnaissance pour les Guises qui avaient contribué à son avancement. Plusieurs livres faits du temps de la Ligue, parlent peu avantageusement de ce cardinal, qui donna des preuves d'un fanatisme aveugle. C'était un caractère fier, ardent et intraitable. Il dit un jour au conseil en parlant des politiques (ou partisans de Henri III), « qu'il fallait chasser les plus gros, pendre et noyer les moyens, et pardonner au petit peuple.» Un bourgeois de Paris ayant passé un jour devant lui sans le saluer, il l'injuria et le menaça de le faire traîner (comme politique) à la rivière ou à la voirie. On lui donna pour emblême un Basilic avec ces mots: *Visu necat.* Pellevé joue un rôle dans la *satire Menippée;* la harangue qu'on lui a mise dans la bouche, a été composée par Florent Chrétien.

PELLICAN (CONRAD), celèbre théologien, né à Rufach en Alsace, l'an 1478, se fit cordelier en 1494, et changea son nom de famille, Kursiners, en celui de Pellican. Pellican exerça les principales charges de sa province en France, en Italie et ailleurs. Ayant été fait gardien du couvent de Bâle en 1522, le commerce qu'il eut avec les luthériens lui fit adopter les sentimens de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas s'attirer la haine de son ordre; mais en 1623, il quitta son habit religieux et vint enseigner l'hébreu à Zurich où il se maria bientôt après. Il mourut le 14 septembre 1556. Il avait eu des démêlés fort vifs avec Erasme, avec lequel il se réconcilia après lui avoir donné des marques d'estime. On a de lui plusieurs ouvrages que les protestans ont fait imprimer en 7 vol. in-fol. On y trouve une traduction latine des *Commentaires* hébraïques des rabbins sur l'Ecriture Sainte, et sur les choses secrètes de la doctrine des juifs. On doit distinguer ses *Commentaires* sur l'Ecriture, «qui sont, selon Richard Simon, plus exacts que ceux des autres protestans. Il s'attache ordinairement au sens littéral, sans perdre de vue les paroles de son texte. Il a mis à la tête une longue préface, dans la-

quelle il fait trop le théologien et le prédicant. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que bien qu'il ait été fort versé dans la lecture des rabbins, il n'a point rempli ses commentaires d'une certaine érudition rabbinique qui se trouve dans la plupart des docteurs allemands. Comme son dessein est de donner un commentaire court et abrégé, il dit souvent beaucoup de choses en peu de mots. »

PELLICER (D. Juan-Antonio), savant espagnol, bibliothécaire de Charles III, né vers l'année 1740, et mort à Madrid, en 1806, a donné : I. *Essai d'une bibliothèque de traducteurs espagnols*, Madrid, 1778, in-4°. Cet ouvrage, très-estimé, est précédé de Mémoires très-savans sur les Vies de quelques poètes espagnols et des observations très-curieuses pour l'Histoire littéraire de l'Espagne. Pellicer fut le premier qui fit connaître la véritable patrie de Cervantes. II. *Histoire de la bibliothèque royale*, accompagnée d'une *Notice* sur les bibliothécaires et sur quelques autres écrivains. Cet ouvrage était achevé en 1789. On ignore s'il a été imprimé. On a eu de lui plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire, de littérature et d'antiquités. Il a donné aussi une édition de *Don Quichotte*, qu'il a enrichie de notes pleines d'érudition.

PELLICIARI (Barthélemi), de Modène, servit et commanda dans les guerres de Flandre et de France sous le duc Alexandre Farnèse et sous plusieurs autres généraux. Il devint colonel et commandant des milices de la Garfaguana pour le duc de Modène, César Ier, d'où il passa au service du grand-duc de Toscane; il y resta environ cinq ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1613, qu'il voulut retourner au service de son souverain. Le retour de ce capitaine expérimenté apporta un changement heureux dans la guerre que le duc César faisait alors à la république de Lucques. En 1622, Pelliciari accompagna le marquis Cornelio Bentivoglio en France, et il est vraisemblable qu'il y mourut. On a de lui quelques ouvrages militaires qui furent estimés de son temps : I. *Avvertimenti militari utili e necessarj a tutti gli officj*, etc., Modène, 1600, in-4°, et 1606 avec des augmentations. Cet ouvrage fut réimprimé de nouveau à Venise en 1619. II. *Prima parte della rassegna e del modo di esercitare la fanteria*, Modène, 1613. III. *Universale Instruzione per servijio della cavalleria*, etc., Venise, 1617.

PELLICIER (Guillaume), évêque de Montpellier, né dans un petit bourg de ce diocèse, s'acquit, par son esprit, l'estime de François Ier, qui l'envoya en 1540 comme ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le calvinisme, et ce zèle ne l'empêcha pas d'être accusé de penser en secret comme ceux qu'il foudroyait en public. Ses mœurs ne furent pas plus épargnées que sa doctrine. Il mourut à Montpellier en 1658. Pellicier avait une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, qu'il avait achetés à Venise et ailleurs, et dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du Roi. Cujas, Ron-

delet, Turnèbe, de Thou, Scévole de Sainte-Marthe, et les autres savans de son temps, ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que l'*Histoire des Poissons* que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier, est de lui. — Son oncle Guillaume PELLICIER était de Maguelone, et très-savant. Il a gouverné son église depuis l'an 1498 jusqu'en 1529, qui fut celui de sa mort.

PELLICCIONI (BERNARD), né à Sassuolo dans le Modénois, d'abord capucin, ensuite chartreux, fut prieur de la Chartreuse de Bologne, et de plusieurs convens de cet ordre, entre autres de celui de Lucques, où il mourut le 27 juin 1646. On a de lui : I. *Vita di Santa Giuliana Bonzi nobile matrona Bolognese*, Bologne, 1628. II. *Arbore degli uomini illustri, scrittori, e generali de' Certosini*, Bologne, 1664.

PELLISSON. *Voyez* PÉLISSON.

PELLIZIOLI (JEAN), prêtre de Bergame, qui vivait dans le 16e siècle, a publié : I. *Ars oratoria ex Aristotelis, Quintiliani, Ciceronis præceptis exposita in orationem pro Milone omnium nobilissimam*, Bergami, 1599, in-4°. II. *Homelia in laudem catechismi Romani*, etc., Bergami, 1606, in-4°. III. *Encomium in funere Bonifacii Aleardi comitis equitisque ac Palatini, et patriâ optimè meriti, anno* 1580, Bergami, 1595.

PELLIZZARI (BELTRAME), de Venise, un des conjurés qui découvrit, dans le 14e siècle, l'horrible attentat du doge Marino Saluri, qui était de s'emparer du gouvernement, et de s'en rendre le souverain, après le massacre de tous les sénateurs. La république récompensa généreusement Pellizzari, en lui accordant des titres de noblesse et mille écus de pension. Cette récompense, trop grande pour un conjuré et pour un homme du peuple, parut trop faible à Pellizzari; il s'en plaignit hautement; ses plaintes réitérées, obligèrent le sénat à l'exiler dans l'île d'Augusta, d'où il s'échappa; mais il périt misérablement en passant dans la Dalmatie.

PELLIZZARI (FRANÇOIS), jésuite de Plaisance, professeur de théologie à Ferrare, mort sur la fin du 17e siècle, a publié *Tractatio de moniatibus*, Venise, 1690, in-4°; réimprimé plusieurs fois. Cet ouvrage, mis à l'index à Rome, le 21 avril 1693, pour quelques propositions assez innocentes, reparut à Rome, en 1755, avec des corrections et quelques additions. On a encore de ce jésuite un autre ouvrage, intitulé *Manuale regularium*, 2 vol., qui fut aussi défendu par décret de la cour de Rome, le 18 juin 1651.

PELLOUTIER (SIMON), ministre protestant de l'Eglise française de Berlin, conseiller du consistoire supérieur, membre et bibliothécaire de l'Académie royale de cette ville, né à Leipsick, le 27 octobre 1694, d'une famille originaire de Lyon, fit ses humanités dans le collége de Halle, et passa toutes ses classes avec rapidité. Dès l'âge de 18 ans, Pelloutier était assez formé, tant du côté des connaissances, que de celui des mœurs, pour se trouver en état d'être gouverneur des fils

du prince de Montbelliard. Il passa avec eux les années 1712 et 1713, à Genève; et il profita de ce séjour pour faire son cours de théologie sous les célèbres Alphonse Turrettin et Benedict Pictet. Il remplit avec distinction les places qu'on lui confia; les fonctions pénibles de pasteur ne l'empêchèrent pas de cultiver les sciences avec succès. Son *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait un honneur infini à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et intéressantes, est celle que Chiniac a donnée à Paris, 1770-71, en 8 vol. in-12, et 2 vol. in-4°. L'amas de connaisances précieuses que Pelloutier avait fait sur toutes les antiquités des nations le mit en état de traiter avec succès une question que l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait proposée, et de remporter le prix qu'elle adjugea en 1742; il s'agissait de déterminer quelles étaient les nations gauloises qui s'établirent dans l'Asie Mineure sous le nom de Galates; en quel temps elles y passèrent, quelle était l'étendue du pays qu'elles y occupaient; leurs mœurs, leur langue, la forme de leur gouvernement; et en quel temps ces Galates cessèrent d'avoir des chefs de leur nation, et formèrent un état indépendant. Tous les autres Mémoires dont Pelloutier orna ceux de l'Académie de Berlin, sont un des principaux ornemens des recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva, en 1757, à 63 ans. Il avait la réputation d'un homme qui ne laissait jamais échapper une occasion de s'instruire et de faire du bien. Après sa mort, l'école de charité de Berlin a fait imprimer deux volumes de ses *Sermons*, précédés de sa Vie. Son éloge composé par Formey, et prononcé à l'Académie de Berlin, se trouve dans le tome 13° des Mémoires de cette société. Chiniac l'a fait imprimer en tête du premier volume de l'*Histoire des Celtes*.

PELLOUTIER (Jean-Ulric), neveu du précédent, consul général du roi de Prusse, de la ci-devant province de Bretagne, et négociant à Nantes, consacra sa vie et sa fortune à des actes de bienfaisance (*Statistique de Huet*).

PÉLOPIDAS, général thébain, né à Thèbes en Béotie, d'une des premières familles de la ville, était contemporain d'Épaminondas, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Resté fort jeune seul héritier des grands biens de sa maison, il les employa dès lors à secourir ses concitoyens, et cette générosité lui gagna tous les cœurs. Thèbes, comme les grandes villes de la Grèce, gémissait depuis quelques années sous la fière domination des Lacédémoniens, qui avaient commencé par en chasser tous ceux qui leur faisaient ombrage. Pélopidas était de ce nombre. Ayant résolu avec quelques-uns de ses amis de purger sa patrie de ces tyrans, il assembla les bannis à Athènes où ils s'étaient réfugiés. Leur ayant fait part de son dessein, il leur apprit les mesures qu'il fallait prendre pour réussir. Tous ayant approuvé cette résolution, ils partirent pour se rendre à Thèbes. La révolution fut l'ouvrage d'une nuit; Pélopidas entrant, lui douzième,

dans une maison, et, y faisant main-basse sur les magistrats et les commandans qui étaient à table, rompit les chaînes dont sa patrie était accablée, l'an 378 avant Jésus-Christ. Depuis cet exploit, dont il eut seul tout l'honneur, il battit les Lacédémoniens près de Tégyre, et commanda le bataillon sacré à la journée de Leuctres. Deux ans après cette fameuse bataille, à laquelle il eut beaucoup de part, il fut nommé, conjointement avec Épaminondas, béotarque ou chef de la ligue béotienne, et alla porter la terreur et la désolation chez les peuples attachés à Lacédémone. Dans la suite, il fut envoyé en ambassade auprès d'Artaxercès, roi des Perses, qui le combla d'honneurs, et lui accorda tout ce qu'il demandait. De retour à Thèbes, il persuada à ses concitoyens de faire la guerre à Alexandre, tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée était moins forte que celle du tyran. On l'en avertit : « Tant mieux, répondit-il, nous en battrons un plus grand nombre. » Il tomba, par cet excès de confiance, entre les mains d'Alexandre ; mais, quoique prisonnier, il le menaça de le faire punir de ses crimes. Ce tyran lui ayant fait demander pourquoi il cherchait la mort ? « C'est répondit-il, afin que tu périsses plus tôt, en méritant davantage la haine des dieux et des hommes. » Délivré par Épaminondas, il se livra sans précaution au desir de la vengeance. Il s'exposa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de sa propre main. Cette bataille se donna l'an 364 avant Jésus-Christ. Pélopidas remporta la victoire, et fut tué. Ce général, qui avait un fils libertin, faisait un crime à Épaminondas de ce qu'il n'était point marié, et disait qu'il ne rendait pas un bon service à la république, en ne lui donnant pas d'enfans : « Prends garde, repartit Épaminondas, de lui en rendre un plus mauvais, en lui laissant un fils tel que le tien. Quant à moi, ma famille ne peut jamais manquer; car je laisse après moi la bataille de Leuctres, ma fille, qui sera immortelle. » — A la veille d'une campagne, sa femme toute en larmes le conjura de se conserver.... Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens, répondit-il, mais il ne faut recommander aux chefs que de conserver les autres. — Dans une de ses expéditions, un soldat ayant aperçu les ennemis que l'on n'attendait pas, courut de toutes ses forces à Pélopidas, et lui dit : Nous sommes tombés entre les mains des ennemis.... — Pourquoi, répondit-il froidement, sommes-nous tombés entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres ? il les attaqua et les défit... Pélopidas, au lieu de s'enrichir dans les premiers emplois de sa patrie, avait au contraire sacrifié pour son service un bien considérable qu'il avait hérité de ses pères. A cette occasion, ses amis lui disaient qu'il négligeait une chose très-nécessaire, qui est d'avoir beaucoup de bien : « très-nécessaire, vraiment, leur répondit-il, mais pour Nicodème que voilà, en leur montrant un homme de ce nom, qui était manchot et aveugle. On doit remarquer dans la vie de Pélopidas, comme une chose très-rare, la grande amitié qui régna entre lui et Épaminondas ; leur union qui commença avec la liberté de leur pa-

trie, et dura jusqu'à la fin de leur vie; le concours des circonstances, l'amitié, l'uniformité des vues et des sentimens, formaient entre eux une union indissoluble. L'un avait sans doute plus de vertus et de talens; mais l'autre, en reconnaissant cette supériorité, la faisait presque disparaître.

PÉLORE, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit où est actuellement le Cap Pélore en Sicile, parce qu'il le soupçonnait à tort de vouloir le trahir. Comme le Carthaginois se vit enfermé de tous côtés, il crut qu'il n'y avait pas moyen d'échapper, et que Pélore avait été corrompu pour le perdre; mais, dès qu'il eut découvert le détroit, il se repentit de sa précipitation, et quelques années après il y érigea une statue pour apaiser les mânes de son pilote. Pomponius Mela raconte cette histoire, qui est contredite par d'autres, qui disent que ce cap fut nommé *Pélore*, du pilote d'Ulysse qui se noya près de ce lieu; cette conjecture n'a point de fondement; car tout l'équipage d'Ulysse fut englouti dans les flots, et il fut lui-même entraîné dans ce détroit, et porté sur un des mâts rompus de son vaisseau.

PELS (André), mort à Amsterdam, en 1681, occupe une place honorable sur le parnasse hollandais. Il s'attacha surtout à épurer le goût de ses contemporains et à soumettre aux préceptes de cet art le génie brut et l'imagination déréglée, qui ordinairement n'enfantent que des monstres. Il en avait fait l'épreuve lui-même, et il condamna par cette raison ses deux premières productions dramatiques, la *Mort de Didon*, tragédie, et *Julfus*, farce, qui avait paru en 1668, chacune en trois actes, dont, selon l'usage alors reçu au théâtre d'Amsterdam, on alternait la représentation. En 1677, Pels publia son Imitation, en vers hollandais, de l'*Art poétique* d'Horace, et, quatre ans après, son poème *de l'usage et de l'abus du théâtre*, et quelques autres poésies.

PELTAN ou PELTE (Théodore-Antoine), né à Pelte, dans le diocèse de Liége, prit l'habit de jésuite, et fut un des premiers religieux de cette compagnie qui enseignèrent dans l'université d'Ingolstadt. Après avoir professé douze ans avec un succès distingué, il fut envoyé à Augsbourg, où il mourut le 2 août 1582. On a de lui divers Traités de controverse, avec un grand nombre d'autres ouvrages sur l'Écriture Sainte. Les principaux sont: I. *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4°. II. Plusieurs Traités de controverse contre les erreurs de son temps. III. Un grand nombre de *Traductions* du grec en latin: 1° Du *Commentaire* d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574; 2° Des *Actes du premier concile d'Ephèse*, avec des notes, 1604, in-fol.; 3° Des *Homélies* de dix-sept Pères grecs sur les principales fêtes de l'année, 1579; 4° Des *Commentaires de Victor d'Antioche* sur St. Marc; de Tite de Bostre sur Saint Luc, dans le tome IV de la *Bibliothèque des Pères*; 5° Une *Chaîne des Pères grecs sur les Proverbes de Salomon*, Anvers, 1614; 6° La *Paraphrase* de Saint Grégoire Thaumaturge sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes. A. du

jugement solide et à une vaste mémoire, Peltan unissait une érudition très-étendue. Valère Rotmare en fait un grand éloge dans son *Histoire des Professeurs de l'université d'Ingolstadt.*

PELTZ (Jean), sénateur de Sopron ou Œdenbourg en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie par les deux ouvrages suivans : I. *La Hongrie sous ses Vaïvodes et ses ducs, jusqu'à Géisa*, en 1704 ; Soprou, 1755, in-8°. Il y montre du goût pour les sentimens singuliers ; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée par les Huns, mais par différens peuples venus de l'Orient, et que la foi y a été apportée par les Grecs. II. *La Hongrie sous Géisa*, 1759, in-8°. Il y soutient que ce n'est pas au temps de St. Étienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de roi et de royaume en Hongrie, mais absolument au temps de Géisa.

PELVÉ. *Voyez* PELLEVÉ.

PELVERT (N. l'abbé), né à Rouen, mort le 19 janvier 1781, se consacra à l'étude des matières théologiques, sur lesquelles il a publié quelques écrits. On lui doit : I. *Dissertations sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, Avignon (Paris), 1755, in-12. II. *Lettres d'un théologien sur la distinction de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1770, in-12. III. *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et nouveaux philosophes*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. IV. *Défense de la Dissertation sur le Sacrifice de la messe*, Paris, 1781, 3 vol. in-12. V. Plusieurs autres *Dissertations théologiques et canoniques*, dans lesquelles on reconnaît un homme fort instruit dans la théologie.

PELU (Jules), évêque de Naumbourg, dans la Misnie, a laissé : *Institutio hominis de Republicâ Germanicæ, seu imperio constituendo*, etc. Il mourut en 1554.

PELUSIO (Jean), de Cortone, bon poète latin du 16e siècle, et professeur de belles-lettres dans sa patrie, a publié : *Lusorum, libri* 4, Neapoli, 1567, in-8° ; *Odorum, libri* 2 ; *Hymnorum, libri* 2 ; *Gratulationes de Odoardo Farnesio electo cardinale à Gregorio XIII*, et quelques autres poésies traduites du grec. Pelusio, mort en 1593, a encore donné, *De dubiis epistola facetissima*, Plaisance, 1582. Cette lettre est dirigée contre un nommé Jean Ponzio, de Palerme.

PEMBERTON (Henri), savant médecin de Londres, membre de la Société royale, est auteur d'un *Traité de Chimie*. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé *Coup-d'œil sur la philosophie de sir Isaac Newton*, 1 vol. in-4°. Pemberton mourut en 1771, à 89 ans.

PEMBERTON (Ebenezer), ministre à Boston, prit ses degrés, en 1691, au collége d'Harvard, et devint ensuite précepteur dans ce séminaire. Il mourut le 13 février 1717, dans sa quarante-cinquième année. C'était un prédicateur distingué. Le sermon pour son élection, prêché en 1710, ayant ce titre : *Preuves de l'origine divine et de la dignité du gouvernement ecclésiastique*, est très-célèbre parmi ceux qui suivent le rit presbytérien. On l'a réimprimé dans un volume de ses sermons, qui a été publié en

1727. Outre cet ouvrage, il donna encore le sermon qu'il prêcha avant l'ordination de Sewall, *sur la validité de l'ordination chez les Presbytériens*; il est de 1718; un autre sermon prêché à la mort de ce vieillard, et enfin un dernier, en 1705, dans une thèse publique.

PEMBERTON (Ébenezer), ministre à Boston, fils du précédent, fut gradué en 1721, au collège d'Harvard. Il resta premier ministre de la nouvelle église de Boston jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1777, âgé de soixante-treize ans. Il publia un *Sermon* prêché devant le synode, en 1731, et un autre en 1735, devant les commissaires du synode; en 1738 un volume in-8°, contenant des *Sermons* sur différens sujets; *Discours moraux sur divers textes*; in-12, Boston, 1741; *Sur la mort du docteur Nicoll*, 1743; *A l'ordination de Brainerd*, 1744; *Sermon de fiction*, 1756. Un autre en 1757, *sur la mort de Whitefield*; *en* 1770; *A l'ordination de Story, en* 1771; *Huit Sermons* en un vol. in-8°, publiés en 1773, *sur le Salut obtenu par la Grace et confirmé par la Foi.*

PEMBERTON (James), de la société des amis ou quakers, né à Philadelphie, en 1714, avait été avant la révolution américaine, le collègue de Francklin, pour représenter cette ville dans la législature de Pensylvanie; ensuite il lui succéda dans la présidence de la société établie pour s'occuper du sort des esclaves. Pendant plus de cinquante ans, ils ont été l'objet de ses soins; il fit tous ses efforts pour accélérer l'époque de leur émancipation et de la suppression de la traite. La conduite sage et la vie réglée de Pemberton, contribuèrent à lui procurer une heureuse vieillesse. Il mourut dans sa ville natale, en 1809, âgé de quatre-vingt-six ans. Une foule immense de citoyens de tous les rangs honorèrent de leur présence le convoi funèbre de ce défenseur des pauvres nègres.

PEMBERTON (Thomas), né à Boston, en 1728, est très-recommandable par ses connaissances sur l'Histoire d'Amérique. Il se livra au commerce pendant plusieurs années, et il mourut le 5 juillet 1807. Il contribua au moins pour un neuvième à former la collection de la Société historique de Massachussetts. Membre de cette institution, il lui légua ses manuscrits. Il a écrit une *Chronologie du pays de Massachussetts, pendant le dix-huitième siècle.* Elle contient les événemens remarquables de chaque année, et des notices historiques sur les personnages remarquables. Elle a cinq volumes manuscrits. Le docteur Holmes s'est servi de ce travail pour ses *Annales.* Ses *Mémoires historiques et biographiques*, manuscrits, forment environ 15 vol.

PEMBLE (Guillaume), théologien anglais, né en 1592, mort en 1623, précepteur et professeur de théologie au collège de la Madeleine à Oxford, se distingua dans cette université. Ses Œuvres ont été imprimées en un volume in-fol.

PEMBROKE (Thomas), peintre anglais, disciple de Larroon, dont il imita la manière. Il réussit dans l'histoire et le portrait, et travailla beaucoup pour le comte de Bath en société avec Woofield, qui était élève de Fuller. Pembroke mourut à Londres, vers 1730, âgé de 28 ans.

PEMBROKE (Marie-Herbert), femme de Henri, comte de Pembroke, et sœur du célèbre sir Philippe Sidney, qui lui dédia son *Arcadie*, morte à Londres, en 1621, donna une Traduction des *Psaumes* en vers anglais. On les trouve dans les *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12. Elle a traduit aussi une tragédie française intitulée *Antoine*.

PENA (Jean), de Moustiers, au diocèse de Riez en Provence, d'une famille noble d'Aix, enseigna les mathématiques au collége royal avec distinction, et mourut le 23 août 1560, à 30 ans. On a de lui : I. Une Traduction latine sur la *Catoptrique d'Euclide*, avec une préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre. II. Une Édition, en grec et en latin, des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-4°, etc... Il avait été disciple de Ramus pour les belles-lettres, et son maître pour les mathématiques. *Voyez* Poena.

PENALOSA (Jean de), peintre espagnol, né en 1582, à Baena, ville d'Andalousie, était élève de Paul Cespedès. On reconnait dans ses ouvrages une belle exécution, jointe à un excellent goût. Il en reste peu, et la plupart sont à Cordoue. Penalosa mourut dans cette ville, en 1636.

PENDASIUS (Frédéric), né à Mantoue, obtint, par sa renommée, des lettres de citoyen de Bologne, et y alla professer la philosophie. Zabarella et Licetus furent ses disciples. A sa mort, sa chaire vaqua pendant 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On doit à Pendasius les deux ouvrages suivans : I. *De corporum cœlestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8°. II. *Traité de l'ouïe*, Venise, 1603, in-8°.

PENDLETON (Edmond), homme d'état distingué de la Virginie, fut membre du premier congrès, en 1774. Réélu, au mois d'août 1775, il refusa cette nouvelle élection, à cause de sa mauvaise santé. Il fut, pendant plusieurs années, juge de la cour d'appel de la Virginie, avec Blair et Whyte. A l'époque de sa mort, il en était président. En 1787, on le nomma président de la Convention de Virginie, lorsqu'elle délibéra sur la constitution des États-Unis; l'autorité que lui donnaient sur les esprits son propre caractère et ses talens, ne contribua pas peu à la faire adopter. Lorsque le gouvernement fut organisé, Washington, en 1789, le nomma juge de district pour la Virginie; il le refusa. Lorsqu'en 1798, les différends qui s'élevèrent entre les États-Unis et la France, furent tels que l'on eut à craindre une rupture, ce vénérable patriarche, car c'est ainsi que l'appelait le président Adams, publia un pamphlet, dans lequel il protestait contre la guerre avec un pays fait pour être toujours ami de l'Amérique. Il mourut à Richmond, le 26 octobre 1803, dans sa 83me année.

PENHALLOW (Samuel), membre du conseil de New-Hampshire, et trésorier, mort à Portsmouth, le 27 novembre 1726, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'Est*, pendant les années 1703 à 1726; elle a été reimprimée cette même année 1726, à Boston.

PENINGTON (Isaac), fils d'un alderman de Londres, né en 1617, fut, parmi les quakers, l'un de leurs écrivains les plus estimés.

Il se livra de bonne heure à la contemplation et à la méditation, s'appliquant à la lecture de l'Écriture Sainte, et suivant ses préceptes avec une extrême rigueur. Il paraît que sa conduite fut contrariée par ses parens, et surtout par son père. A la première apparition de la secte des quakers, il parut les mépriser; mais les entretiens qu'il eut avec quelques-uns d'entre eux, et les prédications de George Fox, vers 1658, développèrent insensiblement le penchant secret qu'il nourrissait pour eux. Pénington devint non-seulement le défenseur de leurs principes, mais un de leurs ministres et de leurs écrivains. Il souffrit toutes les persécutions qu'éprouva sa secte, et fut emprisonné à six différentes reprises. Son caractère était doux et tranquille; sa conversation était agréable. Ses nombreux écrits, recueillis en un volume in-folio, ont été publiés en 1681; depuis, on les a réimprimés en 2 vol. in-4°, et plus récemment, en 4 volumes in-8°. Quelques morceaux de choix ont été imprimés séparément. Ses *Lettres*, réimprimées particulièrement en 1796, in-8°, respirent la philantropie et la mysticité, et sont, parmi les ouvrages publiés par les quakers, l'un des plus recherchés. Pénington mourut en 1679, âgé de 63 ans.

PENN. L'évêque Burnet, qui le connaissait personnellement, dit que c'était un homme vain, hâbleur, tellement infatué de son éloquence, qu'il croyait que personne ne pourrait lui résister; mais que ses discours entortillés avaient une fadeur beaucoup plus capable de lasser la patience d'un homme raisonnable, que de le convaincre en aucune manière.

PENN (GUILLAUME), depuis sir William Penn, chevalier, amiral d'Angleterre, et l'un des commandans de l'escadre qui s'empara de la Jamaïque, né à Bristol, en 1621, d'une ancienne famille, entra de bonne heure au service de la marine. Il fut capitaine à 21 ans, contre-amiral d'Irlande à 23 ans, vice-amiral à 25 ans, vice-amiral d'Angleterre à 31 ans, et général dans la guerre contre la Hollande, à 32 ans. En 1655, il fut membre du parlement, député de la ville de Weymouth, et, en 1660, commissaire de l'amirauté et de la marine, gouverneur du fort et de la ville de Kinsale. Il commanda en chef, sous le duc d'York, en 1664, dans le combat livré à l'escadre hollandaise. A cette époque, il renonça à la mer, et continua à vaquer à ses autres emplois, jusqu'en 1669. Il mourut en 1670.

PENN, (GUILLAUME), fils du précédent, fondateur de la ville de Philadelphie, naquit à Londres, en 1644. Élevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment le corps et l'esprit. Sa curiosité l'attira ensuite en France. Il parut d'abord à la cour, et se façonna dans Paris à la politesse française. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra, par hasard, dans une assemblée de quakers ou trembleurs. La piété, le recueillement et les persécutions qu'ils souffraient alors, le touchèrent si vivement, qu'il se livra tout entier à leur parti. Il se fit instruire des principes

de cette secte, et revint trembleur en Angleterre. De retour chez son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : « Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. » Le père crut que son fils était devenu fou ; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'York, le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas, et qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le père, au désespoir, le chassa de sa maison. Le jeune Penn remercia Dieu de ce qu'il souffrait déjà pour la bonne cause. Il alla prêcher dans la cité, et y fit beaucoup de prosélytes. Comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, sur sa réputation. Tous deux résolurent de faire des missions dans des pays étrangers ; ils s'embarquèrent pour la Hollande. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam. Mais ce qui leur fit le plus d'honneur, fut la réception que leur fit la princesse palatine Élisabeth, tante de George II, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et son savoir. Elle était alors retirée à La Haye, où elle vit les amis ; c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils prétendirent au moins qu'elle n'était pas loin de penser comme eux. Les Amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre, sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui, et l'embrassa avec tendresse, malgré la différence de leur religion. Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans les expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller, plus d'une fois, tutoyer Charles II et ses ministres, pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique septentrionale, nommée jusque-là *les nouveaux Pays-Bas*. Il y conduisit et y envoya plusieurs colonies de quakers. On appela dès lors ce pays Pensylvanie, du nom de Penn ; il y fonda la ville de Philadelphie, et commença par faire une ligue avec les Américains du voisinage. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie. Il donna des lois sages, dont aucune n'a encore été changée. Un grand nombre de quakers passèrent en Pensylvanie, pour se soustraire aux rigueurs qu'on exerçait sur eux en Angleterre, jusqu'à la mort de Charles II. « Le duc d'York, qui lui succéda, dit Pluquet, sous le nom de Jacques II, fort attaché à l'Église romaine, forma le projet de rétablir la religion

catholique en Angleterre ; pour cet effet, il permit l'exercice libre de toutes les religions ; il marqua même une estime particulière pour les quakers. Penn, jouissant auprès de lui de la plus haute faveur, profita de son crédit pour rendre service surtout aux quakers, et pour leur ouvrir la porte des dignités et des charges. Il obtint la cessation de l'édit par lequel la prestation de serment était ordonnée à ceux qui aspiraient aux charges........ Penn fut très-attaché à ce prince. En 1699, il fit un second voyage, avec sa femme et sa famille, dans la Pensylvanie. De retour en Angleterre, en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, deux cent quatre-vingt mille liv. sterling. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'était retiré, en 1710, à Ruschomb, près du Twiford, dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1718. « Penn fut un homme véritablement vertueux, dit Laharpe, dans l'extrait qu'il a donné de sa Vie, par J. Marsillac, 2 volumes in-8°, 1792. Il ne se démentit pas dans le cours de sa longue carrière ; et, ce qui fait plaisir à penser, il fut heureux autant qu'un homme peut l'être. Les persécutions qu'il éprouva ne troublèrent point son bonheur. Il se retira dans sa conscience, et vit les progrès de sa secte accrue par ces persécutions mêmes, et les prospérités de sa colonie naissante, aimée des sauvages, ses voisins, et autorisée par la mère-patrie. Comparez à cette destinée celle des Cortez, des Pizarres, et de tous les conquérans du Nouveau-Monde, et jugez, etc. « Cet extraordinaire, dit Montesquieu, que l'on voyait dans les institutions de la Grèce, nous l'avons vu dans la lie et la corruption de nos temps modernes. Un législateur honnête homme a formé un peuple où la probité paraît aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates. M. Penn est un véritable Lycurgue ; et, quoique le premier ait eu la paix pour objet, comme l'autre a eu la guerre, ils se ressemblent dans la voie singulière où ils ont mis leur peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soumises. » On a de Penn plusieurs écrits en anglais, en faveur de la secte des trembleurs, dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique, et le principal soutien en Europe. On a publié une foule de traités plus ou moins volumineux ; voici les titres principaux : *Ni croix ni couronne, et motifs sages pour ne pas ôter son chapeau, donner, et accorder le mot* vous *à une seule personne*, in-4°, 1669 ; *Apologie fondée, pour ceux qu'on nomme quakers, en réponse au docteur Taylor*, in-4°, 1669 ; *l'Esprit de liberté vengé, réponse aux sorciers*, in-4°, 1672 ; *le Quakérisme, ou nouveau sobriquet pour l'ancien christianisme*, in-8°, 1672 ; *La Raison opposée à la Raillerie et la Vérité à la Fable*, in-8°, 1673 ; *le Chrétien quaker, et son divin témoignage justifié*, in-4°, 1674. Le choix de ces ouvrages a été publié en 5 vol. in-8°.

PENNA (HUGUES DE), troubadour, né d'un marchand, à Massac dans l'Agénois. Le goût de

la dissipation, plutôt que celui du chant, joint à une belle voix, le décidèrent au métier de jongleur. Après avoir récité les chansons des autres, il en composa ensuite lui-même. Il eut la passion du jeu et du vin. Enfin, il se maria dans le comtat Venaissin. Nous n'avons de lui que quelques chansons, qui n'offrent rien de remarquable. Nostradamus, en parlant de ce rimeur provençal, est tombé dans des bévues bien étranges; il ne peut s'empêcher d'en faire un gentilhomme, né à Moustiers en Provence, qui, par des malheurs, est réduit dans sa jeunesse à une extrême pauvreté, mais que ses talens rendent extrêmement riche. Il dit ensuite qu'un astrologue lui prédit qu'il parviendrait à la fortune, et que Charles I[er], comte de Provence et roi de Sicile, fit de ce rimeur le secrétaire du conseil de Provence, et lui confia l'administration de ses affaires, à la sollicitation de la reine Béatrix. Cette princesse, dit Nostradamus, regardait Penna comme le premier troubadour de son siècle. Elle lui fit l'honneur de le couronner poëte, et le maria à Mobile de Sibiane. Il mourut, ajoute Nostradamus, quelque temps après, en 1280.

PENNA (Jean de), ainsi appelé parce qu'il naquit à Penne, ville du Languedoc, pratiqua, selon Toppi dans sa Bibliothèque, avec distinction, la médecine à Naples, où il mourut, en 1388. Ce médecin a laissé un ouvrage intitulé: *Reprobationes in tractatum comminentium Francisci de Bononiâ de animatione fœtûs*, Lugduni, 1529, in-fol., avec la *Summa medicinalis* de Thomas de Garbo. Un autre de ce nom (J. J. W.), conseiller-médecin de l'empereur, proto-médecin du royaume de Hongrie et des provinces adjacentes, président perpétuel du conseil de santé, a écrit *Historia constitutionis pestilensis annis* 1708, 1709, 1710, 1711, 1712 et 1713, *per Thraciam, Sarmatiam, Poloniam, Silesiam, Daciam, Sueciam, Saxoniam, inferiorem Austriam, variaque loca S. R. I. grassatæ*, Viennæ, 1714, in-8°.

PENNA (D. Juan Nunez de la), est auteur d'un ouvrage intitulé: *Conquistad e antiquedad de las Islas de la Grand Canaria, y su descripcion*, Madrid, imprimerie royale, 1676, in-4°.

PENNA (le père Horace de la), capucin missionnaire, né en 1680, et mort dans la ville de Patan, dans le golfe de Bengale, âgé de 65 ans, a recueilli, avec le plus grand soin, des mémoires estimés sur le Tibet.

PENNA (Laurent), de Bologne, carme de la congrégation de Mantoue, mort dans sa patrie, le 20 octobre 1693, s'appliqua avec succès à l'étude de la musique. Plusieurs de ses *Œuvres* parurent dans le temps à Bologne, à Modène et à Milan; on en voit le catalogue dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, pag. 346.

PENNANT (Thomas), célèbre naturaliste et antiquaire anglais, né au comté de Fleint à Downing, mort au même lieu, en 1798, s'appliqua particulièrement à la physique. Il parcourut d'abord toute l'Angleterre, puis voyagea chez l'étranger, et fut présenté à Voltaire, Buffon, Lalande, Linnée, Pallas, et autres hommes célèbres. En 1750, Pennant publia sa *Zoologie britan-*

nique. En 1771, il mit au jour son *Voyage en Ecosse*, qui a eu plusieurs éditions. Ces deux productions furent suivies, en différens temps, d'un grand nombre de très-beaux ouvrages, tels que le *Voyage dans le pays de Galles*, Londres, 1778, 1784, 2 vol. grand in-4°; le *Voyage de Chester à Londres*, Londres, 1782, in-4°; une *Histoire des quadrupèdes*, Londres, 1793, 2 volumes in-4°; la *Notice sur Londres*, etc. Enfin, Pennant a publié des *Mémoires littéraires*; et lorsque la mort surprit ce savant infatigable, il achevait une *Description de l'Inde*, dont il n'y a eu qu'un vol. d'imprimé. (*Voyez* le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.)

PENNI (Jean-François), peintre, né à Florence, en 1488, mort en 1528, à 40 ans, était élève de Raphaël, qui le chargeait du détail de ses affaires, d'où lui est venu le surnom de *il fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitait parfaitement la manière de son maître. Il a fait, dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissait surtout dans le paysage. Lorsque ce peintre a perdu de vue les dessins de Raphaël, il a donné dans un goût gigantesque et peu gracieux. Il dessinait à la plume fort légèrement. Ses airs de tête sont d'un beau style; mais ses figures sont trop maigres, et ses contours pas assez coulans.

PENNI (Lucas), peintre, frère du précédent, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre, et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure; mais il ne laissa que des pièces médiocres.

PENNICNIK (Alexandre), médecin écossais, né en 1652, d'une ancienne famille de ce pays, mort en 1722. Fils d'un chirurgien dans l'armée suédoise commandée par le fameux général Banier, Pennicnik fils avait passé sa jeunesse en pays étrangers; mais il revint en Angleterre, où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages en différens genres: I. Une *Notice topographique de Tweedale*. II. Beaucoup de Poésies, où il peint les mœurs et les manières des campagnes de Fontenis. Il passe aussi pour avoir donné à Allan Ramsay, le plan de son *Gentle Shephed*, dont toutes les vues avaient été prises et dessinées chez Pannant, dans sa terre de New-Hall.

PENNINGTON (Isaac), lord-maire de Londres, en 1740, se mit plusieurs fois à la tête de la populace révoltée contre Charles Ier d'Angleterre, et fut aussi un des juges de ce roi. A la restauration, on lui fit son procès, et il fut condamné. Mais il obtint un sursis, et mourut dans la prison. Il y a de lui un singulier portrait, qui semblerait annoncer qu'il a été quaker.

PENNINGTON (Miss), Anglaise, morte en 1759, à l'âge de 25 ans, n'est connue que par une *Ode au matin*, et un petit poème intitulé *le liard*. L'ode ne renferme rien que l'on ne présume facilement. Le poème est une imitation du précieux *Schelling* de J. Philips. On sait que Philips a emprunté dans cette bagatelle ingénieuse, le style pompeux de Milton, pour décrire les infortunes, souvent grotesques, d'un pauvre hère,

qui n'a pas même un schelling à sa disposition. Miss Pennington applique le même style aux chagrins d'un petit écolier, captif dans les murs odieux d'un collége. Il y a de l'agrément et de la vérité dans les détails; mais le titre n'a aucun rapport avec le sujet. C'est de l'absence du schelling que naissent tous les malheurs du héros de Philips. Celui de miss Pennington aurait beau posséder le liard qui lui manque, cela ne changerait rien à son sort. Un autre défaut dans lequel l'a entraînée la force de l'imitation, c'est d'avoir mis dans la bouche d'un enfant des allusions, des images et des exagérations au-dessus de sa portée.

PENNOT (Gabriel), de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait connaître : I. par une Histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum historia tripartita.* Cette histoire, curieuse et pleine de recherches, fut imprimée à Rome, en 1624, et à Cologne, en 1645. *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. C'était un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

PENNY (Thomas), célèbre naturaliste anglais, élève du collége de médecine à Londres, parcourut beaucoup de pays, et passa une grande partie de sa vie en Suisse et dans l'île de Majorque. Il rapporta de cette île la plante appelée *Hypericum Valerianicum*, à laquelle Clusius, pour laisser à Penny l'honneur de la découverte, a donné le nom de *Myrto-Cistus Pennæi*. Ce naturaliste parcourut aussi presque toute l'Angleterre pour découvrir des plantes; il a enrichi de découvertes les catalogues de Lobel, de Gérard, de Gessner et autres botanistes. Penny est auteur des *Lettres sur les insectes*, qui se trouvent dans le recueil de Frew.

PENOT (Bernard-George), savant chimiste, né à Port-Sainte-Marie en Guienne, mort au commencement du 17e siècle, à l'hôpital d'Yverdun en Suisse, à l'âge de 98 ans, consuma son temps et sa fortune à la recherche de la pierre philosophale; mais la pauvreté dans laquelle il tomba le guérit enfin de cette funeste manie, au point qu'il disait que s'il avait un ennemi dont il voulût tirer vengeance, il ferait tout pour le déterminer à s'occuper du pénible et ruineux travail auquel il s'était livré pendant la meilleure partie de sa vie. Les ouvrages, fruits du délire de Penot, sont : I. *Tractatus varii de verâ præparatione et usu medicamentorum chymicorum*, Francofurti, 1594, in-8°; Ursellis, 1602, in-8°; Basileæ, 1616, in-8°. II. *Apologia in duas partes divisa ad Josephi Michelii, Middelburgensis medici, scriptum*, Francofurti, 1600, in-8°. III. *Tractatus de quarumdam herbarum salibus, eorum præparatione et variâ administratione*, Ursellis, 1601, in-8°. IV. *Tractatus de denario medico, quo decem medicaminibus omnibus morbis internis medendi via docetur*, Bernæ-Helvetiorum, 1607, in-4°; 1608, in-8°. V. *Quæstiones tres de corporali mercurio, quinquaginta septem canones de opere phy-*

sico, quibus ars dilucidior fit, etc., Argentorati, 1613, in-8°, dans le second vol. du *Théâtre chimique*.

PENRUDDOCK (le colonel JEAN), brave et loyal Anglais, mort en 1655, fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt. Dans le fort de la rébellion, il prit les armes pour la défense du roi, qu'il proclama à Blandford. Mais, battu par le colonel Croke, qui, au mépris de sa parole de lui faire quartier, lui fit trancher la tête, Penruddock mourut comme il avait vécu avec le courage d'un soldat. Ses Lettres à sa femme depuis leur dernière entrevue, lorsqu'il eut été condamné, ont été imprimées par Steel dans son *Lover*.

PENRY (JEAN) ou AP HENRY, connu sous le nom de Martin Mar-Prelate, ou Mar-Priest, né dans le pays de Galles, étudia dans les deux universités de Cambridge et d'Oxford, et reçut les ordres dans cette dernière; mais, ayant éprouvé quelque mécontentement, la violence de son caractère le fit renoncer à sa religion. Il devint anabaptiste ou plutôt browniste (*Voyez* BROWN.) Depuis lors il devint un des plus implacables ennemis de l'Église anglicane, et l'attaqua par des libelles multipliés. Après s'être soustrait pendant quelques années aux poursuites dirigées contre lui, il fut enfin arrêté à Stepney et traduit au banc du roi, où il fut condamné pour félonie et exécuté, selon Fuller, en 1593. Penry a publié plusieurs ouvrages relatifs aux circonstances où il s'est trouvé et au temps où il vivait.

PENSA (JÉRÔME), de Cigliari, chevalier de Malte, qui vivait dans le 16e siècle, a imité assez heureusement les épigrammes toscanes, dont Louis Alamanni, célèbre poète florentin, fut l'inventeur. Les Épigrammes de Pensa furent imprimées à Mondovi, en 1570.

PENTHIÈVRE (LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURBON duc DE), grand-amiral de France, né à Rambouillet, le 16 novembre 1725, était fils du comte de Toulouse et petit-fils de Louis XIV. Il eut pour gouverneur le marquis de Pardaillan, lieutenant-général, et pour sous-gouverneurs de Lizardet et de La Clue, tous deux officiers de marine. Il fit sa première campagne, en 1742, sous le maréchal de Noailles, et il se trouva l'année suivante à la bataille de Dettingen, où il se distingua par sa bravoure et son sang-froid. Le 29 décembre 1744, il fut marié à Marie-Thérèse-Félicité d'Este, dont il devint veuf, le 30 avril 1754. La campagne de 1745, célèbre par la bataille de Fontenoy, ne fut qu'une suite de triomphes pour la France; le jeune de Penthièvre les partagea tous, et mérita les éloges du duc de Saxe. La paix de 1748 le rendit à des occupations plus douces, il voyagea en Italie, fut accueilli à Rome avec la plus grande distinction par le pape Benoît XIV. Ce voyage donna lieu à beaucoup de propos, qui tous furent démentis par les événemens. De retour en France, le duc de Penthièvre se livra tour à tour aux occupations de sa charge de grand-amiral, et aux exercices de bienfaisance et de piété. Il fit construire aux Andelys, un hospice qui lui coûta plus de quatre cent mille francs, indépendamment des fonds qu'il donna pour en augmenter les revenus. Il fit élever avec la même magnificence un autre hôpital à

Crécy, en 1787. Il fut nommé par le roi président d'un des sept bureaux de l'assemblée des notables, où il se distingua autant par la sagesse de ses vues que par la profondeur de ses connaissances. L'entretien des hommes instruits était un de ses loisirs les plus agréables. Desirant, par exemple, connaître en détail tout ce qui concernait les finances, et les impositions, le prince invita Mutricy, son secrétaire, homme d'esprit et versé dans les matières d'administration, à venir conférer avec lui pendant les huit jours qu'il passa à Armanvilliers avant l'assemblée des notables. Mutricy lui donna tous les éclaircissemens qu'il put desirer, et cela avec tant de justesse, de clarté, de précision et à la si grande satisfaction de tous ceux qui assistèrent à ces conférences, que le prince dit publiquement: « Mon secrétaire est en état d'être contrôleur-général des finances du royaume. » Le duc de Penthièvre n'usa de son immense fortune qu'au profit des pauvres et des malheureux, et recueillit les fruits de sa bienfaisance pendant la révolution. Tandis que toute la France était couverte de deuil, tandis qu'un grand nombre de ceux qui avaient marqué par une grande fortune ou un grand nom, était enseveli dans les prisons, ou portait leur tête sur l'échafaud, la ville de Vernon voulut donner dans ces tristes circonstances à M. de Penthièvre et à Mlle d'Orléans sa fille, une marque éclatante de l'amour et de l'attachement qu'elle leur avait voués, et de la part qu'elle prenait à leur situation. En conséquence, les citoyens de toutes les classes et de toutes les opinions s'assemblèrent dans la principale église pour y délibérer sur ce qu'on pourrait faire, afin de garantir de toute espèce d'insultes M. de Penthièvre et Mlle d'Orléans sa fille, et de leur faire un rempart de l'opinion générale. Il fut arrêté unanimement que l'on chercherait le plus bel arbre de la forêt, qu'il serait planté à la porte du château, et décoré de tous les emblêmes de la liberté; que toute la ville en masse, les femmes, les enfans, toutes les jeunes filles en blanc assisteraient à cette cérémonie, et qu'on lirait en gros caractères sur un tableau attaché à cet arbre de salut, ces mots: *Hommage rendu à la vertu.* Rien de plus flatteur ne pouvait arriver à nos illustres affligés. Ce fut le jeudi 20 septembre 1792, c'est-à-dire, 40 jours après la chute du trône, qu'eut lieu cette touchante cérémonie, qui fut véritablement une fête de sentiment. Ce prince mourut le 4 mars 1793. Quelques années après sa mort on a publié les *Mémoires* de sa Vie, 1 vol. in-12. Ces Mémoires ont été publiés de nouveau en 1815.

PENTZ ou PEINS (George), peintre et graveur, né en 1500, à Nuremberg, florissait au commencement du 16e siècle. Cet artiste avait du génie et du talent. Il était élève d'Albert Durer. Ses tableaux et ses gravures en taille-douce sont également estimés. Marc-Antoine Raymond, célèbre graveur, employa souvent le burin de Pentz dans ses ouvrages. Il mourut en 1556. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant l'évangéliste *Saint Marc* vu à mi-corps et entouré d'emblêmes variés.

PEPANO DOMESTICO (Demetrio), né à Chio, fut envoyé, en 1637, à Rome au collége des

Grecs, sous la direction des jésuites. Les progrès rapides qu'il fit dans les sciences et les belles-lettres le firent bientôt choisir pour enseigner lui-même la littérature grecque à ses condisciples. Après six ans d'exercice dans ce collège, il prit la résolution de retourner dans sa patrie; mais auparavant il se rendit à Florence pour prendre connaissance et examiner les manuscrits grecs de la bibliothèque de Saint-Laurent. De retour enfin à Chio, en 1640, il s'y maria; on ignore l'endroit où il termina ses jours; selon l'opinion la plus commune, on croit qu'il mourut à Messine. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, dans lesquels il s'attachait principalement à réfuter et à combattre les erreurs des Grecs schismatiques. Quelques-uns de ses manuscrits furent trouvés à Chio par Stellio Raffaelli, consul de la compagnie anglaise des Indes orientales dans cette île, qui les fit passer en 1776 au cardinal duc d'York, qui, se proposant de les livrer à l'impression, chargea deux abbés d'en faire une version latine. Voici le titre de cet ouvrage: *Demetrii Pepani Domestici Chii opera quæ reperiuntur, è græco in latinum vertit et adnotationes adjecit Bernardus Stephanopolus*, Romæ, 1781, 2 vol. in-4°.

PÉPIN-LE-GROS ou D'HÉRISTEL, maire du palais, était petit-fils de Saint Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II, en 680. Ebroïn (*voyez* ce mot) maire de Neustrie, le battit; mais Pépin lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert. Ce fut lui qui statua dans un des parlemens ou assemblées de la nation, qu'un premier larcin seroit puni de la perte d'un œil, que la peine d'un second seroit l'amputation du nez; et que la troisième rechute mériterait la mort. Il mourut le 16 décembre 714, après avoir gouverné vingt-sept ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entre autres enfans, Charles Martel, tige de la deuxième race des rois de France.

PÉPIN, roi d'Aquitaine. (*Voy.* Louis Ier, son père.) Livré à la débauche, il mourut maniaque en 838. — PÉPIN II, son fils, ayant pillé ses sujets d'Aquitaine, fut livré par eux aux Français, qui le firent renfermer, en 864, à Senlis.

PÉPIN-LE-BREF, ainsi surnommé à cause de la petitesse de sa taille, fils de Charles Martel, et le premier monarque de la seconde race des rois de France, fut élu roi à Soissons, l'an 752, dans l'assemblée des Etats. St. Boniface, archevêque de Mayence, le sacra, et c'est le premier sacre des rois de France dont il soit parlé dans notre histoire par des écrivains dignes de foi. Childéric III, dernier roi de la première race, prince faible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithin, depuis nommé Saint-Bertin, et son fils Thierry dans celui de Fontenelles. Pépin avait eu soin de faire consulter le pape, pour savoir « s'il était à propos que les choses demeurassent dans l'état où elles étaient à l'égard des rois de France, qui depuis long-temps n'en avaient

que le nom. » Le pape répondit, « que pour ne point renverser l'ordre, il valait mieux donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir. » On dit qu'au commencement de son règne, s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas pour lui le respect convenable à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un jour (dans un combat d'animaux) un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau, et leur dit qu'il fallait lui faire lâcher prise. Les seigneurs étant effrayés de cette proposition, il courut lui-même le sabre à la main sur le lion, lui coupa la tête; puis se retournant vers eux, il leur dit: « Hé bien! vous semble-t-il que je sois digne de vous commander? » Tandis que Pépin montait sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenait par sa valeur, Astolphe, roi des Lombards, enlevait aux empereurs de Constantinople l'exarchat de Ravenne et menaçait la ville de Rome. Le pape Étienne II, demanda du secours à l'empereur Constantin, son souverain légitime. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il conseilla au pape de s'adresser au roi Pépin. Étienne vient en France en 754, accompagné d'un ambassadeur d'Orient; il absout Pépin du crime qu'il avait commis en manquant de fidélité à son prince légitime, et sacre ses deux fils Charles et Carloman, rois de France. Après le sacre, il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de Pépin. Ni Hugues Capet, ni Conrad n'eurent un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi pour prix de la complaisance du pape, passa les Alpes avec Thassillon duc de Bavière, son vassal. Il assiégea Astolphe dans Pavie, et s'en retourna la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix. A peine eut-il repassé les Alpes, qu'Astolphe assiégea Rome. Le pape Étienne conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers qu'une lettre que le pape fit écrire à Pépin par Saint Pierre, comme si elle était descendue du ciel. Étienne, le clergé et tout le peuple le nommèrent, lui et ses deux fils, patrices romains, c'est-à-dire protecteurs de l'église et chefs du peuple de Rome. Cette dignité, la plus éminente de l'empire, donnait à peu près les mêmes droits que les exarques avaient eus. Pépin passa en Italie malgré les États de son royaume, qui ne voulaient pas consentir à cette guerre. Astolphe fut assiégé dans Pavie et obligé de renoncer à l'exarchat. Pépin en fit présent au Saint-Siége, en 756, malgré l'empereur de Constantinople, qui le réclamait comme une province démembrée de sa couronne. Le traité avec Astolphe fut conclu par les soins de Carloman frère de Pépin, qui s'était retiré au monastère du Mont-Cassin. Pépin, vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs n'étaient pour ainsi dire que des incursions de barbares qui venaient tour à tour enlever des troupeaux et ravager des moissons. Pépin, après ses victoires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches. Il força ensuite, les armes à la main, Waifre, duc d'A-

quitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse rendus à la force. Waifre le révoqua quelques années après. Pépin marche contre lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne, en 768; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant, qui mourut à Saint-Denis, le 23 septembre de la même année. On mit sur son tombeau. « Ci gît Pépin, père de Charlemagne. » Heureux à la guerre, Pépin fut habile à gouverner; ni proscriptions, ni assassinats ne préparèrent son élection. Flattant également le peuple et les grands, le clergé et le militaire, il fit concourir toutes les classes à son élévation. Monté sur le trône, il s'y soutint par les mêmes voies qui l'y avaient élevé. La noblesse, appelée au gouvernement, eut tout l'éclat du pouvoir, sans en avoir la réalité. Pépin était maître absolu des délibérations, sans paraître les influencer; et, lorsqu'il paraissait se dépouiller de sa puissance, il en étendait les limites. Les papes, sous son règne, furent comblés de biens et d'honneurs. Il eut le talent de rejeter sur eux ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible dans sa conduite. Doué d'un génie sublime, d'un courage à toute épreuve, et d'une prudence consommée, ce prince tient un rang honorable dans nos annales. Placé entre Charles-Martel et Charlemagne, il suivit avec honneur les traces du premier, et il eut celui de servir de modèle au second. Il couvrit son usurpation des qualités d'un héros et d'un prince sage. Ce fut lui qui le premier employa dans ses ordonnances la formule : *Par la grace de Dieu*. Son administration fut dirigée avec une sagesse si constante, que dans la suite on dit en proverbe, *prudent comme Pépin*. Avant sa mort, il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands-officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses États entre ses deux enfans, Charles et Carloman. Après la mort de Pépin, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à Charles, que nous avons depuis appelé Charlemagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie. La seconde race de nos rois, dont il est la tige, fut nommé Carlienne ou Carlovingienne, à cause de Charles-Martel ou de Charlemagne. Après qu'elle se fut élevée très-haut par la valeur et les talens de ses premiers princes, elle déchut sous les enfans de Louis-le-Débonnaire. Presque tous les grands seigneurs s'étant rendus maîtres de leurs gouvernemens, il ne resta presque rien en propre à ses derniers rois que la ville de Laon et celle de Reims. « On remarque, dit Mézerai, qu'elle fut semblable à la première race, en ce qu'elle eut de beaux commencemens et une fin malheureuse; que Charles de Lorraine, son dernier mâle, fut privé de la couronne comme Childéric, et qu'elle eut plusieurs princes insensés et hébétés;

mais elle a eu cet avantage par-dessus l'autre, qu'elle régna long-temps par les mâles dans la maison de France, et qu'elle règne encore par les femmes dans celles des autres grands princes. Pépin ne fut pas néanmoins aussi puissant que Clovis l'avait été. Ce premier conquérant, en partageant les terres à charge de service, s'était réservé le droit de les ôter à ceux qui ne satisferaient pas à leur devoir: ainsi toute la conquête était en sa main: mais ses successeurs avaient été contraints d'en donner à vie, même de les continuer aux enfans, moyennant une rétribution. Les maires du palais, au temps de Pépin, s'étaient bien donné de garde d'attaquer l'inamovibilité des offices et des terres; ils ne subsistaient eux-mêmes qu'en ménageant les seigneurs français. Non-seulement Pépin n'avait pas une autorité aussi forte sur les grands que Clovis, il ne l'avait pas même sur le peuple. Les Gaulois ou Romains qui étaient restés libres au commencement de la conquête, et qui payaient de modiques tributs au roi, devenaient peu à peu serfs des seigneurs dans le district desquels ils se trouvaient, et ne payaient plus rien au souverain. Ce prince tirait ses revenus des terres de la couronne qui lui restaient, et des présens que les seigneurs lui faisaient dans les assemblées de la nation. Constantin Copronyme, empereur de Constantinople, envoya à Pépin le premier orgue qui ait paru en France. Le roi le donna à l'église de Saint-Corneille de Compiègne.

PÉPIN (Martin), peintre, né à Anvers, en 1578, se rendit très-jeune à Rome, où il fut d'abord considéré comme un grand artiste; ses ouvrages y étaient très-recherchés. Sur le bruit qui se répandait qu'il allait quitter la capitale des arts, pour rentrer dans les Pays-Bas, Rubens parut mécontent, et peu de temps après, ayant appris que Pépin s'y était établi, et qu'il avait résolu d'y terminer ses jours, il lui échappa ses paroles: *Il n'y a que lui qui puisse me disputer ma gloire dans la Belgique.* On a de lui plusieurs beaux tableaux, entre autres une *Descente de croix*, d'une magnifique composition, d'un beau dessin et d'un coloris exquis. Des connaisseurs l'ont quelquefois égalé à Rubens. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

PÉPOLI (Cornelius), comte et sénateur de Bologne, cultiva avec succès les belles-lettres, et fut le Mécène des savans et des littérateurs. Ayant éprouvé quelques désagrémens dans sa patrie, il alla s'établir à Venise où il se maria. Son mérite et ses talens l'élevèrent aux premiers emplois de cette république. On a de lui: I. Une Traduction du *tableau de Cébès* en vers libres, et quelques *poésies* profanes et sacrées, Venise, 1765, in-4°. II. Un *Traité des systèmes et du monde planétaire de Dulard*, traduit en vers libres, suivi de Poésies. III. Des *Lettres* sur différens sujets, avec une traduction de la première *Méditation* de Descartes, accompagnée de Notes et de Remarques, Venise, 1768, in-8°. Pépoli mourut dans cette ville, le 16 janvier 1777, âgé de 69 ans.

PEPPERELL (Guillaume), lieutenant-général au service de l'Angleterre, naquit dans le district du Maine, état de Massachus-

setts, et fut élevé dans le commerce. Vers l'année 1727, on le nomma l'un des conseillers de S. M. britannique, et pendant trente-deux années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il fut annuellement réélu. Vivant dans un pays exposé aux attaques d'un ennemi féroce, il ne redouta pas les dangers d'une telle situation. Il avait une grande vigueur de corps, un esprit ferme et calme au milieu des périls. Il fut élevé à tous les honneurs militaires qu'il était au pouvoir de son pays de lui déférer. Quand l'expédition contre Louisbourg fut décidée, les gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre lui donnèrent le commandement des troupes. Il investit la place en 1745, au commencement du mois de mai. Bientôt après les articles de la capitulation furent signés. Dans toute cette affaire, il y eut une suite d'événemens si heureux que Pepperell ne balançait pas à rapporter entièrement ses succès au dieu des armées. Le roi, en faveur de tels services, lui conféra le titre de chevalier baronet de la Grande-Bretagne; cet honneur n'avait encore été accordé à aucun Américain. Il mourut sur ses possessions dans le district du Maine, à Kittery, le 6 juillet 1759. Il avait un grand penchant pour les plaisirs de la société, et était l'ame de toutes les compagnies. Pendant sa maladie il parlait avec reconnaissance des grâces que le ciel lui avait faites, et de ses propres fautes. Il reconnaissait la dépendance dans laquelle l'homme se trouve envers son auteur.

PÉPUSCH (Jean-Christophe), l'un des hommes les plus versés dans la connaissance de la théorie de la musique, né à Berlin, en 1667, dès l'âge de quatorze ans, touchait du clavecin avec tant d'habileté, qu'il fut mandé à la cour pour l'enseigner à l'un des princes de la famille royale. Il vint en Angleterre en 1700, et joignit, à l'exercice de son art, l'étude approfondie de la musique ancienne et la lecture des auteurs grecs qui en ont traité. Haendel l'avait précédé dans l'opinion publique; il se fraya une route dans laquelle il n'eut point de rivaux. Il enseigna les principes de l'harmonie et la théorie de la composition, non pas à des enfans où à de jeunes élèves, mais à des musiciens consommés dans la pratique et aux professeurs eux-mêmes. Il fut reçu docteur en musique dans l'université d'Oxford, et se rendit à l'invitation que lui fit le docteur Berkeley de l'accompagner aux Bermudes, où il comptait établir un collége. Mais un naufrage le ramena à Londres, et fut l'époque de sa fortune. Il épousa Francesca Margarita de l'Épine, célèbre cantatrice de Toscane qui, en peu d'années, s'était formé un capital de dix mille guinées, et avait renoncé au théâtre. Ce fut alors que, tout entier à l'étude, il s'y livra plus que jamais, et s'acquit la réputation de l'homme le plus habile de son temps dans la théorie musicale. Il fut membre de la Société royale de Londres, et mourut en 1752, âgé de 85 ans. Il a écrit une grande quantité d'ouvrages, tant pour le chant que pour la musique instrumentale, dont il n'a été imprimé qu'un fort petit nombre. Nous ne citerons que son opéra de *Vénus et Adonis*, qui fut représenté à Londres, en 1715. Il a aussi fait beaucoup de musique d'Eglise. On trouve le

catalogue de ses ouvrages dans Gerber et Hawkins. (Voyez *le Dictionnaire historique des musiciens.*)

PÉPYS (SAMUEL), secrétaire de l'amirauté d'Angleterre sous les règnes de Charles II et de Jacques II, mort en 1703, descendait d'une bonne famille d'Empington, au comté de Cambridge : il était parent du fameux comte de Sandwick, qui fut tué dans un combat naval contre les Hollandais. Pépys rétablit l'ordre, et introduisit un régime dans l'amirauté. Il donna d'abord un *Mémoire sur la marine*, parfaitement écrit. Le recueil de ses manuscrits, et sa collection de livres, sur toutes les parties relatives à la marine, sont conservés précieusement au collége de la Madeleine de Cambridge.

PÉQUILAIRE. *Voyez* PINGOLAS.

PERAC (ÉTIENNE DU). *Voyez* DUPERRAC.

PÉRALDUS (GUILLAUME), dominicain du Dauphiné, mort vers l'an 1260, et que plusieurs écrivains de son ordre ont dit faussement avoir été archevêque de Lyon, est auteur d'un traité imprimé plusieurs fois : *De eruditione religiosorum.* Voyez la *Bibliothèque des écrivains dominicains*, par Échard et Quétif.

PERANDA (SANTA). Cet artiste, peintre d'histoire, à Venise, né en 1468, mort en 1538, imitait également le style du Titien, celui du Tintoret et celui de Paul Véronèse.

PÉRARD-CASTEL (FRANÇOIS), de Vire en Normandie, avocat au grand-conseil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687, laissant plusieurs ouvrages, où la théorie et la pratique des matières de bénéfice sont exposées savamment. Les plus recherchés sont : I. *Questions notables sur les matières bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-folio. II. *Définitions du droit canon*, Paris, 1700, in-fol., avec les remarques de Dunoyer. III. *Règles de la chancellerie romaine*, 1685, in-folio.

PÉRATE (NICES). *Voyez* NIGER.

PÉRAU (l'abbé GABRIEL-LOUIS CALABRE), diacre de Paris, et licencié de la maison et société de Sorbonne, mort le 31 mars 1767, à 67 ans, est principalement connu par les tomes 13 à 23, des *Vies des hommes illustres de France*, commencées par d'Auvigny. Les volumes qui sont de lui, sont recommandables par l'exactitude des recherches, et par la netteté du style. On y desirerait quelquefois plus de chaleur et d'élégance. Il est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. (*Voyez* RÉAL, BRICE, PIGANIOL.) Son édition des *Œuvres de Bossuet*, Paris, 1743, 1755, en 20 vol. in-4°, était la meilleure avant celles publiées par dom Deforis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et par l'abbé Hemey d'Hauterive. On a encore de lui une *Description des Invalides*, avec les plans, coupes (108 planches), dessinés et gravés par Cochin, Paris, 1756, in-fol., qui n'est qu'une augmentation de celle de Granet (*voyez* GRANET), et la *Vie de Jérôme Bignon*, Paris, 1757, in-12 ; estimée.

PERBONO (JÉRÔME), d'Alexandrie, vivait dans le 16e siècle, et fut conseiller du duc Maximilien

Sforce. Il a donné une *Chronique* qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à son temps, et un ouvrage intitulé *Ovitiarum opus in libros* 26 *divisum, nec non epistolarum libri* 4. Milan, 1533, 2 tomes en 1 vol. in-fol. On lui doit encore un vol en latin, qui traite de la vie de l'homme.

PERCIN. *Voyez* MONTGAILLARD.

PERCIN (JEAN-JACQUES), dominicain, né à Toulouse, publia en 1693, dans cette ville, un vol. in-folio, intitulé *Monumenta conventûs Tolosani ordinis FF. prædicatorum primi*, etc. Ce livre très-rare renferme des choses intéressantes concernant l'Académie de Toulouse, l'histoire monastique, celle des Albigeois et celle de l'inquisition. En voulant justifier cet horrible tribunal, Percin le dénigre par le détail des cruautés qu'il raconte naïvement. C'est la remarque que fait le P. Sermet, mort évêque de Toulouse, qui, dans le quatrième tome des Mémoires de l'Académie des sciences de cette ville, a inséré des détails curieux sur l'inquisition, d'après l'ouvrage de Percin.

PERCIVAL (THOMAS), médecin anglais, né à Warrington, en 1740, mort en 1804, élève de l'école de Warrington, puis d'Edimbourg, où il s'attacha à l'étude de la médecine, fut reçu, en 1764, membre de la Société royale, et peu après, voyagea en pays étranger. Il s'arrêta à Paris, à Hambourg, et particulièrement à Leyde, où il fut reçu docteur. En 1765, Percival retourna dans son pays natal, se maria en 1766, et l'année suivante, il pratiqua la médecine à Manchester avec beaucoup de succès. Le docteur Percival, un des fondateurs et des principaux soutiens de la société de Manchester, a obtenu une grande considération parmi les médecins ; il s'est fait aussi un nom dans la littérature ; parmi ses écrits, on distingue ses *Instructions d'un père à ses enfans*, et des *Dissertations morales et littéraires*. Ses *Œuvres* en médecine consistent en plusieurs traités insérés dans les Mémoires de la société de Manchester, et dans son *Ethique médicale*.

PERCY (HENRI), célèbre guerrier anglais, mort en 1406, créé comte de Northumberland, par Richard II d'Angleterre, en 1377, descendait de Guillaume Percy, qui fut amené en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, et fut nommé baron par ce monarque, dont il reçut des terres dans les comtés de Lincoln et d'York. Percy se distingua dans plusieurs batailles contre les Ecossais, et prit Berwick. Le roi lui en confia le gouvernement. Sept ans après, les Ecossais reprirent cette place, par la trahison de ce gouverneur, qu'ils avaient gagné. Le duc de Lancastre l'accusa devant le parlement. Il fut condamné à mort et ses biens confisqués ; mais le roi ayant cassé la sentence, Percy assiégea de nouveau Berwick, et s'en empara encore. Lorsque le duc de Lancastre se fut emparé de la couronne d'Angleterre, sous le nom de Henri IV, il donna au comte de Northumberland le titre de connétable. Dans la quatrième année du règne de ce prince, le comte et son fils Henri, vulgairement nommé Hotspur, remportèrent sur les Ecossais une

victoire complète à Halldown-Hill. Le comte de Douglas y fut fait prisonnier. Henri ayant demandé des sommes qui lui étaient dues, et n'en n'ayant pas reçu de réponse satisfaisante, prit les armes contre le roi, et mit Hotspur à la tête de ses troupes. Mais le comte fut tué dans la bataille qu'il livra à Shrewsbury, en 1403. Après la mort de son père, Hotspur se soumit, et obtint son pardon. Cependant, trois ans après, il reprit les armes, leva une nouvelle armée de 14,000 hommes, et livra une seconde bataille dans le comté d'York. Il fut tué dans le combat, et sa mort fut suivie de la déroute entière de son armée, qui se dispersa.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes de ce héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratère, et Ptolémée, gouverneur d'Égypte, contre leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumènes, officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Egypte. Il forma et fut obligé de lever le siége d'une petite place nommée le Château des Chameaux, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant J.-C., avec la plupart de ses courtisans. Perdiccas laissait apercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit. Il n'avait aucun système; il ne prenait conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir. Mauvais politique, il ne rechercha ni l'amitié de ses officiers, ni la confiance de ses soldats. Il était vain, emporté, cruel.

PERDIGON, troubadour du 13[e] siècle, était fils d'un pauvre pêcheur de l'Esperon, bourg du Gévaudan. Né avec de l'esprit et avec une agréable figure, il chercha à se produire dans les cours des barons. Ne manquant ni d'agrémens ni de souplesse, il chantait, faisait bien les vers, et jouait parfaitement du violon. Le dauphin d'Auvergne, desirant se l'attacher, lui donna des rentes et des terres. Enfin il lui conféra la dignité de chevalier. On voit par les chansons qui nous restent de ce rimeur, qu'il eut plusieurs maîtresses et que ces dernières ne le rendirent pas heureux. Le dauphin d'Auvergne étant mort, Perdigon alla se produire à la cour de Pierre II, roi d'Aragon. Nostradamus ne peut se défendre de faire un gentilhomme de ce rimeur, qui, dit-il, attaché au comte de Provence, Raimond Béranger, dont il célébra les conquêtes par un poëme, fut enrichi en récompense de ses vers. Il épousa une dame de la maison de Sabran; tous deux moururent en 1269. On ne sait où Jehan de Nostre-Dame a été chercher toutes ces belles choses. La vérité des faits exige que nous annoncions que ce troubadour s'étant déshonoré en trahissant ses bienfaiteurs, exposé aux derniers besoins, n'o-

sant se montrer, fut réduit à chercher un asile dans le cloître. Ce fut en 1219 qu'il fut reçu dans l'abbaye de Silvébelle. Il y mourut vers 1230.

PERDU (Benoît), médecin, né à Gravelines, en 1615, mort à Tournai, en 1694, pratiqua dans cette ville, pendant plus de cinquante ans, la médecine avec tant de distinction, que, dès 1675, le magistrat lui avait accordé une pension pour récompenser son zèle et ses talens. Ce médecin a donné *Staterâ sanguinis, sive dissertatio de saphenæ sectione in febribus, tùm in viris, tùm in prægnantibus, et de quibusdam aliis casibus*, Tornaci, 1658, in-8°.

PEREDA (Pierre-Paul), médecin, né à Xativa, au royaume de Valence en Espagne, se distingua vers le 16e siècle dans la capitale de ce royaume, par la solidité de ses leçons en médecine, et par son attachement à la doctrine de Galien. On doit à Pereda *In Michaëlis Joannis Paschalii methodum curandi morbos scholia*, Barcinonæ, 1579, in-8°; Lugduni, 1585, 1600, 1602, 1619, 1630, in-8°; ibid., 1664, in-8°. *Accedit Caroli Sponii, chymica appendix, et disputatio medica, an cannabis et aqua in quâ mollitur possint aërem inficere?*

PÉRÉDA (Don Antoine), peintre espagnol, né à Valladolid, en 1599, mort à Madrid, en 1669, est un des peintres les plus profonds et les plus spirituels que l'Espagne ait produits. Il étudia à Madrid dans l'école de Las Cuevas, puis dans celle de Crescencio, et acheva de se perfectionner d'après les ouvrages des grands maîtres, qui ornent les palais et les maisons royales de ce royaume. Cet artiste s'était formé un des plus beaux cabinets qu'il y eût alors, composé d'un grand nombre d'estampes, de dessins originaux, de belles statues et de quelques tableaux de grands peintres. Il s'était fait aussi une bibliothèque des meilleurs livres relatifs à son art; et pendant qu'il travaillait, il faisait lire par un de ses élèves les sujets qu'il voulait traiter. C'est ainsi que, sans avoir su ni lire ni écrire, Péréda devint très-habile dans toutes les parties de son art. Ce peintre traitait également bien l'histoire sacrée et profane, le genre familier, le portrait, le paysage et les fleurs. Sa manière a beaucoup approché de celle de l'école vénitienne. Comme il peignait au premier coup, sa couleur est d'une grande fraîcheur, et sa touche d'une hardiesse surprenante. Il avait de la chaleur et de l'élévation dans ses idées, sa composition est riche, tout est en mouvement, et ses figures sont remplies de grace. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue un beau tableau représentant le marquis de Santa-Cruz amenant des secours à la ville de Gênes; on le voyait dans la salle de la comédie du palais de Buen Retiro, à Madrid; le retable du grand autel des capucins de cette ville; un sujet allégorique représentant les frivolités de cette vie. L'amiral Pierre avait placé ce tableau parmi ceux des plus grands maîtres qui ornaient sa galerie. On peut encore citer de ce peintre une *Incarnation* dans l'église de la Madeleine, à Alcala de Henarès, et plusieurs ouvrages également beaux.

PÉRÉDÉE. *Voyez* Rosemonde.

PÉRÉFIXE (Hardouin de Beaumont de), d'une ancienne maison de Poitou, fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu, fut élevé sous les yeux de ce ministre. Péréfixe se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rodès ; mais croyant ne pouvoir, en conscience, remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du roi, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris, en 1664. Il ordonna par un mandement la signature pure et simple du formulaire d'Alexandre VII. Il imagina la distinction de la foi divine et de la foi humaine, qui déplut aux deux partis. Il choqua surtout les jansénistes, en exigeant des religieuses de Port-Royal la signature du formulaire. Ce prélat termina sa carrière, le 31 décembre 1670, dans un âge assez avancé. Il avait été reçu à l'Académie française, en 1654. Sa qualité de précepteur de Louis XIV ne l'illustra pas moins que les deux sièges épiscopaux qu'il remplit dignement. On a de lui : I. Une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est celle d'Elzevir, 1661, petit in-12 ; Paris, in-12, 1749. L'édition de 1664 renferme de plus : *Recueil de quelques belles actions et paroles mémorables de Henri-le-Grand*, et un poëme de l'abbé Cassagne, intitulé *Henri-le-Grand* ; l'édition la plus estimée est celle qu'en a donné M. Renouard, Paris, 1816, in-8°. Cette histoire, qui n'est qu'un abrégé, fait mieux connaître Henri IV que celle du père Daniel. Il la composa pour son élève royal. Le style de cette histoire est plein de gravité et inspire la confiance. On croit que Mézerai y eut part, et il s'en vantait publiquement ; mais cet historien ne fournit vraisemblablement que les matériaux. Il n'avait point le style de Péréfixe, qui, quoique très-négligé, plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il écrit la vie. Quelques-uns ont dit que cet ouvrage était du P. Annat, jésuite, qui avait prêté sa plume au prélat ; mais cette assertion est sans aucun fondement. II. Un livre intitulé *Institutio Principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. L'auteur y prend les titres d'abbé de Sablonceau et de précepteur du roi. Il ne donna pas à Louis XIV toutes les instructions qu'il aurait voulu lui inculquer. Ce prince était inappliqué, et Péréfixe s'en plaignit vainement à Mazarin, qui se félicitait de cette paresse. « Bon, lui répondit ce ministre, il n'en saura que trop ; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. » *Voyez* Pelrestre.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Protée*, naquit à Parium dans la Troade, d'où il avait été chassé pour crimes d'adultère et de débauches contre nature. Il passait pour constant que Pérégrin avait étouffé son père, qui, contre son gré, vivait trop long-temps. Fuyant de pays en pays, il vint dans la Palestine, où il se fit chrétien ; et comme il avait de l'esprit et de l'adresse, il parvint aux premières places de l'Eglise, dans le temps de la per-

sécution de l'empereur Trajan, Il fut mis en prison pour la foi. Les chrétiens d'Asie envoyèrent des députés pour le visiter, le consoler, et lui porter des secours; et sous prétexte de persécution, il amassa beaucoup d'argent. Le gouverneur de Syrie, qui aimait la philosophie et qui voyait dans Pérégrin un homme qui méprisait la mort, le mit en liberté. Il retourna alors dans son pays, où, pour apaiser ceux qui voulaient poursuivre le meurtre de son père, il abandonna à la ville ce qui lui restait de bien, et s'acquit ainsi la réputation d'un philosophe désintéressé. Assuré de trouver des ressources dans la charité des chrétiens, qu'il trompait encore, il se mit à courir le monde; mais enfin, ayant mangé de quelques viandes défendues, les chrétiens n'eurent plus de commerce avec lui. Son masque une fois tombé, il retomba dans l'indigence. Pérégrin voulut rentrer dans son bien par l'autorité de l'empereur; mais n'ayant pu l'obtenir, il se remit à voyager. En Égypte, il se permit tout ce que les cyniques pratiquaient de plus impudent, pour montrer combien il méprisait l'opinion des hommes. En Italie, il déclama contre tout le monde, et principalement contre l'empereur, jusqu'à ce que le préfet de Rome, voyant qu'il abusait trop de l'excessive bonté du prince Tite Antonin, le chassa de la ville. Le sophiste passa en Grèce, où il continua de médire des grands, et tâcha d'exciter les peuples à la révolte. Pendant le séjour qu'il fit à Athènes, logé dans une cabane hors de la ville, en habit de cynique, il tira quelque profit de l'admiration des sots, qui prenaient son audace pour de la liberté, et son effronterie pour une noble hardiesse. Sa vie austère et les préceptes de morale qu'il débitait au peuple, lui acquirent une grande réputation. Mais voyant que l'enthousiasme commençait à se refroidir, il résolut de faire quelque action d'éclat qui rendit son nom célèbre, même dans la postérité. Il publia dans toute la Grèce qu'il se brûlerait lui-même pendant la célébration des jeux olympiques. Il exécuta, l'an 166, ce dessein extravagant, en présence d'un nombre infini de Grecs, qu'un pareil spectacle avait attirés à Olympie. Cette action, admirée de quelques-uns, fut blâmée de tous les gens d'esprit, du nombre desquels était Lucien. On ne manqua pas de publier bien des prodiges, qu'on prétendait être arrivés pendant cette scène tragi-comique; mais Lucien assure qu'il n'en avait vu aucuns, quoiqu'il fût présent. Quelque temps avant sa mort, Pérégrin avait été attaqué d'une fièvre violente. Le médecin qu'il appela, lui dit que, puisqu'il souhaitait si fort de mourir, c'était pour lui une bonne fortune que d'être conduit au tombeau par la fièvre, sans recourir à un bûcher. « La différence est grande, répondit ce charlatan; la mort dans mon lit ne serait pas aussi glorieuse. » Tel est le portrait que Lucien, dans son traité intitulé *la Mort de Peregrinus*, fait de ce prétendu philosophe. Il est fâcheux que, dans ce traité, se trouve une lacune qui, si l'on en juge par les phrases qui la précèdent et qui la suivent, nous prive de notions importantes sur l'établissement du christianisme. Il faut ajouter que Pérégrin fit beaucoup de dupes, et que quelques écrivains de l'antiquité l'ont

considéré comme un sage. Aulu-gelle, dans ses *Nuits attiques*, dit qu'il l'a connu pendant son séjour en Grèce; il en parle comme d'un homme vénérable, dont les discours décens et instructifs, dont la constance et la gravité des mœurs faisaient l'objet de l'admiration publique; il ajoute qu'il habitait une chaumière hors des murs d'Athènes, et rapporte de lui plusieurs maximes philosophiques. Un particulier dont parle Lucien dans le traité contre un riche ignorant qui achetait beaucoup de livres, paya un talent, c'est-à-dire environ trois ou quatre mille livres de notre monnaie, le bâton que portait Pérégrin, et qu'il quitta lorsqu'il se lança dans le feu. Il le gardait comme un trésor, et le montrait aux curieux.

PÉRÉGRIN. *Voyez* ECHEMBERT.

PÉRÉGRINO (ALLIO), littérateur du 15ᵉ siècle, dont on a plusieurs poèmes agréables dans les *Carmina illustrium poetarum*. Negri s'est trompé en plaçant sa mort dans ses *Scrittori Fiorentini*, puisqu'il existe de lui une lettre à Laurent de Médicis, datée du 25 mai 1466. Il paraît au reste qu'il mourut jeune.

PÉREIRA (BENOIT), en latin *Pererius*, savant jésuite espagnol, natif de Valence, mort à Rome, le 6 mai 1610, à 75 ans, professa dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Genèse*, et sur *Daniel*, in-fol., à Anvers.

PÉREIRA-GOMEZ (GEORGE), médecin, natif de Médina-del-Campo est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il hasarda cette opinion en 1554; mais elle n'eut point de partisans et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avait emprunté ses idées. Il y a grande apparence que ce philosophe qui imaginait plus qu'il ne lisait, ne connaissait ni Péreira ni son ouvrage. D'ailleurs Péreira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de 500 ans avant J.-C., Phérécide, philosophe de l'île de Scyros, avait soutenu que les bêtes sont de pures machines. On attribue à Péreira des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi hardis pour son temps que celui qu'il établit sur l'ame des bêtes; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui surtout où il combat et rejette la matière première d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé à Medina-del Campo (*Methymnæ Campi*) en 1554, in-folio, sous le titre d'*Antoniana Margarita, opus nempè physicis, medicis, ac theologis non minus utile, quam necessarium*: il lui donna ce titre, pour faire honneur au nom de son père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios, qui fit paraître l'ouvrage suivant: *Objectiones Mich. à Palacios adversùs nonnulla ex multiplicibus paradoxis Antonianæ Margaritæ, et apologiæ, eorumdem*, Medina-del-Campo, 1555, in-fol. Péreira répondit à cette critique par un écrit qui se joint ordinairement avec l'ouvrage même; cette défense a été

imprimée en 1556, in-fol. La réfutation du même livre, intitulée : *Endecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8°, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Péreira est encore auteur d'une autre production très-rare sur son art, intitulée : *Nova veraque medicina, experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, in-fol., 1558. C'est une apologie de ses sentimens, imprimée comme ses autres ouvrages à Medina-del-Campo. On joint souvent cet ouvrage, ainsi que celui de Palacios, à l'*Antoniana Margarita*.

PÉREIRA DE CASTRO (GABRIEL), jurisconsulte portugais, membre du collége de Saint-Paul dans l'université de Coïmbre, expéditeur des appels, sénateur du conseil suprême de Portugal, né à Brague d'une famille illustre dans le barreau, existait encore en 1623. Il est auteur d'un ouvrage de droit, intitulé : *De manu regiâ, seu de legibus regiis quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure, privilegio, consuetudine*, Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-folio : l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé à cause de l'érudition que l'auteur y a répandue. Mais on lui a reproché justement d'étendre le pouvoir du pape sur le temporel des rois.

PÉREIRA (MANUEL), sculpteur portugais, mort à Madrid en 1667, à l'âge de 53 ans, s'est fait une grande réputation par le nombre et par la beauté des ouvrages qu'il a faits en Espagne. On remarque entre autres à Madrid, dans le couvent des dominicains du Rosaire, son beau Christ *del Perdon* ; une *figure* en pierre de Saint Bruno, sur la grande porte de la maison d'hospitalité de la Chartreuse ; celle de Saint Isidore, au-dessus de la chapelle du même nom, et sur la porte du cloître de Saint-Jean de Dieu, la *statue* de ce Saint. Les Espagnols en font beaucoup d'éloges, et prétendent que Péreira en fit le modèle étant aveugle, et qu'il le fit exécuter par un de ses élèves, en dirigeant, par le tact, son travail ; mais ce fait est difficile à croire, surtout pour ceux qui connaissent les difficultés de l'art. On admire aussi de ce même sculpteur, une belle *statue* de *Saint Benoît* qui est au grand portail du couvent de Saint-Martin. Il y a encore de Péreira plusieurs morceaux estimés de son talent chez les bernardines et dans le grand collége d'Alcala de Henarès.

PÉREIRA DE FIGUEREDO. *Voyez* FIGUEREDO.

PÉREIRA (JACOB RODRIGUEZ), né à Cadix en 1715, demeura long-temps à Bordeaux et vint finir ses jours à Paris en 1780. Il fut appelé dans cette dernière ville pour y pratiquer l'art de faire parler les muets. Louis XV lui accorda en 1760 une place d'interprète avec une pension de 800 livres, en considération, dit le brevet, de l'art qu'il s'était acquis de pouvoir donner aux sourds-muets de naissance, une éducation dont ils avaient été jusqu'alors privés comme incapables d'en profiter. Péreira avait amené quelques-uns de ses élèves au point de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres. Buffon en fait l'éloge dans son *Histoire Naturelle*. La Con-

damine, protecteur de Péreira, l'avait produit à la cour et présenté à divers princes. On assure que l'abbé de l'Épée a profité d'une partie de sa méthode.

PÉREIRA (Joseph), carme portugais, vivait dans le 18e siècle. On a de lui : I. Une *Dissertation* apologétique, historique, dogmatique et politique sur les rits sacrés, Lisbonne, 1751, in-4°. II. Une *Chronique des carmes portugais de l'étroite observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-folio.

PÉRELLE (Adam), graveur, rival d'Israël Silvestre, né à Paris de Gabriel Perelle célèbre graveur, embrassa la profession de son père aussi habile que lui. Il n'a gravé que des paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux, d'après Corneille Poëlembourg. Il mourut en 1695, à 57 ans. Il avait un frère nommé Nicolas, aussi graveur. Les estampes qu'on réunit sous le titre de *Délices de Paris et de ses environs*, ou *Recueil des vues, perspectives* et *anciens monumens de Paris*, 2 vol. in-folio, Paris, 1753, sont des trois Perelle. On lui doit aussi celles des *Délices de Versailles et des maisons royales*, en 218 planches, Paris, 1766, in-fol.

PÉRENNA. *Voyez* Anna.

PÉRENNIS. *Voyez* Commode.

PERERINYI (François), jésuite hongrois, cultiva la poésie et la fit fleurir dans sa patrie. On a de lui : *Archilaurus Strigoniensis*, Tirnau, 1655, in-8°. C'est l'éloge des quarante-huit archevêques de Strigonie.

PERERIUS. *Voyez* Pereira.

PÉRES ou PARÉS. *Voyez* Alesio.

PÉREZ (Antoine), écrivain espagnol, neveu de Gonsalve Pérez, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, eut divers emplois à la cour d'Espagne, et devint secrétaire d'état avec le département des affaires d'Italie. Les ennemis de Philippe II ont dit que ce prince l'employait également dans les intrigues de l'amour et dans celles de la politique; et que la maîtresse auprès de laquelle il négociait (c'était la princesse d'Eboli) l'ayant trouvé à son gré, le monarque chercha des crimes au ministre. Ses partisans l'ont nié, et ont soutenu que Pérez fut disgracié parce qu'il fut convaincu d'un grand nombre d'infidélités. Quoi qu'il en soit, il se sauva en Aragon, et tâcha d'y causer une révolte. De là, il passa en France, où le roi Henri IV lui donna de quoi subsister avec honneur. Il mourut à Paris en 1611. On a de lui des Lettres ingénieuses, dans lesquelles il rend compte de sa disgrace; des Relations en espagnol, curieuses et recherchées, et d'autres ouvrages, Paris, 1598, in-4°, et Genève, 1631, in-8°. Le portrait qu'il fait de Philippe II n'est pas flatteur. En effet, de tous les souverains qui ont gouverné l'Espagne, Philippe II, fut le plus méchant et le plus cruel. *Voyez* Philippe.

PÉREZ de VARGAS (Bernard), autre écrivain espagnol, publia à Madrid en 1569, in-8°, un traité très-rare, actuellement intitulé : *De re metallica en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte de minerales*, etc. On y trouve des détails importans et curieux sur les différentes préparations de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du plomb, de

l'acier, etc. Il a été traduit en français par G. G***, sous le titre de *Traité singulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12.

PEREZ DE SAAVEDRA (JEAN), natif de Cordone en Espagne, avait amassé plus de quarante mille ducats à falsifier des lettres apostoliques. Il s'en employa à introduire l'inquisition en Espagne. Il se présenta comme cardinal légat du pape. Le roi de Portugal lui fit rendre les honneurs dus à cette dignité. Il établit l'inquisition pendant un séjour de trois mois, au bout desquels il prit congé du roi; mais ayant été découvert sur les frontières de Castille, et reconnu comme imposteur, il fut arrêté et condamné pour dix ans aux galères. Après plusieurs années il en fut retiré en 1556, par un bref du pape Paul IV, qui desira le voir pour le remercier du service qu'il avait rendu au Saint-Siége, d'avoir établi l'inquisition en Portugal, où elle s'est depuis conservée jusqu'en ces derniers temps.

PEREZ (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né à Alfaro, petite ville de la Haute-Navarre, en 1583, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain, en 1616, et y enseigna long-temps cette science. L'empereur Ferdinand II et Philippe IV, rois d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666, il célébra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant : I. *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in-4°. II. *Commentarius in XXV digestorum lib.*, Amsterdam, Elzévir, 1659, in-4°. III. *Institutiones imperiales erotematibus distinctæ*, Amsterdam, Elzévir, 1647, 1657, 1658 et 1669, in-12. Cet ouvrage est généralement estimé. IV. *Jus Publicum*, Amsterdam, Elzévir, 1682, in-12. V. *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, Elzévir, 1653, in-folio. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 v. in-4°, avec des additions de Hulderique Eyben, et des tables fort amples; et celle de Genève, 1640, 2 vol. Pérez y éclaircit toutes les lois du code et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum*; ce qu'aucun jurisconsulte n'avait exécuté avant lui. — Il y a encore d'autres Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, jésuite, mort en 1651 après avoir enseigné la théologie à Salamanque et à Rome, et publié divers traités de théologie scolastique et morale. — Antoine PEREZ, médecin et chirurgien de Philippe II, de qui on a un *Traité sur la Peste*, en espagnol. — Antoine PEREZ, chirurgien portugais du 17e siècle, qui a écrit sur son art en portugais. — Antoine PEREZ auteur d'un ouvrage intitulé : *Pentateuchum fidei sive volumina quinque de Ecclesiâ concilii*, Madrid, 1620 ou 1621, 5 tomes en un vol. in-folio. Cet ouvrage est rare parce qu'il a été supprimé.

PEREZ (ANTOINE), archevêque de Tarragone, mort à Madrid, en 1637, à 68 ans. Nous avons de ce prélat, outre des *Sermons* et divers *Traités*, un ouvrage estimé et bien exécuté, qui parut en 1661, à Amsterdam chez les Elzévirs, en 3 vol., in-4°, sous ce titre : *Annotationes in Codicem et Digestum.*

PEREZ (JOSEPH), bénédictin

espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, s'étudia à éclaircir l'Histoire d'Espagne, et surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le père Papebrock, dans lesquelles il n'eut pas toujours raison; mais il convient du moins que le savant jésuite faisait bien de purger les Vies des Saints des contes absurdes qui faisaient dire à Melchior Canus, « que la vie des anciens philosophes a été écrite avec plus de jugement que celle de plusieurs Saints du christianisme. » Pérez mourut vers la fin du 17ᵉ siècle.

PEREZ (Jeanne Coelo, femme d'Antoine), Espagnole, fut, suivant Amelot de la Houssaye, l'un des ornemens de son sexe et de son siècle par ses graces et son esprit. Jeanne mourut vers 1620; elle avait épousé un ministre de Philippe II, roi d'Espagne, qui le disgracia subitement, après lui avoir accordé la plus grande faveur.

PERFETTI (Bernardin), poète italien du 18ᵉ siècle, né à Sienne, célèbre par son excessive facilité à mettre en vers sur-le-champ tous les sujets qu'on lui proposait. On le trouva si bon poète, qu'on fit revivre en sa faveur l'usage du couronnement, oublié depuis le Tasse. Il fut déclaré poète lauréat, en 1725, et son couronnement se fit dans le Capitole avec beaucoup de pompe et sur le modèle de celui de Pétrarque.

PERFORATUS. *Voyez* Borde.

PERGAMINI (Jacques), prêtre de Fossombrone, vivait dans le 17ᵉ siècle; il fut professeur en droit à Bologne, ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion Gonzague. On a de lui deux volumes de *Lettres*, une traduction en italien de l'*Histoire de Sulpice Sévère*; un *Mémorial de la langue italienne*, avec des augmentations, et un supplément de mots, de proverbes et de sentences; un *Traité de la langue italienne*. On lui doit encore une *Traduction* des *Odes* et de l'*Art poétique* d'Horace.

PERGOLA (Paul de la), né à Pergola, dans la Marche d'Ancône, professeur de philosophie à Venise, dans le 15ᵉ siècle, a publié les deux ouvrages suivans: I. *Logica, sive compendium logicæ*, Venetiis, 1481 et 1498. II. *De sensu composito et diviso*, Venetiis, 1550.

PERGOLÈSE (Jean-Baptiste), né en 1704, à Casoria au royaume de Naples, fut élevé au conservatoire de cette dernière ville sous le célèbre professeur Gaetano Greco. Le prince de Stigliano, connaissant les talens du jeune Pergolèse, le prit sous sa protection; et, depuis 1730 jusqu'en 1734, il lui procura le moyen de travailler pour le *Teatro nuovo*, où ses opéras eurent beaucoup de vogue. Après avoir fait un voyage à Rome, il fut chargé de faire la musique de l'*Olympiade*; et, en même temps, Duni fit celle de l'opéra intitulé *Il Nerone*. L'opéra de Pergolèse, qui avait beaucoup d'envieux, tomba à plat; et Duni eut le plus grand succès. Il retourna à Naples, à la sollicitation du duc de Mantone, composa la *Messe*, le *Dixit* et le *Laudate*, que nous avons de lui; et qui, ayant été vivement applaudis, le consolèrent de sa chute. Il mourut dans cette dernière ville, au commencement de l'année 1737. Il n'est pas vrai

qu'il ait été empoisonné par ses rivaux ; sa mort fut naturelle. Un an après sa mort, on reprit son opéra d'*Olympiade*, et il fut chanté avec délices sur tous les théâtres d'Italie; mais l'auge créateur était descendu dans le tombeau. Quelques Italiens l'appellent le *Dominiquin de la musique*. La facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui ont fait un nom célèbre. On lui reproche de la sécheresse, un style coupé; son chant est quelquefois sacrifié à l'effet des accompagnemens, et son genre parait en général trop mélancolique : défaut qu'il a dû peut-être à sa mauvaise santé, et à sa complexion délicate. Grétry avait pris Pergolèse pour modèle, et il ne parle de lui, dans ses *Mémoires*, que sur le ton de l'admiration et de la reconnaissance. « On ignorait encore en Italie, dit-il, que la déclamation fût la source de la bonne musique. Pergolèse naquit, et la vérité fut connue. L'harmonie a depuis fait des progrès étonnans dans ses labyrinthes infinis; les exécutans, en se perfectionnant, ont permis aux compositeurs de déployer la richesse des accompagnemens ; mais Pergolèse n'a rien perdu; la vérité de déclamation qui constitue ses chants est indestructible comme la nature. C'est, sans doute, un malheur irréparable que ce divin artiste ait fini sa carrière à la fleur de l'âge.» «Voyez la musique de Pergolèse, dit-il ailleurs : le chant est un dessin pur, qui suit la déclamation ; quelques notes d'accompagnement lui ont suffi pour complèter son tableau. On pourrait, sans doute, multiplier ces accompagnemens sans nuire à l'ensemble : c'est ce que fait le musicien qui imite. Je n'ai jamais entendu la *Servante maîtresse*, sans faire dans ma tête quelques parties satisfaisantes, et j'étois enchanté que l'auteur m'eût laissé ce plaisir. » Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Ariettes*. II. La *Serva Padrona*, opéra en deux actes, traduit et joué en France. Tout y est fini; mais on y applaudit surtout le *duo* qui termine le premier acte. « Rien ne manquera, dit J. J. Rousseau, à ce *duo*, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre. J'avoue que peu de musiciens français sont en état d'en sentir les beautés; et, je dirais volontiers de Pergolèse, ce que Cicéron disait d'Homère, que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture. » III. *Il maestro di musica*, intermède. IV. *Il geloso Schernito*, intermède, resté en manuscrit. V. La *Cantate* d'Orphée, un *Salve Regina*, et le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre. Ce dernier morceau n'a pour toute ouverture qu'une espèce de ritournelle qui amène naturellement le chant. La première strophe peint bien une mère dans une douleur calme, mais profonde, seule au milieu de la nature consternée; la strophe, *Emisit spiritum*, est d'un pathétique déchirant et sublime. Ce qu'on doit admirer le plus dans le *Stabat*, c'est que l'auteur, dans une aussi longue pièce, a évité la monotonie et a su varier chacun de ses motifs. Tantôt ce sont une prière touchante ou de tendres gémissemens ; tantôt ce sont les doux élans de l'espérance ou les accens étouffés du déses-

poir. « Le *Stabat* de Pergolèse, dit encore Grétry, me paraît réunir tout ce qui doit caractériser la musique d'église dans le genre pathétique; la scène est trop longue cependant, et l'on sent que Pergolèse, malgré ses efforts, n'a pu trouver encore assez de couleurs pour varier son tableau sans sortir de la vérité. Si l'auteur de cet œuvre sacré avait fait parler les larrons présens à la scène du Calvaire; si Madeleine avait dit à la mère de Dieu : « Vous pleurez votre Fils, ô Marie; mais ce Fils est un Dieu qui consent à souffrir; sa gloire est immortelle comme la vôtre; mais moi, malheureuse pécheresse, je gémis sur une faute passée; le remords et la crainte habitent dans mon cœur, tandis qu'une douleur plus tendre fait couler vos larmes..... » Alors le musicien aurait fait un ouvrage parfait, qu'il n'a pu faire en voulant exprimer toujours au naturel plusieurs strophes qui ont entre elles trop de rapports. On sent bien que cette observation est pour l'auteur des paroles, plus que pour celui de la musique. Il était possible, sans doute, de jeter plus de variété dans la musique du *Stabat*, tel qu'il est; mais je crois que c'eût été aux dépens de la vérité. »

PERI (Jean-Dominique), pauvre berger de Toscane, devint poète en lisant l'*Aristote*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1621, in-4°. Les exemplaires de ce poème ne sont pas communs.

PERI (Jacques), de Gênes, vivait dans le 16e siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Recueil de proverbes et de sentences*, auquel on réunit ordinairement les proverbes italiens de Roland Pescetti, Venise, 1618, in-12, ainsi que les Proverbes, les Sentences et les Dits remarquables de Jacques Pergamini.

PERI (Jacques), célèbre maître de chapelle à Florence, mit en musique, en 1594, un opéra d'Octave Rinuccini, intitulé *Daphné*, et qui fut représenté avec le plus grand succès dans la maison de Jacques Corsi. Lorsqu'on célébra à Florence, en 1600, les noces de Marie de Médicis et de Henri IV, roi de France, on joua l'*Eurydice* du même Rinuccini, mise en musique par Péri.

PERIANDER (Gilles), né à Bruxelles, vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Mayence. Nous avons de lui : I. *Germania, in quâ doctissimorum virorum elogia et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux. II. *Nobilitas Moguntinæ diocesis, Metropolitanæque Ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8°, avec fig. Cet ouvrage a reparu dans le troisième vol. des *Annales et scriptores Moguntini*, publié en 1727. Ce sont des éloges en vers. On a encore de lui : III. *Noctuæ speculum, omnes res admirabiles complectens*, Francfort, 1567, in-8°. Cet ouvrage est une traduction en vers élégiaques de la *Vie de Tiel Uliespiegle*. IV. *Horti tres amoris*, Francfort, 1567, in-8°. Ces deux recueils, assez rares, sont recherchés des curieux.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fils de Sipslle ou Cypselus, fut mis par la flatterie au nombre des Sages de la Grèce. Ce sage, qui était un monstre, changea le gouverne-

ment de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, l'an 628 avant l'ère vulgaire. Le commencement de son règne annonçait des jours heureux et un calme durable. On admirait sa douceur, ses lumières, sa prudence; les règlemens qu'il fit contre ceux qui possédaient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédait le revenu; contre ceux qui se souillaient par des crimes atroces ou par des mœurs dépravées; il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises, construisit des vaisseaux; et, pour donner plus d'activité au commerce, résolut de percer l'isthme et de confondre les deux mers. Il eut des guerres à soutenir, et ses victoires donnèrent une haute idée de sa valeur. Ayant fait consulter Thrasibule, tyran de Syracuse, sur la manière la plus sûre de gouverner; celui-ci, mena les envoyés de Périandre dans un champ, et, pour toute réponse, il coupa devant eux les têtes des épis qui passaient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. On l'accusa d'avoir commis un inceste avec sa mère; il fit mourir sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Épidaure, sur de faux rapports; et, ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portaient pour leur parure. Enfin, après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ, âgé de 80 ans, dont il en avait régné quarante-quatre. Sitôt qu'il eut les yeux fermés, on fit disparaître les monumens et jusqu'aux moindres traces de sa barbarie. Ses maximes favorites étaient : « qu'il faut garder sa parole, et cependant ne point se faire un scrupule de la rompre, quand ce qu'on a promis est contraire à ses intérêts; que non-seulement il faut punir le crime, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourraient le commettre; maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Les suivantes étaient plus dignes d'un sage : « Les plaisirs de ce monde sont de peu de durée : la vertu seule est immortelle. Dans la prospérité, sois modeste, et prudent dans l'adversité. Fais de bon gré ce que tu ne peux éviter. » Ce tyran a été loué par quelques historiens grecs; ils n'ont vu en lui que le politique, le savant, le protecteur des gens de lettres; et ils n'ont pas vu le meurtrier, le débauché, le tyran. Il aimait les arts et la paix. Pour en jouir plus sûrement, il entretint une nombreuse flotte qui le rendit formidable à ses voisins. *Voyez* ARION, CHILON et LASSUS.

PÉRICLÈS, né à Athènes, de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin, eut, entre autres maîtres, Zénon d'Élée et Anaxagoras, et devint grand capitaine, habile politique et excellent orateur. Il se servit utilement de ces qualités pour gagner le peuple. Aux avantages que lui donnait la na-

turc, il joignit tout l'art et toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles. C'est par ces moyens qu'il s'acquit sur l'esprit d'un peuple républicain, un crédit qui ne différait guère du pouvoir monarchique. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connaissance de la plupart des causes, et ne lui laissa que les moins importantes. Il fit bannir par l'ostracisme, Cimon son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant quinze ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sycioniens, et ravagea l'Arcadie, à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant Jésus-Christ, il prit Samos après un siége de neuf mois. Ce fut durant ce siége que Artémon de Clazomène inventa la tortue et quelques machines de guerre, entre autres le bélier. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre Lacédémone. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montait selon les uns à quinze talens, et selon d'autres à cinquante. Le peuple d'Athènes ne fut pas long-temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avait fait à Périclès, et il desira de le revoir dans les assemblées. Il se tenait alors renfermé dans sa maison, accablé de la douleur que lui causait la perte qu'il venait de faire de tous ses enfans, que la peste avait enlevés. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, et Périclès, touché par ses prières, reprit le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste. Comme il était à l'extrémité et sur le point de rendre le dernier soupir, ses principaux amis s'entretenaient ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcourant ses exploits et ses victoires, et ne croyant pas être entendus du malade, qui paraissait n'avoir plus sa connaissance. Périclès, rompant tout à coup le silence : « Je m'étonne, leur dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire et que vous releviez des choses auxquelles la fortune a tant de part et qui me sont communes avec tant d'autres capitaines, pendant que vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, et de plus glorieux pour moi ! ..... C'est, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil. » Il mourut l'an 429 avant Jésus-Christ. Périclès réunissait en lui presque tous les genres de mérite; celui d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre d'état, de surintendant des finances, d'orateur..... Il fut surnommé l'*Olympien*, à cause de la force de son éloquence. Il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devait paraître dans l'assemblée, avant de sortir il se disait à lui-

même : « Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. » Sa contenance était ferme et assurée, son geste plein de modestie, sa voix douce et insinuante. Ces avantages étaient relevés par une certaine volubilité dans la prononciation, qui entraînait tous ceux qui l'écoutaient. Les poètes de son temps disaient que la déesse de la persuasion, avec toutes ses graces, résidait sur ses lèvres. Il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes; et au travail, d'être le premier des orateurs. « Les maîtres célèbres, dit l'abbé Barthélemi, qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique; son génie s'appropriait leurs connaissances, et de là, cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style qu'il savait adoucir au besoin, ces graces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader. On trouvait dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restaient accablés; c'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagoras qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son ame naturellement élevée. On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires et se dérobait à leurs poursuites; il la devait au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde. » C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole, qu'il fut pendant près de quarante ans monarque d'une république. Sa gloire serait sans tache, s'il n'avait pas épuisé le trésor public, pour charger Athènes d'ornemens superflus. L'amant d'Aspasie enivra le premier ses concitoyens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner plus facilement. La simplicité des mœurs anciennes disparut, et le goût du luxe prit sa place. Athènes lui dut en partie les chefs-d'œuvre de Phidias, ainsi que ses plus beaux temples et les autres monumens qui firent l'admiration de la Grèce comme des nations étrangères. Pendant qu'on travaillait à ces monumens, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'État : « Pensez-vous, dit-il un jour à l'assemblée, que la dépense soit trop forte? — Beaucoup trop, répondit-on. — Eh bien, reprit-il, elle roulera toute entière sur mon compte, et j'écrirai mon nom sur ces monumens...... Non, non, s'écrie le peuple, qu'ils soient construits aux dépens du trésor, et n'épargnez rien pour les achever. On rapporte de lui quelques sentences. On dit que le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une belle personne: Ah! qu'elle est belle! Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures,

mais aussi les yeux et la langue. Cette réponse ne s'accordait guère avec sa passion pour Aspasie et pour quelques autres femmes de ce genre. Phidias, à qui il avait procuré l'intendance des ouvrages publics, fut accusé de lui faire voir dans sa maison les plus belles dames de la ville, qui se rendaient chez lui sous le prétexte d'aller voir ses ouvrages. Ses mœurs étaient si décriées, que Xantippe, son fils aîné, ne craignit pas de répandre qu'il avait un commerce criminel avec sa bru. Mais ces taches d'une si belle vie furent effacées aux yeux de ses contemporains par les plus rares talens, et surtout par un désintéressement à toute épreuve. Il méprisa si fort les richesses, qu'il n'augmenta pas d'une drachme le bien que son père lui avait laissé. Il avait eu pourtant à sa disposition, pendant près de quarante ans, le trésor public de sa patrie, dont les revenus annuels montaient à plus de trente millions de notre monnaie. Il avait dépensé des sommes immenses des fonds publics pour rendre Athènes la plus grande et la plus belle ville de la Grèce, et il avait surpassé les rois même en puissance. Ses richesses particulières lui venaient de son économie domestique. On raconte qu'il était dans l'usage de vendre les fruits de ses terres tous à la fois, et que chaque jour il faisait acheter ce qui était nécessaire à la consommation de sa maison. Chez lui la dépense et la recette étaient si bien reglées, qu'on n'y vit jamais la moindre trace de la prodigalité qui règne ordinairement dans les grandes maisons. Tant d'économie n'était pas du goût de ses femmes et de ses enfans. Comme il avait refusé de payer une dette de son fils aîné Xantippe, et que même il le fit traduire en justice le créancier, ce fils devint le plus violent de ses ennemis. — PÉRICLÈS, son fils naturel, combattit avec vigueur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J.-C. ; il fut cependant condamné à perdre la tête, pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner.

PÉRICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, composa un *Traité de la sagesse*, ouvrage où brillait une métaphysique lumineuse, dont Aristote faisait grand cas, et dont il comptait emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens. Il n'est point parvenu jusqu'à nous. Anach. 5, 156. Stobée, chap. 1, cite deux fragmens de cet ouvrage de Périctyone, écrit en dialecte dorique ; mais Bentley, dans sa savante réponse à C. Boyle (p. 214, S. de la trad. lat.), révoque également en doute et l'authenticité de l'auteur et celle de l'ouvrage. Périctyone, était le nom de la mère de Platon. N'a-t-on pas mis aussi Myrto, la femme de Socrate, à la tête d'une école de philosophie ?

PÉRIEGÈTE (LE), surnom de DENIS DE CARAX. *Voyez* ce mot.

PÉRIER. *Voyez* PERRIER.

PÉRIERS (DES). *Voyez* DESPERRIERS.

PÉRIERUS (JEAN), jésuite, natif de Courtrai, distingué dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, mérita d'être associé aux savans agiographes d'Anvers, qui ont écrit les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

PÉRIGNON (DOM PIERRE), be-

nédictin, né à Sainte-Menehould, mort à Hautvilliers, en 1715, rendit de grands services à la province de Champagne, en lui apprenant comme il fallait combiner les différentes espèces de raisins, pour donner à son vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont si fort accrédité.

PERIGNON (le marquis Dominique-Catherine de), pair et maréchal de France, naquit à Grenoble, le 31 mai 1754, et se destina de bonne heure à la carrière militaire. Il entra, comme sous-lieutenant, dans le corps des grenadiers royaux de Guyenne. Nommé en 1791, député de la Haute-Garonne à l'Assemblée législative, il quitta bientôt ces fonctions civiles, pour aller partager la gloire dont se couvraient alors les armées françaises. Il reçut d'abord le commandement d'une légion des Pyrénées-Orientales, devint bientôt général de brigade, et succéda à Dugommier dans le commandement en chef de l'armée. Le succès des journées de la Jonquière, de Saint-Sébastien et de la Madeleine, fut dû en grande partie à ses talens militaires. Ces victoires lui ouvrirent les portes du fort de Figuières, et celles de Roses dont le fort n'avait jamais été pris. Pour s'en emparer, le général français avait fait tailler dans le roc un chemin de trois lieues, et placer sur une montagne, élevée de 2000 toises, une batterie de canons et de mortiers, qui foudroya la place et le fort, et décida la reddition. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, Pérignon fut nommé ambassadeur à Madrid, où il signa, le 19 août 1796, un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, et commanda l'aile gauche à la bataille de Novi, où il fut blessé et fait prisonnier. En 1801, il fut nommé sénateur, et, trois ans après, pourvu de la sénatorerie de Bordeaux. Quelque temps après, il reçut le bâton de maréchal d'empire, et fut appelé, en 1806, au gouvernement de Parme et de Plaisance. En 1808, il alla à Naples, et remplaça le général Jourdan dans le commandement des troupes françaises de ce royaume. Il revint en France, à l'époque où Murat sépara ses intérêts de ceux de Napoléon; et, en 1814, le comte d'Artois le nomma commissaire extraordinaire dans la première division militaire. Lors du retour de Bonaparte en 1815, Perignon se réunit au baron de Vitrolles, commissaire de Louis XVIII, pour organiser un plan de résistance dans le Midi, et se retira ensuite dans une de ses terres, jusqu'après la journée de Waterloo. En 1816, le roi le nomma gouverneur de la première division militaire, et le créa pair de France l'année suivante. Le marquis de Pérignon est mort en 1819.

PERILAUS. *Voy.* Othryadas.

PERILLE ou PERILLUS, fameux sculpteur d'Athènes, florissait 570 ans avant l'ère chrétienne. Phalaris, tyran d'Agrigente, lui fit faire un taureau d'airain, pour y brûler vifs les criminels. L'artiste, ayant sollicité auprès de lui la récompense de son invention, ce tyran lui en fit subir l'essai le premier. Dans la suite, les Agrigentins, révoltés contre ce monstre, lui firent éprouver le même sort. *Voy.* Phalaris.

PERIMEZZI (Joseph-Marie),

né à Pal dans la Calabre, évêque d'Oppido dans cette province, et mort en 1740, est connu par les ouvrages suivans : I. *In sacram de Deo scientiam dissertationes selectæ, historicæ, dogmaticæ, scholasticæ*, Neapoli, 1738, 8 vol. in-fol. II. *Il Divoto di S. Francesco-di-Paola instruito nella pratica dei tredici, venerdi del medesimo Santo con devoti esercizi*, etc., Rome, 1732.

PERINGSKIOLD (Jean), né à Strengnes, dans la Sudermanie, en 1654, d'un professeur en éloquence et en poésie, eut son père pour premier maître. Devenu habile dans les antiquités du Nord, il en devint professeur à Upsal, fut secrétaire antiquaire du roi de Suède, et conseiller de la chancellerie pour les antiquités. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historiæ regum septentrionalium à Suorrone Sturlonider conscriptæ, ex recensione et cum notis Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1697, in-fol. II. *Joan. Messenii Scondia illustrata*, etc., *cum historiâ sanctorum et præsulum scondiæ et observationibus Joan. Peringskiold*, Holmiæ, 1700-5, 15 tomes qui se relient en 2 v. in-fol. III. Différens traités de Jean Messénius touchant les rois de Suède, de Danemarck, etc. Voici le titre de l'ouvrage : *Joan. Messenii Scondia illustrata, seu chronologia de rebus Scondiæ, hoc est*, Succiæ, Daniæ, Norvegiæ, etc.; comme on voit, cet ouvrage n'est pas une histoire des rois de Suède, etc. IV. *Monumentorum Succo-Gothicorum liber primus*, etc., *succicè, et lat. operâ Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1710, in-fol. fig., ouvrage curieux, savant et très-estimé. V. *Tables historiques et chronologiques, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, en suédois, par Jean *Peringskiold*, Stockholm, 1713, in-fol. VI. *Historia Hialmari regis Biarenlandiæ, ex fragmento MS. Runici, cum versione Joan. Peringskiold*, in-fol. VII. *Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis, continens regum atque heroum res gestas*, etc., *ex MSS. Codd. linguæ veteris scandanicæ in succicam atque latinam translata, operâ Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1715, in-fol. VIII. *Monumenta Ullerakercusia, cum Upsaliâ novâ illustrata, succicè et lat. operâ Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1719, in-fol. fig. Tous ces ouvrages sont estimés.

PERINI (Louis), architecte de Vérone, a publié, outre une *Histoire du monastère de St.-Sylvestre* de cette ville, un assez bon *Traité de géométrie pratique*. Mais sa principale occupation fut de transcrire les rouleaux des archives, dont il a laissé un grand nombre de copies, qui peuvent servir dans beaucoup de circonstances. Perini mourut dans sa patrie en 1731.

PERION (Joachim), docteur de Sorbonne, né à Cormery en Touraine, se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559, âgé d'environ 60 ans. On a de lui : I. Quatre *Dialogues* latins sur l'origine de la langue française et sa conformité avec la langue grecque, Paris, 1555, in-8°; ouvrage estimé et qui mérite de l'être. Ces dialogues sont en latin. II. Des *lieux théologi-*

ques, Paris, 1549, in-8°. III. Des Traductions latines de quelques livres *de Platon*, *d'Aristote* et *de Saint-Jean Damascène*. Son latin est assez pur, et même élégant; mais souvent l'auteur manquait de critique.

PERIPATÉTICIENS. *Voyez* ARISTOTE.

PERIZONIUS (JACQUES), né à Dam, en 1651, étudia à Deventer sous Gilbert Cuper; puis à Utrecht sous Georges Grævius. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence dans l'université de Franeker, en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui: I. De savantes *Explications* de plusieurs endroits de différens auteurs grecs et latins, sous le titre d'*Animadversiones historicæ, in quibus quam plurima, in priscis romanarum rerum, sed utrinsque linguæ auctoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur, varia deniquè antiquorum rituum eruuntur et uberiùs explicantur*, Amsterdam, in-8°, 1685. Ce livre pourrait être appelé, suivant Bayle, l'*Errata* des historiens et des critiques. II. Des *Dissertations* sur divers points de l'Histoire romaine, en plusieurs volumes in-4°. III. Des *Oraisons*. IV. Plusieurs *pièces* contre Francius, professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius accinctus*. V. *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, 1711; Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°; remplies de quantité de remarques curieuses, dans lesquelles l'auteur relève les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Perizonius; la dernière édition est la plus complète. VI. Une bonne *édition* des Histoires d'Elien, Lyon, 1701, 2 vol. in-8°. VII. Des *Commentaires historiques* sur ce qui s'est passé dans le 17ᵉ siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde, le 6 avril 1715. Il sut respecter le public, et il ne livrait rien à la presse qu'après l'avoir lu et relu. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage: mais sa trop grande application hâta sa mort. Son testament se ressentit de la bizarrerie ordinaire à quelques savans. Il y marquait le linge qu'on devait lui mettre après sa mort, et il ordonnait en même temps qu'après qu'il serait expiré, on l'habillerait, qu'on le mettrait sur son séant dans une chaise, et qu'on lui ferait la barbe. (*Voyez* les *Mémoires de Nicéron*, tome 1ᵉʳ.) David Durand, qui avait suivi pendant plusieurs années les leçons de Perizonius, a écrit son Éloge, qui se trouve à la tête du 4ᵉ vol. de son *Histoire du 16ᵉ siècle*, édition de La Haye, 1734. Il offre des détails curieux sur la vie littéraire et les opinions politiques de ce savant.

PERKIN, ou PIERRE WAERBECK, imposteur, voulut se faire passer pour Richard, duc d'York, fils du roi Édouard IV, sous le règne de Henri VII, vers l'an 1486. Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Édouard IV, voyait avec peine Henri VII sur le trône. Elle fit courir le bruit que Richard III, duc de Glocester, ayant donné ordre, en 1483, d'assassiner Édouard V, prince de Galles, et Richard, duc d'York,

tous deux fils d'Édouard IV, roi d'Angleterre, les parricides, après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avaient mis en liberté le duc d'York, qui s'était caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces fables parmi le peuple, elle choisit un imposteur adroit, propre à jouer le rôle du duc d'York; elle le trouva dans un jeune juif de Tournai, Perkin, dont le père avait changé de religion, et qui était né à Londres, où il avait eu pour parrain Édouard IV, soupçonné de quelque intrigue amoureuse avec sa mère. Sa figure noble, ses manières séduisantes, son génie délié, la connaissance de plusieurs langues, la souplesse et l'expérience qu'il avait acquises par ses voyages, convenaient parfaitement au rôle qu'on lui destinait. La duchesse lui apprit à contrefaire ce jeune duc d'York, son neveu, assassiné par l'ordre de Richard III. Perkin se montra d'abord en Irlande, sous le nom de Richard Plantagenet, et le peuple prétendit le reconnaître. Charles VIII, roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, le reçut comme un vrai duc d'York, et accrédita cette fiction; mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles, et obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne, qui l'envoya au roi d'Écosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes, la duchesse de Huntley, princesse d'une sagesse exemplaire, et d'une grande beauté. Une armée écossaise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa à Cornouailles, où le feu de la sédition subsistait encore: le roi qui ne souhaitait, disait-il souvent, que de voir les rebelles et les factieux, témoigna une grande joie de son arrivée, et se hâta de prévenir ses progrès. En paraissant, il désarma les rebelles. Perkin se réfugia dans un monastère qui avait droit d'asile. Sa femme fut faite prisonnière et traitée avec distinction. Il se rendit lui-même entre les mains de Henri, qui lui promit sa grace. On le promena par les rues de Londres, exposé aux insultes de la populace; on lui fit faire l'aveu de ses aventures; on l'enferma dans une prison. S'étant évadé, il fut repris et envoyé à la Tour. Il se ménagea une correspondance avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui. L'un et l'autre devaient se sauver après avoir tué le gouverneur. Leur complot ayant été découvert en 1499, le fourbe Perkin fut condamné à mort.

PERKINS (Guillaume), né en 1558 à Morston, dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Écriture Sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut le 18 décembre 1602, à 43 ans. On a de lui: I. *Commentaire* sur une partie de la Bible. II. Un grand nombre de Traités théologiques, imprimés en 3 vol. in-fol. Les théologiens estiment surtout son *Traité des cas de conscience*. *Voyez* Arminius.

PERKINS (Guillaume), centenaire, est remarquable par sa longévité. Il naquit dans l'ouest de

la Grande-Bretagne, et mourut à Newmarket, dans le Newhampshire, en 1732, âgé de cent seize ans.

PERMISSION (BERNARD BLUET D'ARBÈRES, comte DE), nom d'un homme qui trouvait le moyen de vivre en distribuant des extravagances imprimées à diverses personnes qui lui donnaient de l'argent. Ce sont des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunis sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prit le titre de chevalier des Ligues des treize Cantons Suisses, et les dédia à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Il paraît que l'exemplaire doit contenir cent trois livres, imprimés séparément : la trente-huitième et la quatre-vingt-deuxième partie doivent etre doubles et différentes, de douze pages chacune. Dans la soixante-unième, il y a un supplément de quatre pages, qui commence ainsi : *Libéralités que j'ai reçues ;* mais on n'en connaît pas d'exemplaire complet. On a remarqué que les dix derniers livres (98-103), étaient les plus rares après les 86e-90e, et que le 75me, contenant une figure licencieuse, manquait assez souvent ou était inutile. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8°, est de vingt-quatre pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre : c'était prendre de la peine fort mal à propos. *Voy.* la *Bibliographie* de Debure, et le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet.

PERMOSER (BALTHAZAR), sculpteur, plus connu sous son nom de baptême, né à Cammer en Bavière, et mort à Dresde, en 1732, âgé de 82 ans, étudia son art à Salzbourg, et alla demeurer quatorze ans en Italie, où il se perfectionna. On admire à Vienne, de sa main, dans un jardin du faubourg, la statue du prince Eugène, celle de la Charité, des groupes de la peinture et de la sculpture qui s'embrassent, une Moresque avec son enfant, et un More tenant un poisson. Permoser s'établit à Dresde, et l'embellit de plusieurs chefs-d'œuvre, ainsi que Friderickstadt, lieu de sa sépulture, où l'on voit le beau monument qu'il s'était fait lui-même. Malgré la sublimité de son génie, il s'effrayait facilement de la critique, ce qui rend ses ouvrages extrêmement rares. Paul Heermann et Paul Égel, ses élèves, ont acquis une certaine réputation. Le premier exécuta à Dresde plusieurs statues estimées, surtout celle d'une femme qui greffe un arbre. Le second s'établit à Manheim, et fit pour un particulier de Dourlach un tombeau qui n'est pas sans mérite.

PERNETY (l'abbé JACQUES), historiographe de la ville de Lyon, et membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez, mourut, en 1777, à 81 ans. Ses recherches pour servir à l'*Histoire de la ville de Lyon*, ou *les Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. in-8°, sont ce qu'il a fait de plus utile. Son roman, intitulé *Histoire de Favoride*, Genève, 1750, in-8°, commence ainsi : « L'amour, la fortune et la mort ont été de tout temps les tyrans du monde. « De tout ce qui s'est fait sous ce triumvirat, dit Clément de Genève, rien de plus médiocre que cette histoire, soit pour le fonds, soit pour la forme ; l'intrigue roule sur un amour incestueux, qui n'inspire

aucun intérêt aux ames honnêtes.» Ses *Lettres philosophiques sur les physionomies*, Lyon, 1760, in-8°, ont été de peu d'utilité au célèbre Lawater. L'auteur ne commence à entrer en matière que vers le milieu du livre : il en sort bien vite pour y revenir de temps en temps, et donner des éclaircissemens qui n'apprennent pas grand'chose en beaucoup de paroles. Dans le cinquième volume des *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, M. Thiébault prétend, d'après l'affirmation de l'abbé Malte, ancien confrère du P. Bougeant, que ce dernier est le véritable auteur de ces lettres, et qu'il en donna le manuscrit à l'abbé Pernety, pour n'être pas exposé à un second exil à la maison de la Flèche, comme cela lui était arrivé pour son ouvrage sur le *Langage des bêtes*. Ses *Conseils de l'amitié*, Francfort, 1748, in-12, n'offrent qu'une morale commune, et sont écrits comme tous ses autres ouvrages, avec une élégance froide et trop peu de nerfs. On lui doit encore le *Repos de Cyrus*, ou *Histoire de sa vie, depuis sa 16e jusqu'à sa 40e année*, Paris, 1732, in-8°, et *Observations sur la vraie philosophie*, Lyon, 1757, in-12, réimprimées dans le recueil, intitulé *Choix de philosophie morale*, Avignon, 1771, in-12. L'auteur avait des connaissances, de l'esprit, de l'agrément ; mais malgré ces avantages, il n'a rien laissé qui puisse vivre longtemps.

PERNETY (Antoine-Joseph), né à Roanne en Forez, le 13 février 1716, bénédictin, et ensuite bibliothécaire de Frédéric II, roi de Prusse, se livra aux recherches d'érudition auxquelles il joignit beaucoup d'idées systématiques et singulières. Pernety s'était persuadé, et avait cherché de bonne foi à persuader les autres qu'Homère avait appris l'alchimie en Égypte, et qu'il n'avait imaginé sa fable de la guerre de Troie que pour donner des leçons allégoriques sur cet art. Suivant lui, l'*Odyssée* ou les Erreurs d'Ulysse ne sont aussi qu'une allégorie des erreurs où tombent les philosophes hermétiques, avant de parvenir à la connaissance des grands secrets de la nature, et de celui de faire de l'or. Ces savantes extravagances sont consignées dans ses *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 1786, 2 vol. in-8°, et dans son *Dictionnaire mytho-hermétique*, 1758, in-8°. On doit encore à ce savant : I. *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, 1757, in-12. II. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, 1770, in-8°. III. *De l'Amérique et des Américains*, ou Observations curieuses du philosophe la Douceur, qui a parcouru cet hémisphère pendant la dernière guerre, en faisant le noble métier de tuer les hommes sans les manger, Berlin, 1771, in-8°. Quelques bibliographes attribuent cet ouvrage à Bonneville. Pernety est aussi auteur de la *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, imprimée à la tête des *Recherches philosophiques* de Paw, Londres, 1770, 3 vol. in-12. Il y combat les opinions de ce chanoine. IV. Il a donné une *Traduction* de Columelle et du *Cours de Mathématiques* de Wolf. V. *Discours sur la physionomie*, in-8°. VI. *De la connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*,

1776, in-8°. VII. Il a travaillé au 8me vol. du *Gallia christiana*, et donné beaucoup de *Mémoires* à l'Académie de Berlin. Après avoir résidé long-temps dans cette ville, Pernety revint à Valence, où il est mort à la fin du 18e siècle.

PERNO (Guillaume de), patricien de Syracuse et jurisconsulte du 15e siècle, a écrit : *Consilia feudalia ; consilia practica et statuta ; de principe, rege, reginâ Tractatus ; de Feudis tractatus ; in aliquot pragmaticis et privilegiis commentarium.*

PÉRON (François), naturaliste, correspondant de l'Institut, né à Cérilly, près Moulins, département de l'Allier, en 1775, mort en 1810, étudia la médecine à Paris. Le jeune Péron s'embarqua sur un des vaisseaux de l'expédition pour les Terres-Australes. La relation de ce voyage a été publiée sous ce titre : *Voyage de découvertes aux Terres Australes, pendant les années 1800-1804*, rédigé en partie par Péron, et continué par L. Freycinet, Paris, de l'imprimerie impériale, 1807 ; et impr. royale, 1816, 2 vol. gr. in-4°, de texte, et deux Atlas, l'un de 44 planches, l'autre de 14. Cet ouvrage, dont les planches sont très-bien exécutées, est fort intéressant. Un rapport de M. Cuvier, à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, dit : « Plus de cent mille échantillons d'animaux, d'espèces grandes et petites, composent la riche collection zoologique préparée par MM. Péron et Lesueur. Elle a déjà fourni plusieurs genres importans : il en reste encore bien davantage à faire connaître ; et le nombre des espèces nouvelles, d'après le rapport des professeurs du Muséum, s'élève à plus de deux mille cinq cents. MM. Péron et Lesueur ont eux seuls plus fait connaître d'animaux nouveaux, que tous les naturalistes voyageurs de ces derniers temps. » La perte de Péron est d'autant plus affligeante, qu'elle est prématurée. Il eût été un savant et un écrivain supérieur, si la mort ne l'eût arrêté au commencement de son utile carrière.

PERONI (Joseph), sculpteur, né à Rome, avait un grand talent pour son art, dont il eût tiré les plus grands avantages, s'il eût pu modérer cette fougue des passions qui l'agita toute sa vie. Après avoir travaillé quelque temps dans sa patrie, il alla à Stockholm en Suède, où il fit la *statue de la reine Christine*, qui le récompensa généreusement. De retour à Rome, il y épousa une jeune personne, avec laquelle il se rendit à Naples. Ce fut dans cette ville qu'il travailla à un *Neptune* en pied, de grandeur naturelle, destiné pour une fontaine de Madrid. Après l'avoir achevé, s'étant dégoûté du séjour de Naples, il retourna de nouveau à Rome, où il trouva de l'occupation. Une vie errante, des passions tumultueuses furent le plus grand obstacle aux progrès de ce sculpteur, né avec du génie et des talens. Il y mourut en 1665, âgé de 56 ans.

PÉRONNE (Claudine), Lyonnaise, qui vivait dans le 16e siècle ; elle fut recommandable par sa beauté, et dédia quelques pièces de poésie à Henri II.

PÉRONNET de GRAVAGUENS (Joseph-François), né à Lyon. Sa modestie ne lui a pas permis de mettre son nom aux Opuscules sortis de sa plume. On doit dis-

tinguer parmi eux, deux *Lettres* sur la tragédie de *Spartacus*; le drame de la *Famille indigente*, et surtout *des Regrets* sur la mort de sa femme, Lynn, 1761, in-12. Ces productions ne sont pas sans mérite, et dénotent une ame sensible et généreuse. Il mourut dans cette ville, le 25 novembre 1761, à 42 ans.

PÉROT. *Voyez* PEROTTO.

PÉROT. *Voyez* PERROT.

PEROTTI (ANTOINE-MARIE), carme de la congrégation de Mantoue, prédicateur et poète, né à Bologne en 1715, fut professeur à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, où il mourut en 1769. On a de lui six *Oraisons funèbres*, qu'il prononça à Milan, et un grand nombre de pièces de poésies, insérées dans divers recueils. On lui doit encore *des Panégyriques*, *des Sermons*, *un Carême et un Avent*, et les deux morceaux de poésie suivans: I. *Lirici componimenti all' ornatissima dama donna Francesca Borgia, nata Marchesa San Giorgio in occasione della sua ricuperata salute*, etc., Milan, 1757. II. *Per la solennissima translazione del corpo di S. Carlo Borromeo fattasi in Milano nel settembre 1741; stanze*, etc., Milan, 1751. Les compositions lyriques de ce moine sont en général peu estimées, et sont plus remplies de mots que d'idées.

PEROTTI LEVI (JUSTINE), cultiva avec succès la poésie italienne, vers l'an 1530. Contemporaine de François Pétrarque, elle entretint avec ce poète une correspondance littéraire. Ce fut elle qui lui adressa ce sonnet si connu, commençant par ce vers:

Io Vorrei pur drizzar queste mei piume,

et auquel Pétrarque répondit par un autre sonnet fait sur les mêmes rimes, et commençant ainsi:

La gola, il sonno, e l'oziose piume, etc.

PEROTTO ou PEROTTI (NICOLAS), natif de Sasso-Ferrato, bourg de l'État de Venise, d'une illustre famille, et de parens fort pauvres, enseigna le latin pour subsister. Il alla à Rome, où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; nous la rapporterons, quoique ce soit une fable. On dit donc que toutes les voix étant réunies pour Bessarion, les cardinaux allaient à sa cellule pour lui porter la tiare: Mais Perotto ne voulut jamais les introduire, sous prétexte que son maître était occupé à des études, qui ne demandaient pas de distraction. Bessarion, informé de l'étourderie de son conclaviste, la lui reprocha d'un ton doux, et lui dit: « Vous m'avez ôté par un zèle déplacé la tiare, et vous avez perdu le chapeau. » Les pontifes romains donnèrent à Perotto des marques particulières de leur estime, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'Église grecque pendant le concile de Ferrare. Il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia, en 1458, et mourut en 1480, à Fugieura, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Ses ouvrages sont: I. Une Traduction du grec en latin, des cinq premiers livres de l'*Histoire* de Polybe. II. Une autre du *Traité du serment d'Hippocrate*. III. Du *Manuel d'Épictète*. IV. Com-

mentaire de Simplicius sur la *Physique d'Aristote*. V. Des *Harangues*. VI. Des *Lettres*. VII. Quelques *Poésies italiennes*. VIII. Des *Commentaires* sur les poèmes de Stace. IX. Un traité de *generibus Metrorum*, 1497, in-4°. X. *De Horatii Flacci ac Severini Boëtii metris*, etc. XI. Un long commentaire sur Martial, intitulé : *Cornucopiæ, seu latinæ linguæ commentarii*, Venise, 1499, in-fol. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. On y trouve beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre. XII. *Rudimenta grammatices*, Rome, 1473 et 1475, in-fol. : éditions très-rares, malgré le grand nombre d'impressions qui eurent lieu dans toutes les villes d'Italie.

PEROTTO (François) ami de Fra-Paolo, est auteur d'une réfutation de la Bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Ce livre, écrit en italien, est recherché par quelques curieux.

PEROUSE (N. de la), embrassa l'état ecclésiastique, et fit des vers sans talent, mais avec dévotion. Il a donné des *Stances* sur les évangiles, des *Cantiques*, des *Poésies sacrées*, 1770, in-8°. Il est mort vers 1775.

PÉROUSE (Jean-François-Picot de Galaup de la), célèbre navigateur français, d'une famille noble de Toulouse, né à Alby, en 1741, entra dans le corps de la marine en 1756, et servit avec beaucoup d'activité pendant la guerre, qui commença à cette époque, et pendant les quinze années de paix qui suivirent. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où il détruisit les établissemens anglais de la baie d'Hudson. En août 1786, il partit avec les vaisseaux l'*Astrolabe* et la *Boussole*, pour faire des découvertes, ou plutôt pour continuer celles du fameux capitaine Cook. Louis XVI, à qui l'on avait proposé ce voyage maritime, comme une expédition qui illustrerait son règne, en traça lui-même le plan. Après avoir visité l'île de Pâques et la côte N. O. de l'Amérique, La Pérouse débouqua le détroit de Beering, et s'avança vers les latitudes septentrionales, où il fut arrêté par les glaces. Le 1er octobre 1787, il appareilla du port d'Awatska, pour reconnaître les îles du Japon et les détroits qui les séparent, soit du continent de l'Asie, soit d'elles-mêmes : c'était une opération que n'avaient pu faire, ni Cook, ni King. Notre habile navigateur, redescendu au midi, visita la terre des Arsacides et celle de Courville. A l'île des Navigateurs, il perdit quatorze hommes, qui furent mangés par les peuples barbares de ce pays : de ce nombre était le chevalier Fleuriot de Langle, excellent marin, né en Bretagne, près de Pontrieux. Au mois de février de l'année suivante, La Pérouse arriva à Botany-Bay, où les Anglais venaient de former une colonie qui commence à fleurir. Depuis cette époque, on n'a reçu aucune nouvelle de ce hardi argonaute ; il est probable qu'il a péri par un naufrage, ou sous les coups de quelques hordes barbares. Le commodore Hunter assure que La Pérouse avait fait naufrage par l'effet des calmes et des courans. En 1791, les États-généraux ordonnèrent que deux vaisseaux seraient envoyés à sa recherche ; d'Entrecasteaux, et après lui M. du Petit-Thouars, furent chargés de cette expédition, dont on n'a re-

cueilli aucun fruit. Le commodore Billings, dans ses voyages de la mer Glaciale, fut étonné de trouver, sur ces bords lointains et déserts, la tombe d'un capitaine anglais, avec cette inscription : *Monument érigé, en 1787, par La Pérouse*. Un littérateur distingué s'écrie en rapportant ce fait : « Illustre et trop malheureux navigateur, qui rendra le même devoir à ta cendre ? Quelle île, quelle terre inconnue la recèle ? Une épitaphe ne sera-t-elle pas au moins le prix de ton courage ? Qu'il serait doux pour les marins d'honorer ta froide dépouille à trois ou quatre mille lieues de leur patrie, et de verser des larmes d'attendrissement sur la destinée d'un homme qui s'arracha des bras d'une tendre épouse pour aller tenter de nouvelles découvertes, et se perdre au milieu des nations sauvages ! » On doit consacrer ici les noms des infortunés navigateurs qui ont péri avec lui. On voyait sur la frégate la *Boussole*, MM. de Clônard et de l'Escars, lieutenans de vaisseau ; Boutin et Pierreverd, enseignes ; Colinet, lieutenant ; Céran et d'Arbaut, gardes de la marine ; Broudac, volontaire ; Monneron, capitaine au corps du génie ; Bernicet, ingénieur-géographe ; d'Agèles, de l'Académie des sciences, astronome ; de Lamanon, physicien-naturaliste ; Mongez, l'un des auteurs du *Journal de physique*, Raulin, chirurgien-major ; Lecor, adjudant ; Duché de Venoy et Prévôt, peintres ; Colimon, pabotaniste, et 89 hommes d'équipage. Sur l'*Astrolabe* se trouvaient MM. Fleuriot de Langle, capitaine ; de Monty, lieutenant ; de La Borde-Marchainville, de Vaugeois, d'Aigremont, enseignes ; Blondel, lieutenant de frégate ; de La Borde, de Bouterville, de Flasson, de Lauriston, gardes de la marine ; Monge, astronome ; de La Martinière, botaniste ; Receveur et Dufresne, naturalistes ; Lesseps, vice-consul à Cronstadt, interprète ; Labau, chirurgien, et 94 hommes d'équipage. (*Voyez* ENTRECASTEAUX.) La malheureuse destinée de La Pérouse a fourni à l'auteur du poème de la *Navigation*, un de ses plus beaux morceaux. M. L. A. Millet-Mureau, a rédigé et publié la relation du *Voyage autour du Monde*, (pendant les années 1785-88), de Jean-François Galaup de La Pérouse, Paris, de l'imprimerie de la République, an 5 (1797), 4 vol. in-4° ; avec un Atlas grand in-folio, de 70 planches. Cet ouvrage n'est pas d'un très-grand intérêt à la lecture.

PERPENNA, un des lieutenans de Sertorius, qui eut la lâcheté d'assassiner son général dans un festin, l'an 73 avant J.-C., pour avoir seul le commandement des troupes en Espagne. Perpenna livra un combat à Pompée, et montra qu'il était aussi incapable de commander que d'obéir. Il fut battu et fait prisonnier. Il voulut faire lire au vainqueur des lettres, que plusieurs personnes considérables de Rome avaient écrites à Sertorius. Pompée brûla tous ces papiers sans les lire et sans permettre que personne les lût, de peur que ce ne fût une source de troubles et de séditions ; et sur l'heure même il fit exécuter Perpenna, sans vouloir souffrir qu'il nommât aucun de ceux qui avaient écrit à Sertorius.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (SAINTES), martyres, que l'on dit avoir souffert la mort à Car-

th ge pour la foi de J.-C., en 203 ou en 205 : dom Ruinart a donné les Actes de leur martyre. On assure qu'ils sont authentiques, qu'ils ont été cités par Tertullien et par Saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par Sainte Perpétue; Saint Saturne, et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voyez *Vindictæ Actorum SS. Perpetuæ et Felicitatis* du cardinal Orsi, in-4°....) — Il y a une autre Sainte FÉLICITÉ (*Voyez* ce mot), qui a souffert aussi le martyre, avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle.

PERPINIACO (GUIDO DE), ainsi appelé, parce qu'il était de Perpignan, se fit carme, et fut général de son ordre, l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, et mourut à Avignon, le 21 août 1342. On a de lui : I. Une *Concordance des Évangélistes*. II. Une *Somme des Hérésies*, avec leur réfutation.

PERPINIAN (PIERRE-JEAN), en espagnol *Perpinan*, en latin *Perpinianus*, jésuite espagnol, né à Elche au royaume de Valence, fut le premier de sa compagnie qui professa l'éloquence à Coïmbre. Il y reçut de grands applaudissemens, surtout lorsqu'il prononça, en présence de Jean III, roi de Portugal, son discours *de Gymnasiis Societatis Jesu*, imprimé avec les 18 autres du même. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Écriture Sainte dans le collège de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris, où il mourut en 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret et Paul Manuce, font un grand éloge de la pureté de son langage. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le père Lazery, jésuite, a publié le recueil de ses ouvrages à Rome, en 1749, en 4 vol., petit in-8°. Ils contiennent : I. Dix-neuf *Harangues*, faibles de pensées, mais d'une latinité agréable. II. La *Vie de Sainte Élisabeth, reine de Portugal*. III. *Recueil* de trente-trois lettres, dont vingt-deux de Perpinian, et onze de ses amis. IV. Seize petits *Discours*. Le manuscrit latin de la bibliothèque du Roi, n° 8457, écrit à Rome en 1560, contient des remarques de Perpinian, sur le premier livre des Géorgiques de Virgile, qui ne se trouvent pas dans le recueil des œuvres de ce jésuite, publié à Rome.

PERPONCHER (W.-E. DE), écrivain hollandais, fut un des ôtages envoyés à Paris, en 1813, par ordre du général Molitor, qui avait alors son quartier-général à Utrecht. Perponcher mourut dans cette ville en 1819, dans un âge fort avancé. Sans être théologien de profession, il a composé plusieurs bons ouvrages de théologie et de morale, entre autres des *Observations sur les Épîtres de Saint Paul*. On a encore de lui un *Recueil de poésies hollandaises*, publié à Utrecht, en 1808, in-8°, et une traduction, en hollandais, de la version de l'*Ancien Testament*, par Michaëlis, à laquelle il a joint des notes de sa composition.

PERRACHE (JACQUES), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Triomphe du brelan, où sont déduites plusieurs tromperies du jeu, et par le repentir sont montrés les moyens d'éviter le péché* (en vers et en prose), Paris, 1585, in-8°.

PERRACHE (MICHEL), né à Lyon, en 1685, professeur dis-

tingué de sculpture, résida longtemps en Italie et en Allemagne, et obtint des lettres de bourgeoisie de la ville de Malines, pour y avoir décoré une église. Fixé dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut en 1750. — Son fils, mort en 1779, membre de l'Académie de sa patrie, s'est fait connaître par l'exécution du projet célèbre qui a réuni à Lyon une île considérable par le moyen d'une chaussée, laquelle a fait changer de lit au Rhône, et a porté à une lieue de la ville sa jonction avec la Saône.

PERRAULT (Guillaume), religieux dominicain, né sur les bords du Rhône, dans le bourg de Pierre-Haute, prit l'habit de St.-Dominique, devint suffragant de Philippe de Savoie, archevêque de Lyon, depuis 1245 jusqu'en 1260, et a publié une *Somme des vices et des vertus*; un *Commentaire sur la règle de Saint-Benoît ;* un *Traité sur les devoirs des religieux;* une *Instruction sur le bonheur des Princes.*

PERRAULT (Claude), architecte, peintre, musicien, ingénieur, médecin et physicien, né à Paris, en 1613, de Pierre Perrault, avocat au parlement de Paris, originaire de Tours, s'appliqua d'abord à la médecine. Son amour pour l'architecture lui fit entreprendre la traduction de Vitruve. Perrault est auteur des dessins sur lesquels les planches en ont été gravées. La belle façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, morceau d'architecture sublime par sa composition, sa pureté et la justesse de ses proportions, en un mot, le plus parfait monument de l'architecture moderne, le grand arc de triomphe qui était au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'Observatoire, qui est le plus beau de l'Europe, furent élevés sur ses plans. Le triomphe de Perrault, dans l'espèce de concours qui eut lieu pour la façade du Louvre, du côté de Saint-Germain, entre tous ce qu'il y avait d'artistes habiles alors, et particulièrement entre le célèbre cavalier Bernin, dut assurer sa réputation comme grand architecte ; et l'exécution aussi hardie que bien conduite de cette grande idée y mit le sceau pour jamais. Le péristyle du Louvre achevé, fut proclamé un chef-d'œuvre dans toute l'Europe, et la postérité a confirmé le jugement des contemporains. La richesse de cette décoration, qui a quelque chose de théâtral, sa noblesse, son effet imposant, frappent également le vulgaire et les connaisseurs; et ce que ces derniers sont en droit d'y blâmer prouve que les ouvrages des hommes ne peuvent être parfaits, et que ce qui constitue les chefs-d'œuvre dans tous les genres n'est pas l'absence des défauts, mais seulement la présence des beautés du premier ordre, placée par la main du génie avec cette hardiesse qui commande l'admiration. Au périsiyle du Louvre, les colonnes accouplées sont un défaut et non une beauté, comme on l'a prétendu prouver par des raisonnemens plus subtils que justes; le soubassement trop élevé est un autre défaut; la porte en arc qui occupe le milieu sous le fronton, et soutient une masse de pierres énorme où il devrait y avoir un vide, est encore un défaut; et, malgré tous ses vices bien caractérisés, le péristyle du Louvre sera toujours un

chef-d'œuvre; et le nom de Perrault, que les traits satiriques de Boileau attaquèrent vainement, ne peut que rappeler un homme supérieur, l'honneur de son siècle et de son pays. Le troisième ordre, qui a été substitué à l'attique dans la nouvelle décoration de la cour du Louvre, et dont Gabriel a dirigé l'exécution, sous le règne de Louis XV, est de l'invention de Perrault; mais les gens de goût pensent qu'il eût mieux fait de continuer l'attique de Pierre Lescot. (*Voyez* BERNINI). Ainsi plusieurs rois de France ont vainement tenté de terminer le Louvre; cette nouvelle conquête sur les arts était réservée au 19e siècle. La direction de ce grand travail fut confiée à MM. Percier et Fontaine, architectes. Ces hommes habiles, s'étaient proposé d'abord de rendre l'intérieur du Louvre à son état primitif; c'est-à-dire, qu'il entrait dans leur projet de détruire le ridicule ajustement de Gabriel, pour y substituer celui de Pierre Lescot, dont Louis XIV et Louis XV auraient dû maintenir l'exécution; mais des vues d'économie ont fait rejeter la proposition des architectes. Enfin, depuis six ans un nombre considérable d'ouvriers de tous les genres sont occupés sans relâche à la restauration du plus beau monument qui soit en Europe. Les sculpteurs les plus célèbres ont été chargés des ornemens et des reliefs, et déjà MM. Chaudet, Moitte, Roland, Lemot, Cartelier et Fortin ont exécuté des bas-reliefs qui font honneur au siècle. M. Boichot, dont le talent gracieux et élégant se rapproche de celui de Jean Goujon, doit exécuter les pendentifs que ce grand sculpteur avait laissés imparfaits. M. Lemot, qui a exécuté le bas-relief du grand fronton de la colonnade dans une dimension extraordinaire, s'est distingué par la richesse de la composition, la pureté du style et la force de l'exécution. M. Cartelier mérite aussi des éloges pour le bas-relief qu'il a sculpté au-dessus de la porte d'entrée. Enfin, tout en faisant l'éloge des architectes du Louvre, on leur reprochera toujours d'avoir osé toucher au chef-d'œuvre de Perrault, et d'avoir substitué dans l'intérieur de la grande colonnade, et en face de chaque espacement des colonnes, des croisées à la place des niches que l'auteur avait fait construire. Quoiqu'il en soit, on louera toujours le courage d'une entreprise aussi considérable, et on se rappellera que c'est au moment où la gloire des armes françaises brillaient aux extrémités de l'Europe, que les arts ont reçu en France un degré d'impulsion et un éclat remarquable. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers hommes de son siècle; comme médecin il est encore recommandable. Perrault craignant la satire, s'était déclaré contre celles du Juvénal français. Le satirique s'en vengea en le plaçant, dans son art poétique, sous l'emblême de ce docteur de Florence, qui de méchant médecin devint bon architecte. Perrault s'en plaignit au grand Colbert. Ce ministre en parla au satirique, qui lui répondit : « Il a tort de se plaindre; je l'ai fait précepte. » En effet il avait dit, à la suite de la métamorphose du médecin :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Perrault avait des connaissances très-variées; il était bon littérateur; l'Académie des sciences se

l'associa. Il mourut le 9 octobre 1688. Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la faculté de médecine plaça son portrait dans ses écoles publiques, parmi ceux des Fernel, des Riolan, etc. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Traduction* française des livres d'architecture de Vitruve, 1673, in-fol., entreprise par ordre du roi, dans laquelle il n'a pas toujours compris le sens de son auteur. La seconde édition est de 1684, in-fol., avec des augmentations; mais les figures sont moins belles que dans la première. II. Un *Abrégé de Vitruve*, Paris, 1674, in-12. III. Un livre intitulé : *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des Anciens*, 1683, in-fol., dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture. IV. Recueil de plusieurs machines de son invention ; ouvrage posthume, Paris, 1700, in-4°. V. *Essais de physique*, 2 vol. in-4°, et 4 in-12; les 3 premiers en 1680, et le quatrième en 1681. VI. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, Paris, 1671, 1676, deux tomes en 1 vol. in-fol., offrent de belles figures. Cet ouvrage fait suite à la collection d'estampes du *Cabinet du Roi*. Ce sont des inscriptions et des dissertations faites, avec Duverney, de quadrupèdes et d'oiseaux tirés de la ménagerie du Roi. Cet ouvrage parut en anglais par Alexandre Pittield, Londres, in-fol., et fut réimprimé à Amsterdam en français, en 1736, en 3 vol. in-4°, avec les Mémoires pour servir à l'histoire des plantes, par Denis Dodart; les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première. Ses *Œuvres physiques*, avec celles de son frère Pierre, furent publiées à Leyde, en 1721, et à Amsterdam, en 1727, deux volumes in-4°. C'est à Claude Perrault qu'appartiennent la plupart des opinions que Stahl a soutenues avec chaleur, et dont il a voulu se faire honneur dans le Traité du Bruit, qui parut en 1680. Perrault dit que l'ame préside aux actions vitales, et le professeur de Halle n'en parla qu'en 1685. — Perrault avait trois frères, tous trois auteurs. Pierre, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, in-12, et par une traduction du *Seau enlevé* de Tassoni, en 2 vol. in-12. Nicolas, le second, docteur en Sorbonne, donna, en 1667, 1 vol. in-4°, sous le titre de *Théologie morale des jésuites*; et Charles, dont nous allons parler.

PERRAULT (CHARLES), frère du précédent, membre de l'Académie française, et premier commis des bâtimens du Roi, né à Paris, le 12 janvier 1628, étudia au collége de Beauvais; il eut avec son régent une dispute assez vive, qui le détermina à le quitter ainsi qu'un de ses amis, appelé Beaurin. Les deux fugitifs se réunirent pour étudier ensemble. Cette instruction indépendante leur profita beaucoup. « Si je sais quelque chose, dit Perrault dans ses *Mémoires*, je le dois à ces trois ou quatre ans d'études. » Pour égayer leurs travaux, ils imaginèrent de travestir en vers burlesques, genre fort à la mode alors, le sixième livre de l'Énéide de Virgile. Cette folie les faisait rire aux éclats. Son frère Claude PERRAULT y con-

tribua aussi, en composant des dessins à l'encre de la Chine pour décorer cette traduction. En 1651, Perrault se fit recevoir avocat à Orléans. Il suivit quelque temps la carrière du barreau, plaida deux causes avec assez de succès; puis un de ses frères, ayant acheté la charge de receveur-général des finances, le prit en qualité de son commis; il y perfectionna son instruction et son goût pour la littérature : bientôt il débuta dans la carrière poétique, par le *Portrait d'Iris*, pièce agréablement versifiée, mais dépourvue de verve et d'invention. Ayant eu l'occasion de développer quelques talens pour la décoration et l'architecture, le ministre Colbert, jaloux de se l'attacher, le nomma, en 1664, premier commis des bâtimens du Roi. De plus, il le fit membre d'un comité de quatre littérateurs, chargés de composer des inscriptions, des devises, des sujets et légendes de médailles, des sujets de tapisseries, etc. Ce comité, qui fut l'origine de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tenait ses séances chez le ministre. Perrault sut gagner la confiance de Colbert, et fut nommé quelque temps après membre de l'Académie française : il y introduisit quelques innovations utiles. C'est à lui que cette Académie doit l'usage d'élire ses membres par la voie du scrutin, et celui de rendre publiques les séances où se prononçaient les discours de réception. Ses propositions étaient facilement adoptées, parceque l'Académie croyait qu'elles émanaient du ministre. Perrault contribua beaucoup à ce que les dessins que son frère Claude avait faits de la façade du Louvre, fussent préférés à ceux de plusieurs autres architectes. Il fit servir la faveur dont il jouissait auprès de Colbert, à l'utilité des ats, des artistes et des gens de lettres. Il coopéra à la fortune et même à la célébrité de plusieurs; mais ce ministre mourut en 1683, et Louvois, son successeur dans la place de surintendant des bâtimens, ne se montra pas aussi favorable à Perrault : il l'exclut même du petit comité des inscriptions. Perrault raconte cette exclusion dans ses *Mémoires*, d'une manière qui peint assez bien le caractère bourru de ce ministre. Perrault se consola de cette disgrace, en se livrant à des travaux littéraires. Il composa, et lut quelques années après à l'Académie, un petit poème, intitulé : *Le Siècle de Louis-le-Grand*, in-4° de 27 pages qui fut imprimé, à Paris, en 1687. Il mettait dans cet ouvrage les écrivains de l'antiquité fort au-dessous des Modernes : plusieurs académiciens en murmurèrent. Boileau s'écria que c'était une honte de ravaler ainsi, en pleine Académie, les plus beaux modèles de l'antiquité. Racine loua le poème de Perrault, en ajoutant qu'il le croyait un jeu d'esprit, plutôt que l'expression de ses véritables sentimens. Boileau fit des épigrammes; une des plus mordantes est celle-ci :

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que le monde révère,
Traduits dans vos écrits, nous paraissent si sots!
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes,
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

Perrault, piqué des oppositions nombreuses qu'il éprouvait, eut la témérité de vouloir prouver en

prose ce qu'il avait avancé en vers; et il composa quatre volumes sous ce titre: *Parallèle des Anciens et des Modernes*, qui parurent en 1690, in-12. On a reproché à Perrault de s'être, dans cet ouvrage, montré trop sensible à la critique, et d'avoir, par animosité, omis de placer au rang des écrivains de son siècle, Racine et Boileau. On est tenté de croire qu'il ne pensait pas sincèrement ce qu'il avait d'abord avancé dans son poëme; que son motif principal était de louer indirectement Louis XIV, en louant les grands hommes de son règne, dont ce monarque avait protégé les talens; mais les satires et les plaintes que lui attira ce premier ouvrage, le stimulèrent à prouver ses assertions poétiques. Il donna, dans son parallèle, une idée peu avantageuse de son goût et de son jugement, en préférant les Scudéry et les Chapelain à Homère. Boileau prit l'extrémité opposée. Il composa contre le Parallèle ses Réflexions sur Longin; il y fit un éloge outré des Anciens. Perrault répliqua avec une modération que Boileau n'avait pas montrée. Dans cette dispute on s'abandonna aux exagérations. Cette guerre littéraire, dont l'historique formerait des volumes, se termina, en 1696, par l'entremise des amis des deux chefs de parti. Perrault plus tranquille s'adonna à la composition des éloges de plusieurs hommes célèbres de son siècle; il en fit jusqu'à cent. Ils parurent sous ce titre: *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits au naturel*. Cet ouvrage eut deux éditions en 2 vol. in-fol.; la première est de 1696, et la seconde de 1701. Il eut aussi deux autres éditions en 2 vol. in-12; l'une à Paris, l'autre en Hollande, toutes deux de 1701. Lorsque cet ouvrage parut, les jésuites obtinrent de la cour un ordre pour en faire supprimer les éloges et les portraits d'Arnauld et de Pascal. Les exemplaires de la première édition, où ces portraits se trouvent sont les plus recherchés. Ce fut à l'occasion de la suppression de ces portraits, que des hommes indignés, citèrent ce passage de Tacite: *Præfulgebant Cassius et Brutus, eo ipso quod eorum effigies non videbantur.* Ces paroles, heureusement appliquées, rendirent inutile la vengeance des jésuites. On permit, dans la suite, l'insertion des portraits de ces deux écrivains. On les voit dans la seconde édition, aux pages 15 et 65; et, pour les y insérer avec les éloges qui les accompagnent, on en a retranché ceux de Ducange et du père Thomassin. Ce déplacement et l'infériorité des épreuves des gravures de cette seconde édition, la rendent bien moins précieuse que la première. Perrault a composé plusieurs autres ouvrages en vers et en prose; divers petits poëmes; tels que, la *Peinture*; le *Labyrinthe de Versailles*; la *Création du Monde*; *Grisélidis*; le *Triomphe de Sainte Geneviève*; l'*Apologie des femmes*; quelques *Odes*; des *Épîtres*, dont une adressée à Fontenelle, etc. Le Laboureur publia le Recueil en vers et en prose de Perrault, in-12, Paris, 1676. Ce recueil, qui a eu deux éditions, contient, entre autres pièces, des *Lettres*; le *Dialogue de l'amour et de l'amitié*, le *Miroir* ou la Métamorphose d'Orante; la *Chambre de justice d'Amours*; *Discours sur l'acquisition de*

Dunkerque; le *Parnasse poussé à bout*; la Traduction en vers d'une *Épître du chancelier L'Hospital, au cardinal de Lorraine, sur le sacre de François II, et sur la manière dont il doit gouverner son royaume*, etc., etc. On trouve dans ces divers ouvrages de la grace, de la facilité, peu d'invention, encore moins d'originalité; beaucoup de cette affectation à l'esprit que l'on remarque dans les productions des écrivains médiocres du siècle de Louis XIV. Un ouvrage plus utile, écrit sans prétention, et qui mérite mieux que les poésies de Perrault de passer à la postérité, ce sont ses Mémoires, intitulés: *Mémoires de Charles Perrault, de l'Académie française, et premier commis des bâtimens du Roi, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes intéressantes du ministère de Colbert*, Avignon, 1759, in-12. Ces Mémoires ont été publiés, d'après l'original écrit de la main de Charles Perrault, par Patte, architecte, qui y a joint quelques notes: ils sont divisés en quatre livres. Outre des détails sur la vie de Charles Perrault, sur celle de ses frères, sur le ministère de Colbert, on en trouve de très-curieux sur l'origine de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres, sur les Lettres Provinciales de Pascal, sur les projets de construction de la façade du Louvre, sur le cavalier Bernin, sur Louis XIV, sur le projet qu'avait conçu Riquetti et qu'avait adopté Colbert de faire passer une partie de la Loire à Versailles. On y trouve enfin plusieurs anecdotes sur les beaux-arts, les artistes, les savans, et sur les monumens élevés sous le règne de Louis XIV. Ces Mémoires se terminent à l'époque où l'auteur publia son *Parallèle des Anciens et des Modernes*. Charles Perrault mourut en 1703, âgé de 75 ans. Il avait cette souplesse de caractère qui convient au courtisan, mais qui ne peut guère se concilier avec la fierté de l'homme de génie. Son éloge se trouve dans le Journal des Savans du mois de mars 1704. Paul Tallemant fit encore imprimer son éloge funèbre, in-4°, Paris, 1704. On le trouve aussi dans un recueil de pièces de l'Académie française, Paris, 1704, in-12. Le P. Nicéron a inséré, dans le tome 33[me] de ses Mémoires, l'histoire de la vie et des ouvrages de Charles Perrault. Enfin, on trouve dans le *Parnasse français*, page 496, une notice sur sa vie.

PERRAULT-D'ARMANCOURT, fils du précédent, n'a pas suivi une carrière aussi brillante que celle de son père; néanmoins les *Contes des Fées* en prose, in-12, dans lesquels on trouve le *Petit Poucet*, sont d'un grand intérêt pour amuser l'enfance; et presque au bout d'un siècle, on s'est avisé de mettre sur la scène un opéra comique tiré du conte de *Cendrillon*, par M. Étienne, qui a eu un succès presqu'unique dans les annales du théâtre Feydeau; ce conte a fourni le sujet d'une comédie au théâtre de l'Odéon et de plusieurs imitations et parodies sur d'autres théâtres de la capitale.

PERRAU (Gabrielle), dite *la belle Épicière*. *Voyez* Noble.

PERRAY (Michel du). *Voyez* Duperray.

PERREAUD (François), originaire de Bussy, près de Châlons-sur-Saône, né d'Abel Perreaud,

suivit les traces et la doctrine de son aïeul et de son père, qui avoient été ministres protestans dans les pays de Gex et de Vaud. François fit ses études à Berne, quitta cette ville, en 1602, et fut choisi pour diriger l'église protestante de Bussy, dont il était originaire. De là il vint à Mâcon pour y exercer son ministère. Des commissaires du roi lui adjugèrent, en 1612, une maison située hors des murs de la ville, où s'était commis un meurtre, et dont les propriétaires furent dépossédés; il pensait en jouir paisiblement; mais les magistrats catholiques virent avec humeur un ministre protestant logé aussi près d'eux. Un d'eux lui dit un jour : « Nous mangerons plutôt nos murailles, nos femmes et nos enfans, que de vous souffrir dans cette maison. » Un autre, plus modéré, lui donna cet avis : « Prenez garde à vous, il vous en arrivera mal. » Enfin une femme, qui se prétendait propriétaire de la maison, lui fit cette menace : Quelle se souciait peu d'être pendue et étranglée, et d'être damnée à tous les diables, pourvu qu'elle fût vengée de Perreaud et de sa famille. Elle ajouta qu'elle serait contente de l'avoir tué. Le fanatisme et l'intérêt personnel s'unissalent pour faire déloger le nouveau ministre. Ses ennemis renoncèrent aux moyens violens, qui eussent été réprimés; ils eurent recours à la ruse. Il imaginèrent, connaissant la crédulité du ministre, de faire apparaître un prétendu diable dans sa maison. Sa servante, à ce qu'il paraît, fut mise dans le complot. On profita de l'absence de Perreaud, pour commencer la farce. Le diable, pendant la nuit, vint tirer la couverture du lit de son épouse, ouvrir ses rideaux, agiter ses ustensiles de ménage, et faire plusieurs autres espiègleries. Perreaud, de retour, apprit ces nouvelles : il ne douta pas long-temps de leur réalité; à peine fut-il au lit, que le tintamare commença et se renouvela dans les nuits suivantes. Les voisins, étonnés, passaient une partie des nuits dans la maison de Perreaud : ils entendirent le diable siffler, parler, rire, répondre aux questions qu'on lui faisait, tenir une longue conversation dans laquelle il s'amusait aux dépens des auditeurs, et racontait les anecdotes secrètes de quelques personnes de la ville. Il parait qu'un ventriloque jouait le principal rôle de cette comédie, laquelle fut enrichie de tous les accessoires en usage parmi les revenans et les diables; de sorte que le pauvre ministre ne douta plus que le diable ne fût logé chez lui. Cette aventure fit du bruit. Les prédicateurs catholiques en profitèrent, et dirent, dans leurs sermons, que si le diable venait dans cette maison, c'était parce que le ministre était en relation avec lui. L'évêque de Mâcon, Gaspard Dinet, et plusieurs autres personnes, crurent à cette diablerie. Elle cessa bientôt, et ce fut le diable qui délogea et non pas le ministre. Perreaud, ayant dans la suite essuyé des persécutions, quitta Mâcon, se retira dans le pays de Gex, et y fut nommé ministre de l'église de Toisy, où il eut encore, en 1636, des persécutions à supporter : ce fut là qu'il composa les deux ouvrages suivans, imprimés en même temps : I. *Démonologie, ou Traité des Démons et sorciers, de leur puissance et impuissance*, par François Perreaud. II.

L'Antidémon de Mascon, ou *véritable histoire de ce qu'un démon a fait et dit, il y a quelques années, en la maison dudit sieur Perreaud à Mascon*, Genève, in-12, 1653. Le premier de ces ouvrages contient beaucoup de faits et de citations; l'auteur y montre de l'érudition et une crédulité imperturbable. A cet égard il ne cède guère à Bodin, auteur de la Démonomanie. Le second est une relation, très-détaillée, de la conduite du diable dans sa maison de Mâcon. A travers les nombreux détails qu'il donne, on aperçoit facilement les ressorts secrets que faisaient jouer ses ennemis pour le forcer à déloger. Perreaud cherche ensuite à prouver qu'il est des époques où les diables sont déliés, et peuvent facilement quitter les enfers, et venir sur la terre pour y tourmenter les habitans. Il cite plusieurs exemples à l'appui de cette opinion ridicule, et conclut que le temps où le diable était venu le visiter à Mâcon, était l'une de ces époques. Perreaud avait les vertus de son état, et la crédulité de son temps : il dirigea, pendant plus de cinquante ans, diverses églises protestantes, fut estimé même des catholiques, et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1660.

PERRÉE (Jean-Baptiste-Emanuel), contre-amiral de la marine française, né à Saint-Valery, en 1762, d'un marin, se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à la navigation marchande, et y obtint les plus heureux succès. Ayant long-temps parcouru les mers du Nord, il eut peu de moyens de perfectionner ses talens; mais, doué d'une grande activité, personne n'était plus propre à activer les armemens d'une division, et à la bien manœuvrer. Parvenu, au moment de la révolution, aux premiers emplois de la marine militaire, il fit de nombreuses prises sur les Anglais. L'Océan et la Méditerranée ont été successivement le théâtre de ses heureuses campagnes. En 1795, il sortit de Toulon, pour aller reprendre dans la rade de Tunis, une frégate et deux corvettes enlevées par les Anglais, et réussit dans son entreprise. Employé à l'expédition d'Égypte, en 1798, il détruisit complétement la flotte des Mamelucks sur le Nil, et contribua beaucoup au succès de l'armée. Ce service signalé lui valut le présent d'un sabre, sur lequel était gravé d'un côté : Bataille de Chérebuis; et de l'autre, donné par le général Bonaparte. Avec une faible division, il porta ensuite des secours à l'armée qui assiégeait Saint-Jean d'Acre, et il croisa pendant 42 jours sur la côte de Syrie, entre deux divisions ennemies. Il se rendait en France, lorsqu'il fut pris presque au port par une flotte anglaise, le 19 juin 1799, après en avoir été chassé pendant 28 heures. Ayant été échangé, le gouvernement lui confia la mission importante et difficile de ravitailler Malte; retardé long-temps, par des vents contraires, il partit enfin pour sa destination sur le vaisseau *le Généreux*, et détruisit dans sa traversée, plusieurs bâtimens ennemis. Il touchait au succès de son expédition, lorsqu'il fut assailli, le 18 février, par des forces supérieures. Après avoir sauvé, en leur donnant le signal de virer bord, trois corvettes qui faisaient partie de sa division, et dont la prise eût été

inévitable, il voulut se frayer un passage entre quatre vaisseaux anglais, et se jeter dans Malte, dont il n'était plus qu'à 10 lieues. Il commença le combat avec intrépidité, donna ses ordres avec sang-froid, encouragea les matelots et les soldats. Il fut d'abord blessé à l'œil gauche d'un éclat de bois : ce qui ne l'empêcha pas de diriger les manœuvres, lorsqu'un boulet lui coupa la cuisse droite; il expira peu de momens après. Son corps, précieusement conservé par ses compagnons, fut inhumé à Syracuse, le 21 février 1800, dans l'église de Ste.-Lucie; et ses armes furent confiées au chef du couvent, pour être suspendues au-dessus de sa tombe, à gauche de l'autel, en face de celles d'un général napolitain.

PERREIN (Jean), naturaliste, naquit en France, et fut membre de la Société des sciences et des belles-lettres de Bordeaux. Doué d'un beau génie, qu'une excellente éducation avait cultivé, il avait pendant plusieurs années consacré la plus grande partie de son temps à l'étude de la nature. Poussé par le desir d'acquérir de nouvelles connaissances en botanique et dans d'autres parties de l'histoire naturelle, il voyagea en Afrique et dans les îles des Indes occidentales. Il vint à New-York pour y compléter sa collection de plantes et d'oiseaux, et y demeura plusieurs mois; mais il fut enlevé à la vie au milieu de ses travaux. Il mourut à New-York le 31 mars 1805, âgé de 55 ans. Dans le cours d'histoire naturelle que Sonnini a donné, Perrein est cité comme auteur de beaucoup de notes importantes contenues dans cet ouvrage. Ceux qui le connaissaient l'estimaient généralement comme un excellent cœur; il avait le tact fin et l'esprit très-cultivé. (*Voyez* New-York, *Spectator*, avril 1805.)

PERRELLO (Mariano), Sicilien, mort en 1670, a donné *L'antichità di Scichilli, anticamente chiamata Casmena, seconda colonia Siracusana. Dichiarazione di alcune scelte medaglie della repubblica Mamertina, e di altre falsamente appropriate a Mamerto, tiranno di Catania, dall' autore delle memorie istoriche di essa città. Vita del B. Guglielmo Bucceri*, etc.

PERRENOT. *Voy.* Granvelle.

PERRET (Étienne), est connu pour avoir publié un ouvrage, intitulé : XXV Fables des Animaux, vrai Miroir exemplaire, par lequel toute personne raisonnable pourra voir.... *La conformité et vraye similitude de la personne ignorante aux animaux bestes-brutes*, Anvers, 1578, in-fol.

PERRIER (François du), peintre et graveur, né à Mâcon l'an 1590, quitta ses parens dans son enfance par libertinage. Il se rendit à Lyon où il devint le conducteur d'un aveugle qui allait à Rome, et par ce moyen en fit le voyage sans frais. La facilité de du Perrier à manier le crayon, lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisait copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressaient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connaître, et lui apprit à faire usage du pinceau. On lui a reproché d'avoir gravé cette fameuse estampe à

l'eau-forte d'après la communion de Saint Jérôme, d'Augustin Carrache, que Lanfranc distribua méchamment, pour faire croire que le Dominiquin avait copié la même pensée. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des Chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talens pour son art. Il vint à Paris, où Vouet l'employa et le mit en réputation. Du Perrier fut chargé de faire les peintures de la galerie de l'hôtel de la Vrillière, aujourd'hui l'hôtel de Toulouse, et celle de l'église de la Visitation de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Il a peint aussi quelques morceaux dans la chapelle du château de Chilli près Longjumeau, et dans le château de Rinci à trois lieues de Paris; plusieurs sujets mythologiques très-estimés, entre autres les plafonds, le salon, l'antichambre dite la bacchanale, et celui de la pièce que l'on appelait alors chambre à coucher du roi. Son mérite le fit nommer professeur de l'Académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures qui sont dans une manière qu'il s'était faite lui-même. On a de lui deux recueils gravés à l'eau forte. L'un est intitulé : *Icones et segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1638, in-fol., cent figures. L'autre a pour titre : *Icones illustrium è marmore tabularum quæ Romæ exstant delineata atque æri incida, anno* 1638, Paris, 1645, in-fol., oblong, 50 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à du Perrier quelques défauts de correction et un coloris trop noir. Il ne mettait point assez de choix et d'agrément dans ses airs de tête; mais on ne peut disconvenir qu'il n'eût un pinceau délicat, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Il touchait le paysage dans la manière des Carraches, mais il savait peu la perspective. — Son neveu et son élève, Guillaume du PERRIER, peignait dans sa manière. L'église des Minimes à Lyon offrait plusieurs morceaux de sa main. Ce peintre mourut en 1655.

PERRIER (SCIPION DU), jurisconsulte provençal, mort en 1667, à 79 ans, et connu dans le barreau par ses *Questions notables*, qui sont estimées, joignait à la science de son état, une ame généreuse et charitable. Il consultait toujours *gratis* pour les pauvres. « Les autres consultations, disait-il, sont pour mes héritiers, mais celles-ci sont pour moi-même. »

PERRIER (FRANÇOIS DU), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol.

PERRIÈRE (JACQUES-CHARLES-FRANÇOIS DE LA), né à Marancené, en Aunis, mort en 1777, est connu par son *Mécanisme* de l'*électricité*, en 1756, 2 vol. in-12; et par sa *Physique nouvelle céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12, où l'on trouve quelques idées justes et d'autres chimériques.

PERRIN (FRANÇOIS), né à Autun, vers 1656, devint chanoine et syndic de l'église cathédrale de cette ville. Dès sa jeunesse, il cultiva les muses, et fit de grandes recherches sur les antiquités de sa patrie. On conservait dans

les archives du chapitre d'Autun une foule de remarques sur l'histoire de cette ville, qui étaient le le fruit des travaux de Perrin dont on a encore : I. *Sichem*, tragédie extraite du 34ᵉ chap. de la Genèse, mêlée de chœurs, odes, et chansons, en 5 actes, en vers, Paris, 1589; et Rouen, 1606, in-12. Cette tragédie est dédiée au président Jeannin par un sonnet et par un très-long discours en vers. II. *Les Escoliers*, comédie en cinq actes, en vers de quatre pieds, Paris, 1586, in-12. III. *Jephté*, tragédie en cinq actes en vers. IV. Différens morceaux de poésie, dont quelques-uns ont été imprimés dans les divers recueils du temps.

PERRIN (Pierre), né à Lyon, entra dans l'état ecclésiastique. Son esprit intrigant plutôt que son mérite, lui procura la place d'introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans. Il imagina le premier de donner des opéras français, à l'imitation de ceux d'Italie, et obtint le privilége du roi, en 1669. L'abbé Perrin céda ce privilége à Lully, en 1672. On a de lui quatre *Opéras*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la Pucelle de Chapelain. Une de ses pastorales, mise en musique par Chambert, est le premier opéra joué en France. Ses *Jeux de Poésies* sur divers insectes, sont de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit fade, incorrecte et traînante. L'abbé Perrin mourut à Paris, en 1680. Ses différentes poésies avaient été recueillies, en 1661, en 3 vol. in-12. Il traduisit l'*Énéide* en mauvais vers héroïques, 2 vol. in-4°. Une seconde édition de cet ouvrage en 2 vol. in-12, se fit à Paris, en 1664, avec des figures en taille-douce gravées par Abraham Bosse.

PERRIN del VAGA, peintre célèbre, moins connu sous le nom de Buonacorsi, naquit vers l'an 1500, en Toscane, d'une famille très-pauvre, et ne fut redevable qu'à lui-même de son éducation. Une chèvre l'alaita. Agé à peine de deux ans, il perdit sa mère : son père était soldat. Ainsi abandonné à lui-même, il vint très-jeune à Florence, où il entra chez un épicier, qui l'employait à porter des couleurs et des pinceaux chez les peintres. Il apprit d'eux les principes du dessin, et surpassa bientôt tous les jeunes gens qui s'occupaient en cette ville de l'art de la peinture. Un peintre très-ordinaire, nommé Vaga, l'emmena à Rome; et ce fut de son association avec ce compagnon de voyage, qu'il prit le nom de *del Vaga*, qu'il changea contre son nom de famille, qui était Buonacorsi. A Rome, il travaillait pour les peintres une moitié de la semaine, et employait le reste de son temps au dessin et à ses études. Tantôt on le trouvait au milieu des ruines, recherchant d'antiques ornemens, et tantôt dessinant des bas-reliefs, ou dans la chapelle de Michel-Ange, ou dans les salles du Vatican. L'anatomie et toutes les sciences qui peuvent être accessoires à la peinture, l'occupèrent successivement, et il eut bientôt fixé l'attention de Raphaël, qui l'employa ainsi que Jean d'Udine et d'autres, dans les ouvrages qu'ils avaient entrepris. Parmi les artistes de son temps, aucun n'entendit mieux que lui les ornemens de

la peinture ; aucun ne le surpassa dans la manière hardie et fière de Raphaël. On en peut juger par les morceaux qu'il a exécutés au Vatican, tels que le *Passage du Jourdain*; la *Chute des murailles de Jéricho* ; la *Bataille de Josué ;* la *Nativité de Notre-Seigneur*, etc. L'affection que Raphaël avait conçue pour Perrin, lui procura l'occasion de déployer ses talens ; et, à la mort de ce grand maître, il fut chargé, ainsi que Jules Romain et Francesco il Fattore, d'achever les ouvrages que Raphaël n'avait pu finir. Le siége de Rome par les Espagnols força Perrin à se réfugier à Gênes, où il fut employé aux peintures du palais Doria ; il revint ensuite à Rome, où il mourut en 1547, âgé de 47 ans, épuisé de bonne heure par la multiplicité de ses travaux et l'ardeur qu'il mettait dans leur exécution. De tous les disciples de Raphaël, aucun ne saisit mieux le caractère et la manière de cet habile maître; mais il n'atteignit point la sublimité de sa composition. Il excella dans l'art de décorer la scène de ses tableaux. Ses figures sont généralement disposées et dessinées dans le goût de celles de son maître. Perrin del Vaga imita heureusement Raphaël dans plusieurs parties, et ne l'égala point dans l'invention ni dans l'exécution. Il réussissait dans les frises, les grotesques, les ornemens de stuc, et dans toutce qui pouvait servir à la décoration. Il est peut-être supérieur en ce genre aux Anciens. Ses dessins sont pleins de légèreté et d'esprit.

PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, né à Paris, en 1690, mourut à Liége, en 1767. Après la disgrace de sa société, l'archevêque de Paris, qu'il intéressa en faveur de ses confrères, lui donna un asile dans son palais. Il prêcha dans les villes les plus considérables de France et dans la capitale avec succès. Ses sermons, publiés en 4 vol. in-12, à Liége, en 1768, offrent un style facile, mais quelquefois incorrect, des raisonnemens pleins de force et de solidité, un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes.

PERRIN (Denis-Marius de), chevalier de Saint-Louis, mort en 1754, à 72 ans, homme d'esprit et de bonne société, fut l'éditeur des lettres de Sévigné, six volumes in-12, Paris, 1734 ; réimprimées en 1754, en 8 vol. in-12.

PERRINET DU PIN (......), est auteur d'un ouvrage publié sous ce titre : *La conqueste de Grèce, faite par Philippe de Madien, autrement dit le chevalier à l'Esparvier blanc*, Paris, 1527, in-fol., goth. Il y en a une autre édition de Paris, Jean Bonfons, sans date, in-4°, goth.

PERRON (du). *Voyez* Duperron.

PERRONET (Jean-Rodolphe), de l'Académie des sciences, né à Surenne, près Paris, le 8 octobre 1708, s'éleva par ses talens et ses succès à la place de directeur-général des ponts et chaussées de France. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Les ponts de Neuilli, de Mantes et d'Orléans, furent construits sous sa direction, et il en publia la description, 1782-89, 3 tom. en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est très-estimé et fort bien exécuté. Celui de Pétersbourg sur la Néva, projeté en

1778, le fut sur ses Mémoires. Perronet a donné les moyens de faire des arches de 500 pieds, de faire des fondations dans l'eau, de diminuer les piles, de faire mieux les pilotis ; il a imaginé plusieurs machines, dont les modèles sont à l'école de Paris. Le canal de Bourgogne, par Saint-Jean-de-Losne et Saint-Florentin, l'occupa quelque temps, ainsi que la rade de Cherbourg, pour laquelle il fut consulté, le port du Havre et celui de Dunkerque, la forme de Toulon, la fonderie de canons près de Nantes. Toujours consulté à raison de son talent et de son expérience, il faisait des rapports qui étaient des traités sur la matière dont il s'occupait. Perronet est mort en 1794. On trouve plusieurs Mémoires de lui dans le recueil de l'Académie des sciences de Paris, dont il était membre, ainsi que de celle de Stockholm et de la Société royale de Londres.

PERROT (sir Jean), célèbre homme d'état d'Angleterre, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de Pembrocke, mort en 1592, créé chevalier du Bain au couronnement d'Édouard VI, qui le protégea toujours particulièrement. Au commencement du règne de Marie, il fut mis en prison pour avoir favorisé le protestantisme; mais ses amis obtinrent son élargissement. Perrot assista au couronnement d'Élisabeth qui, en 1572, le nomma président de Munster, et l'envoya en cette qualité dans l'Irlande qui était en état de rébellion; mais l'activité de Perrot contraignit bientôt les Irlandais à se soumettre. Nommé peu après amiral de la flotte, sur la côte d'Irlande, qui était menacée par les Espagnols, et, en croisant continuellement dans ces mers, il fit avorter le projet de l'ennemi. En 1585, Perrot fut fait lord député d'Irlande; mais, dans cette nouvelle carrière, il se comporta avec tant d'inflexibilité, que la reine, offensée de sa conduite, le fit rappeler, et l'envoya à la Tour. En 1592, son procès fut fait par une commission spéciale, il fut déclaré coupable de haute trahison, et condamné à mort. La reine, qui ne doutait pas de son innocence, lui accorda un sursis; mais il tomba malade, et mourut dans la même année.

PERROT (Charles), pasteur de l'église reformée, et professeur de théologie à Genève, où il mourut en 1608, était un homme également recommandable par la pureté de ses principes et par la douceur de son caractère. Il avait publié un livre *de extremis in Ecclesiâ vitandis*, qui fut supprimé après sa mort. On distingue dans le nombre de ses disciples Jean Utembogaert.

PERROT (Nicolas), sieur d'Ablancourt, naquit à Châlons-sur-Marne, le 5 avril 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son père, avait eu part à la composition du *Catholicon*. Son fils, digne de lui, vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat à 18 ans. Ce fut alors qu'il abjura le calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, conseiller de la grand' chambre, qui voulait en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Cet état ne s'accordait point avec le goût qu'avait d'Ablancourt pour les plaisirs. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation des personnes de son âge, sans négliger

néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit alors la préface de l'*Honnête Femme*, de son ami le Père Dubosc. Cet écrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion protestante, et se retira en Hollande, pour laisser passer les premiers bruits de ce nouveau changement, et de là en Angleterre. De retour en France, il fixa sa résidence à Paris. L'Académie française se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province veiller sur son bien, il se retira à sa terre d'Ablancourt, où il est mort le 17 novembre 1664. On lui fit l'Épitaphe suivante:

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau !
Son génie à son siècle a servi de flambeau.
Dans ses nombreux écrits toute la France admire
Des Grecs et des Romains les précieux trésors ;
A son trépas on ne peut dire,
Qui perd le plus des vivans ou des morts.

Perrot consultait avec soin, sur ses ouvrages Patru, Conrart et Chapelain, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venait faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avait de retourner chez lui, l'empêchait de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Quand on lui demandait pourquoi il aimait mieux être traducteur qu'auteur ? Il répondait, « que la plupart des livres n'étaient que des redites des Anciens ; et que, pour bien servir sa patrie, il valait mieux traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux qui, le plus souvent, ne disent rien de neuf. » Peu d'auteurs cependant auraient été plus capables que lui d'en composer ; il savait la philosophie, la théologie, l'histoire et les belles-lettres. Il entendait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol. Pélisson dit que « sa conversation était si admirable, qu'il eût été à souhaiter qu'un greffier y fût toujours présent pour écrire ce qu'il disait ; » mais ces éloges ne doivent pas être pris à la lettre. Il est certain qu'il avait beaucoup de chaleur dans l'esprit, et qu'il avait, comme il le disait lui-même, le feu de trois poëtes, quoiqu'il n'ait jamais pu faire deux vers de suite. Le grand Colbert l'avait choisi pour écrire l'histoire de Louis XIV, et lui avait donné une pension de mille écus : mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt était protestant : « Je ne veux point, répondit le prince, d'un historien qui soit d'une autre religion que la mienne. » Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : I. *Minutius Felix*. II. Quatre *Oraisons* de Cicéron. III. *Tacite*. IV. *Lucien*, dont la seconde édition est la meilleure. V. La *Retraite des Dix-mille*, de Xénophon. VI. *Arrien*, des guerres d'Alexandre. VII. Les *Commentaires de César*, traduction retouchée et publiée avec des notes par l'abbé Lemascrier, Amsterdam, 1763, 2 vol. in-12 ; ensuite revue et retouchée par de Wailly, Paris, 1775, et souvent réimprimée depuis. VIII. *Thucydide*. Elle est inexacte, incomplète et écrite dans un style contraire à celui de l'original. IX. L'*Histoire de Xénophon*. X. Les *Apophtegmes* des Anciens. XI. Les *Stratagèmes*

de Frontin, à la fin desquels on trouve un petit *Traité de la manière de combattre des Romains*, revu et corrigé par le P. Desmolets, Paris, 1743, 2 vol. in-12. XII. L'*Histoire d'Afrique*, de Marmol, Paris, 1667, 3 vol. in-4°. Cette version d'un ouvrage curieux est encore lu avec plaisir, a été revue par Richelet, qui en a publié l'édition. Dans ses autres traductions, d'Ablancourt parut à ses contemporains rendre le sens de l'original, sans lui rien ôter de sa force ni de ses graces. Ils trouvèrent ses expressions vives, hardies et éloignées de toute servitude. Ils croyaient lire des originaux et non pas des traductions; mais il se donne trop de libertés; il omet ce qu'il n'entend point, et il paraphrase ce qu'il entend; c'est ce qui a fait appeler ses versions de *belles infidèles*. Son style n'a pas conservé à nos yeux les agrémens qu'on y trouvait il y a 150 ans; et quand on réimprime quelques-unes de ses versions, on est obligé de les retoucher, pour les rendre plus fidèles et plus élégantes. *Voyez* Fremont d'Ablancourt, son neveu.

PERROT (Nicolas), archevêque. *Voyez* Pérot.

PERRY (Jean), ingénieur anglais, fut appelé en Russie par Pierre Ier, qu'il seconda dans l'art de construire les vaisseaux et de creuser des canaux. Perry composa une relation assez détaillée de l'état de cette monarchie : elle a été traduite en français, par Hugony, sous ce titre : *État présent de la Grande-Russie*, Paris, 1717, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar Pierre. Perry revint en Angleterre en 1712, s'illustra par ses travaux dans différens ports, entre autres dans celui de Dublin, et mourut en 1733.

PERS (Ciro Signôr di), né dans le Frioul, chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, dans le 17e siècle, a composé des *Poésies*, qui furent réimprimées plusieurs fois; mais l'édition la meilleure et la plus complète est celle en 2 vol., publiée à Venise en 1683.

PERSANT. *Voyez* Prévot.

PERSE (Aulus-Persius-Flaccus), poète latin, né, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et, selon d'autres, à Tigulia dans le golfe de la Spezzia, l'an 34 de Jésus-Christ, était chevalier romain. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla les continuer à Rome. Un de ses maîtres fut le célèbre philosophe stoïcien Cornutus, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avait la fureur de la poésie. Les véritables poètes accablèrent ce monarque versificateur des traits de la satire et de l'ironie. Perse répandit sur lui des torrens de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ces vers :

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis,

et les trois suivans, sont de Néron. Autant les Satires de Perse respirent le fiel et l'emportement, autant il était doux dans la société. Quoique libre dans la peinture qu'il faisait des vices, il avait des mœurs austères. Son ami et son maître Cornutus, dont nous parlerons plus bas, revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avait composés dans

sa jeunesse, entre autres ses vers sur Arrie, illustre dame romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de Juvénal. (*Voyez* JUVÉNAL.) Cependant il a aussi été imprimé séparément. On estime les éditions suivantes : I. *Cum notis variorum, et Casauboni*, Leyde, 1695, in-4°. II. Celle avec les *Commentaires* de Sebaldus, Nuremberg, 1766, in-4°. On recherche l'*Edition* de 1481, in-fol. Quelques bibliographes en citent une de Florence, 1477; mais on doute de son existence. M. Achaintre en a publié une édition fort estimée en 1812, in-8°. Ce poète paraît dur et inintelligible à bien des lecteurs; mais est-ce sa faute, disent ses partisans, si nous ne l'entendons pas? Écrivait-il pour nous? Il faudrait connaître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses Satires. Plusieurs de ses traits sont uniques par l'énergie. Ses contemporains en sentaient tout le prix, parce qu'ils en avaient la clef, et qu'ils ne perdaient rien de la finesse des applications. Dussaulx, traducteur de Juvénal, a traité Perse avec moins d'indulgence que ses commentateurs : il apprécie le talent de ce poète par les choses que tout le monde entend, sur lesquelles les glossateurs et les traducteurs sont tous d'accord; et il lui reproche « de n'avoir jamais de gaîté; quoiqu'il ait toujours la prétention d'en avoir; d'être succinct plutôt que précis, c'est-à-dire d'être précis parce qu'il est stérile; d'avoir écrit des Satires sans avoir étudié le monde, sans s'être même efforcé de peindre l'homme corrompu par la société; de laisser enfin le vice et le ridicule en paix, pour établir des principes de stoïcisme dans un siècle où la morale la plus douce et la plus indulgente aurait paru une pédanterie. » Si l'on demande à Dussaulx comment il est arrivé que tant de savans, que tant d'hommes de goût et d'esprit se soient obstinés à commenter, à lire, à traduire un poète qui a tant de défauts, et qui est si difficile à comprendre? il répondra précisément comme il arrive, que des gens de goût et d'esprit s'obstinent quelquefois à trouver le mot d'une énigme qui est mal faite et mal versifiée. Perse est une énigme en 700 vers; mais c'est une énigme qui nous vient de l'antiquité. Cependant Dussaulx ne dit point qu'il n'y ait rien de beau dans Perse : il y admire des vers philosophiques, qui peignent la vertu avec cette majesté que les Antonin et les Marc-Aurèle lui donnèrent depuis sur le trône de l'empire. Perse ressemble à ces oracles, qui au milieu d'un langage enveloppé de ténèbres, laissaient échapper des mots dignes de sortir de la bouche des Dieux. Boileau l'a bien point dans ses deux vers :

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

A côté du jugement de Boileau, on ne sera pas fâché de trouver celui de Laharpe, auquel il a donné assez de développement pour ne rien laisser à désirer à nos lecteurs. « La gravité du style, la sévérité de la morale, beaucoup de concision et beaucoup de sens, sont les attributs de Perse. Mais l'excès de ces bonnes qualités le fait tomber dans tous les défauts qui en sont voisins.

Qui n'est que juste, est dur : qui n'est que sage, est triste,

a si bien dit Voltaire; et cela est vrai des ouvrages comme des hommes. La gravité stoïque de Perse devint sécheresse; sa sévérité, que rien ne tempère, vous attriste et vous effraie; sa concision outrée le rend obscur, et ses pensées trop pressées vous échappent. Aussi est-il arrivé que bien des gens, rebutés d'un auteur si pénible à étudier et si difficile à suivre, l'ont jugé avec humeur, et en ont parlé avec un mépris injuste. D'autres, qui l'estimaient en proportion de ce qu'il leur avait coûté à entendre, l'ont exalté outre mesure, comme on exagère le prix d'un trésor qu'on a découvert et qu'on croit posséder seul. Un Père de l'Église le jeta par terre, en disant: *Puisque tu ne veux pas être compris, reste-là.* Un autre jeta ses satires au feu, peut-être pour faire cette mauvaise pointe: *Brûlons-les pour les rendre claires.* Plusieurs savans, entre autres Scaliger, Meursius, Heinsius et Bayle n'ont été frappés que de son obscurité. D'autres l'ont mis au-dessus d'Horace et de Juvénal. Cherchons la vérité entre ces extrêmes, et quand nous aurons assez travaillé sur cet auteur pour le bien comprendre, nous serons de l'avis de Quintilien, qui dit de Perse: «Il a mérité beaucoup de gloire, et de vraie gloire.» C'est qu'en effet sa morale est excellente, et son esprit très-juste; qu'il a des beautés réelles, et propres au genre satirique; que son expression est quelquefois très-heureuse; que ses préceptes sont vraiment ceux d'un sage, et que plusieurs de ses vers ont été retenus comme des proverbes de morale. C'en est assez peut-être pour dédommager de la peine qu'il donne au lecteur qui veut le connaître; car c'en est une, et il faut d'abord avouer que c'est-là un défaut véritable. L'obscurité est toujours blâmable, puisqu'elle est directement opposée au but de tout auteur, qui est de répandre la lumière. On a dit pour le justifier, que, voulant attaquer Néron indirectement et sans trop s'exposer, il s'enveloppait à dessein; mais cette apologie est insuffisante. Elle ne pourrait regarder qu'un petit nombre de vers, où l'on croit, avec assez de vraisemblance, qu'il a voulu désigner le tyran; et l'obscurité de Perse, est partout à peu près égale. De plus, l'application plus ou moins incertaine de tel ou tel endroit ne rend pas la diction en elle-même plus difficile à expliquer. Il faut dire encore, à la louange de Perse, que ce n'est ni l'embarras de ses conceptions, ni la mauvaise logique, ni la recherche d'idées alambiquées qui jette des nuages sur son style; c'est la multiplicité des ellipses, la suppression des idées intermédiaires, l'usage fréquent des tropes les plus hardis, qui entassent dans un seul vers un trop grand nombre de rapports plus ou moins éloignés les uns des autres, et offrent à l'esprit trop d'objets à embrasser à la fois; c'est enfin la contexture même de ses satires, composées, le plus souvent d'un dialogue si brusque et si entrecoupé, qu'il faut une grande attention pour suivre les interlocuteurs, s'assurer quel est celui qui parle, suppléer les liaisons, et renouer un fil qui se rompt à tout moment. Mais quand ce travail est fait, on s'aperçoit que tout est

juste et conséquent, et l'on se plaint seulement que l'auteur ait eu une tournure d'esprit si extraordinaire, qu'on dirait qu'il ait trouvé trop commun d'être entendu, et qu'il n'ait voulu être que deviné. Mais, je le répète, il vaut la peine de l'être, et ceux qui ne savent pas sa langue, pourront, en lisant l'estimable traduction qu'en a faite M. Sélis, et les notes et les dissertations également instructives qu'il y a jointes, s'assurer que Perse est un écrivain d'un vrai mérite, et digne de l'honneur que lui a fait Boileau de lui emprunter plusieurs traits, plusieurs morceaux qui ne sont pas les moins heureux de ses satires. Tel est ce vers si connu :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

qui dans l'original ne tient que la moitié d'un vers. Telle est cette belle prosopopée de l'Avarice et de la Volupté, dont Boileau n'a imité que la moitié.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice : il est temps de marcher. —
Eh! laissez-moi :— debout ; —un moment ;—tu répliques ! —
A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —
N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire, après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.—
Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer. —
On n'en peut trop avoir, et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;
Eût on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meuble ni valet,
Parmi des tas de blé vivre de seigle et d'orge,
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge. —
Et pourquoi cette épargne enfin ? — L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutiles
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? Il faut partir : les matelots sont prêts.

Mais, dans Perse, pendant que l'Avarice éveille cet homme, de l'autre côté du lit, la Volupté l'exhorte à dormir sur l'une et l'autre oreille, en sorte que le malheureux ne sait à qui entendre. Le tableau est plus fort par ce contraste, et l'on ne sait pourquoi Despréaux ne l'a pas imité en entier. Une des singularités de Perse, c'est qu'il était admirateur passionné d'Horace. Il le caractérise fort bien dans un endroit de ses satires ; et dans une foule d'autres il se sert de ses idées, de manière à faire voir qu'il n'y avait point de lecture qui lui fût plus familière. C'est un exemple peut-être unique dans l'histoire littéraire, que cette espèce de commerce entre deux auteurs qui sont si loin de se ressembler. Perse a de quoi intéresser ceux à qui les qualités personnelles d'un auteur rendent encore ses ouvrages plus chers. Il avait de la naissance et de la fortune, deux moyens de séduction, surtout dans un siècle très-corrompu, et pourtant il s'adonna de bonne heure à la philosophie stoïcienne, qu'il étudia sous le célèbre Cornutus. Son maître devint bientôt son ami, et cette amitié est peinte avec des traits nobles et touchans dans une satire qu'il lui adresse. Cornutus sentit en homme sage tout le danger que courait son disciple s'il publiait ses satires sous un règne tel que celui de Néron; il l'engagea à les renfermer dans son porte-feuille. Cette réserve prudente et la pureté de ses mœurs ne le garantirent pas d'une mort prématurée. Il fut enlevé à vingt-huit ans, et par là il échappa du moins au chagrin que lui aurait causé la fin cruelle de Lucain, avec qui il était très-étroi-

tement lié. Il légua une somme considérable et sa bibliothèque à Cornutus, qui n'accepta que les livres. Ce philosophe ne voulut pas se charger de mettre au jour les poésies de Perse, quoiqu'il en eût fait ôter le nom de Néron, qui avait été remplacé par celui de Midas. Il pensait avec raison que c'est une imprudence inutile d'irriter un méchant homme, qu'on ne peut pas espérer de corriger. Cesius Bassus, poète lyrique, à qui Perse adresse aussi une de ses satires, fut plus hardi et plus heureux. Il les fit paraître, et quoiqu'il y eût quatre vers de Néron tournés en ridicule, son courage resta impuni. Pour achever l'éloge de Perse, il ne faut pas oublier qu'il fut l'ami de Thraséas, celui dont Tacite a dit que Néron résolut la perte, quand il voulut attaquer la vertu même. Nous en avons neuf Traductions en français, y compris celle que le P. Piètre a publiée à Paris, en l'an 8 (1799 ou 1800), et qui n'est pas sans mérite. Celle du P. Tarteron ne mérite pas d'être citée. L'abbé le Monnier en a publié une plus récente, qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une autre en 1776, in-8°, par Sélis; et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entre eux une espèce de petite guerre. On doit à M. Raoul, une traduction de Perse en vers français, Meaux, 1812, in-8°. La meilleure édition de ce poète est celle de Londres, 1647, in-8°, avec le Commentaire de Casaubon. On joint ordinairement ses *Satires* à celles de Juvénal; mais aucune de ces éditions n'est accompagnée d'un travail de critique, que cet auteur méritait autant que beaucoup d'autres qui lui sont inférieurs.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succéda à son père Philippe (*Voy.* ce mot), l'an 178 avant J.-C. Il hérita de la haine et des desseins de ce prince contre les Romains. Après s'être assuré de la couronne par la mort d'Antigonus, son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il battit l'armée romaine sur les bords du Pénée; mais, dans la suite, il fut entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul Émile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avait d'abord été très-sensible à son humiliation. L'ayant vu, après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrace; et, adressant la parole aux Romains qui l'environnaient, il leur dit: « Vous voyez devant vos yeux un exemple frappant de l'inconstance des choses humaines. C'est à vous, jeunes Romains, que je donne principalement cet avis. Convient-il après cela, quand nous jouissons de la prospérité, de traiter qui que ce soit avec hauteur et avec dureté, puisque nous ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour? Celui-là seul sera véritablement homme, dont le cœur ne s'enflera point dans la bonne fortune, ni ne s'abattra pas dans la mauvaise... » Persée mourut dans sa captivité quelques années après, vers l'an 168 avant J.-C.

PERSÉE, peintre de l'antiquité, élève d'Apelle, serait resté inconnu, si son maître ne lui avait adressé les *Traités* qu'il composa sur son art. Malheureusement tous ces livres ont été détruits, et personne ne daigna les transcrire, lorsque les arts tombèrent

en décadence chez les Grecs. Quelques statues des anciens sculpteurs peuvent encore nous faire connaître leurs principes; mais aucun des ouvrages des fameux peintres ne nous étant parvenu, nous sommes demeurés dans l'ignorance à cet égard.

PERSIA (Horace), jurisconsulte de Matéra qui vivait dans le 17ᵉ siècle, est auteur de ces ouvrages: I. *Consiliorum, sive juris responsorum civilium cum suis decisionibus semicenturia*, Neapoli, 1642, in-fol. II. *Consiliorum, sive juris responsorum criminalium cum suis decisionibus judicum tam ecclesiasticorum, quàm regularium et delegatorum in calce cujuslibet annotatis semicenturia*, Neapoli, 1640, in-fol. III. *Della vita di S. Vincenzo-Ferrerio; canzoni* 12, Trani, 1634, in-4°. IV. *Il mal marito, comedia*, Naples, 1627, in-12. V. *Il martirio di S. Dorotea*, en vers, Naples, 1627, in-12. VI. *Pompeo magno*, tragédie en vers, Naples, 1603, in-12.

PERSIANI (Horace), né à Florence, vers le commencement du 17ᵉ siècle, devint secrétaire de Charles-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse. Il est auteur de différentes poésies, tels que sonnets, madrigaux, etc., et de plusieurs drames en musique représentés et imprimés à Venise. On remarque, parmi ces derniers: *Le nozze di Teti e Peleo; Narciso ed Eco immortalati; gli amori di Giasone et d'Issipile*. Le premier de ces drames a été joué en 1639, et les deux autres en 1642. On voit par ces pièces que le but des auteurs et le goût du temps étaient de déployer toute la magnificence possible, et de fournir à la mécanique de quoi mettre en usage toutes ses ressources, même les plus dispendieuses.

PERSIO (Ascanio), né à Matera, dans le royaume de Naples, en 1554, fut appelé à Bologne, en 1586, pour remplir la chaire de la langue grecque. Il mourut dans cette ville, le 1ᵉʳ février 1610. On a de lui: *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana, con le più notabili antiche lingue, e principalmente con la greca*; l'indice, *di poemi d'Omero*, Bologne, 1592, in-8°. Il avait aussi commencé un *Vocabulaire italien*, auquel il ne put mettre la dernière main.

PERSON (Claude), médecin, né à Châlons-sur-Marne, exerça honorablement sa profession à Paris, où il est mort, en 1758, après y avoir publié des *Elémens d'anatomie raisonnée*, Paris, 1749, in-8°; ils eurent du succès dans le temps.

PERSONA (Gobelin), né en Westphalie en 1358, devint official de l'évêque de Paderborn, et mourut vers l'an 1420. Persona était fort versé dans l'étude des Pères et dans celle de l'histoire. Nous avons de lui un *Chronicon universale*, depuis Adam jusqu'en 1418. Henri Meibomius publia en 1599, in-fol., cet ouvrage qui est très-utile pour la connaissance des événemens qui se sont passés dans les 13ᵉ et 14ᵉ siècles, surtout en Allemagne. L'auteur avait plus de critique qu'on en avait de son temps. Il forme des doutes sur l'histoire des 11,000 vierges, de Sainte Ursule et de Sainte Catherine, et s'élève avec force et hardiesse contre les abus qui s'étaient glissés dans certaines églises.

PERSONA (Jean-Baptiste),

né à Bergame, mort dans la même ville en 1620 étudia avec succès les belles-lettres et la philosophie à Milan; prit ensuite le bonnet de docteur en la faculté de médecine de Padoue, et revint exercer son art dans sa patrie. On a de Persona : I. *In Galeni librum, cui titulus est : Quod animi mores, corporis temperiem sequuntur, commentarius singularis*, Bergomi, 1602, in-4°. II. *Scholia in Galeni tres libros de venæ sectione*, ibidem, 1611, in-4°. III. *Discursuum medicinalium unicus liber*, ibidem, 1603, in-4°. IV. *Noctes solitariæ, sive de iis quæ scientificè scripta sunt ab Homero in Odysseâ*, Venetiis, in-4°.

PERSONALI (Achille), de la Mirandole, dans le duché de Modène, célèbre jurisconsulte du 16e siècle, a publié : I. *Tractatus tres, scilicet de adipiscendâ possessione*, etc.; *de Interdicto*, etc., *de petitione hæreditatis*, Venetiis, 1572 et 1582, Coloniæ, 1596. II. *Corona quæstionum civilium et criminalium*, Francofurti, 1596, in-4°.

PERSONALI (François), de la même famille que le précédent, et comme lui jurisconsulte, fut podestat de Guastalla, où il mourut en 1624. Il a écrit : I. *Quæstiones practicantibus necessariæ*, Venetiis, 1585, in-4°. II. *De indiciis et torturâ, et quæstionibus cum tractatu de gabellis*, Venetiis, 1583; Francofurti, 1619, in-4°. III. *Consilia civilia et criminalia*, Venetiis, 1590, in-4°, etc.

PERSONNE. *Voyez* Roberval.

PERSUIS (... Loiseau de), compositeur de musique, né à Avignon, fit exécuter, en 1780, au concert spirituel plusieurs motets et l'oratorio intitulé: le *Passage de la mer Rouge*, qui eut un grand succès. Il devint, sous le gouvernement impérial, chef d'orchestre de l'Académie de musique et de la chapelle de l'empereur. Depuis la restauration, il fut nommé directeur-général de l'Académie royale de musique. Il y avait peu de temps qu'il s'était démis de cette place, lorsqu'il mourut le 19 décembre 1819. C'était un compositeur savant, mais sans verve et sans inspiration. Il a fait la musique du *Triomphe de Trajan*, avec M. Lesueur, et celle de la *Jérusalem délivrée*. Il a donné, à l'Opéra-comique : *Léonidas*, *Fanni Morna* ou *l'Ecossaise*, *le Fruit défendu*, *Marcel ou l'Héritier supposé*, et *Phanor et Angela*. On lui doit encore la musique de plusiurs ballets, entre autres de ceux d'*Ulysse*, de *Nina*, de l'*Epreuve villageoise* et du *Carnaval de Venise*. Persuis est aussi auteur du *Chant français*.

PERSYN (Regnier de), graveur, né à Amsterdam, en 1636, alla à Rome, et y grava avec Corneille Bloemaërt et quelques autres, les Statues du palais Giustiniani. Il nous a encore laissé le *portrait de Balthazar*, d'après Raphaël; celui de l'*Arioste*, d'après le Titien; la *Mort de Léandre*, sur les dessins de Sandrart; et plusieurs des *mois* de cet artiste, dont le reste a été exécuté par Falck et Suydarhoef.

PERTANA. *Voy.* Conto.

PERTI (Jacques-Antoine), né à Bologne, en 1656, fut un des plus grands professeurs de l'ancienne et célèbre école de musi-

que en Italie, et l'un des auteurs classiques pour la musique d'église; ses ouvrages en sont les règles et les modèles. Une harmonie mâle et fondée, une intelligence admirable dans l'arrangement des parties, et un art d'autant plus grand qu'il est caché, voilà les traits qui peignent cet illustre maître. Après avoir été au service des grands-ducs de Toscane, il passa à celui de l'empereur, où il resta presque toute sa vie. Léopold et Charles, qui avaient beaucoup d'estime pour lui, le comblèrent d'honneurs et de biens; le premier le nomma conseiller de cour, et le second lui accorda des biens considérables. Si ce compositeur n'eût pas été très-célèbre par ses belles compositions, il le serait devenu par son élève, le savant P. Martini de Bologne (*Voyez* Martini), dont le mérite, les connaissances, la science, les ouvrages, la réputation, font l'éloge du maître. Perti a aussi travaillé pour le théâtre, et ses ouvrages en ce genre s'élèvent au nombre de vingt-sept à trente; les principaux sont : ***Atide***, 1679; ***Marzio Coriolano***, 1683; ***Flavio***, 1686; ***Furio Camillo***, 1692; ***Il Venceslas***, 1708; ***Morte di Giesu***, Oratorio, 1718. Il est mort à Venise, en 1725.

PERTINAX (Publius-Helvius), né à Villa-Martis, près de la ville d'Albe, le 1er août 126, était fils d'un affranchi nommé Helvius, qui gagnait sa vie à cuire des briques. Pertinax fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres; il y fit tant de progrès, qu'il les enseigna dans la Ligurie avec réputation. Ayant pris ensuite le parti des armes, il s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables. Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur par les soldats prétoriens, le premier janvier 193. Le premier acte d'autorité qu'il fit, fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes qui insultaient hautement le peuple à Rome, et bravaient les citoyens. Il bannit aussi les délateurs qui s'étaient encore introduits de nouveau, à la faveur d'un ministère corrompu; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisait tolérer. Résolu d'imiter les deux Antonins, il exposa en vente tous les biens et tous les meubles du palais de Commode, qui étaient à ce prince en propre, et il rendit ceux qu'il avait usurpés sur des particuliers. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étaient du domaine impérial, disant qu'ils appartenaient à l'empire, et non à lui. Tous les fonds stériles que les empereurs possédaient en Italie et ailleurs, et qu'on appelait leur domaine, furent remis à ceux qui les voudraient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeaient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe. Il remit aussi au peuple tous les péages et les impôts qu'on levait sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avait envahi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de Commode, au moins ceux que leurs obscénités avaient trop fait connaître, et qui s'étaient enrichis par des voies malhonnêtes. Il réduisit à la moitié les dépenses ordinaires du palais : sa table était frugale. Cha-

eux voulant imiter le prince, les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chère était si modique au palais, que les convives n'y trouvaient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues (*Voyez* TITIANE); mais Dion et Hérodien, auteurs contemporains, ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faisait oublier la tyrannie de Commode, et revivre les vertus de Marc-Aurèle, lorsque les prétoriens, mécontens de ce qu'il leur faisait observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant : « Voilà ce que les prétoriens t'envoient !.... » Pertinax, père de son peuple, se voyant traité comme un tyran, pria le ciel de le venger. Ensuite s'enveloppant la tête avec sa robe, il tomba mort de diverses blessures, le 28 mars de l'an 193 de J.-C., après un règne de 87 jours. Il laissa un fils et une fille, qui vécurent dans la condition privée. Le sénat et le peuple se turent sur Pertinax, tant que Didier-Julien régna. Mais ayant eu la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'empire de Sévère, ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictait, et dont la vérité est prouvée par les faits. « Sous Pertinax, s'écriaient-ils à l'envi, nous avons vécu sans inquiétude, nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour nous un bon père, le père du sénat, le père de tous les gens de bien. » L'empereur Sévère fit lui-même son oraison funèbre; et voici, suivant un fragment de Dion, qui paraît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax : « La valeur guerrière dégénère facilement en férocité, et la sagesse politique en mollesse : Pertinax réunit ces deux vertus sans mélange des défauts qui souvent les accompagnent. Sagement hardi contre les ennemis du dehors et contre les séditieux, équitable, modéré envers les citoyens, et protecteur des bons, sa vertu ne se démentit point au faîte de la grandeur; soutenant avec dignité et sans enflure la majesté du rang suprême, jamais il ne le déshonora par la bassesse, jamais il ne se rendit odieux par l'orgueil; grave sans austérité, doux sans faiblesse, prudent sans finesse maligne, juste sans discussions scrupuleuses, économe sans avarice, magnanime sans fierté.... » Pertinax méritait en partie ces éloges, et fut le dernier de cette chaîne de bons princes, qui, ayant commencé à Vespasien, ne fut interrompue que par Domitien et Commode.. *Voyez* ANDRISCUS; DIDIER-JULIEN.

PERTUIS DE LA RIVIÈRE (PIERRE DE), né en Normandie, suivit long-temps la profession militaire, et finit ses jours à Port-Royal en 1668. Savant dans les langues anciennes, il a traduit beaucoup d'ouvrages pieux du latin et de l'espagnol, surtout plusieurs écrits de Sainte Thérèse.

PERUCCI (HORACE), peintre et architecte, né à Reggio, vers l'an 1548, et mort dans la même ville en 1624. Quelques-uns de ses tableaux existent encore dans cette ville. On a de lui un ouvrage intitulé *Porta d'architettura rustica*, que François Perucci, son fils, publia à Reggio, en 1634.

PERUCCI (François), prêtre, et protonotaire apostolique, fils du précédent, né à Reggio, et mort assassiné dans la même ville, le 13 janvier 1647, est connu par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Progimnasmi de Pensieri famigliari fra' complimenti misti ; centurie due*, Vérone, 1629. II. *Stato politico del principe*, Venise, 1633. III. *Pompe funebri di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1639.

PERUGIN (Pierre Vanucci, dit le), peintre, né à Pérouse, en 1446, dans la pauvreté, supporta avec patience les mauvais traitemens d'un maître chez qui il apprenait à dessiner ; beaucoup d'assiduité au travail et des dispositions naturelles, le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit des leçons auprès de Léonard de Vinci et d'André Verrochio. Ce peintre donna au Pérugin une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le Pérugin avait épousé une très-belle femme, qu'il aimait avec passion, et qui lui servait de modèle pour toutes les vierges. Les tableaux de ce peintre sont d'un fini précieux ; il a même de la servilité dans ses imitations ; mais il en résulte une exactitude dont on s'est trop souvent écarté depuis : son dessin est correct, mais froid ; ses draperies grandes et bien plissées, et sa couleur brillante. Cependant trop d'uniformité dans les tons, et des plans qui ne sont pas assez dégradés prouvent qu'il connaissait peu la perspective aérienne ; enfin si l'on trouve dans sa manière quelques restes de cette sécheresse gothique qu'il tenait de son siècle, on doit y remarquer la source de plusieurs beautés qui distinguèrent les ouvrages de son illustre élève. Le Pérugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, et à Pérouse sa patrie. Le Musée royal possède encore deux Tableaux du Pérugin, l'un représente *l'Apparition de Jésus ressuscité à Madeleine* ; *l'autre Jésus assis sur les genoux de sa mère*. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui tenait de l'avarice, le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartait point de sa maison que sa cassette ne le suivît. Tant de précautions lui devinrent préjudiciables : un filou s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin, et lui déroba son trésor, dont la perte lui causa la mort en 1524. Ce qui contribuera toujours à la gloire du Pérugin, c'est d'avoir eu le célèbre Raphaël pour disciple. Ce grand homme aida son maître dans plusieurs de ses travaux, et principalement dans ses grands tableaux à fresque de la chapelle Sixte à Rome ; on remarque que le maître avait beaucoup profité des exemples de son élève. Les tableaux de chevalet du Pérugin, sont dispersés dans presque tous les grands cabinets de l'Europe ; on en voyait quatre au Musée royal ; ils représentent des *Madones* avec différens *Saints*, et une *Ascension de Jésus-Christ*. Quelques personnes croient que cet artiste s'est peint dans ce tableau sous la figure de l'apôtre placé derrière S. Jean, et qui regarde le spectateur. On conserve aussi un portrait de Charles VIII, roi de France, que le Pérugin peignit après la bataille de Fornoue, que l'on voit dans le fond du tableau.

PERUSE (Jean de la), poète

français du 16e siècle, natif d'Angoulême, selon la Croix du Maine, et de Poitiers selon Du Verdier. Le premier de ces bibliographes nous apprend qu'étant venu à Paris, il se lia intimement avec Jodèle, et qu'il joua devant Henri II et sa cour, un rôle dans la tragédie de *Cléopâtre captive*, de ce premier dramatique français. Jehan de la Péruse mourut encore jeune à Poitiers, où il avait été faire un voyage en 1555. Il a laissé une tragédie de *Médée* en cinq actes, en vers, avec des chœurs, à laquelle il n'eut pas le temps de mettre la dernière main. Cette tragédie, traduite de Sénèque, fut représentée à Paris, et imprimée à Poitiers, in-4°, s. d. Claude Binet la fit réimprimer à Paris en 1573, in-16, avec quelques poésies du même auteur dont on a encore un recueil de poésies composées dans sa jeunesse, et publié à Tours, in-4°, s. d.

PERUSSEAU (SYLVAIN), jésuite, confesseur du dauphin, fils de Louis XV, et ensuite du roi, jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. On a de lui : I. L'*Oraison funèbre* du duc de Lorraine. II. *Panégyrique de Saint Louis.* III. *Sermons choisis*, deux vol. in-12, 1758. Il n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les graces et le ton intéressant de Massillon, mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant; un cœur sensible, une imagination vive; de l'ordre et de la justesse dans ses idées, une élocution aisée, noble, variée, qui n'est pas cependant toujours correcte.

PERUZZI (BALTHAZAR), peintre, ingénieur et architecte, né à Volterre en Toscane, d'un gentilhomme Florentin, en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin; mais son père l'ayant laissé sans biens, la peinture devint pour lui une ressource. Cet artiste, qui n'avait pas d'égal pour la perspective, s'appliqua ensuite à l'architecture, et construisit plusieurs beaux édifices *à Rome et à Bologne*, entre autres la porte de *Saint-Michel in Bosco*, dans cette dernière ville. La cathédrale de Carpi, dont il avait donné les dessins et le modèle, lui fit le plus grand honneur. Appelé à Sienne, il donna le plan des fortifications de cette ville. De retour à Rome, le pape Jules II l'employa dans son palais, et il fut choisi, par Léon X, pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit un très-beau modèle pour cet édifice. Ce modèle, qui ne fut point exécuté, se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, et mérite l'attention des artistes. Le beau mausolée d'Adrien VI, a été encore élevé sur les dessins de Peruzzi. Le même architecte bâtit à la *Longara* le petit palais, appelé depuis *la Farnésie*, la galerie où il a représenté la fable de Méduse et de Persée est très-curieuse, le Titien même en fut étonné. Peruzzi fit beaucoup de tableaux pour les églises, et fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. C'est à cet artiste qu'on doit le renouvellement des anciennes décorations de théâtre. Celles qu'il composa pour la *calandra* du cardinal Bibiena, furent admirées pour les effets de la perspective. Peruzzi eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée en 1527, par l'armée de Charles-Quint. Il fut fait prisonnier. Son air respectable l'ayant fait prendre pour un

prélat du premier rang, les soldats le maltraitèrent pour le forcer à découvrir ses prétendues richesses; enfin, ayant prouvé qu'il était peintre, son talent paya sa rançon; il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Cet artiste malheureux s'étant enfui à Sienne, fut entièrement dépouillé sur la route. Ayant été bien accueilli dans cette ville, il y éleva plusieurs édifices publics et particuliers; il donna aussi des preuves de son patriotisme, en refusant au pape de servir d'ingénieur au siége de Florence, sa ville natale. Cet artiste inépuisable donna aussi les dessins de plusieurs palais construits dans la Pouille pour les comtes Orsini. Le dernier de ses ouvrages, et en même temps le plus remarquable, comme le plus difficile, est le palais *Massimi*, près *Saint-Pantaléon*, à Rome. C'est dans ce terrain irrégulier, et d'une médiocre étendue, qu'il fit voir l'habileté d'un grand architecte; mais il n'eut pas la satisfaction de voir achever ce beau palais. Il est d'ordre dorique, et sa façade forme une enceinte ovale. On croit que Peruzzi fut empoisonné par quelques envieux de ses talens; il mourut à Rome, en 1536, âgé de plus de 55 ans. Cet artiste distingué fut enterré à la *Rotonde* à côté de Raphaël. Peruzzi fut toujours malheureux; il excella dans plusieurs arts, mena la conduite la plus régulière, et cependant il resta pauvre et il eut cela de commun avec de grands génies. Sa réputation s'accrut après sa mort, surtout quand il fallut continuer la basilique de Saint Pierre, où l'on trouva les plus grandes difficultés. C'est en partie sur les Anciens que ce grand artiste avait formé son goût, particulièrement sur Vitruve, dont il commenta les ouvrages; et dont il dessina même les figures. Entre plusieurs de ses tableaux on distingue la fameuse crèche. Les tableaux de chevalet de Peruzzi sont rares aujourd'hui, il n'y en a qu'un au Musée du Louvre; il représente *la Vierge couvrant d'un voile l'Enfant Jésus*. Cet habile artiste fut constamment occupé pendant sa vie, et s'il mourut dans la détresse c'est parce que la plupart de ceux pour qui il travaillait abusaient de sa modestie, qui l'empêchait de demander le prix que valaient ses ouvrages.

PESARESE. *Voyez* CANTARINI.

PESAY. *Voyez* PEZAY.

PESCAIRE. *Voyez* AVALOS.

PESCATORE (JEAN-BAPTISTE), sénateur et poète de Ravenne, mort dans cette ville en 1558, est auteur des ouvrages suivans: I. *La morte di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto*, etc., *canti* 40, Venise, 1548, 1549, 1550, 1551, in-4°, fig. Ces éditions sont rares. Ce poème a été traduit en français, par Gabriel Chappuis, Lyon, 1585, in-8°. II. *La Vendetta di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto*, etc., *canti* 25; Venise, 1557. III. *Nina*, comédie, Venise, 1557.

PESCENNIUS-NIGER (C. JUSTUS), gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions romaines le saluèrent empereur à Antioche, vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Il se proposa d'imiter Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle. Niger avait des vues, de la fermeté. La fortune ne l'enivra point; il dédai-

gna la flatterie. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : « Composez plutôt, lui dit Niger, l'éloge de quelque fameux capitaine qui soit mort, et retracez à nos yeux ses belles actions pour servir de modèle. C'est se moquer que d'encenser les vivans, surtout les princes, dont il y a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. Pour moi, je veux faire du bien pendant ma vie, et n'être loué qu'après ma mort... » Niger ne jouit pas long-temps de la puissance, il perdit plusieurs batailles contre Sévère, et enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J.-C. (*Voyez* CLÉMENT.) Ce prince, sorti d'une famille de chevaliers romains, né probablement à Aquinum, où son grand-père exerça l'emploi d'intendant des Césars, prit dans sa jeunesse quelque teinture des lettres. Se sentant plus de courage et d'ambition que de fortune, il se conduisit, dans les différens degrés de la milice, par lesquels il passa, de manière à mériter les éloges de Marc-Aurèle. Sous Commode, il se signala dans une guerre contre les barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des déserteurs qui avaient inondé les Gaules; et il y réussit si bien, que Sévère, alors gouverneur de la Lyonnaise, lui rendit auprès de l'empereur le plus glorieux témoignage, l'appelant un homme nécessaire à la république. Niger parvint au consulat par une voie honorable, c'est-à-dire sur la recommandation des officiers qui servaient sous ses ordres. Sa fermeté à maintenir la discipline était si connue, que Sévère lui-même, son ennemi déclaré et son vainqueur, le citait pour modèle à ceux auxquels il donnait le commandement des troupes. Jamais un soldat de Niger n'exigea d'un sujet de l'empire, ni bois, ni huile, ni corvée; ou si quelques-uns violèrent en ce point les défenses de leur général, ils en furent sévèrement punis. Il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats, qui avaient mangé une poule volée par l'un d'eux. Les murmures de l'armée l'ayant empêché de faire exécuter un ordre si sévère, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avait été enlevée; il les condamna de plus à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, et à se contenter d'eau et de nourritures froides, et leur donna des surveillans pour les contraindre d'observer la loi qu'il leur imposait..... Il se montrait ennemi déclaré de tout ce qui ressentait le luxe et la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats qui, pendant qu'on était en marche pour aller à l'ennemi, buvaient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toutes pièces d'argenterie dans le camp. Il disait que la vaisselle de bois devait suffire, et qu'il ne fallait pas que les barbares, s'ils venaient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffrait point de boulanger dans l'armée durant les expéditions, et réduisait au biscuit les soldats et les officiers. Il proscrivit le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage. On peut juger qu'une telle réforme déplaisait beaucoup aux troupes. Mais Niger tint ferme, et des soldats qui gardaient les

frontières de l'Égypte, lui ayant demandé du vin : « Que dites-vous, leur répondit-il ? Vous avez le Nil, et le vin vous est nécessaire! » « Dans une autre occasion, des troupes vaincues par les Sarrasins, s'excusèrent sur l'épuisement de leurs forces. « Belle raison, leur dit-il, vos vainqueurs ne boivent que de l'eau!..... », et il ne prescrivit rien, qu'il ne le pratiquât lui-même. Il sut à la fin se faire craindre des soldats, et aimer des peuples.

PESCETTI (Orlando), né à Marradi, château de Toscane, vivait sous le règne du grand-duc Côme II, et enseigna la grammaire à Vérone. Le mépris qu'il témoignait pour le Tasse, engagea une querelle littéraire avec Paul Beni ; on écrivit de part et d'autre avec plus d'animosité que de raison et de jugement. On a de Pescetti : *La Regina pastorella ; Cæsare*, tragédie ; des *Proverbes*, etc. — Quirino Pescetti, son fils, né à Vérone, en 1624, publia les *Dialogues sur l'honneur*, que son père avait laissés inédits.

PESCETTI (Jean-Baptiste), né à Venise, élève de Lotti, et l'un des plus célèbres compositeurs de l'école moderne d'Italie, a fait de très-belle musique pour l'église et pour le théâtre. Le caractère distinctif de ce maître est la plus grande facilité d'exécution, sans que la composition en ait pour cela moins de correction et d'expression. Sa facilité fut extrême : la nature lui dicta les chants les plus simples et les plus mélodieux. Presqu'en sortant de l'école, Pescetti fit exécuter son premier *Oratorio* à Venise ; Hasse, qui l'entendit, fut surpris de la beauté de la composition : il avoua que la nature avait abrégé au jeune Vénitien le chemin de son art. Après avoir resté long-temps en Angleterre, Pescetti revint terminer sa carrière dans sa patrie, où il est mort en 1758. Parmi ses ouvrages on estime principalement : I. *Dorinda*, de Benedetto Marcello, 1729. II. *Alessandro nell' Indie*, de Metastase, 1739. III. *Tullo Ostilio*, 1740. IV. *Narcisso al fonte*, cantate. V. *La Cantatrice*. VI. *Ezio*, 1747, encore de Metastase, etc.

PESCHIER (Louis du), avocat au parlement de Paris, sa patrie : jaloux de la réputation que Balzac s'était acquise, il publia, en 1629, in-8°, sous le nom de du Bary, célèbre marchand d'orviétan, une satire intitulée *La Comédie des Comédies*, qu'il annonça être traduite de l'italien, en langage de l'orateur français. Du Peschier y employa presque partout les propres expressions, l'éloquence ampoulée, et les hyperboles de Balzac, à peu près comme on a fait dans l'oraison funèbre de Torsac. Un ami de l'auteur attaqué, voulant se venger du satirique, publia, et fit imprimer à Lyon, en 1630, in-12, *l'Amphitrite*, ou le Théâtre renversé de la Comédie des comédies abattues, qui renferme un examen critique de ladite critique, dans lequel il justifie son ami de tous les ridicules qu'on lui avait supposés. L'auteur de la Bibliothèque des théâtres s'est trompé, lorsqu'il a dit que cette comédie était de René Barry, sous le nom de du Peschier. On a encore de cet avocat plusieurs Mémoires qui étaient fort estimés de son temps.

PESCHIULLI (André), né à Corigliano, au royaume de Na-

ples, le 31 décembre 1601, après avoir fait ses premières études à Nardo, retourna dans sa patrie, où il apprit, sous son père, la langue grecque, la philosophie, le droit et la théologie. Il demeura ensuite à Naples en qualité de secrétaire de D. Ferrante de' Monti. Mais celui-ci ayant été obligé de sortir de la Sicile, où il était accusé de vouloir soulever le peuple, Peschiulli le suivit; mais craignant de partager la disgrace de son patron, qui avait été arrêté, il passa à Corfou, où il enseigna la philosophie et la langue grecque; de là il se rendit à Venise, à Gênes, et enfin à Rome. Il mourut dans cette dernière ville, le 9 janvier 1691. On a de lui: I. *Lo Specchio de' principi, poesia per il cardinal Giacomo Rospigliosi*, Rome, 1668. II. *Il Tisi, ode Panegirica*, etc., Gênes, 1648. III. *Il Polluce, ode panegirica*, etc., Gênes, 1652.

PÉSENTIUS DE BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de trente ans; l'étendue de ses connaissances dans la langue sainte, lui procura les moyens de convertir un grand nombre de juifs. Il mourut en 1637. On a de lui une multitude d'ouvrages; tels sont: I. *Sat Elisei viri divini, sive dictionarium hebraicum*, etc., 4 vol. in-fol. II. *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol. III. *Anatomia alphabeti hebraici*, 1 vol. in-fol. IV. *Lectiones de antiquitate, nobilitate, necessitate ac facilitate S. Linguæ*, 1 volume, et quantité d'autres sur le même sujet.

PESNE (Jean), né à Paris, vers 1624, grava plusieurs estampes, d'après les tableaux du Poussin et de Raphaël. Il s'attachait à rendre le caractère des originaux qu'il copiait, attention sans laquelle le spectateur a bien de la peine à distinguer le goût, le style du maître, que l'estampe doit retracer. Ce graveur mourut en 1700, à 77 ans.

PESNE (Antoine), neveu du précédent, petit-neveu et élève de Lafosse; né à Paris en 1683, mort à Berlin en 1743, était premier peintre du roi de Prusse. Le Musée du Louvre possède un tableau de cet artiste: c'est le portrait du chevalier Fleugels, peintre-directeur de l'Académie de Rome: c'est son morceau de réception à l'Académie royale.

PESSELIER (Joseph), membre des Académies de Nanci, d'Amiens, de Rouen et d'Angers, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1712, d'une famille honnête, eut un emploi dans les fermes du roi, qu'il concilia avec l'amour des arts et de la littérature. Pesselier commença à travailler pour le théâtre en 1737, et donna trois comédies: I. *La Mascarade du Parnasse*, Paris, 1731, in-8°. II. *L'École du temps*, pièce qui fut applaudie pour la légèreté du style et les agrémens de la versification, mais dans laquelle on souhaiterait plus d'unité dans le dessin, et moins de longueurs. III. *Ésope au Parnasse*, petite comédie estimable par la facilité de l'expression, et le goût qui la distingue. Ces pièces se trouvent rassemblées dans un volume in-8 avec quelques autres petits ouvrages du même auteur. On a encore de lui: I. Des *Fables*, Paris, 1748, in-8°, dont quelques-

unes sont remarquables pour leurs moralités; mais l'esprit y domine et nuit à cette naïveté, et aux grâces simples et ingénieuses que ce genre exige. II. *Idée générale des finances*, 1756, in-fol. III. *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'Impôt*, Paris, 1761, in-12. IV. *Esprit de Montaigne*, 1753, 2 vol. in-12. Il ne faut pas confondre Pesselier avec trois autres rédacteurs qui avaient fait sans esprit l'Esprit de Montaigne. Il y a du choix dans ce recueil; mais l'auteur n'y ayant fait entrer aucun des traits historiques qui servent d'appui aux pensées du philosophe gascon, ses Essais plairont plus que son esprit. V. Des éditions des *Théâtres d'Autereau* et de *Fagan*: ce dernier a paru en 1760, 4 vol. in-12. VI. *Lettres sur l'éducation*, Paris, 1762, en 2 vol. in-12. Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, soit en prose, soit en vers; des sentimens rendus quelquefois avec énergie; et plus souvent avec finesse; plus d'esprit que de talent, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, voilà ce qui caractérise cet écrivain. Il eût acquis plus de réputation dans la république des lettres, si le desir de se rendre utile à sa famille et à ses amis, ne l'eût engagé à donner la plus grande partie de son temps à des occupations plus sérieuses. Il mourut en 1763.

PESTALOZZI (Jérôme), né à Lyon, médecin de l'hôpital de cette ville, où il acquit de grandes lumières, forma un très-beau cabinet d'histoire naturelle, qu'il légua à l'Académie de sa ville natale. Il publia: I. Une *Dissertation sur l'eau de mille-fleurs*. II. Une autre sur *Jonas dans le ventre de la baleine*. III. *Avis de précaution sur la peste*. IV. Une *Dissertation* sur le même sujet, qui remporta le prix de l'Académie de Bordeaux, en 1722. V. *Opuscules sur la contagion de Marseille*, 2 vol. in-12. Il mourut en 1762.

PESTEL (Frédéric-Guillaume), appelé, en 1763, de l'université de Rintel en Westphalie, à Leyde, pour professer le droit public et privé, honora sa chaire par son enseignement libéral et lumineux, depuis cette époque, jusqu'en 1795. Il est mort dans cette dernière ville en 1805. Ses principaux ouvrages sont, ses *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plusieurs éditions, et qui ont été traduits en français par Kerroux, et son traité *De republicâ batavâ*. Il a prononcé des discours académiques: *De damnis, ex neglectu juris publici in civitates redundantibus*, en 1763; *de communi bono, lege civitatum primâ*, en 1765; *de differentiis præcipuis veteris et recentioris gentium Europæarum politiæ*, en 1777; *de fructibus qui ex jurisprudentiâ perfectiori ad populos Europæos seculo XVIII pervenerunt*, en 1788.

PETAU (Denis), en latin *Petavius*, né à Orléans, en 1583, entré dans la société des jésuites en 1605, à l'âge de 22 ans, régenta la rhétorique, puis la théologie dans leur collége de Paris, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui

éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe. Sa réputation lui procura une invitation à laquelle il refusa de se prêter. Philippe IV, roi d'Espagne, le demanda au père général, pour remplir une chaire de son collége impérial de Madrid. Le P. Petau répondit à son supérieur qu'il était soumis à toutes ses volontés; mais que son tempérament ne s'accommodait point du climat de l'Espagne: le général ne crut point devoir insister. Si le P. Petau avait eu plus de santé, il était perdu pour la France et pour la littérature. Qu'aurait-il pu faire dans un pays où l'on ne trouvait ni livres, excepté ceux qu'un savant ne doit pas lire, ni ouvriers qui sussent imprimer deux mots de latin; et où la formalité soumettait les écrits à la censure de gens incapables de les entendre, et dès lors intéressés à les supprimer? Le poste destiné au P. Petau fut rempli par François Macedo, Portugais. Délivré de cet embarras, Petau se remit à ses études. (Mémoires de Niceron, tome 37.) Urbain VIII, à qui il avait dédié sa paraphrase des Psaumes en vers grecs, voulut, en 1639, l'attirer à Rome; et le dessein de ce pontife, ami des lettres, et admirateur du savant jésuite, était de l'honorer de la pourpre. Mais Urbain ne réussit pas mieux que Philippe IV, et rien ne put détacher Petau de sa cellule du collége de Clermont. Il mourut le 11 décembre 1652. Le médecin Gui Patin lui ayant annoncé qu'il avait peu d'instans à vivre, Petau en parut joyeux, et s'étant fait apporter un exemplaire de son *Rationarium temporum*, il le lui remit, en disant: « Je vous dois ce présent pour la bonne nouvelle que vous me donnez. » Son caractère plein de feu le jeta dans plusieurs disputes, et il les soutint avec chaleur. Il combattait volontiers, et n'était pas fâché de faire la guerre à des rivaux dignes de lui. On ne lit plus les satires violentes que Saumaise et lui lancèrent l'un contre l'autre. Le mérite de ce jésuite ne se bornait pas à l'érudition qui n'a de prix que par l'usage qu'on en sait faire. Ses écrits sont pleins d'agrémens, lorsqu'il n'y a point répandu le fiel; on y trouve l'homme d'esprit et l'homme de goût, une critique juste, une science profonde, une littérature choisie, et surtout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron; en vers, il sait imiter Virgile. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'était par plaisanterie qu'un tel disciple l'avait demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avait des relations avec presque tous les savans de l'Europe, et répondait exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte le plus frivole. Ses principaux ouvrages sont: I. *De doctrinâ temporum*, en 2 vol. in-folio, Anvers, et avec son *Uranologion*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-folio; livre dans lequel il perce, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile, et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avait fait avant lui. L'auteur

les composa pour redresser les écarts de Scaliger. II. *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. Lenglet du Fresnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1703, 3 vol. in-12. « C'est, selon Drouet, continuateur de la *Méthode d'étudier l'Histoire* de Lenglet, de toutes les éditions la moins estimée. Le texte du P. Petau y fourmille de fautes, et les additions qu'on y a jointes ne méritent pas d'accompagner un ouvrage aussi exact que celui du jésuite. Ce sont de pures compilations, dont le système ne se rapporte point à celui de ce père. » Jacques Perizonius a donné une édition du *Rationarium temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8°, avec des supplémens, que les savans préfèrent à celle de Lenglet. Petau y abrége son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'Histoire universelle. On trouve dans la dernière partie, des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. Moreau de Mautour et l'abbé Dupin ont traduit cet ouvrage, Paris, 1708 et 1715, en 5 vol. in-12. On a encore une traduction par Collin, Paris, 1682, 3 vol. in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. Bossuet estimait beaucoup le *Rationarium temporum*, et en a fait un grand usage dans son Discours sur l'Histoire universelle. III. *Dogmata theologica*, en 5 vol. in-folio, Paris, 1644, et 1650; et réimprimés à Amsterdam, avec des notes, 1763; à Anvers, 1700, 6 tomes, en 3 vol. in-fol.; et à Florence, 1722, 6 tomes, en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage l'a fait appeler par Muratori, le restaurateur de la théologie dogmatique. Quelques théologiens protestans en ont fait un si grand cas, qu'ils l'ont fait imprimer pour leur usage. « Il y a dans cet ouvrage, dit l'abbé Duguet, une grande érudition, sans élévation néanmoins, et avec le mélange de plusieurs choses douteuses ou fausses, que l'expérience et le discernement feront remarquer. » Mais le P. Petau, dans la préface de son deuxième volume, expliqua ces choses que l'abbé Duguet avait en vue, et se rétracta même sur quelques-unes. IV. Les *Psaumes* traduits en vers grecs, in-12, 1637. Qui croirait que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avait d'autre parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version si supérieurement versifiée, et que Grotius voulait toujours avoir sur sa table, n'est pas exempte de défauts. On y chercherait en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Le savant jésuite ne connaissait guère l'essence ni la construction de l'ode. V. *De ecclesiasticâ hierarchiâ*, 1643, in-folio. VI. De savantes éditions des Œuvres de Synesius, de Thémistius, de Nicéphore, de Saint Épiphane, de l'empereur Julien, etc. VII. Plusieurs écrits contre Saumaise, la Peyre, etc. Ceux qui souhaiteront connaître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre jésuite, peuvent consulter l'éloge que le P. Oudin en a fait imprimer dans le tome 37e des Mémoires littéraires du P. Nicéron.

PETAU (Paul), né à Orléans, conseiller au parlement de Paris en 1588, mort en 1614, étudia les lois et les belles-lettres anciennes, les premières par devoir, et les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence ne mérite guère d'être cité. Quelques personnes lui ont fait l'honneur de la découverte de l'étymologie du nom de Huguenots, donné aux réformés en France. Il rapporte cette dénomination, dit-on, à une monnaie appelée à peu près ainsi, et comme cette monnaie était d'une très-petite valeur dans son temps, et que les protestans, ajoute-t-il, ne valent pas mieux, on les appela de ce nom. Il est aujourd'hui presque hors de doute que ce sobriquet a une origine allemande. Il leur vient du mot *Eignossen*, qui signifie associés. Les protestans prirent ce nom en Suisse, d'où, selon toute apparence, il a passé en France. Nous avons de Petau, en matière d'antiquités, quelques traités. Le principal parut à Paris, en 1610, in-4°, sous ce titre modeste, *Antiquariæ supellectilis portiuncula*, etc. On estime aussi les deux suivans, I. *Veterum nummorum γνώρισμα*, Paris, 1610, in-4°; ouvrage qui fait suite au précédent. II. *De Nithardo, Caroli Magni nepote breve syntagma*, Paris, 1613, in-fol et in-4°, dans lequel on trouve quelques recherches curieuses. On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers, faisant allusion à son nom.

Cum nova tot quærant, non nisi prisca Peto.

— Son fils Alexandre Petau, conseiller au parlement de Paris en 1628, aima les livres, et eut une bibliothèque curieuse, dont le catalogue a été publié.

PETER ou **PIERRE**, communément appelé l'*Enfant sauvage*, trouvé en 1725 dans les bois qui environnent Hameln en Hanovre, est mort en 1785. Il pouvait avoir douze ans, lorsqu'il fut pris, et il avait vécu très-long-temps de l'écorce des arbres, de leurs feuilles et de leurs fruits. On n'a jamais pu savoir au juste combien de temps Péter avait passé dans cet état. Il avait encore au cou les restes d'un collet de chemise. L'année qui suivit celle où on avait trouvé ce sauvage, la reine Caroline le fit conduire en Angleterre; mais jamais on ne parvint à le faire parler. Il fut mis entre les mains d'un fermier de North-Church, au comté d'Hertford, et le gouvernement lui fit une pension viagère de 35 livres sterling. Ce malheureux, qui avait mené si long-temps une vie toute sauvage, était tout près de l'imbécillité; mais il était d'un caractère doux et ne faisait aucun mal.

PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, né en 1658, servit d'abord dans la marine, et fut un de ceux qui déterminèrent Guillaume d'Orange à passer en Angleterre. Il eut la confiance de ce prince et celle de la reine Anne, qui l'employèrent comme homme de guerre et homme d'état. Il se signala en 1705 en Espagne à la tête des troupes envoyées au secours de l'archiduc Charles. Ayant assiégé Barcelonne avec une armée qui n'était guère plus nombreuse que la garnison, et le siége traînant en longueur, il ordonna à son armée de se rembar-

quer. Il apprit dans le moment que le prince de Darmstadt qui commandait les Allemands, venait d'être tué; à cette nouvelle, il change de sentiment, et presse la reddition d'une place dont personne ne peut partager la gloire avec lui. Le fort est pris; la ville capitule; le vice-roi parle à Peterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient point encore signés, quand on entend tout d'un coup des cris et des hurlemens. « Vous nous trahissez, dit le vice-roi à Peterborough! Nous capitulons avec bonne foi, et voilà les Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent et ils violent. » Vous vous méprenez, répondit milord Peterborough; il faut que ce soit des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville; c'est de me laisser entrer sur-le-champ avec mes Anglais. J'apaiserai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation. » Il parlait d'un ton de vérité et de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers: il trouve des Allemands et des Catalans qui saccageaient les maisons des principaux citoyens, il les chasse, il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient. Il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être outragée; il la rend à son mari. Enfin ayant tout apaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Non moins heureux l'année suivante, il força le maréchal de Tessé d'abandonner le camp qu'il avait devant cette ville, avec près de cent pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandans. Sur les plaintes de l'Archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avait chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé, en 1710, 1712 et 1713, en qualité d'ambassadeur à Vienne et dans diverses cours d'Italie; et partout il donna des preuves de son intelligence, aussi remarquable que celles de son courage dans les armées. Il s'était trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection d'un empereur. Sa santé s'étant dérangée, il fit le voyage de Portugal, dans la vue de la rétablir par le changement d'air; mais il trouva le terme de sa carrière en passant de Lisbonne à Londres, le 25 octobre 1735. Le comte de Peterborough était brave, généreux, humain, altier et ambitieux. On l'a comparé à ce héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. Il était galant comme Amadis, mais plus expéditif dans ses voyages; car il disait « qu'il était l'homme de l'Europe qui avait vu le plus de rois, et le plus de postillons. Né avec toute l'ardeur du courage, il avait fait dès l'enfance des actions que tout autre que Charles XII n'aurait pu égaler. Quelqu'un le louait un jour, de ce que rien ne l'avait jamais effrayé: « Montrez-moi, dit-il, un danger que je croie inévitable, vous verrez que j'ai autant de peur qu'un autre. » Il parlait avec la

même hardiesse qu'il agissait. Après la bataille d'Almanza, gagnée en 1707 par les Français contre les Anglais, au sujet des prétentions de Philippe V, et de l'Archiduc à la couronne d'Espagne, bataille à laquelle aucun de ces deux princes ne fut présent, le comte de Peterborough, singulier en tout et d'un esprit très-républicain, s'écria : « Qu'on était bien bon de se battre pour eux ! » Ce fut ce qu'il manda au maréchal de Tessé ; et il ajoutait avec une fierté peu convenable, « qu'il n'y avait que des esclaves qui combattissent pour un homme, et qu'il fallait combattre pour une nation. » Ce comte était l'ennemi déclaré du duc de Marlborough, qui passait pour aimer beaucoup l'argent. L'un et l'autre étaient d'une figure avantageuse et d'une égale valeur ; mais Peterborough gâta ses plus belles actions par des rodomontades et des écarts d'esprit ; au lieu que Marlborough conserva toujours le sang-froid de la raison au milieu de l'action la plus vive, et sut cacher son amour-propre après la victoire. *Voyez* MARLBOROUGH, à la fin de l'article.

* PETERFFI (CHARLES), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnau, et la philosophie à Vienne. Il se consacra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno 1016, usque ad annum 1715*, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques des rois de Hongrie et des légats du Saint-Siége. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent des anciens monumens ; mais la partialité qui y règne en affaiblit le mérite, et on reprocha à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires ; ce qui lui occasiona beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERKIN. *Voyez* PERKIN.

* PETERMANN (ANDRÉ), né à Werben en Basse-Saxe, l'an 1649, reçu docteur en la faculté de médecine d'Altorf, obtint à Leipsick, d'abord, la chaire d'anatomie et de chirurgie, puis celle de professeur extraordinaire, et en 1691, la charge de professeur ordinaire. Il les remplit toutes avec distinction. Pétermann, mort en 1703, excella dans la pratique des accouchemens, matière sur laquelle il écrivit en allemand un ouvrage estimé. On a encore de lui : I. *Brevissima manuductio ad praxim medicam*, Lipsiæ, 1706, 1750, in-8°. II. *Observationes medicæ*, ibidem, 1707, in-8°. III. *Chymia*, ibidem, 1708, in-4° et in-8°. On doit l'édition de ces ouvrages à Benjamin-Benoit Petermann son fils, aussi médecin à Leipsick.

PETERNEEFS. *Voyez* NEEFS (Peter).

PETERS (FRANÇOIS-LUCAS), peintre de paysages, né à Mechlin, en 1606, mort en 1651, fut disciple de Gérard Segers. L'archiduc Léopold, qui faisait grand cas des talens de cet artiste, l'employa beaucoup.

PETERS (HUGUES), ministre de Salem, dans le Massachussetts, aux Etats-Unis d'Amérique, né en 1599, à Fowey dans le pays de Cornwal, fut instruit au collége

de la Trinité à Cambrigde, où on le reçut maître-ès-arts en 1622. Il prêcha avec beaucoup de succès; mais, ayant été tourmenté comme non-conformiste, il se retira en Hollande, où il demeura cinq à six ans, et arriva en Amérique avec Richard Mather au mois d'août 1635. Il se chargea de l'église de Salem, le 21 décembre 1636, désapprouva les erreurs de Williams qui avait été ministre avant lui, et excommunia les adhérens de son prédécesseur. Ayant été jugé très-capable d'obtenir de l'Angleterre une diminution dans les droits d'accise, et quelques modifications avantageuses au commerce, il y fut envoyé par le conseil général avec MM. Welde et Hibbins, en 1641, et ne retourna jamais en Amérique. Il soutint avec chaleur le parlement lorsque la guerre civile s'alluma en Angleterre, et ses prédications furent utiles à son parti. Burnet avance même qu'il pressa la condamnation du roi avec la barbarie d'un inquisiteur. Peters soutient au contraire dans son testament qu'il s'y opposa. Cromwel le chargea de donner aux ministres les permissions d'exercer les fonctions de leur culte, et quoiqu'il fût tout-à-fait étranger aux affaires judiciaires, il le nomma l'un des commissaires pour la réforme des lois. Après la restauration, il fut mis en jugement et condamné pour avoir conspiré avec Cromwel et contribué à la mort du roi. Il fut exécuté, le 16 octobre 1660, à l'âge de 61 ans. Peters a publié un sermon prêché en 1646 devant les deux chambres du parlement. *Dernier compte rendu de la guerre d'Angleterre. Un mot aux armées* en 1647. *Bonne besogne pour un bon magistrat, ou court chemin pour arriver à un profond repos*, 1651. Le but du dernier ouvrage est de proposer la destruction de toutes les lois anciennes, et d'engager à jeter au feu toutes les annales et les titres renfermés dans les tours de Londres, comme étant les mémoires authentiques de la tyrannie: on voit que l'esprit humain tourne autour des mêmes erreurs; il voulait faire *table rase. Legs d'un père mourant à son fils unique*, in-8°, 1660 et 1717. On en a parlé avec avantage; il est conservé dans la Nouvelle-Angleterre dans la librairie établie par Prince de Boston. (Voyez *Vie de Peters, par Young*, histoire anonyme, 1751. Collection hist. Magnalia.)

PETERS (BONAVENTURE), né à Anvers, en 1614, et mort dans la même ville, en 1652, poète et peintre célèbre, nous a laissé des morceaux précieux dans le genre terrible. Les vaisseaux frappés de la foudre et brisés contre les écueils, les tempêtes, les incendies, furent les sujets sur lesquels il s'exerça.—Il eut un frère, nommé JEAN PETERS, né en 1625, qui travailla dans le même genre, et dont les tableaux sont d'une vérité qui fait frémir. Sa touche est fine, son coloris bien entendu. On ignore l'année de sa mort.

PETERS (le Père), jésuite, était le confesseur et le conseil de Jacques II, roi d'Angleterre. Ce prince le congédia en 1688, parce qu'on le regardait comme l'auteur des troubles qui agitaient alors le royaume. « Le jésuite Peters, dit Burnet, était le plus ardent des directeurs du roi et le plus écouté. Cet homme, sorti d'une famille de la première no-

blesse, n'avait aucun savoir, et ne s'était fait estimer que par sa bigoterie et par son audace. » Quoique Burnet ne soit pas toujours croyable, il est certain que le P. Peters n'était pas l'homme qu'il fallait à Jacques II dans les circonstances critiques où il se trouva.

PETERSEN (Jean-Guillaume), ecclésiastique allemand, né à Osnabruck, en 1649, étudia à Lubeck, à Giessen et à Rostock. En 1677, il fut nommé professeur de poésie dans cette dernière université; et peu de temps après il fut appelé à Hanovre pour y exercer le pastorat : il passa de là dans l'évêché de Lubeck; dont il fut surintendant. C'était un homme d'un caractère recommandable, mais d'une imagination facile à exalter; il adopta d'abord les rêveries des millénaires, et ensuite s'érigea en prophète, et s'associa dans ce ministère Jeanne-Eléonore de Merlau, sa femme. Un des dogmes qu'ils disaient leur avoir été révélés, était celui qu'ils appelaient le *rétablissement de toutes choses.* Par là ils entendaient que les damnés et les démons se repentiraient un jour, et obtiendraient grace par la vertu de la mort de J.-C. Ils enseignaient un état mitoyen, où les ames des bons et des méchans se trouvent, selon eux, après la mort. Ils regardaient aussi comme indifférent, ou à peu près, à quelle secte du christianisme on fût attaché quant aux dogmes et au culte. Il fut déposé de ses fonctions pastorales en 1692. Il mourut dans une terre qu'il avait achetée près de Magdebourg. Nous avons sa *Vie* écrite en allemand par lui-même, et imprimée pour la première fois en 1717, in-8°. Sa femme y ajouta la sienne en 1718.

PETERSEN (Henri), pasteur réformé, né en Suisse, fit ses études à Strasbourg, et s'établit dans cette ville, où il embrassa le ministère évangélique, et se livra avec ardeur à la culture des sciences physiques et naturelles. Il devint président du consistoire réformé de Strasbourg, et professeur de physique dans la même ville. Il avait une grande réputation comme prédicateur, et se faisait remarquer par une sage tolérance; il est mort à Strasbourg, vers la fin de l'année 1820, âgé de 55 ans. On a de lui : I. *Prière d'inauguration de la chapelle de l'atelier de travail à Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8°. II. *Souvenir consacré à la mémoire de Beessig*, (en allemand), Strasbourg, in-8°, 2 feuilles et demie. (Voyez *la Revue encyclopédique*, tom 8, pag. 651.)

PETIET (Claude), membre du sénat de l'empire, né à Châtillon-sur-Seine, le 9 février 1749, se destina de bonne heure aux travaux de l'administration. Après avoir servi quelque temps dans la gendarmerie, il fut pourvu d'une charge de commissaire des guerres, et nommé subdélégué-général de l'intendance de Bretagne, pendant 20 ans. Il eut une part considérable aux affaires de cette grande province, et fut constamment investi de la confiance des chefs de l'administration et de l'estime des administrés. Il était à Nantes, lorsque cette ville repoussa l'armée des Vendéens. Le général en chef, qui avait si bien défendu la ville, se plut à rendre un témoignage public au dévouement que Petiet avait montré dans un

moment aussi critique. Quelques jours après, partant de Nantes sans escorte, il est surpris par un détachement ennemi. On l'arrête, on le met en joue, on l'interroge, il se nomme ; et, à son nom, les armes tombent, la haine s'oublie, la bienveillance renaît ; et ces furieux, prêts à l'immoler, respectent en lui l'homme de bien, qu'ils ne connaissaient que par la réputation de sa justice et de sa bienfaisance. » Aussitôt que le peuple eut à nommer de nouveaux représentans, Petiet fut élu par le département d'Ille-et-Vilaine, pour siéger au conseil des Anciens. Mais à peine y avait-il pris place, que le gouvernement que l'on venait d'établir, l'appela au ministère de la guerre, dans les circonstances les plus difficiles peut-être où ce ministère se fût jamais trouvé. Le désordre était au comble ; l'armée était sans organisation ; l'emploi immodéré des réquisitions avait épuisé toutes les ressources ; la monnaie était sans valeur ; dans les nominations aux places, on n'avait eu égard qu'au zèle, et ce zèle même n'avait pas toujours été vrai ; les places étaient obstruées et non remplies. Le nouveau ministre sentait le besoin de tout renouveler ; mais aussi il connaissait le danger d'en laisser soupçonner le dessein. Ce fut par degrés qu'il voulut que l'ordre commençât à renaître ; la comptabilité devint plus sévère ; le passage du papier-monnaie à la monnaie réelle eut lieu sans compromettre ni le trésor public, par l'excès des dépenses, ni l'existence des fonctionnaires, par le retard des paiemens ; les choix inconsidérés que les administrations précédentes avaient été forcées de faire, furent à peu près réparées ; et le ministre eut le premier la gloire de soumettre, après une année d'exercice, le tableau de ses opérations au jugement de ses concitoyens. Après un ministère de deux ans, Petiet se retira sans titres, sans fortune, au sein de sa famille, destinant à l'éducation de ses enfans des jours que ne réclamait pas sa patrie. Un nouveau témoignage d'estime publique vint néanmoins l'arracher à ses douces occupations : l'assemblée électorale du département de la Seine l'élut unanimement au conseil des Cinq-cents. Au 18 brumaire, Napoléon appela dans son conseil celui que la voix publique lui désignait comme un homme de bien, et dont il connaissait par lui-même les lumières et les vertus. Il se fit suivre par Petiet dans la seconde conquête de l'Italie, et lui donna une preuve éclatante de sa confiance, en le chargeant de gouverner, comme ministre, la belle province de Lombardie. Dans cette nouvelle mission, Petiet prépara de nouvelles lois à l'Italie ; il adoucit le poids des charges inévitables de la guerre, et il mérita l'affection d'un peuple, dont les destinées allaient s'allier à celles du peuple français. Lorsque Napoléon crut devoir rassembler sur les côtes opposées à l'Angleterre, une armée, ce fut à Petiet qu'il en confia l'administration générale ; et lorsqu'ensuite l'armée eut ordre de passer en Allemagne, sans consulter ses forces, et n'obéissant qu'à son zèle, il ne voulut jamais s'en séparer. Il suivit le vainqueur jusqu'à Vienne ; mais les funestes progrès de la maladie qu'il avait été forcé de négliger, lui permirent à peine, à la paix qui fut si

prompte, de revenir en France. Il mourut à Paris, le 25 mai 1806, et le 27, son corps fut transporté au Panthéon.

PETIH (JEAN-FRANÇOIS LE), né à Béthune, en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle, où il était encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France, et traduite en anglais, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés, et qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti. II. *La république de Hollande*, ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, Arnheim, 1615, in-4°.

PÉTION DE VILLENEUVE (JÉRÔME), avocat à Chartres, où il était né, fut député du tiers-état du bailliage de cette ville aux États-généraux. En 1789, il se prononça en faveur des changemens politiques qui s'y opérèrent. Pétion, avec une physionomie heureuse, avait de la facilité dans le discours; mais ni chaleur ni éloquence; un caractère entreprenant, mais faible dans les dangers. Il parla sur un grand nombre de sujets, entre autres sur les biens du clergé, et s'attacha à prouver que les richesses ne faisaient que corrompre cet ordre, en nuisant à sa véritable utilité. Il réclama, au 31 juillet, la mise en jugement des hommes suspects à la nation; il dénonça les repas des Gardes-du-Corps; il proposa de donner au roi le titre de *Roi des Français, par le consentement de la nation*, et de supprimer la formule *par la grace de Dieu.* —C'est calomnier Dieu, s'écria-t-il; Charles IX était-il aussi roi par la grace de Dieu? — Il s'opposa à ce que la justice fût rendue au nom du roi, et ne voulait pas qu'on laissât à ce prince le droit de paix et de guerre: il vota l'émission des assignats, et appuya les projets de Mirabeau sur les finances. Le 4 décembre, l'assemblée nationale l'élut pour son président. Le 17 janvier 1791, il prononça un long discours sur l'organisation des jurés. Le 11 mars, il plaida la cause des gens de couleur, et, le 22, il parla en faveur de la régence élective. Le 21 mai, il appuya le plan de Buzot, pour la division du corps législatif en deux chambres. En juin, il fut nommé président du tribunal criminel de Paris; et lorsque l'assemblée apprit le départ de Louis XVI, il fut un des trois commissaires chargés d'aller chercher ce prince à Varennes. Pétion était soupçonné d'être dévoué à la faction d'Orléans. Il publia conjointement avec Robespierre, un écrit pour former, disait-il, l'*opinion publique*. Après la session de l'assemblée, il fut nommé maire de Paris; et dans la journée du 20 juin, Louis XVI lui reprocha de n'avoir pas employé son autorité de maire, pour empêcher la multitude de venir l'insulter au château des Tuileries: Pétion, pour s'en venger, fit aussitôt imprimer sa *Conversation* avec ce prince. Le conseil général du département de Paris le suspendit de ses fonctions le 6 juillet, et le roi confirma cette suspension. Mais des agens, répandus dans les différentes assemblées des sections, le redemandèrent à grands cris. La multitude parcourait les rues, en répétant: *Pétion ou la mort!* et le 12, il vint à la barre de l'assem-

blée, non pour se justifier, mais pour provoquer une justice sévère sur sa conduite; démarche adroite qui lui fit obtenir la levée de la suspension prononcée contre lui. Il montra néanmoins de l'irrésolution dans la journée du 10 août, et prit successivement des mesures contradictoires; conduite qui annonçait la crainte de ne pas réussir. Il fut consigné à l'hôtel de la mairie par les insurgés à ses ordres, au moment où il envoyait un ordre au commandant de la garde parisienne de défendre le château. Les horribles journées des 2 et 3 septembre sont encore une tache à sa mémoire, malgré sa justification. Nommé député à la Convention nationale, par le département d'Eure-et-Loir, il fut élu président, le 11 octobre : il entra au comité de constitution, et parla en faveur du duc d'Orléans. En novembre, commença à éclater entre lui et Robespierre, qu'on avait nommé jusque-là (surtout à l'Assemblée nationale), les deux doigts de la main, une haine qui finit par lui devenir funeste, et il fit même paraître alors, le 10, un *Discours et une Lettre*, qui seront des monumens précieux pour l'histoire, relativement aux événemens de l'année 1792, et en particulier sur Robespierre, Marat, Brissot, et sur lui-même. Il développait dans ses discours, les rivalités du conseil général de la commune de Paris avec l'Assemblée, et les causes qui amenèrent les massacres commis à la suite du 10 août; il y disait de Robespierre, qu'il ne croyait pas qu'il aspirât à la dictature, et n'accusait que Marat de cette folle prétention. Il conjurait au reste, dans son *Discours* et dans sa *Lettre*, les partis, d'oublier leurs haines et leurs préventions, et de se réunir pour l'intérêt public. Le 25 mars 1793, il fut nommé membre du premier comité de salut public et de défense générale. Les séances du 10 avril et jours suivans, furent consacrées presqu'en entier aux dissensions entre Pétion et Robespierre; ils se jurèrent en présence de leurs collègues, une guerre à mort; mais enfin Robespierre, Danton et la commune l'emportèrent. On prit occasion des déclarations du général Miaczenski, lequel avait présenté Pétion comme lié avec Dumouriez, pour former une commission chargée d'examiner la conduite de celui-ci; et, le 2 juin, Pétion fut décrété d'accusation et mis hors la loi, le 28 juillet, parce qu'il avait réussi à s'échapper de chez lui, où il était gardé par un gendarme; mais il fut trouvé en 1794, avec Salles et Buzot, mort de faim ou assassiné, et à moitié dévoré par les animaux, dans un champ couvert de blés, aux environs de Saint-Emilion, dans le département de la Gironde, où il était parvenu avec ses compagnons d'infortune, après avoir long-temps erré en Bretagne et sur les bords de la Gironde. Ainsi finit un homme qui avait été une des idoles du peuple de Paris. Madame Roland peint Pétion comme un homme de bien, un bon homme, probe, franc, vertueux, obligeant; mais elle reconnait qu'il est froid orateur, et lâche dans son style comme écrivain. D'autres, au contraire, l'ont peint comme un ambitieux, comme un homme adroit, ménageant tous les partis, et cherchant à aduler le peuple pour renverser toute autorité; cachant, sous un extérieur bienveillant et une figure agréable et douce, une

ame froide, pusillanime, et facile dès lors de conduire à des actes de cruauté. Pétion prit souvent son insensibilité pour du courage, et se crut de bonne foi supérieur à Aristide, dont on lui donna le surnom. Madame de Genlis avoue, dans *le précis de sa conduite durant la révolution*, qu'elle eut pour Pétion une véritable estime, jusqu'à la mort du roi, et dit que résolue de voyager en Angleterre avec mademoiselle d'Orléans, et craignant que ce voyage entrepris en octobre 1791, n'occupât désagréablement l'attention publique, elle consulta Pétion, qui s'offrit à la conduire à Londres, disant qu'il avait une mission pour préparer des magasins pour les blés qu'il voulait exporter de France. Ce fut alors, si l'on en croit toujours le même auteur, que Pétion qui, pendant son absence après la session, allait être élu maire de Paris, lui déclara que s'il occupait cette place, il consentait à être regardé comme le plus misérable de tous les hommes. Après s'être séparés à Londres, madame de Genlis ajoute qu'au moment du procès du roi, elle lui écrivit une lettre contre cet attentat, et que tout ce que Pétion osa faire, fut de la faire insérer dans le journal intitulé le *Patriote français*; sous le titre de *Réflexions d'un ami de la liberté*. On a publié, en 1793, les *Œuvres de Pétion*, 4 vol. in-8°. Elles renferment des opuscules politiques, écrits avant la révolution, ses discours comme député, et ses comptes rendus comme maire.

PETIS DE LA CROIX (FRANÇOIS), secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, succéda à son père en cette charge, et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique, par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite, en 1692, par la chaire de langue arabe au collége royal. Il mourut à Paris, en 1713. Lorsque les Algériens demandèrent la paix à Louis XIV, Petis en traduisit les conditions. Les Tripolitains, obligés par ce traité à rembourser, au profit du roi de France, six cent mille francs, offrirent à l'interprète une somme très-forte, s'il voulait mettre dans le traité le mot d'écus de Tripoli, au lieu d'écus de France; ce qui eût causé une diminution très-considérable. Mais sa fidélité fut victorieuse de cette tentation. Outre les langues arabe, turque, persane et tartare, il savait bien aussi l'éthiopien et l'arménien. On a de lui : I. La Traduction des *Mille et un jours*, contes persans, 5 vol. in-12. II. *État général de l'empire Ottoman, depuis sa fondation jusqu'à présent*, avec l'*Abrégé des Vies des empereurs*, traduit d'un manuscrit turc, Paris, 1682, 3 vol. in-12. III. *Histoire de Timur-Bec, connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Mogols et Tartares*, etc., traduite du persan, in-12, en 4 vol., Paris, 1722. Elle a été composée par Scherfeddin, et diffère de celle traduite par Vattiar, d'après Arabschah; la première ne renferme que des éloges du conquérant; la deuxième en est une satire éloquente. Il a fait encore plusieurs autres traductions de livres arabes ou persans, qui sont restées manuscrites. *Voy.* HAMZA.

PETIS DE LA CROIX (ALEXANDRE-LOUIS-MARIE), fils du précédent, professeur d'arabe au collége royal de France, et mort en 1751, âgé de 53 ans, a donné : I. *Lettres critiques de Hadgi Mehemmed Effendi à madame la marquise de G***, au sujet des Mémoires du chevalier d'Arrieux*, Paris, 1735, in-12. II. *État politique et militaire des archives des princes ottomans*, Paris, 1725, in-8°. III. Plusieurs traductions d'ouvrages arabes, restées manuscrites.

PETIT (FRANÇOIS). *Voy.* POURFOUR.

PETIT (JEAN), docteur de Paris, réputé par son savoir, par son éloquence et par les harangues qu'il prononça au nom de l'université, était né à Hesdin, et fut d'abord cordelier. Il fut de la célèbre ambassade que la France envoya en Italie pour la pacification du schisme, en 1407; mais à son retour, il perdit bientôt le peu de gloire qu'il avait acquise. Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frère de Charles VI, Jean Petit, vendu au meurtrier, soutint dans la grand'salle de l'hôtel royal de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc était légitime. Ce docteur eut l'audace d'avancer, « qu'il est permis d'user de surprise, de trahison et de toutes sortes de moyens, pour se défaire d'un tyran, et qu'on n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui avait promise. Il osa ajouter, que celui qui commettait un tel meurtre, non-seulement ne méritait aucune peine, mais même devait être récompensé. » Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion, parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne.* Il s'éleva un cri général contre cette doctrine meurtrière; mais le grand crédit du duc de Bourgogne mit son auteur à couvert pendant quelque temps. Cependant les écrivains sages de cette époque, Gerson à leur tête, dénoncèrent cette doctrine à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna, comme hérétique, le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa l'année suivante, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt sanglant contre le pernicieux libelle; et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit, en 1418, d'obliger les grands-vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation prononcée par ce prélat, en 1414. L'apologiste de l'assassinat était mort trois ans auparavant, en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne, et tous les actes concernant cette affaire, se trouvent dans le cinquième tome de la dernière édition des *Œuvres de Gerson*.

PETIT (JEAN), imprimeur de l'université de Paris, en 1530, mort vers l'an 1542, se signala par le grand nombre de ses éditions. On dit qu'il entretenait les presses de vingt imprimeries.

PETIT (SAMUEL), né en 1594, à Nîmes, d'un ministre, fit ses études à Genève, avec un succès peu commun. Il n'avait que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Petit fut nommé, peu de temps après, à la chaire de théo-

logie, de grec et d'hébreu de cette ville, où il mourut, le 12 décembre 1643. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Miscellanea*, en neuf livres, Paris, 1630, in-4°. Il y explique et y corrige quantité de passages de différens auteurs. II. *Eclogæ chronologicæ*, in-4°. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains, et de plusieurs autres peuples. III. *Variæ lectiones*, en quatre livres. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, les cérémonies, observations, etc., imprimées d'abord à Paris, en 1615, et réimprimées en 1635, in-fol. ; il y corrige quantité d'endroits de divers auteurs grecs et latins. Cet ouvrage important a été successivement enrichi des remarques de Palmérius, Salvini, Duker et Wesling. IV. *Leges atticæ*, grec et latin, *cum Observat. P. Wesselingii et Var.*, Lugd. Batav., 1742, in-folio. V. Plusieurs autres écrits, qui, comme les précédens, attestent une érudition profonde. Sa douceur était extrême. S'étant rendu par curiosité à la synagogue d'Avignon, un rabbin lui dit mille injures en hébreu. Petit lui répondit sur-le-champ. Le docteur israélite, confus, lui fit des excuses: le ministre protestant se contenta de l'exhorter à passer de la synagogue dans l'église chrétienne, sans lui témoigner aucun ressentiment.

PETIT (Pierre), mathématicien et physicien, né en 1598, à Mont-Luçon, mort en 1677, à Lagny-sur-Marne, devint, par son mérite, géographe du roi, et intendant des fortifications de France. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et de physique, qui eurent du succès dans le temps où ils parurent. Les principaux sont : I. Des *Traités du compas de proportion* ; de la *Pesanteur et de la grandeur des métaux* ; de la *Construction et de l'usage du calibre d'artillerie*, in-8°. II. *Du vide*, in-4°, 1647. III. *Calculus duarum eclipsium anni*, 1552, in-fol. IV. Des *Remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, 1668, in-4°. V. De la *Jonction de l'Océan et de la Méditerranée, par les rivières de l'Aude et de la Garonne*, in-4°. VI. *Dissertation sur la nature des comètes, avec un Discours sur les pronostics des éclipses, et autres matières curieuses*. Paris, 1665, in-4°. L'auteur fit cet ouvrage par ordre de Louis XIV. VII. De la *Nature du chaud et du froid*, 1671, in-12. Il fut le premier qui fit l'expérience du vide en France, après la découverte de Toricelli.

PETIT (Pierre), médecin de Paris, sa patrie, membre de l'Académie de Padoue, mort le 13 décembre 1687, à 70 ans, avait été destiné à l'étude de la médecine, et reçu docteur à Montpellier ; lorsqu'il vint à Paris, il renonça à cet état pour se livrer à l'étude de la littérature. Petit vécut pendant quelque temps dans la famille du premier président Lamoignon dont il éleva les fils, et ensuite auprès de M. Nicolaï, président de la chambre des comptes. Il fut profondément versé dans la connaissance des auteurs anciens, grecs et latins, et s'adonna à la poésie latine. Son talent en ce genre n'était que médiocre. Le recueil de ses vers parut en 1683, in-8°. Son poëme

intitulé *Codrus*, est remarquable par l'élévation des idées, le choix et l'élégance de l'expression. On peut donner le même éloge à son poème de la *Cynomagie*, ou du *Mariage du philosophe Cratès avec Hipparchie*. Nous avons aussi de lui un poème sur la *Boussole* et un sur le *Thé*. Outre ces vers, il reste de lui différens ouvrages en prose, écrits avec netteté : I. Trois *Traités de physique ;* le premier, *du Mouvement des animaux*, 1660, in-8° ; le deuxième *des Larmes*, 1661, in-8° ; et le troisième, *de la Lumière*, 1663 et 1664, in-4°. II. Deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé : *Homeri Nepentes, seu de Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente*, Utrecht, 1689, in-8° ; et l'autre, un *Commentaire* sur les trois premiers livres d'Arétée, 1726, in-4°. III. Un *Traité des Amazones*, en latin ; *Dissertatio de Amazonis*, avec les Observations critiques du savant Bernard de la Monnoye, nouvelle édition, Amsterdam, 1687, in-8°, traduit en français, 1718, in-12. IV. Un autre *De la Sybille*, 1686, in-8°. V. Un vol. d'*Observations mêlées*, 1683, in-8°. VI. *De naturâ et moribus Antropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8°. *Voyez* Pétrone.

PETIT (Jean-Louis), célèbre chirurgien, né à Paris en 1674, fit paraître dès sa plus tendre enfance une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. Littre, célèbre anatomiste, demeurait dans la maison de son père : le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisaient son amusement loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier où, croyant être à couvert de toute surprise, il disséquait un lapin qu'il avait enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avait vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides, qu'il avait à peine 12 ans quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit ensuite la chirurgie sous Castel et sous Méreschal, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa dans les pays étrangers. Il fut appelé en 1726 par le roi de Pologne, et en 1734 par Don Ferdinand, depuis roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir ; mais il préféra sa patrie. Il fut reçu de l'Académie des sciences en 1715, et devint directeur de l'Académie royale de chirurgie. Petit mourut à Paris le 20 avril 1750, à 77 ans, après avoir inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie. Sa sensibilité pour les misères des pauvres était extrême ; soins, remèdes, attentions, rien ne leur était épargné de sa part. Piron fit ces vers pour son portrait :

Il ajoutait à l'art ; il aidait la nature ;
L'un et l'autre pour lui n'avaient rien de caché.
Que sa mémoire passe à la race future !
Il a cherché le pauvre, et les rois l'ont cherché.

On a de lui : I. *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, publié en 1774 par Lesne, en 3 vol. in-8°. II. Un très-bon *Traité sur les maladies des os*, dont la meilleure édition est celle de 1723, en 2 vol. in-12. III. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et dans le premier volume des Mémoires de chirurgie. IV.

Consultations sur les maladies vénériennes, que M. Fabre a fait entrer dans son *Traité* sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connaissait aussi parfaitement la théorie que la pratique de son art.

PETIT (Pierre), avocat au parlement de Paris et poète satirique peu connu, vivait à Paris sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Il était fils et frère d'un tailleur d'habits de cette ville. Il est auteur du *Paris ridicule*, poème satirique, badinage où l'on trouve plus d'originalité, de hardiesse, que de goût. Ses jugemens prouvent la nullité de ses connaissances; et ses efforts pour montrer le côté ridicule des monumens, places publiques et institutions de cette ville, ne sont pas toujours heureux. On peut cependant tirer de cet ouvrage quelques notions sur l'état de la capitale, au temps où il écrivait. Ce petit poème et autres pièces du même auteur sont imprimés dans un recueil de vers très-rare, intitulé : *Le Tableau de la vie et du gouvernement de MM. les cardinaux Richelieu et Mazarin et de M. Colbert*, etc., in-12, Cologne, 1694. Pierre Petit est auteur d'un autre ouvrage, plus rare encore, plus hardi, et qui lui a valu dans son temps de la célébrité et la mort. C'est un poème ordurier et impie, dont voici le titre, que la décence nous oblige d'indiquer ainsi : *Le B.....l céleste*. On ignore l'époque où cet ouvrage a été publié, mais ce qu'on sait positivement, c'est que l'auteur fut, à cause de cette publication, condamné à être brûlé vif, et qu'il fut exécuté en place de Grève. Cet ouvrage extrêmement rare, a été réimprimé en 1755 dans le Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite : recueil imprimé chez le duc d'Aiguillon, et dont, suivant quelques bibliographes, il n'a été tiré que douze, et suivant d'autres, que sept exemplaires. L'éditeur du *Paris ridicule* dit que Petit, avocat, fut brûlé en place de Grève « à cause de plusieurs sonnets satiriques, particulièrement contre l'honneur de la Vierge. » Voici comment Pierre Petit, dans son Paris ridicule, parle de la place de Grève :

Malheureux espace de terre,
Au gibet public consacré,
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre;
Certes, Grève, après maint délit,
Vous êtes, pour mourir, un lit
Bien commode pour les infâmes;
Car ils n'ont qu'à prendre un bateau,
Et, d'un coup d'aviron, leurs ames
S'en vont en paradis par eau.

Le poète ne pensait certainement pas en faisant cette plaisanterie, qu'on pourroit la diriger contre lui-même, et dire que son ame avait, sans doute, profité, pour aller en l'autre monde, de la commodité qu'il indique.

PETIT (Paul), licencié en Sorbonne, né à Dijon en 1671, publia en 1718 et 1719, avec Pierre Dumay, la traduction des premier et deuxième livres de l'*Enéide* en patois bourguignon, Dijon, 1 vol. in-12.

PETIT (Guillaume), théologien et confesseur de François Ier, mort évêque de Senlis, après l'avoir été de Troyes, avait une haute vénération pour Erasme, et engagea beaucoup le roi à l'attirer en France.

PETIT (Gilles-Edme), graveur, élève de J. Chéreau, naquit à Paris, en 1696, et y mourut en 1760, âgé de 64 ans. Nous

avons de lui une grande quantité de portraits de grands hommes, in-8°; et plusieurs autres d'après J. B. Vanloo, Rigaud, etc.—Son fils Gilles-Jacques, mort en 1770, à l'âge de 20 ans, grava fort peu, et laissa lui-même un fils (Jacques-Louis), né en 1760, élève de Rome, duquel nous avons diverses vignettes, et quelques morceaux sur les dessins de Vanloo.

PETIT (Louis), poète français, ancien receveur général des domaines et bois du roi de France, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, à 76 ans, s'acquit l'estime des littérateurs de son temps, entre autres de Corneille, dont il fit imprimer les pièces de théâtre à Rouen, et du P. Commire qui lui adressa un de ses poëmes. On a de lui des satires, épigrammes, madrigaux, stances, etc., dans lesquels le bon goût règne: on les lit encore avec plaisir, quand on fait grace aux expressions surannées. Dans le tome second du *Tableau historique des littérateurs français*, on trouve une jolie ballade de ce poète.

PETIT (Antoine-François), médecin, membre de l'Académie des sciences, naquit à Soissons en 1718. Peu d'hommes obtinrent autant que lui la confiance publique. Ses succès furent nombreux. Ennemi des médicamens et des mélanges pharmaceutiques, il s'attachait au seul remède qu'il croyait propre à la maladie. L'habitude d'observer rendait ses pronostics sûrs, et il désignait souvent la venue des crises et le jour fixe de la cessation du mal. Après avoir employé l'extrait de ciguë, si recommandé par Stork pour la cure du cancer, il annonça l'insuffisance de cette plante. Il crut d'abord que celle qui croissait en France pouvait être moins efficace que celle des environs de Vienne; il en demanda l'extrait à Stork, et il a ensuite avoué qu'il ne lui avait pas réussi davantage. On doit à Petit: I. *Anatomie chirurgicale*, 1753, 2 vol. in-12. II. *Discours sur la chirurgie*, 1757, in-4°. III. *Pièces relatives aux naissances tardives*, 1766, in-8°. IV. *Rapport* en faveur de l'inoculation, 1766, in-8°. V. *Consultations médico-légales*, 1767, in-12. VI. *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine en France*, in-8°. Ce célèbre praticien quitta Paris sur ses derniers jours pour venir mourir à Olivet près d'Orléans, le 21 octobre 1794.

PETIT (Antoine), sieur de la Garenne, né à Caen le 4 mai 1616, fut pourvu, à l'âge de 16 ans, d'une prébende dans l'église collégiale du Saint-Sépulcre de la même ville. Mais bientôt il résigna cette prébende à un autre ecclésiastique, son ami, pour se livrer tout entier au ministère de la prédication. Ses liaisons avec quelques personnes dont les opinions étaient un peu hardies, ayant indisposé son évêque, ce dernier lui ôta toute direction et l'exercice de la prédication. Il se retira chez les pères de l'Oratoire, où il mourut le 10 novembre 1676. On a de lui le *Catéchisme* de la dévotion, imprimé à Lyon, après sa mort, en 1680, sous le nom d'un autre. Il a aussi composé un *Traité* sur le *Jubilé* et les *Indulgences*, imprimé à Caen en 1662, et laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Le savant Huet, évêque d'Avranches, lui a donné de grands éloges dans ses *Origines de Caen*.

PETIT (Alexis-Thérèse), membre de la société philomatique,

professeur en physique à l'école polytechnique et au collége royal de Bourbon, né à Vesoul le 2 octobre 1791, manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions. On assure qu'à dix ans il avait acquis toutes les connaissances nécessaires pour être admis à l'école polytechnique. En attendant qu'il eût atteint l'âge requis pour y entrer, il fut admis dans un établissement d'instruction qu'avaient fondé plusieurs professeurs de l'école polytechnique, et que M. Thurot dirigeait. Il y perfectionna ses études mathématiques et littéraires. Dès qu'il eut seize ans, il se présenta aux examens de l'école polytechnique, et fut admis le premier de toute la promotion. Après avoir passé deux ans dans cette école, il en sortit avec encore plus de distinction qu'il n'y était entré, et fut, pour ainsi dire, mis hors de concours; car on donna le premier rang d'élève à celui qui s'était le plus distingué après lui. On lui donna la place de répétiteur d'analyse à l'école, et l'année suivante, il fut nommé répétiteur de physique et en même temps professeur de cette même science au lycée Bonaparte. Il était alors âgé de dix-neuf ans. En 1811, il fut reçu docteur-ès-sciences, et sa thèse de réception lui fit le plus grand honneur, en réunissant le mérite du savoir et de l'élocution. En 1814, il fut nommé professeur-adjoint de physique à l'école polytechnique, et l'année suivante, professeur titulaire. Petit se distingua dans ces diverses fonctions et rendit de grands services aux sciences, auxquelles il fut enlevé le 21 juin 1820, à l'âge de 29 ans. Les élèves de l'école polytechnique ont fait ériger sur sa tombe, au cimetière de l'Est, un petit monument avec cette inscription :

A PETIT,

LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

On trouve de savans Mémoires de Petit dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans le *Journal de l'école polytechnique*. L'un d'eux est intitulé : *Emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines*. On peut voir le détail de ses travaux dans une notice historique scientifique sur Petit, lue à la société philomatique, par M. Biot, le 15 février 1821 (Paris, 1820, in-4° de 7 pag.) Elle a été aussi insérée dans les *Annales de physique et de chimie*.

PETIT-DIDIER (Dom MATTHIEU), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à St.-Nicolas, en Lorraine, en 1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Michel, et devint abbé de Senones en 1715, puis évêque de Macra en 1726. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; la plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont : I. Trois volumes in-8°, Paris, 1691 et années suivantes, de *Remarques* sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin. Elles sont savantes, et en général judicieuses; mais il y en a quelques-unes qui sentent la chicane, et sur lesquelles l'abbé Dupin se défendit assez bien. Cependant dom Petit-Didier paraît meilleur théologien que son adversaire. II. L'*Apologie des Lettres Provinciales* de Pascal, contre les *Entretiens* de

Daniel, Delft (France), 1697, 2 vol. in-12, Petit-Didier y répond au P. Daniel, jésuite. Il désavoua cet ouvrage qui est pourtant de lui, et où l'on trouve du savoir. III. Un Traité de l'*Infaillibilité du pape*, Luxembourg, 1724, in-12, qu'il flattait par intérêt et par reconnaissance. Ce savant bénédictin, mort à Sénones le 14 juin 1728, avait d'abord été peu favorable à la constitution *Unigenitus;* mais il se déclara ensuite pour cette bulle. — Le P. Jean-Joseph PETIT-DIDIER, jésuite, professeur de théologie et docteur en droit canon, était frère du bénédictin; il a publié quelques ouvrages dont on ne parle plus à présent. On en distinguait un qui fit du bruit lorsqu'il parut, il est intitulé: *Les Saints enlevés et restitués aux jésuites*, Luxembourg, 1788, in-12. On cite encore son traité de la *Clôture des maisons religieuses*, Nancy, 1742, in-12.

PETIT-PIED (NICOLAS), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris, fut conseiller-clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Martial, qui fut réunie à celle de Saint-Pierre-des-Arcis. Il était sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 78 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du Droit et des Prérogatives des Ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, in-8°. Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenans, parce qu'il se trouvait alors le plus ancien conseiller. Les conseillers laïques reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Cette contestation excita un procès, et il intervint un arrêt définitif le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs. Le *Mémoire* justificatif qu'il fit à cette occasion, parut fort de raisonnemens et de preuves.

PETIT-PIED (NICOLAS), neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent, en 1701, une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec trente-neuf autres docteurs, le fameux Cas de conscience. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. La faculté de théologie et la maison de Sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur au mois de juin 1719. Mais dès le mois de juillet suivant, le roi cassa ce qui avait été fait en faveur de ce théologien. L'évêque de Bayeux (Lorraine) le prit alors pour son conseil. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mena ensuite une vie tranquille à Paris jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1747. Petit-Pied a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les querelles du temps; les principaux sont: I. *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la Constitution* Unigenitus, 1713, in-12. II. *Examen théologique de l'Instruction Pastorale*, approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du

royaume, pour l'acceptation de la Bulle, etc., 1713, 3 vol. in-12. III. *Réponses* aux Avertissemens de l'évêque de Soissons (Languet), cinq tomes in-12, en 10 parties. IV. *Examen pacifique* de l'acceptation et du fond de la Bulle *Unigenitus*, 3 vol. in-12. V. *Traité de la Liberté*, en faveur de *Jansenius*, in-4°. VI. *Obedientiæ credulæ vana religio, seu Silentium religiosum in causâ* Jansenii *explicatum, et salvâ fide ac autoritate ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol. in-12. VII. Un *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12. VIII. *De l'injuste accusation de Jansénisme*, Paris, 1712, in-12. IX. *Plainte à M. Habert*, etc., in-12. X. *Lettres* touchant la matière de l'Usure, Lille (Utrecht), 1731, in-4°. Il a aussi travaillé avec le Gros, à l'ouvrage intitulé : *Dogma ecclesiæ circà usuram expositum et vindicatum*, in-4°. XI. Trois *Lettres* sur les Convulsions, et des Observations sur leur origine et leur progrès, in-4°; il ne leur est point favorable. XII. Quelques Écrits sur la crainte et la confiance, et sur la distinction des vertus théologales, etc. On ne croit pas devoir pousser plus loin cette liste; on en trouvera une plus détaillée dans le nouveau Moréri, si l'on fait quelque cas de tout ce qui a été écrit sur ces querelles ridicules du jansénisme et du molinisme.

PETIT-PIERRE (Ferdinand-Olivier), théologien de Neufchâtel, vivait dans le 18e siècle; il fut pasteur de la Chaux-de-Fonds; mais le synode de Neufchâtel le destitua en 1760, parce qu'il avait renouvelé, dans un ouvrage, l'origénisme ou l'identité de l'enfer avec le purgatoire. Quantité d'écrits furent publiés pour et contre lui; on en trouve la notice dans la *Bibliothèque Helvétique*.

PETIT-RADEL (Louis-Charles), architecte, né à Paris en 1740, mort le 7 novembre 1818, a publié un *Projet pour la restauration du Panthéon français*, Paris, 1799, in-4°, avec quatre planches dessinées et gravées par l'auteur. Il ne faut pas le confondre avec Louis-Charles Petit-Radel, membre de l'Institut et administrateur de la bibliothèque Mazarine. Ce dernier est encore existant.

PETITAIN (Louis-Germain), homme de lettres, né le 17 février 1765, fit ses études au collège Mazarin, où il se fit peu remarquer. Il avait un tour d'esprit original, et beaucoup d'ardeur pour le travail, mais il n'était pas doué d'une grande facilité. Il se fit d'abord connaître par quelques poésies agréables et piquantes; il se distingua ensuite dans le pamphlet politique, et peut être regardé comme un des plus ingénieux écrivains en ce genre. Il était avoué au tribunal civil au commencement de la révolution, et fut ensuite assez long-temps commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, puis secrétaire du payeur-général de l'armée d'Italie, et successivement secrétaire de Regnault de Saint-Jean d'Angely, de M. Corbigny, préfet de Loir-et-Cher, employé supérieur à Trèves et en Westphalie, et enfin sous-chef dans les bureaux de l'octroi de Paris. Il est mort le 12 septembre 1820, âgé de 55 ans. Nous n'entreprendrons pas de donner la liste de ses nombreux écrits,

politiques ; nous citerons seulement le suivant qui fit beaucoup de bruit : *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon*, an 6, in-8° de 47 pag. ; la machine était le conseil des Cinq-cents. Parmi ses autres ouvrages, on cite : I. *Traité complet d'économie domestique, à l'usage de ceux qui ont encore quelque chose, par un homme qui n'a plus rien*, Paris, an 7, 1800, in-8°. II. *Question proposée par l'Institut national : L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Mémoire qui a obtenu la première mention honorable dans la séance du 15 messidor an 9, Paris, 1801, in-8°. III. *Annuaire du département de Loir-et-Cher*, pour l'année 1806, Blois, in-12. On doit encore à Petitain des articles dans la *Décade* et dans d'autres journaux, et la bonne édition des *Œuvres de J. J. Rousseau*, publiée chez Lefèvre, 1819-20, 22 vol. in-8°, qu'il a enrichie d'une table des matières. On trouvera plus de détails bibliographiques dans le *Journal de la librairie*, 1820, n° XLV.

PETITOT (JEAN), peintre émailleur, né à Genève en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre, que les ouvrages qu'on a de lui. S'étant retiré en Angleterre après avoir voyagé en Italie, il parvint à trouver, avec Turquet de Mayerne, habile chimiste, des couleurs d'un éclat merveilleux, et surtout la manière de graduer le feu. Le célèbre Van Dyck se plaisait à le voir travailler, et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornait point à être un excellent copiste ; il savait aussi dessiner parfaitement le naturel. Les premières personnes d'Angleterre employèrent son pinceau. Charles Ier, ami des arts, lui donna un logement à Whiteball, et le créa chevalier. Après l'assassinat juridique de ce prince, il revint à Paris en 1649, avec la famille royale de Stuart. Louis XIV lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre ; mais comme cet artiste était protestant, il se retira dans sa patrie, à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vevay dans le canton de Berne, en 1691. Ce peintre avait l'ame noble et le cœur sensible. Il s'était associé dans son travail Burdier, son beau-frère, qui s'était chargé de peindre les cheveux, les draperies et les fonds ; Petitot faisait la tête et les mains. Ces deux amis vécurent toujours sans jalousie, et gagnèrent ensemble plus d'un million. On a de Petitot un grand nombre de portraits qui se vendent depuis 60 jusqu'à 200 louis. Son chef-d'œuvre est le portrait de *Rachel de Rouvigni, comtesse de Southampton*. Cet émail unique, copié sur un portrait de Van Dyck, appartient au duc de Devonshire. Il a dix pouces de hauteur sur six de largeur. Le coloris en est de la plus grande beauté, et l'exécution en est très-hardie. Les portraits qu'on estime le plus ensuite, sont ceux que Petitot fit d'après Van Dyck. Ceux en émail sont fort recherchés des curieux : Michelet d'Ennery, si connu par son riche médailler, en avait fait une collection de 51, que Louis XVI acheta en 1786 des héritiers du possesseur pour 70 mille livres. Le Mu-

sée royal possède, dans un cadre, plusieurs émaux de cet artiste, ils représentent les portraits de quelques personnages illustres du 17ᵉ siècle ; on y remarque ceux de Louis XIV ; de Monsieur, frère unique du roi ; du grand Condé ; du cardinal de Richelieu, etc. ; de mesdames de Sévigné, de Grignan, de Fontanges, et autres. Ce cadre appartenait ci-devant au cabinet des antiques de la bibliothèque royale. L'art de la peinture en émail paraissait perdu pour nous après la mort de Petitot ; mais Pasquier, peintre en miniature, en a été le restaurateur, et plusieurs artistes se distinguent particulièrement dans ce genre de peinture. — Il y a eu dans le 17ᵉ siècle un François Petitot, qui a continué les *Origines de Bourgogne*, par Palliot.

PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, se distingua par ses connaissances dans l'architecture hydraulique. Il éleva à Lynn l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fournit, par ce moyen, de l'eau aux fontaines qui décoraient Belle-Cour. En 1736, d'Angevilliers l'appela à Paris pour y construire le puits des Invalides, devenu un objet de curiosité. En 1740, Petitot construisit au Pont-aux-Choux, un puits inépuisable et deux machines pour remplir le réservoir du grand égoût. Le roi vint visiter ses travaux. Petitot fit adapter des ressorts aux diligences de Paris à Lyon, et fit construire à Toulon une machine propre à amener de l'eau douce sur le port pour le service des vaisseaux. En 1746, il proposa d'élever trois cents pouces d'eau de la Seine à la place de l'Estrapade, pour la distribuer ensuite dans tous les quartiers. Cet homme ingénieux mourut à Montpellier le 6 septembre 1746, en allant aux eaux de Balaruc pour sa santé.

PETITY (l'abbé Jean-Raymond de) s'est fait connaître par les *Panégyriques de Saint Jean Népomucène* et de *Sainte Adélaïde*, et par divers Recueils qui ne sont point sans intérêt ni sans utilité. Les principaux sont : I. *Etrennes françaises*, 1766, et 1769, in-4°. II. *Bibliothèque des Artistes et des Amateurs*, ou *Tablettes analytiques et méthodiques sur les sciences et les beaux-arts*, avec un Mémoire sur les langues orientales, par Roux Deshautesrayes, Paris, 1766, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Manuel des Artistes*, 4 vol. in-12. III. *Encyclopédie Elémentaire* ou *Introduction à l'étude des Sciences et des Arts*, Paris, 1767, 3 vol. in-4°. Ce compilateur laborieux est mort vers la fin du siècle dernier.

PETIVER (Jacques), membre de la Société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, et surtout à la botanique. On ignore l'année de sa naissance, et on a peu de renseignemens sur sa vie ; mais il fut contemporain de Plukenet ; et l'on sait que comme pharmacien, il parvint à une grande fortune. Il fut, avec M. Courten et Sir Hans Sloane, l'un des premiers qui formèrent en Angleterre des collections de curiosités naturelles de quelque importance. Il chargeait les capitaines et les chirurgiens de vaisseaux, de lui apporter les objets qu'ils pourraient recueillir, et leur donnait une instruction imprimée pour leur servir de guide ;

sa collection s'enrichit à tel point que quelque temps avant sa mort, Sir Hans Sloane lui en offrit quatre mille livres sterling. Ce fut lui qui s'en rendit acquéreur au décès de Petiver. Cette immense collection l'avait rendu célèbre en Angleterre et dans l'étranger. Petiver a aidé Ray dans la rédaction de son second volume de l'*Histoire des Plantes*. On a de lui : I. *Gazophylacii naturæ et artis decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont cent deux planches gravées; les explications sont collées au *verso* des gravures. II. *Musæi Petiveriani Centuriæ decem, rariora naturæ continentes, videlicet animalia fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata*, Londres, 1692 à 1703, in-8°. III. *Pterigraphia americana*, Londres, 1712, in-folio avec des planches. IV. *Catalogus J. Raii herbarii Britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1715, in-fol. V. *Hortus Peruvianus medicinalis*, 1715, in-fol. 5 planches. VI. *Plantarum italiæ marinarum et graminum plantarum Etruriæ rariorum catalogus*, 1715. VII. Un grand nombre de *Mémoires* savans et fort intéressans dans les *Transactions philosophiques*. Cet habile botaniste mourut le 20 avril, en 1718. On a recueilli et publié ses ouvrages, à l'exception des Mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, à Londres, en 2 vol. in-fol., et 1 vol. in-8°, en 1764.

PÉTRARQUE (FRANÇOIS), l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Italie, et que l'Europe compte, avec raison, au nombre des restaurateurs des lettres et des bonnes études, naquit à Arezzo le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras pour fuir les troubles qui désolaient l'Italie, Pétrarque fit ses premières études dans ces deux villes. Il fut ensuite envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le droit. Ayant goûté dès lors les charmes des productions de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live, il conçut la plus grande aversion pour la jurisprudence. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut, en 1327, un amour violent pour Laure de Noves. Pétrarque avait le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui conciliait à la fois l'amour et le respect. Laure fut sensible à ces avantages de la nature; mais elle ne le lui laissa pas apercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante ou sur sa passion pour elle, ni par ses vers et sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer enfin dans une maison de campagne à Vaucluse près de l'Isle. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. Pétrarque se sépara pour quelque temps de l'objet de sa flamme. Il voyagea en France, en Allemagne, en Italie; et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il célébra de nouveau, dans ses écrits, les vertus, les charmes de sa maîtresse, et le délicieux repos de son ermitage. Il immortalisa Vaucluse, Laure, et s'immortalisa lui-même. Son nom était répandu par tout. Il reçut, dans un même jour, des lettres

du roi de Naples, du sénat de Rome et du chancelier de l'université de Paris. On l'invitait, de la manière la plus flatteuse, à venir recevoir la couronne de *Poète* sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du roi Robert, le juge des savans, ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers le jour de Pâques de l'année 1341. Dès le matin, le son des trompettes annonça cette espèce de fête. Pétrarque parut au Capitole, précédé par douze jeunes gens de quinze ans, choisis dans les meilleures maisons de Rome. Ils étaient habillés d'écarlate, et récitaient des vers de Pétrarque. Le poète, revêtu d'une robe que le roi de Naples lui avait donnée, une lyre à la main, monté sur un char environné de musiciens déguisés en amours, en faunes et en satyres, était placé au milieu des premiers citoyens habillés de vert. Orso, comte d'Anguillara, qui était alors sénateur de Rome, venait ensuite accompagné des principaux du conseil de ville. Lorsqu'il se fut mis à sa place, Pétrarque, appelé par un héraut, fit une courte harangue, et cria trois fois: « Vive le peuple romain! Vive les sénateurs! Dieu les maintienne en liberté! » La harangue finie, il se mit à genoux devant le sénateur qui, après avoir fait un petit discours, donna à Pétrarque trois couronnes: une de lierre, comme poete; une de laurier, comme triomphateur, et une de myrte, comme le plus tendre des amans, en prononçant ces mots: « La couronne est la récompense du mérite. » Pétrarque récita sur les héros de Rome un beau sonnet qui n'est pas dans ses œuvres. Le peuple marqua sa joie et son approbation par des battemens de mains redoublés, et en criant à plusieurs reprises: Vivent le Capitole et le poète! La cérémonie achevée au Capitole, Pétrarque fut conduit en pompe avec le même cortége dans l'église de Saint-Pierre, où, après avoir rendu graces à Dieu de l'honneur qu'il venait de recevoir, il déposa ses couronnes pour être placées parmi les offrandes et suspendues aux voûtes du temple. La fête se termina par un festin magnifique et un ballet où Pétrarque fut lui-même un des acteurs. On lui expédia ensuite des lettres-patentes dans lesquelles, après un préambule très-flatteur, il est dit que « Pétrarque a mérité le titre de *grand poète* et d'*historien*; que pour marque spéciale de sa qualité de poète on lui a mis sur la tête une couronne de laurier, lui donnant, tant par l'autorité du roi Robert que par celle du sénat et du peuple romain, dans l'art poétique et historique à Rome et partout ailleurs, la pleine et libre puissance de lire, disputer, d'expliquer les anciens livres, d'en faire de nouveaux, de composer des poèmes, et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de hêtre ou de myrte à son choix, et l'habit poétique. » Enfin on le déclara citoyen romain, et on lui en donna tous les priviléges. Tous ces honneurs n'ajoutèrent rien, comme il le dit lui-même, à son savoir, et augmentèrent le nombre de ses envieux; mais ses admirateurs n'en furent aussi que plus passionnés. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui

marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent des témoignages éclatans. Retiré à Parme où il était archidiacre, il apprit en 1343 la mort de la belle Laure; il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avait fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352 pour perdre de vue des lieux autrefois si chers et maintenant insupportables. Il passa à Milan où les Visconti lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux Muses, il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue où il avait un canonicat; il en avait eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arga, tout près de cette ville, il y vécut cinq ans. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avait autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avait été bannie de la Toscane et dépouillée de ses biens pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins. Les Florentins lui députèrent Boccace pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, et y jouir de la restitution de son patrimoine; mais il n'était plus temps de posséder un si grand homme. Quelque sensible que fût Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de son siècle rendait en cet instant à son génie, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Il y mourut peu d'années après. Le 18 juillet 1374, on le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre ouvert. En marge d'un manuscrit de Virgile, qui lui appartenait, et qui est actuellement déposé dans la bibliothèque de St.-Ambroise, à Milan, on lit, écrite de la main de Pétrarque, la note suivante, qui a été ainsi traduite: « Laure que ses vertus ont rendue célèbre, et qui a été le sujet de mes vers pendant plusieurs années, s'offrit à mes regards pour la première fois, le 6 avril 1327, dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon. Dans la même église, le même jour, à la même heure, en 1348, cette lumière s'est éteinte, ce soleil a quitté le monde où il brillait. J'étais à Vérone et j'ignorais mon malheur; ce fut le 19 du mois suivant que je reçus une lettre de mon ami Louis, qui m'apprenait cette fatale nouvelle. Le jour même de sa mort, son corps si beau, si pur, fut déposé après vêpres dans l'église des Cordeliers. Je ne doute pas que son ame, pour m'exprimer comme Sénèque, ne soit retournée au ciel, d'où elle était descendue. Pour ne point laisser échapper des souvenirs liés à celui d'une perte aussi douloureuse, j'ai écrit ces détails sur un livre que je lis sans cesse; ainsi je me suis préparé un plaisir mêlé de peines. Cette perte, toujours présente à ma mémoire, m'apprendra que rien ici-bas ne peut faire mon bonheur, et qu'il est temps que je renonce au monde, puisque le lien le plus cher qui m'y attachait est brisé. J'espère, avec l'aide du ciel, que ce renoncement ne me sera pas difficile. Mon esprit, en se tournant vers le passé, verra que les soins auxquels il s'est livré étaient vains; que les espérances dont il s'est nourri étaient trompeuses; que les plans qu'il a conçus ont avorté et n'ont abouti qu'à l'infortune. »

Le testament de Pétrarque parut un peu singulier, surtout dans les legs qu'il faisait à ses amis et à ses domestiques. Il donne à Lombardus Asericus son petit gobelet d'argent doré, afin qu'il s'en serve à boire de l'eau qu'il aime mieux que le vin ; à Jean de Bocchetta, sacristain de son église, son grand bréviaire qui lui avait coûté cent francs ; à Jean de Certaldo *seu* Boccacio, cinquante florins d'or de Florence pour acheter une robe d'hiver convenable à ses études et à ses veilles ; à Thomas Bambasia de Ferrare, son luth pour s'en servir à chanter les louanges du Seigneur, *non pro vanitate sæculi fugacis* ; à Barthélemi de Sienne, *dit* Pancaldus, vingt ducats ; mais il ne veut pas qu'il les joue, *quos non ludat.* On lui fit élever un mausolée de marbre blanc devant la porte de l'église d'Arqua ; et sur l'un des quatre piliers qui portent le sarcophage, on grava ce distique attribué à Pétrarque :

Inveni requiem ; spes et fortuna valete !
Nil mihi vobiscum est ; ludite nunc alios.

Ce poète joignait aux plus rares talens les qualités les plus estimables. Il ne souhaitait ni ne méprisait les richesses ; épris de la gloire, il ne la recherchapas avec une fureur insensée. Quoique livré à la passion de l'amour, et quoiqu'il eût constaté ses faiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il avait de la religion, et il en suivait scrupuleusement les pratiques. Pétrarque est regardé comme le restaurateur des lettres et le père de la bonne poésie italienne. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des Anciens, qui ont à la fois la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Ses *sonnets* sont regardés comme des chefs-d'œuvre en Italie ; il n'en est aucun qui n'ait eu ses panégyristes. Le second de la collection fut le sujet d'une vive dispute parmi les Italiens, pour décider si l'auteur l'avait composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte. La bibliothèque du Vatican conserve précieusement ces sonnets, écrits de la propre main de l'auteur. Ses chansons ont de la sensibilité et de la grace ; mais suivant Voltaire, dans une lettre aux auteurs de la *Gazette littéraire* : « Il n'y en a pas une qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues dans Racine et dans Quinault. J'oserais même affirmer, ajoute-il, que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de Pétrarque ; et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. » L'auteur de l'*Année Littéraire* le juge moins sévèrement que Voltaire : « Quand on songe, dit-il, que Pétrarque écrivait au commencement du 14ᵉ siècle et sans aucun modèle dans sa langue, on est étonné de ce qu'il a exécuté avec le seul secours de son génie. Non-seulement il a créé la poésie italienne, mais il l'a portée à un si haut point de perfection, que les grands poètes qui l'ont suivi ne l'ont point encore surpassé, du moins pour le coloris du style et les graces de l'expression. Ce n'est pas que Pétrarque ne conserve quelques traces de la barbarie de son siècle ;

on peut lui reprocher de froides allégories, des jeux de mots puérils et des métaphores outrées. Il est quelquefois ingénieux et recherché où il ne devrait être que simple et naturel; souvent il substituait l'esprit au sentiment. Mais ces taches légères sont effacées par la noblesse et les charmes de la langue, par la hardiesse des tours, la douceur et l'harmonie des vers, la nouveauté des idées et des images. Pétrarque réunit le triple enthousiasme de la vertu, de l'amour et de la poésie. Il a donné à la tendresse un caractère de grandeur et de dignité. Les Anciens ont peint l'amour comme une faiblesse; l'amant de Laure l'a représenté comme un hommage pur, rendu à la vertu bien plus qu'à la beauté. Sa passion est noble, héroïque; elle élève l'ame au lieu de l'amollir. Dans ses vers les Graces sont toujours décentes; il leur a donné une quatrième sœur qui est l'Honnêteté. Ce que Platon a conçu, Pétrarque l'a senti, l'a exprimé. Il a réalisé les brillantes chimères débitées par les disciples de Socrate sur la nature et les effets de l'amour. L'auteur de la Nouvelle Héloïse qui savait si bien peindre le sentiment, a fait le plus bel éloge de Pétrarque en l'imitant: plus d'une fois l'amant de Julie s'est exprimé comme l'amant de Laure; et les échos des bords du lac ont répété ce que les nymphes de Vaucluse leur avaient appris. »(*Année littéraire*, 1779, n° VIII.) Les *Triomphes de Pétrarque*, moins connus que ses *Canzoni* et ses *Sonnets*, offrent cependant de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles et de beaux vers. En général, comme le dit un écrivain moderne, Pétrarque et le Dante sont peut-être des hommes aussi étonnans qu'Homère; comme lui ils n'ont point eu de prédécesseurs, point de rivaux; et il ne paraît pas que dans leur genre, ils aient été surpassés. Comme lui, ils sont sortis tout formés du sein de cette obscurité profonde qui, avant eux, couvrait leur patrie; on dirait que le jour les attendait pour paraître, et pour se montrer tout-à-coup dans son plus grand éclat. Si Homère a sur eux l'avantage de n'avoir pas même pu trouver de modèle, puisque de son temps il n'y avait point encore d'antiquité; d'un autre côté, lorsqu'on songe que, dans le temps de Pétrarque et du Dante, l'imprimerie n'était point encore découverte; que les livres étaient rares et fort chers, que la Discorde soufflant partout ses poisons, rendait les communications de peuple à peuple et d'homme à homme quelquefois fort difficiles, quelquefois même fort dangereuses; on est bien tenté de regarder Pétrarque et le Dante comme des hommes aussi isolés au milieu des siècles, qu'Homère le fut lui-même. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Bâle en 1581, en 4 vol. in-fol. Ses Poésies latines méritent l'attention des gens de goût; mais elles sont fort inférieures à ses Poésies italiennes. (*Voyez* les articles DANIEL et MESSEN.) Il faut en excepter son poème de la Guerre Punique, intitulé *Africa*, en neuf livres, qui n'est point digne d'un aussi grand poète, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Il est imprimé parmi ses œuvres latines, dont il y a plusieurs éditions. Il se retrouve

encore avec la traduction italienne, *In ottava rima*, qu'en publia le Siennois Fabio Maretti, en 1670, in-4°, dans le manuscrit latin, n° 8124, de la bibliothèque royale de Paris. Ce même poème est intitulé : *Scipias, sive de Bello Punico, et gestis Scipionis Africani.* Pétrarque est peu connu comme philosophe ; cependant il fut aussi supérieur en cette qualité aux métaphysiciens et aux moralistes de son temps, qu'il l'a paru à l'égard des littérateurs. On lui doit six traités de philosophie écrits en latin, et en forme de dialogue : 1° *De Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4°, traduit en français, 2 vol. In-12, par de Grenaille, Rouen, 1662, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune*, et de nouveau traduit par un anonyme, Paris, 1673, 2 volumes in-12. (*Voy.* Adrien). « Malgré ses versions, dit Nicéron, l'ouvrage est entièrement oublié maintenant : aussi la lecture en est extrêmement ennuyeuse comme celle de tous les ouvrages que Pétrarque a écrits en prose. » Ce jugement est beaucoup trop sévère, l'ennui qu'on peut prendre à cette lecture peut venir de ses mauvais traducteurs; mais le texte offre une morale douce, un style rapide, des rapprochemens neufs. On peut reprocher à l'auteur trop de mélancolie, des idées mystiques, fruits de l'esprit du temps, l'emploi d'êtres allégoriques pour interlocuteurs, ce qui refroidit un peu l'intérêt du sujet. En effet, dans le premier livre, Pétrarque introduit la Raison conversant avec la Joie et l'Espérance; dans le second, la Raison s'entretient d'abord avec la Douleur, et ensuite avec la Crainte. L'auteur présente pour principe la morale des stoïciens. Il est curieux de voir dans l'un de ces entretiens combien l'amant de Laure déclame contre le mariage, les femmes et l'amour. 2° *De otio religiosorum.* 3° *De verâ sapientiâ.* 4° *De vitâ solitariâ.* 5° *De ignorantiâ sui ipsius ;* de l'ignorance de soi-même. C'est avec cette simplicité touchante qu'il expose le but de ses études : « Tu sais, ô Seigneur! toi devant qui sont tous les desirs et tous les élans de mon cœur, tu sais que le seul but que j'ai cherché dans l'étude dont j'ai d'ailleurs sobrement usé, a été de devenir meilleur! non que je crusse que la science seule, malgré les promesses d'Aristote et de tous nos maîtres, pût me conduire à ce but sans ton secours; mais parce que j'espérais, guidé par toi, trouver dans les sciences et les lettres, un sentier plus facile et plus doux. Tu sais, toi qui pénètres au fond des ames, combien cette intention en moi était sincère; et qu'au milieu même des illusions de la jeunesse et des vœux que je formais pour la gloire, il n'y eut jamais un moment où, si le choix m'eût été imposé, je n'eusse mieux aimé être bon qu'être savant. » 6° *De contemptu mundi*, du mépris du monde. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *Rerum memorabilium libri sex.* Ce sont différens traits de l'histoire grecque et romaine, réunis sous plusieurs titres. On les a imprimés séparément à Berne, 1604, 1 vol. in-12, et il y en a une vieille traduction française, Lyon, 1551, in-8°. II. *De Republicâ optimè administrandâ*, imprimé séparément avec son Traité *De offi-*

rio et virtutibus imperatoris, Berne, 1602, in-12. Ces deux ouvrages sont assez superficiels, et on a écrit depuis avec plus d'étendue et de profondeur. III. *Itinerarium syriacum*, in-8°. Pétrarque, dans cet ouvrage, explique à un ami prêt à faire le voyage de la Palestine, ce qu'il doit y observer. IV. *Epistolæ*. Les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, et d'autres sur les affaires de son temps. V. *Orationes*. Elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez faibles; on n'y trouve le plus souvent, que des choses communes écrites d'un style ampoulé, quoique assez pur. Pétrarque a eu presque autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poètes de l'antiquité. Plus de vingt-cinq auteurs ont écrit sa vie. Celle qu'on trouve dans le 28e volume des Mémoires du P. Nicéron, est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées; celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des poésies de cet auteur; et celle du baron de la Bastie, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres; mais elles ont été effacées par les Mémoires que l'abbé de Sade a publiés en 1764, en 3 vol. in-4°, sur ce poète. Il relève les fautes dans lesquelles les commentateurs, même italiens, étaient tombés à l'égard de Pétrarque. Toutes les circonstances de sa vie y sont détaillées avec la plus grande exactitude. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices ni ses défauts; sa passion excessive pour Laure; son fanatisme pour Rome; son enthousiasme pour Rienzi; enfin, son aigreur dans la dispute, et son humeur trop souvent caustique. Fabroni (Ange), que les Italiens nomment leur *Plutarque*, a publié, en latin, une Vie de Pétrarque, imprimée à Parme, chez Bodoni, in-4°; il l'avait destinée à être placée à la tête des Lettres Familières (latines) de ce poète, dont le Recueil en aurait offert plusieurs d'inédites, et des éclaircissemens historiques et critiques; mais le malheur des temps a dérangé ce projet. C'est ainsi que Pétrarque s'est peint lui-même dans son *Epître à la postérité*. « Je suis d'une naissance qui n'est ni basse ni illustre; ma famille est ancienne comme Auguste dit de la sienne. J'avais un penchant naturel pour la justice et pour l'honneur. La vieillesse m'a corrigé des erreurs où mes premières années m'avaient entraîné, et m'a appris combien les plaisirs et la jeunesse sont peu de chose. Mon corps avait moins de force que de dextérité; sans être belle, ma figure pouvait plaire lorsque j'étais jeune; j'avais des couleurs vives, entre le blanc et le noir; mes yeux étaient pleins de feu, et je jouissais d'une vue excellente qui, contre toute attente, m'a abandonné à 60 ans, ce qui m'a forcé de recourir aux lunettes (*ocularium*). La vieillesse a saisi un corps très-sain jusque-là, et l'a environné de son cortége ordinaire de maladie. J'ai méprisé les richesses, non qu'elles ne me fissent plaisir, mais parce que je ne pouvais souffrir les travaux et les inquiétudes qui les accompagnent. Ennemi des festins, j'ai toujours trouvé aussi fatiguant d'y inviter les autres que d'y être invité; mais rien ne me plaît tant que la présence d'un ami, et volontairement je n'ai jamais pris un

repas seul. J'ai été en proie dès ma jeunesse à l'amour le plus ardent, mais pudique et honnête ; et qui durerait encore si une mort cruelle, mais utile, n'eût éteint un feu qui commençait à s'affaiblir (*ignem tepescentem*). Je desirerais pouvoir dire que je ne me suis jamais livré au plaisir des sens ; mais ce serait mentir : quoique emporté vers eux par l'effervescence de l'âge, je puis dire les avoir toujours détestés. Vers l'âge de 40 ans j'en ai rejeté jusqu'au souvenir, et j'ai regardé comme un grand bonheur d'être délivré de cette servitude. J'ai senti dans les livres sacrés une douceur cachée que j'avais autrefois méprisée et qui m'a éloigné de la poésie. J'ai joui de l'amitié des rois et des premiers hommes de mon siècle ; j'ignore quelle raison m'en fit rechercher. J'ai joui avec quelques-uns d'entre eux d'une heureuse réciprocité de sentimens; leur grandeur m'a été utile, jamais elle ne me fut incommode. » Les éditions les plus recherchées des poésies italiennes de Pétrarque sont la première donnée à Venise, en 1470, in-fol. ; celles de Padoue, 1472 ; Venise, Milan, Rome, 1473, in-folio. On estime aussi celles des Aldes, à Venise; des Juntes, à Florence ; des Rovilles, à Lyon; de Gesualdo, 1553, in-4°; de Castelvetro, 1582, in-4°, réimprimée par Muratori, en 1711. Mais la meilleure est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°; et la plus jolie est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ses *Vite de' Pontifici romani, ed Imperatori romani*, Firenze, 1478, in-fol., sont rares. La Bibliothèque du Vatican conservait les Sonnets de Pétrarque, écrits de sa propre main; ce manuscrit est maintenant à la Bibliothèque royale, qui possède encore un exemplaire complet des 24 livres des lettres. On y trouve également un superbe manuscrit de la *Divina Commedia* du Dante, transcrite en entier par Boccace, qui en fit un cadeau à Pétrarque qui, à son tour, y a écrit quelques notes marginales, mais en petit nombre. On y a joint le portrait de ces deux célèbres poètes, qui paraît avoir été dessiné vers la fin du 15ᵉ siècle. On peut voir dans le Manuel de la librairie de M. Brunet, une notice fort bien faite et très-détaillée sur les éditions anciennes et nouvelles des poésies latines et italiennes de Pétrarque, et sur quelques traductions françaises de divers ouvrages de cet illustre poète.

PETREIUS (Marcus), était lieutenant du consul Antoine lorsqu'il remporta une victoire complète sur l'armée des conjurés, commandée par Catilina. Il servit depuis en la même qualité, sous César, dans la guerre des Gaules, et s'y distingua par plusieurs beaux exploits. Peu après, s'étant déclaré pour le parti de Pompée, il porta les armes contre César, et fut battu d'abord en Espagne, puis en Afrique, où il s'était joint au roi Juba son ami. Cette dernière défaite leur ayant ôté toute espérance d'échapper au vainqueur, ils furent réduits à s'entretuer l'un l'autre.

PETREIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'Over-Yssel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Pétréius employa tous ses momens de loisir à composer ou à

traduire divers ouvrages pour l'honneur de son ordre. Les principaux sont : I. *Catalogue des écrivains de son ordre*, Cologne, 1600. II. *Chronologie des papes et des empereurs*, Cologne, 1626, in-4°. III. *Des mœurs et des erreurs des hérétiques*, Cologne, 1629, in-4°. Cet ouvrage prouve que l'auteur avait plus de religion que de jugement et de logique.

PETRI (CUNERUS PETRUS), né en Zélande, premier évêque de Leuwarde, dans la Frise occidentale, en 15 0, fut chassé de son siége par les protestans pendant les guerres civiles. Il mourut le 15 février 1580, à 49 ans, à Cologne où il s'était retiré. On a de lui plusieurs traités latins sur les *Devoirs d'un prince chrétien*, 1579, in-8°; sur le *Sacrifice de la messe*; sur l'*Accord des mérites de Jésus-Christ avec ceux des Saints*; sur le *Célibat des prêtres*; sur la *Grace*; etc., etc. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur paraît ne pas s'entendre lui-même.

PETRI (SUFRIDUS), né à Ryntsmaguest près de Doekum en Frise, le 15 juin 1527, mort à Cologne, le 23 janvier 1597, dans sa 70e année, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des Etats de Frise. Les papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De Frisiorum antiquitate et origine*, in-8°, 1550, ou in-4°, 1533. II. *Apologia pro origine Frisiorum*. III. *De scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8°. Suffridus y donne une notice de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. IV. Il a donné des versions en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, et de quelques livres de Plutarque; toutes ces versions sont enrichies de notes et de commentaires. V. *De illustribus ecclesiæ scriptoribus*, Cologne, 1580; c'est une collection précieuse, qui a été augmentée par Aubert-le-Mire et Jean-Albert Fabricius. VI. *Gesta pontificum Leodiensium*, dans les *Gesta*, etc. de Chapeauville, tome 3; ce morceau de l'Histoire de Liége va depuis 1389 jusqu'en 1505. Ces ouvrages sont écrits en bon latin, mais sans critique et remplis de fables qu'il aurait dû autant plus dû écarter, qu'il était versé dans l'histoire sacrée et profane.

PETRI (BARTHÉLEMI), docteur et chanoine de Douai, né à Linlre, près de Tirlemont dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut le 26 février 1630, à 85 ans. On lui doit : I. Le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, avec de savantes notes. II. Des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, 1622, in-4°. III. L'édition des *Œuvres posthumes* d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des *Epîtres canoniques* de Saint Jean.

PETRI (OLAUS et LAURENT, frères), disciples de Luther, qu'ils avaient connu à Wirtemberg, furent les premiers propagateurs de la réformation en Suède,

vers l'an 1525. Le premier fut ensuite pasteur à Stockholm, et le 2me parvint à l'archevêché d'Upsal. Ils avaient commencé par traduire en suédois, d'abord le Nouveau-Testament, et ensuite la Bible entière. (*Voy.* sur cette traduction la *Bibliotheca sacra* de Lelong, parag. 92, pag. 293.) Dès l'année 1529, une diète tenue à Orebo, publia une constitution qui mit irrévocablement fin à la domination papale en Suède; mais il est inexact de dire (comme a fait Vertot, dans son Histoire des révolutions de Suède), que la diète adhéra à la Confession d'Augsbourg, celle-ci ne datant elle-même que du mois de juin 1530.

PETRI (Corneille), médecin du 16e siècle, né à Leyde, a accéléré par ses écrits les progrès de la botanique et de la matière médicale, autant que le permettait la méthode suivie de son temps. Il a recueilli et fait imprimer ses ouvrages sous ce titre : *Annotatiunculæ aliquot in quatuor libros Dioscoridis Anazerbæi. Experimenta et antidota contrà varios morbos, tùm à se, tùm à Johanne Spiringo, Academiæ Lovaniensi physicè observata. De rebus occultis in naturâ mirandis*, *Antverpiæ*, 1535, in-8°.

PETRI (Pierre de), peintre, élève de Carle Maratte, naquit à Rome, en 1671, et y mourut à l'âge de 45 ans. Son maître lui fit dessiner les principaux tableaux de Raphaël et d'autres grands artistes. On admire, parmi ses ouvrages, les peintures à fresque de l'église de Saint-Clément, et quelques gravures, telles que celles de Saint Laurent Justinien, de sa composition, et l'Assomption.

PETRI DE HARTENFELS (George-Christophe), né en 1633, à Erfurt, étudia à Iéna et à Groningue, où il se livra à la médecine; puis il vint à Leipsick pour se perfectionner dans cette science, et y recevoir le bonnet de docteur; mais s'étant attaché à la maison du comte de Ruthen en qualité de précepteur, et depuis comme médecin, il n'obtint ce titre à Iéna qu'en 1659, et revint ensuite à Erfurt. Ce fut à cette époque que l'Académie impériale d'Allemagne se l'associa sous le nom d'Achille. Devenu membre de la faculté de médecine, Jean-Philippe de Schoenborn, électeur de Mayence, le nomma son médecin. Il obtint, peu après, la vétérance dans sa compagnie, et occupa diverses chaires. Petri mourut en 1718. On a de ce médecin estimé des *Observations* insérées dans les Mémoires de l'Académie des curieux de la nature, et les *Traités* suivans, écrits dans le goût de cette Académie : I. *Asylum languentium, seu carduus sanctus, vulgò benedictus*, Ienæ, 1669, in-8°; Lipsiæ, 1698, in-8°. II. *Elephantographia curiosa, multis selectis observationibus referta*, Erfordiæ, 1715, in-4°.

PETRI de Deventer. *Voyez* Gerlac.

PETRI. *Voy.* Pietro.

PETRIOLI (Cajetan), chirurgien à Rome, que Haller traite d'homme à paradoxes, publia, en 1741, un *Recueil* in-fol. de planches anatomiques, exécutées par Berrettini, peintre célèbre de Cortone. Petrioli avait, l'année précédente, mis au jour les planches d'Eustachi, avec le précis de la vie de ce célèbre anatomiste, et des *Remarques* intitulées : *Riflessioni anatomiche sopra le*

note del S. Lancisi, fatte sopra le tavole del Eustachi. Un *Discours* de Petrioli, sur l'utilité de l'anatomie, a paru à Rome en 1753, in-4°, sous le titre d'*Apologia anatomica.*

PETRŒUS (Henri), né à Smalkalde, au cercle de Franconie, en 1589, après avoir voyagé deux fois en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande, revint dans sa patrie, possédant toutes les langues des pays qu'il avait parcourus, et une ample moisson de connaissances qui le firent distinguer en arrivant à Marpurg. Bientôt il y fut nommé professeur d'anatomie, de botanique et de chirurgie, et peu après il reçut le bonnet de docteur. L'excès du travail ayant aliéné sa tête, Petrœus se jeta par une fenêtre, se fracassa la jambe et mourut en 1620, des suites de cette fracture. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent également la délicatesse de son génie et son amour pour le travail. Ils ont pour titre : I. *Oratio encomiastica studii anatomici, laudes et utilitates varias complectens*, Marpurgi, 1610, in-4°. II. *Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica, Tomus I*, Marpurgi, 1614, in-4°; *Tomus II*, ibidem, 1616, 1623, in-4°. III. *Enchiridion chirurgicum*, en allemand. Marpurg, 1617, in-4°. IV. *Agonismata medica Marpurgensia*, Marpurgi, 1618, recueil de dissertations académiques. V. *Epistola de singulari arthritide vagâ scorbuticâ*, Ulmæ, 1628, in-4°, avec les observations de Grégoire Horstius.

PETRON ou PÉTRONAS, médecin dont ont parlé Celse et Galien, né peu après la mort d'Hippocrate, pratiquait une espèce de médecine opposée à celle de ses confrères. Par exemple, il faisait couvrir ses malades atteints de la fièvre, de manière à provoquer les sueurs et à exciter la soif. Quand la fièvre diminuait, il ordonnait l'eau froide; et, si par ce moyen il augmentait la sueur, il croyait le malade sauvé. S'il ne réussissait pas, il redoublait la dose d'eau, jusqu'à ce qu'on en vint au vomissement. S'il lui arrivait de guérir par l'un ou l'autre de ces moyens, il fallait que le malade mangeât sur-le-champ du porc rôti, et bût du vin; sinon il le faisait vomir de nouveau à force d'eau salée. Toute singulière que fût cette pratique, elle réussit souvent, et surprit les partisans de celle d'Hippocrate.

PÉTRONE, un des plus illustres et des plus célèbres sénateurs de Rome. Étant gouverneur d'Égypte, il permit à Hérode, roi des Juifs, d'acheter dans Alexandrie tout le blé dont il avait besoin pour secourir ses peuples affligés d'une cruelle famine. Tibère étant mort, et Caïus Caligula lui ayant succédé, ce prince ôta le gouvernement de Syrie à Vitellius pour le donner à Pétrone. Il fut si favorable aux Juifs, qu'il courut risque de perdre l'amitié de l'empereur, et même la vie pour avoir voulu favoriser ce peuple. Ce prince lui ordonna de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. Pétrone voyant que les Juifs aimaient mieux mourir que de voir profaner le lieu saint, ne les y voulut point contraindre par la force des armes.

PETRONE (Petronius Granius), centurion dans la 8e légion, qui servait sous César dans la guerre des Gaules. Allant en Afrique, dont il avait été fait ques-

teur, son vaisseau fut pris par Scipion, qui fit passer au fil de l'épée tous les soldats, et promit la vie au questeur, à condition qu'il renoncerait au parti de César. Pétrone lui répondit que « les officiers de César étaient dans l'usage d'accorder la vie aux autres, et non de la recevoir. » et en même temps il se perça de son épée.

PÉTRONE (PETRONIUS ARBITER), né aux environs de Marseille, proconsul de Bithynie, puis consul, fut l'un des principaux confidens de Néron, et comme le ministre de ses plaisirs. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et condamné à perdre la vie. Sa mort fut singulière par l'indifférence avec laquelle il la reçut. Il la goûta à peu près comme il avait fait des plaisirs; tantôt il tenait ses veines ouvertes, tantôt il les fermait, en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'ame qu'il ne croyait point, mais des choses qui flattaient son esprit, comme de vers tendres et galans, d'airs gracieux et passionnés. Aussi a-t-on dit que mourir fut simplement pour lui cesser de vivre.... Saint-Evremont fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux. Il possédait, suivant lui, cette volupté exquise, également éloignée des sentimens grossiers d'un libertin, et maîtresse de ses vices et de ses vertus. Les plaisirs ne l'avaient point rendu incapable des affaires, et la douceur de sa vie ne l'avait pas rendu ennemi des fatigues du travail. Mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, Pétrone, supérieur à ses charges, les ramenait à lui. Il n'avait, dit Tacite, la réputation ni d'un prodigue, ni d'un débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent; mais d'un voluptueux raffiné, qui consacrait le jour au sommeil, et la nuit aux devoirs et aux plaisirs. Ce courtisan est fameux par une Satire qu'il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faisait une critique de ce prince sous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reste, n'en est qu'un extrait, fait sans goût et sans choix, par un libertin obscur. Pierre Petit déterra, à Traou, en Dalmatie, l'an 1665, un fragment considérable, qui contient la suite du Festin de Trimalcion. (*Voyez* MARCON et RABUTIN) Ce fragment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenaient qu'il était de Pétrone, et les autres le lui contestaient. Petit défendit sa découverte, et envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du 15e siècle. Les critiques de France qui en avaient attaqué l'authenticité, se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliothèque royale. C'est un petit in-fol. de 237 pag. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de ce voluptueux délicat. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragmens tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade, en 1688, que Nodot publia à Paris, en 1694, réimprimés en l'an 7 (1799), 2 vol. in-8°. Quoique l'éditeur (Charpentier), et plusieurs autres savans dépourvus de goût les aient crus de Pétrone, les gallicismes, et les autres expressions barbares dont ils fourmillent, les ont fait ju-

ger indignes de cet auteur. Ses véritables ouvrages sont : I. Le *Poème de la Guerre civile entre César et Pompée*, traduit en prose par l'abbé de Marolles, et en vers français par le président Bouhier, Amsterdam, 1737, in-4°. Ce poème fait partie du *Satyricon*, où il est, sans avoir été imprimé séparément, pag. 418 à 447 de l'édition in-8° de Pétrone, dite des *Variorum*, Amsterdam, 1669, in-8°. M. de Guerle, traducteur de Martial, a donné une traduction de ce poème en vers français, suivie de Recherches sur Pétrone, Paris, 1798, in-8°. Pétrone, plein de feu et d'enthousiasme, et dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, opposa Pharsale à Pharsale; mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'épopée. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçaient la république dans les derniers temps : c'est un pur caprice ; et cette pièce, considérée sous ce point de vue, ne manque pas d'agrémens. « Quelle force, dit l'abbé Desfontaines! quelle finesse dans la peinture des vices des Romains et des défauts de leur gouvernement! Que d'esprit dans ses fictions! Ces beautés sont relevées par un style mâle et nerveux, qui mérite qu'on pardonne au poète latin quelques fautes contre l'élocution et certains traits dignes d'un rhéteur. » II. Un autre Poème sur l'éducation de la jeunesse romaine. III. Deux Traités, l'un sur la corruption de l'éloquence, et l'autre sur les causes de la perte des arts. IV. Un Poème *De la vanité des songes*. C'est une pièce de quinze vers, qui se trouve à la page 368 de la même édition du *Satyricon* des *Variorum*. V. Le *Naufrage de Lycas*. VI. *Réflexions sur l'inconstance de la vie humaine*. VII. Le *Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est le tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan ingénieux qu'un censeur public qui blâme la corruption. Si nous en croyons Saint-Évremont, « Pétrone est admirable par la pureté de son style, par la délicatesse de ses sentimens. Ce qui surprend davantage, dit-il, c'est cette facilité prodigieuse à nous donner et à peindre finement tous les caractères. Mais cette finesse tient souvent de l'afféterie ; et, quoique le style déclamateur lui paraisse ridicule, Pétrone ne laisse pas de donner dans la déclamation. » Laharpe a jeté un grand jour sur cette matière, tant en ce qui concerne la *Satire de Pétrone*, le *Festin de Trimalcion et sa suite*, qu'en nous faisant connaître les causes de l'admiration qu'avait conçue de lui Saint-Évremont. « Les fragmens recueillis en différens temps sous le titre de *Satire de Pétrone, Petronii Satiricon*, rappellent et confirment ce que nous avons dit, qu'on appelait originairement de ce nom de *satire* une espèce d'ouvrage très-irrégulier, mélangé de tous les tons et de tous les objets, et qui même pouvait ne pas être écrit en vers ; car la plus grande partie de ce qui reste de Pétrone est en prose, et les vers dont elle est entremêlée sont de différentes mesures. Quand le hasard fit retrouver ces lambeaux, sans ordre et sans suite, un passage de Tacite mal entendu fit tomber les savans dans une étrange erreur,

qui depuis a été reconnue et complètement réfutée, et n'en est pas moins répandue encore aujourd'hui; tant il est difficile de déraciner les vieux préjugés. Tacite parle d'un Pétrone qui fut consul sous Néron, et l'un des plus intimes favoris de cet empereur. C'était, dit l'historien, un homme d'une délicatesse exquise dans le choix des voluptés, un vrai précepteur de mollesse; c'est à ce titre qu'il était devenu si agréable à Néron, qui en avait fait l'intendant de ses plaisirs, et ne trouvait rien à son goût que ce qui était de celui de Pétrone. Cette faveur dura tant que Néron se contenta d'être voluptueux; mais lorsqu'il tomba dans la débauche grossière et dans la crapule, il eut honte de lui-même devant le maître dont il n'était plus le disciple : il fallut cacher à Pétrone des infamies qu'il méprisait, et Néron en était venu au point de rougir devant un voluptueux de bon goût, comme on rougit devant la vertu. Tigillin, le ministre et le flatteur de ses sales débauches, profita de cette disposition pour écarter un concurrent qu'il redoutait, et sut bientôt le rendre odieux et suspect au tyran, au point de le faire condamner à mort. Cette mort est célèbre par le sang-froid et l'insouciance qui l'accompagna. Saint-Evremont la préfère à celle de Caton; il oublie qu'il ne fallait pas les comparer. Pétrone, avant de mourir, traça par écrit le détail des nuits infâmes de Néron sous des noms supposés, et le lui envoya dans un paquet cacheté. C'est ce paquet qui vraisemblablement n'a jamais été connu que de Néron seul, que des savans ont cru être cette satire mutilée qui nous est parvenue sous le nom de Pétrone. Quand Voltaire s'est moqué de cette ridicule supposition, on n'a paru voir dans ce paradoxe qu'un des traits ordinaires du pyrrhonisme qu'il a porté sur beaucoup d'objets. Mais ce qu'on ne sait pas communément, c'est que cette opinion sur Pétrone est fort antérieure à Voltaire; que Juste Lipse avait déjà élevé sur cet article des doutes qui approchaient beaucoup de la probabilité, et que le savant Blaën a démontré clairement qu'il était impossible que l'ouvrage de Pétrone fût la satire de Néron, ni que l'auteur eût été le Pétrone d'abord favori, et ensuite victime du tyran. La licence cynique et les fréquentes lacunes de cet écrit tronqué, qui n'a ni commencement ni fin, ne permettent pas d'en faire l'exposé, ni d'en apercevoir le plan; mais il est certain que les aventures triviales d'une société de débauchés du dernier ordre ne peuvent ressembler aux nuits de Néron, quelque idée qu'on s'en fasse; qu'un jeune empereur qui avait de l'esprit ne peut pas être représenté dans le personnage de Trimalcion, vieillard chauve, difforme et imbécile; que les soupers de Néron ne pouvaient pas ressembler au repas ridicule de ce vieil idiot, et que sa femme *Fortunata*, aussi insipide que lui, n'a rien de commun avec l'impératrice Poppée, l'une des femmes les plus belles et les plus séduisantes de son temps. Il est très-probable que cette rapsodie est de quelque élève de l'école des rhéteurs, d'un jeune homme qui n'était pas sans quelque talent, et qui a choisi la forme la plus commode pour joindre ensemble ses ébauches de littérature et de poésie, et le tableau de

la mauvaise compagnie où il avait vécu. Il fait une critique fort sensée des déclamateurs de son temps, et son *Essai poétique* sur les guerres civiles n'est pourtant qu'une déclamation où il y a quelques traits heureux. Plusieurs de ces peintures ont de la vérité, mais dans un genre commun, facile, et même bas. Quelques fragmens de poésie et le conte de la *Matrone d'Éphèse*, que La Fontaine a imité d'une manière inimitable, sont ce qu'il y a de mieux dans Pétrone. Bussy Rabutin en a traduit presque littéralement l'histoire d'Eumolpe et de Circé, en y substituant des noms de la cour de Louis XIV; et il n'est pas étonnant que, dans un ouvrage tel que le sien, il ait choisi un pareil modèle. D'ailleurs, les louanges très-exagérées de Saint-Évremont avaient mis Pétrone à la mode. Il n'en parle qu'avec enthousiasme, parce qu'il le croyait homme de cour, que ce mot alors en imposait beaucoup, et que Voiture et lui regardaient comme une preuve de bon goût, de ne reconnaître une certaine délicatesse que dans les écrivains qui avaient vécu à la cour. On opposait au pédantisme de l'érudition qui avait régné long-temps, une autre sorte d'abus, la recherche de l'esprit, l'affectation de la galanterie et la prétention à l'urbanité et au ton de courtisan. Molière contribua beaucoup à faire tomber ce ridicule, accrédité par des personnes de mérite en plus d'un genre, et faites pour dominer sur l'opinion. » Nodot (*Voyez* son article), a traduit les différens ouvrages de cet auteur, sans en exclure ses peintures lascives, qui lui ont mérité le titre de *Auctor purissimæ impuritatis.* Dujardin en a traduit aussi une partie sous le nom de Boispréaux, La Haye, 1742, 2 vol. in-12, avec bien plus de succès que Nodot, écrivain plat et sans sel. Il y en a encore une autre traduction par M. Durand, censeur des études à Moulins, Paris, an 11 (1803), 2 vol. in-8°. Il en existe une traduction fort estimée, avec le texte en regard, par M. La Porte-du-Theil. La première édition des Satires de Petronne a été imprimée à Venise, en l'année 1499, in-4°; elle n'est pas rare. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1669, in-8°, *cum notis variorum;* de la même ville, avec les notes de Boschius, 1677, in-24, et 1700, 2 vol. in-24. L'édition des *variorum* a reparu en 1743, en 2 vol. in-4°, avec les commentaires du savant Pierre Burmann, qui n'avait pas le talent d'être court; enfin celle de Rewiezki, Berlin, 1785, in-8°, et de Paris, 1797, 2 vol. in-18. Les savans frères de Vallois avaient estimé que l'auteur de la satire du Festin de Trimalcion était d'un âge très-postérieur à celui où l'on a coutume de le placer. Henri de Vallois le plaçait au temps de Gallien, Adrien, son frère, à celui des Antonins. Ni l'un ni l'autre n'avaient produit des preuves bien authentiques de leur opinion; mais le savant Nicolas Ignarra, dans un ouvrage publié à Naples, en 1770, in-4°, sous le titre de *Palæstra neapolitana*, etc., semble avoir porté au plus haut degré de probabilité l'opinion d'Adrien de Vallois. Selon lui, l'auteur de la Satire en question appartient à la fin du règne des Antonins, et il serait difficile de réfuter ses preuves. *Voyez* cet ouvrage, page 182 et suiv., et l'ex-

trait qui en a été présenté dans la Bibliothèque critique de Loyttinbach, etc., tome 2, part. 1, pag. 245.

PETRONE (MAXIME). *Voyez* MAXIMUS PETRONIUS.

PETRONE (SAINT), évêque de Bologne en Italie, au 5e siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Égypte, pour servir de modèle à ceux d'Occident. Il avait fait un voyage exprès pour les connaître; la relation qu'il nous en a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*. Voyez *Historia Litt. Eccl. Aquilicensis* de Fontanini.

PETRONILLE (SAINTE), vierge et martyre, a passé, mais sans fondement, pour la fille de Saint Pierre. Elle est l'objet du plus beau tableau qu'on ait du Guerchin, le plus hardi des coloristes, et l'un des peintres les plus habiles dans l'art d'ordonner ses compositions. La Sainte, revêtue de ses habits de fête, et la tête couronnée de fleurs, va être descendue dans le tombeau : deux hommes la descendent dans la fosse, d'où les mains d'un troisième s'avancent pour la recevoir. Le Musée royal possède ce tableau. *Voy.* GUERCHIN.

PETRONILLE, infante d'Aragon, succéda dans le gouvernement de ce royaume, à son père Ramire II. Courageuse et amie de la justice, elle rendit ses sujets heureux. Mariée à Raimond Béreuger, comte de Barcelonne, elle ne lui permit de prendre que le titre de prince d'Aragon, et continua de gouverner par elle-même. Elle mourut au mois d'octobre 1137.

PETRONIUS (ALEXANDRE TRAJAN), né à Citta di Castello en Ombrie, fut premier médecin du pape Grégoire XIII, mort en 1585, et ami particulier de Saint Ignace de Loyola. On a de cet homme recommandable par ses connaissances et par ses vertus : I. *Proposita, seu Aphorismi medicinales* 149, Venetiis, 1535, in-8°. II. *De aquâ tiberinâ*, Romæ, 1552, in-8°. *Dialogi de re medicâ*, ibid., 1681, in-4°. III. *De morbo gallico libri VII*, Venetiis, 1566, in-fol., dans le second tome de la collection *de morbo gallico*. IV. *De victu Romanorum et de sanitate tuendâ, libri V; de alvo sine medicamento molliendâ libelli duo*, Romæ, 1581, in-fol.; traité curieux.

PETRONUS ou DE PETROGONE (ANTOINE-VINCENT), né à Salerne, mort à Pise, professeur ordinaire en la faculté de médecine, l'an 1655, enseigna d'abord la philosophie dans sa patrie, et pratiqua la médecine à Naples. On a de Petronius un ouvrage polémique, imprimé à Venise, en 1647, in-4°, intitulé : *Litterarium duellum inter Salernitanos medicos, in quo de intestinorum phlegmone controvertitur casus*. On y a joint : *Michaelis Roccii apologia, et aliud ejusdem auctoris litterarium de hepatis inflammatione duellum*.

PETROWITZ. *Voyez* ALEXIS.

PETRUCCI (ACHILLE), de Sienne. Ce nom doit être conservé dans les annales du crime. Médicis le jugea digne de l'exécrable commission d'assassiner l'amiral de Coligni. Il suivait Besme, et donna au vieillard expirant les premiers coups de poignard. Les deux scélérats jetèrent le cadavre par la fenêtre; et, après que Guise l'eut insulté, Pé-

trucci lui trancha la tête, et courut en faire hommage à Médicis, qui la reçut sans remords, sans plaisir, maitresse de ses sens, et comme accoutumée à de pareils présens. *Voy.* BESME.

PETRUCCI (JOSEPH), médecin, né à Rome, en 1648, et dont on fixe la mort en 1711, fut reçu docteur dans sa ville natale, où il devint ensuite savant professeur et habile praticien. On lui attribue un ouvrage intitulé : *De capsulis renalibus earumque usu*, Romæ, 1676, in-12. Quelque hasardée que soit l'opinion de l'auteur dans cette production, on n'a pas laissé de joindre l'opuscule qui l'annonce à celle de Gaspard Bartholin, sur les ovaires des femmes, et un autre de Jean Verle, sur l'œil, Lyon, 1696, in-12, sous le titre de *Petrucci, Gasparis Bartholini et Joannis Verle, opuscula nova anatomica.* Haller cite une édition du premier ouvrage, publié à Rome, en 1680, in-12, sous le titre de *Spicilegium anatomicum de structurâ et usu capsularum renalium*, ornée de quelques figures peu estimées.

PETTHO (GRÉGOIRE), noble hongrois, vivait vers la fin du 17e siècle. Il a donné un recueil des *Chroniques de la Hongrie*, écrit dans la langue du pays, Vienne, 1711. Le jésuite André Spanguri en a donné une édition avec des augmentations, Cassovia, 1734, in-4°.

PETTUS (sir JEAN), né au comté de Suffolk, mort vers 1690, membre du parlement d'Angleterre, sous le règne de Charles II, et l'un des députés gouverneurs des mines royales, a laissé beaucoup d'ouvrages : I. *Histoire des bois et des lieux principaux des mines et des travaux minéralogiques en Angleterre et au pays de Galles*, 1670, in-folio. II. *L'Angleterre indépendante de l'autorité des papes*, in-4°. III. *Opuscules tirés de l'histoire d'Adam et Eve*, in-8°. IV. *Fleta minor*, ou *Lois de la nature pour connaître, juger, essayer et traiter les métaux*, traduit de l'allemand, 1683. L'auteur était en prison, quand il a fait cette traduction.

PETTY (GUILLAUME), écrivain anglais, né le 26 mai 1623, à Ramsey, dans le comté de Hampshire, voyagea en France et en Hollande, et fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, qui le fit chevalier en 1661. Il mourut à Londres, en 1687, après avoir acquis de grands biens et une réputation méritée. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. Un *Traité des Taxes et des Contributions*, Londres, 1662 et 1667, in-4°. II. *Britannia languens*, in-8°. Cet ouvrage est rare. III. *Traité de la construction des vaisseaux.* L'auteur le présenta lui-même à la Société royale en 1665, écrit de sa propre main; le manuscrit contenait environ une main de papier; mais le lord Brouncker, président de la société, s'en saisit, et le garda jusqu'en 1682, en disant que c'était un trop grand secret d'État pour en donner connaissance à tout le monde.

PETTYT (GUILLAUME), jurisconsulte anglais, né à Skipton, au comté d'York, mort à Chelsea, en 1707, assesseur, trésorier du collége de justice du Temple, et garde des archives de la Tour. On conserve encore dans

la bibliothèque du collége du Temple, sa *Collection de Discours au parlement*. Les ouvrages qu'il a donnés sont : I. La *Défense des droits des communes d'Angleterre*, in-8°. II. *Jus antiquum communium Angliæ assertivum*, in-fol. III. *Coup-d'œil sur les rois et le gouvernement de l'Angleterre*.

PEU (Philippe), chirurgien, né à Paris, où il mourut en 1707, pratiqua long-temps son art à l'Hôtel-Dieu de cette ville; mais, s'étant exclusivement livré à l'art des accouchemens, il y eut tant de succès, et fut tellement employé, que, s'il faut l'en croire, il avait assisté à plus de cinq mille naissances. En 1694, Peu écrivit un ouvrage, dans lequel il condamnait l'opération césarienne et les crochets de Mauriceau. Celui-ci, offensé de la critique, s'éleva avec force contre l'auteur, qu'il accusa d'avoir falsifié quelques passages de ses ouvrages. Peu, sensible à ces reproches, y répondit dans un traité intitulé : *Réponse aux observations de Mauriceau*, Paris, 1695, in-8°.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wittemberg. Il devint gendre de Mélanchthon, des ouvrages duquel il donna une édition à Wittemberg, en 1601, en 5 vol. in-fol. Outre cette édition, il nous reste de Peucer : I. *De præcipuis divinationum generibus*; ce traité curieux fut traduit en français par Simon Goulard, Anvers, 1584, in-4°, sous le titre des *Devins* ou *Commentaire des principales sortes de divinations*. Le même Goulard a traduit encore une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1610, Genève, 1611, in-8°. Cette chronique, commencée par Melanchthon, fut achevée par Peucer. II. *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8°. III. *De febribus*, ibid., 1614, in-8°. IV. *Vitæ illustrium medicorum*. V. *Hypotheses astronomicæ*. VI. Les *Noms des monnaies, des poids et des mesures*, in-8°. Son ardeur pour l'étude était extrême. Son opinion l'ayant fait enfermer pendant dix ans dans une étroite prison, il écrivait ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnait pour se désennuyer, et il faisait de l'encre avec des croûtes de pain brulées et détrempées dans le vin; ressource ingénieuse qu'on attribue aussi à Pélisson. Peucer mourut le 25 septembre 1602, à 78 ans. Peu d'hommes ont eu un caractère aussi bon et des mœurs plus douces que celles de cet auteur.

PEURBACH. *Voyez* Purbach.

PEUTEMAN (Pierre), peintre, né à Rotterdam, en 1650, mort en 1692. Comme cet artiste avait à représenter des pestiférés dans un tableau, il voulut faire des études dans un cabinet d'anatomie où plusieurs squelettes étaient suspendus au plafond, et où des os et des têtes étaient entassés sur le plancher. Il s'endormit, et fut réveillé soudainement par une espèce de mouvement de tremblement de terre. Il vit tous les squelettes agités dans toute sorte de directions : ce spectacle le frappa d'horreur; il s'enfuit à demi-mort; et, quoique la cause de cet effet lui fût expliquée depuis, il mourut fort peu de temps après.

PEUTINGER (Conrad), né à Augsbourg, en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il y rapporta le fruit des connaissances qu'il avait acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour secrétaire, et l'employa dans les diètes de l'Empire, et dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilège de battre monnaie. Ce bon citoyen mourut en 1547. L'empereur Maximilien l'avait honoré du titre de son conseiller. Ce savant est principalement célèbre par la Table qui porte son nom. C'est une carte dressée au commencement du 9e siècle, dans laquelle sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur: Peutinger la reçut de Conrad Celtes, qui l'avait trouvée dans un monastère d'Allemagne. François-Christophe de Scheyb en a donné une magnifique édition in-fol., à Vienne, en 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette carte, devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe, ni d'un savant, et dès lors, la bizarre disposition des rivages et la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paraître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paraît que c'est l'ouvrage d'un soldat romain, uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avait eu quelque campement, où il s'était fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune autre façon de la situation respective que ces lieux avaient dans l'arrangement géographique des différentes plages du globe. Une autre erreur est que cette table ne compte que 62 milles et demi romains pour un degré du grand cercle; tandis que, d'après les opérations modernes, on a trouvé qu'il en fallait 75. Ses autres ouvrages sont : I. *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, qui se trouvent dans le premier volume de la collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iena, 1683, in-8°. II. *De inclinatione romani imperii, et gentium commigrationibus*, à la suite des *Sermones convivales* et de *Procope*. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths*, de Vulcanius. III. *De rebus Gothorum, Persarum ac Vandalorum*, Bâle, 1531, in-fol. IV. *Romanæ vetustatis fragmenta in Augustâ-Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-fol.

PEVERELLI (Barthélemi), né le 9 septembre 1695, entra chez les jésuites de Bologne, en 1713, et mourut à Modène, vers l'an 1765. On a de lui : I. *Osservazioni istorico-critiche intorno ai libri santi del Nuovo Testamento*, Vérone, 1759. II. *Istoria delle persecuzioni fatte alla chiesa dagli infideli nei primi quattro secoli*, 1763, 2 vol. in-4°. III. *Lezioni sacre e morali, sopra il libro degli Atti apostolici*, Vérone, 1767, 2 vol. in-4°.

PEYER (Jean Conrad), médecin, né à Schaffhouse, en 1653, étudia d'abord à Bâle, où il revint,

après un voyage à Paris, prendre le bonnet de docteur en la faculté de médecine. De retour dans sa patrie, il y acquit une grande réputation, tant par la manière distinguée dont il remplit successivement les chaires d'éloquence, de logique et de physique, que par ses découvertes en anatomie, et les ouvrages qu'il publia. Peyer mourut en 1712, membre de l'Académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Pythagore*. Ses ouvrages sont : I. *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum, earumque usu et affectionibus*, Schaffhusæ, 1677, in-8°; Amstelodami, 1681, in-8°. II. *Methodus historiarum anatomico-medicarum*, Parisiis, 1678, in-12. III. *Peonis et Pythagoræ, id est, Harderi et Peyeri exercitationes anatomicæ et medicæ*, Basileæ, 1682, in-8°. IV. *Parerga anatomica et medica septem*, Genevæ, 1681, in-8°; Amstelodami, 1682, in-8°; Lugduni-Batavorum, 1750, in-8°; avec une observation, *circa Urachum in fœtu humano pervium*. V. *Experimenta nova circà pancreas*, Genevæ, 1685, in-folio; Amstelodami, 1683, in-4°, avec l'ouvrage de Brünner portant le même titre. VI. *Merycologia, sive de ruminantibus et ruminatione commentarius*, Basileæ, 1685, in-4°, avec figures. Conrad Peyer eut un fils (Jean-Jacques), médecin comme lui à Schaffhouse, qui se distingua dans son art, et auquel on doit : *Observationes anatomicæ, numero L.*, Lugduni-Batavorum, 1719, in-8°.

PEYER-IM-HOF (JEAN-CONRAD), membre du grand-conseil de Schaffhouse, sa patrie, a laissé : I. Une Dissertation *De differentiis municipiorum romanorum et civitatum imperialium mediatorum*, Marpurg, 1729, in-4°. II. Un recueil de *Poésies allemandes*, Schaffhouse, 1748, in-8°.

PEYER-IM-HOF (HONORÉ), capitaine de l'abbaye de Saint-Gall, né à Lucerne, en 1610, professa avec succès le grec et l'hébreu. Il a écrit dans cette dernière langue, *l'Histoire abrégée de tous les abbés de son monastère*, in-fol. Son ouvrage est resté manuscrit. Dom Calmet en fait le plus grand éloge.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, (......), maître de géographie à Paris, eut la fantaisie de devenir auteur dramatique, et fit imprimer une tragédie de *Stratonice*; n'ayant pu la faire jouer, quoique d'année en année il en changeât le nom, il fut enfin plus heureux en 1775. Cette pièce, appelée alors les *Arsacides*, était en six actes. Aucun des spectateurs, après l'avoir vue, n'en put expliquer le sujet ni le plan, ni se rendre compte exactement de ce qu'il avait vu et entendu. « C'est, dit alors un journaliste, une déraison éternelle; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie, et cela est vrai de plus d'une manière, car il y avait un acte de plus à siffler. » Le mot de *Madame* revenait au moins mille fois dans l'ouvrage; et chaque fois qu'on le prononçait, il excitait une risée. Peyraud ne se tint pas pour battu; il força les comédiens de la représenter une seconde fois; elle fit foule, et tout Paris y courut pour rire à son aise, sans y rien comprendre. L'auteur, enchanté de cette affluence, s'écriait souvent : « Tu

es grand, Corneille; mais je ne te crains pas. » Il est mort quelques années après la représentation de sa pièce, qui était morte avant lui.

PEYRE. *Voy.* Tréville.

PEYRE (Jacques d'Auzolles, sieur de la), gentilhomme auvergnat, né en 1571, secrétaire du duc de Montpensier, et mort en 1642, à 71 ans, s'était appliqué particulièrement à la chronologie, et, comme elle n'était pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvre aux yeux des ignorans. On poussa la stupidité jusqu'à faire frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des chronologistes*. Parmi plusieurs rêveries, il soutenait que les impostures d'Annius de Viterbe pouvaient être justifiées, qu'on pourrait ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. La Peyre eut des disputes assez vives avec le P. Petau, qui l'accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8°, moins à cause de sa bonté que de sa singularité.

PEYRE (Marie-Joseph), né à Paris, en 1730, montra des dispositions pour le dessin dès son enfance; lorsqu'il eut atteint l'âge de 13 ans, son goût pour l'architecture se développa; et, malgré la plus forte opposition de la part de son père, qui le destinait à un autre état, il suivit l'école de Blondel. Cet artiste ayant découvert dans son jeune élève, le germe d'un véritable talent, il lui donna tous ses soins, après l'avoir accueilli chez lui par amitié. Peyre reçut avec avidité les conseils d'un ami devenu son maître; il améliora ses études commencées, perfectionna son talent, et remporta le prix de l'Académie à l'âge de 21 ans. Arrivé à Rome, Peyre ne perdit point de temps, il se mit de suite au travail, mesura avec soin les monumens de l'antiquité; et, singulièrement fortifié par des recherches particulières sur l'architecture des Anciens et par les nombreuses connaissances qu'il avait acquises dans son art, il revint à Paris avec le projet de détruire le mauvais goût qui s'était introduit dans les arts à la suite du règne de Louis XIV. Pour y parvenir, il composa son projet sur les Académies, dans lequel il sappa les anciens préjugés; et, voulant épurer l'art, il détruisit les ressauts dans les masses et dans les détails, ainsi que cette pesanteur dans les ornemens et dans les formes, caractère distinctif de l'architecture de son temps. Il fit sentir que la vraie beauté de l'art consistait dans la simplicité et dans la pureté des formes. Il fit voir que les masses des monumens antiques étaient grandes sans lourdeur, et agréables sans mesquinerie. Peyre osa le premier mettre dans ses projets des péristyles et des portiques de colonnes isolées: aussi fut-il en butte à la morgue et à l'inimitié de ceux qu'il voulait éclairer, jusqu'à ce que l'expérience eût démontré la justesse de ses raisonnemens. Il fut cependant, malgré ses principes, qui étaient opposés à ceux qui régnaient alors à l'Académie, reçu de cette société, et finit par les voir presque généralement adoptés. Il obtint, quelque temps

après, des places dans les bâtimens du roi, et construisit la salle du théâtre-Français, aujourd'hui l'*Odéon*, conjointement avec de Wailly, son ami et son collègue. Enfin Marie-Joseph Peyre ne dut ses talens qu'à lui seul : tout s'opposa à ce qu'il suivît une carrière si utile à la régénération de l'architecture ; mais, fort de son génie, il se roidit contre tous les obstacles, et ne répondit même à l'envie que par de nouveaux succès. Il mourut à 55 ans, à Choisi, contrôleur des bâtimens du roi : une fièvre putride l'enleva à un art qu'il voulait encore perfectionner. Il laissa un manuscrit sur l'architecture, que son fils fit imprimer en 1795, sous le titre d'*Œuvre d'architecture*.

PEYRÈRE (Isaac de la), né à Bordeaux, de parens protestans, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il prétendit, en lisant les versets 12, 13 et 14 du cinquième chapitre de Saint Paul aux Romains, qu'Adam n'était pas le premier homme. Pour prouver cette opinion, il mit au jour, en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4° et in-12, sous ce titre : *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus 12, 14, cap. quintæ Epistolæ Pauli ad Romanos.* (*Voyez* Hilpert.) La Peyrère soutient que c'est l'origine de la nation juive et non de la race humaine que Moïse rapporte, et que le globe était habité par plusieurs nations long-temps avant Adam, qu'il considère seulement comme le père des Israélites. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles par le crédit du grand-vicaire de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome, en 1656, et y abjura, entre les mains du pape Alexandre VII, le calvinisme et le préadamisme. Sa conversion ne fut pas sincère. Son livre flatte les juifs, et les appelle civilement à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avait faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité de bibliothécaire. Quelque temps après, il se retira au séminaire des Vertus, où il mourut le 30 janvier 1676, à 82 ans. Le P. Simon dit qu'ayant été pressé à l'article de la mort de rétracter son opinion sur les *Préadamistes*, il répondit par ces paroles de l'Épître de Saint Jude : ***Hiquæcumque ignorant, blasphemant.*** Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : I. Un Traité aussi singulier que rare, intitulé *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8°, sans lieu d'impression. « Le rappel des Israélites ne sera pas, dit-il, seulement spirituel ; mais ils seront rétablis dans les bénédictions temporelles dont ils jouissaient avant leur rejection. Ils reprendront possession de la Terre-Sainte, qui sera rétablie dans la fertilité qu'elle avait autrefois ; Dieu leur suscitera alors un roi plus juste et plus victorieux que n'ont été leurs premiers rois. Mais qui sera ce roi ? Ce sera le roi de France : 1° Parce que les deux qualités de Très-Chrétien et de Fils aîné de l'Eglise lui sont attribuées par excellence ; 2° Parce qu'il est à présumer que si les rois de France ont la vertu de guérir les écrouelles qui affligent les juifs dans leurs corps, ils auront aussi la faculté de guérir les maladies invétérées qui tourmentent leurs ames, tel-

les que l'obstination et l'incrédulité ; 3° Parce que les rois de France ont pour armes des fleurs de lis, et que la beauté de l'Eglise est comparée, dans l'Écriture, à la beauté des lis ; 4° Parce qu'il est probable que la France sera le lieu où les juifs seront d'abord invités à venir pour se faire chrétiens, et où ils se retireront contre la persécution des peuples qui les dominent ; car la France est une terre de franchise ; elle ne souffre point d'esclaves, et quiconque la touche est libre. » La Peyrère, après avoir exposé son système, cherche les moyens de convertir les juifs au christianisme. Il voulait réduire toute la religion à la croyance en J.-C. ; parce que, suivant lui, nos articles de foi sont plus difficiles à comprendre, que les cérémonies de Moïse ne sont difficiles à observer. « Il reviendrait de cette conduite, dit-il, un double avantage à l'Église : la réunion des juifs et celle de tous les chrétiens séparés du corps de l'Église. » La Peyrère était calviniste lorsqu'il fit ce livre ; il avouait lui-même qu'il n'avait quitté les protestans que parce qu'ils s'étaient signalés des premiers contre son livre des préadamites. II. Une *Relation du Groenland*, in-8°, 1647 et 1651 ; on la trouve encore dans le tome 1er du recueil des *Voyages au Nord*. Cette relation est curieuse. On lui demanda, à l'occasion de cet ouvrage : « Pourquoi il y avait tant de sorciers dans le Nord ? — C'est, répondit-il, que les biens de ces prétendus magiciens sont en partie confisqués au profit de leurs juges, lorsqu'on les condamne au dernier supplice. » III. Une *Relation de l'Islande*, 1663, in-8°, aussi intéressante. IV. Une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8°, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. Un poète lui fit cette épitaphe :

La Peyrère ici gît ; ce bon Israélite,
Huguenot, catholique, enfin préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit et n'en choisit pas une.

PEYRÈRE (ABRAHAM LA), frère du précédent, habile avocat au parlement de Bordeaux, sa patrie, où il est mort en 1704, âgé d'environ 70 ans, est connu parmi les jurisconsultes français, par l'ouvrage qu'il publia pour la première fois, en 1663, sous ce titre : *Décisions sommaires du Palais, par ordre alphabétique*, Bordeaux, 1 vol. in-4°. On compte maintenant huit éditions de ce Recueil, dont six sont dues à divers magistrats et avocats de Bordeaux, qui y ont ajouté des notes plus ou moins étendues, qu'on appelle *Additions des Apostillateurs de la Peyrère*. La Peyrère est un des arrêtistes les plus laborieux, sans être le plus parfait. On lui doit beaucoup de reconnaissance pour avoir le premier recueilli la jurisprudence du ressort du ci-devant parlement de Bordeaux. A la vérité, il mêle quelquefois les principes particuliers à ce ressort avec ceux qui lui sont étrangers ; mais les inexactitudes qu'on rencontre dans ses décisions, sont corrigées par les annotations de ses éditeurs, qui ont constaté le dernier état de cette jurisprudence.

PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour ; après une jeunesse perdue dans de frivoles amours,

se livra à la dévotion des croisades. De retour de la Terre-Sainte, il se maria à Montpellier, où il mourut. Il nous reste de lui, 24 *Chansons galantes*, 5 *Tensons* en un *Poëme* composé en Asie, après la mort de l'empereur Frédéric Iᵉʳ.

PEYRON (JEAN-FRANÇOIS-PIERRE), peintre, né à Aix, en 1744, mort à Paris, en 1816, était élève de Jean-François Lagrenée. On voit au Musée du Louvre un tableau de cet artiste représentant le vainqueur de Marathon, *Miltiade*, accusé de trahison pour n'avoir pas réussi dans l'expédition de Paros, jeté dans une prison, où il termine ses jours. Cimon n'obtient la permission de faire ensevelir son père, qu'en se chargeant de ses chaînes, pendant que ses parens et ses amis ramassent les cinquante talens que Miltiade avait été condamné à payer. Peyron avait lui-même gravé ce tableau.

PEYRONIE (FRANÇOIS DE LA), premier chirurgien du roi, de l'Académie des sciences, président de l'Académie de chirurgie, plus célèbre encore par son amour pour son art et pour l'humanité, et par ses immenses libéralités pour la propagation de la science que par ses talens et ses écrits, né à Montpellier, en 1678, de Raymond la Peyronie, chirurgien célèbre, fit ses premières études avec le plus grand soin. Ses progrès dans celle de la chirurgie furent si rapides, que, dès l'âge de dix-neuf ans, après avoir soutenu avec éclat des examens rigoureux, il fut admis à la maîtrise, avec des dispenses d'âge. Envoyé à Paris, Mareschal, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, l'admit chez lui au nombre de ses élèves particuliers. La Peyronie, après avoir mis à profit les leçons de ce grand maître, crut devoir à sa patrie le premier usage de son talent; il y retourna, et y donna des leçons d'anatomie et de chirurgie, qui attirèrent la foule des étudians, et lui méritèrent la place de démonstrateur public aux Écoles de médecine. Bientôt après, il fut nommé chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, et, presqu'en même temps, de l'armée commandée par le maréchal de Villars, contre les rebelles des Cévennes. Déjà sa réputation s'étendait dans les pays étrangers; et il reçut alors du pape Clément XI, une médaille d'or, et l'ordre de l'éperon, pour une opération extrêmement difficile, qu'il avait pratiquée sur un prince romain. Peu de temps après, le duc de Chaulnes, attaqué d'une fistule, ayant vainement tenté de se faire opérer à Paris, se décida à se mettre entre les mains de la Peyronie. Une prompte guérison fut le prix de sa confiance. Desirant lui témoigner sa reconnaissance et le fixer dans la capitale, il sollicita et lui obtint les places de chirurgien de la prévôté, des chevau-légers, de l'hôpital de la Charité, et celle de démonstrateur royal aux Écoles de chirurgie et au Jardin du Roi. Le premier chirurgien du roi, Mareschal, le fit nommer son survivancier. La guérison du duc Léopold de Lorraine, attaqué d'une maladie chirurgicale, lui valut l'hommage d'une médaille d'or, que la ville de Nanci fit frapper en son honneur à cette occasion, et lui offrit comme un témoignage de sa reconnaissance. En 1724, de concert avec Mareschal, il obtint l'érection de cinq places de démons-

trateurs dans l'amphithéâtre de chirurgie, qui n'était encore connu que sous le nom de Saint-Côme. Encouragé par ce succès, il sollicita l'établissement d'une Académie de chirurgie ; elle fut formée par ses soins, en 1731, et éclairée par ses lumières. Il présenta le premier volume de ses *Mémoires*, en 1733. Ce fut en 1736, que la Peyronie devint, par la mort de Mareschal, titulaire de la place de premier chirurgien de Louis XV. Ce prince le combla de bontés, lui donna des lettres de noblesse, et le gratifia successivement d'une charge de maître-d'hôtel chez la reine, d'une autre de gentilhomme ordinaire de la chambre, et de pensions considérables. Mais cette faveur dont il jouissait, il ne l'employa que pour répandre sur sa profession la considération, sans laquelle aucun art libéral ne saurait prospérer. Alors, la chirurgie fut séparée du ridicule alliage qu'elle avait avec la barberie ; et, par une déclaration du roi de 1743, aucun candidat ne put être admis à l'école de chirurgie de Paris, sans y présenter des lettres de maître-ès-arts. C'est au milieu de ces nobles efforts pour les progrès et le perfectionnement de son art, que la Peyronie mourut à Versailles, en 1747. Il légua à la communauté des chirurgiens de Paris les deux tiers de ses biens, sa belle terre de Marigny et sa bibliothèque ; à la communauté des chirurgiens de Montpellier, deux maisons situées dans cette ville, cent mille livres pour y faire construire un amphithéâtre de chirurgie, et le tiers de ses biens. Tous ces legs renfermaient des clauses qui ne tendaient qu'au bien public et à la perfection de la chirurgie, pour laquelle il sollicita toujours la protection de la cour. A l'époque du fameux procès entre les médecins et les chirurgiens, il pria le chancelier d'Aguesseau d'élever un mur d'airain entre les deux corps. « Je le veux bien, lui répondit ce ministre, mais de quel côté faudra-t-il placer le malade. » La Peyronie prit ensuite la chose avec plus de modération. C'était par une suite de cette philantropie que, frappé du nombre des victimes qui résultait de l'encombrement des enfans trouvés dans leur ancien établissement, il avait fait décider la construction du nouvel hôpital. On ne peut citer de la Peyronie aucun ouvrage remarquable qui soit digne de sa réputation ; mais les avantages immenses qui sont résultés des établissemens qu'il a créés, et l'essor qu'il a donné à sa profession, le placent au nombre des hommes qui ont le plus honoré leur siècle. Il ne refusait jamais son ministère aux pauvres, et sa main habile et libérale leur prodiguait des secours de toute espèce ; sa maison, et surtout sa terre de Marigny, étaient l'asile de l'indigence et de l'infirmité ; et il avait le projet, lorsque la mort le surprit, de former, à Marigny, un hôpital, dont il aurait fait le service après sa retraite de la cour.

PEYROT (Jean-Claude), prieur-curé de Pradinas, et poète rouerguois, naquit à Milhaud, en Rouergue, en 1709. Ses études secondèrent les dispositions que la nature lui avait données pour la poésie. Il se forma le goût par la lecture des bons modèles, tant anciens que modernes. Ses premières tentatives en littérature furent couronnées par des succès.

quatre *Sonnets* en l'honneur de la Vierge, lui valurent trois prix et un *accessit* à l'Académie de Toulouse. Son *Combat pastoral*, dont le texte était *instruire et amuser*; son *Poème* sur le commerce; une Eglogue intitulée l'*Esprit de contradiction*, lui méritèrent trois autres couronnes, et enhardirent son génie poétique. Quoique ses premiers succès fussent dus à des productions écrites en langue française, il renonça presqu'entièrement à cette langue. Son inclination le porta vers le patois de son pays, et le dialecte rouerguois lui offrit des hardiesses, des tours heureux, une énergie, une liberté d'expressions, que ne comporte point la langue française, plus polie, et entravée par un plus grand nombre de règles. Dégagé de tels obstacles, son génie jeta un nouvel éclat; et les littérateurs familiers avec les dialectes du midi de la France, avouent qu'on ne peut les employer plus heureusement que l'a fait Peyrot; qu'il a peint la nature et les scènes champêtres avec les graces naïves qu'on admire dans Théocrite, et ils n'hésitent pas de le placer au rang des Gautier et des Goudouli, qui se sont rendus célèbres par leurs poésies languedociennes. Peyrot ne craignit pas de sacrifier à son goût, sa fortune et une partie de sa renommée. Il ne fut jamais riche; il se borna au simple bénéfice de Pradinas; et, en préférant au français le dialecte de son pays, il circonscrivit sa réputation poétique dans les limites des provinces méridionales, dont les seuls habitans peuvent l'entendre. Livré à ses goûts favoris, sans ambition, Peyrot vécut heureux: les principes de la révolution ne furent pas étrangers aux siens. Il partagea le premier enthousiasme des Français, sans partager les excès qui le suivirent. Pendant les orages de la révolution, il se retira au village de Paillas, à deux lieues de Milhaud. Dans les lettres qu'il écrivait à ses amis, il prenait le titre de l'*Ermite de Paillas*. La carrière de sa vie fut pour lui longue et paisible. Il avait 86 ans, lorsqu'en 1795, il mourut dans ce village. Une partie de ses œuvres a été recueillie et imprimée sous ce titre: *Œuvres patoises de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas, dans lesquelles on trouve les Quatre saisons, ou les Géorgiques patoises, suivies de plusieurs pièces fugitives*, etc. Cet ouvrage a eu deux éditions; nous ne connaissons que la seconde, in-8°, Milhaud, an 13 (1805.) Les *Quatre saisons* sont la production principale de ce recueil; mais ce sont les saisons qu'on éprouve dans les montagnes du Rouergue, et les préceptes d'agriculture qu'il donne, ne sont applicables qu'aux cultivateurs de ce pays. Les littérateurs rouerguois ont reproché au prieur de Pradinas, d'avoir quelquefois trop francisé le dialecte rouerguois. Citons les vers suivans, qui sont dans ce cas, on les entendra avec moins de peine que plusieurs autres, et ils donneront une idée de la manière du poète: ils commencent le second chant, celui de la saison de l'été. Le poète fait cette invocation au soleil:

Brillant astre del cel, dont la marcho rapido
Del temps que nous escape es la règle et lou guido;
Tu que de la nature animes lous ressorts,
Soulet, da mon esprit redoublo lous transports;
Qu'à ton grand fougairou ma muse recalfado,
Posco conduire à bout l'obro coumençado.

On trouve dans ce poëme en quatre chants, de la gaîté, de la grâce, des préceptes d'agriculture, des tableaux champêtres, pleins d'une naïveté rustique, des épisodes intéressans, et partout beaucoup d'originalité. Les mêmes caractères se rencontrent dans un petit poème du même genre, intitulé *Lo primo Rouergasso*, ou le printemps du Rouergue, adressé à M. Desprodels, ami de l'agriculture. Une *Ode* sur la maladie de Louis XV, à Metz; des Epîtres; des Complimens; des Bouts-rimés, etc., etc., et une Facétie très-plaisante en français, moitié vers, moitié prose, intitulée *le Chevalier de la Graguotte*, composent le volume des Œuvres de Peyrot. Au commencement se trouve une Epître française qui lui est adressée par M. de Rebourguil, mestre-de-camp de cavalerie, dont voici quelques vers :

> La nature fut ton modèle,
> Et la peignant tu l'embellis;
> Sous le plus brillans coloris
> Son tableau n'est pas moins fidèle.
> Tu peins, sur des pipeaux légers,
> Des saisons la marche éternelle;
> Nos champs, nos vignes, nos vergers;
> Et dans leur langue maternelle,
> Tu parles avec nos bergers.
> Saint-Lambert en a fait des sages,
> Fontenelle, de beaux-esprits;
> Mais je ne vois qu'en tes écrits
> Le ton naïf des premiers âges,
> De Palès, chantre ingénieux,
> De ses mœurs et de ses usages,
> Législateur harmonieux,
> C'est dans tes chants mélodieux
> Que le patois de nos villages
> Devient le langage des Dieux
> . . . .
> Tu nous ravis, tu nous entraînes,
> Tes vers sont des lois souveraines
> Que suivra le peuple pasteur!
> Tu le consoles dans ses peines;
> Tu l'avertis de son bonheur;
> Tu lui fais aimer ses retraites,
> Ses durs travaux, ses doux loisirs.
> Aux airs charmans que tu répètes,
> Depuis qu'au gré de ses desirs,
> Il peut accorder ses musettes,
> Tous ses travaux sont des plaisirs,
> Et tous ses loisirs sont des fêtes, etc.

Peyrot avait des connaissances en agriculture, et les préceptes qu'il en donne dans ses poésies ont pu être aussi utiles qu'agréables à ses compatriotes. Il était d'une humeur joviale et facétieuse. Plusieurs de ses poésies fugitives en offrent la preuve. Il est peu de Rouerguois instruits qui n'admirent les productions de ce poète, et qui n'en sachent par cœur plusieurs fragmens.

PEYROUSE. *Voyez* Pérouse.

PEYSSONNEL (Charles), né à Marseille, le 17 décembre 1700, d'abord avocat, sut allier le commerce avec l'érudition. En 1735, le marquis de Villeneuve, ambassadeur à Constantinople, le demanda pour secrétaire d'ambassade, et il travailla avec lui à arrêter les articles de la paix de Belgrade. Il parcourut ensuite toutes les côtes de l'Asie mineure pour y recueillir des médailles, et reconnaître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golphe de Satalie. Nommé quelque temps après à la place importante de consul à Smyrne, il la remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage du commerce. Ses connaissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante société, et en particulier sa *Dissertation sur les rois du Bosphore*, prouvent combien il était digne d'y être agrégé. On lui doit encore un *Eloge* du maréchal de Villars, une *Dissertation* sur le corail, Londres (Paris), 1756, in-12, traduite des *Transactions philosophiques*, et quelques autres ouvrages sur le commerce. Il mourut en 1757. Il était fils de Char-

les Peyssonnel, médecin, né à Marseille vers 1640, mort de la peste dans la même ville, en 1720, et qui a publié quelques ouvrages relatifs à son art.

PEYSSONNEL (....), fils du précédent, suivit ses traces, et devint comme lui consul à Smyrne, et associé correspondant de l'Académie des belles-lettres. Ses ouvrages sont curieux et piquans par le style; il unissait l'esprit à l'érudition. On lui doit: I. *Observations historiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, 1765, in-4°. II. *Observations sur les Mémoires du baron de Tott*, 1785, in-8°. III. *Les Numéros*, Paris, 1784, 2 vol. in-12. Cet ouvrage agréable a eu plusieurs éditions. IV. *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol. in-8°. *Examen des Considérations sur la guerre des Turcs*, par Volney, 1788, in-8°. VI. *Situation politique de la France*, 1789, 2 vol. in-8°. VII. *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, 1790, in-8°. L'auteur mourut à l'âge de 80 ans, dans l'année de la publication de ce dernier ouvrage.

PEZAY ou plutôt PESAY (..... MASSON, marquis DE), fils d'un premier commis des finances, naquit près de Blois. Il s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Sa sœur Madame de Cassini, qui, par sa figure et son esprit, s'était fait des amis puissans, contribua beaucoup à sa fortune. Il était capitaine de dragons, et ne s'occupait que de poésies, lorsque celle-ci lui ayant persuadé qu'il devait être plus qu'un poète, elle en fit un intrigant. Un soir, Dorat, rentrant tard pour se coucher, trouva son ami Pezay veillant sur un bureau, entouré de mémoires sur des matières d'administration. Le premier, étonné, l'engagea à faire un couplet, en laissant tout ce fatras. « Mon ami, lui dit Pezai, je veux être lieutenant-général et ministre à quarante ans; je n'ai pas de temps à perdre. » A l'avénement de Louis XVI au trône, le poète imagina de lui écrire, et de lui donner des conseils sur les impôts et les moyens de soulager le peuple. Le roi ne répondit point à ses lettres; mais Pezay insista, et lui écrivit qu'il était inquiet de son silence. Le monarque, facile et bon, lui répondit, et dès lors s'établit une correspondance qui contribua à la chute de l'abbé Terray et à l'avancement de Pezay. Le principal ministre, Maurepas, et de Sartine, instruits des rapports secrets de celui-ci, lui accordèrent un accès facile auprès d'eux, et s'empressèrent de le consulter. Necker, simple banquier, sachant l'influence que Pezay pouvait obtenir, le rechercha, lui ouvrit sa caisse, et ne s'en sépara plus. Par son intermédiaire, il fit passer au monarque des renseignemens sur l'état des finances et les moyens de les améliorer. Bientôt Maurepas et Pezay commencèrent à discréditer Turgot, et Necker ne tarda pas à le remplacer. Pezay, ébloui de sa faveur, prit un ton important qui le rendit ridicule. Il avait donné directement des leçons de tactique à Louis XVI, et ce monarque créa pour lui une place d'inspecteur-général des côtes, avec 60 mille livres de traitement. Aussitôt il se transporta dans les villes maritimes, et remplit sa commis-

sion avec plus de soin qu'on n'aurait dû l'attendre d'un élève des Muses. Mais comme il étala en même temps trop de hauteur envers les subalternes et même envers les intendans, il y eut des plaintes portées à la cour, et il fut exilé dans sa terre, où il mourut de chagrin peu de temps après, le 6 décembre 1777. Admirateur de Dorat, Pesay en a étudié et saisi toute la manière. Sa muse, inférieure pour l'abondance et la facilité à celle de son modèle; a plus de finesse, et est moins déparée par le jargon des ruelles. Il a donné quelques poésies agréables dans le genre érotique, telles que *Zélis au bain*, poème d'abord en quatre chants, puis en six, Paris, 1763, in-8°. Une *Lettre d'Ovide à Julie*, et quantité de *Pièces fugitives*, répandues dans les almanachs des Muses, et dont les agrémens font pardonner les négligences, mais il en est resté beaucoup d'autres dans son portefeuille. Nous avons encore de lui: I. Une Traduction *de Catulle, Tibulle et Gallus*, Paris, 1771, 2 vol. in-8° et in-12, peu estimée, et dont les notes sont ridicules. II. Les *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, in-8°, Amsterdam et Paris, 1770, et Londres, 1772, 2 vol. in-12; ouvrage agréablement versifié, plein de tableaux intéressans, mais écrit avec trop peu de correction. III. Les *Soirées Provençales* en manuscrit, qui ne sont pas, dit-on, inférieures aux précédentes. IV. La *Rosière de Salenci*, en 3 actes, qui a eu du succès au théâtre Italien. V. *Adieux à la Provence*. VI. *Essai sur les charmes de la solitude*. VII. Les *Campagnes du maréchal de Maillebois en Italie*, en 1745 et 1746, en 3 vol. in-4°, et 1 v. de cartes, publiés en 1775, sur les Mémoires militaires de ce maréchal. Ces cartes peuvent être consultées utilement par les militaires. Cet ouvrage, malgré ses défauts, est rare et recherché. Le premier contient une traduction ampoulée de l'histoire de la Guerre d'Italie, par Bonamici, écrivain élégant et véridique, que son traducteur injurie sans cesse dans des notes inexactes, et où il paraît posséder mal la langue qu'il traduit. Enfin les *Tableaux*, suivis de l'*Histoire de mademoiselle de Syane et du comte de Marsy*, Paris, 1771, in-8°. Le *Pot-pourri*, Paris, 1764, in-8°. C'est un recueil d'épîtres, où l'on trouve quelques vers faciles et heureux. *Eloge de Fénélon*, qui a concouru pour le prix de l'Académie française, Paris, 1771, in-8°. On a publié, en 1792, les *Œuvres poétiques et morales de Pezay*, 2 vol. in-12. *Voy.* MAILLEBOIS.

PEZENAS (ESPRIT), jésuite, né le 28 novembre 1692, mort à Avignon, sa patrie, le 4 février 1776, professa long-temps la physique et l'hydrographie à Marseille. Il exerça cet emploi avec succès jusqu'en 1749, que les galères furent transférées à Toulon. L'astronomie fut alors son étude favorite. Après la dissolution de sa société, il choisit Avignon pour sa résidence. Ses nombreux ouvrages sont: I. *Elémens du pilotage*, 1754, in-8°. II. *Traité des fluxions*, traduit de Maclaurin, 1749, 2 vol. in-4°. III. *Pratique du pilotage*, 1759, in-8°. IV. *Théorie et pratique du jaugeage des tonneaux*, 1778, in-8°. V. *Elémens d'algèbre*, traduits de Maclaurin, 1750, in-8°. VI. *Cours de physique*

expérimentale, traduit de Désaguliers, 1751, 2 vol. in-4°. VII. *Traité du microscope*, traduit de Backer, Paris, 1754, in-8°. VIII. *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, traduit de l'anglais de Dyche, Avignon, 1756, deux vol. in-4°. Ce livre réussit peu, parce que l'abbé Prévôt publia son Manuel Lexique, où il avait profité de ce que l'auteur anglais avait de meilleur. IX. Le *Guide des jeunes mathématiciens*, traduit de l'anglais de Ward, Paris, 1757, in-8°. X. *Cours complet d'Optique*, traduit de l'anglais de Smith, 1767, 2 vol. in-4°. XI. *Mémoires de mathématiques et de physique*, rédigés à l'observatoire de Marseille avec MM. Blanchard et la Grange, 1755 et années suivantes. XII. Il fit imprimer à Avignon en 1770, in-fol., les *Tables de logarithmes de Gardiner*, et y mit beaucoup d'exactitude. Les Traductions et les autres ouvrages du père Pezenas, prouvent qu'il avait de la netteté dans les idées et de la clarté dans le style.

PEZRON (Paul), né à Hennebon en Bretagne, l'an 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prière, en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collége des bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paraitre beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoie; mais son zèle pour l'étude l'engagea à donner, en 1703, la démission de son abbaye. Il mourut le 10 octobre 1706. Son érudition était profonde, mais elle n'était pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses et beaucoup plus de hasardées. On a de lui : I. Un savant Traité intitulé l'*Antiquité des temps*, Paris, 1687, in-4°, et 1688, in-12. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. Cet ouvrage fit d'abord un grand bruit, et, selon le sort des bons livres, eut des admirateurs et des critiques. Don Martianai, bénédictin, et le père le Quien, dominicain, écrivirent contre l'*Antiquité des temps*; le premier, avec sa chaleur ordinaire, qui ne lui permit ni de se resserrer dans son sujet, ni d'adoucir les aigreurs de ses invectives; le Quien, avec plus de précision et de modération. II. *Défense de l'Antiquité des temps, où l'on soutient la tradition des Pères et des Eglises contre celle du Talmud, et où l'on fait voir la corruption de l'hébreu des Juifs*, 1691, in-4°. Cet ouvrage, aussi bien que le précédent, est rempli de recherches curieuses; et l'auteur s'y défend avec beaucoup de modestie. Le père le Quien répliqua; mais D. Martianai porta la cause à un autre tribunal. Il déféra, en 1693, à de Harlay, archevêque de Paris, les livres et le sentiment du père Pezron. Le prélat ne se laissa pas prévenir; il communiqua au défenseur de la chronologie des Septante le mémoire de son adversaire. Le père Pezron n'eut pas de peine à montrer qu'il défendait un sentiment commun à tous les Pères avant Saint Jérôme; ainsi

l'odieuse accusation de D. Martianai n'eut aucune suite. III. *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, Paris, 1693 et 1704, in-12. Il est littéral et historique, et jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. IV. *Histoire évangélique, confirmée par la judaïque et la romaine*, Paris, 1696, 2 vol. in-12; ouvrage estimé. V. *De l'Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8°; livre systématique, mais peu connu et plein de recherches, qui devait faire partie d'un autre ouvrage plus étendu sur l'origine des nations, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever. Pezron, suivant toujours servilement la chronologie des Septante, pour remplir le vide de 1500 ans qu'il donne au monde de plus que ne porte le texte hébreu, promène les Gaulois, sous différens noms, dans l'Orient, avant que de leur faire occuper l'un et l'autre bord du Rhin. Les Grecs ne les avaient connus que depuis cette fameuse ambassade qu'ils firent à Alexandre, lorsqu'il entra à Babylone. Dans son 16° livre, Diodore de Sicile convient que ce fut la première fois qu'on eût entendu parler d'eux. Mais le P. Pezron, qui était breton, ne fit pas attention à ces preuves; et, à la fin de ses *Antiquités de la nation et de la langue des Celtes*, Paris, 1705, in-12, il donne une série de mots grecs, qu'il prétend avoir été tirée du jargon de Quimpercorentin, et veut prouver que celui-ci est à la fois le plus ancien, le plus beau, et surtout le plus agréable à parler.

PEZZI (LAURENT), prêtre de Cologne, qui florissait dans le 16° siècle, était profondément versé dans les matières ecclésiastiques. On a de lui: I. Un catéchisme romain sous le titre de: *Epitome sacramentorum à sacris canonibus et œcumenicis conciliis atque catholicis doctoribus excerpta*, Venetiis 1566 et 1584. Cet ouvrage est écrit avec méthode et clarté. II. *Vinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum, paradisi, limbi, purgatorii atque inferni*, etc., Venetiis, 1588, in-8°, fig. et 1589.

PFAFF ou PFAFFER (JEAN-CHRISTOPHE), célèbre théologien luthérien, né en 1631, à Pfussinge, dans le duché de Wirtemberg, enseigna la théologie à Tubingue avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui: I. Un Recueil de *Controverse*. II. Une *Dissertation sur les passages de l'Ancien Testament altérés dans le Nouveau*; et d'autres ouvrages en latin, estimés par ceux de son parti.

PFAFF (CHRISTOPHE-MATTHIAS), l'un des fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubinge, est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages en latin, entre autres: *Institutiones theologicæ*, 1716 et 1721, in-8°. On lui doit aussi l'édition des *Fragmenta anecdota Sancti Irenæi*, grec et latin, in-8°, 1715.

PFANNER (TOBIE), né à Augsbourg, en 1641, d'un conseiller du comté d'Ottingen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé en même temps d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean-Ernest. La manière dont il remplit ces emplois

le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il était si versé dans les affaires, qu'on l'appelait les archives vivantes de la maison de Saxe. Ce savant mourut à Gotha, en 1717. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire de la paix de Westphalie*, sous ce titre : *Pacis Germano-Gallo Suecicæ, Monasterii et Osnabrugæ tractatæ et anno 1684 perfectæ, historia ex ipsis rerum gestarum documentis et commentariis continuata.* L'édition de 1697, in-8°, est la meilleure. II. *L'Histoire des assemblées de* 1652, 1653 et 1654, Weimar, 1694, in-8°. III. Un *Traité des princes d'Allemagne.* IV. La *Théologie des païens.* V. Un *Traité du principe de la foi historique*, etc. ; tous ces ouvrages, écrits en latin avec assez peu d'élégance, sont faits avec soin.

PFEFFEL (Jean-André), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, se fit connaître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très-considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725, Augustæ-Vindel., 1731-1735, 4 vol. in-folio. Ce livre, recherché des curieux pour la beauté des figures, contient 750 gravures en taille-douce, faites sur le plan et les dessins de Pfeffel, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. *Voy.* Cheuchzer.

PFEFFEL (Christian-Frédéric), jurisconsulte du roi pour les affaires étrangères, membre de la Légion d'honneur, né à Colmar, le 3 octobre 1726, avait parcouru la plus grande partie de l'Europe. Placé sur les plus grands théâtres, mêlé aux affaires les plus importantes de son temps, lié avec les hommes les plus distingués, observant avec sagacité, doué de la mémoire la plus heureuse, il portait en quelque sorte dans ses souvenirs l'histoire vivante de la moitié du dernier siècle. On a de lui : I. *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, Paris, 1754, in-8°, nouvelle édition, revue et augmentée par lui-même, Manheim, 1758, in-4°. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1776, 2 vol. in-4°, et 1777, 2 vol. in-8°. Le censeur Tercier revit la première avant qu'elle fût mise en vente. Cet ouvrage a été cité plusieurs fois, comme autorité, par Robertson, célèbre auteur de l'*Histoire de Charles-Quint.* II. *État de la Pologne, avec un abrégé de son droit public, et les nouvelles constitutions*, Paris, 1770, in-12. III. *Monumenta Boica*, 1764, 1768, 10 vol. in-4°. C'est un recueil général des chartres de la Bavière, tiré des archives de plus de quarante abbayes. IV. Plusieurs *Mémoires*, dont les principaux sont : 1° un *Essai sur les limites de la Bavière, dans les* 10° *et* 11° *siècles* ; 2° *Histoire des anciens margraves de Nordgau*, ou *du Haut-Palatinat* ; 3° Deux *Essais sur les sceaux des anciens ducs de Bavière, et l'origine de leurs armoiries* ; 4°. *Illustration du droit public de l'Allemagne par celui de la Pologne* ; 5° *Origine et antiquité des fiefs de Bavière*, etc. Pfeffel est mort à Paris, le 20 mars 1807.

PFEFFEL (Conrad-Théophile), frère du précédent, né en 1736, mort à Colmar, le premier mai 1809, se distingua également dans les belles-lettres et dans l'étude de la philosophie. Il a publié divers ouvrages, parmi lesquels on remarque : I. *Principes du droit naturel, à l'usage de l'école militaire de Colmar*, Colmar, 1781, in-8°. II. *Fables*, traduites de l'allemand de Lichtweho, Strasbourg, 1763, in-8°. Cette version est exacte et fidèle. III. *Magasin pour l'esprit et le cœur*, Strasbourg, 1764, réimprimé en 1788, 2 vol. in-12; ouvrage qui remplit bien son titre. IV. Différens Traités à l'usage de la jeunesse. C'est à tort qu'on lui attribue la traduction de la *Géographie* de Busching.

PFEFFERCORN (Jean), fameux juif converti, tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébraïques, à l'exception de la Bible, « parce que, disait-il, ils » contiennent des blasphèmes, » de la magie, et autres choses » aussi dangereuses. » L'empereur publia, en 1510, un édit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits et ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. Pfeffercorn composa alors le *Miroir manuel*, pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, la faculté de théologie de Paris, et par le P. Hochstrat, dominicain, inquisiteur de la foi. (*Voyez* Reuchlin.) Pfeffercorn vivait encore en 1517. Outre le *Miroir manuel*, écrit en allemand, on a encore de lui : I. *Narratio de ratione celebrandi pascham apud Judæos*. II. *De abolendis Judæorum scriptis*, etc.

PFEIFFER (Auguste), naquit à Lawembourg, dans la Basse-Saxe, en 1640. Il tomba, à l'âge de cinq ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête, qu'on le crut mort, et qu'on l'ensevelit; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire, piqua un des doigts de l'enfant; et s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle le soigna et le rendit à la vie. On le fit étudier, et dans peu de temps il se rendit très-habile dans les langues orientales. Il les professa à Wittemberg, à Leipsick, et en différens autres lieux; il fut appelé à Lubeck, en 1690, pour y être surintendant des églises, et mourut dans cette ville, le 11 janvier 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont : I. *Pansophia mosaica*. II. *Critica sacra*, à Dresde, 1680, in-8°. III. *De masorâ*. IV. *De Trihæresi Judæorum*. V. *Sciagraphia systematis antiquitatum hebræarum*. Tous ces ouvrages de philosophie ont été imprimés à Utrecht, en deux volumes in-4°. Ils ne sont plus d'aucun usage; ses livres d'érudition sont plus recherchés, quoique écrits d'un style dur et lourd.

PFIFFER (Louis), né à Lucerne, en 1530, d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. D'abord capitaine dans le régiment suisse de Tauman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille

de Dreux, où il s'était signalé par son activité et sa bravoure. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfiffer fut lieutenant de la compagnie des cent-gardes-suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un régiment de 6000 suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps, dont il était colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque: il le fit conduire dans un bataillon carré, de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé. Cette journée, appelée *la retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de Pfiffer. Il continua de servir Charles IX, par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes; crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua, en 1569, avec son régiment, à fixer la victoire de Moncontour. Son zèle pour la France ne se démentit point, jusqu'à la naissance de la ligue. Le duc de Guise l'ayant gagné sous prétexte de religion, Pfiffer se déclara ouvertement pour ce parti, et engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie, en 1594, étant avoyer, ou chef du canton de Lucerne.

PFLUG (Jules), en latin *Phlugius*, évêque de Naumbourg, d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeitz. Il entra dans le conseil des empereurs Charles-Quint et Ferdinand I. Ce dernier prince s'en rapportait ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siége de Naumbourg, en fut expulsé par ses ennemis, le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction, six ans après, par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim*, en 1548, et présida aux diètes de Ratisbonne, au nom de Charles-Quint. Il se signala surtout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin; il en a fait aussi quelques-uns en allemand. Il mourut en 1594, à l'âge de 74 ans.

PFOCHEN (Sébastien), est auteur d'une *Dissertation* publiée en 1629, sur le style du *Nouveau Testament*. Il prétend que le texte grec est d'une élocution aussi pure que celle des meilleurs écrivains de la Grèce. Il fut réfuté par Gataker.

PFYFFER D'ATISHOFFEN (François-Xavier), jésuite de Lucerne, bon prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, mort dans cette ville en 1750, a écrit en allemand: I. *Pourquoi les Évangelistes n'ont pas reçu le concile de Trente*, Augsbourg, 1726. II. *Ascension merveilleuse de Martin Luther au ciel*, 1746, in-4°. III. *Le bon et le mauvais des églises luthériennes*, in-8°.

PHACÉE, fils de Romelias, général de l'armée de Phaceïa, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi, l'an 759 avant J.-C. Il régna 20 ans, et suivit les traces de Jéroboam, qui, dit l'Écriture, avait fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz, qui régnait alors en Judée, y envoya Rasin, roi de Syrie, et Phacée, qui vinrent mettre le siége devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs États;

Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. Phacée fit ensuite une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'Achaz, et revint à Samarie, chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, un prophète, nommé Obed, vint faire de vives réprimandes aux Israélites, des excès qu'ils avaient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenaient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne et la vie, l'an 739 avant J.-C. (*Voy.* l'Ancien Testament.)

PHAÇÉLA, fils et successeur de Manahem, roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par Phacée, dans un festin qu'il donnait dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J.-C.

PHAER (THOMAS), médecin et poète du pays de Galles, né dans le comté de Pembroke, et le premier qui ait traduit Virgile en anglais, fut élevé dans l'université d'Oxford, et destiné à l'étude du droit, à laquelle il se livra d'abord avec beaucoup d'ardeur. Il y renonça bientôt après pour embrasser la profession de médecin, et fut reçu, en 1559, docteur de cette dernière faculté. Sous ce rapport, il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages recueillis à Londres, en 1560, et qui consistent principalement en traductions du français. Comme poète, on lui doit : I. Le *Régime de vie*, trad. du français, Londres, 1644, in-8°. II. L'*Histoire d'Owen Glendower*, dans l'ouvrage intitulé le *Miroir des Magistrats*; et sa *traduction des neuf premiers livres et d'une partie du dixième livre de l'Énéide*. La traduction des sept premiers fut imprimée, en 1558, par Jean Kyngston, et dédiée à la reine Marie. Les deux suivans et le commencement du dixième, furent publiés après sa mort, par William Wightman, en 1562. Phaer a marqué, à la fin de chaque livre, avec beaucoup de soin, le temps où sa traduction a été achevée et celui qu'elle lui a coûté. Il en résulte que, dans l'intervalle de 1555 à 1560, il a employé deux cent deux jours à la traduction des deux premiers livres. Elle est en vers alexandrins de 7 pieds, et elle a été continuée par Thomas Twyne, jeune médecin. Mais, malgré les défauts de la traduction de Phaer, celle de son continuateur lui est inférieure. Dans les diverses réimpressions qui ont été faites du *Virgile* de Phaer, celle de Twyne fournit, à l'ouverture du livre second, l'exemple d'une faute singulière. Phaer avait traduit le premier vers : *Conticuere omnes*, etc., par ces mots : *They wisted* (ils gardèrent tous le silence). Dans l'édition de Twyne, on lit : *They wistled*, ce qui signifie (ils sifflèrent tous). Phaer mourut le 12 août 1560.

PHAINUS, ancien astronome grec, natif d'Élide, faisait ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de Méton. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALEAS DE CALCÉDOINE, philosophe ou législateur dont parle Aristote (*Politique*, *liv.* 2, *chap.* 7). Il avait imaginé une façon de rendre égales les fortunes, dans une république où elles ne l'étaient pas, et que les pauvres reçussent de l'argent pour leurs filles, et n'en donnassent pas

« Je ne sache pas, dit Montesquieu, qu'aucune république se fût accommodée d'un règlement pareil; il met les citoyens sous des conditions dont les différences sont si frappantes, qu'ils haïraient cette égalité même, que l'on chercherait à introduire. Il est bon quelquefois que les lois ne paraissent pas aller si directement au but qu'elles se proposent. »

PHALEREUS. (*Voyez* Démétrius de Phalère.)

PHANOCLÈS, poète grec. On ignore l'époque où il a vécu; mais il semble que ce fut à peu près du temps de Démosthène. Il écrivit des *Élégies*. Outre quelques légers fragmens, il nous reste de lui une élégie, que le savant Ruhnkenius estime être le morceau le plus parfait en ce genre, que l'antiquité nous ait transmis. Il l'a placé avec des notes, à la suite de sa deuxième *Epist. crit.*, pag. 299-303 de l'édition de 1782. Laurent Van Santen l'a traduite en vers latins. Cette pièce se trouve aussi dans l'*Anthologie* grecque, ou les *Analecta* de Brunck, t. 1, pag. 414.

PHARADGE, fils de Barkok, sultan d'Égypte, succéda à son père, en 1399, à l'âge de dix ans. Les divisions que sa minorité excita parmi les grands, la rendirent fort orageuse. Mais le conquérant Tamerlan, étant entré en Syrie, où il se signalait par les plus horribles excès, tous les partis se réunirent contre l'ennemi commun. Les factions recommencèrent, dès que Tamerlan eut quitté la Syrie. Pharadge fut déposé, l'an 1405, et on lui donna pour successeur Abdelazis, second fils de Barkok, lequel ne régna que deux mois et dix jours. Les partisans de Pharadge lui enlevèrent la couronne, et la redonnèrent à ce prince. Pharadge, replacé sur le trône, voulut s'y affermir par la mort de ses frères Abdelazis et Ibrahim. Il les envoya à Alexandrie, où ils périrent par le poison. Leur mort n'éteignit point les factions, et le sultan en fut enfin la victime. Il se forma un parti pour lui arracher le sceptre. Les chefs de la révolte l'assiégent dans Damas, où il s'était retiré, l'obligent de se rendre, et le font déposer par Mostain, calife d'Égypte, le 1er mai 1412. Vingt jours après, il fut mis à mort. C'était un prince faible, qui ne sut ni se faire des amis, ni réprimer les efforts de ses ennemis.

PHARAMOND, nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. Il était païen. L'on dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la Flandre, vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda; mais ce qu'on raconte de ces deux princes, est très-incertain. (*Voyez* Clodion.) Il est probable que Pharamond ne fût proprement qu'un général d'armée, le chef d'un corps militaire de Francs. Il paraît que c'est le sentiment de Grégoire de Tours. « La plupart, dit-il, ignorent quel a été le premier roi des Français. Sulpice Sévère, qui rapporte plusieurs choses concernant cette nation, ne nomme point son premier roi. Il dit seulement qu'elle a eu des généraux. » Plusieurs critiques prétendent que les Francs ont eu des rois avant Pharamond, et que Constantin en fit mourir deux, après les avoir défaits. Quoi qu'il en soit, on a attribué à Pharamond l'institution de la fameuse loi salique. C'est un recueil de règlemens sur tou-

tes sortes de matières, que Clovis fit rédiger : cette loi fut appelée *salique*, du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. Elle fixait la peine des crimes, et plusieurs points de police. La succession perpétuelle des mâles, à la couronne de France, n'y est pas expressément réglée ; mais, dit Montesquieu dans son *Esprit des lois*, liv. 18, chap. 22, il est indubitable qu'elle en vient ; la loi salique et la loi des Bourguignons ne donnèrent point aux filles le droit de succéder à la terre avec leurs frères. Elles ne succédèrent pas non plus à la couronne. La meilleure édition de la *Loi salique* est celle de Francfort et Leipsick, 1720, in-folio, avec les *Commentaires* de Jean-George Eccard ; cet éditeur y a joint les *Ripuaires*, et plusieurs *Traités* relatifs à l'origine des rois de France, et aux droits de la couronne. Pharamond, proclamé roi en 420, mourut en 428, dans la 9e année de son règne. Il est enterré, dit-on, sur un monticule assez semblable à une pyramide, près de Reims, du côté de Laon (1). Il eut pour femme Imbergede, fille de Waso-Gast, l'un des quatre seigneurs gaulois chargés de la révision de la loi salique ; et n'ayant point eu d'enfans d'elle, il épousa en secondes noces Argote, fille d'un roi des Cimbres, dont il eut Clodion et Clenus.

PHARAON, mot qui, dit-on, signifie roi dans l'ancienne langue égyptienne. Plusieurs, ou même tous les souverains d'Égypte, étaient désignés par ce nom. On distingue, 1° celui qui régnait lorsqu'Abraham fut contraint par la famine de venir en Égypte, et qui enleva sa femme par erreur. Le second occupait le trône, lorsque Joseph, amené par des marchands israélites, fut établi intendant de toute l'Égypte. Le troisième, Pharaon, connu dans la *Bible*, est celui qui, oubliant les services de Joseph, persécuta les Israélites. Le quatrième est celui à qui Moyse et Aaron demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert. Le cinquième y régnait du temps de David. Le sixième fut beau-père de Salomon. Le septième était Pharaon Hésac. Le huitième, Pharaon, Suâ ou Sô. Le neuvième, Néchao ou Necho, et le dixième, Hophrad ou Vaphrès. On peut conclure, par ces quatre derniers, que les autres avaient aussi des noms propres. (*Voyez* KORNIUS.)

PHARÈS, fils du patriarche Juda et de sa bru Thamar. Lorsqu'il vint au monde, Zara, son frère jumeau, présenta le premier son bras ; mais ensuite il le retira, pour laisser naître Pharès son frère, qui, par ce moyen, devint l'aîné.

PHARNACE, fils de Mithridate, roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir, l'an 64 avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de César, de Pompée. César voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui, l'an 47 avant J.-C., et le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis :

(1) Cette assertion est extraite d'un ancien manuscrit de la bibliothèque du palais de Bruxelles, qui s'exprime en ces termes : *Sepultus est* (*Pharamundus*) *barbarico ritu Rhemis, extrà urbem, Laudunum versus, in monticulo qui launè pyramis dici potest.* (Ap. Chiff. in Anast. Childer., c. 1.)

Veni, vidi, vinci. Il fit graver ces trois mots en gros caractères sur les brancards chargés du butin des ennemis qui suivaient son char de triomphe.

PHAR'OUN (Ibrahim ben), auteur arabe, né en Espagne, vivait dans le huitième siècle de l'hégire, et de notre ère le quatorzième. Il a laissé une Histoire étendue de la vie et des ouvrages des écrivains arabes qui ont vécu jusqu'en l'année 761 (1359). Cet ouvrage, plus exact, plus ample et mieux digéré que les autres bibliothèques du même genre, desquelles ben Phar'oûn a emprunté la majeure partie des faits qu'il énonce, doit son plus grand mérite à l'avantage d'avoir vu le jour un peu plus tard, avantage dont les successeurs de Phar'oûn ont profité pour l'éclipser à son tour.

PHASSUR, prêtre juif, fils d'Émer, ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, le frappa, dit l'Écriture, et le fit charger de chaînes. Le lendemain, Phassur ayant fait délier le prophète, celui-ci lui prédit qu'il serait emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuraient dans sa maison, et qu'il y mourrait lui et tous ses amis.

PHAZAEL, frère d'Hérode-le-Grand, fils d'Antipater, fut nommé gouverneur de Judée, l'an 47 avant J.-C. Ayant été assiégé dans le palais de Jérusalem, par les Parthes, qui étaient venus au secours d'Antigone, fils d'Aristobule, il se rendit dans le camp ennemi, sur la proposition qu'on lui fit d'un accommodement. Mais le général des Parthes le retint prisonnier, l'an 39 avant J.-C. Appréhendant moins la mort que la honte de la recevoir par la main de son ennemi, et ne pouvant se tuer lui-même, parce qu'il était enchaîné, il se brisa la tête contre une pierre. Hérode-le-Grand, son frère, depuis roi de Judée, éleva plusieurs grands édifices pour honorer sa mémoire : comme une tour dans Jérusalem, nommée *Phazaëlle*, et une ville de même nom dans la vallée de Jéricho.

PHÉBADE ou FITADE (Saint), en latin *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment Saint Fiari. Il réfuta la confession de foi que les Ariens avaient publiée à Sirmich, en 357, par un *Traité* imprimé dans la Bibliothèque des Pères; assista au concile de Rimini, en 359, et y soutint le parti catholique; mais, surpris, dit-on, par les Ariens, et entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi, orthodoxe en apparence, et en effet hérétique. Il se rétracta. Saint Phébade se trouva au concile de Paris, en 360, à celui de Valence, en 374, et à celui de Saragosse, en 380. Il vivait encore en 392; mais il était mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. Rivet lui attribue un savant *Traité* contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les *Discours* de Saint Grégoire de Nazianze. C'est le 49e discours de ce père.

PHÉDON, philosophe grec, natif d'Élée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. Socrate, touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, il se retira à Élée, et y devint chef de la secte Éléaque. Sa philosophie se bornait à la morale. Platon a donné le nom de ce philosophe à l'un de ses Dialogues.

PHÈDRE (PHÆDRUS), célèbre fabuliste latin, natif de Thrace et affranchi d'Auguste, écrivait sous Tibère. Il fut persécuté par Séjan, lâche ministre d'un prince barbare : cet homme injuste croyait apercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poète s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables* en vers ïambes, auxquelles il a donné lui-même le nom de *Fables ésopiennes*, parce qu'Ésope est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que Phèdre l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les *Fables de Phèdre*, pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; il instruit par ses ingénieuses moralités, qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. Van Effen l'a ainsi caractérisé :

A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé :
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de grace et de finesse ;
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par sa simplicité.

La Fontaine conte avec moins de précision et de justesse ; mais, inférieur à Phèdre en ce seul point, il le surpasse dans tous les autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée, et plus remplie de ces graces légères et de ces ornemens délicats qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Le sage Rollin qui estimait infiniment Phèdre, a donné une excellente analyse de la fable de ce dernier, intitulée : *Le Loup et la Grue*. Les *Fables de Phèdre* sont restées long-temps enfouies dans la bibliothèque de Saint-Remi, à Reims. On les croyait perdues : elles furent trouvées par François Pithou ; mais ce fut Pierre Pithou qui les publia, en 1596, à Troyes, in-12, petit format, caractères italiques. On y lit en tête une lettre de Pierre Pithou à son frère François. Depuis on a retrouvé un second manuscrit à Dijon, et un troisième à Ulm. (*V.* FAERNE.) Les meilleures éditions de ces fables sont celles: *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1667, in-8°. *Ad usum Delphini*, 1675, in-4°.... d'Amsterdam, 1701, in-4°, avec les notes de David Hoogstratten... de Leyde, in-4°, 1727, par Burmann (l'édition de Burmann a été souvent réimprimée); et de Paris, in-12, 1742. Celle que nous devons aux soins de Philippe, publiée par Barbou, est très-estimée ; elle est enrichie de plusieurs notes, de variantes et de diverses additions utiles; mais toutes ces éditions sont effacées par celle de l'abbé Brottier, imprimée chez Barbou en 1783, et par celle publiée à Brunswick par J. G. S. Schwabe, 2 vol. in-8°, 1806. On y trouve plusieurs excellentes dissertations. L'édition du Louvre, 1729, in-16, en très-petits caractères, est plus rare et beaucoup plus chère. Il en a paru une dans ce dernier genre à Orléans, chez Couret de Villeneuve. Le Maistre de Sacy a donné une assez bonne traduction de Phèdre, Paris, 1669, in-12, sous le nom de *St.-Aubin*. L'abbé Lallemant en a publié une version à Rouen, 1758, in-12, avec un Catalogue raisonné des différentes éditions ; c'est la meilleure : l'abbé Paul en a donné une autre en 1805 ; on en a aussi une en vers français, plus faciles qu'élégans, 1708,

in-12. On a publié, en 1808, à Naples, trente-deux nouvelles fables attribuées à Phèdre, extraites d'un manuscrit de Perrotti; mais les savans se sont prononcés contre leur authenticité. (Voyez *l'Examen des nouvelles Fables* de Phèdre, par M. Odry, Paris, 1812), in-12. Il a paru, en 1816, une traduction en vers français des *Fables complètes de Phèdre*, et des trente-deux nouvelles fables dont nous venons de parler. Cette traduction réunit l'élégance à la fidélité. En tête de l'ouvrage est une Épître du traducteur, dans laquelle le talent de Phèdre est ainsi caractérisé :

Vanté surtout par sa brièveté,
Peut-être Phèdre, au temple de mémoire,
De la juste postérité,
Pourrait revendiquer une plus ample gloire.
De ses drames concis, rapides et piquans,
Les acteurs toujours vrais, quelquefois éloquens,
Sèment tous leurs discours d'un sel dont la finesse
De plus d'un traducteur trompa souvent l'adresse.

On attribue à Phèdre, ou à un écrivain du même nom et de son siècle un traité philosophique *de naturâ Deorum*, qu'on a découvert dans les ruines d'Herculanum, et qui n'a pas encore été publié.

PHEDRE (Thomas), chanoine de Saint-Jean de Latran, et professeur d'éloquence à Rome, mort vers la fin du 16e siècle. On lui attribue le fragment des *Antiquités étrusques* de Prosper, auteur du temps de Cicéron, prétendu trouvé à Volterre par Inghiramius, Francfort, 1637, in-fol. Le nom de Phèdre lui fut donné parce qu'il avait joué avec succès ce rôle dans l'Hippolyte de Sénèque.

PHÉLIPPEAUX (Jean), né à Angers, fit ses études à Paris avec distinction. Bossuet, l'ayant entendu disputer en Sorbonne, le prit pour précepteur de son neveu, depuis évêque de Troyes, et le fit chanoine et trésorier de son église cathédrale de Meaux, official, seul grand-vicaire, et supérieur de plusieurs maisons religieuses. L'élève de l'abbé Phélippeaux étant allé à Rome, il l'y accompagna; et ils s'y trouvèrent dans le temps que Fénélon, archevêque de Cambrai, y porta le jugement de son livre des *Maximes des Saints*. Il écrivit un journal de cette dispute, mais en homme qui était beaucoup plus partisan de l'évêque de Meaux que de l'archevêque de Cambrai. Ce journal vit le jour en 1732 et 1733, in-12, sous le titre de *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du Quiétisme répandu en France*. Cet auteur mourut en 1708, dans un âge avancé. C'était un homme d'esprit, pénétrant et profond, mais fort sujet à des préventions et incapable de les perdre.

PHÉLIPPEAUX, ancien officier d'artillerie française, passa en Angleterre au commencement de la révolution, et fut employé, en 1797, avec Sidney Smith, qui le chérissait; ils furent faits prisonniers l'un et l'autre, et amenés à la prison du Temple à Paris: Phélippeaux échappa à la mort qui le menaçait, comme émigré pris les armes à la main, qu'en se faisant passer pour domestique du commodore. Il joua ce rôle fort longtemps, et s'enfuit de cette prison avec Sydney Smith, qu'il accompagna, l'année suivante dans la Méditerranée. Se trouvant avec lui à Saint-Jean d'Acre, au moment où le général Bonaparte en faisait le siége, il contribua

beaucoup à la défense de cette place, par ses connaissances en artillerie, et succomba aux fatigues de la défense de cette place.

PHÉLYPEAUX (LOUIS-BALTHAZAR), fils de François Phélypeaux, seigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris, en 1694, et agent-général du clergé, en 1697, il fut placé sur le siége épiscopal de Riez, en 1713. Il fit le bonheur de ses diocésains, fonda un collége, un hôpital, un séminaire; soulagea les indigens, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes et les veuves des officiers. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHÉLYPEAUX. *Voyez* PONT-CHARTRAIN et VRILLÈRE.

PHÉLYPEAUX. *V.* MAUREPAS.

PHENENNA, seconde femme d'Elcana, père de Samuel, avait plusieurs enfans; et, loin d'en remercier Dieu, elle insultait Anne et la raillait, dit l'Écriture, de ce que le Seigneur l'avait rendue stérile. Mais Dieu ayant visité Anne, elle enfanta Samuel, et Phenenna fut humiliée.

PHÉRÉCRATE, poète comique grec, contemporain de Platon et d'Aristophane. A l'imitation des anciens comiques, qui introduisaient sur le théâtre, non des personnages imaginaires, mais des personnages alors vivans, il joua ses contemporains, sans néanmoins abuser de la licence qui régnait alors sur la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue vingt-une *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par Hertelius et par Grotius. On juge, d'après ces fragmens, que Phérécrate écrivait très-purement en grec, et qu'il possédait cette raillerie fine et délicate qu'on appelle *urbanité attique*. Il fut auteur d'une espèce de vers appelés, de son nom, *Phérécratiens*. Ils étaient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds était toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple:

Quamvis Pontica pinus.

est un vers phérécratien. On trouve dans Plutarque un fragment de ce poète sur la musique des Grecs, qui a été discuté par M. Burette de l'Académie des inscriptions. *Voyez* le tome 15e de la collection de cette compagnie.

PHÉRÉCYDE, philosophe de l'île de Scyros, vers l'an 560 avant J.-C., fut l'élève de Pittacus. Il passe pour avoir été le premier de tous les philosophes qui ait écrit sur les choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion « que les animaux sont de pures machines. » Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme son père. Ce disciple reconnaissant, ayant appris que Phérécyde était dangereusement malade dans l'île de Délos, s'embarqua aussitôt et se rendit à l'île, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard, et ne ménagea rien de ce qui pouvait lui rétablir la santé. Le grand âge enfin et la violence de la maladie ayant rendu tous les remèdes inutiles, il prit le soin de l'ensevelir; et, quand il lui eut rendu les derniers devoirs, il repartit pour l'Italie. On donne une autre cause à sa mort: selon les uns, il fut dévoré par les poux; selon les autres, il se tua en se précipitant du haut

du mont Corycius, lorsqu'il allait à Delphes. On peut voir dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1747, une *Dissertation* curieuse sur la vie, les ouvrages et les sentimens de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui ait écrit en prose. Diogène Laërce lui attribue l'invention de la *prosodie* ou *quantité* nécessaire pour donner aux vers, et surtout aux vers latins, une certaine mesure qui flatte l'oreille.

PHÉRÉCYDE, historien, natif de Léros, l'une des Sporades, et surnommé l'*Athénien*, florissait vers l'an 456 avant Jésus-Christ. Il avait composé l'*Histoire de l'Attique*, qui n'est pas venue jusqu'à nous. L'édition que M. Sturz a donnée des fragmens de Phérécyde l'historien, recueillis et publiés à Géra, 1798, in-8°, 2° édition, sous le titre de *Pherecydis fragmenta*, est précédée d'une dissertation *de Pherecyde utroque et philosopho et historico*. Elle est de 76 pag., et les fragmens en occupent 152. A la suite des fragmens de Phérécyde, se trouvent ceux bien moins considérables d'Acusilaüs, historien qui avait écrit un peu avant lui. Phérécyde avait recueilli, dit Barthélemi, les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, et par conséquent à celle des peuples voisins. Son histoire contenait des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, et les émigrations des premiers habitans de la Grèce.

PHIDIAS, sculpteur athénien, fils de Charmidas, florissait dans la 85° olympiade. Elève d'Eladas, d'Argos et d'Hippias, il orna son esprit des plus belles connaissances; histoire, poésie, fable, géométrie, optique. Un fait assez curieux montra combien cette dernière lui était utile. Alcamène et lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on plaçât sur une colonne fort haute la plus parfaite des deux. On les exposa aux yeux du public. Celle d'Alcamène, vue de près, réunit tous les suffrages par l'élégance des formes; celle de Phidias au contraire parut hideuse. On trouva ses traits rudes et grossiers. Placez-les, dit Phidias, à l'endroit où elles doivent être. On le fit; alors la Minerve d'Alcamène parut sans énergie, tandis que celle de son rival respirait la grandeur et la majesté. Alcamène se retira honteux, et vaincu pour n'avoir pas appris la perspective. Phidias fut le premier qui donna aux Grecs le goût de la belle nature, et leur apprit à l'imiter. Il est peut-être le seul qui ait réuni à un si haut degré la perfection et la facilité : en effet, le dénombrement de ses ouvrages est presque incroyable ; car, dans le temple d'Apollon à Delphes, autour d'un cheval de bronze, fait à l'imitation de celui de Troie, on voyait un Apollon et une Diane, et dix ou douze statues de héros grecs, tous en bronze et de sa main. A ces chefs-d'œuvre se joignaient son Uranie, sa Rhéa, son Apollon Parthénopien, une Minerve en marbre, et cette déesse Némésis, faite d'un bloc de marbre trouvé à Marathon, et que les Perses avaient apporté pour ériger un trophée à leur propre valeur après la victoire. Doué d'une imagination grande et noble, il excellait à représenter les dieux. Aussi Périclès, alors tout-puissant dans Athènes, l'avait-il fait directeur de tous les

bâtimens de la république; et lorsque le Parthénon, temple de Minerve, fut achevé, Phidias fut chargé d'en faire la dédicace, qui consistait à y placer une statue de la déesse : il en fit une d'or et d'ivoire, haute de vingt-six coudées, plus précieuse encore par la perfection de l'art que par la richesse de la matière; on peut en voir la description dans Pline. Enfin, d'après le témoignage de tous les grands écrivains de l'antiquité, on ne peut douter que ce ne fût un des plus beaux ouvrages qui existât alors. On défendit à Phidias de mettre son nom sur cette statue; pour s'en dédommager, il grava sur le bouclier de la déesse le portrait de Périclès et le sien. On lui en fit un crime; et, dans le même temps, Ménon, l'un de ses élèves, l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante - quatre talens d'or destinés à la statue de Minerve. Heureusement, par le conseil de Périclès, il avait tellement appliqué l'or à son ouvrage, qu'il fut facile de l'ôter. On le pesa, et ses accusateurs furent confondus. Cependant, il sentit que son innocence ne le mettrait pas à couvert de la jalousie, et se retira promptement en Elide. Alors, pour se venger de l'ingratitude des Athéniens, il employa toute son industrie à faire une statue plus parfaite encore que sa Minerve, et il réussit : son Jupiter Olympien, en or et ivoire, haut de soixante pieds, fit le désespoir de tous les statuaires qui vinrent après lui, et passa pour une des sept merveilles du monde. La majesté de l'ouvrage, dit Quintilien, égalait celle du dieu, et le rendait encore plus grand aux yeux des peuples. Le génie d'Homère l'avait inspiré; car il citait les beaux vers où ce poète décrit Jupiter à tous ceux qui lui demandaient où il en avait pris l'idée. Au bas de la statue on lisait cette inscription : ***Phidias, Athénien, fils de Charmidas, m'a fait.*** Ce fut par ce chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux, après s'être acquis une réputation que vingt siècles n'ont pas altérée. On peut voir une magnifique description de ce chef - d'œuvre de la sculpture, dans le *Voyage d'Anacharsis en Grèce*, chapitre 38ᵉ. Long-temps après, on conservait encore son atelier, et les voyageurs l'allaient voir par curiosité. La ville d'Elis possédait un grand nombre de statues de la main de Phidias : on remarquait entre autres le groupe des trois Grâces; elles étaient couvertes d'une draperie légère et brillante; la première tenait un rameau de myrte en l'honneur de Vénus, la seconde une rose pour désigner le printemps, la troisième un osselet, symbole des jeux de l'enfance; et pour qu'il ne manquât rien aux charmes de cette composition, la figure de l'Amour était sur le même piédestal que les Grâces. Les Eléens, pour honorer sa mémoire, créèrent, en faveur de ses descendans, une charge qui consistait à nettoyer cette superbe statue. Phidias eut deux frères, Panænus et Phistenète, qui excellèrent dans la peinture, et il laissa pour élèves principaux Alcamène, Agoracrite et Colotès.

PHIDON fut, suivant Pollux, Strabon et Sperling, le premier qui introduisit en Grèce l'usage de marquer la monnaie. Il fut un des législateurs de Corinthe. Il conserva l'inégalité des fortunes,

et fut attentif à déterminer le nombre des familles et des citoyens. (*Voy.* Aristot. de repub. lib. 2. chap. 6.) On a trouvé quelques pièces anciennes, sur lesquelles on voit d'un côté un bouclier, et de l'autre la figure d'une petite cruche et d'une grappe de raisin : l'exergue porte le nom de Philon. Plutarque attribue à Thésée l'invention de l'empreinte des monnaies grecques.

PHILAGATHE (l'antipape). *Voy.* Grégoire V.

PHILANDER (Guillaume), né à Châtillon-sur-Seine en 1505, appelé à Rodez par George d'Armagnac, pour lors évêque de cette ville, et depuis cardinal, s'acquit l'estime et l'amitié de ce prélat protecteur des savans, et le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodez et archidiacre de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, dans un voyage qu'il fit pour voir son Mécène qui en était devenu archevêque. On a de lui : I. Un Commentaire sur *Vitruve*, dont la meilleure édition est celle de Lyon, en 1552. Quoique cet ouvrage soit savant, le temps lui a ôté une partie de son mérite, les lumières sur l'architecture étant beaucoup plus étendues qu'autrefois. II. Un Commentaire sur une partie de Quintilien...... Philander, homme indolent, paresseux même dans les recherches littéraires, promettait des ouvrages qu'il ne pouvait ni ne voulait donner.

PHILARAS (Léonard), Athénien, sur la fin du 16e siècle, joua un rôle distingué en Europe, à Rome, à Paris, à Venise et ailleurs. Le cardinal de Richelieu le donna au duc de Parme, Odoardo Farnèse, comme un sujet digne de fixer son attention. Son altesse lui confia différentes missions; et, sous le duc régnant, il occupa à Venise le poste de résident. Il était versé dans la langue grecque, et avait fait une étude approfondie des conciles et des textes de la primitive Église. Il est mort à Paris en 1673. On a de lui *une Ode grecque sur l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu*, couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen, et imprimée à Paris en 1644, in-4°, et quelques ouvrages manuscrits, ainsi que des Poésies grecques qui ne sont pas sans mérite.

PHILARÈTE, médecin, né à Limbourg, vint s'établir à Liége, et s'y acquit une réputation telle, qu'il fut successivement médecin de trois évêques de cette ville, et que l'un d'eux le pourvut d'un canonicat de Saint-Paul. Le magistrat de Louvain lui offrit la première chaire de médecine. Emanuel-Philibert, duc de Savoie, voulut l'attirer dans ses Etats; mais il refusa tous ces avantages pour rester attaché aux princes de Liége. Philarète mourut à Liége l'an 1567, laissant les ouvrages suivans : I. *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lugduni, 1541, in-4°. II. *Polibius, de salubri ratione victûs, latinè versus et commentariis illustratus*, Antverpiæ, 1543, in-12. III. *Gerocomice, hoc est, senes ritè educandi modus et ratio*, Coloniæ, 1545, in-12. IV. *De acidis fontibus sylvæ Ardennæ, præsertim eò qui in Spâ invisitur, libellus*, Antverpiæ, 1559, in-4°, avec figures; et en français : Des *Fontaines* acides de la forêt d'Ardenne, et principalement

de celle qui se trouve à Spa. Anvers, 1559, avec fig., in-4°. Il y en a aussi une traduction française, imprimée à Liége, 1577, in-8°.

PHILASTRE, en latin *Philastrius*, évêque de Brescia en Italie, vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec Saint Ambroise, en 381 ; il fit connaissance à Milan avec Saint Augustin, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des *Hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas. Cet ouvrage, écrit d'un style bas et rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On en a une édition séparée, à Hambourg, 1721, in-8°, et une à Brescia, 1738, in-fol.

PHILE (Manuel), auteur grec du 14° siècle, dont il nous reste un Poëme en vers ïambiques, sur la propriété des animaux, dédié à Michel Paléologue le jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivait. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Pauw, Utrecht, 1730, in-4°. On estime également celle publiée par Gott Wernsdof, Leipsick, 1768, in-8°, qui contient de fort bons commentaires. La plus ancienne édition est de Venise, 1533, in-8°.

PHILELEUTHERE. *Voyez* Bentley.

PHILELPHE (François), né à Tolentino, dans la Marche d'Ancône, en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, et le nomma secrétaire du baile à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il y épousa Théodora, fille du savant Emanuel Chrysoloras, et apprit insensiblement de sa femme toute la douceur et la finesse du grec. S'étant fait connaître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec une réputation extraordinaire; mais si ses succès furent grands, ses défauts le furent davantage. Ne tenant qu'à ceux dont il espérait de tirer quelque avantage, il abandonna le parti de Côme de Médicis, son bienfaiteur. Son orgueil était extrême : il voulait régner sur tous les littérateurs; on ne pouvait le contredire sans le choquer. Il se piquait tellement de savoir les lois de la grammaire, que, disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe grec nommé Thimothée, il offrit de payer cent écus au cas qu'il eût tort; à condition qu'il disposerait de la barbe de son adversaire, si l'avantage lui était adjugé. Philelphe ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à Thimothée quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A cette présomption, Philelphe joignait une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence, le 31 juillet 1481. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron, intitulé : *De Gloriâ*. On a de lui : I. Des *Odes* et des *Poésies*, 1488, in-4°, et 1497, in-fol. II. Des *Discours*, Milan, 1481, et Ve-

nise, 1492, in-fol. III. Des *Dialogues*, des *Satires*, Milan, 1476, in-fol.; Venise, 1502, in-4°; et Paris, 1508, in-4°. IV. Des *Fables*, 1480, in-4°. Un grand nombre d'autres ouvrages latins, en vers et en prose. Les plus connus sont les Traités *De Morali disciplinâ; De Exilio; De Jocis et Seriis*, les mêmes que ses *Épigrammes;* et ses deux livres *Conviviorum*, ou *Des repas*, pleins d'érudition. Toutes ses *Œuvres*, réimprimées à Bâle en 1739, in-fol., prouvent que Philelphe était un grammairien pédantesque, plus occupé des mots que des choses, et qui possédait très-bien l'histoire de la philosophie, sans être philosophe. Il traduisit du grec en latin une partie des Œuvres de Xénophon. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-fol., est peu commun. — Jean Marius Philelphe, son fils, mort un an avant lui, laissa aussi des *Poésies*, qui ont été imprimées à Francfort et à Leipsick, en 1690, in-8°, et un *Epistolare, seu ars conficiendarum epistolarum*, précédé de préceptes de rhétorique, et qui fut très-souvent imprimé dans le 15e siècle. La plus ancienne édition avec date certaine, est de Milan, 1484, in-4°.

PHILÉMON, poète comique grec, fils de Damon et contemporain de Ménandre, l'emporta souvent sur ce poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plaute a imité sa comédie *du Marchand*. On dit qu'il mourut de rire, en voyant son âne manger des figues. Il avait alors environ 97 ans. — Philémon le jeune, son fils, composa aussi cinquante-quatre comédies, dont il nous reste des fragmens considérables, recueillis par Grotius, avec les fragmens de Ménandre. Ils prouvent qu'il n'était pas un poète du premier rang. Il florissait vers l'an 274 avant J.-C.

PHILÉMON, homme riche de la ville de Colosse, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de Saint Paul. Sa maison était une retraite pour les fidèles. Sa femme Appia et lui étaient la ressource de tous les malheureux. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où s'étant lié avec Saint Paul, il se fit instruire de la religion et reçut le baptême. L'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. Les Grecs rapportent plusieurs particularités plus qu'incertaines de la vie et de la mort de Philémon : ils le font martyriser à Colosse avec sa femme, dans une émeute populaire.

PHILÈNES. C'étaient deux frères, citoyens de Carthage. Une grande contestation étant survenue entre les Carthaginois et les habitans de Cyrène, touchant les limites de leurs pays, ils convinrent de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiraient dans le même temps, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait de bornes aux deux Etats. Les Philènes étaient assez avant déjà sur les terres des Cyréniens, lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci qui étaient les plus forts, prétendirent que les Philènes étaient partis avant l'heure, et refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux frères, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne con-

sentissent à être ensevelis vivans dans le lieu même. Ils y consentirent. Les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever deux autels sur leur tombeau, avec une inscription qui contenait leur éloge. Ces autels, appelés *Aræ Philenorum*, servirent de limites à l'empire des Carthaginois, qui s'étendait depuis ce monument jusqu'aux colonnes d'Hercule. C'est Salluste qui rapporte ce fait dans son Histoire de la guerre de *Jugurtha*.

PHILETAS, poète et grammairien grec de l'île de Cos, florissait sous Philippe et sous Alexandre-le-Grand, fut précepteur de Ptolomée Philadelphe. Il composa des Elégies, des Epigrammes, et d'autres ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs vers. Ch. Philippe Kaiser a recueilli et publié quelques fragmens de ce poète. Elien dit : « qu'il avait le corps si mince et si faible, qu'il était obligé de porter du plomb dans ses poches pour n'être point enlevé par le vent; » conte assez ridicule.

PHILÈTE, hérétique du premier siècle. Sans nier ouvertement la résurrection, il soutenait qu'il n'y en avait point d'autre que celle du péché à la grace.

PHILIBERT (EMANUEL-ROBERT DE), prêtre, né à Toulouse, le 25 mars 1717, mort sur la fin du 18ᵉ siècle, est auteur des *Annales de la société des Jésuites*, 1764-65, 4 vol. in-4°.

PHILIBERT, préteur à Landau, mort en 1779, a donné : I. *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne*, 1765. II. *Le cri d'un honnête homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

PHILIBERT. *Voyez* SAVOIE.

PHILIDOR (ANDRÉ), l'un des plus agréables et des plus féconds musiciens français, et l'un des fondateurs de l'Opéra-comique en France, né à Dreux en 1726, vint de bonne heure à Versailles, où il entra page à la chapelle. Son temps fini, il se fixa à Paris, s'y soutint en faisant quelques écoliers et en copiant de la musique, ou en composant quelques motets. Etant très-fort aux échecs, il partit pour aller chercher des adversaires dignes de lui, et parcourut la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne. Ces pays lui formèrent le goût; et en 1753, il se fit connaître à Londres par l'ode de Dryden, qu'il mit en musique. Revenu en France, il fit exécuter diverses compositions qu'on trouva trop italiennes; c'est alors qu'il se mit à travailler pour l'Opéra-comique, où ses ouvrages furent joués avec le plus grand succès. Ses opéras offrent le point de transition de l'ancienne musique de Campra et de Rameau à la musique italienne qui règne sur notre scène. Savant compositeur, son harmonie est expressive, travaillée ; mais chez lui le chant manque souvent d'intérêt et de mélodie. En général le talent de cet artiste, supérieur dans les opéras-bouffons, n'a pu se soutenir aussi bien dans le genre lyrique et le grand opéra. Philidor passait pour un érudit en musique, mais sans esprit; aussi La Borde, son admirateur, l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, se tira de l'embarras où il

le mettait en s'écriant : « Voyez-vous cet homme-là ? il n'a pas le sens commun ; c'est tout génie. » Grétry cite Philidor pour la force de l'expression harmonique ; il le regarde comme l'inventeur des morceaux à plusieurs rhythmes contrastans, dont il donna le premier exemple dans le duo de Tomes-Jon, qui commence par ces mots : « Que les devoirs que tu m'imposes. » Ces contrastes, ajoute Grétry, amusent les auditeurs, et jettent un vernis de nouveauté sur les choses communes. On sent que la tête vigoureuse de cet artiste, justement célèbre, devait atteindre aisément aux combinaisons difficiles. Il pouvait ranger une succession de sons avec la même facilité qu'il jugeait une partie d'échecs. » Ce musicien, grand calculateur, fut le premier joueur d'échecs de l'Europe. Il a même donné un traité, intitulé : *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1777, grand in-8°, avec le portrait de l'auteur, gravé par Bartholozzi ; il a été réimprimé à Paris, 1803, in-12, avec quelques augmentations. Quoique aveugle, il fit, un mois avant de mourir et à l'âge de 80 ans, deux parties d'échecs à la fois contre d'habiles joueurs, et les gagna. Philidor est mort à Londres, le 30 août 1795. Ceux de ses opéras qui réussirent le mieux au théâtre Italien, furent, le *Maréchal Ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bûcheron*, le *Sorcier*, *Sancho-Pança*, les *Femmes vengées*, le *Soldat magicien* et *Blaise le savetier*. Ses autres productions sur le même théâtre furent *Zémire et Mélide*, comédie en deux actes, paroles d'Anseaume ; le *Quiproquo*, la *Nouvelle école des femmes*, l'*Amitié au village*, le *bon Fils*, l'*Huître et les Plaideurs*, le *Jardinier de Sidon*, le *Jardinier supposé*, le *Jardinier et son Seigneur*. Il a donné au grand Opéra : I. *Bélisaire*, en 3 actes, paroles de Bertin. II. *Thémistocle*, paroles de Morel. III. *Persée*, poème de Quinault, réduit en 3 actes par Marmontel : on y applaudit deux chœurs très-animés ; et le morceau de Méduse : « J'ai perdu la beauté qui me rendait si vaine, » est un chef-d'œuvre d'harmonie : les autres airs sont bien inférieurs à celui-là. IV. *Ernelinde*, paroles de Poinsinet. La musique de cet opéra commença la réputation de Philidor. Elle est souvent dure et trop bruyante ; mais un monologue en récitatif obligé, le beau chœur : « Jurons sur ces glaives sanglans, » et l'air : « Né dans un camp parmi les armes, » excitèrent un juste enthousiasme. Le même auteur a mis en musique le poème séculaire d'Horace, qui obtint le plus grand succès à Paris et à Londres, surtout lorsqu'on entendit l'effet des strophes, *Alme sol* et *Cuique vos bonus*. L'impératrice de Russie, Catherine II, le fit graver à ses frais, et donna à Philidor une récompense digne d'elle et de l'artiste.

PHILIPPE (Saint), l'un des apôtres de Jésus-Christ, né à Bethsaïde, ville de Galilée, sur le bord du lac de Génésareth. Il fut, suivant l'Écriture, le premier que J.-C. appela à sa suite. Pendant le long discours que J.-C. tint à ses apôtres, la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. » Voilà tout ce que l'Évangile nous

apprend de cet apôtre. Les auteurs ecclésiastiques ajoutent qu'il était marié, qu'il avait plusieurs filles, qu'il alla prêcher l'Évangile en Phrygie, et qu'il mourut à Hiérapie, ville de cette province.

PHILIPPE-BENITI ou BENIZI (SAINT), cinquième général des servites, ou serviteurs de la Sainte Vierge (et non fondateur de ces religieux, comme quelques-uns l'ont dit), né à Florence, en 1232, d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon, en 1274, et mourut à Todi, le 22 août 1284. Léon X le béatifia en 1516, et Clément X le mit, en 1671, dans le catalogue des Saints. Quelques membres de l'ordre des servites, ne croyant pas que ce titre répondît assez à leur zèle, prirent celui d'esclaves de la Vierge. Ils portaient aux bras des chaînes, au cou des colliers avec des médailles qui représentaient les confrères enchaînés comme des captifs de Marie. Mais l'Église convaincue, dit Baillet sur l'autorité de Saint Augustin, que le culte de servitude n'est dû qu'à Dieu, n'approuva point cet excès de zèle... Sa Vie a été écrite par Malaval.

PHILIPPE DE NERI (SAINT). *Voyez* NERI.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, quatrième fils d'Amyntas, fut élevé à Thèbes où son père l'avait envoyé en ôtage. Son éducation y fut dirigée par le sage Epaminondas; mais le disciple n'imita que les talens d'un si grand maître, et resta bien loin de ses vertus. Il fit éclater dès sa jeunesse cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui firent un nom si célèbre et de si puissans ennemis. A cette époque, en le voyant, on était frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence et des graces qui donnaient tant de charmes à ses paroles. Il était assidu auprès d'Epaminondas; il étudiait dans le génie d'un grand homme, le secret de le devenir un jour; il recueillait avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples; et ce fut dans cette excellente école qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connaître les Grecs et à les asservir. Après la mort de Perdiccas III, son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant Jésus-Christ. L'Etat était ébranlé par les secousses de différentes révolutions; Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma ces deux derniers peuples par des présens et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, que la ville d'Athènes revendiquait comme une colonie. Son dessein était de ménager cette république, et de ne point épuiser ses propres forces en gardant cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armèrent pour lui ôter la couronne; mais le roi les battit auprès de Méthonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Pendant le siege de Méthonte, Philippe passait une rivière à la nage: une flèche l'atteint à l'œil droit. Philippe, malgré ses douleurs, regagne tranquillement le rivage dont il était parti. Son médecin

Critobule retira la flèche. L'œil n'en demeura point difforme, mais il fut privé de la lumière. Un parasite de Philippe, nommé Clidémus, parut, depuis la blessure de ce prince, avec une emplâtre sur l'œil. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avait mise dans ses troupes : la phalange macédonienne en eut le principal honneur : c'était un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de seize mille hommes, qui avaient chacun un bouclier de six pieds de hauteur et une pique de vingt-un pieds de long. Le succès de ses armes et surtout sa générosité après la victoire, firent desirer son alliance et la paix au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas à être conclue. Les circonstances étaient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit, et affranchit ses États de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence et par sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étaient aux environs de cette ville en rendaient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et il fut le premier qui fit battre en son nom de la monnaie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque macédonien avec Olympias, fille de Néoptolême, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à son bonheur. (*Voyez* Alexandre.) Plutarque rapporte que Philippe, absent de ses États, apprit trois grandes nouvelles le même jour : qu'il avait été couronné aux jeux olympiques; qu'il avait remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui était né un fils. Plutarque ajoute que, rassasié de succès, Philippe demanda à la fortune de tempérer ses bienfaits par quelque disgrace. Il écrivit lui-même à Aristote pour le prier de se charger de l'éducation de cet enfant, et cette lettre qui ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe, est ainsi conçue : « Je vous apprends que j'ai un fils, je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un roi digne de la Macédoine. » (*Voy.* Aristote.) Philippe méditait depuis long-temps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie et rempart d'Athènes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthènes, envoya dix-sept galères et deux mille hommes à son secours; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, et Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. Philippe, agissant toujours en politique, se fit déclarer chef des Amphyctions, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençait à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Craignant de

la soulever, il retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, île qu'il nommait, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination du roi de Macédoine. Philippe poursuivi par son ennemi, que ni son argent, ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre à son tour les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues vers la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chéronée l'an 338 avant Jésus-Christ. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux dieux, et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. Il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur Démades, qui était du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince: « Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pouvez jouer celui d'Agamemnon? » Cet avis généreux valut la liberté à Démades, et des traitemens plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grèce, s'occupa de la conquête de la Perse. Il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparait à l'exécuter, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par Pausanias, un de ses gardes, l'an 336 avant Jésus-Christ, dans la 47e année de son âge, après en avoir régné 24. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues, doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes. Il avait cette éloquence que donnent les fortes passions; cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il était généreux, magnanime, vertueux. Il se faisait dire tous les jours: « Philippe, souviens-toi que tu es mortel! » L'abbé Mably le préfère à Alexandre son fils, du moins pour les talens. « Si l'on rapproche, dit-il, ces deux princes, quelle étrange disproportion on remarque entre eux? Dans Philippe, je vois un homme supérieur à tous les événemens. La fortune ne peut lui opposer d'obstacle qu'il n'ait prévu et qu'il ne surmonte par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité. Je découvre un génie vaste dont toutes les entreprises sont liées et se prêtent une force naturelle. Ce qu'il exécute prépare toujours le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Dans Alexandre, je ne vois qu'un guerrier extraordinaire, qui n'a qu'une manière, et dont le courage téméraire et impatient (qu'on me permette cette expression) tranche partout le nœud gordien que Philippe eût dénoué. L'excès de toutes ses qualités surprend notre imagination, et le fait paraître grand, parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent la faiblesse de leur caractère. Au lieu de ne donner que de la surprise à ce

phénomène rare, nous lui donnerons de l'admiration. Qu'on suppose Philippe dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paraît d'abord moins capable d'imposer à Darius que l'enthousiasme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réussit, parce qu'elle excita dans son ennemi la crainte : passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination et engourdit toutes les facultés de l'ame. Philippe eût entouré Darius de piéges et de précipices; il eût profité des divisions qui régnaient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion, n'avaient aucune union entre elles; il eût tenté l'ambition et l'avarice de ces satrapes orgueilleux et avides, qui gouvernaient les provinces de l'empire, sans être attachés à son gouvernement; il eût marchandé leurs villes, et, comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût peut-être ruiné la monarchie des Perses, sans vaincre Darius les armes à la main. Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père; et la Macédoine qui n'avait pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois, sera écrasée par le courage d'Alexandre. Qu'un de ses amis veuille profiter de sa faiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant de l'avoir préparée. Il serait inutile de parcourir toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé; je me borne à rappeler la levée des siéges de Périnthe et de Bysance. Alexandre était-il capable d'une pareille conduite? » Quoi qu'il en soit de ce jugement que nous abandonnons à la sagacité de nos lecteurs, faisons connaître Philippe par les faits. Parmi le grand nombre de traits et de paroles mémorables qu'a rapportés Plutarque de ce prince, nous en choisirons quelques-uns qui le caractérisent plus particulièrement. On le sollicitait de favoriser un seigneur de sa cour qui allait perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère. Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta : « J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi. » Une pauvre femme le pressait de lui rendre justice, et comme il la renvoyoit de jour en jour sous prétexte qu'il n'en avait pas le temps : « Cessez donc d'être roi, lui dit-elle avec émotion. » Philippe sentit toute la force de ce reproche et la satisfit sur-le-champ. — Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée : « J'en appelle, s'écria-t-elle tout de suite. » Et à qui en appelez-vous? lui dit le monarque ? « De Philippe ivre à Philippe à jeun. » Cette réponse ouvrit les yeux du roi qui rétracta son jugement. Personne ne souffrit plus patiemment les injures. Démochares, à qui les Grecs avaient donné le surnom de Pharrhésiaste, à cause de la trop grande pétulance de sa langue, était au nombre des députés que les Athéniens avaient envoyés à ce monarque. Philippe, à la fin de l'audience, pria les ambassadeurs de lui dire s'il pouvait rendre quelques services aux Athéniens ? et il n'eut de Démochares qu'une réponse insolente qu'il pardonna. (*Voy.* DÉMOCHARES.) Ayant appris que des ambassadeurs athéniens le chargeaient en pleine assemblée de calomnies atroces : « J'ai, dit-

il, de grandes obligations à ces gens-là; car je serai désormais si circonspect dans mes actions et mes paroles, que je les convaincrai de mensonge. Un mot de Philippe, qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, était qu'on amuse les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens. Cette maxime, qui fut l'ame et le mobile de sa politique, a fait dire: « Qu'il était en grand ce que Louis XI fut dans la suite en petit.... » *Voyez* Ménécrate, Olivier.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, encore enfant quand son père Démétrius III mourut, fut laissé sous la tutelle d'Antigone, son cousin, qui prit le titre de roi et le porta pendant douze ans. Après la mort de ce prince, Philippe, âgé de 15 ans, monta sur le trône l'an 220 avant J.-C. Les commencemens de son règne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général était aussi recommandable par son amour pour la justice que par son habileté dans la guerre. Un caractère si vertueux devint à charge à un prince qui voulait se livrer à tous les vices. Philippe le fit empoisonner. Son caractère ambitieux et inquiet l'engagea dans une guerre dont les suites lui furent peu favorables. Ayant appris les conquêtes d'Annibal en Italie, il fit alliance avec lui contre les Romains. Le consul Lœvinus fut chargé par le sénat de marcher contre Philippe. Il entra en Macédoine; et l'ayant surpris dans Apollonie, à la faveur d'une nuit obscure, il le battit et le força de prendre la fuite, après avoir mis le feu à ses vaisseaux. Cette guerre fut suivie d'une paix peu durable. Les Romains ayant eu à se plaindre de nouveau de Philippe, qui avait envoyé à Annibal en Afrique des secours d'hommes et d'argent, envoyèrent contre lui le consul Titus-Quintus Flaminius. Les deux armées s'étant rencontrées près de Scotuse, ville de la Pélagie, en Thessalie, le combat fut engagé sur des hauteurs appelées *Cynocéphales*. L'armée de Philippe ayant été entièrement défaite, il fut obligé de prendre la fuite, et de demander la paix par des ambassadeurs. Le sénat lui en prescrivit les conditions, qui furent humiliantes; et ce nouveau traité termina la guerre l'an 196 avant Jésus-Christ. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causaient les pertes qu'il essuyait au dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie et celle de Persée, son autre fils. Cet indigne frère accusa Démétrius d'avoir des vues sur la couronne. Philippe, trop crédule, le fit mourir par le poison. Bientôt il ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de Persée. Il avait dessein d'élever Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Amphipolis l'an 178 avant Jésus-Christ, après un règne de 41 ans. Ce prince a été comparé au célèbre Philippe, père d'Alexandre-le-Grand: il avait ses vertus et ses vices; mais il y a cette différence entre eux, que le premier annonça la grandeur, et le second la décadence de la Macédoine.

PHILIPPE, un des successeurs des précédens, s'unit avec les Romains contre Antiochus, roi de Syrie. « Entraîné par ses alliés, comme par un torrent, dit Montesquieu, il les servit de tout son pouvoir et devint l'instru-

ment de leurs victoires. Le plaisir de se venger et de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminuerait le tribut et qu'on lui laisserait quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminèrent, et n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir. » (*Voy.* la *Grandeur et la Décadence des Romains.*)

PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand et de Cléopâtre, et frère d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Saint Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode qui laissait à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade, ce prince vint dans ses Etats où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimait surtout la justice; et pour en assurer l'exécution, il parcourait toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône où il s'asseyait pour la rendre, et satisfaisait tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appela *Césarée* en l'honneur de Tibère, et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe.* Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie, fille d'Auguste. Il mourut après 37 ans de règne, la vingtième année de Tibère. — Un autre PHILIPPE, fils aussi du grand Hérode, mais d'une femme nommée *Mariamne*, épousa Hérodias, et fut père de Salomé, dont nous parlons au commencement de cet article.

PHILIPPE (MARC-JULES, empereur romain, surnommé l'*Arabe*), né à Bostres en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. Dévoré de l'ambition de régner, il fit assassiner Gordien-le-Jeune, dont il commandait la garde, et se fit élire empereur à sa place l'an 244. (*Voy.* BABYLAS.) Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, et revint en Syrie avec son armée. De là il passa à Rome, où il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquait. Ensuite il célébra les jeux séculaires, destinés à solenniser de cent en cent ans le jour de la fondation de Rome. Philippe rendit cette fête plus magnifique qu'aucun des princes qui l'avaient précédé. Les chasses, les combats des bêtes dans le grand cirque, y furent sans nombre. Deux mille gladiateurs combattirent jusqu'à la mort. Il y eut d'un autre côté des jeux différens au théâtre de Pompée, pendant trois jours et trois nuits. Mais sur la fin de ces divertissemens brillans, la joie publique fut troublée par l'incendie de ce superbe édifice, dont le feu consuma la plus grande partie. On prétend que ce fut à l'occasion de ces jeux séculaires, que Philippe et son fils embrassèrent le christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chrétiens obtinrent la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. Philippe ne jouit pas long-temps de son usurpation. Il fut tué près de Vérone, en 249 par ses propres soldats, après avoir été défait par Dèce qui avait pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il était alors âgé de 45 ans, et en avait régné cinq et quel-

ques mois. Le crime l'avait porté sur le trône, et la lâcheté l'y soutint pendant quelque temps; il dégrada sa dignité pour la conserver. — **Philippe**, son fils, fut massacré entre les bras de sa mère, n'ayant encore que douze ans, et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. *Voyez* Otacilia.

PHILIPPE Ier, roi de France, obtint le sceptre après son père Henri Ier, en 1059, à l'âge de 7 ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta de son emploi de tuteur avec zèle. Il défit les Gascons qui voulaient se soulever, et mourut laissant son pupille âgé de 15 ans. Ce jeune prince, qui fut le premier roi de France sacré à Reims, fit la guerre en Flandre contre Robert, le fils cadet de Baudouin, qui avait envahi le comté de Flandre sur les enfans de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès du Mont-Cassel en 1067. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guillaume-le-Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après par un bon mot. (*Voy.* Guillaume-le-Conquérant.) Philippe se délassa des fatigues de la guerre par les plaisirs de l'amour et de la table. Dégoûté de sa femme Berthe de Hollande, belle-fille du comte de Flandre, et amoureux de Bertrade, épouse de Foulques, comte d'Anjou, il l'enleva à son mari, et se servit, en 1093, du même ministère des lois pour faire casser son mariage sous prétexte de parenté, et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou sous le même prétexte: un évêque de Beauvais les maria ensuite solennellement. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, Français de nation, qui prononça cette sentence dans les propres Etats du roi, où il était venu chercher un asile. Philippe craignant que les anathèmes du pontife romain n'excitassent ses sujets à lever l'étendard de la rébellion, envoya au pape des députés qui obtinrent un délai, pendant lequel il fut permis d'user de la couronne. Pour savoir ce que c'est que cette permission, il faut se rappeler qu'en ce temps-là les rois paraissaient aux jours de fêtes solennelles en habit royal avec la couronne en tête, et la recevaient de la main d'un évêque. Ce délai ne fut pas d'une longue durée, Philippe fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers en 1094, puis dans un second tenu en l'an 1100; mais l'an 1103, Lambert évêque d'Arras, député du pape Paschal II, lui apporta enfin son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade: promesse qu'il ne tint pas. Le pape apparemment approuva ensuite leur mariage; car Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne. (*Voyez* Montlheri.) Philippe mourut à Melun le 29 juillet 1108, après avoir été témoin de la première croisade à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son règne, qui comprend quarante-neuf ans, a été le plus long de ceux qui l'avaient précédé, excepté celui de Clotaire; et de tous ceux qui l'ont

suivi, excepté ceux de Louis XIV et de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs grands événemens, tels que l'établissement des sociétés militaires et religieuses de Saint-Jean, de Saint-Lazare, du Temple, de Sainte-Marie, des Teutoniques, enfin par ceux de l'ordre des chartreux, les abbayes de Cîteaux et de Fontevrault ; mais Philippe, quoique brave dans les combats, et sage dans les conseils, ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant moins estimable, que ce siècle était plus fécond en héros. Aussi l'autorité royale s'affaiblit-elle dans ses mains. Philippe n'est pas le premier de nos rois (comme on le dit communément), qui, pour autoriser ses chartes, les ait fait souscrire par les officiers de la couronne. Henri Ier l'avoit fait avant lui.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, *le Conquérant* et *Dieu-donné*, fils de Louis VII, dit *le Jeune*, roi de France, et d'Alix, sa troisième femme, fille de Thibault, comte de Champagne, naquit le 22 août 1165. Il parvint à la couronne après la mort de son père en 1180. Dès sa jeunesse il évita l'écueil des plaisirs et déploya un grand courage. Le roi d'Angleterre paraissait vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses Etats. Philippe marcha contre lui, et le força de confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, fit paver les rues et les places publiques de Paris, et réunit dans l'enceinte de la capitale une partie des bourgs qui l'environnaient. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les juifs exerçaient depuis long-temps en France des friponneries horribles: Philippe les chassa du royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux ; action injuste et contraire au droit naturel. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après, Philippe fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. La fureur épidémique des croisades agitait alors toute l'Europe : Philippe en fut attaqué comme tous les autres princes. Après avoir été prendre l'oriflamme à Saint-Denis, déclaré la reine Adèle et le cardinal de Champagne les tuteurs de son fils et régens du royaume, il fit les dispositions générales de son testament, et s'embarqua à Gênes, l'an 1190, avec Richard Ier, roi d'Angleterre, pour secourir les chrétiens de la Palestine opprimés par Saladin. Ces deux monarques allèrent mettre le siège devant Acre, qui est l'ancienne Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens d'Orient se trouvaient devant cette place importante : Saladin était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques européens eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'Asie, ils eurent sous leurs ordres plus de 300,000 combattans. Acre se rendit le 13 juillet 1191 ; mais la discorde, qui devait presque nécessairement diviser deux rivaux de

gloire et d'intérêt, tels que Philippe et Richard, fit plus de mal que ces 300,000 hommes ne firent d'exploits. Philippe fatigué de ces divisions et de l'ascendant que prenait en tout Richard, son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. Au reste il fut attaqué, dit l'histoire, d'une maladie de langueur, dont on attribua les effets au poison, et qui pouvait avoir été produite par l'influence d'un climat si différent du nôtre. Il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles; sa peau même tomba. Les médecins le décidèrent à retourner en France. En 1193, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, à lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe avait promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence; son parjure ne fut pas couronné par le succès. Les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque français, repoussé de Rouen avec perte, fit une trève de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, ou Isemburge, sœur du roi de Danemarck, également belle et vertueuse. La répudiation de cette femme, qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie, le brouilla avec la cour de Rome. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui; mais elle fut levée sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. (*Voy.* INGELBURGE.) Jean Sans-Terre succéda, l'an 1199, à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenait de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier, cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu, et condamné à perdre la tête, en 1203. Ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime de son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ses provinces, comme elles étaient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta que la Guienne à l'Anglais dans le ressort de la France. Pour comble de bonheur, Jean, son ennemi, s'était brouillé avec la cour de Rome, qui venait de l'excommunier. Cette foudre ecclésiastique fut très-favorable à Philippe. Innocent III lui mit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avait déclaré ses censures nulles et abusives; il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire dix-sept cents navires, et à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendait à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque le pape se moqua de l'un et de l'autre, et prit adroitement pour lui ce qu'il

avait donné à Philippe. Un légat du Saint-Siége persuada à Jean Sans-Terre de donner sa couronne à la cour de Rome, qui la reçut avec enthousiasme. Alors le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue fief de l'Eglise romaine, et contre Jean, qui était sous sa protection. Cependant les armemens qu'avait faits Philippe avaient alarmé toute l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas se réunirent contre lui, ainsi que nous les avons vus se réunir contre Louis XIV. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV; il était vassal de Philippe, et c'était une raison de plus de se déclarer contre lui. Le roi de France ne se déconcerta pas: sa fortune et son courage dissipèrent tous ses ennemis. Sa valeur éclata surtout à la bataille de Bouvines, donnée le 22 juillet 1214; elle dura depuis midi jusqu'au soir. Avant d'engager le combat, il sut que quelques grands ne le suivaient qu'avec peine: il les assembla, et, se plaçant au milieu d'eux, prit une grande coupe d'or qu'il fit remplir de vin, et dans laquelle il mit plusieurs tranches de pain. Il en mangea une; et, offrant la coupe aux autres: « Compagnons, leur dit-il, que ceux qui veulent vivre et mourir avec moi, en fassent autant que moi. » La coupe fut vidée à l'instant, et ceux qui étaient le moins disposés pour lui, combattirent avec tout le courage qu'on pouvait attendre des mieux intentionnés. On dit aussi que, montrant à l'armée la couronne que les rois portaient dans ces occasions, il dit, « que si quelqu'un se prétendait plus digne que lui de la porter, il n'avait qu'à s'expliquer; qu'il serait content si elle était le prix de celui qui ferait voir le plus de valeur dans la bataille. » Les ennemis avaient une armée de cent cinquante mille combattans; celle de Philippe était plus faible de la moitié: mais elle était composée de la fleur de sa noblesse. Ce monarque courut grand risque de sa vie; il fut abattu, foulé aux pieds des chevaux et blessé à la gorge. On tua, dit-on, trente mille Allemands; nombre probablement exagéré. C'était le chevalier Guerin, nommé à l'évêché de Senlis, qui commandait l'armée du roi, *non mis pour combattre, mais pour admonester les barons et les autres chevaliers, à l'honneur de Dieu et du royaume, et à la défense de leur propre seigneur.* Matthieu II, baron de Montmorency, eut une grande part à cette victoire. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne, faits prisonniers, furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains; c'était une coutume barbare de ce temps-là. Le roi de France ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne, après cette journée éternellement mémorable: mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux. Philippe, vainqueur de l'Allemagne (*Voy.* OTHON IV), possesseur de presque tous les Etats des Anglais en France, fut appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination tyrannique de ce monarque. Le roi de France engagea les Anglais à demander son fils Louis, pour roi; mais, comme il voulait en même temps ménager le pape, et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils,

sans paraître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, et excommunié à Rome en 1216; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui, s'étant déclarés pour Henri III, son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de temps après à Mantes, le 14 juillet 1223, et eut pour successeur Louis VIII, dont il avait prévu la destinée. « Les gens d'église, dit-il un jour, engageront mon fils à se croiser contre les Albigeois; il ruinera sa santé à cette expédition, il y mourra, et le royaume demeurera entre les mains d'une femme et d'un enfant. » Cette prédiction s'accomplit à la lettre. De tous les rois de la troisième race, c'est celui qui a le plus acquis de terres à la couronne et le plus de puissance aux rois ses successeurs. Il réunit à ses Etats la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois, l'Artois, etc. Après avoir assujetti Jean Sans-Terre, il abaissa les grands seigneurs; et, par la ruine des puissances du dehors et du dedans, il ôta le contre-poids qui balançait son autorité dans le royaume. Ce prince était plus que conquérant: il fut un grand roi, un bon politique; magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour à tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens; zélé pour la religion, et toujours porté à défendre l'église, mais sachant s'en procurer des secours dans les besoins de l'État. Les seigneurs de Coucy, de Rhétel, de Rosey, et plusieurs autres, s'emparaient des biens du clergé. Divers prélats eurent recours à la protection du roi, qui leur promit ses bons offices auprès des déprédateurs. Mais, malgré ses recommandations, les pillages continuaient. Les évêques redoublèrent leurs plaintes, et supplièrent Philippe de marcher contre leurs ennemis. « Très-volontiers, leur dit-il; mais pour combattre il faut avoir des troupes, et pour avoir des troupes, il faut de l'argent. » Le clergé entendit ce que cela signifiait; il fournit des subsides, et les pillages cessèrent. Les entreprises de Philippe-Auguste furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditait ses projets avec lenteur, et qu'il les exécutait avec célérité. On lui a reproché d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées; mais il en fit bien peu dans son conseil. Il commença par rendre les Français heureux, il finit par les rendre redoutables; et, quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets, comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Ce fut sous son règne que l'on vit pour la première fois un maréchal de France commander l'armée. (c'était Henri Clément.) Ce fut aussi de son temps que les familles commencèrent à avoir des surnoms fixes et héréditaires; les seigneurs les prenaient des terres qu'ils possédaient; les gens de lettres du lieu de leur naissance; les juifs convertis et les riches marchands, de celui de leur demeure. Il régnait alors deux fléaux très-cruels; la lèpre et l'usure. Le nombre des lépreux était si

considérable, que les plus petites bourgades étaient obligées d'avoir un hôpital pour cette maladie. On remarquera encore que, lorsque Philippe alla combattre Richard, les Anglais, qui s'étaient mis en embuscade auprès de la Loire, lui enlevèrent ses équipages, dans lesquels il faisait porter tous les titres de la couronne, ainsi qu'en use encore aujourd'hui le Grand-Seigneur. Philippe fit recueillir les copies de ses chartes, partout où il put en trouver; mais ses soins ne purent réparer entièrement cette perte. Le surnom d'Auguste fut donné à Philippe par ses contemporains. Mézerai se trompe lorsqu'il prétend que Paul-Emile fut le premier qui rendit le titre de conquérant par celui d'Auguste; un savant critique a prouvé le contraire par des autorités sans réplique. Philippe avait été marié trois fois. Sa première épouse, Isabelle de Hainaut, mourut en couches, en 1190, à 22 ans. Il n'eut point d'enfans d'Ingelburge, sa seconde femme; mais il eut un fils et une fille d'Agnès de Méranie.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, proclamé roi de France en Afrique, après la mort de Saint Louis, son père, le 25 août 1270, remporta une victoire sur les infidèles; et, après avoir conclu avec lo roi de Tunis une trève de dix ans, il revint en France. Philippe, obligé de porter les armes dans la Castille, pour maintenir les droits d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche, sa sœur, qui venait d'être exclus de la couronne, fit d'abord quelques actions de bravoure; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône à l'usurpateur. Son règne sera éternellement mémorable par la journée affreuse des *Vêpres Siciliennes*. On appelle de ce nom le massacre que Pierre, roi d'Aragon, fit faire de tous les Français, sujets du roi de Naples, qui étaient à Palerme en Sicile, de laquelle il s'empara, et que ses successeurs ont toujours conservée depuis. Cette tragédie éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des vêpres. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares; on vit des pères ouvrir le ventre de leurs filles, pour y chercher les fruits de l'amour qu'elles avaient eu pour les Français. Les prêtres et les moines massacrèrent leurs pénitentes jusqu'au pied des autels. Un seul Français échappa au massacre général. (*Voy.* PORCELETS.) Philippe-le-Hardi, pour s'en venger, marche en personne contre le roi d'Aragon; il prend d'assaut et ruine de fond en comble la ville d'Elne, et emporte aussi Gironne, en 1285. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 41 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, l'amour de la justice et de la religion; il n'avait aucune connaissance des lettres, et faisait de mauvais choix par défaut d'étendue d'esprit. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent aux entreprises qu'il fit au dehors du royaume. Sa conduite fut plus heureuse au dedans. La France fut riche et florissante, sans aucune vexation d'impôts. On dit cependant qu'il aimait l'argent; et l'histoire remarque qu'ayant fait mettre en prison plusieurs usuriers, il leur

fit payer une amende à son profit, et les relâcha ensuite. Il y eut sous ce règne des troubles dans le Languedoc et dans la Guienne, excités par les seigneurs du pays. Ils s'armaient les uns contre les autres, pour se réunir ensuite contre le roi. Philippe-le-Hardi fut occupé à les accorder entre eux ou à les réduire, et il y réussit quelquefois. Ce fut sous ce règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi, c'est-à-dire son trésorier. «Il paraît que, de tout temps, dit l'abbé Millot, les nobles dans la monarchie avaient été distingués des hommes qui n'étaient que libres. La naissance fit d'abord la seule noblesse. Ensuite la possession d'un fief anoblit à la 3e génération. On attachait aussi la noblesse à la profession des armes. Les rois enfin donnèrent le titre de noble à qui ils voulurent, prérogative réservée à eux seuls. « Cette introduction nouvelle, dit le président Hénault, par laquelle on rapprochait les roturiers des nobles, et qui fut appelée anoblissement, ne faisait que rétablir les choses dans leur premier état; les citoyens de la France, même depuis Clovis, sous la première et long-temps sous la deuxième race, étaient tous d'une condition égale, soit Francs, soit Gaulois, et cette égalité, qui dura tant que les rois furent absolus, ne fut troublée que par la révolte et les violences de ceux qui usurpèrent les seigneuries; ce n'est pas qu'il n'y eut sous les deux premières races des hommes plus puissans que d'autres; et, en effet, on a peine à comprendre comment des Gaulois ou des Francs, revêtus de grandes dignités, auraient été du même ordre que les autres citoyens; mais cela vient de ce que l'on confond l'autorité avec l'état des personnes; on ne saurait nier qu'il y eut des hommes plus considérables les uns que les autres; mais cela ne faisait pas que les distinctions dont ils jouissaient les rendissent d'une autre nature, pour ainsi dire, que leurs concitoyens; ils en étaient les premiers, mais ils n'en étaient pas séparés; et les charges de l'État étaient également portées par les uns et par les autres, à la différence des temps postérieurs, où la noblesse obtint, à cet égard, de grands avantages sur la roture. » *Voyez* BROSSE, ÉLISABETH, MARIE.

PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père, Philippe-le-Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Édouard Ier, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince, ayant refusé de comparaître, fut déclaré convaincu du crime de félonie; et la Guienne lui fut enlevée, en 1295, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar et du comte de Flandre, qui se liguèrent en vain contre le roi de France. Philippe eut de grands avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes, en 1295, il obligea les Anglais et les Flamands à accepter les conditions de paix qu'il voulut leur dicter. Ces derniers la rompirent bientôt. Les gouverneurs français, laissés dans leur pays par Philippe, se rendirent odieux par leur tyran-

nie. On se révolta, Philippe envoya une puissante armée; mais la jalousie des chefs fit perdre, en 1303, la bataille de Courtrai, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes et l'élite de la noblesse française. Le roi ne tarda pas à prendre sa revanche. Il eut divers avantages, et gagna, le 18 août 1304, la célèbre bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 25,000 Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette victoire que fut élevée, dans l'église de Notre-Dame de Paris, la statue équestre de ce prince. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanguinaire que les précédentes, occupa en même temps Philippe; nous voulons parler de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet du mécontentement de ce pontife venait de ce que le roi avait donné retraite aux Colonnes, ses ennemis; mais Philippe avait aussi des sujets de se plaindre de Boniface. Ce pape poussait extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et voulait partager avec le monarque les décimes levés sur le clergé. La résistance de Philippe à ses volontés irrita le pontife. Pour première vengeance il donna la bulle *Clericis laïcos*, par laquelle il défendait aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorité du Saint-Siége, sous peine d'être frappés des foudres de Rome. Une seconde bulle suivit de près la première; elle commence par ces mots: *Ausculta, fili*. Toute la suite de cette pièce singulière prouve que le pape s'attribuait le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de ses États, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Une pareille prétention ne pouvait qu'indigner Philippe contre lui. Ce prince ayant fait brûler cette bulle le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle, qui débute ainsi: *Unam sanctam*. Il y prétendait que la puissance temporelle était soumise à la puissance spirituelle, et que le pape avait le droit de déposer les souverains. Philippe-le-Bel répondit très-succinctement à cette seconde bulle. Cette réponse remarquable commençait ainsi: «Philippe, par la grace de Dieu, roi de France, à Boniface, *soi-disant souverain pontife*; peu ou point de salut. Que *votre grandissime fatuité* sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel; que la collation des bénéfices et des prébendes vacantes nous appartient, par le droit de notre couronne, etc.» Elle se termine par ces mots: «Nous regardons ceux qui pensent autrement comme des sots et des insensés.» Boniface fit plus; pour braver le roi, il lui envoya un légat, ennemi personnel de ce monarque, dont la hauteur et les propos séditieux ne pouvaient manquer d'amener une rupture ouverte entre le souverain et le pontife. La nation irritée contre ces démarches imprudentes, appela au concile général, dans des États-généraux convoqués par Philippe. Le pape venait de l'excommunier par une bulle foudroyante qui mettait le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé à cet homme impétueux; en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever avec les Colonnes. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne. On voulait le mener au

futur concile ; mais il mourut avant qu'on eût le temps de le convoquer. Benoît XI, successeur paisible de ce fougueux pontife, termina tous ces différends. Clément V, qui fut pape après lui, annula dans le concile de Vienne tout ce que Boniface VIII avait fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des Templiers. La rigueur des impôts et le rabais de la monnaie avaient excité une sédition dans Paris, en 1306; les Templiers, qui perdaient beaucoup à ce rabais, furent accusés d'avoir eu part à cette mutinerie. Philippe-le-Bel, implacable dans ses vengeances, médita dès lors l'extinction de ces moines guerriers. Clément V, créature de ce monarque, se prêta à tout; les bûchers furent dressés, et des citoyens respectables qui étaient innocens, et qui auraient mérité des supplices moins cruels, quand même ils auraient été coupables, périrent dans les flammes comme des scélérats. Philippe, souillé du sang de ces victimes de son avarice (*Voy.* Molay), mourut d'une chute de cheval, le 29 novembre 1314, après avoir recueilli une partie des biens des Templiers. Ce prince fut le plus bel homme de son temps. Né avec un cœur haut, un esprit vif, une ame ferme, une humeur libérale, il aurait pu être adoré du peuple; mais il aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions, par les fréquentes altérations des monnaies, qui le firent appeler le *faux monnayeur*, par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares et insolens, et par sa sévérité qui tenait de la cruauté. Ce roi si emporté sut pourtant se modérer dans quelques occasions. Ses courtisans lui conseillaient de punir l'évêque de Pamiers, en partie l'auteur de ses démêlés avec Boniface VIII. « Je puis, sans doute, me venger, leur dit-il; mais il est beau de le pouvoir et de ne pas le faire. » Philippe est le premier des rois qui ait restreint les apanages aux seuls hoirs mâles, et qui ait fait entrer le tiers-état dans les États-généraux. Ces assemblées de la nation, convoquées pour la première fois en 1302, se tinrent de temps en temps, jusqu'en 1614. On n'en convoqua plus depuis, parce que l'autorité royale craignait le contre-poids que la nation assemblée pouvait mettre au pouvoir despotique. Les États-généraux étaient très-différens des anciennes assemblées tenues sous les rois de la première et de la seconde race. Ils n'avaient point, dit Robertson, droit de suffrage pour la promulgation des lois, et ne possédaient point de juridiction qui leur fût propre. Voici quelle était la manière de procéder dans les États-généraux. Le roi s'adressait à tout le corps assemblé en un même lieu, et lui exposait les objets pour lesquels il l'avait convoqué. Les députés de chacun des trois ordres, c'est-à-dire, de la noblesse, du clergé et du tiers-état, se réunissaient en particulier, et préparaient leur cahier ou mémoire, contenant leur réponse aux propositions qui leur avaient été faites, avec les représentations qu'ils jugeaient convenables d'adresser au roi. Ces réponses et ces représentations étaient ensuite examinées par le roi dans son conseil, et donnaient ordinairement lieu à une ordonnance. Les ordonnances n'étaient point adressées aux trois ordres en commun. Quelquefois le roi

adressait une ordonnance à chaque ordre en particulier ; quelquefois il y faisait mention de l'assemblée des trois ordres; quelquefois il n'y était question que de l'assemblée de celui des ordres auquel l'ordonnance était adressée, quelquefois on n'y faisait aucune mention de l'assemblée des États qui avaient suggéré l'idée de faire la nouvelle loi. » Ainsi l'autorité législative et le pouvoir exécutif étant dans la personne du roi seul, son pouvoir s'accrut toujours davantage. Philippe réforma plusieurs abus. Ce fut lui qui commença de réduire les seigneurs à vendre leur droit de battre monnaie. Il donna, en 1313, un édit qui gênait si fort la fabrication qui s'en faisait dans leurs terres, qu'ils trouvèrent plus avantageux d'y renoncer. « Il fit enseigner les lois de Justinien, seulement comme raison écrite, dit Montesquieu, dans les pays de la France, qui se gouvernaient par les coutumes, et elles furent adoptées comme loi, dans les pays où le droit romain était la loi. » Philippe-le-Bel avait épousé Jeanne, héritière de Navarre et de Champagne, mère de Louis X, dont la fille unique, Jeanne, porta la Navarre dans la maison des comtes d'Évreux.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, fils puîné de Philippe-le-Bel, né en 1294, portait le nom de comte de Poitou. Il fut, en même temps, régent du royaume de Navarre, pendant la minorité de Jeanne de Navarre, sa nièce, fille et héritière de Louis-le-Hutin, et du royaume de France, en attendant que Clémence de Hongrie accouchât. Cette princesse donna le jour à un enfant mâle, qui fut appelé Jean, et qui ne vécut que huit jours. A sa mort, il y eut de grandes contestations sur la succession à la couronne. Eudes de Bourgogne prétendait que Jeanne de Navarre devait être reine. L'affaire fut long-temps agitée; Philippe convoqua une grande assemblée, où, en présence du cardinal Pierre d'Arablai, il fut conclu que la loi salique ne permettait pas que les femmes héritassent de la couronne de France. Philippe succéda donc en 1316, à Louis-le-Hutin son frère, ou plutôt à Jean Ier son neveu, à l'exclusion de Jeanne sa nièce, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Écossais, chassa les juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1331, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avaient donné des espérances. Il avait formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible, était presque recherchée. Les lépreux jouissaient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payaient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir, de concert avec les juifs et les Turcs, jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines: on leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très-étroitement dans les léproseries. Le règne de Philippe-le-Long est recommandable par quantité de sa-

ges ordonnances sur les cours de justice et sur la manière de la rendre. Il avoit épousé Jeanne de Bourgogne. (*Voyez* son article.)

PHILIPPE DE VALOIS, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, était fils de Charles, comte de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Il monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles-le-Bel, après avoir eu pendant quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée, au commencement de son règne, par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendait comme petit-fils de Philippe-le-Bel par sa mère; mais Philippe de Valois s'en saisit comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent, à son avénement au trône, le nom de *fortuné;* il put y joindre pendant quelque temps celui de *victorieux* et de *juste.* Le comte de Flandre, son vassal, ayant maltraité ses sujets, et ceux-ci s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince. Il livra bataille aux rebelles à Cassel, fit des prodiges de valeur, et remporta une victoire signalée, le 24 août 1328. La veille de la bataille, les Flamands avaient mis par bravade, sur le bord de leur retranchement, un coq avec ces mots: *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquêtera.* (*Voy.* NOYERS.) Après avoir tout pacifié, il se retira en disant au comte de Flandre: « Soyez plus prudent et plus humain, et vous aurez moins de sujets rebelles.... » Philippe, vainqueur, consacra le temps de la paix à régler l'intérieur du royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort; entre autres, Pierre Remy, trésorier-général des finances, qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui impose des droits sur les églises et sur les roturiers qui avaient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença de s'introduire la forme de l'*appel comme d'abus*, dont les principes sont plus anciens que le nom. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Édouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, genou en terre et tête nue, pour le duché de Guienne. La paix intérieure du royaume fut troublée par des différends sur la distinction des deux puissances, sur la juridiction ecclésiastique attaquée fortement par Pierre de Cugnières, avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi: ce magistrat y parla en homme instruit et en philosophe éclairé. Bertrand, évêque d'Autun, et Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé avec moins d'art et de raison. Le roi n'en fut pas moins favorable aux ecclésiastiques. Cette querelle devint le fondement de toutes les disputes élevées depuis sur l'autorité des deux puissances: disputes qui n'ont pas peu servi à restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Les années suivantes furent employées à des règlemens utiles, qui furent interrompus par la guerre qu'Édouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura à diverses reprises plus de cent ans, fut commencée vers l'année 1336. Édouard retira d'abord les places

de la Guienne dont Philippe était en possession. Les Flamands, révoltés de nouveau contre la France, malgré les sermens et les traités, se rangèrent sous les étendards du monarque anglais : ils exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne ; parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisaient que suivre le roi de France. « Voilà, dit Saint-Foix, l'époque de la jonction des fleurs de lis et des léopards dans les armoiries d'Angleterre. » Edouard, pour justifier le changement de ses armes, fit répandre cette espèce de manifeste en vers du temps :

Rex sum regnorum, binâ ratione, duorum :
Anglorum in regno sum rex ego jure paterno ;
Matris jure quidem Francorum nuncupor idem :
Hinc est armorum variatio facta meorum.

Philippe de Valois répondit par ces quatre vers, parodiés en partie des précédens :

Prædo regnorum qui diceris esse duorum :
Francorum regno privaberis atque paterno.
Succedunt mares huic regno, non mulieres :
Hinc est armorum variatio stulta tuorum.

En faveur de ceux qui n'entendent pas le latin, nous insérons ici la traduction française qu'on fit anciennement de ces quatrains :

Je suis roi par double raison,
Roi d'Angleterre en ma maison,
Roi de France par Isabelle,
Pourquoi de France j'écartelle.

Réponse de Philippe de Valois :

Tu te fais roi sans beaucoup de raison ;
Tu pourrais bien sortir de ta maison ;
Quant à la France, elle exclut Isabelle ;
Ainsi jamais de France n'écartelle.

On ne s'en tint pas à ce combat de plume, comme on devrait toujours faire ; on eut recours aux armes. Philippe se mit en état de se défendre. Ses armes eurent d'abord quelques succès ; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille de l'Ecluse, où la flotte française, composée de cent vingt gros vaisseaux montés par 40,000 hommes, fut battue l'an 1340 par celle d'Angleterre. Le défaut de concert entre les deux amiraux fut regardé en partie, comme la cause de cette défaite ; mais on doit aussi l'attribuer en partie, ainsi que le remarque le cardinal d'Ossat, au peu de soin que les rois avaient pris de la marine. On était obligé de se servir de vaisseaux étrangers, dont les équipages n'obéissaient qu'avec lenteur et avec répugnance. Cette guerre, tour à tour discontinuée et reprise, recommença, en 1345, avec plus de chaleur que jamais. Les armées ennemies s'étant rencontrées, le 26 août 1346, près de Créci, village dans le comté de Ponthieu, les Anglais y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avait que 40,000 hommes. Philippe en avait près de 80,000 ; mais l'armée du premier était aguerrie, et celle du second mal disciplinée, était accablée de fatigues. La France y perdit 25 à 30,000 hommes (« car nul n'était prins à rançons ne à merci, dit Froissard, et ainsi l'avaient ordonné les Anglais entre eux ») : de ce nombre était Jean, roi de Bohême (qui quoique aveugle ne s'en battit pas moins), et environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse française. La perte de Calais et de plusieurs autres places, fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avait défié Philippe de Valois à un combat singulier. Le roi de France le refusa : ce n'est pas qu'il ne fût brave ; mais il crut qu'un souve-

rain ne devait pas combattre contre son vassal. Enfin, en 1347, on conclut une trève de six mois, qui fut prolongée à diverses reprises. En 1348, il y eut une peste générale, qui fit de grands ravages. Ce fléau réveilla la piété, mais, en même temps, il fit naître la secte fanatique des flagellans, qui de la folie passa au brigandage. Philippe de Valois mourut peu de temps après, le 23 août 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, se fit dominicain, et donna sa province à Philippe, en 1349, avec la condition que le fils aîné de nos rois s'appellerait Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque qui lui donna en nantissement ces provinces, que Charles VIII rendit depuis sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier qui est demeuré à la France. Il peut paraître étonnant que dans un règne si malheureux, il ait pu acheter ces provinces après avoir beaucoup payé pour le Dauphiné. Le haussement des tailles, les infidélités sur les monnaies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avait non-seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces, on en fabriquait de bas aloi, on y mêlait trop d'alliage. Philippe faisait jurer sur les Évangiles aux officiers des monnaies, de garder le secret; mais comment pouvait-il se flatter qu'une telle infidélité ne serait pas découverte. C'est à son règne, vers 1344, que remonte l'origine de la gabelle, ce qui fit qu'Édouard III nommait assez plaisamment Philippe de Valois, l'*auteur de la loi salique*. La première femme de Philippe VI fut Jeanne de Bourgogne; la seconde, Blanche de Navarre, morte en 1398.

PHILIPPE Ier, roi d'Espagne, etc., surnommé *le Bel*, né en 1478, était fils de Maximilien Ier, archiduc d'Autriche, depuis empereur, et de Marie de Bourgogne. Il épousa en 1400 Jeanne-la-Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, le 25 septembre 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. (*Voy.* l'article de JEANNE-LA-FOLLE.) C'était le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe; mais en même temps brouillon, mauvais époux, mauvais parent et mauvais prince; il s'en fallait bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. On craignait, s'il eût régné plus long-temps, que l'inquisition, regardée alors comme nécessaire, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri-l'Impuissant. Philippe s'était brouillé avec Louis XII, et en avait reçu plusieurs mortifications, qui le forcèrent à envoyer des ambassadeurs à la cour de France pour transiger avec Louis, qu'il regardait comme le plus honnête homme de l'Europe: il le préféra à l'empereur son père, et à Ferdi-

nand son beau-père, en lui confiant la tutelle et l'éducation de ses enfans.

PHILIPPE II, né à Valladolid, le 21 mai 1527, de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples et de Sicile par l'abdication de son père, en 1554, et roi d'Angleterre, le même jour, par son mariage avec la reine Marie. Charles-Quint avait fait tous ses efforts pour faire passer la couronne impériale sur la tête de Philippe; mais son projet avait échoué. Robertson donne de fort bonnes raisons de ce mauvais succès. « Le caractère du prince, en faveur de qui on faisait cette proposition extraordinaire, dit-il, était dépourvu de tout ce qui peut se concilier la bienveillance des hommes. Hautain et sévère, au lieu de se faire de nouveaux amis, il éloignait de lui les partisans les plus anciens, et les plus dévoués de la maison d'Autriche; il dédaignait de se donner la peine d'apprendre la langue d'un peuple sur lequel il aspirait à régner; et, pendant tout le temps qu'il résida en Allemagne, il n'eut pas même la complaisance de se plier aux mœurs et aux usages du pays. Il souffrait que les électeurs et les princes les plus considérables restassent devant lui la tête découverte, affectant toujours une contenance fière et réservée, que les plus grands empereurs, et Charles lui-même, dans sa puissance et dans sa gloire n'avaient jamais osé prendre. » Aussi Ferdinand, son frère, qui s'était rendu plus agréable aux peuples d'Allemagne, l'emporta-t-il sur Philippe. Celui-ci monta sur le trône d'Espagne, le 17 janvier 1556, après l'abdication de Charles-Quint. Ce prince avait fait une trève avec les Français; son fils la rompit. Les traitemens barbares que Philippe fit essuyer aux prisonniers français; sa mauvaise foi concernant leur rançon et leur liberté; enfin plusieurs entreprises secrètes contre Metz, causèrent une rupture avec la France. S'étant ligué avec les Anglais, il vint fondre en Picardie avec une armée de 40,000 hommes. Les Français furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Cette ville fut emportée d'assaut; et le jour qu'on monta à la brèche, Philippe parut armé de toutes pièces pour encourager les soldats. C'est la première et la dernière fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire. On dit que pendant la bataille, Philippe entendant le sifflement des balles, demanda à son confesseur ce qu'il pensait de cette musique: « Je la trouve très-désagréable, répondit celui-ci. — Et moi aussi, répliqua le prince: et mon père était un homme bien étrange d'y prendre tant de plaisir. » On sait que sa terreur fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux: l'un de ne plus se trouver désormais à aucune bataille; et l'autre de bâtir un magnifique monastère sous le nom de *Saint-Laurent*, à qui il attribuait le succès de ses armes: ce qu'il exécuta à l'Escurial, village à sept lieues de Madrid. Après la bataille le duc de Savoie, son général, voulut lui baiser les mains. Philippe l'en empêcha en disant: « C'est à moi de baiser les vôtres, dont une si belle victoire est l'ouvrage; » et il lui fit présent des drapeaux pris pendant l'action. La prise du Catelet, de Ham et de

Noyon, furent les seuls avantages qu'on tira d'une journée qui aurait pu perdre la France. Charles-Quint, instruit d'une telle victoire, demanda, dit-on, à celui qui lui en apporta la nouvelle, « si son fils était à Paris ? » et sur sa réponse, il tourna le dos sans proférer un seul mot. Le duc de Guise, ayant eu le temps de rassembler une armée, répara la honte de sa patrie par la prise de Calais et de Thionville. Tandis qu'il rassurait les Français, Philippe gagnait une assez importante bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête. Le vainqueur ne profita pas plus de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-Quentin; mais il en retira un assez grand fruit par la paix glorieuse de Cateau-Cambrésis, le chef-d'œuvre de sa politique. Par ce traité, conclu le 13 avril 1559, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmédi, de Hesdin, et le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette guerre, si terrible, et si cruelle, finit encore comme tant d'autres, par un mariage. Philippe prit pour troisième femme Elisabeth de France, fille de Henri II, qui avait été promise à Don Carlos, son fils. (*Voyez* ce nom.) Il retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée. Son premier soin en arrivant à Valladolid, fut de demander au grand inquisiteur le spectable d'un auto-da-fé. On le lui accorda bientôt : quarante malheureux, dont quelques-uns étaient prêtres ou religieux, furent étranglés et brûlés, et l'un d'eux fut brûlé vif. Don Carlos de Seza, une de ces infortunées victimes, osa s'approcher du roi et lui dit : « Comment, Seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux; pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir ? — Si mon fils, répondit froidement Philippe, était suspect d'hérésie, je l'abandonnerais à la sévérité de l'inquisition. Mon horreur est telle pour vous et pour vos semblables, que si l'on manquait de bourreau, j'en servirais moi-même. » Ce monarque se conduisait suivant l'esprit qui lui avait dicté cette réponse. Dans une vallée de Piémont, voisine du Milanais, il y avait quelques malheureux soupçonnés d'hérésie; le gouverneur de Milan eut ordre de les faire périr tous par le gibet. Quelques cantons avaient adopté les opinions nouvelles : il ordonna qu'on passât les novateurs au fil de l'épée, et qu'on en réservât soixante, dont trente finirent leur vie par la corde, et trente par les flammes. Ces barbaries affaiblirent son pouvoir. Les Flamands, ne pouvant plus porter un joug si horrible, se révoltèrent. La révolution commença par les belles et grandes provinces de Terre-Ferme; mais il n'y eut que les provinces maritimes qui conservèrent leur liberté. Elles s'érigèrent en république, sous le titre de Provinces-Unies, en 1579. Philippe envoya le duc d'Albe pour les réduire, et la cruauté de ce général ne fit qu'aigrir l'esprit des rebelles. Jamais on ne combattit de part et d'autre avec plus de fureur. Les Espagnols, au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier hollandais tué dans un petit combat, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espa-

gnols, avec cette inscription : *Dix têtes pour paiement du dixième denier et la onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, et plus de quinze cents citoyens. Le duc d'Albe fut enfin rappelé : on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, et après sa mort, don Juan d'Autriche ; mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint, succéda un petit-fils non moins illustre : c'était Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps ; mais il ne put empêcher ni la fondation des Provinces-Unies, ni le progrès de cette république qui naquit sous ses yeux. Ce fut alors que Philippe, toujours tranquille en Espagne, au lieu de venir réduire les rebelles en Flandre, proscrivit le prince d'Orange, et mit sa tête à prix. Guillaume dédaigna d'user de représailles, et n'attendit sa sûreté que de son épée. «Dans la proscription de ce prince, dit Montesquieu, Philippe II promet à celui qui le tuera, de donner à lui ou à ses héritiers, 25,000 écus et la noblesse ; et cela en parole de roi, comme serviteur de Dieu. La noblesse promise pour une telle action ! Une telle action ordonnée en qualité de serviteur de Dieu ! Tout cela renverse également les idées de l'honneur, celles de la morale et celles de la religion. » Cependant le roi d'Espagne devenait roi de Portugal, état sur lequel il avait des droits par Isabelle sa mère. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains ; mais il fut vaincu, poursuivi, et obligé de prendre la fuite. Un lâche assassinat délivra Philippe de son plus implacable ennemi : Balthasar tua en 1584, d'un coup de pistolet, le prince d'Orange. (*Voyez* GÉRARD.) On chargea Philippe de ce crime : on croit que c'est sans raison ; mais il s'écria, en apprenant cette nouvelle : « Si le coup eût été fait il y a deux ans, la religion catholique et moi y aurions beaucoup gagné. » Ce meurtre ne put rendre les sept Provinces-Unies à Philippe. Cette république, déjà puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce prince. Philippe ayant résolu de troubler Elisabeth, prépara en 1588 une flotte nommée *l'Invincible.* Elle consistait en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptait 2,650 pièces de canon, 8,000 matelots, 20,000 soldats et toute la fleur de la noblesse espagnole. Cette flotte, commandée par le duc de Medina-Sidonia, sortit trop tard de Lisbonne, et une tempête furieuse en dissipa une partie. Douze vaisseaux jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir de la flotte anglaise qui était de 100 vaisseaux ; 50 périrent sur les côtes de France, d'Écosse, d'Irlande, de Hollande, et de Danemarck : tel fut le succès de *l'Invincible.* Cette entreprise coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes et cent vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec constance. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit froidement : « J'avais envoyé combattre les Anglais, et non pas les vents. Que

la volonté de Dieu soit accomplie. » Le lendemain Philippe ordonna aux évêques de remercier Dieu, de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte, et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte d'un ruisseau. Je remercierai l'Arbitre suprême des empires, qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément un désastre que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux élémens, qui ont combattu pour eux. » Dans le même temps que Philippe attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée Sainte, qui tendait à renverser le trône et à déchirer l'État. Les ligueurs lui déférèrent la qualité de protecteur de leur association. Il l'accepta avidement, persuadé que les soins des rebelles le conduiraient bientôt, lui ou l'un de ses enfans sur le trône de France. Il se croyait si sûr de sa proie, qu'en parlant de nos principales villes, il disait : « Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans, » tout comme s'il eût parlé de Madrid et de Séville. Henri IV embrassa la religion catholique, et lui fit perdre par son abjuration la France en un quart-d'heure. Philippe, usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, touchait à sa dernière heure. Une fièvre lente, la goutte la plus cruelle, et divers maux compliqués, ne purent l'arracher aux affaires, ni lui inspirer la moindre plainte : « Eh quoi ! disait-il aux médecins qui n'osaient le faire saigner, quoi ! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux hérétiques ? » Enfin, consumé par une complication de maux qu'il supporta avec patience, et dévoré par les poux, il expira le 13 septembre 1598, après avoir reçu quatorze fois les sacremens. (*Voyez* MEZÈS.) Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Quelques catholiques fanatiques le peignent comme un second Salomon, et les gens sensés, ainsi que les protestans, comme un autre Tibère. On peut trouver un juste milieu entre ces deux portraits tracés par la haine et la flatterie. Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédait dans un degré éminent l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connaître et employer le talent et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale, les lois et la religion. Du fond de son cabinet il ébranla l'univers. Il fut pendant son règne, non pas le plus grand homme, mais le principal personnage de l'Europe; et, sans ses trésors et ses travaux, la religion catholique eût couru de grands risques. L'abbé de Condillac ne pense pas aussi favorablement que nous des talens de Philippe; et il est bon de citer ce qu'en dit cet historien philosophe, quand ce ne serait que pour fermer la bouche aux censeurs injustes, qui se plaignent que nous avons traité ce prince avec trop de rigueur. « On a représenté Philippe comme un grand politique, qui, du fond de son cabinet, remuait toute l'Europe. Je ne conçois pas pourquoi on lui fait cet honneur. En effet, qu'a-t-il remué? la France ? Elle se remuait assez toute seule. Il a fomenté les factions: il a voulu

surtout soutenir la Ligue; mais sans autorité dans le parti pour lequel il se déclarait, il croyait le faire mouvoir, et il n'était que l'instrument dont il se servait. Il a troublé le Milanais et le royaume de Naples avec l'inquisitinn, qu'il ne lui a pas été possible d'y établir; il a remué les Pays-Bas si maladroitement, qu'il en a perdu plusieurs provinces; il a fait passer quelques secours en Irlande, et il a remué les rebelles qui se remuaient sans lui depuis longtemps; il n'a pu causer le moindre soulèvement en Angleterre; enfin, souvent humilié par des ennemis qu'il paraissait devoir écraser, il n'a remué l'Espagne que pour la ruiner. Elle était la première puissance de l'Europe lorsque Charles-Quint la lui céda; il ne lui laissa plus que l'ambition de l'être encore, et une politique artificieuse qui troubla ses voisins, et qui ne la releva pas elle-même. Philippe II n'a été qu'une ame cruelle, un esprit faux et brouillon. » (Cours d'histoire, tome 13, page 373.) Philippe, petit de taille, avait une figure agréable. Son maintien était grave, son air tranquille, et l'on ne pouvait lire sur sa physionomie ni la joie des prospérités, ni le chagrin des revers. Les guerres contre la Hollande, la France et l'Angleterre, coûtèrent à Philippe 564 millions de ducats : l'Amérique lui fournit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, après la jonction du Portugal, montaient à 25 millions de ducats, dont il ne dépensait que cent mille pour son entretien. Philippe était très-jaloux des respects extérieurs; il voulait qu'on ne lui parlât qu'à genoux. Le duc d'Albe étant un jour entré dans le cabinet de ce prince sans être introduit, essuya ces terribles paroles, accompagnées d'un regard foudroyant : « Une hardiesse telle que la vôtre mériterait la hache. » S'il ne songea qu'à se faire redouter, il y réussit; peu de princes ont été aussi craints, aussi abhorrés, et ont fait couler autant de sang. Il eut successivement ou tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les protestans de l'Empire, sans jamais avoir d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie et ses ressources, de quoi construire trente citadelles, soixante-quatre places fortifiées, neuf ports de mer, vingt-cinq arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial qui coûta 6 millions de piastres; quoique Philippe l'ait fait bâtir entre quatre montagnes pour s'épargner le transport des pierres. Ces montagnes qui cachent ce palais, amoncèlent à l'entour et arrêtent au-dessus des toits, des brouillards, des nuages et de la neige, que le soleil s'efforce en vain de dissiper et de fondre. Sous l'église de ce palais est le fameux Panthéon, à l'entour duquel se trouvent des urnes noires en forme de tombeaux, où sont renfermés les restes des rois d'Espagne. Philippe fixa son séjour dans ce palais, à la fin de sa carrière, et y mourut devant le maître-autel de l'église où il s'était fait transporter. La place où il finit ses jours est environnée d'une balustrade dont personne n'ose approcher. Ce monument ne con-

tribua point à l'amélioration de ses finances. Il laissa cent quarante millions de dettes, dont il payait sept millions d'intérêt; la plus grande partie était due aux Génois. Outre cela, il avait vendu ou aliéné les fonds de cent millions de ducats en Italie. Ce prince donna un décret, par lequel il fixait à quatorze ans la majorité des rois d'Espagne. Philippe affectait une dévotion minutieuse: il mangeait souvent au réfectoire avec des religieux; il n'entrait jamais dans leurs églises sans baiser toutes les reliques; il faisait pétrir son pain avec de l'eau d'une fontaine qu'on croyait miraculeuse; il se vantait de n'avoir jamais dansé, et de n'avoir jamais porté des hauts-de-chausse à la grecque. Grave dans toutes ses actions, il chassa de sa présence une femme qui avait ri en se mouchant. Un grand événement de sa vie domestique, est la mort de son fils Don Carlos. Personne ne sait comment mourut ce prince. Son corps, qui est dans le tombeau de l'Escurial, y est séparé de sa tête; mais on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. On ne connaît pas plus les détails de son crime que son genre de mort. Cependant il paraît prouvé aujourd'hui que Philippe II l'a fait condamner par l'inquisition; d'autres prétendent qu'en 1568, son père ayant, dit-on, découvert qu'il avait des intelligences avec les Hollandais, ses ennemis, vint l'arrêter lui-même dans sa chambre. Il écrivit en même temps au pape Pie V pour lui rendre compte de l'emprisonnement de son fils; et dans sa lettre à ce pontife, du 20 janvier 1568, il dit « que dès sa plus tendre jeunesse, la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Don Carlos toutes les instructions paternelles. » (*Voyez* l'article CARLOS.)—C'est Philippe II qui a fait imprimer à Anvers, de 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., la belle ***Bible Polyglotte*** qui porte son nom; et c'est lui qui a soumis les îles, depuis appelées Philippines.... Il épousa successivement: 1° Marie, fille de Jean III, roi de Portugal; 2° Marie, fille de Henri VIII, héritière d'Angleterre; 3° Élisabeth de France, fille de Henri II. (*Voy.* MONTGOMMERY, *initio*); 4° Anne, fille de l'empereur Maximilien II. Don Carlos était fils de sa première épouse; et Philippe III qui suit, de la dernière.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, naquit à Madrid, le 14 avril 1578. Il monta sur le trône après la mort de son père, le 13 septembre 1598. La guerre contre les Provinces-Unies continuait toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siége de trois ans, qui coûta plus de 80,000 hommes. Malgré cette conquête, le monarque espagnol fut obligé de conclure une trève de douze ans. Il laissa aux Provinces-Unies tout ce qui était en sa possession, et leur assura la liberté de commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans tous ses biens. L'expulsion des Maures fit encore plus de tort à la monarchie. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne, étaient la plupart désarmés, occupés du commerce et de la culture des terres, et utiles à la monarchie, parce qu'ils étaient laborieux chez

une nation qui l'était peu. On les accusait d'être musulmans au fond de l'ame, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Les preuves assez incertaines qu'ils méditaient un soulèvement général, et qu'ils avaient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissans, précipitèrent moins leur perte que la faiblesse du roi. Un arrêt sanglant parut le 10 janvier 1610, qui ordonnait à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de trente jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus d'un million de sujets quittèrent l'Espagne, et avec eux disparurent les laboureurs, les négocians, une partie de l'industrie et des arts. Les proscrits proposèrent en vain d'acheter, de deux millions de ducats d'or, la permission de respirer l'air d'Espagne et de faire du bien à ce pays : le conseil fut inflexible, et bientôt la monarchie se ressentit de cette émigration. Philippe tâcha de réparer le mal qu'elle avait fait à son royaume, en accordant les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneraient à la culture des terres. Cet édit ne produisit pas un grand effet sur une nation dont une partie était oisive, et dont l'autre ne se faisait gloire alors que du métier des armes. Philippe mourut peu de temps après, le 31 mars 1621, à 43 ans. Ce prince fut victime de l'étiquette. Étant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier qui l'incommodait d'autant plus qu'il relevait d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi; et cette délicatesse mal entendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince faible, indolent, inappliqué, avait de la douceur dans le caractère. La confiance aveugle qu'il eut pour des ministres avares et despotiques, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnait à peine une heure par jour, lui causèrent, à la mort, les remords les plus violens. Après lui il ne se trouva pas un sou dans l'épargne, ce qui dut paraître étrange dans un royaume, maître des trésors du Nouveau Monde, et qui en fournit aux autres Etats. Mais l'Espagne est à l'Europe, dit Boccalini, ce que la bouche est au corps; tout y passe et rien n'y reste. » (*Voyez* LABME.) Il avait épousé, en 1599, Marguerite d'Autriche, fille de Charles, archiduc de Gratz; et ce fut de ce mariage que naquit Philippe IV, qui suit.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né le 8 avril 1605, succéda à son père le 31 mars 1621. Cette même année, la trève de douze ans faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais, en 1628, leur flotte fut défaite près de Lima, par les Hollandais, qui, depuis trois ans, avaient formé la compagnie des Indes-Occidentales. En 1635, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle, à laquelle les Espagnols donnèrent occasion, par la prise de Trèves, et par l'enlèvement de l'électeur, qui s'était mis sous la protection de la France. L'Espagne eut d'abord des succès; mais la fortune l'abandonna ensuite. Elle perdit l'Artois. Ses troupes furent battues près d'Avesnes et de Casal. La Catalogne,

jalouse de ses priviléges, se révolta et se donna à la France. Le Portugal secoua le joug; une conspiration, aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1er décembre 1640, la maison de Bragance. Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les courtisans consternés n'osaient lui apprendre une nouvelle si accablante. Enfin Olivarès, son ministre et son favori, s'avançant d'un air serein et riant : « Seigneur, dit-il au roi, la tête a tourné au duc de Bragance : il vient de se faire proclamer roi; sa folie vous vaut une confiscation de 14 millions..... » Philippe étonné ne répondit que ces mots : « Il faut y mettre ordre, » et courut se consoler dans le sein des plaisirs. Olivarès, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avait fait prendre le nom de *Grand* à son maître, qui ne fit rien pour le mériter. Le lendemain de sa disgrace, on afficha au palais ces mots : « C'est à présent que tu es Philippe-le-Grand; le comte-duc te rendait petit. » (*Voyez* OLIVARÈS.) Cependant l'exemple des Portugais était funeste à l'Espagne. Les esprits s'ébranlaient à Milan, à Naples, en Sicile. On lut partout avec avidité ces mots hardis : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis.* L'Espagne n'était pas plus heureuse dans sa guerre contre les Français. Une paix conclue, en 1659, dans l'île des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restait plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours d'esclaves révoltés, qu'il allait bientôt mettre à la chaîne; mais deux batailles perdues firent évanouir ses espérances. Il mourut le 17 septembre 1665. Ce prince ne manquait ni de génie, ni de talent, ni de santé; mais la mollesse, dans laquelle il languit, rendit ses qualités inutiles. Ainsi, quoique humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant; quoiqu'il aimât ses sujets avec tendresse, il n'en fut jamais ni craint ni respecté. On l'accabla de plaisanteries. Quand il eut perdu le Roussillon, le Portugal et la Catalogne, on lui donna pour devise un fossé avec ces mots : « Plus on lui ôte, plus il est grand. » (*Voyez* AUBUSSON.) Il eut deux femmes : 1° Élisabeth de France, fille de Henri IV; 2° Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III. Charles II, qui régna après lui, naquit du deuxième mariage.

PHILIPPE V, roi d'Espagne, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles, le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne, le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II. Ce prince étant mort sans enfans, le 1er novembre de la même année, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Fontaine-

bleau, le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville, le 14 avril 1701, et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant avoir la monarchie espagnole pour l'archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande, auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse, contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de *la grande alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples; et après s'être assuré ce royaume par quelques combats, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes de l'Aragon, Gibraltar et les îles de Majorque et de Minorque : la Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés par la trahison et par la perfidie. Philippe fut obligé de sortir de Madrid. Dans cette extrémité, on lui conseilla de se joindre aux ennemis de la France, qui à ce prix lui laisseraient l'Espagne et l'Amérique; mais il répondit avec indignation : « Non, je ne tirerai jamais l'épée contre une nation à qui, après Dieu, je dois le trône. » Instruit que Louis XIV, prêt à être accablé par ses ennemis, allait l'abandonner, il prit la résolution de passer en Amérique avec ses principaux seigneurs pour y régner plutôt que de se désister honteusement de ses droits au royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe V fit changer le système de la cour de France. Le duc de Vendôme envoyé à son secours rétablit entièrement ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, et les succès dont elle fut accompagnée, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. Les victoires de ce général, jointes à celles de Villars en Flandre, rendirent enfin la paix à l'Europe. Le traité fut conclu à Utrecht, le 11 avril 1713. Selon quelques historiens, un événement bien singulier contribua à mettre Philippe V en possession de l'Espagne. Une certaine dame de Muci, femme d'un conseiller au parlement de Dijon, entraînée par son goût pour le plaisir, avait quitté son mari pour suivre à Paris M. le duc de Bourbon : elle était partie le lendemain de la clôture des États. Son inconstance lui ayant fait former et rompre plusieurs intrigues dans la capitale, elle s'attacha d'abord au comte d'Albret, depuis prince de Grimberghen, qui était, comme on disait alors, *la coqueluche* des femmes de la cour. Il se déguisa en femme pour voir madame de Muci à l'insu du prince de Condé; mais ne pouvant rester en France à cause d'une affaire qu'il y avait eue, il fut nommé par l'électeur de Bavière son envoyé en Espagne, où madame de Muci se rendit pour l'y aller attendre, et où il ne vint pas. Madame de Muci avait aussi fait connaissance à Paris avec milord Stanhope, qui au moment où cette dame allait le rendre heureux, fut obligé de sortir de France et de retourner en Angleterre à cause de la guerre; la reine Anne l'ayant nommé brigadier de l'armée an-

glaise qu'elle envoyait au secours de l'archiduc Charles en Espagne. Pour faire son voyage plus librement, madame de Muci prit des habits d'homme et en fit prendre à sa femme-de-chambre. Dans cet équipage, elles allèrent prendre le carrosse de Bordeaux, où madame de Muci se promettait bien (du moins le dit-elle à sa femme-de-chambre) de lutiner les jolies femmes qui pourraient s'y trouver. En effet, se trouvant dans le carrosse, placée à côté d'une jeune personne qui lui parut faite pour remplir ses vues, elle l'agaça par des propos fort joliment tournés; la demoiselle y répondit si bien, leur liaison devint si étroite, qu'à la couchée ces deux personnages ne parurent plus faire que celui de mari et de femme. La femme-de-chambre de madame de Muci lui représenta qu'elle avait poussé les choses trop loin; que la position où elle allait se trouver était embarrassante, attendu qu'une femme qui se voit frustrée dans son espoir n'est pas de bonne humeur. Madame de Muci alla toujours son train : mais, par une singulière révolution, la demoiselle lutinée eut son tour, il se trouva qu'elle n'était autre que milord Stanhope, qui avait été obligé de se déguiser en femme pour repasser en France, et qui n'y était repassé que pour suivre madame de Muci, dont il savait le voyage en Espagne. Il la défraya pendant tout le voyage; mais, aux environs de Madrid, il fallut se quitter. Stanhope rejoignit l'armée de l'Archiduc, et madame de Muci alla droit à Madrid, où il la retrouva lorsqu'il entra dans cette ville avec l'Archiduc. Quand il en sortit, il la pressa de le suivre dans le royaume d'Aragon; elle crut devoir ne point refuser cette grace à son amant. Ils se rendirent ensemble à Brihuega, où les troupes de l'Archiduc étaient en quartier: mais comme cette vie errante commençait à l'ennuyer, que d'ailleurs elle était trop inconstante pour rester si longtemps attachée au même homme, et qu'elle souhaitait de repasser en France pour y revoir son cher comte d'Albret, qui y était revenu, elle imagina un moyen qui, en la faisant reparaître avec honneur dans sa patrie, lui faciliterait celui d'y retourner avec aisance. Elle écrivit secrètement à M. le duc de Vendôme, lui avoua son échappée, et lui déclara que, s'il voulait chasser entièrement l'ennemi, elle le mettrait à portée de le faire; qu'elle connaissait la position et les forces de la garnison de Brihuega; qu'elle donnerait à souper aux principaux officiers; qu'elle prolongerait le souper, et aurait soin de les faire boire, pour lui ménager le temps d'arriver et de les surprendre tout en désordre. Le duc de Vendôme profita de l'avis : il n'était qu'à sept lieues de Brihuega; il partit aussitôt de son camp avec 12,000 hommes, marcha toute la nuit, et arriva un peu avant le jour : tout lui réussit. La ville fut forcée le 9 décembre 1710; Stanhope fut fait prisonnier avec la garnison, et madame de Muci mise en liberté. M. de Vendôme lui fit toutes les amitiés et tous les remercîmens que méritait un aussi grand service que celui qu'elle venait de rendre au roi d'Espagne. Voilà comme s'est passé l'affaire de Brihuega, qui fit tant de bruit et qui décida du sort du roi d'Espagne. Philippe, après cette paix, eut la consolation de

voir la couronne assurée pour jamais à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui porte que « les princes descendans de Philippe, en quelques degrés qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant. » Philippe réduisit les îles de Majorque et d'Iviça, et Barcelonne, qui persistaient dans leur révolte. Cette ville se signala par une résistance d'autant plus vigoureuse, qu'elle était soutenue par le fanatisme. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter soixante des principaux chefs de la rébellion, parmi lesquels on comptait plusieurs moines mendians. La ville et la province furent privées à jamais de leurs priviléges, traitées en pays de conquête, et sujettes aux lois de la Castille. Le roi s'occupa de rétablir l'ordre dans les finances, et y réussit en partie. Il y avait dans ce temps-là en Espagne un homme dont le génie aurait beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avait rendu ses talens funestes : c'était Alberoni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara de la Sardaigne, en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de cinquante vaisseaux de guerre, de six galères, et une armée de 35,000 hommes, de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avaient fait cette nouvelle conquête. Au premier bruit de l'invasion de la Sicile, l'empereur se hâta de conclure une trève de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer cinquante mille hommes en Italie. En même temps il accéda au traité de la triple alliance conclue entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signé le 4 janvier 1717, à La Haye. Une flotte puissante partit des ports de l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Byng, et fondit sur la flotte espagnole; elle fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6,000 hommes et 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'article ALBERONI la suite des affaires de l'Espagne.) Philippe n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverrait ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée; et Philippe accéda au traité de la quadruple alliance en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux : les vapeurs et la mélancolie le rongeaient. Sans aucune incommodité apparente, il était quelquefois six mois sans vouloir quitter le lit, se faire raser, ni changer de linge; et lorsque sa chemise était à demi-usée, il n'en prenait point que la reine n'eût portée, de peur, disait-il, qu'on ne l'empoisonnât dans une autre. Il mangeait, digérait, dormait bien, mais à des heures différentes; et il ne s'en croyait pas moins voisin du tombeau, et demandait pourquoi on ne l'enterrait pas. Il gardait pendant plusieurs jours un morne silence; il sortait souvent de cette tristesse par des fureurs, frappant, égratignant et se mordant les bras avec des cris douloureux. Malgré ses égaremens, il conservait dans les affaires un sens droit et une mémoire sûre. Il refusa un jour une affaire qu'on lui proposait : « Il y a un an, dit-il, que je l'ai rejetée. » Quoique la reine fût en possession de le gouverner, il secouait souvent sa chaîne avec dépit. « Je veux, disait-il à ses domestiques, qu'elle se défasse de

ses quatre évangélistes. » Il appelait ainsi le confesseur, la camériste de cette princesse, le marquis Scoti, et un aventurier nommé Patino. Enfin, pour se soulager du fardeau de la couronne, il l'abdiqua en 1724, et se retira à Saint-Ildephonse avec son épouse. Louis, son fils, monta sur le trône, et mourut quelques mois après de la petite vérole. Philippe fut obligé de reprendre le sceptre, et travailla au bonheur de son peuple. Ses vapeurs s'étaient presque entièrement dissipées. Tout entier aux affaires, il invita, en cas de déni de justice, le moindre de ses sujets à s'adresser à lui-même ou à ses principaux ministres. Il enjoignit aux tribunaux d'expédier promptement les procès civils et criminels, qui quelquefois n'étaient pas terminés dans un siècle. Il ordonna en même temps d'envoyer chaque mois à la cour un tarif des procès jugés, afin qu'elle sût de quelle manière la justice était administrée. Après avoir travaillé à la tranquillité de son peuple, il travailla à l'enrichir. Les étrangers furent invités à venir établir en Espagne des manufactures de fil de toile et de papier fin. On chercha aussi à encourager celles qui étaient déjà établies, en ordonnant aux Espagnols de ne faire usage que des soies et des laines fabriquées dans le royaume. Philippe couronna ses bienfaits en fondant un monastère pour trente dames nobles qui y étaient reçues sans dot; en établissant un collège ou séminaire royal pour l'éducation de la jeune noblesse. L'Académie royale de Madrid avait déjà été instituée sur le même pied et avec les mêmes vues que l'Académie française, c'est-à-dire, pour perfectionner la langue. En réglant ses États au dedans, le roi les augmenta au dehors. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfans, en 1731, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux Etats. La querelle qui s'éleva, en 1733, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe; Philippe V y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlus ayant sous ses ordres Montemar et trente mille hommes, conquit la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son courage et son activité. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivée le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos, les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples, en 1739. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746. Il laissa, de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI, qui lui succéda.....; et d'Élisabeth Farnèse, sa deuxième femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles et ensuite d'Espagne; Philippe, duc de Parme et de Plaisance; l'infant don Louis, etc. La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendresse pour ses sujets, formaient le caractère de Philippe V. Il était d'ailleurs irrésolu et trop souvent dirigé par

la volonté des autres. Il avait consenti, en 1701, que sa nourrice le suivît à Madrid, et cette femme ne tarda pas d'abuser des bontés du prince; elle avait une cour; elle ne rendait pas les visites aux femmes de condition; elle obtenait du roi tout ce qu'elle voulait. « Il est facile, dit Torcy, que la tête tourne aux Français, et principalement aux Françaises en pays étranger. » Il fallut que Louis XIV la rappelât en France. D'autres intrigans tâchèrent de dominer l'esprit de Philippe V. Sa cour fut un mélange de jalousie et d'intrigues toujours renaissantes entre les seigneurs français et les seigneurs espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V aurait mis fin à ces tracasseries, et lui aurait épargné des démarches dont il se repentit quelquefois. A ces défauts près, c'était un bon prince. La sagesse de ses lois et de ses règlemens, ses nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences et des arts, prouvent qu'il aimait l'État. *Voyez* Junara; Montgon; Daubenton; Farinelli; Ursins; et Louis XIV.

PHILIPPE, duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, et frère de Henri IV, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il y fût sollicité par les deux prétendans, par les seigneurs d'Allemagne, et par les rois de France et d'Angleterre. Enfin, l'an 1200, il céda à leur sollicitation, et ce décida en faveur d'Othon; parce que, disait-il, Philippe de Souabe était excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi, à main armée, le patrimoine de Saint-Pierre, et parce qu'il faisait encore la guerre à l'Église romaine par Marcoualde et Dioupolde, ses capitaines. Philippe fut ensuite excommunié de nouveau; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect, en 1206, le pontife leva l'anathème, et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Philippe, près de fondre sur Othon à la tête d'une grande armée, fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, à 34 ans, par le palatin Othon de Vitelspach, cousin du duc de Bavière. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur avait fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avait empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe fut respectée en Allemagne comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, quatrième fils du roi Jean, né à Pontoise, en 1342, avait à peine 16 ans, qu'on lui donna le surnom de *Hardi*, en récompense des actions de bravoure qu'il avait faites à la bataille de Poitiers. Son père, qui l'aimait beaucoup, le créa duc de Bourgogne, en 1363, avec la clause que, faute d'enfans mâles, le duché serait réversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance dont elle eût joui depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant

été accordée en mariage, l'an 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés, et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosbecq, donnée en 1382. Deux ans après, le comte mourut; et Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois et de Réthel, formaient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnait alors en France, mais avec beaucoup de trouble et de confusion ; les rênes de l'État flottaient entre ses mains, et la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine Isabeau de Bavière, excitèrent l'envie du duc d'Orléans, son neveu. Telle fut la source de cette haine, si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Halle, en Hainaut, le 27 avril 1404. La postérité l'a mis au rang des princes dont la sagesse et la prudence égalaient la bravoure. Sa valeur n'excluait pas sa bonté; et il poussait même quelquefois cette qualité trop loin. On ne peut cependant l'excuser de son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable à sa mort : il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, et vendus publiquement; et sa femme fut obligée de renoncer à leur communauté, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean-Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE-LE-BON, troisième du nom, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils et successeur de Jean-Sans-Peur, tué à Montereau-Faut-Yonne, en 1419, naquit à Dijon, le 13 juin 1396. Animé du desir de venger la mort de son père, auquel il avait succédé le 10 septembre 1419, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France, sur la fin du règne de Charles VI, et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le dauphin la bataille de Mons, en Vimeu, l'an 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse d'Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea, l'an 1428, de le déclarer son héritier. Philippe-le-Bon quitta le parti des Anglais en 1435, et se réconcilia avec le roi Charles VII, par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis, dauphin de France, avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses États; mais il n'entra dans aucun de ses projets. « Mes soldats et mes finances, dit-il, sont à votre service, excepté contre votre père. Je ne puis entreprendre non plus de réformer ses conseils; cela ne convient ni à vous ni à moi. Je le connais si sage, que nous ne saurions mieux faire que de nous en rapporter à lui.... » Charles, qui connaissait son fils mieux que Philippe, disait en parlant de la retraite que celui-ci avait accordée : « Le duc de Bourgogne nourrit un renard qui mangera ses poules. » En effet, les deux princes ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence.

Louis XI étant monté sur le trône, en 1461, Philippe se déclara contre lui pour Charles, duc de Berri, son frère. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charolais, son fils, l'administration de ses États, et lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant «de préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante.» Les habitans de la ville de Dinan, dans le pays de Liége, lui avaient fait plusieurs outrages, Philippe envoya contre eux, l'an 1466, le comte de Charolais, qui réduisit leur ville en cendres, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, se fit porter en chaise au siége, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avait méritée. Il mourut à Bruges, le 15 juin 1467, après avoir institué l'ordre de la Toison d'or. On trouva dans ses coffres quatre cent mille écus d'or et vingt-sept mille marcs d'argent, sans parler de deux millions d'autres effets. Ce fut Philippe-le-Bon qui donna le premier exemple des perruques. Une longue maladie lui ayant fait tomber les cheveux, ce prince, par le conseil de ses médecins, couvrit sa tête chauve d'une chevelure artificielle: et, par une politesse de courtisan, 500 gentilshommes en firent autant dans la ville de Bruxelles. *Voyez* les articles Antoine et Jouffroy.

PHILIPPE DE DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, quoique né avec des inclinations guerrières, embrassa l'état ecclésiastique. Élevé sur le siége de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre, en 1191. Philippe-Auguste, ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglais, l'évêque de Beauvais prit de nouveau les armes. Les ennemis se montrèrent devant la ville épiscopale; il arma les habitans et parut à leur tête avec un casque et une cuirasse. Les Anglais l'ayant poursuivi, le firent prisonnier et le traitèrent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui, demandant sa grace à Richard II, roi d'Angleterre, intercéda pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte d'armes de l'évêque toute ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des frères de Joseph à Jacob: «Voyez, Saint Père, si vous reconnaissez la tunique de votre fils?» Le pape répliqua: «que le traitement qu'on faisait à cet évêque était juste, puisqu'il avait quitté la milice de J. C. pour suivre celle des hommes.» Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servait de cette arme, et ne voulait point, par scrupule, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, et mourut à Beauvais, le 2 novembre 1217.

PHILIPPE (duc d'Orléans). *Voyez* Orléans.

PHILIPPE, infant d'Espagne, né en 1720, du roi Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, se signala dans la guerre de 1742, contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avait pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après

avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748, par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux Etats, le 7 mars de la même année. Depuis le moment qu'il fut sur le trône, ce souverain ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venait d'acquérir ; il répandit partout des marques de sa bienfaisance ; il fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts. Il était les délices de ses peuples, lorsqu'il leur fut enlevé en 1765, par la petite vérole, qui avait emporté, six ans auparavant, Louise-Élisabeth de France, son épouse, fille de Louis XV. Le duc Ferdinand, son fils, fut l'héritier de ses Etats et de ses vertus.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Épiphane établit gouverneur de Jérusalem, tourmenta cruellement les Juifs pour les obliger à changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal et son anneau, afin qu'il les rendît à son fils, le jeune Antiochus Eupator. Mais Lysias s'empara du gouvernement au nom de cet enfant. Philippe, qui n'était pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphane, pour demander du secours contre l'usurpateur ; et, l'année suivante, il profita de l'absence de Lysias, qui était occupé contre les Juifs. Il se jeta dans la Syrie, et prit Antioche ; mais Lysias, revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville, et fit mourir Philippe.

PHILIPPE, le second des sept diacres que les apôtres choisirent après l'Ascension de Jésus-Christ. On croit qu'il était de Césarée en Palestine ; au moins est-il certain qu'il y demeurait et qu'il y avait quatre filles, vierges et prophétesses. Après le martyre de Saint Etienne, les apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y était encore, lorsqu'un ange, dit l'Ecriture Sainte, lui commanda d'aller sur le chemin qui descendait de Jérusalem à Gaza. Il obéit, et rencontra l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, qu'il baptisa.

PHILIPPE le solitaire, auteur grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra*, ou la *Règle du chrétien*, ouvrage inséré dans la Bibliothèque des Pères.... Jacques Pontanus en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé *Versio et Notæ in varios auctores græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE DE BONNE-ESPÉRANCE, religieux prémontré, appelé aussi Philippe de Haviange, nom du village où il était né, et l'Aumônier, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance en Hainaut, près Binch, sous l'abbé Odon, il écrivit très-vivement à Saint Bernard, pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce Saint reçut à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce

Saint, et devint, en 1155, abbé de Bonne-Espérance, où il mourut, l'an 1172. On a de lui : I. Des *Questions théologiques*. II. Des *Vies* et des *Éloges* de plusieurs Saints ; et d'autres ouvrages recueillis à Douai, en 1623, in-fol., par le P. Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe était aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye.

PHILIPPE DE LA SAINTE-TRINITÉ, né à Malancène, dans le diocèse de Vaison, était nommé *Esprit Julien*, avant de se faire carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et nommé général de l'ordre à Rome, en 1665. Il mourut à Naples, l'an 1671. On a de lui : I. *Summa philosophiæ*, Lyon, 1648, in-fol. II. *Summa theologiæ*, Lyon, 1653, 5 v. in-fol. III. *Summa theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. IV. *Chronologia ab initio Mundi ad sua tempora*, 1663, in-8°. V. *Itinerarium orientale*, Lyon, 1649, in-8°; livre exact et curieux, traduit en français par F. Pierre de St.-André, carme, et cité avec éloge dans le *Voyage en Perse*, par Chardin. Cette version a été imprimée à Lyon, 1652 ou 1669, in-8°. VI. Plusieurs ouvrages en faveur de son ordre, où il manque de critique.

PHILIPPE, médecin grec, né dans la province d'Acarnanie, fut médecin d'Alexandre-le-Grand. Quinte-Curce a transmis son nom à la postérité. Alexandre, d'après cet historien, ayant été attaqué d'une maladie très-dangereuse, tous ses médecins l'abandonnèrent, excepté Philippe, qui promit de le guérir. De telles prétentions excitèrent contre lui la jalousie. Le prince reçut des lettres, par lesquelles on l'avertissait que ce médecin devait l'empoisonner par le breuvage qu'il voulait lui faire prendre. Alexandre, se croyant sûr de la fidélité de Philippe, imagina que c'était un artifice de ses ennemis ; et, pour s'en assurer, il lui donna l'avis à lire à l'instant où il prenait la coupe ; mais la contenance ferme avec laquelle le médecin supporta les accusations atroces portées contre lui, persuadèrent le prince de son innocence. Il prit, sans hésiter, le remède qui le guérit.

PHILIPPE-LÉVI, juif, se signala par une bonne *Grammaire hébraïque*, imprimée en anglais à Oxford, en 1705. On ignore l'année de sa mort.

PHILIPPE (ÉTIENNE), né sur la fin du 17° siècle, florissait au commencement du suivant. On a de lui : I. *Oraisons choisies de Cicéron*, traduites en français, Paris, 1725, 2 vol. in-12. II. *Apologie de l'éloge funèbre du roi Louis XIV*, prononcé par le P. Porée, ou *Remarques sur les réflexions critiques de Guérin*, Paris, 1716, in-12.

PHILIPPE DE THESSALONIQUE, poète grec, continuateur de l'*Anthologie grecque*, commencée par Méléagre (*Voy.* cet article), semble avoir vécu environ un siècle et demi après celui-ci, et avoir été contemporain d'Auguste. Il nomme dans sa dédicace les poètes qui lui ont servi à former son recueil. Voici leurs noms : *Antigonus*, *Antipator*, *Antiphanes*, *Antiphilus*, *Au-*

tomédon, Bianor, Crinagoras, Diodorus, Evanor, Parmenio, Philodemus, Tullius, Zonas. Il y a joint ses propres productions et celles d'autres anonymes.

PHILIPPE DE LEYDE. *Voy.* LEYDE.

PHILIPPE DE BERGAME. *Voyez* FORESTI.

PHILIPPE (le marquis de SAINT). *Voyez* SAINT-PHILIPPE.

PHILIPPE DE PRETOT. *V.* PRETOT.

PHILIPPEAUX (PIERRE), né à Ferrières, homme de loi, député à la Convention par le département de la Sarte, quoique partisan de la république, montra d'abord des principes modérés; mais sa conduite fut inconcevable lors du procès de Louis XVI. Il proposa de le condamner sans désemparer, et que les soldats blessés le 10 août fussent présens au jugement, pour offrir aux députés des preuves convaincantes de la trahison de ce prince. » Philippeaux devint l'un des jacobins les plus exaltés : il appuya le projet de la formation d'un tribunal révolutionnaire sans jurés. Le 6 avril, il demanda que la promesse faite par la Convention d'une somme de 300,000 liv., à quiconque livrerait Dumouriez, fût étendue aux étrangers ; et que même si quelque émigré voulait remplir cette tâche, il lui fût accordé le pouvoir de rentrer en France et dans tous ses biens, ainsi que sa famille ; il demanda encore la rénovation des tribunaux et des administrations, et aussi l'improbation de la pétition des sections de Paris, sur l'expulsion des vingt-deux députés ; il dénonça les accaparemens, et proposa une taxe sur les riches ; il provoqua la punition d'un orateur du faubourg Saint-Antoine, qui avait menacé la Convention d'une insurrection de dix mille hommes ; il demanda la mise hors la loi des membres du tribunal populaire de Marseille, etc. etc. Envoyé ensuite dans la Vendée pour réorganiser les administrations de Nantes, atteintes, disait-on, de fédéralisme, et s'étant montré partout partisan de la fameuse journée du 31 mai 1793, il se trouva tout à coup engagé dans une lutte contre une partie des députés envoyés en mission dans la même région. Il s'unit aux généraux qui commandaient vers Nantes, et forma avec eux un système de guerre et de conduite tout différent de celui que prescrivaient les députés et les généraux réunis à Saumur, et qu'il appelait ironiquement *la cour de Saumur.* Philippeaux réussit d'abord à faire adopter son plan par le comité de salut public; mais le succès ayant trompé son attente, il se vit exposé aux reproches du parti opposé, auquel à son tour il imputa le crime d'avoir suscité des revers pour faire échouer ses plans. Le parti de Saumur ayant repris en conséquence la direction de cette guerre, il s'ensuivit le rappel de Philippeaux, qui, aigri par toutes ces circonstances, se trouva bientôt poussé à dénoncer à la tribune, et dans une volumineuse brochure, les généraux qui commandaient après lui, comme perpétuant la guerre par leurs cruautés, ainsi que le comité de salut public lui-même. Sa hardiesse déplut. Il fut livré aux attaques des sociétés des jacobins. Les sociétés des droits de l'homme et des cordeliers le déclarèrent traître à la patrie; et comme l'un des chefs

du modérantisme. Enfin, il fut arrêté comme conspirateur, le 30 mars, et le 5 avril, le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, « pour avoir attaqué le gouvernement par ses écrits, avoir calomnié Marat, s'être déclaré le défenseur du ministre Roland, etc. » Il était âgé de 35 ans. Lors de son interrogatoire, l'accusateur public Fouquier-Tinville, ayant, à son ordinaire, mêlé l'ironie à ses interpellations : « Il vous est permis, lui dit Philippeaux, de me faire périr ; mais m'outrager... je vous le défends. » On a publié les deux dernières lettres qu'il écrivit à sa femme avant sa mort : il y parle de la probité, de la vertu et de la justice, du ciel et de la mort avec un calme, une fierté et une résignation, qui prouvent combien il avait apporté de bonne foi et de désintéressement dans le système républicain qu'il avait embrassé. Dans son ouvrage sur la Vendée, il plaida avec enthousiasme la cause de l'humanité ; mais il faut convenir qu'aveuglé par l'exaspération, il vit mal et présenta sous un faux jour des faits importans ; il ne connaissait point assez la Vendée, et n'en avait parcouru que quelques communes. On a imprimé *ses Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1793, in-8°.

PHILIPPI (GUILLAUME), de Halle, en Hainaut, né vers l'an 1600, fit, avec de grands succès, sa philosophie au collége du Lis, à Louvain, où il fut bientôt appelé pour enseigner cette science. S'étant alors marié sans en prévenir ses confrères, ceux-ci le traduisirent devant le conseil de Brabant, prétendant que par son mariage il devait être déchu de sa place de professeur. Philippi, qui voulait garder et la femme et la chaire, se défendit, et obtint, en 1630, un jugement favorable ; mais portant qu'à l'avenir les professeurs de philosophie qui se marieraient, seraient privés de leur place. Il fut encore à Louvain professeur des Institutes de médecine ; il y mourut en 1665, et laissa quelques ouvrages médiocres : I. *Medulla logicæ*, Lovanii, 1661, in-4°. II. *Medulla metaphysicæ*, ibidem, 1663, in-4°. III. *Medulla physicæ*, ibidem, 1664, in-4°.

PHILIPPICUS, général de Maurice, empereur d'Orient, étant près de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui allaient être tués. (*Voyez l'Histoire de l'empereur Maurice*, par Théophylacte, liv. 11, chap. 11.) « Ce sont bien d'autres larmes, dit à ce sujet Montesquieu, celles de ces Arabes qui pleurèrent de douleur de ce que leur général avait fait une trève qui les empêchait de répandre le sang des chrétiens. »

PHILIPPIN (Dom), bâtard de Savoie. *Voy.* CRÉQUI DE BLANCHEFORT.

PHILIPPINO, neveu d'André Doria, commandait, en 1528, la flotte génoise sous les ordres de son oncle. Attaqué par Momade, qui avait succédé à Lannoy d'Omides, vice-roi de Naples, et qui avait un nombre de galères bien supérieur. Philippino se défendit en homme habile dans l'art des manœuvres, et triompha de la valeur et du nombre des Espagnols. Le vice-roi fut tué, et la plus grande partie de sa flotte détruite. Plusieurs officiers de distinction ayant été faits prisonniers ; Phi-

lippino les fit embarquer sur les galères qu'il avait prises, et les envoya à son oncle comme des trophées de sa victoire. (*Voyez* l'Histoire de Charles-Quint par Robertson.)

PHILIPPINO (Hélie), est auteur des deux ouvrages suivans : I. *Traité pour ôter la crainte de la mort et la faire desirer à l'homme fidèle*, etc., 1583. II. *Briève et claire déclaration de la résurrection des morts*, 1583, in-4°. Duverdier cite une autre édition du second ouvrage imprimé à Neufchâtel en Suisse, par Jean de Laon, 1575, in-16.

PHILIPPIQUE, ou plutôt FILÉPIQUE (Bardane), Arménien, d'une famille illustre, se fit proclamer empereur d'Orient, l'an 711, après avoir fait tuer en trahison l'empereur Justinien II ; mais il fut déposé et eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte, en 713. C'était un prince indolent, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux barbares. Il mourut en exil, peu de temps après sa déposition. Quoique les historiens modernes l'appellent Philippique, il porte le nom de Filépique sur les médailles.

PHILIPS (Fabien), né en 1601, à Prestbury, dans le comté de Glocester, se livra à l'étude des lois, et devint un grand archiviste. Il se fit connaître par plusieurs écrits relatifs aux anciennes lois et aux coutumes d'Angleterre, à la connaissance desquelles il s'était fort appliqué. Il porta son attachement à la cause de Charles Ier jusqu'au point de protester, et de faire afficher sa protestation contre la mort de ce prince, deux jours avant son exécution. Il la défendit par un écrit intitulé : *Veritas inconcussa*, ou *le roi Charles, martyr de son peuple*, 1649, in-4°. Ce pamphlet a été réimprimé en 1660. Philips mourut en 1690, âgé de 89 ans.

PHILIPS (Catherine), née d'un marchand de Londres, nommé Fowler, en 1631, fut distinguée par ses talens pour la poésie. À la prière du comte d'Orrery, elle traduisit en anglais la tragédie de *Pompée*, du grand Corneille, et ensuite celle des *Horaces*. Elle compte au nombre de ses admirateurs, les comtes d'Orrery et de Roscommon, Cowley et nombre d'autres de ses contemporains. Elle mourut à Londres, en juin 1664, généralement regrettée. On a recueilli ses poésies après sa mort, en 1669, in-fol., sous le titre de *Poésies de l'incomparable mistriss Catherine Philips*, connue sous le nom d'Orinda, qu'elle avait adopté ; elles ont été réimprimées en 1678. On a vanté ses lettres familières, écrites avec les graces qui distinguent en ce genre tant de personnes de son sexe.

PHILIPS (Jean), poète anglais, né à Bampton, dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célèbres poèmes : I. *Pomone* ou *le Cidre;* l'épigraphe en est heureuse et tirée de Virgile : *Honos erit huic quoque Pomo*. Ce poème est en deux chants. II. La *Bataille d'Hochstet*. III. Le *précieux Schelling*. Ils ont été traduits en français par l'abbé Yart, de l'Académie de Rouen, dans son *Idée de la poésie anglaise*. Les vers de Philips sont travaillés avec soin ; on voit qu'il avait formé son goût par la lecture des ouvrages de Milton, de Chauncer, de Spencer, et des auteurs

du siècle d'Auguste. Il consulta aussi la nature. Philips avait d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester ; de là il passa à Londres. Il mourut à Hereford, le 15 février 1708. On a publié, à Paris, ses Poésies in-12. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de Chaucer. Il y a eu deux autres poètes du même nom, et tous deux appelés Jean, qui ont été ses contemporains. L'un était neveu de Milton, dont il a écrit les Mémoires, et a donné une partie du Virgile travesti; l'autre a donné deux pièces burlesques, qui ont rapport aux affaires du temps.

PHILIPS (Ambroise), poète anglais, issu d'une ancienne famille du comté de Leicester, composa des *Pastorales* pendant son séjour dans l'université de Cambridge: c'est le genre de poésie auquel il dut sa première réputation ; Richard Steele, son ami, n'hésita pas, en faisant une comparaison entre ses Pastorales et celles de Pope, à paraître pencher en faveur de Philips. Pope, piqué et jaloux, eut la malice de renchérir sur ces éloges dans une pièce qu'il inséra dans le nº 40 du *Guardian*. Les ennemis de Pope triomphèrent ; mais ils furent bientôt désabusés, lorsqu'ils en connurent l'auteur. Philips était fort au-dessous de Pope dans le talent de manier les armes de la satire, et ne put repousser les traits qu'il lui lança. Il en résulta une inimitié et une réciprocité d'invectives entre les partisans des deux auteurs. Ceux de Pope parodièrent d'une manière burlesque les vers de Philips, qui malheureusement prêtaient à ce travestissement, ils le ridiculisèrent en lui donnant le nom de *Namby-Pamby*. Philips n'en fut pas moins respectable par ses qualités personnelles, et estimable par ses talens, auxquels Pope lui-même avait rendu justice avant cette malheureuse dispute. Il publia la *Vie de John Williams*, lord-garde du grand sceau, archevêque d'York, sous les règnes de Jacques et de Charles Iᵉʳ, ouvrage qu'on attribua au simple desir de faire connaître ses principes politiques : on lui doit encore trois tragédies, qui toutes eurent un grand succès, et sont restées au théâtre : I. *The Distressed Mother*, d'après l'Andromaque de Racine, jouée en 1711. II. *The Briton*, jouée en 1721. III. *Humfrey, Duke of Gloucester*, jouée la même année. Il s'associa avec plusieurs autres hommes de lettres pour la rédaction d'une feuille périodique intitulée : *The free Thinker*, qui a été recueillie en 3 volumes in-8°. Il fut nommé au parlement de Dublin représentant du comté d'Armagh, en Irlande, et mourut à Londres, en 1719, âgé de 78 ans.

PHILIPS (Thomas), théologien catholique, anglais, né en 1708, à Ickford, au comté de Buckingham, mort à Liége, en 1774, entra chez les jésuites, où il resta peu de temps. Cependant Philips exerça les fonctions de missionnaire en Angleterre. En 1756, il publia une *Lettre* à un étudiant en théologie, in-8°. Cet ouvrage eut trois éditions, et contient d'excellentes maximes et des remarques savantes; mais, ce qui a le plus contribué à sa réputation, fut la *Vie du cardinal Polus*, 2 vol. in-4°, 1764, qui a été réimprimée en 1767, 2 vol. in-8°. Cet écrit a pour but de défendre

l'Église catholique contre celle des réformés. C'est en même temps une histoire intéressante d'un homme célèbre, qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions. Plusieurs des docteurs de l'Eglise anglicane répondirent aux objections de Philips; mais leurs écrits ne contribuèrent qu'à augmenter la célébrité de son ouvrage.

PHILIPS (George), premier ministre de l'église de Watertown, Etat de Massachussetts, naquit en Angleterre dans le comté de Norfolk, et fut élevé à l'université de Cambridge, où il acquit la réputation d'un savant. Se croyant alors rempli de l'esprit divin, il se consacra au ministère de l'Evangile, et fut placé à Boxford, dans le comté d'Essex. Mais s'étant déclaré non-conformiste, et rejetant les cérémonies de l'Eglise dominante, il fut obligé de se retirer en Amérique; il y vint avec le gouverneur Winthrop, et arriva à Salem, en juin 1630. Immédiatement après son arrivée, il commença avec sir Richard Saltonstall et plusieurs autres, une plantation à Watertown. L'église fut formée le 15 de juillet, lorsqu'une quarantaine de personnes eurent signé une convention par laquelle elles s'engageaient à s'attacher à la parole de Dieu, à *son vrai sens, et à sa véritable signification.* On y ajouta ensuite une profession de foi. Le salaire que l'on accorda pour les fonctions du ministère fut fixé à 30 livres sterling. Philips mourut le 1er juillet 1664. Son plus jeune fils, Samuel Philips, fut dans la suite ministre à Rowley. On a de lui un travail intitulé : *Réplique à une réfutation de quelques opinions sur le baptême des enfans;* il y traite aussi de la forme de l'Eglise, proposée contre lui par Thomas Lamb, et y ajoute un Discours sur la vérité et la validité du baptême des enfans, 1645.

PHILIPS (Samuel), ministre d'Andover, à Massachussetts, petit-fils du précédent, prit ses degrés au collége d'Harvard, en 1708, et commença à prêcher dans le midi et dans la paroisse d'Andover, le 30 avril 1710 : on croit que son ordination se fit l'année suivante. Il continua de remplir les devoirs de son ministère pendant 60 ans, et mourut le 5 juin 1771, dans sa 82e année, profondément imbu des opinions qui avaient été celles des premiers fondateurs des colonies d'Amérique, il ne pouvait voir avec tranquillité que l'on cherchât à diminuer le nombre de leurs partisans; c'était, selon lui, pervertir la foi; ses écrits et ses sermons tendaient à la conserver entière. Les puritains persécutés en Angleterre, où leur secte prit naissance, se réfugièrent en foule en Amérique où ils pouvaient jouir de la liberté de conscience. Il reconnaissait que le péché d'Adam avait dégradé tout le genre humain, qui, par cela même, avait mérité d'être puni; toutes leurs opinions sur la grace et la justification étaient soutenues par lui avec force; ses ouvrages sont nombreux; il publia, en 1727 : *Mot de saison, ou devoir du peuple de prêter serment d'obéissance à un Dieu glorieux; Avis à un enfant*, en 1729; *Histoire du Sauveur; Le chrétien orthodoxe, ou l'enfant bien instruit*, 1738; Un *Sermon de l'élection*, en 1741;

L'eau vivifiante doit être desirée; Un *Sermon d'élection*, en 1750; Le *Refus du pécheur de venir au Christ, examiné et condamné;* La *Nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu, afin qu'ils se soumettent au Christ; Sermon dans une Convention*, en 1753; Un autre *pour l'ordination de M. Hots, à l'installation de S. Chandeler*, 1759; *Avis nécessaire à un jeune voisin sur cinq articles importans*, 1761; *Adresse sérieuse à la jeunesse*, en dialogue; *Sermon pour des jeunes gens*, 1763; *Justification de l'Evangile*, 1766.

PHILIPS (John L. L. D.), fondateur de l'Académie d'Exeter dans le Newhampshire, fils du précédent, prit ses degrés, en 1735, au collége d'Harvard, et fut, pendant plusieurs années, membre du conseil de Newhampshire. Le 21 avril 1778, lui et son frère, Samuel Philips d'Andover établirent et dotèrent libéralement l'université de cette ville; elle forma un corps en 1780. En 1787, il lui donna encore vingt mille dollars. L'Académie nommée Académie de Philips d'Exeter, dont il est seul fondateur, forma de même un corps en 1781, et reçut de lui un fonds de cinquante mille livres. Il mourut en avril 1795, âgé de soixante-seize ans, et lui léguant les deux tiers de ses biens; le dernier tiers fut légué au séminaire d'Andover, et particulièrement pour l'entretien de la jeunesse. Son frère, William Philips de Boston, a légué aussi quatre mille dollars.

PHILIPS (Samuel L. L. D.), lieutenant-gouverneur de l'Etat de Massachussetts, était petit-fils de Philips d'Andover. Il fut nommé lieutenant-gouverneur en 1801, et mourut le 10 février 1802, âgé de cinquante ans, doué d'un jugement très-sain, d'un esprit ardent et d'une grande persévérance; son intégrité et son attachement pour le bien public lui attirèrent la confiance de ses concitoyens. Il protégea l'Académie d'Andover, et s'intéressa vivement à celle d'Exeter, fondée par son père et par son oncle; il fut un bienfaiteur distingué de ces institutions; ses efforts pour leur établissement lui firent le plus grand honneur; car il était l'héritier naturel des fondateurs, qui y avaient sacrifié une grande partie de la fortune qu'il aurait dû recueillir.

PHILISTE ou PHILISTUS, de Syracuse, historien renommé, favori de Denis-le-Tyran, fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denis le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; mais Philiste ayant épousé la fille de Leptine, frère de ce prince, il le bannit. Le courtisan disgracié, choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa, pendant sa disgrace, une *Histoire de Sicile*, et celle des deux Denis, dont Cicéron et les Anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers son persécuteur, il le loua comme s'il eût écrit dans le temps de sa plus grande faveur. La philosophie eut moins de part à cette action que le desir d'être rappelé; il le fut en effet sous Denis-le-Jeune, dont il gagna tellement les bonnes graces, qu'il fit chasser Dion, frere de la seconde femme de Denis l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denis, l'assiégea dans la citadelle de Sy-

racuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, et qui périt par le dernier supplice, l'an 367 avant Jésus-Christ. Cicéron appelle cet historien, le petit *Thucydide*. *Voyez* un Mémoire de l'abbé Sévin sur cet écrivain, dans ceux de l'Académie des inscriptions, tome 13.

PHILLIS-WHEATLEY. Cette négresse, enlevée en Afrique, à l'âge de 7 à 8 ans, fut transportée en Amérique, et vendue en 1761 à John Wheatley, riche négociant de Boston : des mœurs douces, une sensibilité exquise et des talens précoces, la firent chérir dans cette famille, à tel point qu'on la dispensa non-seulement des travaux pénibles réservés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture et surtout pour la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à 19 ans, Phillis-Wheatley publia un petit volume de poésies qui renfermait trente-neuf pièces. Elles eurent plusieurs éditions en Angleterre et aux États-Unis; et, pour ôter tout prétexte à la malveillance de dire qu'elle n'en était que le prête-nom, l'authenticité en fut constatée à la tête de ses Œuvres par une déclaration de son maître, du gouverneur, du lieutenant-gouverneur et de quinze autres personnes respectables de Boston. Son maître l'affranchit en 1775. Deux ans après, elle épousa un homme de sa couleur, qui était aussi un phénomène par la supériorité de son entendement sur celui des individus de sa couleur; aussi ne fut-on pas étonné de voir son mari, marchand épicier, devenir avocat sous le nom du docteur Peter, et plaider devant les tribunaux les causes des noirs. La réputation dont il jouissait le conduisit à la fortune. La sensible Phillis qui avait été élevée, suivant l'expression triviale, en enfant gâté, n'entendait rien à gouverner un ménage, et son mari voulait qu'elle s'en occupât; il commença par des reproches, auxquels succédèrent de mauvais traitemens, dont la continuité affligea tellement son épouse, qu'elle périt de chagrin en 1787. Peter, dont elle avait eu un enfant, mort très-jeune, ne lui survécut que trois ans. Les sujets qu'elle a traités sont presque tous religieux ou moraux; presque tous respirent une mélancolie sentimentale. Il y en a douze sur la mort de personnes qui lui étaient chères. On distinguera ses *hymnes* sur les œuvres de la Providence, sur la Vertu, l'Humanité, l'*ode* à Neptune, les *vers* à un jeune peintre de sa couleur en voyant ses tableaux. Elle n'oublie pas d'exhaler sa douleur sur les infortunes de ses compatriotes. On peut lire quelques pièces charmantes de cette muse négresse, traduites par M. Grégoire, et insérées dans sa *Littérature des nègres*.

PHILISTION de Magnésie, poète comique, ou plutôt auteur de farces, vivait à Rome, peu de temps après Horace. Sidoine-Apollinaire s'exprime ainsi à son sujet : « *Absunt ridiculis vestitu et vultibus histriones, Philistionis supellectilem mentientes.* » On dit qu'il mourut à force de rire, ou plutôt en s'efforçant d'alonger un ris de commande.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.









